

**Université de Strasbourg
Faculté de sciences de l'éducation**

**Puissance des mythes et des récits,
de l'individu au collectif
Analyse de dix traces
d'expériences collectives**

Benjamin Roux

**Mémoire préparé sous la direction de Pascal Nicolas-Le Strat, Professeur en
Sciences de l'éducation, en vue de l'obtention du Diplôme des Hautes Etudes de
Pratiques Sociales**

Septembre 2016

Remerciements

Je souhaite remercier mes collègues de formation des promotions 5-6 et 7 pour notre cheminement partagé dans la recherche et ces temps de prises de recul si important pour nos pratiques. Et plus particulièrement Claire pour son soutien sur les retranscriptions.

Je souhaite remercier les co-formateurs Christian Lamy et Xavier Lucien pour leur posture, leur présence et leur conseil qui permettent de faire vivre des espaces de recherche et de réflexion comme celui-ci.

Je souhaite remercier Pascal Nicolas-Le Strat pour son accompagnement et ses encouragements qui m'ont guidé dans mes écritures de recherche jusqu'à ce mémoire et sûrement encore après.

Enfin, je souhaite remercier celles et ceux avec qui nous avons échangé, discuté et creusé toutes ces questions et en particulier les personnes qui ont accepté de faire les entretiens.

Un merci tout particulier à Marion et Léon pour leur patience et leur présence tout du long et surtout dans les derniers moments. Merci à Emilien et Tatsuro Yamashita pour m'avoir occupé les oreilles dans les phases finales d'écriture.

*« Quand l'histoire se répète, j'étouffe sous l'écrit qu'en découle
L'histoire se répète, sa spirale rend soûl, rend fou
Le pouvoir a pris l'pouvoir, remake de temps d'jours d'en dessous ».*
JP Manova feat. Rocé – *La spirale*

Sommaire

Introduction.....	5
L'acteur-chercheur.....	5
Terrain de pratiques.....	10
Terrain de recherche.....	12
Partie 1 : Faire trace.....	19
La méthode.....	19
L'analyse.....	32
Partie 2 : Faire récit.....	38
Déplacement de la trace au récit.....	38
De la trace au récit : qui d'autre se déplace ?.....	45
(Se) raconter une histoire : pour donner du sens à la sienne.....	54
S'adresser à l'autre : penser la transmission.....	62
Partie 3 : Faire-faire.....	70
Raconter une histoire : implique un faire-faire.....	70
Raconter c'est faire.....	74
Conclusion.....	86
Je viens de vous raconter une histoire.....	86
Ne pas passer à côté du « devenir-révolutionnaire ».....	86
Fin de l'épisode 1.....	87
Bibliographie.....	88
Supports théoriques.....	88
Supports matériaux.....	90
Annexes.....	92

Introduction

L'acteur-chercheur

Avant-propos

Il existe des dizaines de manières de raconter la vie d'une personne, en fonction des regards que l'on y porte, du moment où on la raconte, des ficelles que l'on voudrait en tirer, mais surtout en fonction de la personne qui souhaite la raconter.

La démarche autobiographique est celle qui nous intéresse dans le cadre de cette recherche-action. Un récit autobiographique n'est jamais objectif et tant mieux, car il n'a pas pour intérêt de dire LA vérité. Le récit autobiographique est utilisé de différentes manières pour différentes raisons. Ici, il introduit un travail de recherche-action mené pendant trois ans. Il a servi à l'acteur-chercheur que je suis, à la recherche-action que vous vous apprêtez à lire et, je l'espère, à celles et ceux qui souhaiteront s'approprier ce travail.

Il s'agit bien ici d'un travail de recherche-action et non de recherche « classique ». Même si les définitions sont multiples et diffèrent sur certains points, je tenterai de résumer un travail de recherche-action comme étant une prise de recul critique et analytique par une personne sur son terrain de pratiques et ses actions. Passer par l'écriture de mon récit de vie a contribué à élaborer ce processus de « pas de côté » vis-à-vis de mes pratiques, mais a également été nécessaire pour tisser ce que ce travail permet, voire provoque : une dialectique entre l'acteur et le chercheur, entre l'agir et la pensée, entre l'action et la réflexion. Car le propre de la recherche-action c'est d'être engageante pour celui ou celle qui la mène afin, en ce qui me concerne, de l'être également pour celles et ceux qui la liront.

Le travail autobiographique sert également la recherche en elle-même, car celle-ci s'appuie sur le terrain de pratiques de l'acteur-chercheur. Mettre par écrit sa vie permet au chercheur d'extérioriser ces moments et de pouvoir ainsi – physiquement et mentalement – prendre du recul. Ce travail est notamment permis par les différentes étapes de formulation de mon parcours par lesquelles je suis passé pour en arriver à ce texte. J'ai démarré timidement par la manière dont on nous apprend à raconter sa vie : le *curriculum vitae*. Pour ensuite passer par différentes phases, plus ou moins narrées, plus ou moins descriptives et plus ou moins engageantes. Pour chacune de ces versions j'ai pris le soin de regarder ce dont je parlais, mais surtout ce dont je ne parlais pas et pourquoi. Le but étant de tendre vers une autobiographie raisonnée c'est-à-dire un récit autobiographique qui vient servir le travail de recherche-action. À partir de ces différentes versions, j'ai fait le travail de garder l'essence de ce qu'il me semble enrichissant et nécessaire de fournir pour le travail ci-dessous.

Ce qui fait la pertinence et la recevabilité en tant que telle d'une recherche est bien son caractère critiquable. Cela passe notamment par la divulgation de son cheminement de recherche ainsi que de ses matériaux. Je rejoins ici les travaux des théories du genre (*gender studies*), sur le fait que cela ne suffit pas. Une des critiques qui peut être faite aux travaux de recherche-action ainsi qu'à certaines disciplines dont les *gender studies* font partie, c'est que ceux-ci ne seraient pas légitimes car, pour qu'un travail de recherche soit recevable, il doit être objectif. Pour cela, le chercheur ou la chercheuse doit être totalement détaché-e de son terrain et de sa recherche, ce qui n'est évidemment pas le cas des acteurs-chercheurs. Mais qui n'est pas non plus le cas de l'ensemble des personnes menant des recherches. Car, tout comme une autobiographie est forcément subjective, les re-

cherches le sont tout autant. C'est ce qui est porté par les *gender studies* avec la notion d'objectivité forte (*strong objectivity*), notion théorisée par Sandra Harding. C'est, pour elle, « *l'idée que les productions scientifiques ne sont pas hors du monde social, qu'elles sont politiques* »¹. Elle considère notamment « *qu'une véritable objectivité en science implique que les positionnements politiques des scientifiques doivent être conscients et explicites quant à leur caractère historiquement et socialement situés* ». D'où le terme d'*objectivité forte*, car l'objectivité n'est pas quelque chose que l'on peut atteindre, mais bien quelque chose vers lequel on peut tendre. C'est bien en cela qu'il est important pour moi de vous proposer une autobiographie raisonnée : tout comme je vous dévoile mon processus de recherche et mes matériaux, je donne à lire qui je suis en tant qu'acteur pour que mon travail en tant que chercheur puisse être critiqué – dans le sens étymologique du terme – et qu'il puisse gagner en pertinence et résonance.

(Par)courir sa vie

Je suis né un 14 février à Longjumeau en Essonne, point de convergence de mes deux parents ayant décidé de monter à la capitale pour passer le concours de la fonction publique après un échec au baccalauréat. Nous sommes en 1987, mon père est surveillant et ma mère greffière, tous les deux dans la pénitenciaire, à la fois employeur, lieu de leur rencontre et symbole de ma venue au monde. Je suis rejoint en 1989 par un frère et en 1995 par une sœur. Après trois années en banlieue parisienne, l'heure est à la construction d'un foyer loin de cette agitation. C'est donc la Dordogne – lieu d'origine de ma famille paternelle – qui est choisie au détriment de la Bretagne – lieu d'origine de ma famille maternelle. Quatre déménagements ont suivi et n'ont pas empêché que mon enfance et mon adolescence se fassent en Périgord.

Place au corps

Une jeunesse assez classique, une scolarité jusqu'au lycée dans la moyenne haute. Ma vie extrascolaire est surtout marquée par les pratiques sportives, sûrement incitée/inspirée par mon père lui-même adepte. J'ai essayé beaucoup de sports, mais ce sont surtout envers les sports d'eau et les pratiques individuelles que j'ai le plus été fidèle : une bonne quinzaine d'années en club entre la natation et le canoë-kayak. Pour le reste, je vais me consacrer à l'univers des pompiers en rentrant dès l'âge de treize ans chez les Jeunes Sapeurs Pompiers : l'« école maison » du milieu. C'est une pratique hebdomadaire autour de l'« univers pompier » : uniforme, grades, matériel, véhicules, manœuvres et sport... beaucoup de sport. Tout cela m'amène au concours de Pompier volontaire que je passe à l'âge de 17 ans. S'en suivront quatre années où j'exercerai cette activité sur mes week-ends et vacances scolaires.

En parallèle, mon parcours scolaire se complique. Une vie bien chargée à côté ne m'a pas aidé à trouver l'intérêt qu'il fallait pour suivre les cours ni à trouver ma place au sein du parcours dessiné par l'éducation nationale. Je loupe mon bac de six points et l'année suivante je l'obtiens seulement grâce aux options de mon bac scientifique : mécanique et électricité, du concret.

Mes trois années après le bac se feront en contrat d'apprentissage, l'alternance en entreprise quinze jours par mois est la solution pour que je puisse continuer sans trop souffrir. Le facteur commun : plus c'est concret plus je m'y plais, plus je travaille.

1 Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Philosophies, 2008, p. 28-29.

Place à l'intellect²

Ma formation de DUT Hygiène Sécurité Environnement devait m'amener vers le concours de pompier, mais c'est loupé. La troisième dénomination de cette formation m'a tapé dans l'œil, aidé par certains cours et surtout par des rencontres et discussions avec des amis. Je me découvre une sensibilité pour les enjeux environnementaux et surtout par la découverte que le monde ne tourne pas qu'autour de mon nombril.

À l'été 2007, avec ces questions d'environnements je mets un pied – ou plutôt la tête – dans quelque chose, mais quelques mois trop tard, car c'est avec mon bagage familial dans une main, une carte d'électeur dans l'autre et sans aucune culture critique et politique que j'arrive devant ma première urne en 2007. Ce vote qui est en fait un non-choix ou plutôt un choix – celui de faire comme ma famille m'a appris – me suit encore. Il me suit à la fois comme une « tâche » dure à assumer dans mon parcours, mais surtout comme une colère générale : comment est-ce possible que l'on puisse se retrouver devant une urne pour la première fois et ne pas savoir ce que ce geste implique ?

Mon diplôme de DUT en poche, mes questions d'environnement et de vote électoral en tête, je dis au revoir au milieu des pompiers – volontariat et concours – et je file à Rennes pour faire une licence autour des Énergies renouvelables. Cette formation – qui, tout comme l'école privée qui l'accueille, est une réelle arnaque – m'a apporté deux choses : découvrir le monde du travail dans une grosse entreprise, me rendre compte que ce n'est pas pour moi et décider que, définitivement, les universités et la formation initiale ne sont pas pour moi non plus. Cela m'a quand même amené à Rennes. Dès les premières semaines, je mets les pieds dans un « bar-resto » en coopérative qui vient d'ouvrir : La Vie Enchantée. Très vite cela devient un lieu où je prends mes repères, je connais peu de gens encore sur Rennes et l'ambiance me plaît. Je deviens petit à petit ami avec l'équipe qui s'active derrière le comptoir. Lorsque se pose pour eux la question d'embaucher quelqu'un, c'est vers moi qu'ils se tournent. J'accepte. Je m'implique. Je deviens salarié-associé et découvre le fonctionnement coopératif, le fonctionnement horizontal, les prises de décisions collectives et des termes comme « autogestion ». Cela devient en quelque sorte une nouvelle école pour moi : une école du politique et du sens critique. Ce sont des cours de jour et du soir avec comme pupitre le comptoir : fait de travail derrière et de « coups à boire où l'on refait le monde » devant. Tout plein de questions me traversent : du sens du travail en lui-même à son faux jumeau le salariat en passant par les droits sociaux qui vont avec. De la question du travail, cela bifurque sur la « politique politicienne », la société, les questions sociales... C'est toute une période de découverte d'un monde qui jusque-là était invisible à mes yeux. On est en 2010, je devore des livres, je vis le mouvement des retraites et les grandes discussions qui vont avec, je m'investis dans des associations...

Tout cela m'amène vers des questions, des situations, des mots qui m'interpellent plus que d'autres : qu'est-ce qui fait commun³ entre des personnes pour se créer en collectif ? Qu'est-ce qu'on met en commun, qu'est-ce qu'on cède individuellement pour faire collectif ? Bien sûr au début je n'ai pas réussi à mettre des mots aussi clairs dessus. Pour m'accompagner, je suis d'abord passé par la découverte du livre de David Vercauteren : *Micropolitique des groupes*⁴. Ce qui m'a amené à prendre une année pour moi, pour réfléchir et pousser un peu ces questions. Je me suis organisé une « recherche-réflexion » hors milieu universitaire pour suivre dix collectifs autour de Rennes et creuser les questions de « pratiques collectives et culture des précédents ». De ce temps-là, j'ai abouti sur un écrit⁵ et également une envie de continuer à creuser des questions tout en fai-

2 Faculté de connaître, de comprendre ; Dictionnaire du CNRTL : <http://cnrtl.fr/definition/intellect>.

3 Sur la question du commun je me suis beaucoup appuyé sur les travaux de Pascal Nicolas-Le Strat voir plus loin et dans la bibliographie.

4 David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes, Pour une écologie des pratiques collectives*, Forcalquier, Editions HB, Collection politique(s), 2007.

5 Écrit accessible sur mon blog personnel de recherche. Benjamin Roux, *Pratiques collectives et culture des précé-*

sant.

De la tentative d'allier le corps et l'intellect

Durant mes pérégrinations j'ai découvert l'éducation populaire et la recherche-action. Toujours contrarié avec l'université dans tout ce qu'elle incarne, je me suis mis à la recherche d'autres manières de faire. C'est ainsi que j'ai rencontré le DHEPS porté par le réseau des Crefad⁶ qui permet aux personnes de prendre du recul avec leurs pratiques, pendant trois ans, et de manière itinérante. Je me suis alors lancé dans l'aventure tout en me demandant ce que je pourrais bien faire de ma vie à côté.

Nous sommes aujourd'hui en septembre 2016 et je termine mon mémoire de fin de DHEPS. Ce sont trois années qui ont filé et mes expérimentations, même si elles peuvent sembler éparpillées de l'extérieur elles ont, pour moi, suivi la même trajectoire que ma recherche-action. J'ai pris goût à l'écriture et à la lecture, j'ai monté une petite imprimerie et je m'intéresse à l'univers de l'édition. J'ai continué de m'engager dans différents collectifs, de faire de l'éducation populaire dans une association, de la cuisine dans un bar-épicerie-micro-brasserie en coopérative... Je continue sur la voie qui me permet de conjuguer pratiques et prises de recul.

Parcourir sa vie, tisser des liens⁷

À travers ce travail de récit de vie et ces trois années de recherche-action, j'ai pu mieux cerner ce qui m'a amené à ce travail et pourquoi ces questions m'intéressent tant. Même si cela ne transparait pas forcément dans le récit précédent, les pistes qui suivent sont celles que j'ai pu tirer des différents travaux d'écritures de mon parcours de vie et de ce qui s'y trouvait entre les lignes.

Le lien le plus évident avec les récits d'expériences collectives c'est ce besoin « d'étancher ma soif » d'histoires. Je suis arrivé à un moment où je change d'échelle, je découvre qu'il existe des enjeux sociaux et environnementaux et que, directement ou indirectement, ceux-ci me concernent. Cette soif de connaître d'autres histoires, que celles que l'on m'a racontées jusque-là vient justement me soulager sur le fait que je ne suis pas seul et que d'autres personnes font déjà des choses.

Je porte en moi quelque chose de beaucoup plus fort au sujet de ces histoires. Durant ma période de prise de conscience, je me nourris d'énormément de récits sortis de livres, de documentaires, d'internet, mais surtout de rencontres. C'est une sorte de revanche contre ces éducations (scolaire, familiale, religieuse...) qui n'ont eu de cesse de me raconter l'Histoire, la vraie, et sur mon sentiment de n'avoir jamais pu croiser ces autres histoires.

Mais cette revanche, je n'en suis pas si fier que ça, car celle-ci se matérialise plutôt comme une culpabilité. C'est un sentiment qui s'est développé – et c'est paradoxal – au contact de celles et ceux qui m'ont fait découvrir tout ça. C'est une culpabilité vécue comme « un manque à rattraper » par rapport aux amis et militants que je rencontre. Je me suis nourri de toutes ces expériences et ai réfléchi à tout ça en ayant en tête cette culpabilité de n'avoir pas découvert toutes ces choses-là beaucoup plus tôt. Avec tout ce travail durant ces trois ans j'ai, bien entendu, pris du recul et relativisé mes sentiments à ce sujet. Les parcours sont beaucoup plus complexes qu'ils n'y paraissent et il n'est pas question de les hiérarchiser d'autant plus sur des critères de « bon ou mauvais mili-

dents : l'expérience de dix collectifs Bretons, 2012 ; <http://www.cultivateurdeprecedents.org/pratiques-collectives-et-culture-des-precedents-l'experience-de-dix-collectifs-bretons>.

6 Le réseau des Crefad est un réseau d'associations d'éducation populaire ; <http://www.reseaucrefad.org/>.

7 Ce titre fait référence au travail de recherche de Maria-Teresa Bellini : *Parcourir sa vie, tisser des liens ; la réflexion sur son parcours de vie dans les processus de formation en groupe*, Mémoire de licence SDIF, Rennes, Université Rennes 2, 2011.

tant »... Il en va de même pour mon sentiment de revanche contre ces éducations qui m'ont faites. C'est aussi ce parcours-là qui, comme ces dernières années, fait ce que je suis aujourd'hui.

Terrain de pratiques

Cela fait maintenant huit ans que je vis en Bretagne, à Rennes et autour. J'y suis arrivé au départ pour y faire ma dernière année d'étude et découvrir une ville que l'on me décrivait comme « très bien pour les étudiants ». Sept années plus tard, le monde étudiant est bien loin et c'est un tout autre milieu que j'ai découvert. Tout lien entre ce milieu-là et le fait que je sois resté n'est que fortuit. Ce milieu en question est ce que je pourrais nommer : « milieu alternatif ». Ce terme m'est propre dans le cadre de cette recherche-action ; il est évident que ceux que je nomme ainsi, que je côtoie ou non, ne se nomment pas forcément comme tel. Ma définition de ce terme peut se retrouver dans le fait que toutes ces personnes qui agissent ensemble agissent dans le politique⁸. Entendu comme dans le terme anglo-saxon *politics* au sens « politique-système social » c'est-à-dire l'action dans et sur la structure sociale et les jeux de rapports sociaux. Tous ceux qui viennent questionner le système global (économique, social...) par leurs manières de faire en collectif. Peu importe la forme du groupe (associative, coopérative, non formelle) autant que le fond de l'action (lieu de vie, artistique, agricole, militant...).

C'est donc ce milieu-là, breton et avant tout Rennais, que je fréquente depuis huit ans, qui m'a construit et qui constitue la base de mon terrain de recherche. C'est un terrain diffus, qui s'agrandit de jour en jour, fait de réseaux, d'individus, de collectifs, de collaborations, d'actions communes, de partage...

Mon terrain de pratiques, quant à lui, est bien plus petit. Il est fait des ami(e)s et collègues avec qui je fais au quotidien. Il se compose de collectifs qui n'ont aucune forme juridique, mais qui mettent autour de la table des personnes pour un temps donné et un désir à poursuivre ensemble. Il est constitué d'une constellation d'associations auxquels je participe bénévolement. Et enfin, au milieu de tout cela se trouve l'association d'éducation populaire, le Kerfad, dans lequel je suis permanent et salarié et où j'expérimente et concrétise tous ces questionnements.

Le plus grand terrain de pratique en lien avec cette recherche-action est une coopérative, plus exactement un bar-restaurant en coopérative, nommée La Vie Enchantée. Ce lieu est le terrain qui, sans avoir forcément fait naître ma question, a en tout cas permis de la clarifier et de comprendre que j'y portais un grand intérêt. Ce « bar-resto » s'est ouvert en octobre 2008 et nous avons fermé ses portes le 31 octobre 2012. Pour ma part, je le fréquentais en tant que client depuis le début et j'y arrive en tant que salarié-associé en mai 2010. J'ai quitté le salariat en septembre 2011 et je suis resté associé et investi jusqu'à sa fin. Car même si nous l'avons vendu et que nous avons arrêté l'activité en octobre 2012, cela ne veut pas dire que l'aventure s'est terminée à ce moment-là. L'activité « bar-resto » n'existe plus, mais la structure juridique perdure, gestion financière et administrative oblige, nous avons continué donc, entre associés, à nous retrouver pour des réunions et des prises de décisions pour un arrêt « en beauté » de l'expérience de La Vie Enchantée : payer toutes les factures, distribuer les bénéfices de la vente aux salariés et à des coopératives amies, dissoudre la structure... Ces trois années passées à travailler et vivre ce projet collectif m'ont permis de découvrir et pratiquer un fonctionnement autogéré et horizontal. Mais aussi un espace où les décisions se prennent en réunion hebdomadaire dans un consensus, long, mais nécessaire, entre tous les salariés, où la démarche se pense du choix des produits, aux animations organisées en passant par la place des salariés et à la non-spécialisation des tâches.

En dehors des démarches administratives finales et des relations amicales qui perdurent, nous avons continué à nous voir avec certains et certaines d'entre-nous. Sur la proposition d'un de mes collègues et moi-même, nous avons organisé en avril 2013 un week-end de rencontre-discussion, histoire de faire le bilan collectivement et individuellement de cette aventure. Nous nous

8 Je fais appel ici à la définition de Philippe Ségur, *Définir le politique*, 2008 ; http://www.cultivateurdeprecedents.org/documents/Definir_le_politique_-_Philippe_Segur.pdf

sommes retrouvés à quinze, sur les dix-neuf qui ont travaillé derrière le comptoir durant ces quatre années, pendant deux jours dans une maison en bord de mer. Nous avons travaillé en petits groupes sur des questions qui nous avaient traversées : quels métiers avons-nous exercés ? Le rapport à l'argent ? Le rapport à l'alcool ? Le rapport au politique ? Les prises de décisions ?... Nous avons terminé le week-end par un temps pour penser « ce que l'on fait de tout ça ? » où nous avons décidé de partir à cinq-six pour produire collectivement une trace écrite à partir de ce week-end d'échanges. Après une année de travail plus ou moins régulier, nous avons abouti à des comptes-rendus assez complets de chaque petit groupe de travail et également à l'élaboration d'un plan pour l'écriture. Aujourd'hui le travail est resté tel quel, nous sommes tous et toutes repartis dans nos (pré)occupations quotidiennes. On se croise moins et on se donne moins souvent de nouvelles. Pour celles et ceux que je croise encore, la question n'est pas close et le sujet pourrait être ré-abordé.

C'est bien tous ces endroits et mes expériences en leurs seins qui m'ont amené à ce travail. Pour mener cette recherche-action j'ai souhaité à la fois m'appuyer sur ces terrains – et surtout celui de La Vie Enchantée – tout en allant en chercher d'autres qui m'étaient plus extérieurs, que je pourrai regarder avec plus de recul et d'un œil plus neuf.

Terrain de recherche

Contexte de départ

Le point de départ de mon terrain de recherche remonte à trois ans avant mon entrée en DHEPS. Si j'ai arrêté de travailler à La Vie Enchantée en septembre 2011 c'est notamment pour pouvoir me consacrer pendant un temps à une démarche que j'ai nommée « recherche-réflexion ». C'est-à-dire prendre du temps pour moi, pour creuser les questions qui ont émergé dans ma tête au sein notamment du « bar-resto » et voir où cela me mène et si vraiment cela m'intéresse. La réponse on la connaît puisque je rends aujourd'hui un mémoire sur une recherche-action qui a duré trois années de plus. Durant cette année de « recherche-réflexion », j'ai navigué de livres en discussions, de discussions en nouvelles rencontres, de nouvelles rencontres en entretiens. Pour ces entretiens, j'ai choisi dix collectifs que je souhaitais suivre autour de deux grandes questions : les « pratiques collectives » (quels enjeux, quels fonctionnements pour des personnes qui se retrouvent autour d'un sens commun ?) et la « culture des précédents » (quels enjeux de traces d'expériences collectives à produire et pour quelles transmissions ?). Pour cela j'ai décidé de choisir dix collectifs variés sur la forme (associations, coopératives et collectifs non formels) comme sur le fond (bar-resto, fabrication de pain, éducation populaire, compagnie de théâtre, écologie politique, lieu de vie...). Pour chaque collectif, j'ai décidé de prendre pour matériau principal le regard croisé de deux membres. J'ai donc réalisé vingt entretiens individuels (une fille et un garçon par collectif). De cette année j'en ai tiré un écrit, une mise au propre de cette expérience de recherche personnelle et du cheminement de mes réflexions sur ces deux grandes questions. Si j'ai pris le temps de décrire le contexte de départ, c'est parce qu'il influence directement mon terrain de recherche à venir. Soit parce que j'ai croisé certains de ces collectifs durant ce second travail, soit tout simplement parce qu'en tant qu'acteur-chercheur, je m'appuierai inévitablement sur cette première recherche pour construire le terrain de celle-ci.

Du vocabulaire

Collectif(s)

Comme pour mon précédent travail, mon intérêt pour le terme *collectif* ne se porte pas tant sur l'activité que plutôt sur cet ensemble de personnes qui se réunissent, se construisent, s'entraident et se confrontent, le tout avec un but commun – un désir partagé de tous – à atteindre. Lors de mes premières réflexions en 2011, j'ai commencé par mettre ce « but commun » de côté pour m'intéresser à cet ensemble et essayer de comprendre ce qui le traversait. Je me suis rapidement rendu compte que, pour mener à bien cette réflexion, il me serait difficilement possible de dissocier ce « désir partagé » de l'organisation interne. Il m'a semblé compliqué de regarder des collectifs en séparant le fond de la forme, de regarder la manière de faire sans comprendre ce qui se fait ou de penser le sujet du collectif sans questionner les pratiques qui les concrétisent au quotidien.

Avant toute chose il m'a donc fallu trouver un terme, un terme que je m'approprie et, dans la mesure où je suis capable de l'expliquer, qu'il me permette de converser et d'être compris de tous. Un terme qui puisse regrouper les différents groupes que je souhaite rencontrer et suivre : coopératives, associations, communautés de vie et collectifs informels. Pouvoir rassembler au sein d'un même terme tous ces groupes qui ont chacun un « objet », un « désir » différent n'est pas aisé. Mais heureusement d'autres personnes ont entrepris avant moi de trouver le mot adéquat.

C'est ainsi qu'un premier mot apparaît : « association », utilisé par Albert Meister dans *la*

*participation dans les associations*⁹. Il utilise ici le terme « association » dans son sens premier : « action d'associer » ou encore « réunion de plusieurs personnes dans un but, dans un intérêt commun »¹⁰. Il entend donc par là tout groupe de personnes, que ce soit au sein d'associations (sens juridique du terme), de coopératives, de syndicats, de partis, de communautés de vie... Aujourd'hui, comme cela devait déjà l'être à son époque, ce terme est trop usité dans son sens juridique (association loi 1901) ce qui rend sa compréhension étymologique plus complexe.

Pour celui que je souhaite utiliser, je me tourne donc vers David Vercauteren, qui, dans *Micropolitiques des groupes*, a fait le tour des différents termes :

- « — “Comité” vient de l'anglais *to commit*, au sens de confier, commettre quelque chose ;
- “Collectif” vient du latin *colecta*, “collecte”, et de *colligere*, “rassembler, recueillir” ;
- “Groupe” dérive de l'italien *gruppo* qui signifie d'abord “*næud*, assemblage ” »¹¹.

Les mots ont beau avoir une histoire, une étymologie et donc un sens (ou des sens) premier(s), il n'empêche que ceux-ci sont rattrapés par les sociétés qu'ils traversent. Ces sociétés à travers leurs Histoires malmènent, galvaudent, des termes pour leur donner — dans la bouche et la tête des gens — un tout autre sens¹².

J'ai donc ajouté à la définition que nous donne David Vercauteren, le sens que l'on a de ces termes au travers du prisme de notre société actuelle. *Comité* est attaché au monde de l'entreprise, « comité d'entreprise », « comité de pilotage », et surtout à des instances hautes : « comité consultatif », « comité de... », « comité du... »... Le mot *groupe* quant à lui avait soit le côté informel du « groupe d'amis » ou du « groupe de musique », soit le côté très « entreprise » par les grands groupes notamment du CAC40. Enfin, le mot *collectif* qui, outre son origine rapportée à *collecte* qui est très intéressant (notamment dans l'idée de *culture des précédents*¹³), a aussi ce côté assez transversal et tout autant un côté un peu désuet, tombé aux « oubliettes ».

Mais qu'en est-il d'une définition de cet ensemble ? David Vercauteren apporte une définition – du groupe comme du collectif – qui a le mérite d'être simple et assez générale pour en comprendre les possibles :

[Un groupe est un système écologique expérimentant et sélectionnant dans une infinité de rapports (géographique, sexuel, organisationnel, linguistique...) ceux qui lui conviennent à un moment donné.]¹⁴

Cette recherche de définition date de mes premiers questionnements en 2011 et donc de ma recherche de repères lexicaux et théoriques. Durant ces trois années, notamment en pratiquant ma recherche et en échangeant avec différentes personnes, j'ai remarqué que la définition que je donnais d'un *collectif* était trop figée, rigide et schématique et que j'avais mis de côté son élément principal, fait de chair et d'affects : l'humain. C'est notamment à travers le travail de Pascal Nicolas-Le Strat et sur les questions du *commun* que j'ai réussi à formuler une définition que j'utilise fréquemment : « le collectif est un ensemble de personnes qui décident de se réunir et de faire ensemble autour d'un désir commun ».

9 Albert Meister, *La participation dans les associations*, Paris, Les éditions ouvrières, Éditions Économie et Humanisme, Collection « Initiation sociologique », 1974.

10 Dictionnaire de Wikipedia : <https://fr.wiktionary.org/wiki/association>.

11 David Vercauteren, *op. cit.*, p. 153.

12 Deux exemples flagrants sont les mots « crise » et « projet ». Aujourd'hui (il suffit pour cela de jeter un œil sur la page de [Google actu sur le mot « crise »](#)), par le biais des médias, nous n'entendons plus que la crise dans son sens négatif. Alors que son sens premier qui vient du monde de la médecine indique tout autant une « [crise heureuse](#) » qu'une « [crise funeste](#) ». Concernant le second, je vous laisserai lire la définition que donne la [Scop Le payé](#) de ce terme qui a perdu tout son sens le jour où le monde du capitalisme et son management se le sont approprié.

13 Pour plus d'explication, sur ce terme voir le chapitre « Culture des précédents et entretien exploratoire ».

14 David Vercauteren, *op. cit.*, p.153.

Expériences collectives

Ce qui fonde les collectifs que je suis allé chercher pour cette recherche c'est bien ce que toutes ces personnes ont mis en commun, ont créé pour faire ensemble : des valeurs, des désirs et des expériences. Et ce que j'entends donc par *expérience collective* c'est tout ce qui se passe – se crée, se transforme, s'arrête – au sein de tous ces collectifs : ces jeux d'échelles et de dialectiques entre individu et collectif, l'expression des singularités et construction d'un commun... Concrètement, comment les personnes ayant participé à des collectifs se sont organisées pour faire ensemble et avancer ? Les questions que cela a amené, les décisions qu'elles ont prises et « pourquoi ? ».

C'est une définition large dans le sens où ces collectifs et ces expériences collectives n'ont pas d'échelles quantitatives. Je considère ici un collectif dans cette complémentarité de singularités autour d'un désir commun et ce, peu importe la taille, il peut s'agir d'un collectif de trois personnes, d'une lutte sur un territoire, comme d'un mouvement social national (mouvement anti-CPE, mouvement contre la réforme des retraites...). Tant qu'il y aura plusieurs personnes qui se rejoignent, les questions de « faire ensemble » et d'organisation se poseront et les gens continueront de tenter d'y répondre.

J'aurais pu aller voir n'importe quel collectif de « personnes qui sont en train de faire », car ces questions se posent partout – plus ou moins ouvertement, plus ou moins collectivement – dès que des personnes décident de faire à plusieurs. Mais ce n'est pas le cas. Je suis allé à la rencontre d'un type spécifique d'expériences collectives. Même si c'est un champ assez large qui pourrait les décrire et que les personnes rencontrées ne s'y reconnaîtront pas toutes, pour cette recherche, je fais le travail de leur trouver du commun, un commun de recherche.

Commun de recherche : expériences collectives alternatives

La tâche n'est pas aisée et en plus je n'ai jamais aimé les étiquettes. C'est d'ailleurs ce que j'ai reproché à Yves Citton sur son livre *Mythocratie*¹⁵. Il y a, pour moi, une lacune en termes de définitions préalables à la lecture de cet ouvrage, celle de la « gauche » dont il parle dès le sous-titre (« imaginaire de gauche »). C'est également cette « gauche » qui est interpellée dans ce livre et ce sont ceux et celles qui s'en revendiquent qui seraient censés être intéressés par ses propos. Je me méfie toujours des mots valises qui, sous couvert d'englober une multitude, épargnent à celui ou celle qui écrit l'exercice de la définition qui permettrait de (re)poser quelques valeurs comme préalables. Sans compter le caractère « connoté/galvaudé » actuel de ce terme qui peut rebuter plus d'une personne (dont moi) dès la couverture.

Après avoir critiqué, lorsque vient mon tour, je ne sais comment m'en sortir de manière plus pertinente. Malheureusement pour moi, je n'écris pas ici un essai et donc dans mon désir d'*objectivité forte* je me dois en tout cas de nommer ce commun orienté par ma place d'acteur-chercheur. Et les étiquettes faciles sont nombreuses, du milieu « militant », du milieu « autogestionnaire » et même effectivement celle qui semble la plus englobante de la « gauche ». La « gauche » qui pourrait me parler – je vous passe celle de l'univers des *mass-médias* et de la « politique-politicienne » – serait celle du socialisme, de l'attention au social plus qu'à l'économique. C'est d'ailleurs en ce sens que j'ai compris la « gauche » d'Yves Citton. Une « gauche » sociale en opposition à une droite de l'économie, du libéralisme et de la globalisation. Dans ce sens-là, et si je leur présentais ainsi, c'est un terme qui engloberait sans soucis toutes les personnes rencontrées.

Mais ici, il n'est point question de nommer les personnes rencontrées, mais bien les expériences collectives dont il a été fait le récit. Notamment parce que les personnes avec qui j'ai fait l'entretien ne font pas toutes forcément partie des collectifs en question. Je cherche bien ici à nom -

15 Yves Citton, *Mythocratie (Storytelling et imaginaire de gauche)*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.

mer les expériences collectives dont j'ai été chercher l'histoire. En même temps la vérité est là : je n'ai pas été chercher des récits de « droite » – terme qui mériterait tout autant d'être défini et qui se veut ici l'opposé de la « gauche ». Cela veut donc dire que j'ai été chercher des histoires qui relatent des expériences antilibérales et anti-capitalistes. En tout cas dans le fait qu'elles ne contribuent pas au système libéral et capitaliste. Elles se trouvent soit à la marge, de fait, volontairement ou involontairement, mais surtout à contre-courant, à expérimenter d'autres manières de faire commun autre que l'économique au détriment de l'humain et du social. Ce commun peut se trouver aussi dans une idée d'« autogestion » dans le sens où se sont faites elles-mêmes et où elles sont toutes portées par les personnes qui y participent. Il s'agit même d'« autogestion » en opposition au système managérial qui va de pair avec l'idée de profit économique. Il s'agit d'expériences collectives qui se vivent à l'horizontal dans l'organisation, la vie et les prises de décision des personnes en présence. C'est pour toutes ces raisons que j'ai tenté de nommer ces expériences collectives comme alternatives. Et c'est bien ce paragraphe qui définit les « alternatives à ».

Attention, cela ne veut pas dire que ce monde est tout rose, que toutes ces expériences sont identiques et que l'horizontalité et l'équité annoncées sont aussi aisées. Je fais bien, ici, l'exercice de nommer ce qui sera sous-jacent à toute cette recherche et notamment au travers du commun partagé avec certaines des personnes rencontrées et que l'on n'aura pas eu à nommer. Le voici ainsi nommé et « visible ». Je ne suis donc pas allé chercher des expériences collectives et des récits de « droite » parce que je suis allé chercher ce avec quoi je me sens en affinité et qu'il n'a jamais été question dans ma recherche-action d'aller notamment comparer avec des récits de « droite »¹⁶.

Questionnements de recherche

Nous voici en plein dans la complexité d'un travail de recherche-action, comme je l'ai construit en tout cas, d'un travail qui n'avait aucun préalable si ce n'est une envie et des questionnements. Nous sommes loin, très loin, ici d'une commande avec une question de recherche bien précise : mon sujet de recherche-action s'est fait en cheminant durant ces trois années. Celle-ci a débuté avec des questionnements en tête, pas clairement formulés d'un point de vue théorique comme lexical. Il a fallu une première année exploratoire tant sur les liens à tisser avec mon parcours de vie que dans un premier entretien pour regarder l'acteur-chercheur, se regarder être chercheur. La deuxième année a été celle du défrichage, fort de ces premières pistes en tête et de quelques outils méthodologiques en poche, c'est l'année de la récolte de matériaux. Enfin, la troisième année, qui aide à poser tout cela par écrit, analyser, décortiquer, organiser et rédiger. Tout cela est à la fois vrai pour la temporalité, mais ne l'est pas tout à fait sur la réalité des questionnements de recherche. La formulation comme le sens de ma question de recherche a évolué tout au long de ces trois ans et, pendant ces différentes étapes, je n'ai pas cessé de lire et de réfléchir sur tout cela. Cela crée donc cette distance que l'on peut retrouver entre mon guide d'entretien, les entretiens eux-mêmes et la formulation de ma recherche dans ce mémoire.

Mes questionnements au début de ma recherche se tournaient vers mes envies de découvrir des traces d'expériences collectives et mes constats sur le fait de ne pas en trouver beaucoup. Mon intérêt dans la réalisation de ces entretiens était alors d'avoir le regard des personnes qui ont participé à la production de traces existantes sur la manière dont elles ont vécu le processus. Le guide de cette année d'entretien est parti d'une première question formulée ainsi : « pourquoi n'y a-t-il pas plus de traces d'expériences collectives ou pourquoi, en tout cas, ne sont-elles pas plus visibles ? » Le questionnement de recherche qui en découle est « n'y aurait-il pas moyen de comprendre ces deux présupposés (quantité et/ou visibilité des traces) en regardant celles qui ont été produites ? ». Ce premier cheminement m'amenant à me dire qu'à une échelle « micro » il y avait deux pistes pos-

16 Ce qui pourrait, par ailleurs, faire un sujet de recherche très intéressant.

sibles à ces présupposés : à travers les traces elles-mêmes et celles et ceux qui les ont produites.

C'est dans un second temps, avec le cheminement réflexif de ces trois années, que mon questionnement de recherche s'est déplacé. Je me suis rendu compte que ce qui m'intéressait ce n'était pas tant un travail sur les traces elles-mêmes qu'une réflexion et une analyse de ce que les personnes rencontrées m'en disaient. Comme mon point de départ est bien l'intérêt que je porte à ces traces, il me semblait plus pertinent de regarder également ce que les personnes en disent et ce qui les a motivés.

C'est ainsi que j'ai pris conscience que le « comment ? » qui n'a jamais quitté ma question de recherche s'est seulement déplacé. Je me suis lancé dans un guide d'entretien à travers, à première vue, un « comment ? » d'un point de vue technique et pratique. La question de recherche comme je la traite aujourd'hui aborde la question du « comment ? » à travers les intentions des personnes : « comment mènent-elles à bien cette production d'une trace ? » Mais, au final, c'est également comme cela qu'il est possible de lire les questions que je pose et surtout les réponses que les personnes m'ont données. Cela m'amène à une question de recherche qui ouvre la porte de la production de récits à travers les intentions et les propos de personnes qui en sont les producteurs. Ma recherche tente donc de répondre à la question : quelles sont les intentions qui se trouvent derrière un récit d'expérience collective (dans le fait de le produire et de le diffuser) ?

Critères de choix des matériaux

J'ai souhaité construire ce terrain de recherche en allant rencontrer des personnes qui ont produit ou produisent des traces sur des expériences collectives.

Durant mon précédent travail de recherche-réflexion et dans le cadre de mes différentes activités, j'ai commencé un travail – qui m'occupe encore – de recherche et de collecte de toutes formes de traces pouvant relater l'histoire d'une expérience collective. La quantité de traces collectées augmentant au fur et à mesure de mes pérégrinations, c'est bien le fait de s'arrêter à un nombre restreint de traces à choisir pour cette recherche-action qui a été le plus dur. J'avais décidé de rester autour d'une dizaine alors que la liste initiale en faisait facilement le double. C'est au final dix traces que j'analyse dans ce travail.

De ma liste de départ rédigée il y a trois ans, je n'ai rencontré que deux collectifs. Cela pour montrer que cette sélection ne s'est pas faite qu'à partir de mes choix, mais elle a aussi évolué au fil des rencontres, des désistements, des opportunités de croisement... L'aspect géographique – la distance entre les personnes et moi – a également joué, même si j'ai pu me rendre à Bruxelles, à Paris ou en Creuse pour réaliser la moitié des entretiens. C'est donc une autre moitié qui s'est réalisée à Rennes ou ailleurs en Bretagne.

Autrement le choix s'est fait sur un critère de diversité des formes, des méthodes de diffusion et des manières de produire une trace. J'étais convaincu que je trouverais du commun dans les différences. Pour mettre à l'épreuve mes questionnements de recherche, je suis allé chercher les *singularités* pour tenter d'y retrouver ce qui ferait *commun*.

J'ai d'abord essayé d'avoir des formes de traces variées. La forme écrite étant la plus courante, il fallait également en son sein aller sur des formats différents, c'est pourquoi on retrouve deux livres, un texte, une revue, des livrets, un fanzine, une bande dessinée et un DVD. Ce dernier n'étant pas un film, mais plutôt une archive de textes et images en format numérique. Pour ce qui est des autres formes, il en reste deux : une série audio diffusée sur France Culture et un diner-spectacle d'une compagnie de spectacle de rue.

Après la forme, je me suis intéressé à la question de la transmission et dans le cas de ces traces à la question de la diffusion. Quels modes de diffusion ont été choisis par les personnes ? Pourquoi ? Et quelles limites peuvent-elles y voir ?

Pour ce qui est des manières de faire, il y a d'abord l'aspect collectif évoqué tout à l'heure : la trace a-t-elle été produite par une ou plusieurs personnes ? Ensuite la trace a-t-elle été produite par celles et ceux qui ont vécu seul cette expérience, avec d'autres, ou par d'autres personnes extérieures ? Toutes les possibilités contenues dans ces questions se trouvent présentes dans les différentes traces sélectionnées¹⁷.

Tout comme le sujet de recherche, le choix des matériaux est bien celui du chercheur. C'est bien un choix orienté. Comme mentionné précédemment, pour tendre à une *objectivité forte*, il s'agit de regarder quel a été le biais que mon regard d'acteur a porté sur le choix des matériaux. Celui-ci se matérialise assez simplement dans le fait que je suis allé chercher des récits qui m'intéressaient avant tout en tant que lecteur. Cette porte d'entrée montre ainsi un commun de recherche à tous ces matériaux. Celui que j'ai tenté de poser précédemment dans ce qui était sous-jacent à ma définition des expériences collectives « alternatives ». Cela étant accentué par le fait que je suis allé vers des récits que j'appréciais et/ou dont je connaissais au moins une des personnes à l'origine. Il en est d'ailleurs de même pour les ouvrages théoriques sur lesquels je me suis appuyé pour me construire et développer mon raisonnement de recherche.

Personnes, ouvrages et théories

Mon travail sur ces questions dépasse largement ce mémoire et il en va de même pour les théories et écrits sur lesquels je m'appuie pour avancer. Mais il y a tout de même trois personnes qui ont fortement influencé et inspiré mon travail et ce sont elles que nous allons retrouver tout du long de l'analyse.

Si je procède par ordre chronologique, l'élément déclencheur – parce qu'il m'a permis de mettre des mots sur mes questions – est David Vercauteren avec son livre *Micropolitiques des groupes ; pour une écologie des pratiques collectives*¹⁸. Alors que je vivais pleinement et à temps plein mes premières expériences collectives en association et coopérative, les premières questions sur ces fonctionnements me sont apparues. C'est à ce même moment que le livre de David Vercauteren est arrivé entre mes mains suite à la lecture d'un article à ce sujet dans une revue. C'est le premier récit d'une expérience collective que je lis. Je découvre – et c'est un peu naïf – que je ne suis pas seul à me questionner dans cet univers des enjeux de pratiques collectives. À Bruxelles, suite à la fin du Collectif Sans Ticket dont il faisait partie, David Vercauteren et ses amis se retrouvent à plusieurs pour faire un bilan de leur expérience et des questionnements qu'elle a produit en eux. En sortira notamment cet ouvrage qui, au-delà simplement de parler d'eux, vient également poser des bases pouvant parler et servir à d'autres collectifs. C'est encore aujourd'hui un livre que j'utilise dans mes pratiques, mais aussi que je partage avec d'autres collectifs.

Vient ensuite Pascal Nicolas-Le Strat que j'ai découvert à travers son site internet où il met à disposition ses écrits sur les questions du commun¹⁹. Je ne sais plus exactement quelle démarche m'y a amené²⁰, mais en tout cas ses travaux sont entrés en résonance avec mes questions. Son travail sur « agir le commun / agir en commun »²¹ m'a beaucoup aidé à affiner ma vision des collectifs et de leurs pratiques. Cela m'a notamment permis de définir les expériences collectives, comme vu précédemment, autour d'un *commun* et sur lequel je vais m'appuyer pour la suite.

Mais au-delà de ces travaux, c'est surtout la rencontre avec Pascal Nicolas-Le Strat lui-même qui

17 Une présentation plus détaillée des différentes traces se trouvant dans la partie « Les matériaux de recherche ».

18 David Vercauteren, *op. cit.*

19 Site personnel de Pascal Nicolas-Le Strat : <http://www.le-commun.fr/>.

20 C'est sûrement par une fiche de lecture qu'il a faite sur *Micropolitiques des groupes* et qui se trouve sur le site internet du livre. Pascal Nicolas-Le Strat, *Note de lecture – Micropolitiques des groupes*, 2008 ; <http://www.le-commun.fr/index.php?page=micropolitiques-des-groupes>.

21 Pascal Nicolas-Le Strat, *Agir en commun / Agir le commun (Cahier 1)*, Éditions du commun, 2015.

m'a permis d'avancer dans ma recherche. Je l'ai contacté à la suite d'une intervention qu'il faisait sur Rennes et depuis il m'accompagne en tant que directeur de recherche sur ce travail. Je bénéficie donc d'une vision enrichie de son travail à travers nos échanges et son accompagnement dans le déroulé et la réalisation de cette recherche.

C'est par Pascal Nicolas-Le Strat que j'ai découvert le travail d'Yves Citton. Il s'agit avant tout de son livre *Mythocratie ; Storytelling et imaginaire de gauche*²². Son travail m'a permis de situer mes questionnements sur des enjeux d'échelles micro et macro (discours institutionnel, parole du peuple...), mais surtout d'avancer, de me déplacer, vers l'univers des récits et de découvrir les travaux autour du *storytelling*. C'est ce livre qui me sert de base pour poser mon analyse à travers la réflexion qu'Yves Citton porte sur la construction du récit et des jeux de pouvoir/puissance qu'il permet. Il m'a semblé pertinent de tenter de confronter son travail avec des pratiques de récits.

Ce sont les trois personnes qui ont le plus influencé mon travail, mais les personnes « ressources » à propos de mes questionnements sont plus nombreuses. Il y a notamment Alain Brossat²³ qui, en s'appuyant sur Michel Foucault, vient parler de la prise de parole dans l'espace public et les cadres institutionnels. Sur l'art de raconter ou la place des récits, j'ai aussi croisé la route du philosophe Walter Benjamin²⁴, de l'auteur de science-fiction Alain Damasio²⁵ ou du collectif d'auteurs italiens Wu Ming²⁶. Enfin, mes questionnements s'appuient aussi sur les *gender studies* qui se retrouvent ici surtout dans l'*objectivité forte* que je souhaite porter dans ma recherche et donc par le travail d'Elsa Dorlin²⁷.

Cette première partie pose justement cette base d'*objectivité forte* qui me semble être nécessaire à tout travail de recherche. Elle permet de situer *qui* parle, mais surtout d'*où* je parle. Je me suis présenté en posant ce qui, dans mon parcours, m'a amené à ces questions. J'ai peint mon terrain de pratiques et mon terrain de recherche tout en tentant de clarifier le vocabulaire que j'emploie et les champs théoriques sur lesquels je m'appuie.

22 Yves Citton, *op. cit.*

23 Alain Brossat, *Abécédaire Foucault*, Éditions Demopolis, 2014.

24 Walter Benjamin, *Œuvres III*, Paris, Éditions Folio Essais, 2008.

25 *Entretien avec Alain Damasio*, in Collectif Mauvaise troupe, *Constellations ; trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle*, Éditions de l'Éclat, 2014.

26 Derrière Wu Ming, qui signifie « Sans nom » en chinois, se cache des auteurs italiens qui ont fait le choix pour des raisons politiques de signer sous un nom collectif des œuvres littéraires et textes politiques écrits collectivement ou individuellement. Pour en savoir plus : http://www.wumingfoundation.com/italiano/francais_direct.htm.

27 Elsa Dorlin, *op. cit.*

Partie 1 : Faire trace

Je vais, dans un premier temps, vous présenter mon cheminement méthodologique en vous présentant la construction de mon guide d'entretien depuis l'entretien exploratoire et mes premiers questionnements jusqu'aux matériaux choisis pour ce travail et les entretiens réalisés. Pour ensuite dérouler mon travail de recherche à travers l'analyse que j'ai faite de toute cette matière.

La méthode

Culture des précédents et entretien exploratoire

Comme mentionné précédemment, je suis arrivé dans ce travail de recherche par le livre de David Vercauteren qui m'a permis de mettre des mots sur tout ça. Et notamment un terme en particulier : la *culture des précédents*. Terme qu'il décrit ainsi :

« [...], car nous avons besoin d'une culture des précédents non seulement pour les savoirs qui pourraient la composer, mais aussi pour la respiration, pour le dehors qu'elle serait susceptible de nous offrir : nous ne serions plus seuls au monde. De l'élan nous entrerait dans les plumes : on se sentirait précédé, inscrit dans une histoire qui pourrait nous rendre plus forts. Et puis l'inspiration nous gagnerait : « Tiens cette limite que l'on rencontre, d'autres l'ont dépassée de telle ou telle manière » ou « A entendre ce récit qui nous est rapporté, nous aurions tout intérêt à aiguïser notre vigilance sur tel ou tel point. »²⁸

Culture des précédents par-ci, culture des précédents par-là... Dès mon premier travail en 2011, j'ai voulu m'approprier ce terme et le propager pour que les autres aussi se l'approprient. Mission accomplie : autour de moi tout le monde en parle... (et heureusement) chacun avec ses mots... Ce que j'ai oublié en embarquant mes idées et tout mon travail de recherche dans ce « terme valise » c'est que le signifiant que j'y attache est mien et qu'il ne sera jamais celui des personnes rencontrées.

Un « mot ou terme valise » sert à ne pas réexpliquer tout le signifiant auquel il se réfère²⁹. Il sert donc, soit à avancer plus vite, car ce signifiant est partagé de tous, soit au contraire à dissimuler d'« où l'on parle » et donc permettre la confusion. Dans ce deuxième cas, fait de manière volontaire cela s'appelle la manipulation (très usité par les hommes et femmes politiques avec des mots comme : laïcité, rigueur...) et fait de manière plus involontaire cela s'appelle : le cheminement d'un chercheur-acteur.

J'ai embarqué ce terme avec moi pour les deux premiers entretiens exploratoires que j'ai réalisés. Durant la première année de recherche, en parallèle du travail sur mon parcours de vie, j'ai travaillé à (me) formuler ma question de recherche. Pour l'éprouver, j'ai réalisé deux entretiens exploratoires qui précèdent donc les dix que je présenterai ci-après. J'ai décidé d'aller rencontrer un collectif de Brest qui éditait une revue à propos d'expériences collectives : le collectif *Caracolès*³⁰ et la revue du même nom. Ils ont actuellement produit deux revues sur deux collectifs, ils revendiquent une écriture collective et ils travaillent « avec » le collectif rencontré et non « pour ». C'est donc une production à plusieurs d'une trace, ils sont impliqués avec le collectif dans la démarche, mais ce

28 David Vercauteren, *op. cit.*, p. 8.

29 Comme la remarque que j'ai faite à propos de la « gauche » (page 13).

30 Site internet du collectif et de la revue : <http://www.caracoles.infini.fr/>.

n'est pas tout à fait non plus une trace sur l'expérience de Caracolès. C'est cette nuance et originalité qui m'avait intéressé de creuser pour venir notamment confronter mes présupposés.

Suite aux deux entretiens, en réaction à chaud, j'ai eu le sentiment que l'utilisation de ce terme avait produit quelque chose de particulier. C'est une impression qui s'est en partie confirmée, à froid, pendant la retranscription. Notamment pour le deuxième entretien où, nous avions souhaité faire une rencontre autour de la thématique de la *culture des précédents*. Il en ressort un échange, basé sur nos conceptions individuelles, une discussion faite de ressentis, d'impressions et d'a priori aussi singuliers que le sont les personnes présentes à cette rencontre. En tant qu'acteur qui discute avec d'autres acteurs cela me convient parfaitement. Mais en tant que chercheur, je me rends compte que ce sont des réflexions détachées de l'agir. Je ne vais pouvoir tirer de cet échange, pour ce qui concerne la recherche, que des décisions quant à ma manière de réaliser les entretiens. Ce qui est une avancée conséquente pour le processus, mais qui l'est un peu moins pour la collecte de matériaux liés à l'« agir » des gens rencontrés.

Le cheminement serait donc de mettre à distance ce qui m'anime en tant qu'acteur pour que le chercheur puisse tendre vers une « objectivité forte » et ainsi pouvoir espérer produire un mémoire qui satisfera les aspirations de l'acteur-chercheur. C'est-à-dire mettre de côté, pendant le travail de collecte de matériaux, mon vocabulaire habituel et plus précisément ce « terme valise ». Le faire m'a permis de me mettre réellement au travail : j'ai dû lister tous les termes et expressions que cette « valise » contenait, en chercher les définitions, les étymologies et ce qu'ils portent eux aussi comme part de signifiant ; et ainsi de suite jusqu'à obtenir une liste éclaircie. De ce premier travail, j'ai pu aboutir à un guide d'entretien comprenant des questions courtes, ciblées et exhaustives qui permettront une exploitation et une analyse comparative des entretiens entre eux. Car cette distanciation m'a permis également d'affiner l'orientation que je souhaite donner à mon sujet de recherche : regarder à travers différentes expériences de production de traces ce qui fait que celles-ci ne sont pas si présentes (en nombre et/ou en visibilité).

Cela me renvoie à mon travail précédent où j'ai ressenti le besoin de commencer les entretiens par un échange sur nos parcours de vie respectifs. Cela m'a permis par l'intermédiaire de ces rencontres de travailler sur mon rapport à mon propre parcours. Cela crée également un rapport différent avec les personnes rencontrées, une mise à distance moins évidente et une place plus importante accordée à l'affect et à l'empathie. Je ne remets aucunement en question ce choix qui est lié au contexte et à ma situation de l'époque, mais je le présente ici afin d'illustrer ce que je nomme comme ma dialectique d'acteur-chercheur.

Car ce travail de recherche-action vient bien jouer chez moi sur ce curseur qui oscille constamment entre ma part de chercheur qui s'illustre notamment dans la réflexion et la mise à distance que nécessite ce travail et ma part d'acteur qui prend du plaisir, apprécie, chaque rencontre pour ce qu'elle a de découverte, d'interaction, de surprise et d'humain.

Ce n'est qu'au moment où je me suis mis à l'analyse que je me suis rendu compte que j'avais mis de côté ces deux entretiens avec *Caracolès* au profit des dix autres réalisés par la suite. Ce n'est donc pas quelque chose que j'avais réfléchi comme tel dès le départ, mais maintenant, a posteriori, je peux analyser la place que ces deux entretiens ont. Ceux-ci ont essuyé les plâtres de la construction de ma recherche et, comme j'ai fait le choix d'analyser non pas les traces, mais bien ce que les personnes me disent dessus, j'ai considéré que ces deux entretiens ont été biaisés par une trop grande influence de ma part. De mon point de vue d'acteur, je regrette de ne pas les avoir relancés depuis que je leur ai envoyé la retranscription de nos entretiens. D'un point de vue de chercheur, j'ai préféré repartir avec dix entretiens et j'ai repris connaissance des entretiens avec *Caracolès* trop tard dans mon travail d'analyse pour pouvoir les y intégrer.

Construction du guide d'entretien

C'est donc enrichi de ces deux premiers entretiens et du travail d'analyse des termes que j'utilise que j'ai pu préparer ce guide d'entretien. Celui-ci intègre les deux critères que je me suis donnés : influencer le moins possible le propos des personnes avec mon vocabulaire et poser des questions qui, tout en restant ouvertes à la parole subjective, puissent permettre d'avoir un maillage commun aux différents entretiens.

Mes questionnements à ce niveau m'ont amené à orienter un guide d'entretien un peu à la manière du « QQQQCCP » (le « Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Combien ? Et pourquoi ? ») sans l'avoir forcément réfléchi comme tel au départ.

C'est donc un questionnaire qui tente de faire le tour à la fois des processus qui mènent à une trace tout en laissant la place aux intentions et ressentis des personnes qui en ont été à l'origine.

Le questionnaire s'organise autour de six grandes questions :

- Pourquoi raconter cette histoire ?
- Pour qui raconter cette histoire ?
- Où avez-vous trouvé le temps de faire ça ?
- Comment avez-vous réussi à faire ça ?
- Quelle légitimité à raconter cette histoire ?
- Et après ?

Chaque grande question est accompagnée de sous-questions qui permettent aux personnes de s'exprimer plus en détail sur la thématique. Chaque grande partie comprend une question récurrente « Quelle(s) limite(s) ou non à... ? » qui varie à chaque partie et qui propose aux personnes de faire un bilan de ce qu'ils ont pu analyser comme aspects limitants aux différentes étapes de leurs processus.

Le guide d'entretien n'a quasiment pas évolué (deux modifications de précision entre le premier et le second entretien), seule ma manière de dérouler les questions et de mener les entretiens a, elle, fortement évolué. Le fait de pouvoir enregistrer et de retranscrire a permis de remarquer une évolution dans ma posture, dans le fait d'être de plus en plus à l'aise, d'être plus clair dans mon élocution et mes propos et de mieux rebondir sur les propos de la personne rencontrée.

Le fait que les questions n'aient pas évolué dans leur « forme écrite » permet de faire une étude comparée des entretiens à partir d'une grille de lecture commune. À l'oral, par contre, les questions ont évolué de par le fait que les questions que j'énonce sont empruntées des entretiens passés. À chaque nouvel entretien, ma manière de concevoir – et donc de présenter – les questions et les parties évolue. J'ai, par contre, respecté l'ordre dans lequel étaient écrites les questions dans le guide d'entretien. Durant mon analyse, je pose ma manière d'énoncer les questions en vis-à-vis des propos des personnes afin de prendre en compte l'influence que cela a pu avoir sur eux.

Vous trouverez ci-dessous le guide tel qu'il m'a servi à réaliser les entretiens.

- **Pourquoi raconter cette histoire ?**
 - Pourquoi faites-vous ça ? Quelle(s) envie(s) ?
(ne pas hésiter à remonter dans le parcours de vie)
 - Quelle(s) limite(s) ou non à ce qui a été produit ?
(Est-ce politique ?)

- **Pour qui raconter cette histoire ?**
 - Pourquoi ce choix de forme ?
 - Pourquoi ce choix de diffusion ?
 - Y a-t-il d'autres choses en dehors du mode de diffusion et de la forme principale ?
 - Quelle(s) limite(s) ou non à cette forme et ce mode de diffusion ?

- **Où avez-vous trouvé le temps de faire ça ?**
 - Combien de temps cela vous a pris / vous prend ?
(Pourquoi la raconter maintenant ?)
 - Quelle est la temporalité globale de cette trace (collecte, réflexion, décision, action, production...) ?
 - Quelle(s) limite(s) ou non dans cette temporalité ?

- **Comment avez-vous réussi à faire ça ?**
 - Combien de personnes ?
 - Quelle démarche/déroulé ?
 - Comment choisir ce dont on veut parler ?
 - Comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose ?
 - Quelle(s) limite(s) ou non à cette manière de faire ?

- **Quelle légitimité à raconter cette histoire ?**
 - Pourquoi cette/ces personne(s) et pas d'autres ?
 - Comment cela a été accueilli ?
 - Par les gens directement concernés ?
 - Par d'autres extérieurs ?
 - Quelle(s) légitimité(s) (dans le regard des autres) ?

- **Et après ?**
 - Pour cette production ?
 - Pour vous ?
 - Des réponses/retours à ce que vous avez produit ?
 - Si c'était à refaire ?

Les matériaux de recherche : les dix traces

Comme mentionné précédemment, ce qui m'intéresse c'est le processus et les ressentis des personnes qui ont produit ces traces. C'est bien sur le contenu des entretiens que je vais avant tout m'appuyer. Mais dans ce cas quelle place ont les traces ? Je me suis donc posé la question de les présenter ou non ici. Si j'écris ces quelques lignes, c'est que j'ai fait le choix de les décrire, et ce pour trois raisons. Tout d'abord ces traces sont les éléments clés de cette recherche-action, ce sont les premiers matériaux de recherche et c'est ce que je connais des personnes avant même de les avoir rencontrées. Ensuite je trouve cette présentation au lecteur nécessaire pour illustrer mes critères de choix (diversité de forme, de diffusion et de manière de produire), mais aussi pour pouvoir visualiser les traces dont il est question lors de la lecture de ce travail. Enfin, même si mon analyse et mes propos s'appuient sur les entretiens et sur ce que les personnes me diront de leurs récits, ceux-ci sont présents en arrière-plan et il m'arrivera de m'y référer.

Je fais donc ici une description de chacune des traces sur le contenu, sur la forme et sur les critères qui m'ont fait les choisir.

Trace #1 : bande dessinée *La Communauté*³¹

La Communauté est une bande dessinée initialement sortie en deux volumes séparés (2008-2010) pour ensuite sortir en fin 2010 en une version intégrale regroupant les deux tomes. Les trois bandes dessinées sont sorties aux Éditions Futuropolis. Tanquerelle³² est dessinateur et a déjà sorti plusieurs bandes dessinées chez le même éditeur et chez d'autres également. Pour celle-ci, il est à la fois le dessinateur et le scénariste avec Yann qui se trouve être son beau-père.



La Communauté est construite autour « d'entretiens », réalisés entre Tanquerelle et son beau-père, et basés sur l'histoire d'une communauté de vie et de travail des années 70 dans laquelle Yann a vécu. C'est donc une histoire qui raconte le quotidien d'un groupe de jeunes depuis la découverte du lieu en 72 jusqu'au « début de la fin » un peu plus de dix ans plus tard ; tout ça sur fond de contexte social et politique « post soixante-huit ».

La Communauté est donc un regard à la première personne sur une expérience collective avec une narration sous la forme d'entretiens entre celle qui a vécu l'expérience et une personne extérieure qui la questionne. Ce qui est vrai, en tout cas, pour la première édition sortie en deux tomes séparés. Pour la version intégrale, la bande dessinée a été enrichie de courriers écrits par la quasi-totalité des adultes et des enfants qui ont vécu cette expérience collective et qui donnent leurs impressions après avoir lu la bande dessinée.

La Communauté est la seconde trace narrée d'une expérience collective que j'ai lue, après celle de David Vercauteren. Dans mes critères de sélection, cette trace m'a d'abord intéressé pour son format bande dessinée qui n'est pas fréquent. À ce niveau-là ce qui m'intéressait également c'était d'avoir le regard d'un dessinateur sur ce que c'est de produire une trace sur une histoire vraie (qui n'est pas la sienne) à travers le prisme du dessin et du format bande dessinée. Il y a ensuite la double particularité d'avoir dans un premier temps un regard individuel sur l'histoire qui a ensuite été enrichie des autres regards (plus succincts) des autres protagonistes, qui sont en plus des regards sur leur histoire à travers la version racontée par l'un d'entre eux.

31 Tanquerelle et Yann Benoît, *La Communauté*, Éditions Futuropolis, 2010 [2e édition intégrale].

32 À propos des noms des personnes rencontrées, voir le chapitre sur les entretiens.

Trace #2 : Fanzine *La goutte au nez*³³

La goutte au nez est ce que l'on peut appeler un fanzine³⁴ (c'est Naz lui-même qui le nomme ainsi). En dehors de sa définition d'origine, l'appellation fanzine englobe des publications « faites à la main » et le plus souvent qui n'ont pas d'existences officielles (pas de dépôt légal et pas d'ISBN).

Naz est dessinateur et vit à Rennes. Il a publié différentes bandes dessinées et notamment un fanzine périodique intitulé « Le vol c'est la propriété », le tout aux Editions rennaises La Chose³⁵.



La goutte au nez est issue d'une commande de la part de la structure Emile à une vache³⁶ qui développe des actions culturelles sur le plateau de Mille-vaches. Celle-ci organise des rencontres entre des artistes et des habitants sous forme de résidences. Pour leur résidence de 2012, l'équipe d'Emile à une vache a proposé à un collectif de personnes habitant ensemble sur un lieu de vie d'accueillir un artiste contemporain. Si elles ont finalement accepté, c'était sous certaines conditions et notamment le fait de ne prendre aucune photo et aucune vidéo sur le lieu. C'est pourquoi les gens d'Emile à une vache ont fait appel à Naz pour produire une trace de cette résidence-rencontre.

La goutte au nez est donc une trace hybride entre un compte-rendu de résidence à la sauce « fanzine subjectif » et un compte-rendu d'une expérience collective (éphémère) par le regard d'une tierce personne. C'est pour toutes ces raisons qui en font sa particularité que j'ai choisi d'aller rencontrer Naz. Les limites (s'il doit y en avoir) de ce qui rentre ou non dans ce « grand panier de traces » que je construis étaient encore assez floues à l'époque où j'ai choisi les matériaux. C'est pourquoi je suis allé vers des traces qui me poussent à questionner mes choix et critères de matériaux : sur des expériences collectives ? À travers des productions collectives ? Le fait d'être une expérience collective se caractérise par une durée dans le temps ? Etc.

Trace #3 : Livre *Semaines agitées*³⁷

Semaines agitées est une « publication collective, émotive et stratégique » comme l'annoncent dès la première de couverture les auteurs. C'est un livre sorti en 2011 aux Editions Kibrit³⁸ puis aux Editions Atelier de création libertaire.



Semaines agitées relate le mouvement contre la réforme des retraites en octobre 2010 à Lyon. Il s'agit d'un livre regroupant différentes traces (écrits, comptes-rendus, tracts, émissions de radio sur CD...) venant de différents collectifs, partis, syndicats et le tout a été coordonné par deux personnes Loupi et Collaps. C'est donc Collaps que j'ai rencontré pour qu'il me raconte cette histoire.

Semaines agitées m'a intéressé à différents niveaux. Tout d'abord pour cette écriture semi-collective, avec différents rédacteurs et rédactrices et un regroupement de texte avec une coordination par deux personnes. Ensuite pour ce qu'ils ont voulu faire : aller chercher les différents points de vue ; car si ce mouvement des retraites de 2010 a permis quelque chose c'est bien de regrouper au sein d'une même lutte des collectifs, syndicats, partis et mouvements très différents. Mais aussi pour creuser ce qu'ils tentent de faire avec ce livre : « créer des dialogues entre des identités, des positions et des stratégies différentes », « donner à lire et à entendre cette diversité, c'est ouvrir un

33 Naz, *La goutte au nez*, Emile à une vache, 2012.

34 Wikipedia, *Fanzine* ; <https://fr.wikipedia.org/wiki/Fanzine>.

35 Site internet des Éditions La chose : <http://la.chose.free.fr/>.

36 Site internet d'Emile à une vache : <http://emileaunevache.org/>

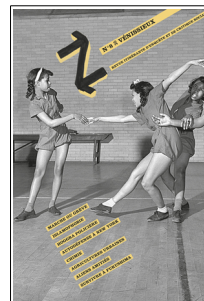
37 Site internet du livre : <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/semainesagitees/>.

38 Les éditions Kibrit n'ont pas de site internet ou de visibilité en ligne.

espace pour des dialogues qu'on trouve trop rares »³⁹. Enfin, sur la partie modes de diffusion, il m'intéressait de regarder et de questionner le choix qu'ils ont fait de diffusion à la fois en le vendant dans des lieux et sur des événements (librairies, manifs...) tout en le mettant en consultation en ligne sous la forme d'un site internet.

Trace #4 : Revue Z⁴⁰

Z est une revue « itinérante d'enquête et de critique sociale ». Celle-ci a débuté en 2009 d'abord en parution semestrielle pour maintenant sortir qu'un seul numéro par an. En 2014, l'année des entretiens, est sorti le 8^e numéro consacré notamment à Vénissieux (qui se situe en banlieue sud de Lyon). Car une des particularités de cette revue est que l'équipe s'installe au moins trois mois sur un territoire pour préparer un numéro et donc avoir une thématique sur son contexte et sa situation. Ils sont notamment déjà passés par : Marseille, Amiens, Nantes, Paris ou la Thessalonique (Grèce). Alors que la parution est habituellement autour de mai, il n'y a actuellement aucun numéro de sorti pour 2016.



Z est composée d'un noyau dur d'environ cinq personnes et, lorsqu'ils partent sur un territoire avec un camping-car, ils sont plutôt une quinzaine pour préparer un numéro. Pour ma part, j'ai réalisé un entretien avec l'un d'entre eux qui se trouve être Collaps, celui rencontré pour *Semaines agitées*. Il est arrivé à Z à la suite du mouvement contre la réforme des retraites et de la sortie de leur ouvrage collectif.

Z est composée d'articles qui traitent de différents sujets (la dette, le féminisme, le nucléaire, Fukushima, le fascisme...), mais certains de ces articles relatent également des luttes, des événements, des expériences qui sont collectives. Ce qui m'a intéressé c'est cette posture, qu'ils ont, à la fois extérieure aux expériences relatées, mais en même temps dans une démarche de « résidence » et de prendre le temps de faire avec ceux et celles qu'ils rencontrent. Avec ce format « revue », ils ont fait le choix d'une diffusion en librairie et non pas, par exemple, en kiosque ou chez les marchands de journaux, ce qui est une particularité également qu'il me semblait pertinent de regarder.

Trace #5 : Fiction radiophonique *La Communauté*⁴¹

La Communauté se trouve être ici une version adaptée en série audio de la bande dessinée du même nom. Elle a pour format dix épisodes de sept minutes chacun et a été diffusée en novembre 2013 dans l'émission La vie moderne sur France Culture. Cette émission porte un « regard, volontiers décalé, drôle ou sensible, toujours singulier, sur notre réalité quotidienne, semée d'embûches et de travers, tissée de mille petites joies, de peurs et de peines, faite d'habitudes mais aussi d'émerveillement »⁴².

La Communauté (bande dessinée) a été adaptée pour la radio par Alice. Elle est comédienne et elle écrit des textes pour France Culture ou pour du théâtre. C'est d'elle que vient le choix de proposer une version orale et jouée de cette bande dessinée.



Cette version adaptée de *La Communauté* est la seule trace en format audio des dix traces choisies. Elle a, de plus, la particularité d'être une seconde forme donnée à une trace déjà existante. Ainsi, dans ce cas, il n'y a pas de production d'une trace en tant que telle, mais plutôt une adaptation. C'est intéressant à la fois pour ce qui a poussé Alice à faire ce choix comme pour ce que ça ap -

39 Collectif, *Semaines agitées ; publication collective, émotive et stratège*, Éditions Kibrit, 2011, p. 6.

40 Site internet de la revue Z : <http://zite.fr/>.

41 Site internet de la fiction La Communauté : <http://www.franceculture.fr/emission-fictions-la-vie-moderne-la-communaute-110-2013-11-11>.

42 Site internet de l'émission : <http://www.franceculture.fr/emission-fictions-la-vie-moderne%20-%202013-14>.

porte comme « possibles » dans la question de la diffusion.

Trace #6 : Livrets *Capacitation citoyenne*⁴³

Capacitation citoyenne est un réseau porté par deux associations, les arpenteurs⁴⁴ en France et Periferia⁴⁵ en Belgique. Ces deux structures accompagnent des collectifs (d'habitants, de femmes luttant pour le Droit Au Logement, de personnes montant une maison médicale...) dans la production d'une trace de leur vécu. Ces livrets ont pour but de rendre compte d'une réflexion commune portée sur leur propre action par des personnes impliquées dans un projet collectif. J'ai rencontré deux personnes, Fanny et Patrick, de l'équipe de Periferia à Bruxelles.



Capacitation citoyenne a débuté en 2000 et c'est maintenant une centaine de livrets qui ont été rédigés. Dans la manière de produire la trace, ce sont les équipes des deux structures qui animent des temps avec les collectifs pour, à partir des propos échangés dans ces moments, produire le livret. La démarche passe toujours par une relecture et un accord du collectif sur le contenu du livret. Pour ce qui est du mode de diffusion, les livrets sont distribués gratuitement en version papier sur différents événements et également dans le réseau qui s'est constitué autour de ce projet, composé des structures au sujet desquels des livrets ont été rédigés et de personnes sympathisantes. Il existe également un site internet du projet où il est possible de consulter et télécharger gratuitement chacun des livrets.

Trace #7 : DVD *La Casa grande*⁴⁶

La Casa grande est une « formation action » qui a eu lieu en 2012 pendant six mois entre des associations d'Éducation populaire du Pérou, de Bolivie, du Portugal et de France. Ce projet a été principalement porté par une association rennaise qui s'appelle Anime et Tisse. Il s'agissait d'échanger des pratiques entre différentes structures autour de questions sur la « la participation des jeunes à la défense des droits humains et de la terre ».



La Casa grande est un projet auquel j'ai participé. On a été chargé, une amie et moi, de travailler sur la collecte de traces des différents temps de rencontres et notamment pendant un mois en France et au Portugal où une trentaine de personnes des différentes structures se sont retrouvées sur des temps de travail. À partir de toute cette matière (journal de bord des rencontres, comptes-rendus de travail, parcours de vie, documents de travail, fiches outils...), il a été produit un DVD qui rassemble tous ces matériaux sous la forme d'un site internet. J'ai donc réalisé un entretien avec Maria-Teresa, l'amie avec qui nous avons travaillé sur le projet et qui, contrairement à moi, l'a suivi du début à la fin.

La Casa grande vient interroger sur le choix de la forme, car il a été préféré une forme « site internet et DVD » plutôt qu'une forme « papier ». C'est venu m'interpeller sur le fait que la volonté de produire une trace de cette « formation action » a été décidée dès les prémices de l'organisation de ces rencontres. Ça m'intéresse aussi de venir creuser la manière de faire : deux personnes qui sont en charge, tout du long, de collecter les traces et un travail de collecte très important dans des formes variées.

43 Site internet de *Capacitation citoyenne* : <http://www.capacitation-citoyenne.org/>.

44 Site internet des Arpenteurs : <http://www.arpenteurs.fr/>.

45 Site internet de Periferia : <http://www.periferia.be/>.

46 Ce DVD a été distribué à toutes les structures ayant participé au projet. Une version en ligne du DVD est disponible en espagnol : <http://lacasagrande.toile-libre.org/>.

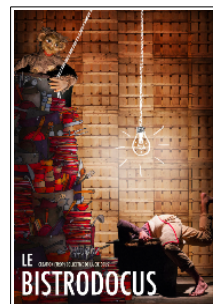
Trace #8 : diner-spectacle *Bistrodocus*⁴⁷

Bistrodocus est une « création (trop) collective » de la Cie Ocus. La Cie Ocus est une compagnie de théâtre où ceux et celles qui en font partie vivent collectivement sur leur lieu de résidence. Ils sont une petite dizaine à faire ensemble depuis maintenant dix ans.

Bistrodocus est un spectacle où les gens sont invités sous le chapiteau de la compagnie pour manger au milieu du spectacle. Celui-ci met en scène sous la forme d'un bistrot, dans lequel les spectateurs sont les clients, toutes les questions, passions, tensions que le collectif et les individus entre eux ont traversé pendant ces dix années. Ils ont donc décidé de passer par la forme qu'ils connaissent le mieux pour transmettre aux autres ce qui les a traversés. Chaque création de la compagnie est portée par une personne en particulier qui est chargée du bon déroulé général. Pour cette création-ci, il s'agit d'Anna, avec qui j'ai réalisé l'entretien.

La Cie Ocus a comme particularité de faire également partie des dix collectifs que j'avais rencontrés dans mon travail précédent. Il y a maintenant trois ans, lorsque nous nous étions vus pour un entretien sur leurs « pratiques collectives », ils étaient au tout début de la création de ce spectacle. Nous nous sommes revus trois ans plus tard, non plus pour leurs pratiques collectives au quotidien, mais plus précisément sur leurs pratiques autour de cette trace qu'est le *Bistrodocus*.

Bistrodocus étant un spectacle, contrairement à toutes les autres traces choisies, il ne m'est pas possible de l'avoir au quotidien avec moi pour mon travail de recherche-action. Pour cette trace-là, je me base donc sur les trois fois où j'ai été voir le spectacle.



Trace #9 : Texte *Le papier mâché*⁴⁸

Le papier mâché était le nom d'un restaurant-librairie qui a été ouvert dans les années soixante-dix à Nice. Le texte du même nom a été écrit par Christian, un des membres du collectif qui a tenu le lieu. Il est le seul à avoir été là du début jusqu'à la fin et ce pendant sept années. Ce texte devait être au départ une ébauche écrite par Christian pour être ensuite envoyée aux personnes qui ont participé à l'aventure afin de les inviter à l'enrichir pour aboutir ensemble à un récit collectif. De retour sur son texte, il en a eu quelques-uns pour le remercier de son travail et le féliciter et un seul pour apporter quelques modifications et ajouts. C'est une version plus ou moins en attente, plus ou moins finalisée, qui se trouve consultable sur l'internet avec un texte explicatif de la démarche. J'ai réalisé l'entretien avec Christian.



Le papier mâché porte les mêmes caractéristiques que *La Communauté* sur le fait que ce sont deux traces d'expériences « post soixante-huit » qui sont terminées et qui ont été écrites par une des personnes y ayant participé. Bien sûr, sur les autres caractéristiques les deux récits divergent. Ce qui m'a intéressé dans celui-ci c'est la tentative d'écriture collective qu'a entreprise Christian et également le choix de diffusion seulement par l'internet.

47 Site internet de la compagnie Ocus : <http://www.compagnie-ocus.com/bistrodocus.html>.

48 Fichier PDF du récit du *Papier mâché* : <http://www.autogestion.coop/spip.php?article144>.

Trace #10 : Livre *Constellations*⁴⁹

Constellations est la toute dernière trace que j'ai croisée sur mon chemin et elle se trouve être également celle qui clôture cette sélection. Elle est la toute dernière parce que le livre est sorti début mai 2014. Celui-ci est sorti aux Editions de l'éclat et a été écrit par le collectif Mauvaise troupe. Sous ce nom se cache une douzaine de personnes qui ont travaillé ensemble pendant trois années pour arriver à ce livre. Il retrace les « *trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle* » comme l'annonce le sous-titre. À travers cet ouvrage ils ont voulu retracer les treize années de luttes qu'ils ont vécu à différentes échelles en passant par les mouvements sociaux (le mouvement anti-CPE, le mouvement contre la réforme des retraites, le contre-sommet à Gênes), des luttes (la ZAD...) et des résistances et expériences en tout genre (de squats, de pratiques numériques, de sabotage, pour habiter autrement...). En tout, c'est quasiment une cinquantaine de contributions différentes qui viennent raconter par celles et ceux qui l'ont vécu ces traces d'expériences collectives. J'ai pu réaliser un entretien avec deux d'entre eux : Mathilde et Emilien⁵⁰.



Constellations est donc un regard collectif et une écriture à plusieurs mains de différentes histoires. Mais ce n'est pas seulement une accumulation de textes écrits de différentes manières par différentes personnes. Car pour donner de la cohérence à tout cela, ils ont tissé un fil rouge avec des textes écrits collectivement par le groupe de douze et qu'ils ont appelé le « chœur ». Ce livre vient fortement marquer ma recherche-action, car il vient m'apporter de la matière, et ce à plusieurs niveaux ; au niveau de ma construction politique, ils viennent croiser des lectures que j'avais déjà faites tout en en enrichissant d'autres ; au niveau de la manière de faire, ils apportent un retour d'expérience sur une écriture et une coordination collective avec un travail sur un « esprit » collectif jusque dans l'identité d'un groupe et non dans une simple addition de personnes ; enfin un travail sur une diffusion qu'ils ont voulu multiple : en librairie, sur l'internet en lecture complète et gratuite, en soirée de présentation dans les librairies à la sortie du livre, en atelier de lecture et de travail quelques mois plus tard.

À travers la présentation de ces dix traces, il s'agit de poser un élément de contexte, de comprendre de quelles traces je vais parler et également les choix qui ont été faits et pour quelles raisons (je connaissais les personnes, différentes formes de production, de diffusion, différentes visibilités...). Même si j'ai eu en tête toutes ces traces lors de mon travail de recherche-action, c'est bien à partir de ce que m'en ont dit les personnes rencontrées que j'ai construit mon analyse.

Ce qui m'intéresse dans ces questions de *production de trace d'expériences collectives* ce n'est pas tant LA vérité, mais bien ce que les personnes m'en racontent et pourquoi est-ce ainsi (intentions, enjeux...).

49 Site internet du livre *Constellations* : <https://constellations.boum.org/>.

50 Les noms ont été changés, voir à ce propos le chapitre sur les entretiens.

Les entretiens

J'ai fait le choix de ne pas présenter chaque entretien en détail, mais plutôt de dresser un tableau général de l'ensemble des dix entretiens. J'ai séparé cette description en deux parties : ce que ces entretiens avaient en commun et ce qu'ils avaient de singulier. Également, il m'a semblé important pour les décrire de poser à la fois les aspects techniques (durée, endroit, nombre de personnes...) comme tout ce qui est de l'ordre du ressenti (ambiance du lieu, état d'esprit des personnes et de moi-même...).

Le commun

Ce qu'il y a de commun à tous ces entretiens vient de la marche à suivre que je me suis donnée : un guide d'entretien identique, un temps de bilan personnel « à chaud » peu de temps après les entretiens et mon choix de posture. Le bilan à chaud comprend cinq parties. Une description succincte du lieu d'entretien (ville, lieu privé/public, extérieur/intérieur, environnement sonore) ; la posture/attitude de la ou des personne(s) rencontrée(s) (à l'aise, pressée, bavarde...) ; ma posture/attitude, identique que pour les personnes rencontrées ; à propos du guide d'entretien à la fois des remarques sur les questions du guide, mais également sur ma manière de les poser ; et enfin le format, qui me permet de faire une conclusion générale sous forme « les plus et les moins » qui reprend l'ambiance du lieu, nos attitudes respectives, la manière dont j'ai mené l'entretien.

Ce bilan me permet de garder une « photographie » du moment, de me souvenir d'une ambiance générale et des ressentis qui allaient avec, chose qui ne se retrouvera nulle part ailleurs, ni dans l'enregistrement audio ni dans la retranscription écrite. Cela m'a également permis, à chaque fois, de préparer l'entretien suivant, d'apprendre des remarques des entretiens précédents pour m'en prémunir les fois suivantes (le bar bondé, l'enregistreur mal tourné, les questions mal assurées, les entretiens où je raconte trop ma vie...).

En ce qui concerne ma posture, je n'ai pas souhaité rentrer dans les détails de ma recherche-action avant le déroulé de l'entretien afin de ne pas trop « influencer » la ou les personne(s) avec notamment mon vocabulaire spécifique, mes manières de penser les enjeux... Il en va de même lors de l'entretien dans l'attention portée à l'explication des questions sans trop donner d'exemples et également dans la capacité à rebondir sans donner mon point de vue. Dans ma présentation, faite à chaque début d'entretien, j'ai pris le temps d'expliquer tout cela aux personnes et je leur ai aussi proposé une discussion sur ce travail-là plutôt dans un second temps ou lors d'une autre rencontre. Cette présentation préalable au déroulé de l'entretien était aussi l'occasion pour moi de leur demander l'autorisation d'enregistrer notre échange et de leur rappeler dans quel cadre cela serait diffusé (aucune diffusion de l'audio et une diffusion au sein de ma promotion, des formateurs et du jury pour la version écrite). Toutes les personnes ont accepté l'enregistrement audio et les conditions de diffusion.

Pour terminer avec le dernier maillon commun de ma démarche, j'ai décidé d'envoyer à chaque personne la version écrite de l'entretien. Non pas pour avoir un retour de leur part, non pas pour qu'ils y apportent des modifications (même si je prends les retours sous forme de « compléments » ou « d'ajouts » notamment pour ce que ça raconte aussi des personnes et sur ce qu'elles ont dit ou voulu dire), mais bien dans l'idée où nous étions présents au même entretien et il me semble logique que chaque protagoniste ait droit à une version de ce qu'on s'est dit.

Les particularités

Les particularités sont nombreuses, car en dehors de ma procédure posée par écrit, la diversité des possibles a donné à chaque fois des entretiens différents à tous les niveaux.

Le lieu en est l'exemple parfait. Même si j'avais en tête le fait qu'il faille chercher de préférence un lieu neutre, cela n'a pas toujours dépendu que de ma volonté. Quatre entretiens se sont passés sur le lieu d'activité des personnes et un entretien au domicile de la personne. Les cinq autres entretiens se sont quant à eux déroulés dans des lieux « neutres » : bar, restaurant ou espace public en extérieur.

L'environnement, quant à lui, peut quasiment se découper de manière binaire avec les lieux où se sont déroulés les entretiens : d'un côté les espaces privés (travail ou domicile) avec une ambiance calme et de l'autre les espaces publics avec un environnement sonore assez fort, voire très fort.

Pour ce qui est de la durée, l'entretien le plus court a duré une cinquantaine de minutes et celui le plus long environ deux heures.

En ce qui concerne les personnes, cinq des entretiens ont eu lieu à chaque fois avec une personne rencontrée pour une trace. Pour les cinq autres, il y en a trois qui se sont déroulés avec deux personnes et deux entretiens qui ont la particularité d'avoir été faits avec la même personne, mais pour deux traces différentes.

Pour ce travail d'analyse, j'ai fait le choix de mentionner les pseudos ou les noms d'artistes pour les personnes qui en avaient (Naz, Tanquerelle et Collaps) et pour celles et ceux que j'ai rencontrés sous leurs vrais noms j'ai fait le choix de ne préciser que leur prénom.

Je voulais également mentionner le cas particulier du collectif Mauvaise troupe, qui sont les seuls à m'avoir fait deux demandes spécifiques par rapport à l'entretien : que leurs deux prénoms soient changés et pouvoir relire la retranscription de l'entretien pour vérifier s'il n'y a pas d'informations sensibles qu'il faudrait retirer (allusion à des actes possiblement illégaux, des lieux et événements pouvant permettre de reconnaître quelqu'un...), ce que j'ai fait.

Je souhaitais nommer les relations que j'entretenais déjà avec les personnes rencontrées, afin de tenter de rendre visibles les rapports affinitaires présents. Parmi toutes ces personnes, je suis ami avec deux d'entre elles. Il s'agit de Anna et Maria-Teresa, pour la première – c'est aussi l'expérience collective que j'ai suivie depuis mon précédent travail en 2011 – et pour la seconde c'est le projet la *Casa grande* auquel j'ai participé en binôme avec elle. Pour les deux personnes de Mauvaise troupe ainsi que pour Collaps et Christian, notre relation était plutôt d'égal à égal d'un point de vue que l'on pourrait nommer « acteur-engagé » « acteur-militant ». Nous étions au même niveau et nous savions que nous parlions des mêmes choses. C'est notamment avec ces personnes que s'est posée la question de ce non-dit en commun⁵¹. Pour Alice, Naz, Patrick et Fanny, je suis plutôt arrivé avec une étiquette de « chercheur », ce qui est sûrement dû à ce « commun » moins présent ou moins partagé et une prise de contact un peu plus formelle avec eux. Le duo Yann et Tanquerelle, quant à lui, se trouve à la frontière de ces deux dernières étiquettes : là où Tanquerelle me place plutôt du côté du « chercheur », Yann est clairement venu me chercher du côté de l'« acteur-militant », cela est très visible dans ses propos⁵².

J'ai eu beau être le plus vigilant possible lors des entretiens sur ma posture de chercheur, il

51 Voir chapitre « Commun de recherche : expériences collectives alternatives ».

52 Cet échange est influencé par notre discussion préalable à l'enregistrement de l'entretien où il me pose des questions sur mon parcours et c'est la sixième fois qu'il insiste sur le fait qu'il ne souhaitait pas avoir un propos « militant » dans la bande dessinée :

Yann : « *C'est vrai que ce qui m'intéressait aussi c'était de ne pas être militant.* »

Tanquerelle : « *Oui oui ça tu l'as dit...* »

Benjamin : « *Oui oui j'ai cru l'entendre* » [Rires]

Yann : « *Non non, mais je veux dire... bon...* » [Rires].

n'empêche que mon « identité » n'a pas été tout à fait la même en fonction des personnes rencontrées. J'ai pu être l'ami avec qui on discute, l'acteur avec qui on partage des valeurs et expériences ou le chercheur qui interroge. Mais toutes ces personnalités ne faisant qu'un, ces « identités » ont été aussi poreuses et plus ou moins présentes avec toutes ces personnes à différents moments de l'entretien. Mon but n'a été, en aucun cas, de masquer ma personnalité et les rapports affinitaires qui se jouaient, mais plutôt d'y être attentif afin de pouvoir les nommer au besoin.

Cette description des entretiens m'a amené à réfléchir à une question que je n'ai pu approfondir dans cette recherche, mais qui mériterait, à mon avis, d'être creusée. Il s'agit de la question de la place de l'anonymat dans la production de traces d'expériences collectives. Je pense notamment au travail du collectif Mauvaise troupe et de Collaps, mais aussi à celui du collectif Wu Ming. Quelle place à l'anonymat dans l'imaginaire et la mise en récit ? Quels effets a-t-il sur les personnes qui produisent les récits (permet d'utiliser la fiction, permet de raconter plus librement, ce qui est légal/illégal, moralement acceptable...) et sur celles qui les reçoivent (capacité à se projeter plus facilement dans l'histoire, plus ou moins de préjugés...) ?

Du point de vue de l'analyse des traces en elles-mêmes, il serait intéressant de comparer les dix récits en questions pour voir les différences qu'il y aurait entre récit anonyme et récit personifié. Il serait intéressant de regarder où l'anonymat se trouve. Par exemple, y a-t-il des récits de « droite » anonymes ? Si oui, produisent-ils les mêmes effets ? Mais aussi du point de vue des propos des personnes qui ont produit des traces anonymement : quelles motivations ? Quels enjeux ? ...

L'analyse

Travail introductif

Dans ce travail introductif, je prends le temps de définir les matériaux. Tout d'abord à travers la description de ces matériaux en tant que *traces*. Une description, non pas sous la forme d'une simple définition de ce terme, mais plutôt comme un processus de recherche-action. L'utilisation de ce terme et son explicitation viennent, ici, construire le début de l'analyse. Analyse qui se poursuit avec l'utilisation de la définition des *réentions tertiaires* par Bernard Stiegler pour éclairer ces matériaux comme des *traces*. Ensuite je tente une organisation de ces traces à travers une typologie issue d'un travail de Jean-Louis Le Grand sur les histoires de vies collectives. Cela me permet de me rendre compte que ces *traces* se précisent autour d'une diffusion spécifique qui m'a, notamment, permis de les découvrir.

Au commencement : la trace

Durant toute cette recherche-action, j'ai fait mien le terme *trace*. Je me le suis approprié afin qu'il devienne partie intégrante de mon vocabulaire de recherche. Cela part du besoin d'un terme qui tente d'ouvrir les possibles plutôt que d'enfermer mes propos lorsque je m'adresse à des personnes. Un terme qui me permette de regrouper les matériaux sur lesquels je souhaite travailler tout en pouvant être commun aux personnes avec qui je me suis entretenu. Un terme à la fois explicite tout en n'ayant pas pour effet d'enfermer les possibles et de laisser à mes interlocuteurs l'espace pour exprimer ce qu'ils en ont à penser et à dire.

Ce que j'entends par *trace* est très proche de son étymologie : « *ce qui subsiste* »⁵³. Une trace est à voir comme un « *vestige que quelqu'un laisse à un endroit où il est passé* » ou encore comme une « *marque laissée par ce qui agit sur quelque chose* ». La *trace* c'est ce qui permet de suivre, c'est quelque chose qui reste longtemps, mais qui peut également disparaître. Les *traces* sont donc inscrites dans l'espace et le temps. Si l'on creuse dans ce sens-là, une *trace* appelle un lecteur, voire même un chasseur ! La *trace* n'est rien s'il n'existe personne pour la lire ou la déchiffrer, et si une personne est en capacité de la comprendre il devient en capacité de suivre ce qui a – ceux qui ont – produit(s) ces *traces*. Et c'est notamment en chasseur que je me place lorsque je me fais chercheur. La question du lecteur dans « ce que produit une *trace* » est une autre question que ce travail ne m'a pas permis de développer plus que cela, mais qui me semble également intéressante à poursuivre : c'est le lecteur qui fait la trace⁵⁴ ? C'est le lecteur (et son intelligence) qui fait la durée de lecture d'une *trace* (son intelligibilité) ?

Dans le cadre de ce travail, il s'agit de recentrer la notion de trace autour de ce qui a été produit – qui est issu – d'une expérience collective. Le terme *trace* se veut donc, ici, quelque chose d'exhaustif tant sur la forme du *médium* (orale, écrite, photographique, cinématographique...) que sur la forme de sa *production* (par celles et ceux qui ont vécu l'expérience, avec un regard extérieur, écrite d'une main, à plusieurs...).

J'ai donc comme volonté de départ d'aller à la rencontre de *traces* laissées par celles et ceux « *qui ont agi sur quelque chose* ». Mais pour que je puisse aller à la rencontre de ces « *marques* », celles-ci doivent être sous une forme matérielle.

53 Définition CNRTL : <http://cnrtl.fr/definition/trace>.

54 Pour poursuivre les propos de Stanley Fish dans son livre *Lire c'est faire*, Éditions Les prairies ordinaires, 2007.

C'est en ce sens là que le travail de Bernard Stiegler⁵⁵ sur la mémoire permet de comprendre où ces *traces* se situent et de donner une définition de leur consistance.

La trace comme rétention tertiaire

La mémoire pour Bernard Stiegler est composée de trois niveaux de ce qu'il appelle *réten-tion*. Le niveau de *réten-tion primaire* est formé de tout ce que nous percevons à chaque instant ; dans lequel s'opère un premier filtrage de choses auxquelles nous prêtons attention et d'autres non ; les *réten-tions secondaires* sont ce que la mémoire permet de retrouver, ce à quoi nous pouvons faire appel après coup ; les *réten-tions tertiaires* sont, quant à elles, des enregistrements « *de perceptions (et de récits) sur des supports matériels indépendants de [nous], qui peuvent se maintenir à l'iden-tique et circuler dans le monde, indépendamment des aléas de [notre] conscience et de [notre] per-sonne* »⁵⁶. Cette *réten-tion tertiaire* décuple notre mémoire et l'accès à des mémoires extérieures à nous.

Au-delà de son étymologie, la *trace* comme je l'entends dans mon travail de recherche-ac-tion est bien cette *réten-tion tertiaire* que définit Bernard Stiegler. La *trace*, comme la *réten-tion ter-tiaire*, est donc matérialisée en dehors de nous.

C'est quelque chose que chaque personne rend visible hors de soi, une production qui ouvre la po-tentialité d'une lecture par quelqu'un d'extérieur. Potentialité plus ou moins élevée en fonction du type de support, de sa capacité de multiplicité, de son accessibilité (d'un morceau de papier au fin fond d'un coffre-fort dont seul le propriétaire connaît le lieu et le code à une page publiée sur l'in-ternet et recensée par les moteurs de recherche).

Cette définition d'une *trace* comme *réten-tion tertiaire* apporte également la question de la matérialité. Le passage des *réten-tions primaires et secondaires* à une *réten-tion tertiaire* entraîne donc un passage de l'immatériel au matériel. La *trace* prend forme d'un point de vue physique dans l'espace⁵⁷.

Du point de vue des documentalistes, un support est « *la fixation d'une trace* »⁵⁸. La *trace* se matérialise à l'aide de moyens techniques au travers de trois types de supports : de transmission (câble, antenne et satellite), de communication (imprimé, analogique et numérique) et de conserva-tion (supports vierges : cahier, CD, DVD, disque dur...). Ce qui prend forme pour nous à travers des supports dits documentaires : un livre, un périodique, un site internet, une image, un enregistre-ment audio...

Poser la *trace* comme *réten-tion tertiaire* permet donc de donner une première définition et classification des traces en général à travers leur matérialité (extérieure à nous et dans ses formes numériques et/ou physiques). Dans le but de la recherche, il est nécessaire d'obtenir une classifica-tion plus précise pour pouvoir distinguer les différentes traces étudiées.

Typologies des histoires de vies collectives

55 Bernard Stiegler est un philosophe français qui a notamment travaillé sur une suite d'ouvrages sur la Technique et le temps. Et ici, en ce qui concerne les rétentions, c'est le troisième ouvrage sur : *Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, 2001. J'ai croisé son travail à travers celui d'Yves Citton.

56 Yves Citton, *op. cit.*, p. 78.

57 Il ne s'agit pas de nier la matérialité des deux premières rétentions (notre corps, notre cerveau...) et non plus de se lancer dans des réflexions approfondies sur la matérialité d'une pensée lorsqu'elle devient parole énoncée. Mais plutôt de se tenir aux références théoriques et aux définitions choisies pour cette recherche et de nommer les endroits où elle ne s'est pas aventurée, voir à ce propos la partie suivante : « choix de recherche et oralité ».

58 Savoirs CDI, Des ressources professionnelles pour les enseignants-documentalistes, *Définition de support* ; <http://www.cndp.fr/savoirscdi/chercher/dictionnaire-des-concepts-info-documentaires/s/support.html>.

Dans l'idée de classer ces traces les unes par rapport aux autres dans le but de les étudier, je me suis appuyé sur un travail mené par Jean-Louis Le Grand, professeur en sciences de l'éducation à Paris VIII. Il s'agit d'une typologie issue d'un ouvrage intitulé *Histoires de vie collectives et éducation populaire*⁵⁹. Sous la direction de Jean-Louis Le Grand et Marie Jo Coulon, des éducateurs populaires et des chercheurs tentent de tracer les lignes des *histoires de vie collective* à travers des pratiques de terrain et des théories issues du milieu de l'*éducation populaire* et du courant des *histoires et récits de vie*. Ce courant, fortement marqué par les travaux de Gaston Pineau⁶⁰, porte les histoires de vie dans un contexte de formation et d'autoformation pour adulte avec pour processus un travail autobiographique. C'est à partir de ces travaux et théories que Jean-Louis Le Grand tente un déplacement de l'individu vers le collectif pour poser les bases des *histoires de vie collective*. De ce travail entrepris dans les années 2000, Jean-Louis Le Grand en a tiré une typologie qui se compose de six entrées (voir tableau page suivante).

Pour me constituer une typologie des traces que j'ai étudiées, j'ai gardé les six entrées en faisant le choix de changer les intitulés de certaines d'entre elles afin de coller au mieux à mon contexte et pour garder une cohérence de vocabulaire dans ce travail de recherche (j'ai préféré le mot *collectif* que j'utilise et définis dans mon travail au terme « collectivité » ; il en va de même pour le mot « produit » que j'ai remplacé par *forme*). À l'inverse, je me suis approprié le mot *artisan*⁶¹. Je n'avais, jusqu'ici, pas de termes, j'utilisais seulement l'expression « *celles et ceux qui en sont à l'origine* » pour ne pas utiliser le terme restrictif d'auteur. J'utilise donc, comme Jean-Louis Le Grand, le terme « artisan », pour celles et ceux qui sont « *l'origine de quelque chose* ».

Typologie de Jean-Louis Le Grand	Collectivité	Produit	Artisan(s)	Temporalité	Types de travail	Diffusion audience
Typologie de la recherche-action	Collectif	Forme	Artisan(s)	Temporalité	Types de travail	Diffusion/ audience

59 Jean-louis Le Grand et Marie Jo Coulon (dir.), *Histoires de vie collective et éducation populaire ; Les entretiens de Passay*, Collection Histoire de vie et formation, Éditions L'Harmattan, 2003.

60 Gaston Pineau, *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Montréal, Albert St-Martin/Paris, 1983.

61 Définition dictionnaire Wikipedia : <https://fr.wiktionary.org/wiki/artisan>.

Typologie des			histoires de vie collective		
Collectivité	Produit	"Artisan(s)"	Temporalité	Types de travail	Diffusion audience
Groupe communautaire	Fascicule ronéoté	Auteur individuel bénévole	Remontant aux origines de la collectivité (Moyen-âge...)	Ecriture autobiographique	Strictement confidentielle
Communauté villageoise	Brochure	Co-auteur(s)		Recueil d'un ou de plusieurs témoignages	Plutôt confidentielle
Quartier	Journal collectif Gazette	Collectif (groupe d'histoire locale...)		Enquêtes	Groupe d'initiés
Commune	Journal d'entreprise	Historien amateur	Les deux derniers siècles (recherches généalogiques, documentaires...)	Recherches de sources documentaires	Quelques membres de la collectivité
Equipe de travail	Ouvrage à compte d'auteur(s)	Groupe interdisciplinaire néo-professionnel		Enquête de type journalistique	
Entreprise					
Usine	Ouvrage édité	Association Syndicat	Le XXe siècle La mémoire des plus anciens	Enquête de type scientifique	Large dans la collectivité
Groupe militant	Emission de radio	Troupe de théâtre	Après-guerre, "histoire immédiate"	Réflexivité critique de type scientifique	Tous les membres systématiquement
Groupe politique	Vidéo/ Film			Place de la fiction	Audience ouverte
Association	Produit télévisé (reportage)	Animateur bénévole Animateurs culturels de profession		Travail esthétique (écriture, image, muséographie...)	Publique, locale, cantonale (Presse quotidienne régionale, télévision locale, régionale)
Bande d'amis	Pièce de théâtre Evènement théâtral		L'histoire récente des vingt ou trente dernières années (Ex villes nouvelles, association....)	Construction d'un lieu de mémoire	Audience régionale
Club de réflexion	Exposition temporaire	Chercheurs de profession (CNRS, Université).		Scénarisation: théâtrale, filmique, festive..	Audience nationale (édition, presse, télévision...)
Institution	Musée local (écomusée...)	Chercheurs ou écrivains libéraux (répondant à une commande de l'institution...)		Imaginaire collectif véhiculé (mythes, hagiographie...)	Audience internationale (édition, film, reportage....)
	Lieu d'activité et de mémoire associatif (Ex Usine)		Le vécu quotidien, la quotidienneté avec une lecture historique		
	Fête locale	Chargés de mission culturelle			
	Opération culturelle multiartistique				

Jean-Louis Le Grand et Marie Jo Coulon (dir.), *Histoires de vie collective et éducation populaire ; Les entretiens de Passay*, pp. 138-139.

Récit	Collectif	Forme	Artisan(s)	Temporalité	Types de travail	Diffusion/audience
<i>La communauté bande dessinée</i>	Communauté de vie et de travail	Bande dessinée	Membre communauté et un dessinateur	Dix ans (années 70)	Écriture autobiographique Scénarisation	Nationale
<i>La goutte au nez</i>	Communauté de vie et de travail	Fanzine	Dessinateur	Un mois	Compte-rendu Scénarisation	Audience locale + Plutôt confidentielle au national
<i>La communauté Radio</i>	Communauté de vie et de travail	Documentaire audio	Individuel	Dix ans (années 70)	Scénarisation	Nationale
<i>Capacitation citoyenne</i>	Collectifs/ associations...	Livrets	Coauteurs extérieurs	Divers (mois, années)	Enquête Témoignage	Audience ouverte + Large dans la collectivité
<i>Semaines agitées</i>	Société contexte Lyonnais	Livre/CD audio /Site internet	Collectifs et deux « coordinateurs »	Mouvement des retraites 2010	Témoignages Réflexivité critique	Audience ouverte + Large dans la collectivité
<i>Revue Z</i>	Société	Revue papier	Collectif coordination	Plusieurs mois (par numéro)	Témoignages Enquêtes	Nationale
<i>Bistrodocus</i>	Compagnie de théâtre	Spectacle	Deux coauteurs	Dix ans	Écriture autobiographique Scénarisation	Locale et nationale
<i>La casa grande</i>	Collectif	Site internet/DVD	Collectifs et deux « coordinateurs »	Six mois	Comptes-rendus Entretiens	Plutôt confidentielle
<i>Le papier mâché</i>	Collectif	Brochure PDF sur internet	Individuel	Sept ans (années 70)	Écriture autobiographique	Tous les membres + Plutôt confidentielle
<i>Constellations</i>	Collectifs	Livre/Site internet	Collectif coordination	Début de XXI ^e siècle	Témoignages Réflexivité critique	Nationale + Large dans la collectivité

Benjamin Roux, *Puissance des mythes et récit de l'individu au collectif ; Analyse de dix traces d'expériences collectives*, octobre 2016.

Choix de recherche et oralité

J'en profite, ici, pour faire un aparté sur un des biais que mes choix ont donné à ce travail de recherche-action et ce que ça produit. J'ai fait le choix de m'intéresser aux *traces* sous formes matérielles ce qui veut dire que je mets de côté les formes « orales ». C'est notamment dû au fait que les personnes sur lesquelles je m'appuie pour définir ces *traces* ne les intègrent pas non plus dans les travaux que j'ai utilisés d'eux. Jean-Louis Le Grand ne l'a pas compté dans la liste qu'il fait de « produits » possibles dans la deuxième colonne de son tableau. Il en est de même pour Yves Citton et son travail à partir de Bernard Stiegler, qui pense l'humain dans les deux premières rétentions, mais plus dans la troisième. Mais c'est avant tout un angle de travail que j'ai mis en place dès mes premiers questionnements puisque je me suis tourné vers tous les supports matériels que j'ai pu croiser en ne considérant pas les personnes m'ayant raconté des histoires comme pouvant être des formes de *traces*.

Même si aucune forme « orale » n'a immédiatement de place dans les matériaux, c'est une question que j'ai abordée plusieurs fois dans ce travail notamment avec le choix de « l'oralité » comme une forme complémentaire et parallèle (ateliers, rencontres, lectures de texte) aux formes principales de transmissions des histoires choisies par les personnes. C'est également le cas avec le diner-spectacle de la Cie Ocus qui vient questionner les frontières de ma recherche avec une histoire collective matérialisée par des spectacles, mais où tout le propos est raconté par le décor, les costumes et les propos des actrices et acteurs.

Choix de recherche : des traces « publiques »

Pour ce travail, j'ai choisi dix *traces* qui représentent une bonne partie de la diversité des combinaisons possibles à partir de la typologie mise en place précédemment. Elles ont pour point commun la sixième entrée de la typologie c'est-à-dire la question de la « diffusion et de l'audience ». L'audience est plus ou moins grande, pour chacune d'entre elles, tant par les modes de diffusion (librairie, radio nationale, quelques points de vente...) que par l'échelle de territoire (confidentiel, réseau affinitaire, local, national, international). Mais la valeur commune se trouve dans le fait que, dans tous les cas, la diffusion a dépassé le cadre du collectif en lui-même. Les traces ont à chaque fois eu une destination plus large que le groupe de départ, elles possèdent une visibilité extérieure.

Les personnes artisanes de ces traces, dans l'acte de production d'une *rétention tertiaire*, y ont mis une intention particulière qui porte ces traces vers une visibilité extérieure ; au-delà des frontières de celles et ceux qui ont produit la *trace* et de celles et ceux qui ont vécu ce qu'elle rapporte.

C'est d'ailleurs pour cela, parce qu'elles ont dépassé le champ du confidentiel, que j'ai été en capacité de les connaître et donc de les choisir.

Partie 2 : Faire récit

Déplacement de la trace au récit

Évolution de l'acteur-chercheur

Afin de regarder de plus près ce déplacement qui s'opère, il est possible de faire un détour par une analyse du champ lexical que les personnes rencontrées ont utilisé pour parler de leurs matériaux⁶².

Pour cela, il faut d'abord regarder le guide d'entretien et les propos que j'ai utilisés pour poser les questions afin de cerner l'influence qu'ils ont pu avoir sur le vocabulaire utilisé par les différentes personnes. Le vocabulaire que j'ai utilisé dans le guide d'entretien pour parler de leur matériau a été soit « histoire » (qui revient trois fois) soit les mots « trace » et « production » qui reviennent une fois chacun. Pour ce qui est des verbes d'action, « raconter » est également utilisé trois fois et vient ensuite des verbes plus neutres comme notamment « produire » ou « parler ».

À l'oral, même si le guide d'entretien a été lu quasiment mot pour mot, lors des phases d'introduction à l'entretien – principalement – et des phases de précisions des questions (de manière spontanée de ma part ou sur la demande d'une personne), j'ai employé deux termes en particulier : « culture des précédents » et « trace ». Le premier a été présent sur les premiers entretiens notamment ceux exploratoires, comme évoqué dans la présentation de la méthode, et j'ai rapidement arrêté de l'utiliser dès que je me suis rendu compte de son côté « enfermant ». En ce qui concerne la « trace », comme expliqué précédemment, je l'ai beaucoup utilisé considérant que c'était le mot le plus « neutre » pour laisser l'imaginaire et les propos de mes interlocuteurs s'exprimer.

En prenant en compte le dispositif de l'entretien dans lequel les propos recueillis se placent, il est possible de regarder un champ lexical se dessiner dans les paroles des personnes rencontrées. On le retrouve tout d'abord dans la manière pour les personnes rencontrées de nommer ce matériau : il s'agit avant tout d'« une belle histoire », d'« une histoire d'histoires » ou que ce soit dans « toutes les histoires... » qui rapporte « des paroles incarnées », ou bien « un souvenir », un « témoignage » ou encore que cela tienne lieu de « mémoire », « de mémoire des luttes », « un peu comme un manifeste ».

Mais également dans le vocabulaire utilisé pour raconter le travail effectué pour produire cette histoire : « la fiction », la « narration », le côté « poétique et à la fois romanesque » ou « le récit imaginaire ».

Enfin, on retrouve cela dans les verbes d'action utilisés, car ce que ces personnes souhaitent c'est « peindre un univers qui est le nôtre », c'est « exprimer et raconter », que ce soit « se la raconter à nous » cette histoire, mais aussi « s'adresser à l'autre » et pour cela il s'agit de « transmettre », de « partager les expériences ». Il y a le désir de « recueillir des histoires », de « retranscrire sa parole » et de « laisser une trace ».

Les propos cités ici montrent bien une diversité d'un champ lexical qui va bien au-delà de celui induit par l'exercice de ces entretiens. Ce champ ressemble à celui du « récit et du conte » comme l'entend Walter Benjamin, c'est-à-dire « la faculté d'échanger des expériences »⁶³.

62 Durant toute cette première partie, le vocabulaire de la recherche est en train de se déplacer du mot *trace* vers celui de *récit*. C'est pourquoi, afin d'éviter toute confusion, je m'en tiendrai au vocabulaire classique de recherche et j'utiliserai le mot *matériau* pour nommer une *trace* ou un *récit*.

63 Walter Benjamin, *Œuvres III*, Paris, Éditions Folio Essais, 2008, p. 115.

Évolution de la recherche-action

Afin d'approfondir ce travail de déplacement sémantique de la *trace* vers le *récit*, il s'agit de venir confronter ces dix matériaux à une définition que nous donne Yves Citton d'un récit. En s'appuyant sur le travail de la sociologue Francesca Polletta⁶⁴ sur la place du *storytelling*⁶⁵ dans les mobilisations de milieux activistes aux États-Unis, il propose une caractérisation d'un récit à travers six critères. Yves Citton définit le *récit* comme « *un discours qui raconte une histoire* »⁶⁶ et une « *histoire se définit minimalement comme une transformation d'états affectant le rapport d'un certain sujet avec un certain objet (pas forcément matériel)* ». En tenant compte de cette définition, il est possible de résumer les six critères ainsi :

1 – « *Dans la mesure où il représente une transformation entre au moins deux états, un récit doit décrire une histoire qui se déroule dans le temps, dotée d'un début, d'un milieu et d'une fin* »⁶⁷.

=> Le récit doit incarner un mouvement dans le temps compréhensible.

2 – « *Toute histoire comporte au moins un personnage principal et présente le monde narratif à partir d'un certain (nombre de) point(s) de vue* ».

=> Le récit est raconté d'au moins un point de vue.

3 – L'intrigue de l'histoire doit présenter une certaine *unité* tout en ayant une *consistance causale*. Toute transformation d'état que comporte le récit doit impliquer des *explications* (de cause et d'effet) pour permettre un bon déroulement de l'histoire.

=> Le récit se déroule de manière causale pour être compréhensible.

4 – Un récit, au-delà de capter notre attention, est surtout une *machine de capture de nos désirs et croyances*. Toute personne qui prend connaissance d'un récit interprète ses propres désirs et croyances à la lumière de ceux qui lui sont renvoyés par l'histoire.

=> Le récit comporte des valeurs (désirs et croyances) qui interagissent avec celles des personnes qui en prennent connaissance.

5 – Pour être reçu (de nos jours dans une société occidentale), un récit doit respecter les normes *qui définissent sa place au sein des discours et des institutions sociales* et doit en même temps nous fournir un *élément de surprise non totalement prédictible*.

=> Le récit se doit de s'inscrire dans le contexte normatif et social des personnes à qui il s'adresse tout en intégrant un élément de surprise qui permet de maintenir leur attention.

6 – « *Enfin, une bonne partie des théoriciens du storytelling vont chercher du côté de Paul Ricœur⁶⁸ une propriété essentielle de l'expérience narrative, celle de distiller l'hyper-complexité du réel en un modèle imaginaire schématique et unifiant.* »

=> Le récit doit arriver à raconter notre réel (complexe et varié) à travers une histoire (simplifiée et unifiée).

64 Francesca Polletta, *It was like a fever :Storytelling in protest and politics*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.

65 *Le storytelling* peut être vu comme l'*art de raconter des histoires*. Sujet questionné dans différents milieux et principalement celui de la communication. Il a notamment fait son entrée en France avec Christian Salmon, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.

66 Yves Citton, *op. cit.*, p. 70.

67 Yves Citton, *op. cit.*, pp. 71 et 72.

68 Paul Ricœur était un philosophe français (1913-2005) qui a abordé cette question dans une trilogie intitulée : *Temps et récit*, 1. *L'intrigue et le récit historique*, 2. *La configuration dans le récit de fiction*, 3. *Le temps raconte*, Points, Points Essais, 1991.

Pour ce qui concerne le dernier critère, les groupes de personnes (quels qu'ils soient) peuvent être vus comme des micro-expérimentations des interactions et des questions qui se posent à l'échelle d'une société (au macro). Au vu de la complexité des enjeux de nos sociétés (sociaux, politiques, économiques, écologiques...), des histoires qui relatent des expériences collectives sont forcément des *modèles schématiques et unifiants* où se distillent nos environnements quotidiens.

Pour ce qui est des cinq autres critères, dès le premier regard trois matériaux y répondent. Il s'agit de *La Communauté* en bande dessinée et en fiction radio, ainsi que le diner-spectacle *Le Bistrotodocus*. Cela s'explique notamment par le fait que le travail de scénarisation de ces histoires est constitutif des pratiques professionnelles des personnes⁶⁹ qui en sont à l'origine. Pour ces trois matériaux, je ne les détaille pas plus et il est possible de se référer au tableau récapitulatif à la fin de cette partie. Pour les autres matériaux, ce n'est pas aussi évident. Il faut donc les regarder individuellement au regard de ces critères narratifs.

La goutte au nez se déroule sur un mois de résidence en 2012. Il y a trois principaux personnages (l'artiste contemporain, le collectif accueillant qui est anonymisé et personnifié en une seule entité et l'association organisatrice) et l'histoire est racontée depuis le point de vue de Naz (qui se dessine, mais ne se met pas parmi les personnages principaux). Les événements se déroulent, le récit avance d'état en état le tout dans une construction causale compréhensible portée par un scénario bien rythmé. On se rend compte de l'habitude qu'a Naz d'écrire des histoires et de réaliser des Fanzines.

Pour ce qui est des valeurs, nous les retrouvons notamment à travers la caricature que Naz a mise en œuvre. Les membres du collectif sont cagoulés, anonymes et il est difficile de les différencier. Ils sont forcément « *des néo-ruraux paysans anarchisants tendance black block* »⁷⁰. L'artiste porte un béret et une moustache et est « *un artiste parisien (de Lyon) pratiquant l'art contemporain* ». Et les membres de l'association accueillante sont donc « *des post-maos socio-culturels* ».

L'utilisation par Naz de la caricature fait appel à tout un ensemble de valeurs qui viennent jouer avec nos croyances (et nos désirs). Il s'appuie notamment sur un contexte social (par exemple le collectif, dans la manière dont et il est dessiné et les propos mis en scène renvoient à toute la médiatisation du « groupe de Tarnac » et de l'affaire des caténaires). Sans que ce soit un message universel, ces allusions inscrivent bien le récit dans un contexte sociétal (et médiatique) qui est aussi celui des personnes à qui il s'adresse en premier lieu : les personnes du plateau de Millevaches dans un premier temps et les lecteurs et lectrices de Fanzines dans un second.

L'effet de surprise, quant à lui, est également porté par les ressorts scénaristiques de Naz qui vient jouer sur les clichés pour mieux les faire mentir ensuite. Il introduit de la complexité là où la caricature a pour intérêt premier de simplifier (des personnes, une situation, des enjeux...).

Le papier mâché se déroule sur sept années de 1978 à 1985. Il y a plusieurs personnages (personnes participantes à l'aventure) et l'histoire est racontée depuis le point de vue d'un d'entre eux (Christian). Le récit avance d'état en état, le tout dans une construction causale compréhensible en raison de la construction des chapitres et d'une progression des propos allant des réflexions préalables à la création du lieu jusqu'à la fermeture de celui-ci.

L'ensemble des valeurs partagées par cette histoire vient enchâsser nos désirs et croyances à différents niveaux. Un premier croisement s'opère à l'échelle de notre histoire collective (mondiale et française) sur cette période des années 70. Au-delà de l'histoire factuelle en elle-même c'est avant tout nos imaginaires (désirs et croyances) qui sont interpellés à chaque fois que se rappelle à nos mémoires cette période (qu'on l'ait vécu ou non). D'autant plus si nous n'y étions pas, cette histoire nous est parvenue par différents médiums (famille, documentaire, littérature, cinéma, discours poli-

69 Voir à ce propos la partie : « Des métiers et pratiques de producteurs de récits ».

70 Description faite des personnages principaux en introduction de la brochure (page 2).

tique...). En plantant le contexte de ces années-là pour décors, l'histoire embarque une première fois nos désirs et croyances. Le second temps se retrouve dans la narration que fait Christian de leur histoire collective. Il partage ici tous leurs questionnements, anecdotes, espérances, tentatives, choix politiques, éthiques... Et toute cette expérience vient nous travailler sur nos désirs et croyances personnels à ce sujet : ce qu'on imaginait de ces collectifs à cette époque, ce que nous aurions pensé faire à leur place, sur ce qui nous semble juste, ce qui nous touche...

Ce sont également ces deux niveaux qui viennent apporter les conditions du cinquième critère. Nous avons un contexte normatif ancré dans une période très riche (en faits et en médiatisation) de notre histoire collective et en même temps l'élément de surprise (toute proportion gardée) se situe dans ce qui nous est relaté de leurs expérimentations et comment cela vient nous confronter en regard de notre vécu ou notre imaginaire.

Semaines agitées se déroule durant le mouvement contre la réforme des retraites en octobre 2010. Il y a une multitude de personnages (les personnes, groupes, syndicats investis dans le mouvement) et l'histoire est racontée depuis différents points de vue puisqu'il s'agit d'un recueil de textes écrits par des personnes différentes. La construction causale est portée par la coordination de la publication qui fait ce n'est pas qu'une juxtaposition de textes. Les changements d'état sont portés par une organisation des textes autour de quatre grandes parties : « tournée des piquets », « tenir la rue », « démocratie@matraque.fr » et « entrer dans la danse ».

Pour la question des valeurs et de l'articulation avec nos désirs et croyances, on retrouve le même procédé que pour *Le papier mâché* à l'exception près du contexte. Nous avons, ici, un contexte normatif qui est celui de la société française et plus précisément de son aspect législatif (droit du travail) et des enjeux politiques (de réformes). Nos valeurs sont captées par un contexte sociétal (début des années 2000, acquis sociaux de l'après-guerre...) tout en venant nous confronter à nos affects et opinions (sur les retraites, sur le gouvernement en place, sur notre rapport à la manifestation, la grève, la lutte, la violence...). L'élément de surprise se place dans la multitude des points de vue et des manières de faire qui nous est présentée et qui viendra forcément nous faire découvrir et apprendre des choses.

Constellations se déroule sur les quinze premières années du 21^e siècle. Le livre comporte une multitude de personnages incarnés par les collectifs (et les personnes qui les composent) qui y sont présentés. Les points de vue sont à la fois multiples (une cinquantaine de contributions) tout en ayant un point de vue principal représenté par le collectif Mauvaise troupe et sa voix collective en guise de fil rouge appelée « le chœur ». La construction causale est portée par un double procédé : le chœur, évoqué précédemment, qui donne consistance au tout et nous fait cheminer parmi les textes et ce fil rouge est renforcé par une organisation de l'ouvrage en une constellation de thèmes (habiter, intervenir, désertion, savoir-faire...).

Pour la captation de nos désirs et croyances, ainsi que pour l'alliance d'un contexte normatif et d'un effet de surprise, il semble se dégager des caractéristiques communes aux autres matériaux : un contexte macro (la France, l'actualité politique, un contexte social...) avec des expériences micro et leurs singularités qui viennent nous interpeller en tant que destinataires et qui nous obligent à nous situer et à nous positionner (d'un point de vue idéologique, politique, éthique...).

D'après Yves Citton, « un récit doit à la fois, comme on l'a vu, s'inscrire dans des schémas d'explications causales qui permettent de lui reconnaître une certaine consistance logique, et accorder à son récepteur une certaine marge de liberté interprétative »⁷¹. Et c'est ce qui semble caractériser les premiers matériaux analysés.

C'est également ce que l'on retrouve avec chacun des livrets de *Capacitation citoyenne*. Une expérience collective relatée par différents points de vue (des personnes du collectif). Le tout porté

71 Yves Citton, *op. cit.*, p. 72.

par une construction causale construite par l'équipe de Periferia qui en a fait son métier et maîtrise donc les clés de la narration.

Pour les deux derniers critères, là aussi nous sommes confrontés à du vécu sur des petites échelles qui nous renvoient à des sujets de société comme le droit au logement, la vie et l'histoire d'un quartier, le milieu médical et le rapport professionnel et patient...

Pour ce qui est de Z, cela paraît moins évident au premier abord de regarder une revue avec un ensemble d'articles, d'enquêtes et de documentaires comme un récit correspondant aux précédents critères. Il en est de même avec *La casa grande*, avec l'objet « site internet et DVD » nous nous retrouvons avec un ensemble de traces : des journaux, des fiches d'animation d'atelier, des photos, des récits de vie... Et même, pour ce matériau-ci, les constats des personnes ayant participé à l'aventure partagent en partie le propos de Maria-Teresa : « *tout ce qu'on a fait c'est le début de la trace, c'était juste de récolter tout [...] la limite c'est que c'est juste une récolte, c'est du matériel brut...* »

Le « site internet - DVD » de *La casa grande* vient questionner les frontières de cette recherche-action, mais d'une manière qui vient renforcer ce travail. Il est effectivement possible d'acter que ce matériau n'est pas un récit et qu'il reste une collecte exhaustive de traces sur une expérience collective. Cette position-là se range du côté de l'avis partagé par les organisatrices de ces rencontres et par les personnes chargées de la collecte, Maria-Teresa et moi-même.

Mais dans le cadre de ce travail, il me semble intéressant de forcer la grille d'analyse pour voir ce que cela raconte. Et c'est du côté de Francesca Polletta – et de son travail sur les mouvements activistes nord-américains – qu'une piste peut être cherchée :

« *Dans son étude sur l'efficacité du Storytelling dans la mobilisation politique, Francesca Polletta insiste sur l'importance qu'il y a, pour les mouvements d'activistes, à saisir les subtilités des différents usages qu'une société (ou un groupe social) reconnaît (ou interdit) aux récits : ce qui fait la puissance d'un récit tient souvent moins à sa nature propre qu'à la situation dans laquelle il est utilisé* »⁷².

Cette réflexion nous invite à regarder avec un léger décalage tous ces critères. Là où, jusqu'ici, l'exercice a consisté à analyser les matériaux sur le fond, c'est-à-dire leur construction narrative, il peut être intéressant de les regarder aussi dans la forme et la situation dans laquelle ils sont utilisés.

À la regarder ainsi, Z se trouve être une forme hybride qui utilise le format de la revue comme cadre à son récit et appuie son élément de surprise et son enchâssement de valeurs sur sa forme collective et en résidence : la majorité du contenu d'un numéro concerne un territoire particulier et les personnes en charge de la rédaction et de la coordination viennent vivre plusieurs mois sur place pour prendre le temps de construire et de réfléchir à tout cela avec les habitants.

Il en est de même avec *La casa grande*, où il est possible de se dégager de notre premier avis sur la « simple » collecte de trace pour regarder le matériau « site internet - DVD » comme un récit à part entière. Et tous les critères sont présents : le déroulé dans le temps est tenu par le journal des participants qui résume au jour le jour toutes ces rencontres ; les personnages et les points de vue se retrouvent bien dans la multitude de contributions à ce matériau ; la construction causale se retrouve dans un ensemble de formes : de la frise temporelle au journal quotidien en passant par les photos tout cela contribue à donner de la cohérence au propos ; les valeurs sont représentées par les thématiques travaillées durant toutes les rencontres : les droits humains, la jeunesse, l'interculturel... ; enfin, le cadre normatif et l'élément de surprise tiennent à la multitude des formes (qui sont toutes connues individuellement : photo, journal, fiche, récit biographique...) et du fait de les retrouver toutes agencées entre elles.

Pour cette partie, j'ai tenu à progresser parmi tous ces matériaux en allant de ceux pour qui

72 Ibid.

la forme « récit » était une évidence pour terminer vers ceux qui touchent à la complexité de la construction de cette recherche et notamment dans le décalage entre le moment du choix des matériaux et la progression des questionnements.

Même si cette analyse de la construction narrative de ces matériaux s'appuie bien sur une interprétation des critères énoncés par Francesca Polletta et Yves Citton, pour poursuivre ce travail je fais le choix d'acter qu'ils sont tous devenus, au-delà de simples traces, des récits à part entière. Nous pouvons ainsi poursuivre pour se rendre compte plus en avant que c'est de ce type de tensions – entre cadre normatif et effet de surprise, contexte macro et expériences micro, critères narratifs du fond et de la forme – « *que l'activité narrative tient à la fois sa capacité de rassemblement (potentiellement conformiste) et son pouvoir de transformation sociale (potentiellement émancipateur)* »⁷³.

73 Ibid.

	Temporalité	Personnage / point de vue	Unité / consistance causale	Valeurs	Contexte normatif / élément de surprise
	<i>Début, milieu, fin</i>	<i>Au moins un de chaque</i>	<i>Cohérence causale du récit</i>	<i>Capter les désirs et croyances</i>	<i>Cadre et marge de liberté interprétative</i>
<i>La communauté bande dessinée</i>	1972 à 198...	Plusieurs points de vue dont un principal Deux personnages principaux	Scénario réalisé par des personnes dont c'est le métier	Années 70 Expériences communautaires	Cadre normatif social (années 70 en France) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>La goutte au nez</i>	Résidence un mois en 2012	Un point de vue Trois personnages principaux (2 personnes/un collectif)	Scénario réalisé par une personne qui pratique ce format d'histoire	Par la caricature des personnes	Cadre normatif social (questions traitées) et jeu de complexité entre idée reçue de la caricature et retournement de situation
<i>La communauté Radio</i>	1972 à 198...	Plusieurs points de vue, dont un principal Deux personnages principaux	Scénario réalisé par des personnes dont c'est le métier	Années 70 Expériences communautaires	Cadre normatif social (années 70 en France) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>Capacitation citoyenne</i>	Actions en cours ou terminées	Plusieurs points de vue Plusieurs personnages	Scénario réalisé par des personnes dont c'est le métier	Par les sujets de société (macro) évoqués et questionnés en pratique (micro)	Cadre normatif social (questions traitées) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>Semaines agitées</i>	Mouvement des retraites 2010 Deux mois	Multitude de points de vue Plusieurs personnages	Coordination des textes et organisation autour de 4 thématiques	Par les sujets de société (macro) évoqués et questionnés en pratique (micro)	Cadre normatif social (réforme des retraites) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>Revue Z</i>	De résidence à chaque numéro	Multitude de points de vue Plusieurs personnages	Consolidé par le fait qu'un numéro est réalisé sur un territoire particulier	Par les sujets de société (macro) évoqués et questionnés en pratique (micro)	Cadre normatif social (questions traitées) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>Bistrodocus</i>	Dix ans du collectif	Env. 10 personnages principaux/ Autant de points de vue	Scénario réalisé par des personnes dont c'est le métier	Par les sujets, mais surtout par les jeux du théâtre sur les émotions, les sensations, le rire...	Cadre de la forme théâtrale et du spectacle sous chapiteau avec éléments de surprise des singularités de leur spectacle
<i>La casa grande</i>	Six mois de projet	Multitude de points de vue Plusieurs personnages	Par le journal de bord de la rencontre tenu quotidiennement	Par les sujets de société (macro) évoqués et questionnés en pratique (micro)	Cadre normatif social (questions traitées) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>Le papier mâché</i>	Sept années dans les années 70-80	Plusieurs personnages Un point de vue	Scénario réalisé par une personne qui pratique ce format d'histoire	Années 70 Expériences communautaires	Cadre normatif social (années 70 en France) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire
<i>Constellations</i>	Actions en cours ou terminées sur le XX ^e siècle	Plusieurs personnages principaux / Autant de points de vue	Organisation des textes autour de thématique et fil rouge avec le « chœur »	Par les sujets de société (macro) évoqués et questionnés en pratique (micro)	Cadre normatif social (questions traitées) et tension entre notre point de vue et celui de l'histoire

De la trace au récit : qui d'autre se déplace ?

Dans un travail initié en 2011, et que je poursuis encore aujourd'hui, je collecte toutes les *traces* que j'ai pu croiser lors de mes recherches, discussions et rencontres. Ils prennent différentes formes, mais, en tenant compte des définitions précédentes, ce que je collecte s'apparente plus à des formes de *réécits* que des *traces* « brutes ». Il s'agit principalement de livres, fanzines et brochures racontant des expériences collectives de vie, de travail, d'action, de lutte... Un constat simple ne se -rait-ce que quantitatif, au début de ma collecte les *réécits* étaient en grande majorité produits par des personnes extérieures au collectif ou, comme le soulèvent justement les personnes du collectif *Mauvaise troupe*, « finalement c'est assez rare que ce ne soit pas des spécialistes ou des gens extérieurs qui viennent raconter ». Mon constat, à ce propos, s'est nuancé au fur et à mesure que j'avais dans ma collecte, dans ma découverte de ce champ-là des *réécits*. Je pense que cette situation est renforcée par deux aspects. D'abord par une parole légitimée par des dispositifs : des travaux de recherches par l'Université, des travaux d'essais (par exemple les grands *réécits* autogestionnaires descendants directs des mouvements marxistes et partis politiques) et le tout appuyé par le dispositif *mass-média* et le biais – voire même le prisme déformant – qu'il crée sur ce qui est rendu visible et ce qu'il ne l'est pas ou moins. Une période assez marquante⁷⁴ à ce sujet ce sont les années 70-80 avec de nombreux travaux de recherches sortis en livres et une médiatisation des grandes luttes⁷⁵. Ensuite par une faible visibilité des *réécits* produits⁷⁶ par celles et ceux qui l'ont vécu. À ces derniers *réécits*, j'y ai accédé plus facilement parce que mon travail de collecte s'approfondissait et que je venais au contact de ces personnes. J'évoque ces questions plus loin dans mon analyse autour des discours *disqualifiés* ou *invisibilisés*, mais aussi à travers les enjeux de transmission.

Dans cette partie, il s'agit de regarder qui opère ce déplacement de la *trace* au *réécit* pour chacun des matériaux. Il existe deux grandes manières de faire : produire le *réécit* seul ou à plusieurs. Après, chacun des processus est unique et tient sa spécificité principalement du contexte et des personnes en présence.

La question du « qui ? » – de la personne ou des personnes qui produiront un *réécit* à partir des *traces* et du vécu d'une expérience collective – amène des questions de formes, de pratiques, de faisabilité, mais également des questionnements des rapports individus/collectif quant à la production d'un *réécit*. C'est notamment avec une de ces questions que je suis arrivé dans ce travail : quelle(s) légitimité(s) à produire une *trace* individuelle sur une expérience collective ? Ce questionnement arrive directement d'un de mes terrains de pratiques et j'ai pu le confronter lors de mes entretiens.

74 Christian le relève également :

« [...] il y a eu un bouquin dans les années 2000 fait par un historien, enfin "par des", dirigé par un historien sur l'autogestion dans les années 70, et il n'y avait rien, dans ce livre, il n'y avait rien sur ceux qui ont mis en pratique, il n'y avait que le PS et l'autogestion, la CFDT et l'autogestion, etc, donc voilà comme j'avais participé à un truc dans les années 70 de hum voilà de réel, voilà c'était pour montrer aussi qu'il y avait une continuité de cette idée, de on supporte pas le monde tel qu'il est enfin et on fait tout de suite, on fait tout de suite pour soi, on met en œuvre. »

C'est aussi ce que relève Collaps pour ce qui concerne les grèves de 1995 :

« [Loupi, sa collègue], elle regarde ce qu'il existe sur 95 et elle constate qu'il y a très peu de choses finalement et notamment ce genre de production militante, mais sérieuse, il y en a pas, on a trouvé le film des "hippopotames" je ne sais pas quoi, quelques recherches universitaires, les interventions de Bourdieu et puis tchao ».

75 À partir de mai 68, c'est autant de luttes et d'expérimentations collectives qui ont vu le jour sur tout le territoire français dont les plus médiatisées à l'époque ont été la lutte du Larzac et le mouvement des ouvriers de LIP.

76 Propos revenu plusieurs fois. Notamment avec Patrick et Fanny :

« [...] un type de parole qui n'est pas souvent reprise dans les livres et du coup ça reprend tout un sens pour les personnes, parce que c'est un *réécit* qui, même s'il passe à travers notre filtre, reste quand même très sincère et très ancré dans la base. »

Seul

Classifier les récits, en fonction du nombre de personnes qui en sont à l'origine, permet de mettre au travail des matériaux pour essayer de comprendre ce qui peut se jouer dans le déplacement du récit au collectif. Mais une fois que les *récits* – qui sont au nombre de trois pour cette partie – ont été séparés en deux catégories, leur point commun semble s'arrêter là. Si l'on recontextualise le choix de chacune des personnes à être seul aux commandes de la *mise en récit* on s'aperçoit que les entrées diffèrent.

Pour ce qui est de *La goutte au nez* c'est une commande de la structure qui organise cette expérience collective et le dessinateur-auteur de ce *récit* est autant une tierce-personne présente pour rendre compte (« avoir un rendu à présenter aux gens du coin de cette expérience », « c'était juste qu'eux ils aient une trace, un souvenir. ») qu'une partie prenante du dispositif collectif « collectif accueillant, artiste en résidence et dessinateur relatant l'expérience ».

Dans le cas du *Papier mâché*, il s'agit là d'une envie d'une personne ayant participé à une expérience collective dans sa jeunesse de prendre le temps de raconter ce qu'ils avaient vécu. Même si sa volonté de départ était plus collective⁷⁷, notamment en relançant les autres membres pour leur proposer de compléter et d'enrichir le récit, cela a été un échec (le mot revient plusieurs fois dans ses propos « c'est... c'est un échec complet sur un travail de mémoire [...] »). Cela donne donc un récit écrit par une personne⁷⁸.

Enfin, en ce qui concerne *La Communauté* en documentaire audio, la personne rencontrée a mis en récit – mis en scène, scénarisé – cette expérience à partir de la bande dessinée. Le fait de changer de format implique un travail de narration pour pouvoir adapter le récit aux conditions de diffusion (passage de la lecture d'image et de texte à une écoute de propos avec un format d'épisodes courts...). C'est donc une seconde narration travaillée par une seule personne à partir d'une première histoire qui, elle, cumule plusieurs points de vue secondaires autour d'un principal.

À plusieurs

La Communauté en bande dessinée a une particularité que l'on retrouve également dans le documentaire audio ; particularité qui peut les placer en transition à ces deux parties. Dans les deux cas, nous avons un point de vue particulier qui est clairement annoncé comme tel à la fois dans le fait d'afficher le nom des auteurs, mais aussi dans le fait d'ajouter un « avertissement » introductif à l'histoire⁷⁹. Tout en ayant, à travers les lettres rajoutées dans la version intégrale, une complément-

77 « Après je me suis un peu posé la question, effectivement, spontanément, comme ça, par aussi un peu de conformisme idéologique, spontanément il fallait le faire ensemble, puisqu'on avait fait cette histoire ensemble, il fallait faire le compte-rendu en quelque sorte ensemble. Mais d'abord, ça n'a pas pu se faire ».

78 Il y a eu deux types de contributions de la part des autres à cet écrit.

Tout d'abord deux personnes se sont prises au jeu : « Une personne avec qui on s'était relativement mal entendu à l'époque, qui est partie assez vite, au bout d'un an, par désaccord de fond, mais qui, c'est assez rigolo, 35 ans après pour ce qui est de l'ouverture, en fait il a été intéressé. Et il a fait des commentaires et des rappels de souvenirs tout à fait pertinents, que donc j'ai pu intégrer. [...] Et puis une autre, une nénette aussi qui a fait quelques commentaires que j'ai pu intégrer, mais à la limite plus par rebond [...] ».

Puis par les retours positifs des personnes : « [...] ça a dû être envoyé à une cinquantaine de personnes, quelque chose comme ça. Donc j'ai eu des réactions très positives, les gens étaient très touchés, évidemment [...] ».

De par ses propos et de par le caractère anecdotique des contributions, j'ai souhaité garder ce matériau dans la partie des récits produits par une seule personne.

79 En introduction à la bande dessinée :

« [...] Ce livre raconte l'histoire de l'une d'entre elles [communautés], à travers le regard et le vécu d'un de ses membres. C'est le récit d'une aventure personnelle au sein d'une aventure collective. Il pourrait donc y avoir autant de regards différents que de participants. Mais si l'on se replace à cette époque, chacun, à sa manière, pensait sans doute vivre une seule et même histoire. Les auteurs. »

rité de points de vue. Ce qui renforce également le propos principal puisque ces lettres viennent donner des versions complémentaires de ce vécu à travers leurs réactions à la lecture de la bande dessinée.

Cette particularité amène une coordination de la cohésion du récit et de l'écriture par le procédé utilisé par Yann et Tanquerelle. Cette « coordination », dans un second temps, de multiples points de vue est renforcée par le fait que ce n'était pas prévu au départ⁸⁰ de compléter la bande dessinée avec les courriers des autres membres de la communauté.

Ce fonctionnement qui s'appuie sur une coordination pour la production du récit est un point commun à l'ensemble des matériaux réalisés à plusieurs. Là où, pour *La Communauté* en bande dessinée, cela vient a posteriori, pour tous les autres récits cela a été pensé dans le processus.

Dans le cas de l'ouvrage *Semaines agitées*, la coordination a été portée par deux personnes à l'origine de la démarche de collecte⁸¹ de la multitude d'expériences collectives au sein d'un même mouvement. À la *Revue Z*, il y a une coordination pour chaque numéro. Ils sont environ « une dizaine à suivre le numéro, à partir en tournée, en itinérance, en gros quatre à cinq personnes qui participent de près sans pour autant tout prendre en charge » pour environ une quarantaine de contributeurs⁸². Au sein de la Cie Ocus, le fonctionnement choisi est d'avoir un ou une référente sur chaque création de spectacles. Pour *Bistrodocus*, notamment en raison de la taille de ce projet, ils ont fait le choix de partir à deux sur la coordination⁸³. Pour le projet de la *Casa grande*, il avait été prévu dès le départ une coordination de deux personnes⁸⁴ chargées de récolter les matériaux et d'organiser les temps de production des traces. Pour l'expérience *Capacitation citoyenne*, ce sont deux personnes de l'équipe de Periferia qui coordonnent et animent les temps avec le collectif. À partir des différentes rencontres, ils produisent un écrit qui est retravaillé, critiqué, modifié par le collectif. Enfin, il y a le cas du livre *Constellations* où la coordination d'écriture du livre, la collecte des différents textes et la rédaction du fil rouge à travers les textes du chœur ont été menées par une douzaine de personnes⁸⁵.

On retrouve comme fil conducteur à toutes ces coordinations à plusieurs le fait que, peu importe le nombre de personnes qui les composent, celles-ci ont été réfléchies. Que ce soit des fonctionnements collectifs et en nombre comme la *Revue Z* et *Constellations* ou alors des binômes de coordination pensés en complémentarité comme *Capacitation citoyenne*, *Bistrodocus*, *La casa grande* et *Semaines agitées*. Cela en vient même à être fondateur pour le bon déroulé de la production du récit comme dans le cas de la bande dessinée *La Communauté* où c'est la rencontre entre l'envie de raconter de Yann et les qualités de dessinateur de Tanquerelle qui a joué. Tout cela renfor-

80 « Et donc ce qui est super, c'est vrai qu'on n'y avait pas réfléchi du tout à ça, et que quand on a eu la proposition par l'éditeur de faire l'intégral, ce qui était quand même un truc auquel on pensait une intégrale, mais on s'est dit il faut qu'on fasse un cahier supplémentaire où on va aller vers les gens qui ont vécu cette aventure, qui avaient donc eu les deux bandes dessinées, et qui étaient vraiment pour la plupart très contents du résultat... »

81 « Et donc là, on va solliciter des textes, discuter avec les gens des textes qu'il serait bien d'écrire, recevoir les textes, les corriger, etc. Donc c'est ça qu'on fait pendant des mois. »

82 « [...] et puis ensuite, j'ai jamais vraiment fait le calcul, mais j'ai coutume de dire que pour un numéro, ça concerne une quarantaine de personnes. »

83 « Et nous, [nom retiré], on s'est positionnés en meneurs de projets, c'est un truc qu'on avait défini dans notre fonctionnement, qu'il y avait à chaque fois des projets collectifs, avec des écritures collectives, mais qu'il y en a un qui emmène les autres. Du coup qui est aussi responsable de l'organisation du projet, de comment on répète, quelle fréquence, à quelle heure on se retrouve, tout ça, un point de vue très organisationnel, et aussi qui est garante du propos général, qui va trancher sur les dernières décisions, quand on n'arrive pas à se mettre d'accord, cette personne qui est référente, et du coup nous on avait décidé de le faire à deux. J'avais sollicité [nom retiré] parce que je pense j'avais pas les couilles de le faire toute seule, et ça m'a rassurée qu'on soit deux. »

84 « Donc combien de personnes, c'est la question... on va dire on était au tout début à deux, qui avons pris la responsabilité de récolter ce qui se passait, mais tout de suite ç'a été déjà collectif parce que déjà pendant la formation, nous on prenait les notes, on enregistrait, mais on demandait aussi aux formateurs de produire des traces écrites [...] ».

85 « [...] une fois qu'il y a eu un peu un noyau, une douzaine de personnes, qui s'est trouvé [...] » ; « Parce que déjà discuter à treize, quand on est treize, ça prend vachement de temps, vachement de temps pour avancer et tout ça. »

cé par le fait qu'il y ait « *un rapport très affectif* » entre eux deux⁸⁶.

Légitimité(s) : écriture personnelle d'une expérience collective

Comme évoqué précédemment, l'expérience de *La Vie Enchantée* a été fondatrice dans mon parcours comme pour les questionnements qui m'ont amené à cette recherche-action. Parmi ces questionnements, il y avait notamment des enjeux personnels que je me formulais de cette manière : « Quelle légitimité à produire individuellement le récit d'une expérience collective ? »

J'accordais alors – encore aujourd'hui, mais avec plus de mesure – beaucoup d'importance à ce que soit produit un récit de chaque expérience collective dont j'appréciais ce qui avait été expérimenté et vécu. Je me retrouvais donc tiraillé dans un questionnement très binaire : « entre ne rien produire collectivement et produire quelque chose tout seul ». D'un côté mettre la priorité sur le « tout collectif » coûte que coûte quitte à ne rien produire, car le collectif s'épuise et n'aboutit pas et de l'autre privilégier l'importance du *récit* quitte à l'écrire individuellement. À la fin du week-end de bilan que nous avons fait suite à la fin de notre aventure de *La Vie Enchantée* nous avons décidé collectivement que nous souhaitions produire une trace de notre expérience. Nous avons constitué un petit groupe de cinq ou six motivés. Le groupe – comme l'organisation du week-end – était principalement porté par deux personnes dont je faisais partie. Ce désir de *trace*, bien qu'impulsé initialement par mes envies, était une décision collective. Nous étions également d'accord pour que cela soit un travail et une production collective, chapeauté à deux, rédigé à cinq ou six et relu et validé par tous. Il n'a jamais été explicitement dit qu'il était interdit à l'un ou l'une d'entre nous d'écrire en son nom si jamais cela n'aboutissait pas. Par contre, j'ai eu des discussions individuelles avec certains de mes collègues qui me disaient qu'ils ne l'envisageaient que collectivement ou alors un autre me faisait comprendre que mon style d'écriture pouvait ne pas tout à fait refléter « l'ambiance » de notre aventure.

C'est donc avec toutes ces idées en tête que je suis rentré dans ce travail de recherche-action. Et cela s'est notamment matérialisé par l'avant-dernière question de mon guide d'entretien :

Quelle légitimité à raconter cette histoire ?

Pourquoi cette/ces personne(s) et pas d'autres ?

Comment cela a été accueilli ?

Par les gens directement concernés ?

Par d'autres extérieurs ?

Quelle(s) légitimité(s) (dans le regard des autres) ?

La manière dont j'articule cette partie dans le guide d'entretien montre bien les différentes façons dont ces questionnements me traversent. Je cherche d'abord à comprendre ce qui a amené à ce que ce soit telle ou telles personne(s) qui produisent ces récits pour ensuite entendre les retours qui ont pu leur être faits. Enfin, la dernière partie pose aux personnes rencontrées la question que je me pose : vous êtes-vous demandé si vous étiez légitime à produire ce récit ? Si oui, quelle part du ressenti de ce que pourraient penser les autres rentre en ligne de compte ? Comme décrit tout à l'heure dans mes questionnements dans le cadre de *La Vie Enchantée*, ce n'est pas tant que l'on ne m'aurait pas « autorisé à » que le fait que je ne m'autorise pas à travers ce que je comprends de ce que nous avons construit de commun en tant que collectif.

À travers les retranscriptions d'entretiens, j'ai pu regarder également comment j'explique

86 Tanquerelle le ré-évoque lorsqu'il parle d'autres propositions de ce genre qui lui ont été faites par la suite : « *je ne voyais pas de lien direct avec moi et alors que là, avec Yann, il y a bien un lien affectif, il y avait quelque chose qui m'excitait dans l'idée de parler de cette histoire* ».

cette partie à mes interlocuteurs. C'est, de loin, la question que j'ai eu le plus de mal à expliquer⁸⁷ durant tous ces entretiens ; avec une amélioration au fur et à mesure des entretiens. Les retours de toutes les personnes ont été très riches et la question leur a semblé claire et intéressante même s'ils ne se la sont pas forcément posée en ces termes. De tout ce cheminement de recherche, par mes réflexions et les échanges durant les entretiens, j'ai pu faire évoluer cette question et en tirer les pistes suivantes.

À cette question, toutes les personnes⁸⁸ m'ont répondu qu'elles se sont senties légitimes à produire leurs récits. Pour Tanquerelle et Yann, le fait que ce soit un point de vue unique est « *dit dès le début du bouquin* » : cette histoire « *est bien une vision d'une personne et il peut y avoir trente histoires [...]* ». Pour Naz, la question se pose vis-à-vis du collectif qui l'accueillait et au travers de ce qu'il « *pouvait dessiner, raconter ou pas* » et que tout cela « *s'est vite désamorcé par la pratique* », en faisant avec eux. Pour Anna la question se pose pour elle et son collègue qui ont co-ordonné la création vis-à-vis du reste de la compagnie. La question de la légitimité est assez évidente pour eux de par leur accord commun qui est qu'à chaque création il y ait une coordination. À cela s'ajoute, en plus, le fait qu'elle et son collègue sont « *les fondateurs de la compagnie, c'est vraiment ce duo-là qui a impulsé le truc* ». Pour la Casa grande, « *c'était une proposition de l'association qui a porté le processus [...] de laisser une trace [...]* », et c'est nous, Maria-Teresa et moi, qui avons été sollicités pour faire ce travail-là, car nous étions déjà « *tous les deux dans une dynamique où on garde des traces [...]* ». En ce qui concerne *Semaines agitées*, pour Collaps la question ne se pose pas, en considérant qu'ils ne prennent la place de personne en faisant ça. « *Donc si quelqu'un d'autre avait voulu le faire, qu'il le fasse.* »

C'est avec l'expérience de Christian et du *Papier mâché* que j'ai trouvé le plus d'écho à ma propre expérience. D'une volonté initiale d'écriture collective, il en est arrivé finalement à l'écrire seul. Là où, pour ma part, j'ai pour le moment choisi de laisser la question en suspens plutôt que d'y répondre seul. Son propos sur la légitimité est double. D'abord il considère n'avoir « *jamais douté de [sa] légitimité pour ce livre* », puisqu'il est le seul à avoir été là du début à la fin : de l'envie de départ de faire une librairie jusqu'aux démarches de fermeture avec « *les dernières déclarations au greffe du tribunal de commerce* ». Ensuite, refroidi par sa tentative d'emmener ses anciens collègues dans l'écriture collective – qu'il considère bien comme un échec – cela a facilité sa décision : « *ça n'intéresse pas les autres, ça m'intéresse moi donc je fais* ».

En parallèle de mon travail sur les entretiens, j'ai continué de réfléchir à mes questionnements à travers deux espaces. Tout d'abord à travers un atelier sur les « *écritures collectives* » dans le cadre des Fabriques de sociologie⁸⁹ auquel je participe. Ensuite à travers une correspondance que nous avons eu avec Sylvain Picard (qui participe également aux ateliers) et qui a terminé un premier travail de recherche-action⁹⁰ autour du collectif dans lequel il est. Durant cette correspondance nous avons notamment évoqué cette envie de raconter nos histoires collectives respectives et il formule ainsi les questions que cela lui pose :

87 Voici un extrait de mon propos lorsque j'essaye d'expliquer la question à Naz lors de mon deuxième entretien : « *Mais justement c'est là où je veux rebondir sur l'idée que tu te laisses la possibilité de faire une suite, c'est... alors je t'explique comment ça vient dans ma tête, je construis en même temps, mais... autant je vois la question de la légitimité avant tu en as parlé et puis il y a ce côté spécifique de la commande donc la légitimité à un moment elle est posée aussi par la commande, par Emile a une vache, mais la sur une suite par exemple, j'ai l'impression que la légitimité entre guillemets serait plus lâche, comme il n'y a plus de commande, ce serait ton propre choix à toi, et comment toi tu fais, tu décides d'y aller de décrire, enfin de dessiner... Je ne sais si tu vois ce que je veux dire...* »

88 Sauf à Alice pour *La communauté* en documentaire audio et Collaps pour la *Revue Z*. La fin de l'entretien a dû s'accélérer et je n'ai pu la leur poser.

89 La page des ateliers sur les écritures collectives sur le site des Fabriques de sociologie : <http://www.fabriquesdesociologie.net/atelier-du-seminaire-national-les-ecritures-collectives/>.

90 Picard Sylvain, *Outiller l'autonomie, instituer le commun ; Une expérience collective explorée par un de ses acteurs (L'exemple du collectif des MutinEs)*, Mémoire de master en développement social, sous la direction de Pascal Nicolas-Le Strat, Montpellier, Université Paul Valéry, Juin 2015.

« En regard de ce que nous vivons dans le collectif, je ne voudrais pas écrire notre histoire seul et je ne voudrais pas non plus que quelqu'un d'autre le fasse sans moi, sans nous. Désir de collectif ? Expression d'un contrôle ? Nécessité du commun ? »⁹¹

Durant mon travail de recherche, j'ai rencontré des difficultés à effectuer le travail de retranscription des entretiens. Pour questionner cela, il m'a été conseillé d'aller faire un tour du côté de Pierre Bourdieu et plus précisément dans le dernier chapitre du livre *La misère du monde*⁹². Celui-ci constitue un travail de trois années de plusieurs chercheurs, dont Bourdieu, pour essayer de « comprendre les conditions d'apparition des formes contemporaines de la misère sociale ». Ce travail se base sur des entretiens, ce qui amène Bourdieu à écrire un chapitre final s'intitulant « Comprendre » ou il prend le temps de porter son regard sur l'outil sociologique qu'est l'entretien et sur les vigilances à avoir à son sujet. À propos de la retranscription, il n'hésite pas à appeler cette partie « les risques de l'écriture », où il avance que « la mise en écrit la plus littérale [...] est déjà une véritable traduction ou même une interprétation »⁹³. Ramenés à ma recherche-action, les propos de Bourdieu viennent résonner avec une tension que je travaille depuis deux ans. C'est la question qui est présente dans mes présupposés de départ quant à l'écriture sur une expérience collective qui ne peut qu'être produite collectivement et mes questionnements autour de *La Vie Enchantée*. Je ne sais pas à quel point c'est chercher des raisons trop lointaines, mais le « transcrire, c'est nécessairement écrire, au sens de réécrire »⁹⁴ de Bourdieu viendrait me dire que dans les réticences que j'ai ressenties à retranscrire tous ces entretiens, il y aurait un sentiment de « trahison » (le mot est sûrement un peu fort) envers les personnes rencontrées. Trahir par une (ré)écriture individuelle d'un moment vécu à plusieurs, vécu collectivement.

C'est sûrement un sentiment de cet ordre-là qui se joue pour moi, mais aussi pour Sylvain Picard. Ce sont des questionnements qui nécessitent d'être approfondis dans le cadre d'un autre travail. Mais je pense que nous sommes en présence, plus globalement, des rapports sociaux qui se manifestent dans tout groupe d'humains : des tensions entre individus et collectif et plus largement une dialectique entre singularité et commun. Pour cela il serait intéressant d'aller voir chez De cer-teau et la nuance qu'il fait entre stratégique et tactique⁹⁵, mais également chez Bernard Lahire et sa conception de l'individuel et du collectif comme chacun un des deux côtés d'une feuille de papier froissée⁹⁶. Ce que je ne peux faire dans ce travail-là, mais par contre je continue de creuser la question de la légitimité et de mon rapport à l'écriture et au collectif dans le chapitre : « Besoin de l'individu au collectif : faire le bilan de fin ».

Des métiers et pratiques de producteurs de récits

Lors de l'analyse des entretiens, j'ai fait l'exercice de noter pour chacune des personnes les métiers et les activités que je connaissais d'elles. À la fois, tout simplement, à travers le métier pour lequel je les rencontrais (comme Alice ou Naz par exemple), par ce que je connaissais d'elles si nous nous connaissions par ailleurs (comme Maria-Teresa), mais aussi par ce qu'elles me disaient d'elles explicitement – ou « entre les lignes » – pendant les entretiens (comme Emilien et Mathilde).

Il en est ressorti un spectre assez large de métiers que j'ai regroupé autour de ce que l'on pourrait nommer *la production de récits*. Nous sommes bien en présence de métiers ou de pratiques autour de la création de récits que ce soit dans des ateliers de récits de vie, dans la réalisation de livres (à différents niveaux de sa chaîne), de bandes dessinées, de spectacles, de la radio et du ciné-

91 Picard Sylvain, correspondance du 9 mai 2015.

92 Pierre Bourdieu (sous la direction de), *La misère du monde*, Éditions du Seuil, Paris, 1998.

93 Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 1416.

94 Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 1417.

95 Michel De Certeau, *L'invention du quotidien, I. Les arts de faire*, Gallimard, Collection Folios Essais, 1990.

96 Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social*, Éditions La Découverte, SH / Laboratoire des sciences sociales, 2013.

ma. Dans ce champ lexical, il y a deux termes qui méritent d'être précisés autour de l'écriture. Le terme *écrivain* est utilisé – au sens de « *celui, celle dont le métier est d'écrire pour autrui* »⁹⁷ – seulement pour les personnes dont c'est le cas comme Patrick et Fanny, mais aussi pour Christian qui s'est lui-même nommé comme tel. Ensuite pour les personnes qui ont une pratique de l'écriture, j'ai préféré le terme *scribe* comme « *celui ou celle qui pratique l'écriture, qui est habile dans l'art d'écrire* »⁹⁸, afin de différencier une pratique d'un métier.

Le seul cas particulier se trouvant être celui d'Emilien et Mathilde du collectif *Mauvaise troupe*. Je ne les connaissais pas avant l'entretien et durant celui-ci ils ne m'ont pas livré d'informations sur leurs pratiques et/ou métiers au quotidien. Les seules ficelles que j'ai pu tirer, une fois que j'ai découvert le champ de *la production de récit*, est celui qu'ils m'ont confié de leur plaisir à lire et à raconter des histoires⁹⁹. Par contre, en effet, dans le cas précis du matériau pour lesquels je venais les voir ils ont bien endossé le rôle de *scribe*. C'est à la fois une période spécifique de leur vie (trois ans) – ils ne m'ont rien dit sur leur passé à ce sujet – par contre c'est également une envie qu'ils ont manifesté de continuer dans cette écriture notamment à travers le site internet en lien avec le livre.

Personnes	Pratiques/métiers	Commentaires
Maria-Teresa	Scribe/écrivaine	À travers des métiers où elle a accompagné des personnes à travers des ateliers d'écriture (notamment autobiographique).
Collaps	Scribe/journaliste	Il a lancé un atelier d'écriture et m'a parlé de son souhait de faire du journalisme et notamment dans son activité actuelle au sein de la Revue Z.
Anna	Comédienne/scénariste	De par son métier et ses activités dans la compagnie de théâtre où il s'agit principalement de créer et de jouer des spectacles.
Tanquerelle Yann	Dessinateur/scénariste Scribe/conteur	Dans son métier Tanquerelle est à la fois dessinateur et scénariste et Yann a un plaisir évident à raconter son histoire et m'a dit qu'il avait une pratique d'écriture pour lui-même autour de différents textes et différentes formes.
Alice	Actrice/scénariste	De par ses métiers, d'un côté actrice de théâtre et de cinéma et, de l'autre, créatrice/scénariste de fictions radiophoniques.
Christian	Scribe/libraire	Il a été par le passé libraire et a également travaillé dans le monde de l'édition. Son dernier travail était d'être écrivain ¹⁰⁰ .
Fanny Patrick	Ecrivain Écrivaine	Il s'agit bien de leur métier d'écrivain qui est mis au service des collectifs.
Naz	Dessinateur/scénariste	Naz est à la fois le dessinateur et le scénariste de ses bandes dessinées.
Emilien Mathilde	Lecteur/conteur/scribe Lectrice/conteuse/scribe	De ce qu'ils m'ont dit est ressorti un plaisir partagé à lire et à raconter des histoires.

Si l'on regarde quelle typologie de personnes cela donne, on remarque que deux tiers des personnes rencontrées ont pour métier la production de récits. Pour les quatre autres, c'est en tout cas quelque chose d'inscrit dans leurs pratiques notamment des pratiques de lectures et surtout

97 Définition CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/ecrivain>.

98 Définition CNRTL : <http://www.cnrtl.fr/definition/scribe>.

99 « *on est friands d'histoires qui racontent des histoires révolutionnaires, des histoires collectives [...]* ».

100 « *[...] mais c'est pas grave, on peut, vous pouvez faire, mettre trois mots sur internet, ou me lâcher, on discute une heure, vous me dites des trucs, vous inquiétez pas, je ne vous demande pas d'être des écrivains, moi c'est mon métier, je fais ça, voilà, je suis rédacteur, je fais ça facile* ».

d'écritures¹⁰¹. Il me semble difficile d'en tirer des conclusions quant à un critère redondant et nécessaire à la production de récits d'expériences collectives. Mes questionnements de départ et mon guide d'entretien ne s'étant pas penchés spécifiquement sur cette question, cela mériterait un travail de collecte de ces informations de manière plus exhaustive ne serait-ce que parmi l'ensemble des personnes qui ont participé aux matériaux présents dans cette recherche (par exemple pour le collectif *Mauvaise troupe* pour qui j'ai rencontré deux personnes sur une douzaine au total).

Par contre, tout comme le vocabulaire employé lors des entretiens relevé précédemment, ce passage par leurs métiers et pratiques permet de confirmer le déplacement de la *trace* au *récit*. Nous avons bien pour point commun à toutes ces personnes : une envie, un *désir de raconter des histoires*. Dans ce travail de recherche – qu'il m'ait initialement mené vers des *traces* ou bien maintenant vers des *récits* –, ce que je suis allé chercher se trouve derrière et se cache dans le « *comment faisons-nous récit ?* ». Pas tant dans le « prático-pratique » qui a été le fil déroulé dans le guide d'entretien, mais bien dans ce qui se trouve derrière, entre les lignes de mes questions pragmatiques : *avec quelles intentions ?*

« *La lutte des hommes pour leur émancipation
[...] passe par la reconquête de leurs moyens
d'expression et de narration* ». Christian Salmon¹⁰²

À travers des réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov¹⁰³, Walter Benjamin nous livre son regard sur le conteur et l'art de conter. Dans ce texte écrit en 1936, il considère que « *l'art de conter est en train de se perdre. Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire. [...] C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences* »¹⁰⁴. Il trouve les origines de cette privation dans « *le triomphe de la bourgeoisie – dont la presse constitue à l'époque du grand capitalisme l'un des instruments essentiels [...]* »¹⁰⁵. C'est l'information, cette nouvelle « *forme de communication* » qui nous a peu à peu éloignés de cette « *faculté d'échanger des histoires* ». Les nouvelles venues de loin « *jouissaient d'une autorité qui les rendait valables en l'absence même de tout contrôle. L'information, elle, prétend être aussitôt vérifiable. [...] Souvent, elle n'est pas plus exacte que ne l'étaient les nouvelles colportées aux siècles passés. Mais alors que ces nouvelles prenaient bien souvent un aspect merveilleux, il est indispensable que l'information paraisse plausible. Elle s'avère par là inconciliable avec l'esprit du récit. Si l'art de conter est devenu chose rare, cela tient avant tout aux progrès de l'information* »¹⁰⁶. Et de proposer à cela une différence entre l'information et le récit qui se trouve dans l'explication : « *chaque matin, on nous informe des derniers événements survenus à la surface du globe. Et pourtant nous sommes pauvres en histoires remarquables. Cela tient à ce qu'aucun fait ne nous atteint plus qui ne soit déjà chargé d'explications. Autrement dit : dans ce qui se produit, presque rien n'alimente le récit, tout nourrit l'information. L'art du conteur consiste pour moitié à savoir rapporter une histoire sans y mêler d'explication* ».

Par le biais des conteurs et conteuses, c'est une boucle qui se crée et s'enrichit entre récit et expériences — « *Le conteur emprunte la matière de son récit à l'expérience : la sienne ou celle qui lui a été rapportée par autrui. Et ce qu'il raconte, à son tour, devient expérience en ceux qui*

101 Yann me dit qu'il écrit beaucoup pour lui, Mathilde et Emilien viennent d'écrire un livre pendant trois ans et Mathieu écrivait des articles à l'époque de *Semaines agitées* et fait partie du groupe d'écriture de la *Revue Z*. Je ne l'ai pas mis du côté de celles et ceux dont c'est le métier, car il ne me l'a pas dit comme tel même si, au moment où je l'ai rencontré il était salarié de la structure.

102 Yves Citton, *op. cit.*, p. 76.

103 Nicolas Leskov (1831-1895) écrivain russe.

104 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 115.

105 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 122.

106 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 123.

écoutent son histoire »¹⁰⁷.

Pour Walter Benjamin, le récit « *présente toujours, ouvertement ou tacitement, un aspect utilitaire »¹⁰⁸, car il considère que le récit est un conseil (et que celui ou celle qui la raconte « porte conseil »). « Porter conseil, en effet, c'est moins répondre à une question que proposer une certaine manière de poursuivre une histoire (en train de se dérouler) ».*

107 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 121.

108 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 119.

(Se) raconter une histoire : pour donner du sens à la sienne

Yves Citton, dans son ouvrage *Mythocratie*, évoque le travail narratif comme l'acte de *donner sens aux événements que nous vivons*, que ce soit pour soi-même comme pour les autres. Pour un collectif, donner à voir ses traces à d'autres passe donc par une *mise en récit*. Comme on l'a vu avec Yves Citton, pour que cette trace me soit lisible dans son contenu, le processus de production a dû passer par un acte narratif qui fait donc de ces dix traces dix récits.

Un exemple qui peut illustrer ce déplacement est l'expérience collective du bar-resto en co-opérative *La Vie Enchantée* à laquelle j'ai participé. C'était à Rennes, notre expérience a duré de 2008 à 2012. Comme mentionné précédemment, à la fin de notre aventure, nous avons souhaité nous revoir, le temps d'un week-end, pour faire un bilan de nos expériences individuelles et collectives. À la suite duquel nous avons décidé collectivement de produire un récit de notre aventure. Cela va maintenant faire plus de deux ans que le chantier est arrêté à la phase de mise en récit de nos matériaux. Notre matière reste (pour l'instant en tout cas) sous la forme de traces, riches pour ce qu'elles nous apportent et ce qu'elles ont produit – de sens, de bilans, de liens... – pour le collectif et chacun de nous. Mais cette matière-là n'a pas passé l'étape de *mise en récit*, cette étape qui aurait transformé ces matériaux en histoire et qui aurait opéré le déplacement de la *trace* au *récit*.

On remarque, à travers cet exemple, que bien sûr tout cela n'est pas tout à fait aussi binaire, qu'un « entre-deux » poreux existe et que ce déplacement par l'*acte narratif* n'est pas non plus un acte de traduction comme on peut l'entendre d'un point de vue linguistique. Ces traces que nous avons produites au sein de notre collectif sont tout à fait lisibles par des personnes extérieures, mais la compréhension dans sa totalité ne pourra se faire que par une mise en narration (la description du décor, la mise en contexte, la temporalité, les personnes/personnages, au moins un point de vue¹⁰⁹...).

L'*acte narratif* est à entendre comme un acte de traduction dans le sens que l'on peut s'en faire d'un point de vue sociologique : comprendre l'environnement social qui nous entoure et dont nous faisons partie intégrante. C'est sous cette entrée-là qu'Yves Citton nous adresse son propos : « *c'est en narrativisant les événements de ma vie que je leur donne du sens* »¹¹⁰. Ce que nous faisons au quotidien pour comprendre nos actes et ce qui nous environne, mais également pour agir : « *c'est en projetant au sein d'enchaînements narratifs les conséquences possibles à venir de mes choix présents que je m'oriente dans le domaine de l'action* ». Donc, avant d'être une traduction pour les autres, c'est avant tout une traduction pour soi. Une première *intention* se cachant derrière ces histoires qui nous sont racontées est donc dans ce *faire-sens pour soi*. Confronté aux entretiens et aux matériaux en présence, celui-ci joue sur deux niveaux du *soi* : le *je* de l'individu et le *nous* du collectif. À travers ces entretiens, ce qui prédomine est que cette *intention de faire-sens* est avant tout un *besoin de donner du sens*, d'un point de vue collectif pour créer et (re)questionner le commun. Ce *besoin de donner du sens à ce que nous vivons* est présent tout au long de nos expériences collectives et lorsque celles-ci se terminent ce *faire-sens* prend la forme d'un bilan qui se joue sur les deux niveaux, de l'individuel et du collectif.

Un besoin collectif : (Re)questionner le commun

Les récits analysés dans cette recherche, bien qu'ils soient adressés à d'autres, ont aussi cette fonction-là d'être un processus de narration qui tend au *pas de côté* et à la prise de recul avec ses

109 Pour reprendre la définition du récit faite par Yves Citton, avec notamment le fait que « *toute histoire comporte au moins un personnage principal et présente le monde narratif à partir d'un certain (nombre de) point(s) de vue.* » ; Yves Citton, *op. cit.*, p. 71.

110 Yves Citton, *op. cit.*, p. 73.

pratiques pour celles et ceux qui les ont produits.

C'est en ce sens que, pour la compagnie Ocus, ce spectacle vient marquer un cap. La compagnie existe « *depuis dix ans et s'est toujours articulée autour de projets collectifs, avec le fait qu'il n'y avait pas un décideur, un chef, mais que tout le monde était partie prenante de tout, et que du coup [ils se sont frottés les uns] aux autres par rapport à ça* ». Le quotidien, pendant ces dix années, « *s'est toujours fait presque sans aucune théorisation, [ils étaient] dans le faire tout le temps, dans l'action* ». S'est donc posé à ce moment-là le besoin « *de s'arrêter un peu sur le collectif, sur qu'est-ce que c'est. Et notre histoire est vraiment partie de cette phrase, cette fameuse phrase qui s'écrit sur la porte à la fin du spectacle : "d'où l'impossibilité de vivre ensemble, mais d'essayer quand même". Cette phrase, elle est née d'une engueulade collective autour de la place des enfants dans le groupe, comment chacun... quel pouvoir, quelle légitimité on a sur un enfant ?* ».

C'est également ce besoin qui a précédé la rédaction du livre *Constellations*. Le collectif s'est retrouvé autour de l'« *envie de se réapproprier tous les pans de [leurs] existences* ». Ils ont le sentiment « *d'être dans un moment de creux, de ne plus savoir exactement bien comment s'y prendre... enfin... avec l'envie de continuer, mais un truc beaucoup plus compliqué qu'après le post-CPE* ». Avec « *l'impression qu'[ils sortaient] forts de [leurs] expériences collectives, de ce qu'[ils avaient] envie de porter, comment, etc.* ». Ils avaient « *envie de revenir sur des énoncés politiques qui avaient été les [leurs], des énoncés, des hypothèses, des choix qu'[ils avaient] fait et de prendre ce temps-là* ».

Se raconter sa propre histoire c'est bien prendre le temps de regarder le chemin parcouru. Pour faire collectif les personnes créent du commun, font commun. Ces deux exemples matérialisent le besoin ressenti par ces collectifs de prendre le temps de regarder d'où ils sont partis et où ils sont rendus. Les personnes évoquent le fait d'avoir agi pendant plusieurs années et qu'à un moment se ressent le besoin de faire un point, un bilan intermédiaire. Regarder ce qui a été fait, parcouru, questionné pour mieux continuer ensemble. Comme le dit Pascal Nicolas-Le strat, « *l'intérêt (commun) n'existe pas au démarrage de l'action, mais il émergera progressivement, par effet d'intéressement mutuel, au fur et à mesure de l'avancée des activités. Ce n'est donc ni un acquis, ni un préalable, mais un construit* »¹¹¹. Et celui-ci n'est pas non plus figé, immuable et nécessite d'être questionné, d'être construit en cheminant, car celui-ci dépend bien des périodes (temporalité) et des lieux et personnes (environnement). Pour la compagnie Ocus, ce besoin de sens commun émerge d'une « *engueulade* » et pour le collectif Mauvaise troupe d'un « *moment creux* » suite à une longue période dans l'action.

Ce besoin de *questionner son commun* est nécessaire à ces collectifs pour se redonner les moyens et la motivation d'agir de nouveau. C'est notamment ce qu'avance Pascal Nicolas Le-Strat : « *Le travail du commun implique un processus de capacitation, à savoir une montée collective en capacité. C'est donc sur ce plan spécifique qu'il me semble nécessaire de poser la question de l'empowerment. Travail du commun et empowerment sont deux processus qui se développent en dépendance réciproque, l'une se posant nécessairement comme le présupposé de l'autre, et toujours réciproquement* »¹¹².

Il va même plus loin en posant cette complémentarité du *commun* et de la *montée en capacité* comme une nécessité, comme un élément constitutif d'un collectif sans quoi celui-ci n'aurait pas lieu d'être : « *Quelle serait la pertinence d'un travail du commun s'il n'apportait pas au collectif des perspectives d'action et de pensée plus ambitieuses et plus stimulantes ? Et, symétriquement, quel serait l'avenir d'un collectif s'il ne se concrétisait pas – s'il ne se manifestait pas – dans un "commun", source de continuité et de stabilité, et appui essentiel pour porter sa dynamique plus avant ? Le collectif rehausse son agir à la mesure des ressources (matérielles et immatérielles)*

111 Pascal Nicolas Le-Strat, *Agir en commun / agir le commun (Cahier 1)*, 2015 ; disponible également sur : <http://blog.le-commun.fr/?p=738>.

112 Pascal Nicolas-Le Strat, *Défaire les impuissances-à-agir : le travail du commun (Cahier 2)*, 2015 ; Disponible également sur : <http://blog.le-commun.fr/?p=693>.

qu'il parvient à construire en commun et, en retour, ce commun émergeant (un savoir, un langage, une innovation technique, une espérance, un geste de métier...) lui ouvre de nouvelles perspectives d'action et élargit son horizon de pensée »¹¹³.

Le fait que le commun et l'empowerment soient les présupposés l'un de l'autre amène, pour ce qui concerne les récits, une autre dépendance réciproque du « faire et raconter ensuite » d'un côté et du « raconter pour faire » de l'autre. Cela se joue ici au sein des collectifs, dans leur propre constitution et motivation, mais, on le verra plus loin, cet effet se retrouve également entre les collectifs.

Un besoin collectif : Créer du commun

Comme le pose Pascal Nicolas-Le Strat, le commun n'est pas acquis, il va donc de l'enjeu collectif de le construire en cheminant, en faisant, de se constituer collectif tout en instituant le commun. Comme vu précédemment, le commun s'institue autant qu'il se destitue. On ne peut penser un commun figé lorsque le collectif qui s'appuie dessus est, lui, constamment en mouvement, changeant, mouvant. Pour pouvoir persister, pour pouvoir continuer de faire liant, le commun doit intégrer les différents mouvements par exemple les départs et arrivées de personnes au sein du collectif¹¹⁴.

Les dix matériaux étudiés s'appuient sur des collectifs déjà constitués ou qui n'existent plus, on aurait pu donc penser que le commun comme « base inexistante à créer » ne concernerait pas ce travail. Pourtant la production d'un récit s'est posée pour trois des expériences comme commun à constituer. Seule l'échelle change. Lorsque l'on pense « commun » à un collectif il s'agit de questionner les formes de collectifs. Qu'en est-il des collectifs éphémères ? Des collectifs de collectifs ? Mais aussi de la place du commun dans des mouvements collectifs, comme les mouvements sociaux ?

L'histoire de la *Casa grande* « c'est pour nous qu'on l'a écrite » pose Maria-Teresa. Car « raconter, laisser une trace, raconter ce qu'on a vécu, c'est un moyen, une méthode, un outil pour apprendre de nous-mêmes, c'est un outil d'autoformation pour nous ». Dans le cadre de cette rencontre, des éducateurs et éducatrices populaires de différents pays (Pérou, Bolivie, Portugal et France) se retrouvent pendant six mois ensemble. Même si les valeurs « d'éducation populaire » peuvent sembler être un commun préalable, le but de ces rencontres montre que le commun de départ est plutôt « quelle éducation populaire ? Avons-nous du commun ou qu'avons-nous en commun ? ». Leur désir est de « construire un langage commun ». On est bien ici dans l'exemple même des propos de Pascal Nicolas-Le Strat, les valeurs qui semblaient être partagées n'ont pas été posées comme un acquis, mais comme un commun à créer.

C'est ici que s'opère le changement d'échelle, et ce de deux manières différentes. Tout d'abord, les personnes ayant participé aux rencontres sont constituées en collectifs au niveau local, sur leur territoire et à ce niveau micro, le commun – plus ou moins, lui même en constant questionnement – est partagé autour de l'éducation populaire. Mais un des objectifs de ces rencontres était pour toutes ces personnes et collectifs investis au niveau local de changer d'échelle, de passer au niveau macro, international, de venir voir comment se constituer du commun, pour agir et échanger ensemble. Ensuite, ce changement d'échelle permet d'opérer un va-et-vient entre « micro et macro » d'un côté et « création et questionnement du commun » de l'autre. Car venir créer du commun au niveau macro va obliger chacune des personnes à questionner son commun au niveau mi-

113 Ibid.

114 Avec notamment le cas « extrême » de groupes d'habitants accompagnés par Fanny et Patrick :

« [...] les cahiers de recommandations, les livrets, se pose aussi quand le groupe n'est pas vraiment un groupe et qu'il y a un turn-over ou un renouvellement des participants qui fait que les participants se retrouvent parfois un an après le livret, avec plus aucune personne qui avait participé à la rédaction, ou une ou deux, et pour se l'approprier, c'est un peu plus difficile aussi pour le groupe. »

cro. Pour ce qui est ici, des valeurs d'éducation populaire, cela permet de (re)mettre en mouvement ce terme (et son histoire) qui, de nos jours, a tendance à perdre de son sens (historique en tout cas) pour devenir un « terme valise » de plus.

Pour Collaps et sa collègue une des idées qu'il y a derrière le livre *Semaines agitées* est, comme pour la *Casa grande*, de créer du commun à un niveau plus macro. De créer du commun inter-collectifs. Et « *c'est particulièrement possible après un mouvement¹¹⁵ puisque plein de gens se sont exprimés, plein de gens ont fait des choses donc il y a matière à mieux se connaître* ». C'est leur parti-pris à travers ce recueil de récits : « *ça me tenait à cœur qu'il soit restitué dans sa complexité et qu'il amène éventuellement des gens à avoir des prises de position moins caricaturales ou moins déconnectées de ce qui se passe vraiment dans ces moments-là, ou de ce qui s'est vraiment passé* ». « *On se situe plutôt dans un truc qui va venir, prendre la place face au fait que chacun défend son bout de gras, un peu, que chacun veut raconter son histoire, l'histoire de son groupe, sa vision des choses, et que là on a cette volonté-là d'être un peu plus surplombants et d'avoir un peu plus une vision qui raconte... enfin surplombants, c'est pas un bon terme, mais... multisitués quoi, plus que surplombants* ».

C'est également ce que pose le collectif Mauvaise troupe avec son livre *Constellations*. Leur récit est un appel à constituer du commun, un commun révolutionnaire fait d'histoires des révoltes et insoumissions qui ont fait ce début de XXI^e siècle pour l'opposer au monde dans lequel nous vivons et « *qui s'en emparera, nous en dépossédera afin que des enseignements n'en soient jamais tirés, et que rien de ce qui est advenu ne vienne repassionner les subversions à venir* »¹¹⁶. C'est ce besoin de clarifier les luttes et le commun de ce « jeune XXI^e siècle » qui les a amenés à cet ouvrage : « *il y avait quand même un peu le fait de... avec une espèce d'épaisseur temporelle de nos expériences politiques, du coup de ne plus être dans une situation où on a le même vécu commun avec tous les gens autour de nous avec qui on habite avec qui on s'organise, parce qu'il y a des gens qui sont plus jeunes même éventuellement plus vieux, mais qui n'ont pas vécu les choses de la même façon ; et du coup avec la durée de nos expériences, une espèce d'ouverture à d'autres vécus que les nôtres et du coup ça appelait un peu un partage de ces expériences-là* ».

« La destruction du passé, ou plutôt des mécanismes sociaux qui rattachent les contemporains aux générations passées, est l'un des phénomènes les plus caractéristiques et les plus mystérieux de la fin du court XX^e siècle ». Eric Hobsbawm¹¹⁷

« *L'historiographie classique perçoit le temps comme un flux continu, régi par la loi de causalité. Un événement succède logiquement à l'autre, le présent est aisément défini par le passé, et donc l'avenir est d'ores et déjà prévisible à travers même le regard jeté sur le présent. C'est ce flux temporel qui conduit l'humanité vers le perfectionnement, c'est lui, le Progrès en marche (qui induit le fait de masquer les failles et les échecs).* »¹¹⁸

Le collectif Mauvaise troupe nous propose ici, à travers son ouvrage et à travers son propos, de questionner notre rapport à l'Histoire, à notre histoire, nos histoires. Faire redescendre de sa majuscule cette histoire qui se croit – ou qu'on voudrait nous faire croire – unique. Celle qui serait une version racontée et construite, construite à force d'être racontée, par les manuels scolaires, les grandes commémorations, les films du grand écran, les reportages, documentaires et journaux télé-

115 Comme le mouvement de 2010 contre la réforme des retraites qui concerne *Semaines agitées* et qui, avec le mouvement anti-CPE, a aussi marqué le collectif Mauvaise troupe et l'ouvrage *Constellations*.

116 Le chœur, texte d'introduction du livre *Constellations* et accessible ici : <https://constellations.boum.org/#nh1>.

117 Eric Hobsbawm était un historien britannique. Cette citation est extraite d'un article d'Alain Gresh, *Une autre histoire du XX^e Siècle*, Monde Diplomatique, juin 2008 ; <http://www.monde-diplomatique.fr/carnet/2008-06-05-Hobsbawm>.

118 Collectif Mauvaise troupe, *Constellations, Trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle*, Paris, Éditions l'éclat, 2014, p. 13.

visés du petit...

Qu'en est-il de celles qui se diffusent, se racontent, s'échangent en dehors de ces canaux ? Celles qui ne peuvent être UNE car appartenant à des points de vue différents ? Est-ce si anodin si se « raconter des histoires » en soit réduit à être le synonyme de « mentir » ?

Cette histoire majuscule serait la bonne, car objective étant basée sur des faits. Et, a contrario, ces histoires, puisque multiples et nuancées, seraient subjectives et donc irrecevables. « *Les faits parlent, certes, mais seulement si tu les racontes, et signifient quelque chose seulement à l'intérieur d'un cadre. Les faits te répondent si tu leur poses certaines questions, et si tu leur poses d'autres questions, ils te donnent d'autres réponses.* »¹¹⁹ À la vénération de la sainte objectivité, il serait opportun d'y répondre par la rigueur d'assumer ses subjectivités. Comme il n'existe pas de manière objective de raconter des faits, le collectif Wu Ming nous fait une proposition pour « *une manière honnête de raconter : déclarer son propre point de vue, dire : je raconte, je prends un parti.* »¹²⁰

Cette histoire tout en majuscule et en grandeur est une histoire faite de victoires — et de leurs vainqueurs — mises bout-à-bout. C'est une frise chronologique qui oublie ses défaites et ses vaincus. Comme si nous n'avions à apprendre que de ce qui serait victorieux tandis que l'échec, honteux, ne devrait pas être regardé, voire même devrait être oublié. Cette histoire majuscule a découpé notre passé de manière binaire, avec d'un côté les victoires et de l'autre les défaites, une histoire qui prescrit ce que l'on retient et ce que l'on oublie.

Avec leur ouvrage, le collectif Mauvaise troupe souhaite que ces expériences racontées « *rendent curieux, révoltent, interrogent, émerveillent, qu'elles donnent envie de (re)passer à l'acte, d'explorer ses forces comme ses faiblesses, et peut-être réenchâsser dans nos vies un certain art du récit* »¹²¹.

Besoin de l'individu au collectif : faire le bilan de fin

Dans le cadre de ces dix matériaux et des dix expériences collectives auxquels ils sont rattachés, nous avons vu que le besoin de donner du sens prenait son importance à deux niveaux du commun : dans sa constitution et dans son (re)questionnement. Mais c'est un troisième moment du commun qui est apparu lors des entretiens et qui est entré en résonance avec mon expérience personnelle. C'est le moment de fin, de bilan où le collectif regarde dans le rétroviseur. Et cette temporalité-là a refait émerger la place de l'individu dans ce besoin de sens. Là où le *faire-sens* s'est jusque-là questionné d'un point de vue collectif à travers l'idée d'*agir le commun*, cette troisième temporalité vient réintégrer la place des personnes comme partie intégrante du tout.

La première fois où je côtoie cet enjeu, c'est également une des premières fois où je commence à mettre des mots sur toutes ces questions-là : c'est à travers le livre de David Vercauteren *Micropolitiques des groupes*. Ce livre qui, comme les dix matériaux étudiés, est bien un récit d'une expérience collective, a pour point de départ la fin d'un groupe celui du Collectif Sans Ticket¹²². Après avoir fait le choix d'autodissoudre le collectif, les membres se donnent une dernière exigence avant de se séparer : « *ne nous quittons pas sans laisser une pierre sur le bord de la route* »¹²³. Tout aussi poétique qu'elle soit, cette décision se matérialisera en un bilan sous la forme d'abord d'un texte à destination du collectif et des proches¹²⁴ et, ensuite, de ce livre avec une destination plus

119 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, p. 257.

120 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, p. 254.

121 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, p. 689.

122 Plus d'informations sur ce collectif sur leur site internet : <http://cst.collectifs.net/>.

123 David Vercauteren, *op. cit.*, p. 26.

124 « *Cette trace a pris la forme d'un écrit d'une cinquantaine de pages, relatant cet essai de compréhension d'une expérience collective. On l'a intitulé Bruxelles, novembre 2003. Il a été transmis à ceux et celles qui ont participé au projet CST et envoyé à des ami-es.* » ; David Vercauteren, *op. cit.*, p. 26.

large. N'ayant pu, à ce jour, faire d'entretien avec David Vercauteren, il n'est pas possible de savoir si le premier travail de bilan plutôt à vocation interne était un choix collectif ou s'il était avant tout porté par quelques-uns, dont lui. C'est en tout cas ce qui est ressorti de plusieurs entretiens.

Tanquerelle l'annonce dès le départ, à la question « Pour qui ? » sa première réponse est « *C'était pour nous au début, enfin l'envie elle était pour nous au départ. Mais sauf qu'on savait très bien, à partir du moment où on sait qu'on faisait ça pour une bande dessinée, c'était aussi parce qu'on avait envie que ça soit lu et vu* ». Pour Yann, même s'il ne le dit jamais vraiment comme tel, se ressent également un besoin de faire un bilan pour lui-même et d'arriver à passer à autre chose. Ce besoin de raconter cette histoire ça fait un moment que ça le travaille : « [...] [si Tanquerelle] n'avait pas fait de bandes dessinées, je n'aurais pas fait, je ne sais pas ce que j'aurais fait, ça me grattait, évidemment que ça me grattait. J'ai fait "socio" dans le temps, tu vois, évidemment que ça me grattait, surtout qu'à ce moment je croyais à la boîte qui est derrière si tu veux, et moi j'étais persuadé que ça allait continuer tout ça, ça s'est foiré. Donc j'avais forcément envie de raconter ça, d'une manière ou d'une autre ».

Et cela revient plusieurs fois durant l'entretien, sur la suite de leur histoire collective qui ne prend pas le chemin qu'il aurait souhaité, quelque chose qui coince et de sentir le besoin de le raconter pour passer à autre chose :

« **Tanquerelle** : Tu m'arrêtes si je me trompe, mais il y avait un côté un peu désabusé, plus important peut-être à l'époque...

Yann : Après, à la fin...

Tanquerelle : ... a la fin de ta part, qui est peut-être actuel maintenant, mais à l'époque qui était vraiment désabusé aussi sur cette histoire et c'est vrai que là-dessus... ça oui c'est un truc sur lequel on a peut-être appuyé un peu et peut-être trop d'ailleurs...

Yann : un peu trop, parce qu'en plus à la fin de la bande dessinée j'étais de moins en moins bien avec la boîte, je sentais que ça allait foutre le camp...

Tanquerelle : ... et donc ça on l'a appuyé...

Yann : C'est ce que disent les gens... »

C'est d'autant plus accentué que le moment qui « coince » pour Yann est celui de la fin de la bande dessinée, c'est la que se termine l'histoire qu'il aurait sûrement voulu voir continuer et qui n'a pas pris le virage souhaité. La bande dessinée semble d'ailleurs ne pas suffire pour ce besoin de sens, puisque Yann écrit encore à ce sujet et cherche notamment d'autres manières de se raconter cette histoire :

« **Tanquerelle** : Il voulait qu'on fasse ça... Il voulait qu'on fasse l'histoire de la boîte après...

Yann : Évidemment... Quand ça a brûlé à la fin de la bande dessinée, on se dit "merde on a arrêté et on a tout foutu sur la boîte", tout l'espoir, tout le machin. Mais c'est catastrophique... Donc tu ne peux pas faire ça, il faut le faire sous une autre forme.

Tanquerelle : Toi tu as écrit une pièce de théâtre là-dessus... Tu as écrit une pièce de théâtre ?

Benjamin : Ah oui ?

Yann : Oui non, mais pour rigoler...

Benjamin : Mais elle a été jouée ?

Tanquerelle : Non non non, il l'a juste écrite pour lui...

Benjamin : D'accord

Tanquerelle : mais elle existe. Comme quoi tu avais envie de raconter ça encore sous une autre forme ?

Yann : Oui oui de toute façon... Après ça m'énerve... Ce qui m'énerve... J'aimerais bien dire plein de trucs, mais... Parce qu'en plus c'est une boîte hyper connue, qui marche à fond la caisse...

Tanquerelle : Ah oui, mais ça, c'est autre chose, c'est une autre aventure...

Yann : ... qui pour moi n'est plus dans le machin... Et donc j'ai du mal à m'en... évidemment m'en détacher... ».

C'est également ce que relève Alice, qui met en scène la bande dessinée pour l'adapter à la radio, lorsqu'elle évoque les différentes paroles des membres de la Communauté à la fin de l'ouvrage : « *A la fin du roman graphique il y a l'opinion par rapport à la bande dessinée des adultes et des enfants de l'époque et donc il y a de tout, il y a des gens très émus, des gens... voilà c'est toujours aussi le souvenir, comment les gens ont transformé dans leur mémoire ce moment-là soit pour faire le deuil, soit pour au contraire... enfin... la mémoire elle est différente pour chacun* ». Les autres personnes du collectif se sont racontées leurs histoires de cette aventure et la mise en récit sous forme de bande dessinée de la part de Yann, les a amenées à confronter leurs narrations, leurs versions de cette histoire à celle de Yann. Les retours présents à la fin de la bande dessinée et du documentaire audio retracent des extraits des différents bilans que chacun d'entre eux s'est fait.

Il en est de même pour Christian et le *Papier mâché*, en lui posant la première question « Pourquoi faites-vous ça ? », il répond « *je me suis fait croire probablement que c'est parce que l'on me le demandait, en fait personne ne me le demandait* ». Mais il avoue rapidement qu'au-delà du fait que c'était « *une manière d'occuper [sa] retraite* », il se dit « *qu'en fait c'était [lui] qui en avait envie voilà, c'est tout... Mais, oui [lui] peut être [qu'il avait] envie de faire le point là-dessus quoi, d'avoir une trace écrite là-dessus [...]* ».

Avec l'expérience de Christian, je ne peux m'empêcher de faire le lien d'un côté avec sa tentative d'écriture collective et d'un autre avec ma propre expérience au sein de *La Vie Enchantée*. Le fait que ce fut un besoin pour lui et que les autres n'ont pas eu le même besoin est, peut-être, la raison qui a fait que sa tentative d'écriture collective de l'histoire du *Papier mâché* n'a pas fonctionné. Je pense que pour mon expérience le fond est le même. Les collègues ont été motivés par la proposition d'écrire notre histoire portée par notre « belle fin d'aventure », par ce week-end de fête, par les bilans individuels et collectifs et parce que nous savions que nous étions en train de clôturer quelque chose de nos vies. Mais lorsque le quotidien de chacun nous a rattrapés, il n'y a que mon quotidien fait de cette recherche et de cet intérêt pour ces questions qui n'a pas lâché sur ce récit à écrire.

Un autre point commun entre Christian et moi, se trouve dans notre rapport à nos expériences collectives respectives dont il est question ici. Le *Papier mâché* a été un moment fondateur dans son parcours : « *Et le Papier mâché, c'est un peu pareil, c'est très fondateur, ouais. C'est très fondateur* ». Que ce soit sur l'expérience collective et les relations qu'il a vécues et expérimenté que sur le plan d'une découverte d'une pensée critique et des enjeux sociaux et économiques qui l'entourent : « *c'est une histoire assez déterminante pour moi ce Papier Mâché, sur, du moins sur comment je vois l'organisation de la société ou des choses comme ça* ». Il en est de même en ce qui me concerne dans la place qu'a *La Vie Enchantée* dans mon parcours. Cela m'a fait découvrir d'autres manières de fonctionner à plusieurs – loin des représentations des fonctionnements d'entreprise, mais aussi des relations entre personnes –, mais surtout ça a été pour moi la découverte, tel un déclic, des enjeux sociaux, politiques et environnementaux qui nous entourent. Dans les parcours de vie, je considère qu'il y a des moments marquants, que je nomme de « crise » dans le sens où il y a un avant et un après à ces événements-là. Dans mon parcours, des moments comme cela, il n'y en a pas beaucoup et cette expérience-là en est un.

Dans ce *commun* que nous partageons avec Christian, il y a sûrement une piste sur ce qui nous donne envie de raconter cette histoire-là. Sur ce qui nous anime et qui est de l'ordre d'un bilan au-delà de celui que l'on garde pour soi, mais plutôt de ceux que l'on souhaite partager tout comme on souhaite partager ce que ça nous a permis. Des bilans, des histoires, que l'on souhaite porter (à d'autres) comme elles nous ont portées. Dans le cas du *Papier mâché* comme dans celui de *La Vie Enchantée*, c'est peut-être ce qui différencie Christian et moi des autres membres du collectif : cette portée transformatrice de l'expérience que nous avons vécue. Ça ne veut surtout pas dire que les autres personnes n'ont pas eu de plaisir à la vivre ou qu'elles n'ont pas été touchées par l'expérience, mais c'est plutôt le fait que, dans leur parcours, cela n'aura pas été aussi marquant et ce pour

autant de raisons qui sont propres à chacune des personnes. C'est en tout cas une des pistes que j'ai pu tirer de ce qui peut faire moteur à cette envie de *récit* d'un point de vue individuel.

En partant d'Yves Citton, on se rend compte que ces récits on se les raconte avant tout à nous. Ces histoires issues d'expériences collectives ont pour effet de donner du sens à ce que les collectifs ont vécu, que ce soit dans le but de se créer du commun ou alors de (re)questionner le commun tout au long de l'expérience.

À force de, continuellement, nommer les dix groupes rencontrés par cette entité plus ou moins abstraite qu'est le *collectif*, on pourrait en oublier le fait qu'ils sont avant tout constitués par des personnes. Il en va de même pour ce *besoin de donner du sens*, à force de répéter que cela sert le *commun*, on pourrait en oublier que ce besoin part bien des personnes. Ces besoins de *faire-sens* remarqués dans les phases de fins et de bilans d'expériences collectives émanent bien de personnes. Il en va également de même pour ces phases de créations et de questionnements du *commun*. L'un ne s'oppose pas à l'autre, le besoin du collectif n'écrase pas celui des personnes et le besoin des personnes ne peut remplacer celui émis collectivement. C'est pourquoi il s'agit de remettre de la dialectique dans toutes ces histoires que l'on se raconte. Comme le passage du micro au macro pour de la création de *commun* à d'autres échelles, il s'agit de penser des déplacements du micro (individuel) au macro (collectif) lorsque nous nous racontons des histoires et que nous cherchons à donner du sens à nos expériences.

Même si le besoin premier – l'intention première – semble être de se raconter une histoire à soi, il ne faut pas négliger le fait que ces histoires sont publiques. C'est bien parce qu'elles sont également adressées à d'autres que celles-ci ont été à ma portée. Qu'en est-il des intentions d'un récit lorsque celui-ci est adressé à l'autre ?

S'adresser à l'autre : penser la transmission

Lorsque l'on souhaite raconter une histoire à d'autres personnes vient forcément la question : « comment faire pour que celle-ci soit entendue ? » Suivant les milieux et les domaines, le vocabulaire évolue : de la communication à la diffusion, en pensant le « public cible » et les enjeux d'audience. Mais en ce qui concerne ce travail et ces dix récits, la question se pose différemment tant sur la manière de la poser que sur le champ lexical utilisé. Même si les milieux, auxquels appartiennent certains des récits étudiés, emploient ce vocabulaire (notamment le monde de l'édition et de la radio), les personnes rencontrées ont, quant à elles, d'autres mots pour parler de cela : « mémoire », « partage », « transmettre », « raconter »... De fait, employer ce vocabulaire permet de prendre la question sous un autre angle et notamment de regarder cet « Autre » à qui l'on s'adresse comme un pair et non comme un « client potentiel ».

Le fait d'avoir choisi dix récits sous forme de *réentions tertiaires* me fait mettre en partie de côté la *parole* comme forme de transmission. Forme de transmission non négligeable, mais qui ne fait pas le sujet premier de cette recherche. Par contre, on le verra plus loin la *parole* fait partie intégrante d'une transmission pensée comme telle et dans ce quelle a de multiformes.

Les dix récits représentent un large panel de formes de transmission possibles et c'est pour cela que je les ai choisis : comparer les différentes manières de transmettre et dans quelles mesures ont-elles été pensées comme telles.

Support mémoire et mémoire partagée

Comme vu tout au long de ce raisonnement : c'est ce dont on a été privé (imaginaire, faculté de conter, puissance collective à transmettre des expériences...) qui doit nous inciter à l'action (« *réenchâsser dans nos vies un certain art du récit* », « *subvertir et créer nos imaginaires* », « *[nous] doter d'un imaginaire politique reformulé, qui définisse de nouvelles tâches, de nouveaux modes d'interventions et de nouveaux styles de paroles* »...).

L'agir se trouve dans une capacité individuelle et collective de mise en récit qui se caractérise par un cercle vertueux de l'agir et du narré, du vécu et du conté, de l'action et de la transmission qui se répondent sans cesse.

C'est au milieu de ce cercle vertueux que se cache sûrement une des clés, entre le récit et la lutte, l'action et la transmission, à travers la notion de mémoire. « *L'art de raconter les histoires est toujours l'art de reprendre celles qu'on a entendues et celui-ci se perd, dès lors que les histoires ne sont plus conservées en mémoire* »¹²⁵. La mémoire, on l'a vu précédemment avec Bernard Stiegler est composée de trois niveaux de ce qu'il appelle *réention*. Là où les deux premières réentions relèvent de notre mémoire (notre cerveau), les réentions tertiaires, elles, sont des enregistrements « *de perceptions (et de récits) sur des supports matériels indépendants de [nous], qui peuvent se maintenir à l'identique et circuler dans le monde, indépendamment des aléas de [notre] conscience et de [notre] personne* »¹²⁶. Cette réention tertiaire décuple notre mémoire et l'accès à des mémoires. Cela vient jouer sur notre « *gamme de réactions envisageables face aux états de choses auxquels [nous sommes confrontés]* », elle est de fait « *élargie (par rapport à ce que [nous] a permis d'accumuler [notre] seule expérience personnelle), en fonction de la quantité et de la diversité des histoires auxquelles [nous avons] été exposé sous la forme de "réentions tertiaires"* »¹²⁷. Sans négliger les deux premières réentions, cette dernière joue un rôle d'exhausteur de mémoire du fait

125 Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 126.

126 Yves Citton, *op. cit.*, p. 78.

127 Yves Citton, *op. cit.*, p. 114

de sa capacité de transmission. Lorsque la mémoire quitte l'immatériel de nos cerveaux pour se loger dans des supports de diffusion (les livres, l'internet...) vient se poser deux questions, celle du contrôle et celle du risque « *d'un formatage homogénéisateur des expériences humaines* »¹²⁸. Car si la transmission de récits, d'histoires et d'expériences peut être riche si elle se pense dans la multiplicité, elle peut tout autant provoquer une uniformisation suivant d'où proviennent les sources (d'en bas/d'en haut) et comment elles sont récupérées (tout comme nos imaginaires). C'est en cela même que Pascal Nicolas-Le Strat parle d'une « *montée en latéralité* » à opposer à « *une montée en généralité* »¹²⁹ des récits et expériences : faire en sorte d'être dans la multitude des histoires, des formes de récits et de transmissions.

Les formes « classiques »

Lorsque j'utilise l'expression « formes classiques », ce n'est ni pour dévaloriser ni pour hiérarchiser, mais bien pour évoquer les formes de transmission utilisant les médias (entendus comme intermédiaires) et circuits traditionnels (radios, chaînes de télévision et journaux nationaux etc.). Sur les dix récits qui nous concernent, il y en a seulement deux qui, à proprement parler, sont passés par un circuit de diffusion. Il s'agit de *La Communauté* en bande dessinée et en fiction radio.

Pour la bande dessinée, il s'agit, pour eux, de faire avant tout avec ce qu'ils savent faire. Yann est dessinateur et travaille déjà avec des éditeurs donc le choix est assez évident¹³⁰. Pour la fiction radio, il en est de même. Alice travaille déjà pour France Culture et fait de la fiction pour la radio. On est sur deux cas où ce sont les métiers qui ont fait les possibilités. Dans leurs deux cas, à Tanquerelle et à Alice, leur travail s'arrête à la production et pour ce qui s'agit de la diffusion, ils s'en remettent à leurs structures respectives, Futuropolis et France Culture. Ce qui fait que, pour l'un il s'agit principalement d'une diffusion en librairie, d'articles dans les médias et de quelques rencontres avec les lecteurs chez des libraires ou dans des salons. Pour l'autre, il s'agit d'une diffusion en dix épisodes de sept minutes sur deux semaines dans une émission diffusée le midi, puis d'une ré-écoute et d'un téléchargement sur l'internet pendant un temps donné.

Je pense que Tanquerelle et Alice n'ont pas été chercher d'autres formes possibles de diffusion, non pas parce qu'ils ne le souhaitaient pas, mais pour deux raisons qui me semblent leurs être communes. D'une part, il ne s'agit pas directement d'une expérience collective qu'ils ont vécue et d'autre part, c'est une manière qui leur est propre de partager ces récits, de transmettre ces histoires, que de le faire avec les métiers, supports et formats de diffusion qu'ils connaissent.

Ce qui n'est pas tout à fait le cas de Yann qui, lui, est directement concerné par le récit. Il y a d'une part le fait qu'il s'est appuyé sur son gendre pour trouver une forme « plaisante » et qui pouvait être diffusée. Et, d'autre part, il ne s'est pas contenté des formes « classiques » du circuit de l'édition puisqu'il est également intervenu dans quelques bibliothèques¹³¹. Même s'il avoue rapidement ne pas avoir continué trop longtemps à intervenir dans ces lieux après la sortie de la bande dessinée, car cela fait « *vieux combattant* »¹³². Il intervient quand même lorsqu'on lui demande et

128 Yves Citton, *op. cit.*, p. 79.

129 Pascal Nicolas-Le strat, *Agir en commun / Agir le commun. op. cit.*

130 « [...] parce que l'avantage d'Hervé c'est qu'il a proposé aux éditeurs et que les éditeurs, une fois que l'on a trouvé le script, ont dit "ok c'est d'accord, allez-y quoi", ça c'est le gros avantage aussi parce que faire comme ça et puis proposer après à un éditeur... Tu vois, non. Hervé était connu donc on a branché la dedans quoi ».

131 « *Il y a eu des rencontres, comme il y en a... et finalement ce genre de bouquin amène ce type de... parce que ça intéresse beaucoup les bibliothèques et les médiathèques ce type de livres, c'est vraiment, pour eux, je pense un peu du... pas du pain béni, mais disons...* ».

132 « [...] même moi les bibliothèques, au bout de la deuxième j'ai dit non parce que ça trainait en longueur. C'était 3, 4, 5, 6 ans après, "vous pourriez venir parler de la communauté ?" dans le coin, mais je ne voyais pas... ça fait vieux combattant... Tu vois ce que je veux dire ? »

que la proposition lui donne envie. C'est notamment le cas de notre entretien¹³³ et d'une intervention qu'il a fait six mois plus tard lors de rencontres autour de l'habitat participatif dans un bar-épicerie en coopérative, où nous nous sommes recroisés. Le choix de Yann est donc d'avoir fait passer le message à travers cette bande dessinée et maintenant de voir venir et d'accueillir les propositions qui lui seront faites comme celle que lui a faite Alice avec une fiction radio, la mienne avec mon travail de recherche-action, etc.

Les multiformes

Il s'agit ici de regarder quelles ont été les différentes formes de transmission expérimentées pour les huit autres récits (en dehors de *La Communauté* bande dessinée et radio). Et de comprendre pourquoi ces formes et quels choix les ont motivés. Pour l'ensemble de ces récits, il s'agit avant tout d'une complémentarité entre la diffusion (multiple) d'un support physique – *réention tertiaire* – avec au moins une autre forme en parallèle.

Toutes les personnes à l'origine de ces récits ont pensé à la « diffusion-transmission », dans le sens où elles ont réfléchi à qui elles voulaient s'adresser et quels supports pourraient correspondre. Après, seulement deux collectifs ont envisagé cette question sous l'angle « comment pouvons-nous rendre notre récit accessible au plus grand nombre ? ».

Diffusion artisanale

Pour commencer, il y a ce que je nomme « la diffusion artisanale ». C'est-à-dire celle que les personnes ayant produit les récits en question ont pour habitude de faire. Une diffusion similaire à la diffusion « classique » – dans ce qu'elle a d'institué –, mais qui se distingue par les jeux d'échelles (petites quantités) et de circuits (échelles de territoires et de réseaux semi-privés et pas vraiment tout publics).

Il s'agit notamment de *La goutte au nez*. L'association *Emile à une vache*, qui a organisé l'expérience relatée dans le fanzine, a l'habitude de travailler les restitutions des différents projets qu'elle organise. Il s'agit très souvent d'événements qui allient la présentation du projet avec des ateliers, des expositions des travaux... C'est aussi ce qui s'est passé pour cette expérience-ci avec, pour particularité, la présence de Naz afin qu'il produise une trace de cette rencontre, celle-ci n'étant pas publique. La transmission du récit en lui-même s'est donc faite sur un week-end de présentation du fanzine et d'une exposition de dessins de Naz tirés de celui-ci. *La Goutte au nez* était ainsi vendu durant cet événement. En dehors de ces modes de diffusion, le fanzine se trouve aussi dans quelques librairies spécialisées autour des arts graphiques et de la bande dessinée et dans d'autres lieux ayant un lien avec l'association. C'est donc un tirage limité et le format « fanzine » leur permet d'en réimprimer facilement au besoin¹³⁴. Celui-ci n'est, à ma connaissance, pas dispo-

133 « Non, mais je veux dire dans la démarche, c'est-à-dire qu'en gros on n'a pas fait... on ne s'est pas servi de ça... Si des gens, comme toi tu viens tu dis, très bien on se voit... donc on n'a pas cherché à l'étendre [...] ».

134 Benjamin : « Tu sais en combien d'exemplaires ont été fait ? »

Naz : « Ben c'est le principe aussi, c'est que, je sais pas, parce que moi j'en ai eu, le principe c'est qu'ils en retirent au besoin. »

Benjamin : « D'accord. »

Naz : « Donc ça a dû être tiré peut-être à 100 exemplaires au départ, je sais qu'il y a eu un autre tirage... après, au-delà de ça, il y a eu donc un exposition par rapport à ça, enfin un vernissage, il y a eu des grands tirages qui ont été faits, des dessins avec des dessins qui ne sont pas dans le fascicule, et s'est posé la question, par rapport à des gens qui trouvaient les dessins pas mal, d'en faire des sérigraphies en grand format ».

nible sur internet.

Reste ensuite le récit du *Papier mâché* qui vient questionner les limites de ma classification des modes de diffusions. Christian a fait le choix de le mettre en diffusion seulement dans un format PDF sur l'internet. À la fois pour une question de moyens (techniques et financiers), mais aussi parce qu'il considère que ce récit n'a pas besoin d'être publié en version papier et que l'internet suffit comme mise à disposition¹³⁵. C'est donc le support numérique et l'internet comme diffusion artisanale à part entière et non comme un complément de diffusion, une archive ou une mise à disposition.

Diffusion artisanale et mise à disposition numérique

Cette diffusion « artisanale » c'est également le cas de *Capacitation citoyenne* qui, après une centaine de livrets, a « rôdé » son fonctionnement : aujourd'hui ce sont pour chaque livret 1000 exemplaires imprimés – 300 qui partent aux membres du réseau du même nom, 100 qui sont pour le collectif concerné et le reste est distribué sur chaque événement où ils se trouvent, lors de rencontres, de la main à la main, à la demande... Cela reste une diffusion locale, mais qui peut prendre de l'ampleur en fonction des collectifs, avec notamment un collectif qui en a fait imprimer 1000 exemplaires de plus¹³⁶. *Capacitation citoyenne* est également pensé comme une archive d'expériences collectives à travers leur site internet du même nom. Ils ont fait le choix d'y mettre tout en accès libre, car « on se rend compte que ça devient un support fabuleux pour que des livrets comme ceux-ci puissent exister dans une réflexion plus globale sur le logement, sur la mobilisation des femmes, après tu peux le faire vivre... ».

Cette complémentarité d'une diffusion artisanale avec une « archive » sur un site internet c'est aussi ce qu'a choisi le collectif de la *Casa grande* : « Et puis ça c'est par rapport au DVD, et de le mettre en ligne, c'est pour que quelqu'un qui va taper "éducation populaire-droits humains", il va tomber sur cette formation, il va trouver des outils, des méthodes, des idées, des débats, des questions sans réponse, des... voilà, l'histoire peut continuer, parce que de toute façon les associations sont dedans, il y aura les adresses, on pourra continuer à en parler [...] ».

Diffusion classique et autres moyens de diffusion

Dans cette catégorie, il s'agit des personnes qui, en parallèle d'une diffusion « classique », ont pensé d'autres supports et moyens de diffusion. Elles ont réfléchi à la question des destinataires

135 Christian : « Je pense qu'en mettant en ligne sur internet, il y a eu plus de gens qui l'ont regardé que s'il avait été en livre — enfin, c'est peut-être pas les mêmes. Il est probable que les 100 ou 200 personnes qui ont été relativement impliquées l'auraient acheté. Mais je pense pas que ç'aurait été plus loin ».

136 Patrick : « [...] c'est soit une diffusion très locale, soit une diffusion qui prend une ampleur au sein du réseau, mais de toute façon, tous les livrets sont envoyés à tous les collectifs du réseau, c'est de l'ordre de 300... ils sont imprimés, et il y en a 200 à 300 qui partent tout de suite par la Poste à tous les collectifs parce qu'on sait que l'avoir en imprimé ou l'imprimer chez soi dans un format, tu vois, comme c'est pas un A4, si tu l'imprimes sur ton imprimante c'est pas aussi joli... beh en gros, on est parti pour la diffusion sous ce format-là. »

Fanny : « Après, il y a le groupe en tant que tel qui en reçoit un paquet d'exemplaires qu'ils utilisent librement, qu'ils vont diffuser à gauche à droite ou garder sûrement un pour eux, faire du lien avec... il y a un stock de 100 qui leur est donné, et ils peuvent en recommander aussi s'ils veulent en avoir encore plus. Et nous, on en a toujours aussi, pour nous-mêmes, et on les utilise quand on va à une rencontre, quand on est appelés sur des colloques pour donner d'autres regards que les dossiers thématiques... »

Patrick : « ... et pour distribuer à d'autres collectifs ! ».

et aux différentes manières de toucher le plus grand nombre de personnes. Cette idée d'être attentif aux manières de pouvoir faire vivre le récit, de pouvoir lui permettre de se propager le plus possible se pense de deux manières possibles pour les personnes rencontrées. D'un côté, dans le fait de pouvoir questionner toutes les barrières qui peuvent se mettre entre le récit et de potentiels destinataires et, de l'autre, de pouvoir réfléchir aux différentes formes que celui-ci peut prendre. Ces deux manières de penser la transmission sont, bien sûr, très liées : lorsque nous envisageons les barrières, nous sommes amenés à (re)penser les formes et vice-versa.

C'est par exemple le cas pour le récit de *Semaines agitées*. Dès que ce récit a été pensé et assumé comme un livre à part entière, Collaps et sa collègue ont essayé d'envisager les formats possibles. La première édition de l'ouvrage a été éditée à 500 exemplaires avec l'aide d'un collectif d'imprimeurs à Grenoble. Le livre est un agencement de textes écrits par différentes personnes ce qui permet d'entrer dans le récit de différentes manières : par le style d'écriture, par un sujet plus ou moins proche du lecteur, par des affinités politiques, de milieu... Avec le livre, ils ont souhaité ajouter un CD audio qui est une rediffusion d'une émission de radio, Megacombi, qui passe sur Radio Canut à Lyon. Cette émission retrace en documentaires sonores « *une semaine de révolte à Lyon* »¹³⁷. Pour Collaps, le choix d'allier écrit et audio c'est aussi l'idée « *de revendiquer la diversité des formes, et de dire "les mêmes personnes peuvent à la fois porter une certaine exigence d'analyse, de rigueur de ce qu'on raconte, on n'écrit pas n'importe quoi, on n'écrit pas n'importe comment" et à la fois diffuser des choses drôles, des choses relativement accessibles, et donc l'émission elle vient incarner ça aussi, elle va reprendre les mêmes thèmes [que le livre]* ». Pour cette première édition, ils s'étaient fixé comme objectif de le sortir pour la manifestation du 1^{er} mai suivante, c'est donc « *une première édition, qui a été vendue dans la rue, dans une grande effervescence, avec justement ce truc de rencontrer ce qui était notre premier public, plusieurs centaines de personnes autour de nous qui achètent le bouquin, on en discute [...]* ». À la suite de cette vente, le livre a été ré-édité par les Éditions de l'Atelier de création libertaire et il est maintenant en vente dans un circuit de diffusion plus « classique » dans le sens où je l'entends depuis tout à l'heure. Enfin, ils ont également fait le choix de mettre tout le contenu du livre (et du CD) en ligne sous forme de site internet ainsi qu'en téléchargement en format PDF. Collaps considère aujourd'hui la création de ce site comme une erreur pour le fait d'avoir demandé beaucoup de temps bénévole à un ami qu'il considère avoir un peu « oublié » dans cette « effervescence » liée à la création du livre et il trouve qu'il faudrait plutôt « *faire un peu attention à quelles énergies on se demande les uns les autres, et pourquoi, et pas uniquement miser sur le fait qu'on est contents d'être là pour faire n'importe quoi* ». Mais aussi parce qu'il considère ne pas avoir fait un travail de diffusion-transmission et que celui-ci n'apporte pas grand-chose de plus : « *sauf qu'un site statique, aujourd'hui, si tu fais pas tout un travail, le même travail justement qu'on n'a pas fait pour le bouquin, on l'a pas fait non plus pour le site, d'aller chercher les blogs qui en parlent, d'aller poster, dire aux blogueurs "regardez, il y a ce livre, ce travail-là qu'un certain nombre de gens font sur la blogosphère comme on dit ou je sais pas quoi", si tu fais pas ce travail-là, les gens qui vont trouver le site, ils auraient trouvé le livre, quasiment* ». Même s'il reconnaît l'intérêt de laisser une trace pour les « gens comme toi en fait, c'est à dire des gens qui dans le long terme vont s'intéresser ».

Pour le collectif Mauvaise troupe, lorsqu'ils se sont lancés dans l'idée de produire des récits, ils ont rapidement envisagé de le sortir en livre chez une maison d'édition. Mais le choix de la forme et de la transmission a été questionné dès le départ et notamment sur les limites d'un livre, sur son côté « figé », sur ce que cela veut dire de faire un livre symboliquement (rapport à la lecture...) et sur son coût. Ils se sont posés la question du « format fermé et statique » que peut avoir un livre : « *on a envie de garder quelque chose d'ouvert et ben on s'est toujours dit dès le début*

137 Émissions à écouter en ligne sur : <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/semainesagitees/spip.php?page=cdaudio>.

qu'une fois qu'il serait publié ce ne serait pas fini, que c'était l'occasion d'aller en parler... d'abord d'aller en parler à des gens ensuite de se servir de ça comme support pour continuer de discuter, un peu les idées qu'on a, pour l'instant on en est plus dans la phase où on le présente, c'est une façon de continuer, mais qui reste assez fortement attaché à l'objet, ensuite ce qu'on s'est dit c'est que par exemple on pourrait avec, soit sur des angles d'approches particuliers soit des thématiques, par exemple il y a des histoires sur des jardins squattés dedans et ben ça pourrait être l'occasion de repartir avec les copains qui ont raconté leur histoire de squat agricole d'aller voir d'autres endroits où ça se passe et qu'il y ait des échanges comme ça sur des trucs un peu thématiques, soit géographique de venir dans une ville et de raconter tous les bouts d'histoires qui concerne cette ville, soit plus général sur quand même différentes idées et prises de partie qu'on a mis dedans et ben discuter de leurs implications ».

Ils souhaitent prolonger leurs récits au-delà du livre mais qu'« une fois que les gens auront lu le bouquin ». Ils ont pris le temps de réfléchir aux contraintes et « barrières » que constituaient déjà en amont leur choix de la forme « livre », ils ont fait en sorte de travailler au mieux ces enjeux et surtout d'assumer ce qu'il en sortirait. Le fait que ce soit une constellation de récits, écrits par différentes personnes et jouant aussi sur les formes, permet d'après Emilien et Mathilde, d'en faciliter l'accès : « il y a aussi une diversité de formes d'écritures qui par le récit, par exemple le récit imaginaire [...] ». Cela se joue également par le contenu de ces récits, qui par la multitude de sujets qu'ils touchent (informatique, jardin, habitat, cuisine, fêtes, occupations de lieux...) en font autant de portes d'entrée possibles pour les personnes en fonction de ce qui les intéresse, ce qu'elles connaissent, aiment... « Quand on a commencé à avoir la version imprimée, moi, de ce que je me suis rendu compte c'est que même des potes qui ne lisent pas beaucoup... le fait que ce soit un peu leur histoire qu'il y a dedans, que effectivement ça peut se lire facilement par bribes et ça peut paraître impressionnant comme ça, mais qu'en fait on arrive à rentrer dedans par pleins de côté je pense que ça marche plutôt pas mal pour aussi vis-à-vis de gens qui ne lisent pas tellement de bouquins d'habitude ».

Ils sont tout à fait conscients que ce n'est pas « n'importe qui qui lit des livres de 700 pages à 25 € » et que, malgré les efforts qu'ils ont faits à ce niveau ce sont des remarques qui leur ont été faites lors des premières soirées de présentation du livre, que ce soit sur le prix, mais aussi sur le fait d'avoir fait le choix d'être passé par des circuits « classiques » : « il y a des gens qui nous sont un peu rentrés dedans en disant qu'ils trouvaient ça un peu antinomique avec les histoires qu'on racontait de se trouver dans un circuit marchand parce que de fait c'est... enfin... factuellement c'est effectivement marchand, 25 € ce n'est pas négligeable pour tout un tas de gens, on en était bien conscient, on a quand même aussi dans la négociation avec les éditeurs c'est de tirer les prix vers le bas autant que ça a été possible. Et du coup on a bien conscience que ce qui nous était reproché c'était et au niveau du prix et aussi des circuits de diffusion de ne pas faire ça de manière autonome, par nous-mêmes machin et du volume et un certain registre de langue employé ». Même s'ils savent que « c'est une vraie remarque » et qu'il y aura toujours des choses à redire sur ces questions-là, l'enjeu n'est pas tant de chercher LA forme de diffusion universelle et parfaite que de plutôt questionner ses choix pour les travailler au mieux : « on ne pense pas qu'il y ait de médium pour s'adresser à n'importe qui. Mettre une vidéo sur internet ce n'est pas n'importe qui qui va la regarder... Donc oui c'est une des limites et on ne prétend pas... mais on pense que c'est important de faire par ailleurs d'autres choses... ».

Tout comme *Semaines agitées* ou *Casa grande*, ils ont pensé la mise à disposition sur l'internet comme forme complémentaire pour rendre moins « figés » leurs récits dans la lecture de l'existant comme dans sa continuité par le collectif lui-même ou par d'autres personnes qui souhaitent s'en emparer : « le site internet ça a deux buts et d'arriver à travailler un peu la forme pour justement avoir quelque chose de moins linéaire qu'un livre, donc permettre de circuler par cartographie..., et pouvoir continuer à recueillir des histoires. Pour l'instant on est en train de finir la partie publication du texte et il faut qu'on se préoccupe de savoir sous quelle forme ça peut continuer, est-

ce que nous... on a un peu de matériaux sous la main qu'on a pas mis dans le bouquin ou qu'on s'est dit après coup "ah ça ça serait bien d'aller voir telle personne pour qu'il me parle de telle histoire" et qu'on fera peut-être pour mettre sur le site et après l'idée c'est quand même plutôt qu'il y ait d'autres gens qui puissent s'en emparer et proposer des choses »¹³⁸. Cela a notamment été possible parce qu'ils ont choisi une (des rares) maison d'édition¹³⁹ qui fait la démarche de mettre à disposition gratuite la lecture de ces livres sur l'internet tout en proposant les livres à la vente.

Enfin, pour le diner-spectacle *Bistrodocus*, le collectif a souhaité repousser le plus possible les barrières entre leur création et les personnes en souhaitant dès le départ un spectacle « tout public ». Ce qui s'est posé concrètement de différentes manières. Par le scénario, avec l'intégration d'une actrice qui, tout en jouant un personnage, traduit en langue des signes l'ensemble du spectacle. Mais aussi d'un point de vue scénographique avec l'accès au chapiteau à des personnes à mobilité réduite. Pour ce qui est de la mise en scène, le public est immergé physiquement au milieu du spectacle et toute une articulation est pensée autour des cinq sens : visuel (une personne du collectif est en charge de la décoration), musicale (un groupe de trois musiciens crée tout l'univers sonore) et gustative (avec le repas fait par deux cuisiniers qui vient compléter l'ambiance). Mais la Cie Ocus a également envisagé, en plus des circuits plus classiques de diffusion de spectacles, tout un « à-côté » au spectacle. Ils ont pensé un autre projet qui est venu se greffer à *Bistrodocus* et qu'ils ont appelé « le chapiteau volant ». « Ça partait du principe qu'on n'avait pas envie de venir-jouer-repartir, mais qu'on avait envie d'être dans l'échange avec le public, et du coup c'est des projets qu'on propose d'implantation de chapiteau sur une semaine ou plus, qui s'adaptent vraiment au territoire sur lequel on le fait, où on peut proposer plusieurs spectacles, des ateliers, monter des spectacles avec les gens, vraiment s'adapter à ce qui se passe, ouvrir le chapiteau pour qu'il y ait des groupes locaux qui viennent jouer, tout ça ». Ce qui vient aussi répondre à un enjeu qui rend encore plus incohérent le « venir-jouer-repartir », car pour le collectif installer le chapiteau quelque part leur prend une journée pour le montage et une autre pour le démontage. C'est d'ailleurs ce qui plait le plus à Anna : « c'est vraiment ce que je préfère, l'itinérance prend vraiment du sens, tu n'es pas vraiment la troupe qui vient, les comédiens qui jouent leur spectacle et qu'on voit passer [...] ». Et l'idée, pour eux, est justement de s'appuyer sur tout le travail qui compose leur spectacle pour construire des « à-côtés » prétexte à raconter d'autres manières encore leur histoire : « il y a par exemple Guz 2 qui peut faire un concert indépendamment, du coup on peut occuper une semaine et être présents sur plein d'actions... Il y a le truc autour de la langue des signes qui peut être vraiment chouette, de faire des initiations ou des découvertes, il y a Germain qui est escrimeur qui peut faire de l'initiation. On peut faire dans le chapiteau volant un truc qu'on faisait déjà, qui s'appelle Visite des coulisses, on en a une cet aprèm, des gamins qui viennent, on les accueille et l'idée c'est qu'ils aient préparé avec leurs instits un peu, on va visiter une troupe de théâtre itinérant, qu'est-ce que c'est, tout ça, c'est une sensibilisation à ce mode de vie là, au spectacle et aux différents métiers qui découlent du spectacle. Et du coup, à travers des exemples concrets, sur la lumière Pec va faire une démo de manip, un gamin va monter à la console pour voir, qu'est-ce que c'est que la mise en scène, qu'est-ce que c'est que jouer, être marionnettiste, constructeur de décors... et avec le décor du *Bistrodocus*, c'est mortel, il y a plein de choses à faire. Et autour de la cuisine aussi c'est chouette, il y a besoin de gens pour éplucher [...] ».

Que ce soit plus ou moins conscient ou intentionnel, toutes ces formes de transmissions relient pour les personnes qui en sont à l'origine d'une attention portée à l'autre. Que la personne à qui on destine notre récit puisse l'accueillir dans de bonnes conditions. Tous ces récits sont à la fois

138 Mauvaise troupe a sorti en mai 2016 un nouvel ouvrage intitulé : *Contrées ; Histoires croisées de la zad de Notre-Dame-des-Landes et de la lutte No TAV dans le Val Susa* aux éditions de l'Eclat.

139 La maison d'édition l'Éclat a notamment créé le principe de *Lyber*. Voir à ce propos : <http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt.html>. Pour pousser sur ces questions voir l'entretien avec le collectif Wu Ming sur les questions de *copyleft* : http://www.wumingfoundation.com/italiano/outtakes/copyleft_french.html.

portés par ces *attentions* tout comme ils prennent également leurs origines dans des *intentions* à destination de cet autre. Car si l'on est vigilant à la bonne transmission d'une histoire que l'on souhaite raconter ce n'est jamais de manière désintéressée, ce que nomme Yves Citton comme des *faire-faire*.

Partie 3 : Faire-faire

Raconter une histoire : implique un *faire-faire*

Les intentions d'un récit adressé à l'autre

Pour Yves Citton, « *nul ne raconte jamais une histoire sans inscrire son acte de narration dans une certaine finalité : divertir, informer, faire rire, inquiéter, rassurer – et, au-delà de ces buts immédiats, briller en société, charmer, se faire aimer, gagner de l'argent* »¹⁴⁰. Et d'ajouter que « *l'acte de raconter est toujours un acte réel, orienté vers certains objectifs qui le motivent et le conditionnent* ».

Transposé aux récits d'expériences collectives, le résultat est le même, derrière le désir de raconter son histoire, le fait de s'adresser à l'autre – celui/celle qui n'appartient pas au collectif – est également présent dans les intentions qui portent le récit et la manière dont il est narré.

Pour Yves Citton, « *toute histoire “qui passe” est orientée par un faire-faire (faire-rire, faire-pleurer, faire peur, faire-dire, faire-acheter, faire-s'indigner, faire-s'engager, faire-voter)* ». On l'a notamment vu précédemment avec ces histoires que l'on se raconte à soi-même, il s'agissait déjà d'un *faire-faire*, dans l'idée de *faire-sens* pour le quotidien que nous vivons en le narrant.

J'ai donc analysé les entretiens pour voir ce que les personnes me racontaient de leurs intentions au moment où elles s'adressaient à d'autres.

Raconter à l'autre, pour *faire-économie*

Lorsque Yves Citton parle du fait qu'une histoire racontée implique un *faire-faire*, celui-ci doit être entendu comme possiblement au pluriel. Car le fait de raconter une histoire peut porter plusieurs intentions en même temps. Lors de mon analyse des entretiens, j'ai effectivement relevé plusieurs *faire-faire* dans chacun des propos et, on va le voir plus bas, ceux-ci se trouvent aller dans le même sens. Mais en parallèle, il existe d'autres *faire-faire* plus spécifiques aux réalités de chacun et qui se trouvent tourner pour plusieurs d'entre eux autour de la question économique. C'est notamment le cas dans l'idée du *faire-financer* pour des structures associatives où le *récit* en question est également ce qui va servir de « preuve » aux institutions qui financent, comme pour la structure Emile a une vache qui fait appel à Naz : « *c'est qu'il leur fallait un rendu ne serait-ce que pour les institutions, des subventions [...]* ». Mais aussi pour le projet de la Casa grande dont le récit en DVD était un « *un moyen aussi de démontrer qu'on a travaillé à nos financeurs* ». Cela se retrouve également dans le simple fait de *faire-économie* pour celles et ceux dont cela fait partie de l'activité qui les salarie. C'est ce qu'Anna entend aussi dans leur nouveau spectacle *Bistrodocus* avec lequel aussi ils changent d'échelles : « *plus de temps à créer, qui serait plus visible, qui pourrait secrètement nous permettre d'atteindre des sphères de diffusion dont on rêve* » et « *économiquement aussi de faire un truc viable* ». Ils ne l'ont pas nommé comme tels, mais c'est également le cas pour celles et ceux dont c'est l'activité salariale ou économique comme Tanquerelle, Alice, Patrick et Fanny.

140 Yves Citton, *op. cit.*, p. 87.

Raconter à l'autre pour *faire-agir*

Nous l'avons vu précédemment lorsqu'un collectif se raconte son histoire, il met au travail son *commun* ce qui « *implique un processus de capacitation, à savoir une montée collective en capacité* »¹⁴¹. C'est également ce qui est ressorti de l'analyse des intentions portées par les personnes en s'adressant à d'autres : raconter ce que l'on a vécu à d'autres pour les mettre en mouvement à leur tour. Ce *faire-agir* est partagé par les dix récits analysés et se matérialise par une diversité de *faire-faire* qui s'organisent autour de deux pôles que j'ai analysés : « rendre visible » et « rendre possible ».

Rendre visible

Il s'agit ici, pour toutes les personnes rencontrées, de faire exister leur expérience au-delà de ceux et celles qui l'ont vécu. Tous ces récits sont des messages adressés à d'autres pour *faire-entendre* et *faire-comprendre* comme l'énonce Maria-Teresa : « nous aussi on a des choses à pouvoir dire, raconter, même transmettre ». C'est d'ailleurs pour *faire-comprendre* ce qui a été vécu que Tanquerelle et Yann ont fait le choix de la bande dessinée, car c'est un « *moyen d'amener de la narration, de la vie, que les gens aient de l'empathie pour nous, ou pas éventuellement* ». C'est aussi ce qu'il y a derrière le spectacle de la Cie Ocus pour Anna, c'est *faire-entendre* qu'il y a d'autres manières de faire des spectacles pour « *que ça bouleverse un peu les manières de faire de la programmation [de spectacles]* ». C'est ce que porte également Christian avec une idée de *faire-voir*, de montrer, ce qu'ils ont fait : « *c'était pour montrer aussi qu'il y avait une continuité de cette idée, de : "on ne supporte pas le monde tel qu'il est enfin et on fait tout de suite, on fait tout de suite pour soi, on met en œuvre"* ». Et d'opposer leur expérience, ici et maintenant, à des expériences théoriques loin de celles et ceux qui les ont faites et loin géographiquement : « *Alors aussi peut être parce que je suis toujours très très irrité, mais ça depuis longtemps... Je sais pas depuis 20 ans ou... que chaque fois que l'on parle d'autogestion bon soit on nous parle de l'Amérique latine, soit de, de la catalogne des années 30, soit... enfin bref toujours très loin dans l'espace et dans le temps, soit dans l'espace, soit dans le temps et que pour moi ça a toujours été ici et maintenant qui compte et le reste ça peut tout servir, mais enfin c'est, pour moi c'est exotique quoi voilà... Et donc... Mon soucis est beaucoup de dire que ça a toujours existé et que c'est à ça qu'il faut s'intéresser, au fait que c'est toujours présent l'autogestion, ou ce que... on lui donne le nom qu'on veut [...]* ».

Mais cela va même plus loin que le souhait d'une simple parole « entendable », il y a une volonté de *faire-trace*, par le fait de raconter ce qui a été vécu cela puisse *faire-preuve* notamment pour Collaps et le livre *Semaines agitées* : « *du coup d'avoir des objets matériels qui viennent donner des preuves du fait que ça se soit passé ça participe de ça* », mais aussi pour *Capacitation citoyenne*, pour Fanny et Patrick il s'agit « *de garder une trace qui soit aussi une arme par rapport à ce qu'ils ont pensé et construit. Quelque chose auquel ils peuvent faire référence, le ramener dans un espace politique ou public* ». Le propre du récit qu'ils ont produit est, pour Collaps, de l'ordre d'une mémoire collective des luttes, de *faire-mémoire*, « *d'être une mémoire et une possibilité de prise de distance pour les gens en lutte* ».

Derrière ce désir de rendre visible les récits et les expériences auxquels ils sont rattachés, il y a un double jeu du connaître et du reconnaître. Comme le nomme bien Fanny et Patrick, « *il faut que cette parole soit reprise quelque part, qu'elle existe physiquement* » pour que puisse être reconnu par l'extérieur « *l'exercice de la parole et aussi l'exercice collectif [...]* »¹⁴². Et cette notion de

141 Pascal Nicolas-Le Strat, *Défaire les impuissances-à-agir : le travail du commun* (Cahier 2), op. cit.

142 Leur propos dans son intégralité :

« reconnaître » se joue dans les deux sens du terme. Avant tout, pour Patrick et Fanny, dans ce qu'ils mettent en avant c'est que les propos soient reconnus par d'autres, c'est à dire lisibles, compréhensibles et interprétables : « *pour reconnaître l'exercice de la parole et aussi l'exercice collectif, parce que souvent c'est des croisements de paroles et de regards, et qu'ils puissent aussi être reconnus par l'extérieur* ». C'est l'idée de reconnaître dans le sens de rendre lisible pour des personnes n'ayant pas participé au processus. Mais c'est aussi, dans le fait de reconnaître, l'idée de légitimer le propos, de lui donner de la valeur.

C'est d'ailleurs ce qu'avancent Alain Brossat et Pascal Nicolas-Le Strat. Toute expérience collective (« artistique, sociale, politique ou éducative ») est composée de savoirs et tout au long de son expérimentation elle continue d'en produire. Ce sont, d'un côté, des savoirs singuliers avec lesquels les personnes prennent part à la dynamique. De l'autre, ce sont les savoirs acquis et produits tout au long de la dynamique collective. Acquis par les personnes qui font collectif et produits collectivement dans l'idée même de mener à plusieurs cette expérimentation. Car chaque collectif, de par ses caractéristiques multiples (personnes présentes, désirs individuels et collectifs en présence, statut juridique, contexte local...), ne ressemble pas à celui d'à côté.

Sur ces savoirs issus d'expériences collectives, Pascal Nicolas-Le Strat¹⁴³ constate qu'ils « *restent enfouis au cœur des situations et n'accèdent à aucune visibilité publique. Ce sont des savoirs laissés en friche* ». Et pourtant cela ne veut pas dire « *qu'ils demeurent passifs et improductifs* » et surtout ce n'est pas parce qu'ils n'arrivent pas à notre connaissance qu'ils n'existent pas. Pour Pascal Nicolas-Le Strat, cela vient également du fait que ses savoirs sont « *disqualifiés par la hiérarchie des connaissances et jugés insuffisamment conceptualisés ou formalisés* ».

Constat partagé par Alain Brossat : « *c'est qu'en effet tout se passe comme si nous, gens ordinaires, avons perdu cette capacité, qui est aussi un pouvoir, de raconter des histoires qui comptent, lesquelles, non seulement, trouvent une "écoute", se communiquent, mais, surtout, soient susceptibles d'être prises en compte et, à ce titre, de produire des effets de déplacement dans l'ordre des choses et des conduites* »¹⁴⁴.

Alain Brossat considère même que nous sommes en condition de « *subalternité dans le langage* »¹⁴⁵ en s'appuyant sur la notion de subalternité¹⁴⁶ développé par Gayatri Spivak. Cette subalternité ne se plaçant pas dans une incapacité à parler ou à s'exprimer, mais bien dans cette double peine évoquée par Pascal Nicolas-Le Strat d'une invisibilité au sein de l'espace public et d'une disqualification par une hiérarchie des connaissances.

Rendre possible

Rendre possible, c'est ce qui va de pair avec l'idée de rendre visible les récits. Pour toutes ces personnes, il s'agit de raconter des histoires à d'autres tout en leur donnant les moyens de se mettre en mouvement. Partager de manière duale notre expérience et ce qui nous a permis de la

« d'abord l'objectif de dire "les citoyens ont donné leur parole dans un processus collectif, donc il faut que cette parole soit reprise quelque part, qu'elle existe physiquement pour montrer qu'ils ont été entendus", pour reconnaître l'exercice de la parole et aussi l'exercice collectif, parce que souvent c'est des croisements de paroles et de regards, et qu'ils puissent aussi être reconnus par l'extérieur. C'est faire vraiment exister les produits du processus à long terme. »

143 Pascal Nicolas-Le Strat, *Politique des savoirs*, 2006 ; <http://www.le-commun.fr/index.php?page=politique-des-savoirs>.

144 Alain Brossat, *op. cit.*, p. 251.

145 Alain Brossat, *op. cit.*, p. 252.

146 Il précise qu'en utilisant ce terme ce n'est pas pour le mettre au même niveau que les propos de Gayatri Spivak qui, elle, parle d'une subalternité indissociable du contexte postcolonial et des conditions de répartition des genres ; *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, éditions Amsterdam, 2010.

réaliser.

Quand Alice adapte la bande dessinée *La Communauté* pour en faire une fiction radiophonique, il s'agit, pour elle, de partager la motivation que ce récit lui a donnée. Donner la capacité d'agir (*faire-agir*) ou au moins la capacité d'essayer (*faire-essayer*) : « *alors j'avais plus envie que ça donne envie d'essayer des choses* ». Il en va de même du *faire-agir* pour Collaps qui à travers *Semaines agitées* souhaite partager une histoire dont on n'a pas connaissance : « *savoir que c'est possible, que ce qui apparaît figé et très dur à bouger à un moment donné ben en fait peut bouger, peut se fissurer... Sur ce coup [le mouvement contre la réforme des retraites] pas se renverser, mais en tout cas se fissurer, être ébranlé [...]* ».

Comme on l'a vu précédemment avec Pascal Nicolas-Le Strat, il s'agit ici pour les personnes d'accorder aux récits une puissance « encapacitante ». C'est ce qu'on entend dans le propos d'Anna quand elle nous dit que ce qu'elle souhaite c'est que les personnes qui viennent voir le spectacle « *passent un bon moment, qu'ils se sentent chez eux* ». Que le récit ainsi raconté soit un moteur à la mise en capacité des personnes. C'est ce *faire-moteur* que Fanny et Patrick évoquent aussi avec leurs livrets *Capacitation citoyenne* (d'où le nom d'ailleurs) qui deviennent « *un moteur pour le groupe en terme de constitution du groupe. Ça devient plus que simplement une trace, ça devient une étape presque constitutive de la vie du groupe* ». Leurs pratiques autour de ces livrets poussent même l'effet *encapacitant* jusque dans l'importance du récit pas tant dans ce qui est raconté dans le livret papier que dans ce qui se raconte et se crée durant le processus de narration : « *il y avait un moment où nous on était plutôt à se dire on en fait trop [de livrets], et les groupes disaient "c'est pas grave si les gens ne lisent pas le livret, on ne le fait pas nécessairement pour qu'il soit lu", le fait de faire le livret est tellement important pour le groupe qui fait que ça, ça vaut la peine* ».

La réciprocité du *travail du commun* et de la *montée collective en capacité* évoquée par Pascal Nicolas-Le Strat rejoint l'idée du « faire pour raconter » et du « raconter pour faire ». C'est par des mouvements sociaux (comme celui de 2010) que nous faisons collectivement et que nous travaillons le commun. Quand Collaps et sa collègue viennent produire un récit de ce mouvement, ils viennent travailler le commun pour augmenter les capacités d'actions (futures), ils viennent agir sur le *faire-se connaître* des collectifs et notamment sur le *faire-échanger* entre eux : « *il faut que vous ayez une meilleure connaissance les uns des autres, une connaissance plus fine de vos désaccords, s'il y en a, et surtout de les considérer à leur juste mesure et de ne pas diaboliser les gens qui sont à côté de vous* ». Lorsqu'il pense que « *chacun doit un peu se respecter, se connaître* » et qu'il produit ce « récit de récits », Collaps vient travailler le commun pour que « *chaque camp, chaque bout de camp au sein d'un grand camp... Chaque bout de camp connaisse mieux ceux d'à côté et de valoriser une culture de la discussion, un peu "argument, contre-argument" et qui va faire reculer les préjugés, ou un truc comme ça* ».

Lorsque Collaps évoque l'importance de partager les moments où « *ce qui apparaît figé et très dur à bouger à un moment donné ben en fait peut bouger, peut se fissurer... [...] se fissurer, être ébranlé [...]* », il en vient à appeler ça de la croyance : « *c'est important que cette croyance-là, c'est presque du domaine de la croyance, le fait de croire que c'est possible est étayé par le fait de constater que ça l'a été* ». Cette certitude qu'il est possible que ça change, Collaps l'approche donc de la croyance qui serait de l'ordre de la foi. Mais je pense qu'elle est aussi à entendre du côté du sens que l'on y donne dans les expressions *faire-croire* et *vouloir-croire*. Notamment comme l'évoque Yves Citton à travers des travaux du philosophe Kendall L. Walton qui « *a proposé une théorie de la représentation artistique qui nous aide à rendre compte de l'activité créatrice – toujours ré-interprétrice – à l'œuvre dans de telles appropriations, recadrant ainsi de façon suggestive la question de notre puissance d'agir par et sur les récits qui circulent entre nous. Les réten-tions tertiaires ne sont pas conçues chez lui sur le modèle de la perception (mémorielle), mais sur celui du jeu de faire-semblant – make-believe, qu'il faut sans doute rendre plus littéralement par l'idée d'un "faire-croire" toujours à inscrire dans le cadre d'un vouloir-croire* »¹⁴⁷.

147 Yves Citton, *op. cit.*, p. 81.

On retrouve ici cet effet de réciprocité du *récit* et de l'*action* dans ce qu'évoque également le collectif Wu Ming en disant que « *les récits sont déjà de la lutte et la lutte a besoin de récit* »¹⁴⁸. On touche ici à ce que les récits ont d'important pour les expériences collectives : cette capacité de *transformation du réel*.

Raconter c'est faire

La puissance du mythe

Pour commencer cette nouvelle partir de « l'agir », nous allons commencer par faire un détour par la notion d'*imaginaire* avec l'auteur Alain Damasio et ceux de *mythocratie* et *mythopoïèse* avec le collectif Wu Ming et Yves Citton. Enfin nous nous toucherons à la puissance du *mythe* et du *récit* en regardant les mécanismes de *reconfiguration* et de *scénarisation* qui leur sont propres.

Imaginer c'est déjà choisir de faire

« *Qui n'imagine pas ne peut
s'émanciper* »¹⁴⁹. Alain Damasio

L'imaginaire c'est ce que LES histoires permettent et ce que L'Histoire limite voir annihiler complètement. Quand la grande Histoire vient figer une vérité à partir de faits, elle enferme nos capacités à passer outre ses frontières. Quand les histoires cheminent, se partagent, s'échangent, ce sont des interstices qui laissent libre cours aux imaginaires. Une multitude (d'histoires) appelle une multitude (d'imaginaires). Cette Histoire, même si ses racines sont plus anciennes, s'est installée dans son unicité durant le XX^e siècle. Pour Alain Damasio, écrivain, c'est cette « *dictature du déjà-là, qui sature nos réflexions et nos choix et empêche ce léger décalage, ce pas de côté qui rend toute révolte possible* »¹⁵⁰. Cet empêchement passe par la récupération de cet imaginaire. Il s'agit d'en faire « *un nouveau marché, très lucratif puisqu'il n'a d'autres limites que le temps libre disponible des citoyens-clients, lequel s'accroît sans cesse* ».

Il y aurait donc deux types d'imaginaires. Un premier rattaché à la grande Histoire, un imaginaire « *qui divertit – littéralement, te détourne de la voie –* »¹⁵¹ et qui notamment se matérialise à travers les médias de masse, mais aussi tous les « gros » du divertissement et de la Culture (elle aussi unique et avec une majuscule) comme « Hollywood », le succès des séries TV... Un second imaginaire serait « *celui qui subvertit, c'est-à-dire passe sous la voie, incline le sol, le fracture* ».

Et dans cette distinction, la subtilité se trouve dans la facilité. D'un côté il est assez aisé de se laisser divertir, d'être dans l'inaction là où subvertir « *est devenu difficile, car subvertir c'est créer* »¹⁵² et donc relève de l'action.

Au final, dans l'acte d'imaginer, nous reprenons la main sur ce à quoi nous pensons et par la même occasion ce que à quoi nous choisissons de ne pas penser. Car, comme le dit Yves Citton : « *Peu importe ici ce qui occupe l'esprit : seul compte vraiment ce que cette occupation exclut.* »¹⁵³

148 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, p. 254.

149 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, p. 241.

150 *Ibid.*

151 *Ibid.*

152 *Ibid.*

153 Yves Citton, *op. cit.*, p. 29.

Et cela vaut autant pour le *divertir* que pour le *subvertir* qu'Alain Damasio nous a proposé de distinguer.

Mythocratie et mythopoïèse

« Si le pouvoir impose son récit,
nous devons rétorquer avec mille
histoires alternatives »¹⁵⁴. Wu Ming

Le mythe fait partie de ces termes¹⁵⁵ qui, passés à la moulinette du XX^e siècle, se retrouvent désemparés de leurs sens premiers et ainsi galvaudés. Ce n'est donc pas sous l'utilisation coutumière et péjorative de « croyance » (sous-entendu « non fondé ») qu'il est intéressant de le questionner, mais plutôt au sens « d'une simple "parole" (selon l'étymologie grecque) ou d'une "histoire à vocation fondatrice" (selon l'usage moderne) »¹⁵⁶.

Wu Ming, un collectif d'auteurs italiens, travaille et questionne la notion de *mythopoïèse*, c'est-à-dire la création de mythes. Pour eux, c'est entièrement lié au politique (sens que l'on met derrière ses actes et ses pensées) et à la politique (politique « politicienne »). Cette dernière serait en quelque sorte un agencement, « l'activité politique est constamment liée au besoin de se raconter pour construire un nous, une communauté »¹⁵⁷.

Yves Citton va également chercher du côté mythe en parlant de *mythocratie*. Dans son ouvrage, il pose comme enjeu d'aller chercher ce qui fait défaut à notre fonctionnement « démocratique » actuel du côté des mythes et leur « pouvoir de scénarisation ». Il nous propose ainsi « de [nous] doter d'un imaginaire politique reformulé, qui définisse de nouvelles tâches, de nouveaux modes d'interventions et de nouveaux styles de paroles ».

Pour ce dernier, comme pour Wu Ming dont il s'inspire, il y a bien ici un enjeu de réappropriation d'une chose perdue d'un côté et possédée de l'autre. Il y a donc deux origines aux mythes, des mythes construits venant d'en haut (de la sphère étatique, médiatique...) et des mythes produits par le bas (par le peuple). Pour Yves Citton, bien que nous ayons perdu cette capacité (de notre mémoire collective), c'est bien une « puissance (*potentia*) » qui est inhérente à l'état de peuple « dans la mesure où à la fois la capacité à raconter et la capacité à appliquer sont endémiques dans les populations humaines »¹⁵⁸. Les histoires sont à voir comme des flux qui se propagent dans une population. Le pouvoir (État, gouvernement...) peut agir « par le haut » – et s'efforce de le faire (plus ou moins brutalement) – sur « les histoires qui se répandent dans une population, ainsi que [sur] les façons normées de les interpréter et de les appliquer de façon acceptable ». La puissance (*potentia*) « mythocratique » que nous possédons collectivement s'appuie avant tout sur le fait qu'individuellement « chaque sujet parlant porte en lui-même la puissance de produire des contre-conduites, des contre-histoires et des contre-interprétations ». « Cette encapacitation de chacun à s'ériger en législateur, qui anime la vie et la circulation des récits au sein d'une société, participe de cette même diffusion par capillarité infinitésimale et horizontale [...]. Ce sont bien des formes de vies, émergées et vécues "par le bas", au sein des multitudes, qu'expriment, agencent et réagencent

154 Lémi, Wu Ming, *si le pouvoir impose son récit, nous devons rétorquer avec mille histoires alternatives*, Revue Article XI, octobre 2010 ; <http://www.article11.info/?Wu-Ming-Si-le-pouvoir-impose-son>.

155 Un autre exemple est *folklore* qui, comme l'explique Nicole Belmont, provient de « l'anglais *lore*, qui provient d'une racine germanique, signifie en effet "savoir, connaissance", et *folklore* "savoir populaire" (et non "science qu'on a du peuple", suivant un contresens parfois intentionnel). » in *Paroles païennes ; mythe et folklore*, Éditions Imago, 1986, p. 156.

156 Yves Citton, *op. cit.*, 2010, p. 17.

157 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, p. 254.

158 Yves Citton, *op. cit.*, p. 126.

les narrations qui circulent dans une population »¹⁵⁹.

Pour ce qui est du mythe en lui-même, Wu Ming l'envisage comme quelque chose qui « ne peut pas être évoqué artificiellement – comme ça, parce que quelqu'un l'appelle. Il doit naître de la réalité, par en bas. »¹⁶⁰ Ils prennent notamment l'exemple dans le cadre de mouvements sociaux où « les narrations partagées » qui y naissent « n'ont jamais été projetées d'en haut – sinon ce sont seulement des instruments de propagande. Elles se forment parce qu'elles émergent d'une réalité sociale et que quelqu'un a été capable de travailler dessus ».

Ce qui est à chercher du côté mythe c'est sa puissance collective qui est à voir comme une réappropriation collective de la scène du politique et du démocratique. Les mythes sont – et restent – des grandes histoires ; non pas LA grande Histoire vue précédemment, mais des histoires mobilisatrices à une grande échelle (pays, monde, classes sociales...). Qu'en est-il de toutes les autres histoires derrière tout ça ? Yves Citton tente une ouverture dans son ouvrage sur « *“ce qui reste du mythe lorsqu'il est interrompu”*, ce sont peut-être les voix de fragiles épopées minoritaires qui nous apprennent à vivre dans un éternel chantier – étranger à la paix des achèvements ultimes (qui ressemble sans doute trop à celle des cimetières), mais toujours ouvert aux réagencements que saura imaginer notre pouvoir de scénarisation »¹⁶¹.

Reconfiguration et scénarisation : Raconter pour (se) changer

Nous l'avons vu précédemment, l'acte de raconter, pour être pratiqué, ne peut se départir d'intentions, aussi bien intentionnées soient-elles. C'est ce que nous avons travaillé précédemment à travers la question du *faire-faire*.

Nous allons voir ici, qu'au-delà de « raconter pour faire » et de « faire pour raconter », qu'avant toute chose « raconter c'est faire ». Depuis le début de cette analyse, l'idée même de raconter des récits est intrinsèquement liée au fait de vivre (des expériences). Nous racontons ce que nous vivons. C'est pourquoi lorsque nous procédons à une scénarisation, au-delà du récit c'est bien une scénarisation de nos vies qui est en jeu. Pour défricher cette question, il s'agit de nouveau de s'appuyer sur les travaux d'Yves Citton, à travers l'action de *reconfiguration*.

En tant qu'êtres humains, nous sommes en capacité de réengager nos souvenirs (liés à nos cinq sens : images, sons, odeurs, etc.) tout comme nos affects dans un but d'analyse et de réinterprétation de ce que nous vivons et ce, à chaque instant. C'est le propre de notre fonctionnement cérébral et physique.

« *La puissance propre de l'humain (et le pivot de notre émancipation) est ainsi localisée dans notre faculté de ré-enchaîner différemment les images, les pensées, les affects, les désirs et les croyances que nous associons dans notre esprit, les phrases qui sortent de notre bouche, les mouvements qui émanent de notre corps.* »¹⁶²

C'est ainsi que nous travaillons à notre propre destinée, que nous prenons acte de ce que nous vivons et que nous faisons des choix en connaissance de cause. Pour reprendre les termes de Bernard Stiegler, tout ce processus-là (cette *puissance*) s'appuie aussi sur les rétentions tertiaires qui jalonnent notre vie, les récits des autres, les livres, les films, etc.

« [...] je me mets en position de conduire moi-même mes conduites en édictant pour moi-même des principes qui s'efforceront de canaliser mes désirs, mes croyances et mes comportements à venir (principes forcément inspirés par ces ressources communes que sont les livres, les exemples et les

159 Yves Citton, *op. cit.*, p. 125.

160 Gregory Pascon, Wu Ming : *La narration comme technique de lutte*, Revue des débats, octobre 2008 ; <http://politique.eu.org/spip.php?article735>.

161 Yves Citton, *op. cit.*, p. 169.

162 Yves Citton, *op. cit.*, p. 75.

histoires des sages du passé). »¹⁶³

Mais toute cette capacité, présente en chacun et chacune de nous, pour être effective, nécessite de notre part à une volonté/démarche d'action pour revenir sur les propos de Damazio. Lorsque nous donnons sens aux éléments et récits qui nous entourent, nous sommes bien dans l'agir, dans l'imaginaire et la création et donc dans le subvertir. Ce potentiel de subversion est quelque chose à cultiver et cela ne pourra se faire que par des efforts personnels et collectifs.

« [...] *savoir assembler les éléments d'un récit qui "fasse sens" (en s'articulant par des enchaînements tenables, en se branchant de façon pertinente sur notre perception de la réalité) n'est pas une faculté innée, mais relève d'un potentiel qu'il appartient à des efforts personnels et à des institutions collectives de cultiver activement.* »¹⁶⁴

L'analyse des dix matériaux précédents a mis en lumière cette capacité de *reconfiguration* de nos quotidiens à travers l'intérêt premier, que nous avons constaté, d'une histoire racontée qui est celui de donner du sens à sa propre existence (des personnes comme du collectif). Cette *reconfiguration*, n'est pas tant à voir comme une vision fantasmée d'une capacité surhumaine à écrire notre futur mais, plutôt, comme la capacité des récits à marquer nos existences. Les récits nous permettent de prolonger nos expériences dans des « possibles ». Le fait même d'énoncer des récits crée de nouvelles situations potentielles qui nous permettent de mieux situer et mieux projeter nos expériences vécues. Les récits nous permettent donc de *reconfigurer* nos vies dans le sens où ils nous permettent d'entrevoir les possibles, et par la même de choisir en conscience.

Yves Citton nous propose à ce niveau une ouverture par une différenciation entre « raconter des histoires » (*storytelling*) et le « pouvoir scénarisateur du mythe » (*mythocratie*) : « *Telle est la différence majeure entre la capacité à raconter des histoires et le pouvoir de scénarisation : la première capte les flux de désirs et de croyances en fonction des vertus propres du conteur et de son récit (de ses accroches, de son script, de sa syntaxe, de ses résonances au sein de différents milieux) ; le second capte les flux de désirs et de croyances en fonction de l'accès dont il dispose auprès de l'attention d'un public. Les problématiques de la narration se demandent comment raconter une histoire de façon efficace ; celles de la scénarisation se demandent qui est affecté par ce qu'on raconte.* »¹⁶⁵

La *mythocratie* et le *storytelling* sont donc à voir comme les composantes d'un tout, d'un monde composé d'une multitude d'histoires qui se propagent et nous entourent. De par leur capacité de reconfiguration et de scénarisation, il est intéressant de regarder les récits comme l'un des enjeux sociaux de notre société actuelle.

Mythocratie et storytelling : l'enjeu des luttes actuelles et à venir

Pour traiter de ces questions, il est intéressant d'opérer un changement d'échelle, de passer des expériences collectives (micro) à des enjeux plus globaux (macro).

Avec une première entrée où nous regarderons comment les récits de la grande Histoire nous font et comment nous faisons avec. Pour ensuite redescendre à notre échelle nationale avec l'exemple récent du mouvement contre la Loi Travail. Et pour revenir enfin au niveau zéro du micro, en posant la question du conteur et de son geste.

163 Yves Citton, *op. cit.*, p. 76.

164 *Ibid.*

165 Yves Citton, *op. cit.*, p.143.

Défier les récits des puissants¹⁶⁶

Pour regarder la place que prennent les grands récits mondiaux et nationaux dans nos quotidiens, il est intéressant de passer par les propos de celles et ceux qui l'analysent de par leurs métiers.

Le titre de cette partie, « défier les récits des puissants » est la façon dont Ken Loach résume son métier et les films qu'il a réalisés. Sa façon d'expliquer son travail parle également de la manière que nous avons de raconter des histoires : « *Nous trouvons des personnages, une histoire, et c'est l'implication de ces personnages dans cette histoire qui témoigne de notre vision du monde* »¹⁶⁷. Il explique également le sens politique qu'il met derrière la manière dont il filme (met en récit) ses histoires et ses personnages. Et cela passe notamment par les mécanismes utilisés lors de la scénarisation d'un récit :

« *Dans la vie on n'entre pas en contact avec les gens en gros plan mais, au grand maximum, dans un cadre qui va de la tête aux épaules. L'angle de l'objectif utilisé doit donc être sensiblement similaire afin de filmer les personnages de manière respectueuse et mettre le spectateur dans la position d'une autre personne. Si la caméra se substitue à l'œil, nous obtenons une réponse humaine. Tandis que si l'on utilise un objectif grand-angle et que l'on installe la caméra tout près de la personne filmée, comme certains photographes et réalisateurs le font, on obtient une image légèrement déformée, plutôt désagréable, qu'on ne voit jamais dans la vraie vie, et on transforme les personnes en objets. En tant que spectateur, c'est rebutant, on a envie de s'éloigner. On a l'impression d'envahir leur espace. De plus, on doit essayer de se mettre à la place de tous les personnages, même ceux dont on ne partage pas forcément les points de vue. On doit voir le monde à travers leurs yeux.* »¹⁶⁸

Ken Loach voit tous ses films comme autant de tentatives de lutter contre une « version officielle de l'histoire », unique et hégémonique. Et il se rend compte de la difficulté de son combat à travers les retours et critiques auxquelles il doit faire face : « *La brutalité de ces attaques est extraordinaire. Ce que ces gens ne supportent pas, c'est que quelqu'un remette en question la version officielle de l'Histoire britannico-irlandaise.* »¹⁶⁹

Dans une conférence TED¹⁷⁰, Chimamanda Ngozi Adichie, écrivaine nigériane, dénonce le danger d'une histoire unique (« Danger of a single story »). À travers ses expériences au Nigeria et aux États-Unis, elle nous met en garde sur les limites qu'apporte une histoire unique, notamment sur le regard que l'on porte sur les autres. Elle évoque¹⁷¹ le fait qu'elle a grandi en lisant de la littérature américaine et britannique et que donc toutes les histoires qu'elle se racontait et qu'elle dessinait étant petite étaient faites de paysages enneigés, de personnages à la peau blanche qui parlaient du beau temps qui devait revenir en buvant des « ginger-beers », alors qu'elle est noire, qu'elle n'a jamais bu de « ginger-beer » et qu'au Nigeria personne ne se pose la question du temps qu'il fait. Des années plus tard, lorsqu'elle arrive aux États-Unis pour continuer ses études, elle est confrontée à d'autres étudiants américains qui sont étonnés de sa maîtrise de l'anglais alors que celle-ci est la langue officielle du Nigeria. D'autres encore qui étaient également étonnés de la voir sortir une cassette de Mariah Carey lorsqu'ils lui demandent quelle « musique tribale » elle écoute. Pour Chimamanda Ngozi Adichie « *le danger d'une histoire unique* » est son pouvoir homogénéisateur et caricatural qui nous fait ressentir pour les autres « une sorte de pitié bien

166 Ce titre de chapitre est aussi celui du livre-entretien avec Ken Loach : *Défier le récit des puissants* paru aux Editions Indigène en 2014.

167 Ken Loach, *Défier le récit des puissants*, Editions Indigène, 2014, p.15.

168 *Ibid.*

169 Ken Loach, *op. cit.*, p.34.

170 Les conférences TED (Technology, Entertainment and Design) sont une série internationale de conférences organisées par la fondation à but non lucratif The Sapling foundation. Cette fondation a été créée pour diffuser des « idées qui valent la peine d'être diffusées » ; https://fr.wikipedia.org/wiki/Conf%C3%A9rence_TED

171 Chimamanda Ngozi Adichie, *Danger of a single story*, conférence TED, 2009 ; https://www.ted.com/talks/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story?language=fr

intentionnée et condescendante » (« *a kind of patronizing well-meaning pity* »).

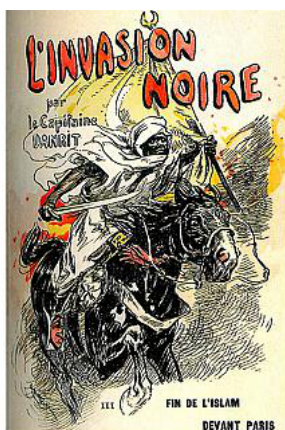
Les auteurs italiens du collectif Wu Ming, dans un texte intitulé *La narration comme technique de lutte*, écrivent que le storytelling est le propre de la politique-politicienne. Partant du principe que les gens ont besoin de « frames », de cadres de valeur, pour lire notre quotidien, c'est donc bien les partis politiques qui s'empareront de l'histoire à raconter qui récupéreront le plus de votes. Car c'est ainsi que les prochaines élections son en train de se jouer, lorsque les partis d'extrême droite assèment de grandes histoires – à coup de « récit national », « de grand vilain étranger qui vient piquer le boulot du bon français », etc. – les autres partis ne savent plus répondre qu'à grand renfort de chiffres et de pourcentages.

« L'idée que les idéologies étaient mortes a amené l'idée selon laquelle il suffisait de raconter les faits – que les faits suffisaient pour mobiliser les gens. Mais les idéologies ont beau être mortes, les gens ont besoin de frames, de cadres de valeur avec lesquels lire la réalité. Si on ne travaille pas cela et qu'on laisse la droite le faire, les gens vont se mobiliser et voter carrément contre leurs intérêts – du moment qu'ils peuvent élire quelqu'un qui porte ces frames. [...] C'est qu'il y a besoin de symboles, de mythes. Si tu laisses la droite les créer (par le haut) et que tu désertes ce terrain pour te limiter à dire "les chômeurs étaient à 10 %, maintenant ils sont à 12 % et les taxes sur le travail étaient à 15 %, maintenant elles sont à 11 %...", tu ne vas pas réchauffer le cœur des gens ! On pense qu'il s'agit de donner une série de chiffres : on donne des abstractions quand au contraire, il faudrait être capable de construire des histoires. »¹⁷²

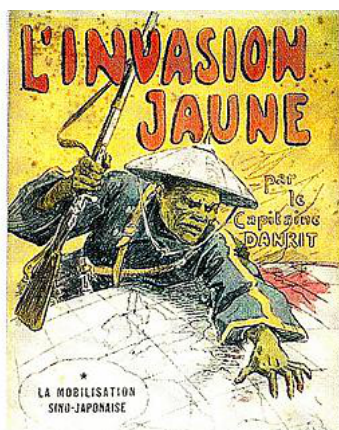
C'est aussi le constat et la critique portée par le rappeur français Rocé. Dans un texte paru dans la revue en ligne Quartiers XXI¹⁷³, il déroule la métaphore et le vocabulaire du monde du cinéma pour parler du « grand film républicain » qui est en train de se jouer. Si notre vie est un film nous en sommes donc les héros, et Rocé de poser la question : « mais qui est à la production ? ».

« Alors que les maîtres à penser invoquent un "roman national" garant de la cohésion sociale, il est tentant de revenir sur ce cinéma républicain forgé sur des images quasi immuables depuis l'époque coloniale. Mais les femmes et les minorités, jusqu'ici enfermées dans le rôle de la diversité, osent froisser le vieux scénario et prétendre à la co-réalisation. Ce n'était pas prévu.

[...] J'imagine la République comme un film dans lequel nous avons tous notre propre rôle à jouer. Le scénario s'écrit un peu plus chaque jour. Seulement dans la répartition des rôles, certain/e/s acteurs/actrices aimeraient devenir les scénaristes de leur propre rôle, et même devenir coproducteurs/trices de ce film en cours qu'est la République. »



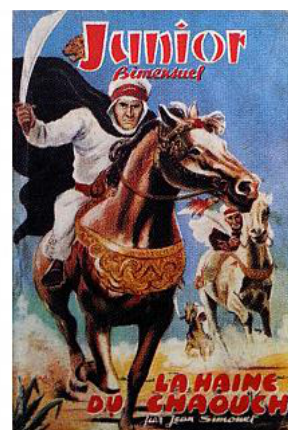
1. L'invasion noire, livre de Capitaine Danrit, Flammarion, 1895 (illustration Paul de Semant)



2. L'invasion jaune, livre de Capitaine Danrit, Flammarion, 1900 (illustration G. Dutriac)



3. La France juive, livre de Edouard Drumont, couverture de mars 1892



4. La haine du Chaouch, livre de Jean Simonet, Collection Junior, 1949

Jaquettes de livres issues de l'article *T'es le héros du film, qui est à la production* de Rocé.

¹⁷² Yves Citton, *op. cit.*, p.161.

¹⁷³ Rocé, *T'es le héros du film, qui est à la production ?*, revue Quartiers XXI, mai 2015 ; <http://quartiersxxi.org/t-es-le-heros-du-film-qui-est-a-la-production>

À travers le visionnage de vieilles affiches de films, de spectacles et de livres, Rocé nous rappelle la manière dont s'est construit le « grand film républicain » et à quelle place ont été assignés certains et certaines d'entre nous. Il nous montre notamment des couvertures de livres qui jouent sur la « grande peur de l'étranger » et il rappelle le paradoxe : ce sont les peuples représentés comme envahisseurs sur ces images qui ont été envahies ou colonisés. Il en va de même pour le rôle de la femme dans la société (notamment du spectacle) et celui de cette « Autre » qui fait rire ou qui diverte en partant du clown Chocolat et des expositions coloniales pour arriver à la responsabilité des comiques ou acteurs « autres » de notre époque¹⁷⁴.

À travers ces différents retours d'expériences de personnes issues du milieu de la production de récits (cinéma, littérature et musique), il est intéressant de voir se matérialiser tout à la fois une histoire unique et une multitude de contre-histoires¹⁷⁵.

La lutte des récits : l'exemple récent du mouvement contre la Loi Travail

Le territoire français a été le terrain d'un nouveau mouvement social en 2016. Celui-ci s'inscrit dans la généalogie des mouvements qui ont marqué le champ politique et social de notre pays. Il a notamment de commun avec celui de 2005 (contre le CPE) et celui de 2010 (contre la réforme des retraites) de revêtir un caractère multiple dans les secteurs et terrains des luttes engagés : une organisation interprofessionnelle, un mouvement des chômeurs et précaires, une mobilisation des étudiants...

Si différences il y a, elles se trouvent plutôt dans la forme et ce, à deux niveaux :

- au niveau étatique par une montée en puissance sans précédent de la répression et des violences policières¹⁷⁶ et avec une responsabilité du gouvernement¹⁷⁷,
- au niveau du terrain des mobilisations, la montée en puissance ces dernières années des outils numériques a créé un mouvement social avec une (sur)médiatisation sans pareil : les réflexions contre la loi travail ont débutées en février 2016 à travers un site internet qui sensibilise aux enjeux et décortique ce projet de loi¹⁷⁸, une pétition en ligne et le « hashtag » *#onvautmieuxqueça* qui a proposé un espace où les viennent parler de leurs expériences salariales¹⁷⁹.

Mais c'est aussi et surtout une couverture médiatique et numérique qui ravira les archivistes et historiens. Par exemple, en l'espace de cinq mois de mobilisations, il y a eu plus de deux mille articles¹⁸⁰ rien que sur la mobilisation à Rennes (dans les médias classiques). En un mois, le

174 À propos de l'importance de la Culture dans la construction des discriminations, lire également un autre texte de Rocé sur son site personnel : *Du cliché au cachot* ; <http://roce.ka.free.fr/cliche.htm>.

175 J'aurais pu continuer la liste des exemples en allant sur d'autres champs producteurs de récits comme celui de la communication médiatique et politique avec le travail de l'enseignante-chercheuse suisse Christina Del Biaggio et la question des réfugiés en Europe et notamment son travail de « Fact Checking » au sein de l'association Vivre Ensemble pour décortiquer les chiffres et faits donnés par les médias et politiciens européens sur ces questions ; <http://asile.ch/comptoir-des-medias/>. Ou encore dans le champ du « roman d'anticipation » avec la trilogie d'Antoine Bello qui allie *storytelling* et « falsification du réel » pour comprendre la construction des récits politico-médiatiques ; <http://www.antoinebello.com/les-falsificateurs>.

176 Voir à ce propos le rapport du site d'information Reporterre sur les dérives de l'action policière depuis le début de l'année 2016 : <https://reporterre.net/Violences-policieres-le-rapport-qui-dit-les-faits>

177 Lire à ce propos l'article croisé du journal l'Humanité entre une avocate et membre du comité central de la Ligue des droits de l'homme, le Secrétaire général de la CGT police et un sociologue chercheur au CNRS : *Qui est responsable des violences policières*, 11 mai 2016 ; <http://www.humanite.fr/qui-est-responsable-des-violences-policieres-606777>.

178 <http://loitravail.lol/>.

179 <http://www.onvautmieux.fr/>.

180 Étude menée par un habitant rennais : <http://www.lasardinerennaise.com/loitravail.html>.

quotidien Ouest France a consacré 82 articles¹⁸¹ sur le mouvement rennais. Et du côté du terrain mobilisations c'est une montée en puissance des relais audiovisuels (surtout vidéo¹⁸²) avec des outils à portée de tous et toutes, notamment avec l'avancée en terme de couverture vidéo du mouvement qu'a permis des outils comme « périscope »¹⁸³ (qui permet de filmer une retransmission en direct et visible dans le monde entier).

Passée à la moulinette d'un mouvement social, la question des récits permet de mettre en avant une lutte sur un autre registre que le champ politique-politicien et l'occupation de la rue. Pour reprendre le vocabulaire utilisé jusqu'ici, il est possible de regarder le premier semestre 2016 sous l'angle du *storytelling* et de la *mythocratie*.

Pour les différencier, le *storytelling* est l'analyse des mécanismes qui entrent en jeu lorsque certains racontent une histoire à d'autres. Le *storytelling* est apolitique au sens où il peut tendre à l'universalité : par le fait même que, dès lors que nous avons les moyens de nous exprimer (oral, écrit, médias et supports numériques, réseaux d'influences sociales...), nous sommes en capacité de raconter des histoires et donc consciemment ou inconsciemment d'utiliser les mécanismes du *storytelling*. La *mythocratie*, dans la lignée d'Yves Citton et du collectif Wu Ming, se veut politique dans le sens où, il part des questions de dominations (étatiques, discriminatoires...) pour en faire un outil de lutte et de réappropriation du plus grand nombre de notre capacité à raconter nos vies et à se faire entendre. Plus précisément, dans des objectifs collectifs de justice sociale et écologique, de lutte pour la dignité, pour les droits humains... Pour terminer sur ces deux termes, la *mythocratie* s'appuie sur des mécanismes analysés par le *storytelling* et revêt un caractère politique, dans le sens où il est utilisé par des personnes pour lutter contre des inégalités.

Une fois entendu sur cette nuance, il est possible de regarder le mouvement contre la « Loi Travail » avec comme enjeu principal de ces mois passés : « qui possédera la capacité de raconter cette histoire collective ? ». En lisse pour y répondre, d'un côté des usages « habituels » du *storytelling* par deux sphères : l'État (personnifié dans le gouvernement au pouvoir et plus précisément Manuel Valls) et les médias (« mainstream »). Et de l'autre, ce qui peut être lu comme *mythocratique*, tous les récits de ces événements produits en dehors de ces deux sphères dans la multitude des formes d'expressions : du récit écrit sur un blog, des vidéos relatant telle ou telle manifestation, telle ou telle violence policière, des expériences singulières que nous nous sommes efforcés de raconter à notre entourage...

Pour étayer ce propos, il est possible de regarder un événement en particulier, l'événement dit de « l'hôpital Necker ». D'un côté une figure du « casseur » et de la « violence » construite par le gouvernement (le Premier ministre) et les médias. Un usage du *storytelling* avec comme intention (*faire-faire*) de notamment jouer sur les affects et le « faire-émouvoir » (victimisation des uns, stigmatisation des autres. En vis-à-vis, se sont exprimés des centaines de contre-histoires cherchant à déconstruire des figures simplistes et caricaturales présentées précédemment. Pour n'en citer que deux, voir à ce sujet le récit¹⁸⁴ fait de cet événement par Yves Pagès – entre autres responsable des éditions Verticales – sur son blog et le témoignage¹⁸⁵ d'un parent d'un des enfants pris en charge à l'hôpital Necker.

181 Étude réalisée entre le 8 mars et le 7 avril 2016 : <http://www.lasardinerennaise.com/loi-travail-dans-of.html>.

182 Lire à ce propos le compte-rendu d'une rencontre organisée durant les mobilisations afin de tenter de penser des usages de la vidéo : <https://lundi.am/De-l-usage-des-cameras-en-manifestation>.

183 <http://rue89.nouvelobs.com/2016/04/01/manif-filme-tout-periscope-ca-protege-peu-263646>.

184 <http://www.archyves.net/html/Blog/?p=7017>.

185 <https://lundi.am/Sur-l-instrumentalisation-des-vitres-de-l-hopital-Necker-Un-parent>.

Au-delà des outils du récit : une attention au geste du conteur

Comme nous l'avons vu jusqu'ici, le *storytelling* est la manière de mettre en forme des faits, situations et personnes dans le but de produire un récit. Dès lors, on comprend les clés d'un « bon récit » c'est à dire, d'un point de vue du *storytelling* de « comment raconter une histoire de manière efficace » et de celui de la scénarisation de se demander « qui est affecté par ce que l'on raconte ». À partir de là, nous sommes donc en capacité de penser cette narration comme un outil utilisable par toutes et tous.

Je tente une ouverture critique de l'usage de « l'art de conter des histoires » à partir du travail de mon collègue de DHEPS, Damien Gouery¹⁸⁶. Celui-ci questionne la dérive du champ de l'éducation populaire vers le management dans le cadre de la formation pour adulte. Cela est dû à une pratique qu'il nomme : « de l'approche par outil ». Au lieu de former des personnes à cultiver une pensée critique ou à des pratiques autonomisantes, bon nombre de formateurs se sont mis à vendre des « formation-outil » où l'on vient simplement se former à l'utilisation de tel ou tel outil (bilan de compétence, théâtre forum, etc.). L'outil n'est pas neutre, il incorpore une « prétention de faire » de la part de son créateur et une « intention de faire » de ses utilisateurs. Penser une formation aux outils permet d'éviter d'avoir à se poser la question des intentions/prétentions sous-jacentes. Sous-entendu à l'usage que les personnes en font et à celui des personnes qui l'ont créé le destinaient. Il est possible de porter le même regard sur la question des récits. Tout en sachant que l'on a déjà remarqué que le concept même du *storytelling* a été pensé dans les milieux de la politique-politicienne et de la publicité. C'est pourquoi j'accentuerai la dialectique du *storytelling* et de la *mythocratie* en revendiquant que l'usage du mythe revêt intrinsèquement la question éthique de penser les intentions que nous mettons derrière nos récits.

À cette fin, il me semble intéressant de tenter une seconde ouverture en allant creuser du côté de la notion de « geste » portée par Philippe Roy. Notion que nous retrouvons mise en questionnement dans le travail de recherche d'une autre collègue de DHEPS, Claire Aubert¹⁸⁷. Ses questionnements ont porté sur le rapport à la lecture et plus précieusement sur ce que transmettent des professionnels du « livre » (libraires, bibliothécaires) lorsque ces personnes sont au contact de (potentiels) lecteurs et lectrices. C'est cela même qu'elle est allée questionner comme « le geste de lecteur ». C'est dans la poursuite de ses réflexions, et dans la lignée de la pensée de Walter Benjamin, que je souhaite poser la question des intentions derrière un récit, à travers le terme de « geste de conteur », où le geste serait à entendre comme une responsabilité politique de nos actes. Je touche ici à la fin de mon travail de recherche et de ces quatre années et ces réflexions sont à voir à la fois comme une proposition de ma part, tout comme une porte que je laisse ouverte au moment de clôturer ce travail.

Storytelling ou le revers de la médaille

En septembre 2015, j'ai eu l'occasion d'accompagner pendant deux journées l'association d'organisation communautaire « Si on s'alliait ? »¹⁸⁸ à Rennes. Il s'agit d'un collectif de personnes qui, dans la lignée du travail de Saul Alinsky¹⁸⁹, travaillent en local sur des quartiers pour mener à

186 Damien Gouery, *Critique de l'approche par outil ; Education populaire, management et porosités*, Mémoire de DHEPS, Clermont-Ferrand, Réseau des Crefad, octobre 2016.

187 Claire Aubert, *Le geste du lecteur ; La dimension sociale de la lecture au prisme de sa transmission*, Mémoire de DHEPS, Clermont-Ferrand, Réseau des Crefad, octobre 2015. A paraître en novembre 2016 aux Editions du commun.

188 <http://www.sionsalliait.org/>.

189 Voir à son propos deux de ses ouvrages sortis en France : Saul Alinsky, *Être radical*, Aden, 2012 et Saul Alinsky, *Radicaux, réveillez-vous !*, Le passager clandestin, 2017.

bien des actions d'habitants sur des questions qui touchent à leur quotidien : lutte contre l'insalubrité, faire évoluer l'accueil des migrants en préfecture... Arrivé à une période charnière pour la structure, le fonctionnement, comme pour les personnes, ils avaient besoin de travailler sur l'histoire du collectif, les enjeux de transmission et la manière de s'y prendre. Je les ai accompagnés pendant deux jours, à mi-chemin entre *culture des précédents*, enjeux de transmission et place du mythe dans leur fonctionnement collectif. Le point de départ de ce temps a été une présentation orale de mon travail de recherche-action pour ensuite venir sur des temps individuels et collectifs pour creuser leurs pratiques et leurs histoires. De cette confrontation au réel de mes réflexions, j'en ai tiré des illustrations possibles que je vais détailler ci-dessous.

Dialectique du mythe

Durant notre travail, au croisement de leur expérience et de mes réflexions, il y a différentes vigilances que nous avons nommées et qui font figure, ici, d'une ouverture comme une mise en tension de l'effet *encapacitant et positif* qui pourrait caricaturer les conclusions de mon travail.

La mise en tension de ces réflexions passe par une mise en dialectique à différents niveaux. Pour cela, il est important tout d'abord de se rappeler les propos de Walter Benjamin sur le fait que la « grande histoire unique » est racontée par les vainqueurs et n'est composée que de victoires. C'est ici que, dans une démarche *mythocratique*, il est important de ne pas reproduire cette dérive. Dans les histoires que nous racontons, si multiples qu'elles soient et, peu importe leur sujet, il ne faut pas oublier de parler de nos défaites, de nos doutes et de nos erreurs. Comme le disent certaines personnes de l'association « Si on s'alliait ? », il est important de raconter « ce qui est génial et ce qui ne l'est pas ». Au-delà de simplement nommer nos défaites ou nos échecs, il est important de se raconter dans la complexité. Pour ne pas devenir « prisonnier de son propre mythe ».

Face cachée / face visible : prisonnier du mythe

Ce qui a le plus marqué l'ensemble du collectif « Si on s'alliait ? » c'est le décalage rencontré entre le mythe extérieur et ce qu'ils pouvaient vivre à l'interne. Il faut, pour cela, comprendre que l'organisation communautaire, pensée par Saul Alinsky et vécue par les groupes qui s'en revendiquent, tire ses fondements dans l'usage des mythes et des histoires que l'on se raconte. Les actions menées par ces groupes s'appuient autant sur les victoires obtenues lors de négociations (avec un bailleur social, une structure d'état, une entreprise privée, etc.) que dans la capacité à partager ces victoires avec d'autres personnes et donc à raconter de ce fait des histoires sur ce qui a été vécu. Pour le dire autrement, l'organisation communautaire consiste à donner envie à des gens de porter leur colère pour obtenir justice et de s'appuyer sur ces acquis pour les raconter afin de donner envie à d'autres de porter leur colère et ainsi de suite.

C'est ce processus qui fait que « Si on s'alliait ? » se trouve entouré et porté par un mythe extérieur *encapacitant* (fait de leur histoire et de celle de l'organisation communautaire) mais celui-ci ne raconte pas les étapes par lesquelles celles et ceux qui le font sont passés. C'est ainsi que les organisateurs et organisatrices se retrouvent « pris au piège » entre leurs difficultés et tensions vécues au quotidien dans leur travail ce que leur renvoient les personnes extérieures qui ne connaissent d'eux que le côté positif et passionnant de ce qu'ils font. Il existe donc une dissonance entre les objectifs atteints et visibles et les manières « laborieuses » d'y parvenir, qui elles sont invisibilisées. Pour refaire le lien avec deux expériences vécues, c'est ce que nous avons pu vivre collectivement à la vie enchantée avec un fort décalage entre notre épuisement général, nos difficultés financières connues uniquement des membres en interne et la vision passionnante et

passionnée que les personnes qui fréquentées le lieu avaient de ce que nous avons créé. Il m'arrive encore de croiser des personnes qui me parlent de La Vie Enchantée comme un lieu magique et important dans leur parcours, et me demandent, étonnées : « pourquoi avez-vous arrêté ? »

C'est également ce que j'ai ressenti lorsque j'ai été amené à être cuisinier pendant quelques mois dans une autre structure collective et où je me suis épuisé à la tâche. Il m'a semblé que cette fatigue était partagée par d'autres collègues. D'un autre côté, lorsque je parle de ce lieu à d'autres personnes, celles-ci me racontent alors l'importance de ce qui y est fait, du fait que ça puisse exister, de ce qu'un lieu permet, etc.

Dans toutes ces expériences, il n'est pas question de regretter que cela existe parce que des souffrances sont vécues. Je pense que, d'une part, on touche ici à un des enjeux des expériences collectives : la question du « je » dans le « nous » lorsque l'engagement est total (travail, engagement militant, passe-temps...). D'autre part, il s'agit bien, dans le cadre de ce travail, de nommer une dialectique (du visible et de l'invisibilisé) et de voir comment ne pas reproduire les dérives de l'histoire majuscule en ne racontant que les victoires. De cette dialectique, de ce qui est raconté et de ce qui est tue, du mythe extérieur et du vécu intérieur, il est un élément important qu'il faut prendre en compte : le destinataire.

Ne pas négliger le rôle du destinataire

Toute cette recherche-action a été travaillée sous l'angle des « producteurs de récits », que ce soit à travers mon propre parcours et mes expériences à ce sujet ou bien de celui des personnes rencontrées dans le cadre précis de la production de leurs histoires. Il est important, pour terminer cette analyse, de la mettre en tension en y réengageant les personnes qui sont destinataires de ces histoires.

Pour qu'une histoire soit racontée, il faut qu'une personne souhaite le faire et qu'une autre souhaite la recevoir. Et c'est ce second élément qui est important : les personnes destinataires sont, elles aussi, actives. Elles décident, ou non, d'aller vers tel ou tel récit et elle décide, ou non, d'adopter un regard critique à son encontre et d'aller chercher à savoir ce qui se trouve au-delà.

Stanley Fish, professeur de littérature aux États-Unis, a publié un livre intitulé de manière provocatrice « *Quand lire c'est faire* »¹⁹⁰. Il part d'une expérience qu'il a menée auprès de ses étudiants. À la fin d'un cours, il décide de laisser volontairement au tableau les noms propres évoqués lors du cours qui vient de se terminer. Aux étudiants suivants, arrivés pour un cours sur les poèmes religieux du XVII^e siècle, il décide de faire passer cette liste pour un poème religieux et cela fonctionne. Il s'appuie sur cette anecdote pour tirer un énoncé qui vient bousculer le milieu de la littérature et le rapport à la lecture, en annonçant que c'est « le lecteur qui fait le livre ». Ce qui peut se traduire pour la littérature écrite comme une sentence : l'auteur une fois son livre publié s'en voit dépossédé et c'est bien celles et ceux qui le liront qui en feront à leur guise¹⁹¹.

Ramené à notre histoire des récits collectifs et de mythes, il est intéressant de regarder comment ces histoires sont construites par celles et ceux qui les reçoivent. Que ce soit dans un effet pragmatique de « bouche-à-oreille déformant » où une histoire ne sera jamais tout à fait la même en fonction de ceux et celles qui la racontent. C'est également ce qui crée cette dialectique du mythe et du vécu. Schématiquement le mythe n'est pas à voir comme un trait allant d'un point A vers un point B, mais comme une multitude de mythes tissés et entremêlés partant d'un point A vers le point B mais du point B vers le point A comme un point C vers un point E ou un point E vers un point A...

Cela vient justement complexifier la construction de cette recherche où, pour mener à bien

190 Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, Editions Les prairies ordinaires, 2007.

191 Pour aller plus loin à ce sujet : Yves Citton, *Puissance des communautés interprétatives*, préface du livre de Stanley Fish et Pascal Nicolas-Le Strat, *Notes de lecture sur Quand lire c'est faire* ; <http://www.le-commun.fr/index.php?page=quand-lire-c-est-faire>.

ce travail sur les récits, ceux-ci ont été décortiqués de manière linéaire : une histoire est vécue, on prend le temps de la regarder, de la raconter, de la mettre en forme et de la partager. Mais dans nos quotidiens tout se trouve enchevêtré, c'est un constant aller-retour de nous en train de raconter ce que nous vivons et de nous vivant ce que nous racontons.

D'où l'importance de se réapproprier aux échelles individuelles et collectives « l'art de raconter des histoires ». Afin que nous puissions travailler à être le moins possible prisonniers des mythes qui nous concernent et nous impliquent. Je touche ici aux frontières de mon travail, à mi-chemin entre une recherche-action qui se termine et de nouvelles réflexions qui se profilent.

Conclusion

Je viens de vous raconter une histoire

Ce mémoire est une histoire. Nous avons ici une histoire qui se déroule dans le temps et, si j'approfondie un peu l'analyse, elle remonte au début du XXe siècle avec Walter Benjamin et se termine aujourd'hui avec le collectif Mauvaise Troupe et le « jeune XXIe siècle ». Nous avons au moins une dizaine de personnages à travers les personnes que j'ai rencontrées dont un principal : le narrateur, moi-même. Pour ce qui est des points de vue, il en va de même, j'ai rassemblé ici différents regards, théories, réflexions et avis autour de mon point de vue principal qui se trouve dans le plan de ce mémoire. Et ainsi de suite...

En retour ce mémoire qui « rentre dans les critères du récit » permet peut-être de répondre à la question de la tension que j'ai tenté d'observer autour du « geste de conteur ». Tout au long de ce travail j'ai cherché à tendre vers une *objectivité forte*. C'est peut-être en cette exigence que nous trouvons une piste possible pour penser l'éthique et la responsabilité du conteur : une ligne d'horizon qui, en cherchant à l'atteindre, nous fait avancer et qui nous tient constamment sur le fil du récit.

Ce mémoire est UNE version de toutes les histoires que je raconte depuis maintenant 4 ans. Et cette version m'est avant tout adressée. C'est tout ce processus de recherche-action – et cette version écrite que j'ai sous les yeux – qui m'ont permis de donner du sens à mon parcours et à mes actions. Mais si j'ai été jusqu'au de ce travail, c'est bien parce que je suis persuadé que ces questions ont un écho au-delà de mon intérêt personnel. Je souhaite bien entendu prendre la route, mon mémoire sous le bras, pour aller raconter cette histoire. Pour aller partager ce mythe, dans ce qu'il a eu d'encapacitant (de « faire-agir ») pour et sur moi.

Ne pas passer à côté du « devenir-révolutionnaire »

Après quatre années à regarder, écouter et lire les histoires de personnes qui ont fait et font encore, j'ai ressenti le besoin de revenir aux expériences qui se trouvaient en arrière plan. Je me suis rappelé qu'avant de « vouloir laisser des traces » j'avais, en préalable, le désir « de faire ». C'est quelque chose que j'ai retrouvé dans la dialectique de ce que Deleuze et Negri nomment le « *devenir-révolutionnaire* » et le « *souci de l'avenir de la révolution* » :

« *Ce concept est moins un carpe diem politique qu'une véritable épreuve : saurons-nous un jour accorder de la réalité aux événements comme tels (1905, la Libération, 1968...), indépendamment d'un plan d'avenir qui leur assigne un degré et une signification ("répétition générale") ou d'un jugement rétrospectif qui les évalue d'après leurs débouchés (révolution ratée, trahie, ou bien nocive) ?* »¹⁹².

Comment s'appuyer sur les événements qui nous précèdent sans leur donner du sens au-delà de ce qu'ils sont ? Pouvoir se jouer des événements (en créant nos propres récits et nos propres mythes) pour se donner la force d'agir sans oublier de les regarder aussi pour ce qu'ils sont : des jalons (qu'on le veuille ou non) de notre réalité collective et individuelle.

192 Zourabichvili François, *Les deux pensées de Deleuze et de Negri : une richesse et une chance ; Entretien avec Yoshihiko Ichida*, mai-juin 2002 ; <http://www.multitudes.net/Les-deux-pensees-de-Deleuze-et-de/>.

Fin de l'épisode 1

Je conçois ce travail de recherche-action comme le chantier d'une vie et ce mémoire comme une étape de celui-ci. Ou en tout cas, pour le dire autrement, il est certain que ces questions ne vont pas me quitter, du jour au lendemain, parce que j'ai réussi (certes difficilement) à mettre un point final sur un processus de formation et un document papier.

Il est important, pour moi, de continuer de porter ces questionnements. Cela va prendre différentes directions et une première sera de mettre ce sujet et mon travail à la portée d'autres personnes : en le rendant public (sur l'internet, en livre...) et pratique (à travers des accompagnements de collectifs comme j'ai pu le faire pour l'association « Si on s'alliait ? »). Une seconde direction sera la poursuite de mon travail de recherche-action en allant voir ce qui se trouve derrière les portes que j'ai ouverte sur la fin de cette analyse. Je sais, en tout cas, qu'à l'heure où j'écris ces lignes mes cheminements théoriques me poussent vers les travaux de l'anthropologue Jack Goody et ses travaux sur les mythes dans une articulation de l'oralité et de l'écrit. Mais aussi vers Paul Ricœur et tout son travail autour du récit et du temps qui a été présent, par l'intermédiaire d'autres personnes, durant tout ce travail.

Pour ce qui est de la forme, durant ces six années de réflexions, je suis passé par plusieurs manières de travailler et, une chose est sûr, pour pouvoir continuer de mener à bien une recherche-action il me faudra aménager des espaces d'écriture, de lecture et de réflexion dans un parcours de vie qui est déjà bien occupé.

Rendez-vous au prochain épisode.

Bibliographie

Supports théoriques

Ouvrages

Belmont Nicole, *Paroles païennes ; mythe et folklore*, Éditions Imago, 1986.

Benjamin Walter, *Œuvres III*, Paris, Editions Folio Essais, 2008.

Bourdieu Pierre (sous la direction de), *La misère du monde*, Éditions du Seuil, 1989.

Brossat Alain, *Abécédaire Foucault*, Editions Demopolis, 2014.

Citton Yves, *Mythocratie (Storytelling et imaginaire de gauche)*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.

Comité invisible, *A nos amis*, Paris, Editions La Fabrique, 2014.

De Certeau Michel, *L'invention du quotidien, I. Les arts de faire*, Gallimard, Collection Folios Essais, 1990.

Dorlin Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Philosophies, 2008.

Fish Stanley, *Quand lire c'est faire*, Editions Les prairies ordinaires, 2007.

Lahire Bernard, *Dans les plis singuliers du social*, Editions La Découverte, SH/Laboratoire des sciences sociales, 2013.

Le Grand Jean-Louis, Coulon Marie-Jo (Dir.), *Histoires de vie collective et éducation populaire ; Les entretiens de Passay*, Editions l'Harmattan, Collection Histoire de vie et formation, 2003.

Loach Ken, *Défier le récit des puissants*, Editions Indigène, 2014.

Meister Albert, *La participation dans les associations*, Paris, Les éditions ouvrières, Editions Economie et Humanisme, Collection « Initiation sociologique », 1974.

Nicolas-Le Strat Pascal, *Agir en commun / Agir le commun (Cahier 1)*, Editions du commun, 2015.

Nicolas-Le Strat Pascal, *Défaire les impuissances-à-agir : le travail du commun (Cahier 2)*, Editions du commun, 2015.

Pineau Gaston, *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Montréal, Albert St-Martin/Paris, 1983.

Polletta Francesca, *It was like a fever : storytelling in protest and politics*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.

Ricœur Paul, *Temps et récit*, 1. *L'intrigue et le récit historique*, 2. *La configuration dans le récit de fiction* et 3. *Le temps raconte*, Points, Points Essais, 1991.

Spivak Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, éditions Amsterdam, 2010.

Stiegler Bernard, *Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, 2001.

Vercauteren David, *Micropolitiques des groupes ; Pour une écologie des pratiques collectives*, Forcalquier, Éditions HB, Collection politique(s), 2007. Consultable en ligne : <http://micropolitiques.collectifs.net/>

Articles

Gresh Alain, Article *Une autre histoire du XXe siècle*, Monde Diplomatique, juin 2008 ; <http://www.monde-diplomatique.fr/carnet/2008-06-05-Hobsbawm>.

Lémi, Wu Ming, Article *Si le pouvoir impose son récit, nous devons rétorquer avec mille histoires alternatives*, Revue Article XI, octobre 2010 ; <http://www.article11.info/?Wu-Ming-Si-le-pouvoir-impose-son>.

Nicolas-Le Strat Pascal, *Notes de lecture – Micropolitique des groupes*, 2008 ; <http://www.le-commun.fr/index.php?page=micropolitiques-des-groupes>.

Nicolas-Le Strat Pascal, Article *Politique des savoirs*, 2006 ; <http://www.le-commun.fr/index.php?page=politique-des-savoirs>.

Pascon Grégory, Article *Wu Ming : La narration comme technique de lutte*, Revue des débats, octobre 2008 ; <http://politique.eu.org/spip.php?article735>.

Rocé, Article *T'es le héros du film, qui est à la production ?*, revue Quartiers XXI, mai 2015 ; <http://quartiersxxi.org/t-es-le-heros-du-film-qui-est-a-la-production>

Roux Benjamin, *Pratiques collectives et culture des précédents ; L'expérience de dix collectifs bretons*, 2012 ; <http://www.cultivateurdeprecedents.org/pratiques-collectives-et-culture-des-precedents-lexperience-de-dix-collectifs-bretons>.

Séguir Philippe, *Définir le politique*, 2008 ; http://www.cultivateurdeprecedents.org/documents/Definir_le_politique_-_Philippe_Segur.pdf.

Travaux

Aubert Claire, *Le geste du lecteur ; La dimension sociale de la lecture au prisme de sa transmission*, Mémoire de DHEPS, Clermont-Ferrand, Réseau des Crefad, octobre 2015.

Bellini Maria-Teresa, *Parcourir sa vie, tisser des liens ; La réflexion sur son parcours de vie dans les processus de formation en groupe*, Mémoire de Licence SDIF, Rennes, Université Rennes 2, 2011.

Gouery Damien, *Critique de l'approche par outil ; Education populaire, management et porosités*, Mémoire de DHEPS, Clermont-Ferrand, Réseau des Crefad, octobre 2016.

Picard Sylvain, *Outiller l'autonomie, instituer le commun ; Une expérience collective explorée par un de ses acteurs (L'exemple du collectif des MutinEs)*, Mémoire de master en développement social, sous la direction de Pascal Nicolas-Le Strat, Montpellier, Université Paul Valéry, Juin 2015.

Vidéos

Ngozi Adichie Chimamanda, Vidéo *Danger of a single story*, conférence TED, 2009 ;
https://www.ted.com/talks/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story?language=fr.

Supports matériaux

Compagnie Ocus, diner-spectacle *Bistrodocus*, site internet et vidéo de présentation :
<http://www.compagnie-ocus.com/bistrodocus.html>.

Capacitation citoyenne, *Des citoyens forgent un nouveau regard sur leur quartier*, MAI'tallurgie à Marchienne-au-pont, 2009 [En ligne : <http://www.capacitation-citoyenne.org/>].

Capacitation citoyenne, *On n'est pas que des patients !, La maison médicale Médecine pour le peuple à Marcinelle*, 2011.

Capacitation citoyenne, *Pour le logement, mais pas seulement !, DAL Femmes à Charleroi*, 2012.

Collectif, *Semaines agitées ; publication collective, émotive et stratège*, Éditions Kibrit, 2011. [En ligne : <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/semainesagitees/>].

Collectif Mauvaise troupe, *Constellations ; Trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle*, Paris, Éditions l'éclat, 2014 [En ligne : <https://constellations.boum.org/>].

DVD en ligne la Casa grande (espagnol) : <http://lacasagrande.toile-libre.org/>.

Fiction radiophonique *La Communauté* : <http://www.franceculture.fr/emission-fictions-la-vie-moderne-la-communaute-110-2013-11-11>.

Naz, *La goutte au nez*, Emile à une vache, 2012.

Revue Z n° 6, Automne 2012.

Revue Z n° 7, *Thessalonique, Grèce*, 2013.

Revue Z n° 8, *Vénissieux*, 2014.

Récit du *Papier mâché* (PDF) : <http://www.autogestion.coop/spip.php?article144>.

Tanquerelle et Benoît Yann, *La Communauté*, Éditions Futuropolis, 2010 [2e édition Intégral].

Annexes

Trace #1 : Tanquerelle et Yann ; 14/12/13

Benjamin

Donc j'ai lancé, pour ne pas vous tendre un piège...

Tanquerelle

Ok, tout ce qu'on dit maintenant est enregistré...

Benjamin

Voilà. Après, ce ne sera que pour mon écoute à moi, ce sera retranscrit intégralement pour l'intégrer à mon mémoire de recherche mais qui aura dans tous les cas une visibilité limitée avec le contenu de recherche et si jamais j'en venais à sortir quelque chose d'extérieur, de public, les retranscriptions seraient enlevées...

Yann

Ah du coup c'est une formation ton truc...

Benjamin

Oui j'ai un mémoire à la fin à soutenir, j'ai fais la première année, là je suis dans la deuxième...

Yann

Mais alors c'est une formation de quoi, excuse-moi j'ai pas entendu...

Benjamin

C'est une démarche de recherche-action, donc c'est pour des gens qui ont une pratique de terrain, qui décide de prendre de la distance et de creuser un sujet de recherche et donc ça s'appelle un DHEPS, Diplôme de Hautes Etudes en Pratiques Sociales, donc c'est dans les sciences sociales...

Yann

C'est dans les sciences sociales...

Benjamin

La c'est porté par un réseau d'éducation populaire dans le centre de la France, en Auvergne, et ils ont un partenariat universitaire pour une reconnaissance Master I. Donc si jamais après on voulait une reconnaissance Master, il fallait faire un Master II dans une université. En tout cas donc on a 3 ans dans ce cursus-là et au bout des 3 ans seulement on va en université pour présenter, soutenir et avoir une reconnaissance universitaire.

Yann

Mais tu ne fais pas que ça ?

Benjamin

Non, et à côté...

Yann

C'est ça tu es obligé de bosser ou je sais pas quoi ?

Benjamin

... je suis dans une asso d'éduc pop en parallèle et surtout là je suis dans le projet de repartir sur un lieu

Yann

un autre café

Benjamin

voilà un lieu avec d'autres copains donc c'est plutôt je dirais un petit mi-temps avec l'asso et le reste je me consacre à monter ce projet-là et réfléchir...

Tanquerelle

Dans la campagne autour de Rennes ?

Benjamin

Au nord de Rennes ouai.

Yann

Tu as une copine ?

Benjamin

Ouai

Unknown

[rires]

Yann

Tu n'as pas d'enfants encore ? Tu es trop jeune...

Benjamin

Non non non, pour l'instant il y a le temps.

Benjamin

Voilà, j'ai essayé de découper en 5 ou 6 étapes. Ce que je vous propose c'est de surtout d'éviter de parler en même temps pour l'enregistrement surtout.

Tanquerelle

C'est toi qui diriges, tu nous dis.

Benjamin

Après je vous pose les questions et vous répondez comme vous avez envie. Moi je vous relance si je pense qu'il y a un truc à creuser.

Tanquerelle

Pas de problèmes.

Benjamin

Autrement vous y allez, du moment qu'on ne se chevauche pas sur les paroles juste pour la

retranscription après...

Yann

Hervé c'est un pro...

Benjamin

Et voilà, on déroule...

Tanquerelle

Oui mais là c'est pas forcément sur des questions très typées Bande-Dessinée tu vois... C'est autre chose... On va voir. C'est intéressant...

Yann

Ben si tu as quand même l'habitude...

Benjamin

Je pense qu'il y a un peu plus de décalage mais on y vient sur la forme donc... Et c'est la première fois que je fais cette grille d'entretien-là, euh ce guide d'entretien, et donc j'estime qu'il y en a pour 3/4 d'heure, 1 heure, mais on va voir qu'on ne dépassera pas ça, en tout cas dans l'officiel.

Tanquerelle

Ouai, ouai, de tout façon on mange en même temps donc...

Benjamin

Donc la première question, le gros titre c'est "Pourquoi raconter cette histoire ?", je vous dis les deux petites questions en dessous et après vous allez comme vous en avez envie : "Pourquoi faites-vous ça ?", "pourquoi avez-vous fait ça ?", "quelle(s) envie(s) ? au singulier et pluriel" et "quelle(s) limite(s) ou non à ce qui a été produit ?" Dans ce que vous y voyez maintenant puisque vous vous avez du retour depuis...

Tanquerelle

Ok, ...

Yann

Limite ? Tu veux dire ? Je ne comprend pas...

Tanquerelle

Est-ce qu'on a trouvé des limites à ça ?

Benjamin

Voilà, quel bilan vous en faites ?

Yann

Ah! Quel bilan, ouai.

Tanquerelle

Euh, je commence ?

Yann

Ouai.

Tanquerelle

Alors pourquoi on a fait ça ? C'était ça la première question si je ne dis pas de bêtises ?

Benjamin

Voilà.

Tanquerelle

Ben en fait moi je connais Yann depuis maintenant presque... depuis combien de temps ? Deux-milles... merde. Plus de dix ans du coup et en fait j'ai très vite connu l'histoire communautaire de ma belle-famille puisque j'étais plutôt intéressé par ça alors que moi je ne viens pas du tout de ce milieu-là, je viens vraiment d'un milieu très différent, mais ça m'a intéressé pour le côté "années 70" qui m'a toujours plu quand j'étais ado. Et du coup en en discutant souvent beaucoup, avec ma femme, avec Yann, puisqu'il y a une parole aussi qui est très importante dans la famille de ma femme donc du coup. Il y a une parole très libérée, très simple, pas de tabous sur ce qu'on peut se raconter. On a été très vite amené à parler de cette histoire communautaire et moi à m'y intéresser. Et puis ben moi voilà, je fais de la Bande-Dessinée et j'ai bossé avec Yann pour d'autres trucs pour la boîte justement qu'ils avaient monté dans les années 70 et je crois que c'est vraiment Yann qui m'a dit : "moi j'aimerais bien raconter ça et est-ce que ça te brancherait pas de le faire en Bande-Dessinée ?" et c'est vrai qu'il y avait à côté de ça une Bande-Dessinée qui se renouvelait énormément à cette époque-là, donc fin des années 90, une Bande-Dessinée qu'on appelle de type autobiographique ou de témoignage et que je trouvais très intéressante même si ce n'est pas forcément ça que je veux faire en Bande-Dessinée, j'ai fait pleins d'autres choses très différentes et je continues d'ailleurs, mais c'est vrai que ce type de Bande-Dessinée m'intéressait et quand Yann m'a parlé de ça j'ai vu que oui il y avait potentiellement un sujet super intéressant à développer. Maintenant on a mis peut-être 6 ans, 6 ou 7 ans, avant de vraiment réussir à en faire quelque chose de concret parce que moi je n'étais sans doute pas déjà... je n'étais pas assez prêt pour ça, c'était compliqué. Yann ne voyait pas forcément non plus la manière de le raconter, il y a eu pleins d'essais très très différents, jusqu'à ce qu'on se dise finalement qu'il fallait qu'on se base sur des entretiens qu'on allait faire tous les deux, s'enregistrer et repartir de la base de ce que Yann avait pu écrire même dessiner, parce que Yann a toujours dessiné rapidement comme ça mais il avait des petites histoires, des petites anecdotes. Et donc tout ça c'est nourri au fur et à mesure, pour finir par arriver par avoir quelque chose qui tenait la route. Et il y avait une idée de témoignage...

Yann

Ouai et toi tu as proposé aussi [...] parce que l'avantage d'Hervé c'est qu'il a proposé aux éditeurs et que les éditeurs, une fois que l'on a trouvé le script, ont dit "ok c'est d'accord, allez-y quoi", ça c'est le gros avantage aussi parce que faire comme ça et puis proposer après à un éditeur... Tu vois, non. Hervé était connu donc on a branché la dedans quoi.

Tanquerelle

Je savais que ça allait être un gros boulot puisque c'était quand même une quinzaine d'année, il fallait parler d'une quinzaine d'année d'une vie communautaire donc avec de multiples personnages, de multiples rebondissements, qu'on voulait vraiment faire quelque chose d'exhaustif. Même si la parole c'était la parole de Yann avant tout donc ce n'était pas simple. Ben c'était quand même ta parole! On parlait de ce que toi tu avais vécu...

Yann

oui...

Tanquerelle

mais sur une histoire commune, mais voilà donc il y avait tout un truc que je trouvais... même plusieurs fois je me suis dis : "c'est super mais on n'y arrivera jamais, on ne le fera jamais", et puis il y a un moment c'est parti, on a réussi à s'y mettre et c'est vrai que le fait d'avoir d'abord eu une bourse du Centre National du Livre, ça m'a donné confiance au fait que ce projet était viable et ensuite en allant vers les éditeurs et donc l'éditeur Futuropolis qui a accepté, à partir de ce moment-là c'était fait, c'était bon on pouvait y aller et il n'y avait plus qu'à... Mais on a mis deux, trois ans à faire les deux volumes, qui ont ensuite étaient réunis en intégrale. Ca c'était super, c'était une super aventure.

Yann

Là c'est plus toi.

Tanquerelle

Juste pour aussi redire pourquoi aussi on l'a fait, c'est parce qu'il y avait moi...

Benjamin

J'y arrive à la question suivante mais allez-y...

Tanquerelle

c'est parce qu'il y a un rapport en Yann et moi qui, je pense, a dépassé le rapport juste "beau-père/gendre" qu'on pourrait avoir de manière très classique et qu'on s'est très bien entendu, qu'il y a un rapport très affectif et que ça a aidé, évidemment, à ce qu'on ai envie de faire quelque chose ensemble. Parce qu'autrement... j'aurais pu le faire ceci, mais il y aurait peut-être eu une distance plus importante dans la manière de le faire alors que là il y avait une distance moins importante, on était très proches l'un de l'autre pour ce truc-là mais même en général.

Yann

Ouai, puis en plus cette histoire d'interview tu dis bien, je veux dire le fait de l'intérêt d'Hervé, de la connivence et tout ce qu'on avait fait qu'on va vachement plus loin quoi, tu vois ? C'est à dire il me poussait au cul, j'étais obligé de suivre, de raconter, d'aller au bout du truc... et ça c'était bien parce que ce n'était pas forcément... moi ce que je pense c'est que c'était un exemple, on ne voulait pas dire... c'est que la communauté c'était plus une période, comment on vivait... Plus une question d'époque que purement... la communauté c'était un accessoire si tu veux, c'était ce qu'on vivait : très bien, par ça on peut dire "tiens voilà ce qu'on voulait regrouper", on a essayé, enfin tu as essayé, moi aussi, de regrouper dans une époque quoi.

Tanquerelle

Et c'est sûr que moi j'ai eu d'autres propositions, par exemple de faire des Bandes-Dessinées de témoignage mais ça ne m'intéressait pas dans le sens où même si le sujet était super, je ne voyais pas de lien direct avec moi et alors que là, avec Yann, il y a bien un lien affectif, il y avait quelque chose qui m'excitait dans l'idée de parler de cette histoire.

Benjamin

C'est important ça ? Enfin le fait d'avoir du rapport avec...

Tanquerelle

Oui, oui, parce que moi après c'est sûr j'aurais pu me dire après cette Bande-Dessinée, puisqu'on m'a fait des propositions plusieurs fois, de me dire "ça me plaît" et c'est vrai que j'aime bien en plus, j'ai trouvé ça super à faire, c'est très intéressant la Bande-Dessinée de reportage ou de témoignage ou

autobiographique même si ça l'est un peu moins sur ce cas-là. Mais il faut qu'il y ait quelque chose qui m'accroche et là cette accroche c'était le rapport que j'avais avec Yann et qui m'excitait quoi. Et je ne dis pas que je le referai jamais mais justement je pense que si je le refais un jour c'est parce que ça naîtra d'une amitié ou de quelque chose qui m'excite suffisamment derrière.

Yann

On va leur dire de foutre le camp ? C'est peut-être le plus simple non ?

Unknown

[rires]

Benjamin

Du moment que l'on continue de parler à ce niveau-là il n'y a pas de soucis. Avec ce micro-là on a la chance que ce soit vite relégué au fond en fait. Il y a vraiment une précision sur la proximité.

Tanquerelle

Tant mieux.

Benjamin

Pour finir sur la première question, vous n'avez pas trop abordé les limites ? A la limite on y revient après, c'est comme vous voulez, je peux enchaîner sur la deuxième question. Ou alors si vous avez un truc à dire, sur les premières limites que vous avez déjà...

Tanquerelle

Mais c'est les limites une fois le livre fait ?

Benjamin

Oui, c'est le bilan en fait, c'est, une fois tout ça fait, si vous avez des regrets, des envies...

Tanquerelle

Si, il y a une limite qui s'est trouvée évidemment importante, mais qu'on a pu finalement ré-arranger d'une certaine manière. C'est que évidemment il manquait la parole des autres. Mais ça c'était impossible, on ne pouvait pas... autrement il aurait fallu 10 ans pour faire le bouquin. Et donc ce qui est super, c'est vrai qu'on n'y avait pas réfléchi du tout à ça, et que quand on a eu la proposition par l'éditeur de faire l'intégral, ce qui était quand même un truc auquel on pensait une intégrale, mais on s'est dit il faut qu'on fasse un cahier supplémentaire où on va aller vers les gens qui ont vécu cette aventure, qui avaient donc eu les deux Bandes-Dessinées, et qui étaient vraiment pour la plupart très contents du résultat...

Yann

Ce qui est pas mal... En fait ce qu'il veut dire c'est qu'au début il n'y avait que moi et lui quoi... hors on était 30, ce n'est pas une histoire banale tu as bien vu. En fait ce qu'il s'est passé quand même, moi je peux dire on a été bons... enfin quand tu dis "limite", c'est marrant moi je trouve que c'est très bien foutu ce machin. Et la preuve ce n'est pas les lecteurs, moi je m'en fous... euh non. Mais tous les gens du moulin ont été contents et ça je dis "merde, ça veut dire qu'on a réussi quelque chose", humainement, tu vois ce que je veux dire ? Parce que la première ils avaient tous la trouille, je suis considéré un peu bizarre si tu veux au moulin et ils avaient tous les pétaches, quelque chose de bien, et quand c'est sorti ils ont été complètement rassurés. Pour le deuxième coup moi j'avais vu un peu plus de monde pour leur demander... Du coup ça a rassemblé. Et donc moi je trouve ça pas mal foutu.

Tanquerelle

Ils ont vu qu'il y avait une démarche respectueuse, intéressante et intéressée...

Benjamin

Ca se ressent dans les textes à la fin.

Yann

Voilà, on a rien caché... on a quand même pas caché grand chose, je ne crois pas ?

Tanquerelle

Non, non non.

Yann

Mais tout en respectant. Mais tu vois je crois que c'est ça ce que voulait dire Hervé tout à l'heure en disant "je ne le ferais pas si ce n'était pas affectif". C'est à dire que Hervé il connaît les gens là-bas aussi, il connaît les problèmes, il connaît tout ça. Et donc je crois que ça on la bien réussi.

Tanquerelle

Et du coup on savait, parce que les gens pouvaient nous faire des retours, il y avait des petits points sur lesquels : "oh ça vous auriez jamais dû dire ça" ou alors "vous avez oublié tel truc" et tout ça... Et c'est vrai que du coup cet intégral et cette possibilité de rajouter un cahier et revenir vers tous les gens du moulin et de leur proposer de faire un témoignage court, certes, c'est sûr que... Ceci-dit il y en a qui ont été beaucoup plus loin que court et ça c'est super d'ailleurs. En leur disant bien "attention il ne s'agit pas de faire un retour positif, ce n'est pas ce qu'on vous demande, c'est de faire un retour concret : qu'est ce qui vous a plu ? mais surtout ce qui vous a, éventuellement, déplu, ou ce que vous auriez aimé rajouter". Et ça ça a été vraiment du plaisir. Donc du coup la limite on a réussi à la, un petit peu, à la contrecarrer par ce biais-là. Après moi je n'en vois pas d'autres des limites.

Yann

Non moi non plus.

Tanquerelle

Après, je parle d'un point de vue purement créatif et d'auteur, évidemment j'aurais aimé que le bouquin ait encore plus de visibilité, mais ceci-dit dernièrement il y a eu une adaptation sur France Culture...

Tanquerelle

...dont j'ai été ravi, parce que je me disais, c'est vrai que quand il est sorti ça a été assez gentillet en termes de médiatisation.

Benjamin

J'allais vous en parler...

Yann

C'était mal tombé aussi.

Tanquerelle

C'est peut-être mal tombé, il y avait... Bon les raisons on peut toujours les chercher partout mais

j'étais super content qu'il y ait quelqu'un comme ça qui revienne vers nous pour nous proposer une adaptation et puis une adaptation de qualité sur France Culture et ça ça me fait plaisir parce que je pense que c'est, enfin ce bouquin on ne l'a pas fait pour témoigner, pour aller vers les gens en disant "écoutez cette belle histoire" ou cette pas que belle histoire d'ailleurs, mais il y avait quand même cela dans le fond, ce n'était pas que pour se faire plaisir Yann et moi. Mais au départ c'est vrai que ça venait d'un plaisir et ensuite on s'est dit c'est un témoignage donc ça vaut le coup et si en plus on peut l'entendre ce témoignage tant mieux. Et donc voilà.

Benjamin

Ca rejoint ma question suivante c'est pour ça que je saute dessus. Pour qui raconter cette histoire ? Alors dedans je vous dis toutes les questions et on y revient après. Donc il y a : pourquoi ce choix de forme ? Bon on y est un peu revenu et puis ça s'entend déjà dans ce qu'on vient de dire mais voilà je redis. Oui je vous dis, j'ai fais un guide d'entretien, forcément il y a des choses où vous allez déjà y répondre mais voilà, je vous le déballe quand même et on...

Tanquerelle

Ouai ouai.

Benjamin

Alors pourquoi ce choix de forme ? Pourquoi ce choix de diffusion ? Edité, maison d'édition, je ne sais pas quelle visibilité mais on en a parlé un peu, quel nombre d'exemplaires etc. On peut peut-être en reparler. Y-a-t'il d'autres choses en dehors du mode de diffusion et de la forme principale qui vous ont... Oui ben justement France Culture rentre dedans. Voilà peut-être parler un peu plus de ça dedans et, à chaque fois c'est une question un peu récurrente, quelles limites à ce choix de forme, à ce mode de diffusion etc. ? Voilà en gros, mais au départ la question c'est bien "pour qui ?".

Tanquerelle

Oui oui. Ben pour qui ? C'était pour nous au début, enfin l'envie elle était pour nous au départ. Mais sauf qu'on savait très bien, à partir du moment où on sait qu'on faisait ça pour une Bande-Dessinée, c'était aussi parce qu'on avait envie que ça soit lu et vu donc...

Yann

Enfin tu veux dire à qui...

Tanquerelle

Oui à qui ça s'adressait.

Yann

C'est ça. De toute façon il était dedans déjà, avec ses BDs, dans toutes les questions que tu poses, si Hervé n'avait pas fait de BDs, je n'aurais pas fait je ne sais pas ce que j'aurais fait, ça me grattait, évidemment que ça me grattait. J'ai fais "socio" dans le temps, tu vois, évidemment que ça me grattait, surtout qu'à ce moment je croyais à la boîte qui est derrière si tu veux, et moi j'étais persuadé que ça allait continuer tout ça, ça c'est foiré. Donc j'avais forcément envie de raconter ça, d'une manière ou d'une autre. Mais grâce à Hervé... si tu veux dire "pourquoi BD ?", je veux dire, la BD c'est génial aussi, qu'est ce que tu veux parce que tu as tendance à bavasser, à machiner, à parler tu vois tout ce bordel.. et là c'est implacable, je trouve que c'est une forme, je sais pas si tu vois la BD, mais je sais toujours quand on arrive à la campagne et que t'arrives en soucoupe volante, tout ça c'est Hervé, moi j'avais des croquis mais c'est Hervé, et ça putain tu n'as pas besoin de grand chose pour montrer... hors moi il me faudrait 5, 6, 7 pages, 10 pages de machin... boum. Donc la BD je crois que c'est assez idéal pour ça. En plus moi j'étais vachement content, j'avais envie de

raconter mais comment veux-tu que, j'étais en dehors du coup quoi... et paf tu tombes sur Hervé qui commence à être connu en BD, c'est génial! Donc c'est tout...

Tanquerelle

Oui, oui, c'est l'histoire d'une rencontre en fait.

Benjamin

Mais les envies d'à-côté aussi ? Et de vous poser la question aussi, s'il n'y avait pas eu la BD est-ce que j'y serais aller ou pas, c'est ça qui est intéressant aussi.

Yann

Moi je me serais gratté la tête pour essayer de trouver quelque chose évidemment que j'aurai essayé...

Tanquerelle

Et ce qui est rigolo, d'ailleurs on voit ça souvent, c'est que c'est souvent des gens extérieurs ou parfois souvent des petits-enfants qui font cette démarche de raconter une histoire dans leur famille et tout ça, c'est rarement des gens directs, c'est rarement les enfants par exemple directement. Ça arrive, ça arrive aussi. Mais je veux dire c'est très drôle, et moi je suis extérieur à tout ça et c'est comme ça que... Mais la question "pour qui ?" on se la pose après, je pense, en fait. D'abord c'est pour nous, mais après tu te dis : "à qui ça s'adresse en fait ?" Ben un peu à tout le monde évidemment. Moi la question du lecteur je ne me la pose jamais au départ.

Benjamin

La question en tant que dessinateur, justement, elle est là aussi. On ne se pose pas la question du destinataire ? Non ? Je ne sais pas...

Tanquerelle

On a déjà envie de se faire plaisir à soi, moi l'histoire me plaisait, l'envie était là, je voyais tout ce que je pouvais en faire.

Yann

C'est pas militant. C'est universel, l'idée est universelle...

Tanquerelle

Evidemment que le sujet était important et qu'il me parlait. Moi je me rends compte depuis quelques années que je fais toujours des sujets sur la marge, sur les gens, sur des marginaux d'une certaine manière mais ce n'est pas un truc que j'ai réfléchi. Mais je me rends compte que je fais souvent ça finalement dans mes BDs et donc finalement ça c'est un sujet qui me parlait mais c'était d'abord une envie, une envie avec Yann et ensuite on se dit "bon à qui ça s'adresse alors ?". Moi tout de suite je me suis dit "c'est super pour nos mômes, enfin pour mes mômes", ils vont dans l'histoire d'une partie de leur famille qu'ils pourront relire ad vitam eternam.

Yann

C'est vrai que les gamins étaient vachement contents, ils le disent tous les gamins "oh putain on a appris pleins de choses c'est super".

Tanquerelle

Evidemment ça s'adressait aussi à tous les gens qui avaient vécus et connus cette communauté. Mais ça c'est pareil, ça vient après, tu t'en rends compte en voyant les émotions des gens, que ça

règle presque parfois des problèmes qui tenaient depuis des années. Ca a permis une parole qui n'existait plus vraiment ou qui un peu, en tout cas, fermée ou bloquée. Donc là tu te dis "ah ben finalement ça a servi pour ces gens" donc ça c'est assez touchant, tu te dis "ben c'est quand même pas mal si ça peut aider". Donc quand tu vois qu'un bouquin... par exemple cette personne qui est venue me voir, enfin qui n'est pas venue me voir directement, mais qui a voulu faire l'adaptation pour France Culture, moi ça me touche de me dire "ben tiens voilà il y a quelqu'un qu'on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam et qui a envie".

Yann

Sa lettre était touchante, elle le fait parce qu'elle est touchée, elle ne le fait pas pour... pour je sais pas quoi...

Tanquerelle

Donc voilà c'est pour tout les gens qu'ont bien envie d'écouter cette histoire et d'en faire quelque chose ou pas.

Yann

Enfin bref, il n'y a aucun militantisme, tu as bien compris.

Tanquerelle

On ne l'a pas faire de manière militante parce que moi je suis très loin de cette vie-là au quotidien, je ne suis pas...

Unknown

Je vous débarrasse messieurs ? Ca a été ?

Yann

Génial! On n'a jamais aussi bien mangé des acras qu'aujourd'hui.

Yann

Et, oui voilà, surtout pas militant, tu l'as vu dans la forme du truc c'est à dire que l'on raconte mais qu'on ne prend pas partie. Je crois que tu es d'accord. On raconte une histoire, et c'est là où je crois qu'on ne s'est pas trop trompé, on a raconté, c'est tout. Sans tirer des conclusions.

Unknown

[Rires]

Tanquerelle

Oui, c'était plutôt l'histoire humaine qui moi m'intéressait en tout cas après ça aurait pu se situer dans une autre époque, pour d'autres raisons, je ne pense pas que j'aurais quand même raconté l'histoire d'une entreprise capitaliste avec tout un fond terrifiant [Rires] mais évidemment que l'histoire humaine était super importante pour la communauté. C'est vrai que ce n'était pas militant dans le sens où moi je n'ai jamais eu envie, par exemple, de vivre ce type de vie là. J'ai toujours été très intéressé, par contre, par ces démarches.

Yann

Qui étaient liées à une période aussi! C'est ça qui m'intéresse...

Tanquerelle

Mais qui revient aussi, qui revient beaucoup. On s'en est rendu compte d'ailleurs après.

Yann

... qui peut revenir, je veux dire... c'était vraiment!... enfin tu te rends compte ? Tu te vois toi avec tes copains et tout, à faire un truc comme ça à 30 ou 40, devenir un truc hyper connu alors que tu veux exactement le contraire... enfin tu vois, c'est ce truc-là qui est bizarre. Et c'était bien cette période-là bordel, c'était n'importe quoi, enfin... le truc...

Benjamin

C'était plein de choses...

Tanquerelle

Donc je ne sais pas si on a répondu à toutes les questions ?

Benjamin

Je voulais un peu approfondir sur "il y a t'il d'autres choses en dehors du mode de diffusion" donc de la BD, il y a France Culture mais vous après comment vous avez fait vivre un peu le bouquin ? Parce qu'à la fin j'ai vu des citations de gens autour comme les gens du village ou des choses comme ça comment ça c'est passé ? Vous avez fait une rencontre autour de la BD ? Même auprès des gens...

Tanquerelle

Il y a eu une rencontre à la médiathèque

Yann

Ah oui en effet à la bibliothèque du petit bourg.

Benjamin

D'accord.

Tanquerelle

Il y a eu des rencontres, comme il y en a... et finalement ce genre de bouquin amène ce type de... parce que ça intéresse beaucoup les bibliothèques et les médiathèques ce type de livres, c'est vraiment, pour eux, je pense un peu du... pas du pain béni mais disons...

Benjamin

Il y a de la matière.

Tanquerelle

... du terreau, de la matière.

Yann

Encore une fois on n'est pas très militant...

Benjamin

Il n'y a pas à être très ou pas...

Yann

Non mais je veux dire dans la démarche, c'est à dire qu'en gros on n'a pas fait... on ne s'est pas servi de ça... Si des gens, comme toi tu viens tu dis, très bien on se voit... donc on n'a pas cherché à l'étendre, même moi les bibliothèques, au bout de la deuxième j'ai dit non parce que ça trainait en

longueur. C'était 3, 4, 5, 6 ans après, "vous pourriez venir parler de la communauté ?" dans le coin, mais je ne voyais pas... ça fait vieux combattant... Tu vois ce que je veux dire ?

Tanquerelle

Oui, oui, oui

Benjamin

Oui

Yann

On a fait ça, c'est très bien... donc je lui dis non tout de suite parce que ça n'allait pas du tout.

Tanquerelle

Mais donc la diffusion c'est ça, la surprise c'était France Culture, la très bonne surprise, mais après... Evidemment moi je suis là en tant qu'auteur donc je dédicace mes bouquins dans les festivals, ça c'est la forme de promo qu'il y a, donc je l'ai faite au moment des sorties des livres, c'était important. Mais je le fais pour tous mes livres de toute façon quoi qu'il en soit. Et c'est vrai qu'il y a eu quelques demandes importantes de médiathèques ou de choses comme ça, mais on n'en a pas fait tant que ça finalement.

Yann

Si j'ai été une fois à la fondation Copernic, tu dois connaître?

Benjamin

Oui, de nom...

Tanquerelle

Ah oui tu as fait ça toi c'est vrai.

Yann

Donc j'y ai été une fois, je me suis un peu ramassé la gueule, parce que c'était la première fois... Mais tu vois ce serait plus dans des trucs comme ça où j'irais maintenant parce que après il y a l'expérience de la boîte derrière, moi j'ai une expérience de la boîte derrière, qui s'est barrée pour moi dans le pognon quoi, tu vois. Et alors c'est plus là que ça m'intéresserait maintenant parce que c'est plus l'histoire économique qui m'intéresserait si j'avais à faire quelque chose. Je ne le fais pas, mais si j'avais à faire quelque chose ce serait plus... Et d'ailleurs c'est pour ça que je trouve que c'est bien ce que l'on a fait, c'était "La communauté", ça s'appelle comme ça, mais après on n'a pas mélangé avec la boîte.

Benjamin

D'ailleurs on n'entend pas le nom...

Yann

Voilà, il n'y a même pas le nom, il n'y a rien du tout.

Benjamin

Et avec tous les gens notamment qui ont fait leur retour, ça c'est donné de la main à la main la BD, vous êtes allé...

Yann

Tu veux dire les gens de...

Benjamin

Oui ben ceux qui ont fait leur retour, ceux qui, je pense, ont vécu... est-ce que ça amené une discussion ? Est-ce que ça a été un contact comme ça...

Tanquerelle

En fait sur le premier tome, évidemment qu'on en avait discuté avec des gens, toi tu avais encore plus discuté avec des gens de la BD...

Yann

Au deuxième.

Tanquerelle

Au premier aussi.

Yann

Pas beaucoup.

Tanquerelle

Mais au deuxième tu as été voir les gens après.

Yann

C'est ce que je te dis, j'ai vu 2, 3, 4, 5 personnes, j'ai des entretiens, assez rigolos d'ailleurs.

Tanquerelle

Ce que je veux dire c'est que...

Yann

Comme on n'avait plus peur, enfin, moi je n'avais plus peur parce que le premier a été reçu, du coup tu peux aller revoir les gens.

Benjamin

Donc il y avait une crainte au premier ? Pourquoi ?

Yann

Au premier tout le monde avait la trouille, parce que tu te rends compte tout espèce de ... c'est pas idyllique tout ça, tu dois bien te douter que les gens quand ils parlaient, ils étaient pas bien, ça a été très dur...

Benjamin

Je vis ça aussi.

Yann

Oui tu vois bien, c'est la merde quoi, enfin c'est la merde...

Tanquerelle

Oui et puis même nous on espérait que le livre soit bien perçu.

Benjamin

Et le fait que vous n'ayez pas fait des entretiens pour le premier volume c'était justement dû à cette crainte-là ? Et attendre de voir ce qu'on fait avec le premier, c'était quoi ? Pourquoi il y a eu des entretiens pour le second volume et pas pour le premier ?

Yann

Parce qu'ils ont bien accueilli le premier. C'est tout.

Benjamin

Pourquoi pas pour le premier ?

Yann

Parce que tout le monde avait la trouille de ce qu'on allait faire...

Tanquerelle

Oui et puis que nous on voyait pas comment aller vers ces gens-là, sans qu'ils aient la notion de ce qu'on allait faire. Il aurait fallu expliquer à chaque personne, leur montrer des pages ou je ne sais quoi pour leur dire ça ressemblerait à ça. Et il y avait déjà suffisamment, justement, de... il y avait des frictions qui étaient encore en place. Donc il fallait, je pense, vraiment le premier livre, pour rassurer une partie de ces personnes-là, se rendre compte qu'il n'y avait rien de grave et qu'on n'allait...

Yann

régler des comptes

Tanquerelle

... s'immiscer dans leur vie privée ou régler des comptes.

Yann

Qui est ce qui a dit : "Tu ne peux pas faire une oeuvre d'art si tu règles des comptes", c'est pas faux. Donc on a fait, encore une fois, exactement ce qui... je ne sais pas comment t'expliquer ça...

Benjamin

Non mais je...

Yann

Je crois qu'il fallait faire ça, après ça c'est décontracté donc après tu peux y aller, un peu plus. Un peu plus ?

Tanquerelle

Oui, oui

Yann

Je n'ai pas vu beaucoup de monde.

Tanquerelle

Non mais tu as vu les gens qu'il fallait voir.

Yann

Oui pour vérifier.

Benjamin

Sur la dernière question. En dehors, j'ai compris, de l'avantage, je le partage, de la BD en termes de réception pour les autres, est-ce que vous avez vu des limites aussi ? Est-ce que vous vous êtes dit à un moment, faire des entretiens, le retranscrire en BD, est-ce qu'il y a des endroits où ça bloque pour ce que vous aviez envie de faire, partager cette histoire ?

Tanquerelle

Ce que j'ai pu voir comme limite dans la Bande-Dessinée c'était comment montrer aux gens, graphiquement parlant, que c'était une histoire vraie. Parce que tout ça est vraiment vécu. Finalement j'ai trouvé par le biais du truchement du dessin, sans mettre des vrais photos, j'ai donc re-dessiné les photos de manière hyper-réaliste pour bien marquer le fait qu'il y avait une base réelle dans cette histoire. Donc il y avait cet espèce d'aller-retour entre un dessin plus caricatural et un dessin hyper réaliste basé sur des photos ou sur des films. Et mais donc ce n'était pas une limite puisqu'il a fallu la dépasser juste en se posant les bonnes questions...

Yann

c'est du boulot.

Benjamin

C'est une question que vous vous êtes posés ?

Tanquerelle

Comment réinscrire cette histoire dans la réalité sans utiliser le matériel photographique qui existe, qui est présent.

Yann

Oui et puis que ce soit ressenti comme vrai.

Tanquerelle

Et que ça reste dans une narration car pour moi la BD c'est vraiment de la narration pure et ça doit l'être. Il ne s'agit pas d'avoir juste une Bande-Dessinée avec des cases et du texte Off tout le temps parce que, ça peut être intéressant pour un moment, mais sur une BD de voix-off et de cases illustratives, c'est chiant. Moi en tout cas je trouve ça chiant. C'est pour ça qu'à un moment l'idée de, c'était pas pensé au départ, l'idée qu'on soit tous les deux des personnages principaux, c'était un moyen d'amener de la narration, de la vie, que les gens aient de l'empathie pour nous ou pas éventuellement, mais s'il n'y en avait pas à ce moment-là ils n'allaient pas jusqu'au bout du livre. Mais c'était tout ça, c'est qu'on soit des personnages de BD...

Yann

Mais bon Hervé est bon aussi si tu veux, tu ne peux pas faire ça si tu n'as pas Hervé, autrement c'est vite chiant.

Tanquerelle

Oui mais c'est une réflexion que j'ai eu après coup...

Yann

Tu t'est toujours creusé la tête, tu vois pour l'histoire des souris, des machins, des trucs...

Tanquerelle

Oui mais c'est un truc que j'ai fais de manière plus instinctive que réfléchi c'est ça que je veux dire.

Yann

Ah oui ?

Tanquerelle

C'est que je n'ai pas eu cette toute... tout ça n'a pas été posé au préalable avec cette...

Yann

Ah non ben évidemment

Tanquerelle

...et que c'est vraiment un truc qui s'est construit au fur et à mesure et nourri, et c'est drôle... voilà je ne l'ai pas pensé...

Yann

si tu voyais les trucs d'origine il n'y a pas de... il y a rien... je faisais des petits trucs et puis Hervé Hop, ça partait là, là ou là mais tu ne savais pas où ça partait...

Tanquerelle

Mais c'est que lorsque tu fais un travail comme ça de témoignage, tu pourrais partir du principe que le témoignage est suffisamment intéressant pour ne pas en faire trop, c'est vrai qu'il faudrait avoir confiance, moi j'aurais dû avoir confiance beaucoup plus en ce qu'on racontait, sauf que je n'avais pas assez confiance en me disant "mais qui ça va intéresser ?", tiens tu vois ça rejoint la question "à qui on s'adresse ?" et à un moment c'est vrai que je me suis posé la question "ça va intéresser qui cette histoire ?" et donc je crois que c'est pour ça que j'ai eu cette envie de l'animer, de rendre ça plus vivant, de jouer avec... parce que la Bande-Dessinée est un art qui permet de faire pleins de choses sans argent, c'est à dire qu'on peut devenir géant, on peut se transformer en souris, on peut... sans que ça ne coûte le moindre sous puisque il s'agit juste de le dessiner. Mais du coup j'ai utilisé ça vraiment à 100%, je me suis dit "j'ai le droit de faire ce que je veux", faut que j'arrête de dessiner Yann et moi à une table alors que je peux nous dessiner en train de voler ou autre...

Yann

Et puis le côté comique, le côté où on se fout de notre gueule, je crois aussi c'est important. Le côté rigolo...

Tanquerelle

Oui d'avoir de la dérision, oui

Yann

De ne pas s'y croire, c'est pour ça que je te dis toujours "pas militant" et moi je dirais maintenant on se dépatouillait au mieux en faisant les choses. Tu vois bien avec l'histoire de restaurant, c'est pareil, tu fais que bouger, bouger au mieux et souvent tu te ramasses la gueule, même si ça faut pas le dire [Rires]. Mais bon c'est compliqué après tu dis "c'est pour qui ?" tu sais très bien c'est de l'utopie, machin, tu es bien placé pour savoir, tout le monde est bien placé pour savoir que ce n'est pas nouveau et que ce n'est pas fini sans doute, enfin faut espérer, même si c'est pas très bien parti.

Benjamin

Je lis un peu la question qui suit pour essayer d'éviter la redite pour vous. Vous avez un peu répondu. Donc la prochaine question elle est sur la temporalité...

Tanquerelle

Ouai

Benjamin

A chaque question à chaque fois je fais des gros titres où je m'amuse à faire de provoc' à moi même et puis... "Où avez-vous trouvé le temps de faire ça ?" Point d'interrogation et d'étonnement un peu...

Unknown

[Rires]

Benjamin

Donc la première question c'est "combien de temps cela vous a pris ?" et cela vous prend si jamais ça continue... On a un peu parlé des 6 ans, 6 ou 7 ans mais si vous avez d'autres trucs à redire allez-y. "Pourquoi le raconter maintenant ?" vous l'avez un peu évoqué mais ça peut être aussi le redire, vous parliez de contexte notamment ce qui m'intéresse, vous parliez de contexte de sortie, que c'est mal sorti, je suis curieux de voir... enfin si vous voulez m'en dire un peu plus.

Tanquerelle

Oui oui très bien.

Benjamin

"Quelle est la temporalité globale ?" On l'a dit, l'espace-temps global. Moi aussi je suis curieux dans le monde de la BD, de voir entre le blocage, avoir la bourse, avoir l'éditeur pour pouvoir y aller. Ça veut dire ça dure combien de temps ? Faire une BD c'est combien de temps ? L'imprimer... voilà, ce processus la je le connais un peu moins donc.... voilà déjà.

Tanquerelle

Alors redis-moi la première question comme ça je...

Benjamin

"Combien de temps ça vous a pris ?", donc on peut renommer dans la globalité...

Tanquerelle

C'est ce que je disais, on a bien mis 6, peut-être 8 ans avant de vraiment se lancer dans le truc...

Yann

Ah oui ?

Tanquerelle

La première est sortie en 2008 et je pense qu'on a dû commencer à en parler, moi j'ai rencontré Nolwenn en 1991, il a fallu peut-être 10 ans pour qu'on se connaisse et qu'on se connaisse bien tu vois, et je pense qu'on a commencé à en parler à la fin des années 90 et qu'il a fallu... moi j'ai commencé à la Bande-Dessinée en 98 et 2000-2001 mon premier album couleur classique est sorti, mais en 98 mon premier album chez l'association est sorti. Donc je pense que c'est au début des années 2000 qu'on a commencé à évoquer cette histoire-là. Donc il a bien fallu, je pense, 8 ans avant que l'album sorte réellement, le premier volume. Et le deuxième est sorti en 2010. Voilà c'est un peu tout ce temps-là et je n'y ai pas bossé tous les jours dessus évidemment et Yann non plus. Mais on se revoyait régulièrement pendant ces 8 années...

Yann

Il y a eu plusieurs fausses pistes.

Tanquerelle

Avec pleins de fausses pistes énormes...

Yann

Attends... une fois qu'on avait décidé que c'était bon c'était à partir du moment où tu fais un entretien tu démarres, là c'est devenu concret, on est d'accord ?

Tanquerelle

Ouai, ouai

Yann

C'est à dire que même avant on se voyait un peu, mais on ne passait pas du temps, ça ça ne marchait pas de toute façon.

Tanquerelle

Moi je me rappelle d'un déclencheur, j'avais... parce que c'est aussi un contexte. Donc cette BD, tu disais "pourquoi à cette époque-là ?", parce que je te disais justement qu'il y avait aussi eu depuis les années 90 un renouveau de la BD de reportage, de témoignage...

Yann

Davodeau, machin...

Tanquerelle

Il y avait, sur des bases déjà très importantes avec Maus Spiegelman, il y a eu ensuite c'est vrai le plus connu Persepolis de Marjane Satrapi mais moi aussi j'avais énormément d'admiration pour les livres de JC Menu qui s'appelle Livret de Phamille, qui parle vraiment d'un quotidien très autobiographique et surtout l'Ascension du Haut Mal qui est donc un livre de David B. qui m'avait énormément marqué où il parle de lui mais aussi de son frère et de la maladie de son frère. J'ai la chance de bien connaître David B. et je lui avais envoyé...

Yann

Je m'en rappelle.

Tanquerelle

...un essai, qui était un essai vraiment... bref je lui avais envoyé et il m'avait fait un retour en me disant "je trouve ça très caricatural, j'ai l'impression d'être dans une espèce de film des années 70, avec Jean Lefebvre et les Babas cool dans un village".

Yann

C'était pas vrai quoi, on tournait autour du truc...

Tanquerelle

...il me disait "mais pourquoi tu ne racontes pas ce qui est vrai ? Le vécu..." Et il avait complètement raison, complètement raison. Yann, sans doute par pudeur, et moi...

Yann

Tu veux toujours mettre du recul sur les choses, c'est pas nous! je voyais toujours le regard des

enfants...

Tanquerelle

Et donc quand il a dit ça a quand même, je pense, était un gros déclencheur, je me suis dit "mais oui il a raison, mais pourquoi on ne raconte pas cette histoire réellement". Sauf que l'on a mis du temps, c'est quand même dingue, à se dire "ben en fait ça ne se fera que par le biais des entretiens" et c'est vrai qu'il y a eu une autre Bande-Dessinée qui m'avait aussi interpellé, qui s'appelle La guerre d'Alan d'Emmanuel Guibert qui est une série aussi d'entretiens avec un américain vivant en France et qui a fait la seconde guerre mondiale et donc qui raconte ses mémoires, son histoire au dessinateur Emmanuel Guibert et qui était sur la base d'entretiens. Ce qui était drôle, c'est qu'après que la BD... quand j'ai aussi proposé la Bande-Dessinée on m'a dit "ah mais ça fait énormément penser à Les mauvaises gens d'Etienne Davodeau" et je le redis parce que c'est vrai que la personne à l'époque, l'éditeur qui m'a dit ça, qui n'a pas voulu de la BD d'ailleurs, ne m'a pas cru quand je lui ai dit "mais je ne la connais pas". Moi j'avais lu Rural d'Etienne mais je n'avais pas lu Les mauvaises gens et c'est vrai que lorsque je l'ai lu je me suis dit "ah ben oui c'est vrai on parle d'une époque, on parle d'entretiens avec quelqu'un de proche pour lui puisque c'est ses parents" mais le fait est que ce n'est pas du tout ce qui m'avait influencé dans cette envie avec Yann de faire ça. C'est rigolo, comme quoi il y a des fois où on a l'impression qu'une oeuvre est très inspirée de mais là c'était vraiment pas le cas. Et moi c'était beaucoup plus La guerre d'Alan et l'Ascension du Haut Mal qui sont pour le coup beaucoup moins proche de ce qu'on a fait derrière. Donc voilà le contexte.

Unknown

[Sonnerie téléphone]

Yann

Portable je m'excuse... c'est la communauté qui continue, il y a toujours des problèmes... Oui allo...

Tanquerelle

Donc qu'est ce qui...

Benjamin

Sur le contexte de sortie pourquoi il disait que ce n'était pas le bon moment ou je ne sais... pourquoi...

Yann

Attends j'ai une crampe...

Tanquerelle

Ah merde, une crampe au pied ?

Yann

Oui une crampe à la cuisse... ça y est...

Tanquerelle

Ca fait mal ça... Alors contexte de sortie... oui parce qu'en fait il est sorti en 2008, au mois de mai, pour, pas pour mais ça s'est fait comme ça, pour les 40 ans de mai 68 et sur le coup on s'est dit "c'est rigolo"...

Yann

On s'est dit "super", même l'éditeur à dit "génial on en profite"

Tanquerelle

...et puis on s'est rendu compte que ça nous a... alors est-ce que ça nous a desservi ou pas j'en sais rien en fait c'est difficile de savoir... mais on s'est retrouvé dans une espèce de vague de bouquins...

Yann

un peu noyé...

Tanquerelle

...et noyés alors que nous on ne racontait pas... mai 68 était un bout de l'histoire, c'était le pourquoi du comment. Et j'ai l'impression ça nous a un peu noyé dans une espèce de masse de livres qui sont sortis là-dessus et bon c'était peut-être un peu dommage finalement, c'est pour ça que c'était pas au bon moment.

Benjamin

D'accord. Je passe à la suivante, vous avez un peu répondu, je reviendrai juste me dire un peu comment ça s'est passé, et surtout les limites si vous en avez, de l'entretien, de vos entretiens que vous avez mené entre vous deux qui a permis le cheminement justement. Est-ce que, en dehors de la BD, le fait de faire ces entretiens avec la connivence, le fait que vous vous connaissiez bien etc, est-ce que ça a joué sur quelque chose ?

Tanquerelle

C'était assez bordélique je pense au début... Les entretiens se sont déroulés correctement, comme il fallait, on avait quand même une sorte de chemin de fer ou de canevas qui nous permettait d'avancer, c'est vrai que le... en fait là pour le coup vraiment je remets la lumière sur Yann, c'est que les entretiens c'est quand même énormément Yann qui les ré-écoute et qui a re-sorti de ça la substantifique moelle [Rires]... non mais c'est pas faux quoi, moi je sais que je les ai écouté mais c'était... c'est pour ça que Yann est crédité comme co-scénariste, parce qu'il ne s'est pas juste limité à se faire interviewer. Donc il y a vraiment eu un gros travail de Yann ensuite de re-taillage...

Yann

de re-mise en place sur les thèmes, les machins... ce que tu connaissais en plus

Tanquerelle

oui, oui.

Yann

Moi je vois bien il disait que je dessine mais je ne dessine pas mais j'avais des bricoles du coup j'avais ce qu'on pourrait dire l'aisance sur ce qu'Hervé avait le plus de mal à placer et après Hervé il se démerdait parce qu'il fallait cadrer tout ça, parce qu'on avait 5, 6 heures, je ne sais plus combien, d'entretien, c'était long...

Tanquerelle

Oui, oui, moi j'ai vraiment réadapté le matériau qui était déjà travaillé par Yann pour en faire de la Bande-Dessinée mais c'est vrai que c'est vraiment Yann qui a re-travaillé à partir de ces entretiens. Donc c'est vrai que la limite des entretiens, c'était ça, c'est qu'il manquait encore plein de choses, on avait les entretiens c'était la base parfaite mais il a fallu que Yann re-travaille ça, re-découpe et que moi je ramène ma partie Bande-Dessinée narrative là-dessus en disant "oui mais là il me manque quelque chose, là je peux pas, c'est pas assez... c'est bien ce que ça dit mais il me manque une anecdote ou quelque chose pour faire vivre ça..." En fait moi j'étais vraiment le vrai candide, le vrai-

faux candide, mais en même temps assez candide quand même là-dessus pour demander à Yann le maximum d'information pour que je puisse en faire une vraie Bande-Dessinée.

Yann

Les mecs de BD ils sont très pointus, ne pas faire n'importe quoi : "qui est-ce qui dit ça ? Lui il n'a pas dit ça, si il aurait dit ça lui, très bien!" C'est pas mal parce que c'est un peu implacable, tu ne peux pas raconter trop de conneries [Rires] et toujours dans le côté réalisme.

Benjamin

Et tout ces échanges-là, ce travail-là, se fait de visu, concrètement, par échanges d'e-mails ? Je ne sais pas comment...

Yann

Au début on s'est vu un peu, après de moins en moins...

Tanquerelle

Oui oui, à partir du moment où j'avais le matériel...

Yann

Après oui il avait le cadrage et tout, il faisait ce qu'il voulait...

Tanquerelle

Et je t'envoyais des pages...

Yann

Voilà. Et c'est tout... C'est pour ça qu'évidemment c'est bien plus de boulot... Mais c'est vrai qu'il fallait ce cadrage-là...

Tanquerelle

Mais on a quand même bossé ensemble, on est parti un week-end entier à bosser là-dessus, on est reparti même plus tard, dix jours sur le deuxième volume à bosser ensemble, bon c'était aussi un côté sympa mais moi j'étais bien dedans quand même, enfin c'était vraiment dix jours de boulot, ce n'était pas juste dix jours à blablater, c'était du boulot intense mais c'était pas mal que Yann soit là, du coup en direct je pouvais lui poser des questions, c'était chouette. Mais évidemment qu'on se voyait en famille ou autre, on en parlait.

Benjamin

J'arrive à l'avant dernière question, c'est celle où je vais aller creuser un peu plus sur tout ce qu'on a dit un peu, comment dire... je vous la pose au lieu d'essayer d'introduire! "Quelle(s) légitimité(s) à raconter cette histoire ?" Donc c'est justement cette question-là de, un moment arriver... parce que vous l'avez dit, il y a les craintes de comment ça va être perçu par les autres etc et à un moment vous vous êtes quand même lancé. En tout cas j'ai l'impression, c'est des questions que l'on se pose de légitimité, notamment pour vous de dire "bon là j'y vais, ma voix va porter la voix du collectif, et j'ose quoi"

Yann

Ah non ben justement pas la voix du collectif...

Benjamin

Ou l'histoire du collectif à travers une voix en tout cas...

Yann

Oui mais c'est ça!

Tanquerelle

Oui c'est très important...

Yann

C'est à dire, hors de question de dire "bon tout le monde est bien d'accord" justement, quand tu parlais de... et quand je dis pas militant... non c'est que moi là, je m'en rends compte si tu veux maintenant, vu que je suis très vieux, qu'il y a beaucoup de choses qu'il y avait que moi qui pensait, surtout avec le changement de la boîte et tout... et la communauté c'était ça et tu verras au fur et à mesure que souvent c'est ça. Je m'égare un peu...

Tanquerelle

Non non, mais c'était ta parole.

Yann

Oui, ce n'était absolument pas dire "voilà ce qu'on a fait!" c'est "moi ça m'intéressait dans un contexte, pas du tout les autres..."

Tanquerelle

Oui oui, la légitimité, ou pas j'en sais rien, Yann a toujours eu une manière de raconter ça et de raconter cette histoire bien à lui avec beaucoup d'humour avec un côté rentre-dedans, trublion ou je ne comment dire mais en même temps assez finement ce n'est pas que juste "j'te raconte mon histoire...", je n'allais pas non plus faire un mec sur de lui ça ça m'aurait fait chier je pense, quelqu'un de sûr de son fait et de très militant justement dans sa manière de penser les choses. Je ne sais pas si j'aurais été très à l'écoute de ça...

Yann

C'est dans ce sens-là où je disais que les questions d'Hervé étaient super, elles te poussaient au cul parce que c'est ça : "tu pensais quoi là ?"...

Tanquerelle

C'est pour ça que je dis "faussetement candide", parce qu'à la fois j'étais réellement candide sur cette histoire-là, et je m'en rends compte même maintenant en entendant parfois des émissions sur les communautés ou sur 68 tout ça, sans déconner moi j'ai une culture très limitée de toute cette période-là et de l'activisme de cette période-là. Donc je pense que quelqu'un de beaucoup plus au fait aurait pu intellectualiser, encore plus, ce livre-là surtout sur la période de 68. Moi je l'ai prise vraiment comme une histoire humaine, surtout l'histoire de Yann, et par extension à l'histoire de ma femme, des gens que je connaissais autour mais c'était d'abord l'histoire de Yann, sa manière de raconter, notre amitié et donc la manière dont moi j'allais lui poser des questions, le pousser dans ses retranchements, et puis évidemment, d'une certaine manière, de parler de moi aussi, de mon enfance ou ce genre de choses-là mais quand même le plus limité possible mais évidemment ce n'est pas pour rien que je lui dis... c'était naïf quand je lui dis ce genre de phrases, je le fais exprès parce que ça sert le propos mais je le pense réellement enfin je l'ai pensé réellement à une époque. Donc si je remets ces questions-là dans la BD, ce n'est pas pour rien, c'est parce que j'ai réellement pensé ça. Il s'agissait de jouer avec tous les codes du témoignage, du reportage et tout ça mais en rapportant une parole vraie et un échange vrai.

Yann

C'est vrai que ce qui m'intéressait aussi c'était de ne pas être militant.

Tanquerelle

Oui oui ça tu l'as dit...

Benjamin

Oui oui j'ai cru l'entendre

Unknown

[Rires]

Yann

Non non mais je veux dire... bon....

Unknown

[Rires]

Benjamin

Mais pourquoi alors ? Qu'est ce que vous entendez dans "militant" ? Alors ne pas l'être... qu'est ce que vous...

Yann

Ne pas donner de sens... c'est tout, c'est tellement compliqué si tu veux, l'humain et machin... et si tu rajoutes l'économique là-dedans. En fait c'est un peu bateau mais c'était que les gens se posent des questions sur eux mais ne pas dire "c'est comme ça qu'il faut faire pour être heureux". Non pas "se pose des questions sur eux" mais "se posent des questions sur des histoires de gens qui vont naïvement faire des trucs comme ça" et rappeler que tout le temps ça attire tout le monde et que tout le temps c'est compliqué et comment faire... [Rires] je n'ai pas la réponse, alors que je croyais l'avoir...

Tanquerelle

Tu m'arrêtes si je me trompe, mais il y avait un côté un peu désabusé, plus important peut-être à l'époque...

Yann

Après, à la fin...

Tanquerelle

...à la fin de ta part, qui est peut-être actuel maintenant, mais à l'époque qui était vraiment désabusé aussi sur cette histoire et c'est vrai que la dessus... ça oui c'est un truc sur lequel on a peut-être appuyé un peu et peut-être trop d'ailleurs...

Yann

un peu trop, parce qu'en plus à la fin de la BD j'étais de moins en moins bien avec la boîte, je sentais que ça allait foutre le camp...

Tanquerelle

...et donc ça on l'a appuyé ...

Yann

C'est ce que disent les gens...

Benjamin

Moi je ne l'ai pas ressenti plus que ça...

Tanquerelle

Oui voilà, c'est rigolo parce que nous on s'est dit "ah peut-être qu'on aurait pu être un peu plus positif sur la fin"...

Yann

Plus optimiste... non c'est la merde, c'est merdeux, enfin c'est dur quoi...

Tanquerelle

Le seul truc sur lequel on s'est trompé et ça on l'a reconnu, c'est via une personne de la communauté enfin du moulin qui nous l'avait dit, c'est pas vrai quand vous dites que c'est redevenu un village comme les autres, enfin en tout cas un hameau comme les autres...

Yann

Oui oui

Tanquerelle

et ça c'est vrai, elle avait raison et d'ailleurs elle le dit dans les témoignages de l'intégral que ça c'était important. Parce qu'en fait non ce n'est pas vrai, il y a évidemment dans ce hameau des maisons qui sont habitées par des gens qui n'ont jamais rien eu à voir avec cette histoire-là et qui s'en foutent, s'en contre-foutent donc ça c'est évident par contre, il y a un quand même un groupe, un foyer encore actuel, d'anciens ou pas d'anciens d'ailleurs, mais de gens qui...

Unknown

Café ?

Yann

Oui café et pour moi un verre de rouge.

Tanquerelle

Ah non moi ça ira, café allongé.

Benjamin

Oui moi aussi. Un thé plutôt.

Yann

Tu vois je... je re-bois...

Tanquerelle

Oui, ça y est tu reprends du poil de la bête!

Yann

Non mais c'est parce que j'ai eu un infarctus il n'y a pas longtemps alors... Oh dis donc je ne suis pas du tout habitué à cette histoire d'infarctus, dire "j'ai eu un infarctus"... Ca te fait quoi ? Tu trouves ça chic ?

Unknown
[Rires]

Benjamin
Non c'est plutôt...

Tanquerelle
...emmerdant [Rires]

Benjamin
...c'est un signe quoi, oui... c'est un signe de quelque chose...

Yann
Tu vois ça fait un peu chic quand même...

Tanquerelle
Qu'il est con...

Yann
Et qu'est-ce que tu disais ?

Benjamin
Donc les gens qui vivaient dans le hameau...

Tanquerelle
Oui oui il y a une belle... il y a quand même quelque chose de fort qui reste encore actuel...

Yann
Bien sûr, ouai ça a marqué...

Tanquerelle
On l'a vu lors de moments durs, de mort ou de gens...

Yann
Il y a un gars qui s'est suicidé, tu vois c'est lourd... et donc ça reste solidaire, évidemment tu ne peux pas... non mais ça faut le savoir...

Tanquerelle
Oui oui, ça reste important, il y a quand même...

Tanquerelle
Tu ne désespère pas ? Il y a quand même des côtés positifs...

Benjamin
Non non, si je suis je là c'est bien le cas...

Unknown
[Rires]

Yann

Après dire... non moi ça me démangerait mais plus au niveau économique maintenant. Moi c'est plus le niveau économique qui me... parce que au niveau humain les gens se dépatouillent par contre au niveau économique dire "il faut..."

Tanquerelle

En fait c'est la dessus qu'on pourrait dire le seul côté militant que tu aurais pu avoir, militant avec peut-être des guillemets, mais c'était de dire "attention c'est pas simple que ça"...

Yann

Oui voilà, faites gaffe à ce que vous faites...

Tanquerelle

...et c'est vrai qu'on était pétris de bonnes intentions mais c'est difficile, l'individu revient toujours et tu as beau vouloir le chasser c'est dur. Donc finalement on n'a pas été militant en tout cas encore moins moi peut-être, mais sur le côté les communautés c'est sympa ça surement pas, on n'a pas non plus était à l'inverse à dire "surtout jamais", c'était pas un livre pour démolir les communautés, au contraire, d'ailleurs il y a plein de gens qui sont venus me voir, ou te voir, pour dire qu'ils voulaient faire une communauté... Notamment pour parler de diffusion, il y a eu une version espagnole d'une jeune maison d'édition très militante je crois, qui a donc fait la version espagnole de la Communauté et le mec nous disait qu'il avait été dans des communautés en Espagne et en Galice je crois, où le livre servait dans les réunions de cette communauté comme exemple. Ca c'est assez touchant parce que tu te dis "c'est dingue quand même" et je pense qu'en effet ça peut être une bonne base pour s'expliquer les choses...

Yann

Oui c'est dans ce sens-là que je disais qu'il était pas trop mal fait, je crois qu'il est pas trop mal fait honnêtement, c'est honnête en fait, je crois que c'est ça... c'est du recul... juste essayer de dire au mieux "la vie est dure, comment tu fais ?"

Tanquerelle

Et puis l'histoire de cette communauté-là moi me semble être exactement ce que j'ai toujours pensé là-dessus, c'est à dire qu'à la fois c'est super les aventures communautaires, ou en tout cas de groupes, collectives puisque ça dépasse la communauté, collective moi je trouve toujours cela très existant et je me rends que j'ai toujours eu beaucoup d'oreille, d'intérêt pour ça et j'en vis une actuellement, on bosse pour un magazine...

Benjamin

Professeur cyclope.

Tanquerelle

Oui voilà, et qui est une aventure collective, d'amis, des potes, mais c'est quand même dur, ça reste pas simple que c'est... mais voilà c'est une autre façon de l'envisager. En tout cas cette histoire-là, moi ça m'a aidé à me construire aussi de faire ce livre-là. Comprendre ce que je voulais... ça aide toujours forcément. Donc c'est intéressant...

Benjamin

Sur la légitimité, c'est d'abord votre regard à vous sur le regard des autres, c'est à dire : est-ce qu'il y a quelque chose qui vous a été renvoyé, on en a un peu parlé au dessus, vous disiez que vous aviez de bons retours, est-ce qu'à un moment il y a des retours qui vous ont été fait aussi sur un ressenti

que, même si c'était une voix qui porte une expérience collective, ça donne l'impression que ça porte une vérité et que c'est pas forcément celle dans laquelle la personne va se retrouver.

Tanquerelle

Oui ben ça va y réponds... Mais est-ce qu'on t'as un peu remis dans les pattes, si je ne dis pas de conneries, le fait que c'était que ta parole...

Benjamin

...et pas celle du groupe.

Yann

Pas celle du groupe ? Non. Non parce qu'on le dit dès le début...

Tanquerelle

En fait on le dit dès le début du bouquin...

Yann

Tu sais c'est clair : ceci est bien une vision d'une personne et il peut y avoir trente histoires, voilà il pourrait y avoir trente BDs. Non non non ils savent, les gens le savent d'ailleurs. Les gens ils ont dit "bien sûr moi j'aurais pas dit ça"...

Tanquerelle

Et c'est pour ça le fameux cahier était super intéressant.

Yann

Dis donc, il y a deux personnes qui n'ont pas écrit là-dedans... s'il y avait eu un malaise ils auraient... non.

Tanquerelle

Il y a deux personnes qui ont refusé... c'était compliqué.

Yann

C'est des jeunes en plus...

Tanquerelle

Pas que...

Yann

Ah oui il a Béatrice.

Tanquerelle

Cites pas des noms toi!

Unknown

[Rires]

Benjamin

Je la "flouterai"...

Tanquerelle

Ca ne sera pas utilisé.

Unknown

[Rires]

Unknown

[Interactions avec serveur, cafés, thé...]

Yann

Et après sur l'accueil ce qui est incroyable... tu as déjà lu une critique négative ? Moi je n'ai pas vu, en vrai...

Tanquerelle

Non, vraiment. J'ai pu avoir des critiques constructives sur la manière de l'avoir fait, des longueurs peut-être au début, des hésitations, des choses comme ça...

Yann

Mais il n'y avait aucun truc de "pour qui ils se prennent ?" ou je ne sais pas quoi, ça ça m'a fait plaisir.

Tanquerelle

Si tu ne te rappelles pas d'un mec sur un blog qui disait...

Yann

Ah ça peut pas marcher ?

Tanquerelle

...non il disait "ce vieux schnock..."

Yann

C'est celui là!

Tanquerelle

Oui c'était hyper drôle, "ce vieux bourgeois qui je sais pas quoi..."

Benjamin

C'était un commentaire ou un article ?

Tanquerelle

C'était un mec qui faisait un article et qui était assez méchant d'ailleurs sur le Tome 1, le mec on ne savait pas... On se disait "putain c'est dingue", ouai "ce vieux bourgeois" ou je ne sais pas quoi enfin c'était assez vieux.

Benjamin

C'est son blog perso d'où il parle ?

Tanquerelle

Oui c'était un blog perso.

Yann

Il y aussi un forum qui disait "ouai c'est pas vrai ça n'existe pas, c'est pas possible".

Benjamin

Oui, qu'ils viennent discuter un peu de notre côté.

Yann

Oui mais je veux dire c'est vrai que ça là dessus ce n'était pas grave, car je sais que tout ce que je dis est vrai. Les paroles des voisins à la fin moi je sais bien c'est mes copains, je les vois tous les jours, enfin pas tous les jours mais...

Tanquerelle

Non, non mais après voilà c'est toujours pareil sur Internet il y aura toujours un flot... mais bon pas tant que ça...

Unknown

[Serveur]

Tanquerelle

Mais c'était une manière d'être prévenant, déjà, dès le premier tome on savait qu'il fallait le dire, le mettre dans une intro, que c'était une parole, une vision et pas l'histoire de la communauté en soi.

Yann

C'est évident.

Benjamin

Je vais sur la dernière question alors, c'est la question "et après ?", et après plutôt dans la suite de cette BD sur la communauté, est-ce qu'il y a, je ne sais pas, des envies ou pas, des pistes. Pour vous c'était une chose et maintenant c'est terminé ou est-ce qu'il y a peut-être des trucs, vous vous laissez des portes ouvertes ? Notamment à des projets qui vous seraient proposés comme France Culture... je veux bien que vous m'en causiez deux mots sur France Culture, est-ce qu'ils vous ont juste demandé l'autorisation, c'est des droits ?

Yann

C'est une fille.

Tanquerelle

C'est juste une autorisation qu'on nous a demandé, moi j'ai pris contact avec cette personne parce qu'on avait son nom et je me suis dit "ah..." mais moi c'était pas dans l'idée de travailler puisque je me suis dit...

Yann

Elle non plus, c'est une actrice en fait...

Tanquerelle

Réalisatrice...

Yann

Qui fait aussi des pièces...

Tanquerelle

Théâtre et cinéma.

Yann

Fille de Marie C... Donc elle ça l'a touché, on le voyait bien... "Est-ce que je peux ?"... oui tout de suite évidemment.

Benjamin

C'est elle qui réalise l'émission ?

Tanquerelle

Qui a adapté.

Yann

Elle a écrit quoi.

Tanquerelle

Il y a un réalisateur autrement. Elle, elle l'a adapté et on nous a demandé juste l'autorisation pour les droits mais j'étais déjà suffisamment content. Bon il y a avait quand même France Culture, tu te dis bon... Ca aurait été RTL, je me serais un peu plus méfié déjà... Mais je ne crois pas que RTL aurait été intéressé...

Unknown

[Rires]

Tanquerelle

Donc bon... Je me suis dit France Cu, ça va quand même être pas mal...

Yann

C'est venu comme ça, non on n'a rien fait...

Benjamin

Ca c'est pour eux, c'est eux qui sont venus vers vous mais vous est-ce qu'après une BD sur le côté économique de la coopérative ?

Yann

Tu veux me faire fusiller ?

Tanquerelle

Il voulait qu'on fasse ça... Il voulait qu'on fasse l'histoire de la boîte après...

Yann

Evidemment... Quand ça a brûlé à la fin de la BD, on se dit "merde on a arrêté et on a tout foutu sur la boîte", tout l'espoir, tout le machin. Mais c'est catastrophique... Donc tu ne peux pas faire ça, il faut le faire sous une autre forme.

Tanquerelle

Toi tu as écrit une pièce de théâtre la dessus... Tu as écrit une pièce de théâtre ?

Benjamin

Ah oui ?

Yann

Oui non mais pour rigoler...

Benjamin

Mais elle a été jouée ?

Tanquerelle

Non non non, il a juste écrite pour lui...

Benjamin

D'accord

Tanquerelle

mais elle existe. Comme quoi tu avais envie de raconter ça encore sous une autre forme ?

Yann

Oui oui de toute façon... Après ça m'énerve... Ce qui m'énerve.... J'aimerais bien dire pleins de trucs mais... Parce qu'en plus c'est une boîte hyper connue qui marche à fond la caisse...

Tanquerelle

Ah oui mais ça c'est autre chose, c'est une autre aventure...

Yann

...qui pour moi n'est plus dans le machin... Et donc j'ai du mal à m'en... évidemment m'en détacher...

Benjamin

C'est lié... Il y a du lien... avec ce que vous vivez, ce que vous avez vécu... c'est normal.

Yann

Oui

Benjamin

C'est forcément rattaché à votre parcours...

Tanquerelle

Ah ben oui.

Yann

Non mais c'est bien on était content. Non mais après il n'y a rien eu... c'est pour ça que je t'ai dit tout à l'heure, à la deuxième bibliothèque qui demande "vous voulez pas venir faire une intervention ?", là j'ai dit non. On n'est pas des anciens combattants....

Tanquerelle

Oui et puis des années après... Tant que tu es dans la promotion du truc...

Yann

Alors tu peux continuer...

Tanquerelle

Ouai non non, moi ça je te comprends...

Yann

C'est même ridicule...

Tanquerelle

Et puis tout dépend de la demande, de comment c'est fait... c'est toujours pareil. Ca dépend pourquoi, comment, avec qui, dans quel contexte... c'est toujours pareil.

Benjamin

C'est sûr.

Tanquerelle

Des fois tu te dis ben oui ça peut valoir le coup... parfois c'est compliqué... parce que tu es passé à autre chose en fait...

Benjamin

Je me doute oui. Est-ce que vous avez des chiffres un peu en quantité d'éditions ? Combien ont été édités ?

Tanquerelle

Le premier volume, le premier tome est sorti je crois 6000 exemplaires qui ont été imprimés et le deuxième sans doute beaucoup moins parce que le premier n'avait quand même pas été beaucoup vendu quand le deuxième est sorti. Donc ils ont dû peut-être en tirer 4000, tu vois, j'en sais rien par contre c'est des chiffres sûrs. Et puis l'intégrale ils l'ont peut-être sorti à 2000 exemplaires ou 3000. Mais ça je ne suis pas sûr mais je sais que c'est à peu près dans ces trucs-là.

Yann

Et là ils viennent de rééditer.

Tanquerelle

Et donc voilà ils viennent de réimprimer donc l'intégrale, juste l'intégrale évidemment...

Benjamin

Donc quand c'est réédité ça veut dire que le stock a été épuisé ?

Tanquerelle

Voilà, le stock a été épuisé du un, du deux et de l'intégrale première version. Donc pour la Bande-Dessinée ce n'est pas énorme mais c'est pas non plus une catastrophe, vu actuellement le marché, c'est loin d'être une cata... En comparaison avec la littérature c'est des bons chiffres tu vois, parce que la littérature ça vend encore moins.

Yann

Ce qui peut être bien c'est que ce n'est pas mort. Et juste après France Culture ça a reboosté du coup...

Tanquerelle

Un petit peu oui, ça fait évidemment du bien au bouquin.

Yann

Moi je trouve ça pas mal que ce soit une sorte de truc qui ne meurt pas.

Tanquerelle

Oui c'est pas faux, en fait on a toujours eu cette intuition, Yann comme moi, que c'était un livre de fond qui n'était pas inscrit dans une période, dans un moment donné et qui devait disparaître ensuite. Comme c'est le cas pour pleins de livres, dont même des livres que j'ai fait, qui sont juste une histoire et puis une fois que c'est fini que la promo est finie, qu'il n'est plus en librairie, tu sais que rien ne va le relancer ce livre-là. Surtout s'il n'a pas très bien vendu. Alors que la Communauté, je me disais "ça n'a pas très bien vendu" clairement ça nous faisait chier, mais je me disais "c'est quand même un livre de fond et je suis sûr qu'un jour ou l'autre on en reparlera pour telle ou telle raison". C'est pour ça que j'étais extrêmement content de l'adaptation sur France Culture, c'est que ça corroboré ce truc-là, je me disais "ben oui on avait pas tort", ça intéresse et ça a intéressé des gens. Parce qu'on a eu quand même vachement de retours de bouche à oreille sur ce livre-là. C'est sûr que c'est un livre qui s'est beaucoup prêté, donné...

Yann

Ben évidemment avec les "margos" ça se prête... tu comprends...

Benjamin

A cause d'eux on s'y retrouve pas...

Unknown

[Rires]

Tanquerelle

On aurait mieux fait de s'adresser à des bobos plein de thunes...

Unknown

[Rires]

Tanquerelle

Non mais c'est vrai je crois que c'est un livre de bibliothèque déjà, de médiathèque, donc un livre qui se lit de main en main... donc ça, c'est moins ressenti sur les ventes [Rires] mais ça c'est vachement ressenti dans le bouche à oreille. Moi il y a quand même énormément de gens qui m'en ont parlé et qui m'en parlent encore, donc comme quoi c'est... Et c'est pour ça qu'il y avait cette intuition, on ne l'aurait pas eu si personne ne nous en avait parlé... On se disait "quand même merde c'est dingue le nombre de gens qui m'en parle" et c'est pas la même chose pour les ventes. C'est rigolo...

Benjamin

Au niveau de l'entretien formel je pense qu'on a terminé, sur les questions que j'avais à vous poser, je pense avoir fait le tour.

Trace #2 : Naz ; 09/01/14

Benjamin

Donc il y a six gros temps dans la découpe des questions. Alors je te les lis dans l'ordre, sachant que j'ai déjà fait un entretien il y a un mois et je me suis rendu compte qu'effectivement, j'ai beau être strict comme ça, tu viendras sûrement à répondre à des choses avant donc c'est pas grave. On va naviguer un peu comme ça. Donc la toute première question c'est "pourquoi raconter cette histoire ?" et je te lis après dessous il y a des sous questions : "pourquoi as-tu fais ça ?" donc dans quel contexte, "quelle(s) envie(s) ?", que ce soit les tiennes ou celles d'autres, voilà, comment tu es arrivé à faire ça ? Et, ça c'est une question qui sera un peu récurrente à chaque partie : "quelle(s) limite(s) (ou non) tu as pu voir à ce qui a été produit ?". Je te laisse répondre comme tu veux, tu dérroles et je te...

Naz

Ben en fait, pourquoi j'ai fait ça ? ... c'est extérieur en fait, c'est un travail de commande en fait, c'est "Emile a une vache" qui m'a demandé, justement par rapport à la problématique. C'est que "Emile a une vache" étant une asso qui fait, on va dire... je sais pas comment on pourrait appeler ça... de l'éducation populaire ou du moins de l'activité culturelle en milieu rural. Et jusqu'à présent ils faisaient un festival en fait où ils faisaient venir l'artiste chez l'habitant, que ça soit du chant, enfin surtout de la BD, mais ils ont fait aussi du théâtre, de la photo... donc les gens postulaient et après il y a des artistes qui venaient et qui produisaient chez l'habitant. Et là le problème qui s'est posé c'est qu'ils ont demandé donc à cette structure de gens militants qui se sont mis... c'est un peu Manon des sources, ils ont choisi le pire endroit de la Creuse où aucun agriculteur se serait mis et ils sont biens discrets dans leur coin et en fait "Emile a une vache" leur a demandé. Comme c'est un collectif, il y avait une partie qui était foncièrement contre, l'autre qui était plus ou moins pour et d'autres qui étaient pour. Mais comme aussi ils sont un peu, on va dire, positif, ils se sont dits "ben pourquoi pas". Sauf, je pense, qu'ils ne savaient pas trop à quoi ils s'engageaient. Mais en se disant "pourquoi pas", ils avaient quand même mis des restrictions qu'étaient : pas de photos, pas de vernissage chez eux, pas de visiteurs. Donc ils étaient d'accord pour qu'un artiste intervienne chez eux mais pas qu'il y ai tout le côté... institutionnel, spectacle... Donc ce qui posait problème pour les personnes d'"Emile à une vache", c'est qu'il leur fallait un rendu ne serait-ce que pour les institutions, des subventions et même pour eux je pense, pour savoir ce qui s'y passe. Puisque j'ai l'impression que les Ganes, enfin cette structure, il y a un peu aussi ce côté : les gens ne savent pas trop ce qu'ils font, les voient un peu comme des radicaux, en plus avec tout ce qu'il y a dans le contexte avec d'autres structures et notamment ce qui s'est passé à Tarnac, enfin... Donc il y a un peu des gros fantasmes sur ces gens-là quoi. L'idée qui a été faite c'est dire : "tiens si il n'y a pas de photos..." en plus l'art contemporain eux ils avaient un à priori foncièrement contre, ils se sont dits : "bon allez on va faire un effort d'ouverture, pourquoi pas, sachant que ils n'avaient... il y a une personne dans leur collectif qui était le référent, par rapport à ça, donc qui s'occupait de l'artiste, de moi. Et les autres qui étaient plus ou moins bienveillants ou on va dire quelques hostiles qui ne sont pas intervenus par rapport au truc. Donc... je me perds dans ce que je voulais dire... Donc voilà, oui, l'idée c'était de ne pas avoir affaire à ça et, oui voilà, l'hostilité par rapport à l'art contemporain, sachant que eux ils sont vraiment dans une radicalité pour eux, forcément, un artiste, art contemporain, c'est quelqu'un qui palpe de la thune et qui met deux, trois concepts et qui touche pas à l'affaire et qui repart quoi.

Benjamin

D'où l'artiste de Paris vivant à Lyon...

Naz

Voilà, ouai, voilà c'était un peu cette idée... Donc les filles se sont dits, enfin les filles d'"Emile a une vache", parce que c'est essentiellement des filles à 100%, se sont dits "ah ben tiens la BD ça serait un bon... vu qu'ils ont surtout fait un festival de BD... ce serait un bon moyen." Effectivement la BD, le premier contact que j'ai eu avec eux, ils m'ont dit franco "ouai la BD ben ça nous parle parce que l'art contemporain franchement..." Il y avait un côté "genre pfou pfou (geste par dessus la tête) hé...". Donc le truc c'est que moi par rapport à ça, j'intervenais, c'était une commande, d'habitude je ne fais pas... la commande ne m'intéressait pas donc... mais comme c'était une copine qui me demandait ça... que bon ben voilà faut aussi gagner sa vie... et que... parce que c'était un peu payé quand même... c'était pas cher payé mais c'était un peu défrayé et payé... et aussi la Creuse, par rapport à ce contexte militant tout ça, c'était intéressant. C'est vrai que l'expérience était intéressante... Donc c'était une commande, c'est clairement... ça veut dire que ce n'est pas venu de moi, puisque Les Ganes je ne les connais pas plus que ça, j'en connaissais de Rennes, parce que c'est des gens de... enfin quelques-uns sont de Rennes... qui ont fait Sciences Po, tout ça... J'en connaissais, à force d'y aller dans la Creuse, de vue comme ça, des rapports polis mais pas au point de leur dire tiens, je vais squatter chez vous... je n'y avais jamais mis les pieds en fait là-bas quoi. Donc je pense que je n'aurais pas eu l'occasion à part si on m'avait dit "tiens fais-le" de le faire en fait, je ne serais pas venu les voir. Donc le truc de bas c'était ça, c'était une commande, moi je n'ai pas l'habitude des commandes, voilà quoi. Après le truc par rapport au collectif, l'autre point c'est que moi je ne suis pas intervenu pour décrire ce collectif mais vraiment pour laisser une trace de ce que faisait l'artiste contemporain dans ce collectif. Donc c'est ça les limites de la chose par rapport à ta problématique c'est que moi ce n'était pas vraiment sur le collectif, sur leur mode de fonctionnement, donc après c'était plus sur l'interaction justement entre l'artiste et eux sur moi ce que je pouvais en retirer. Après il y a la contrainte de temps aussi, je ne suis pas resté tout le temps et puis il y avait aussi pour eux une contrainte de temps par rapport au rendu. C'est à dire que moi j'aurais voulu faire un truc plus étoffé avec plus de choses si j'avais été libre... si j'avais fait par moi-même, j'aurais été plus loin que ça.

Benjamin

Notamment dans la question que je te demande : "quelle(s) limite(s) (ou non) à ce qui a été produit ?", là notamment c'est ça ?

Naz

Ouai, ouai, c'est ça.

Benjamin

Tu dis que tu n'es pas libre, enfin que tu avais été... c'était quoi, c'était...

Naz

Ben après, au niveau "libertés", il y a... je me retrouve dans une structure avec des gens qui sont un peu, moi je ne l'ai pas vu, mais deux semaines avant ou après, parce que moi je suis allé trois fois là-bas, la dernière fois je suis repassé et ils m'ont dit qu'ils ont été survolé par les hélicos, qu'ils avaient eu... non ça c'était avant, qu'il y avait quand même un petit peu une intimidation au niveau de la gendarmerie, qu'il y a eu à la ville d'à côté, il y avait des tags qui ont été faits, on les accusé parce qu'on a vu leurs camions donc les gendarmes ont débarqué... enfin il y a aussi ce... Ils sont un peu paranoïaque mais ils ont aussi quelques raisons de l'être. Et donc moi arrivant comme ça, ne les connaissant pas tous, voir pas du tout, je ne savais pas trop où je pouvais mettre les pieds, ce que je pouvais faire et ça n'a pas été très clairement dit de leur part, parce qu'ils ne voulaient pas non plus... Donc voilà il y a eu cette limite-là, de savoir où est-ce que je pouvais poliment... tout ce que je pouvais faire ou pas. Alors que dans le fond je pense que j'aurais pu tout faire puisque l'idée, je t'ai

dit, de départ c'était l'artiste, enfin laisser une trace. Et dans ce que j'ai laissé on voit aussi leur habitat, un peu, enfin pas trop, et je me suis aperçu au moment de faire la maquette, tout ça, qu'ils m'ont plus ou moins dit que s'il y avait des dessins qu'ils avaient vu qui n'étaient pas dessus ils seraient vexés quoi. C'était plutôt l'inverse, eux ils étaient là, une fois que c'était fait, ils avaient plutôt envie de se reconnaître, ce qui était assez marrant. Donc j'aurais pu aller beaucoup plus loin en fait que ce que j'ai fais.

Benjamin

Et donc, qu'est ce qui a fait que tu n'aies pas été beaucoup plus loin ? Si tu...

Naz

Ben parce que je ne le savais pas... [rires]

Naz

Ouai, le non-dit, la politesse, savoir où tu peux mettre les pieds... Disons... Alors ce qui était marrant aussi c'est que la première réunion qu'on a eu, comme ils avaient une vision un peu critique de l'art, tout ça, c'était en gros "l'art ça ne devrait pas exister, tout le monde devrait être artiste" c'est un peu leur propos, donc ils ne voient pas pourquoi il y a ce type qui vient, pas de Paris mais de Lyon, qui serait payé, et donc ils demandaient combien on était payé, à combien on était défrayé et ils avaient un peu de la provoque genre "ah ben on va tout mettre ça en commun et tout", bon après au fil de la discussion tu apprends qu'ils touchent le RSA et qu'ils font rien pour s'insérer puisque justement leur discours c'est de ne pas s'insérer, enfin ils font pleins de choses, tu te dis "ha tiens c'est marrant votre RSA est-ce que vous allez le partager sachant que moi-même je suis au RSA et que l'artiste venait d'en sortir" donc il y avait ce point-là puis il y avait aussi l'idée d'avoir une vision un peu... un contrôle ou un truc collectif sur ce qui avait été fait au niveau artistique. Alors par rapport à ce que faisait l'artiste ça se tenait tout à fait, ils pouvaient s'investir dedans. Par contre moi je leur ai dit, je n'ai pas du tout l'habitude de travailler comme ça, ça peut être intéressant de tenter l'expérience mais ça va être du boulot pour vous. Et en fait ils n'étaient pas prêts à faire...ils n'avaient pas le temps parce qu'ils sont énormément... donc ils n'étaient pas prêts non plus à s'impliquer dedans donc... Tout ça parce qu'au départ ils étaient là "ouai nous ça serait bien, quel contrôle on a sur ton boulot", moi je leur ai dit à priori vous n'avez aucun contrôle sur mon boulot, je fais ce que je veux et puis si ça ne vous plaît pas ben on en rediscute après quoi. Sachant l'idée que pour moi ce n'était pas non plus justement de les vexer, de montrer ce qu'il n'y avait pas à montrer... c'est pour ça que moi je leur disais "ben vous me dites ce que je peux faire après moi je le fais puis si ça ne vous convient pas on retire. Je leur disais "si je travaille pas avec des institutions, si je ne fais pas des commandes, ce n'est pas pour... c'est pour ne pas avoir ces contraintes-là si c'est pour les avoir après avec d'autres..." Donc après ce qu'ils proposaient ça pouvait être intéressant, c'était un truc effectivement où on aurait pu travailler ensemble mais moi je sais que je leur montrais ce que je faisais et effectivement eux ils n'avaient pas le temps de s'impliquer dans le truc donc ça ne s'est pas fait... ce qui est marrant aussi c'est qu'ils avaient une idée "ouai tout le monde doit être artiste" et l'anecdote c'est qu'ils me disaient "ouai nous par exemple on a un groupe mais on a pu répéter que deux fois l'an dernier", là je dis "ah ouai deux fois", genre ouai... quand j'entends ça ça me fait un peu rire. Moi l'année dernière, je suis dans la Creuse aussi, et j'ai fais un après-midi "ramasser les foins", je leur dis "mais je ne suis pas agriculteur pour autant" puis ils étaient mort-de-rire "ah ouai un après-midi...". Je leur dis "ben ouai un après-midi, il y avait un orage qui s'annonçait, fallait ramasser le foin... j'étais hyper content, j'étais avec mes potes, j'en ai sué... ça ne fait pas de moi un agriculteur". Je leur disais "deux répets dans l'année ça ne fait pas de toi un musicien, si tu veux tu te mets au RSA, tu revas en ville, tu prends un studio et puis tu joues de la basse et voilà tu vas en faire tous les jours..." Enfin j'expliquais le truc un peu. Donc pour les limites après, eux c'était la théorie, mais après ils sont assez cool donc je m'en suis rendu compte après, un peu tardivement... Parce que moi

l'idée ce n'était pas de vexer les gens non plus, enfin tu arrives dans un truc, tu ne sais pas, tu arrives dans un milieu tu ne sais pas comment ça va être pris comment... Et puis je pense que les gens qui organisait "Emile a une vache" avait aussi une vision un peu faussée de... par exemple à la fin, quand il y a eu la maquette, qu'on leur a renvoyé pour savoir s'ils étaient d'accords, il y a une histoire avec le bélier qui est évoqué comme un lance-flamme, et du coup le retour que j'ai eu c'était que ça craignait avec la DCRI qu'ils avaient aux fesses de mettre un truc comme ça ça pouvait être mal interprété parce que les gens de la DCRI n'avaient pas d'humour... Alors qu'en fait non ces des gens qui leur ont dit "ah bon vous assumez ça" alors que eux ils ont rien vu, tout leur allait, mais c'est des gens de l'entourage qu'ont dit "mais ça craint pour vous machin..." et du coup "Emile a une vache" pensait que ça craignait alors que pas du tout. Donc en fait c'était plutôt faisable hyper facilement. Donc après la limite c'était ça mon... enfin c'est ne pas savoir où je m'étais les pieds, le temps...

Benjamin

Voilà c'est ça, c'est ce qui était non dit...

Benjamin

la commande peut-être ?

Naz

Ouai et puis la commande ouai, savoir effectivement tu as une contrainte "tu dis bon ben voilà faut que tu fasses ça", moi effectivement je pense que j'aurais préféré faire un truc sur leur collectif, plutôt que de... même si ça donne un angle d'attaque c'est marrant quoi. Et puis si j'avais dû le faire je pense que j'aurais pris un an ou deux à le faire alors que là j'ai mis un mois pour le faire...

Benjamin

Ok, avant de passer à la suivante je vais nous servir le thé pour pas qu'il infuse trop. Je veux bien un coup de main de ta part... On a plus de théière donc c'est à l'ancienne... Tu veux du miel aussi j'en ai ? ... J'ai fais nickel tout le truc et ... [rires] Alors le miel... [...]

Benjamin

Alors, la grande partie suivante c'est "pour qui raconter cette histoire ?", je te lis pareil les sous questions et puis tu déroules comme tu veux. "Pourquoi ce choix de forme ?", c'est des questions génériques donc après à voir, peut-être que des fois... "Pourquoi ce choix de diffusion ?" donc ça c'est à toi d'y répondre, mais j'ai cru comprendre que la diffusion c'était plus "Emile à une vache", mais si tu as des réponses déjà aussi... "Est-ce qu'il y a eu d'autres choses de faites autour de ce mode de diffusion ?", est-ce qu'ils en ont sorti d'autres choses, j'en sais rien, tu vois, est-ce qu'il y a eu d'autres rendus de ce moment-là ?... Pareil, toi en tant que dessinateur, "quelle(s) limite(s) (ou pas) tu vois à cette forme-là ? Et notamment dans ce travail spécifique est-ce que tu as rencontré des limites que la BD a créé alors que d'autres formes aurait pu ne pas amener ?

Naz

La première question c'est ?

Benjamin

Pourquoi ce choix de forme ?

Naz

...Vu qu'ils m'avaient contacté, à priori cela devait être de la BD. "Emile a une vache", l'asso, à chaque fois qu'ils font un festival, ils font aussi un Fanzine donc un truc plus épais, qui est collectif.

Donc ils ont fait, je ne sais plus, cela s'appelle "ma petite..." quelque chose genre "ma petite cuisine", "mon petit bricolage", des espèces de recettes. Donc eux ils avaient déjà l'habitude de faire en sérigraphiant eux-mêmes les couvertures, en faisant eux-mêmes... ils faisaient déjà les ateliers de Fanzine, donc il y avait cette idée par rapport au côté éducatif pop, avec ses propres moyens. En plus moi je viens du Fanzine donc je fais essentiellement ça. Et c'est vrai qu'au niveau esthétique, esthétique dans le sens pas plastique mais justement moyen de production par rapport à ce que tu es... dans le sens ce que tu es engendre ce que tu fais. Donc je trouvais que ça se tenait par rapport au fait que ça s'adressait, justement par rapport à la deuxième question, c'était : avoir un rendu à présenter aux gens du coin de cette expérience artistique dans un des coins les moins connus du terroir on va dire. Donc un la BD, le dessin, bizarrement pour eux ça leur paraissait beaucoup plus inoffensif que la photo ou que la vidéo. Alors que finalement en dessin tu peux aussi montrer les choses, surtout d'autant plus quand c'est de la BD, tu peux avoir un côté narratif, ironique, qui peut être beaucoup plus malveillant qu'une simple photo. Mais bon eux à priori, ça j'ai mis du temps à comprendre, c'est que pour eux le dessin c'était assez inoffensif. Bon voilà... et puis c'est vrai que ça fait toujours plaisir aussi. Et l'idée après c'était de le montrer surtout aux gens du coin, avec les moyens, je pense que ça a, justement au niveau esthétique on se retrouvait bien entre le Fanzine, la BD, le milieu un peu alternatif "Do It Yourself" de la structure. Ça se tenait comme ça quoi. Après il s'est posé la question, moi quand je suis arrivé je me suis dit "je savais pas trop ça aurait pu être des affiches, ça aurait pu être des grands dessins,..." mais la le fait est que le petit Fanzine, ça permettait aussi d'être pas cher, que tout le monde reparte avec. Donc voilà. Alors c'était fait sur place avec, c'est "Emile a une vache" qui s'est chargé de, avec plus ou moins des réussites, genre une impression un peu dégueulasse, mais ça s'assume, ça fait partie du truc.

Benjamin

Tu sais en combien d'exemplaires cela a été fait ?

Naz

Ben c'est le principe aussi, c'est que, je sais pas, parce que moi j'en ai eu, le principe c'est qu'ils en retirent au besoin.

Benjamin

D'accord.

Naz

Donc ça a dû être tiré peut-être à 100 exemplaires au départ, je sais qu'il y a eu un autre tirage... après, au delà de ça, il y a eu donc une exposition par rapport à ça, enfin un vernissage, il y a eu des grands tirages qui ont été faits, des dessins avec des dessins qui ne sont pas dans le fascicule, et s'est posé la question, par rapport à des gens qui trouvaient les dessins pas mal, d'en faire des sérigraphies en grand format. Parce qu'en plus l'impression du bouquin est assez dégueulasse, on va dire que techniquement c'est en valeurs de gris alors que ça devrait être en noir et blanc. Donc il y a des pixels, enfin il y a des... on voit les pixels c'est un peu...

Benjamin

... des escaliers...

Naz

Ouai voilà, c'est un peu "craouète". Alors que les grands formats qu'ils ont fait sont nickels, sont super jolis, donc il y a des gens qui les voulaient. Donc l'idée c'était de faire des sérigraphies sauf que ça ne s'est pas fait pour l'instant, mais il y avait ça en plus de ce truc-là. Parce qu'il y avait quelques personnes... parce que c'était exposé dans un atelier, dans un lieu qui est un...

Benjamin

... un bar...

Naz

... un bar associatif un peu sur le principe de ce que vous aviez fait. Avec un peu plus de moyens parce que là-bas il y a de l'espace, donc il y a de quoi faire... salle d'expo... Et puis une fête aussi, une fête qui a été faite par rapport à ça. Justement les gens du collectif ne voulant pas de vernissage, du coup faisaient dans ce lieu où il y avait l'exposition, faisaient une grosse boum. Donc voilà. Il y avait quoi comme questions ?

Benjamin

Le choix de forme... Les choix de diffusion...

Naz

Après la diffusion, voilà, c'est "Emile a une vache" qui gère ça, ils peuvent le retirer comme ils veulent.

Benjamin

C'était plutôt pour le coin là-bas ?

Naz

A l'origine c'est pour le coin, après ça c'est diffusé dans le milieu BD, ça c'est... il y aussi ça, il y a aussi deux diffusions un peu en parallèle...

Benjamin

Donc eux au départ c'était vraiment pour les gens du coin, et pourquoi ça c'est poussé vers le milieu BD ? Peut-être...

Naz

Non, non je pense que c'était les deux, il y avait les deux...

Benjamin

...les deux au départ ? Ok.

Naz

Parce que "Emile a une vache", je pense que leur plus gros truc ça a été le festival Budulle, festival de Bande-Dessinée indé, d'avoir les auteurs de la scène indé on va dire, pas connus et spécifiques dans ce milieu de la Creuse. Donc je pense que dès le départ il y avait forcément les connexions avec la BD.

Benjamin

Ok, donc après il y avait d'autres choses qui ont tourné autour du fascicule, donc tu as dit : l'expo, les grands tirages, la sérigraphie mais qui n'a pas eu lieu encore. Et d'ailleurs je n'ai pas trouvé, ni sur le fascicule, l'année du...

Naz

C'était l'année dernière.

Benjamin

L'année dernière ? 2013 ?

Naz

Ouai c'est ça c'était l'année dernière.

Benjamin

D'accord. Parce qu'il n'y a aucune info sur le site Internet d'"Emile a une vache"...

Naz

Ouai et puis moi aussi je suis assez coutumier du fait de mettre aucune info, on me fait souvent le reproche... Il n'y a pas, je ne sais pas s'il n'y a pas d'ISBN, je ne me rappelle plus....

Benjamin

Je n'ai pas vu, il est là haut, je n'ai pas vu d'ISBN...

Naz

Ouai ouai c'était l'année dernière...

Benjamin

Ok, ben tu vois je croyais que c'était plus ancien...

Naz

...octobre, novembre...

Benjamin

Ah oui ? aussi récent que ça ? Alors c'est 2012 ? Si c'est octobre, novembre... parce qu'elle me l'avait passé avant... parce que là on est en janvier 2014...

Naz

C'est sorti tout de suite après, c'est sorti en novembre je pense ou en décembre...

Benjamin

2012 alors ? Parce que j'ai l'impression que je l'ai depuis... plus vieux que ça le fascicule...

Naz

euh... je ne crois pas quand même, attends... attends, attends, parce que... non parce que justement je suis revenu cet été... non c'est bien ça...

Benjamin

Donc 2012 ?

Naz

oui, oui 2012, excuse-moi... oui bien sûr 2012...

Unknown

[Rires]

Benjamin

Ok, alors peut-être qu'elle ne se pose pas là mais il y avait la question récurrente des limites à ce choix de forme et à ce choix de mode de diffusion...

Naz

Ben les limites, si c'est que personne ne va être au courant puisque c'est de la petite diffusion donc... Si juste par rapport à... moi j'ai peut-être une possibilité de faire une suite parce que justement il y a tout ce que je n'ai pas mis, comme je suis revenu, et de plus comme l'artiste il s'était engagé à revenir et qu'il n'est toujours pas revenu je me réserve peut-être de faire une suite...

Benjamin

Et donc ce serait retourner là-bas ? Donc ce serait aussi à voir avec les Ganes ?

Naz

Ouai ou dire ce que je n'ai pas dit, enfin ce que je n'ai pas publié, ce que j'ai en réserve... et puis oui retourner forcément.

Benjamin

Et... on l'évoquera après, je me le note dans ma tête cette idée-là et je te poserai la question mais après quand on reviendra dessus. Quand tu disais personne ne va être au courant sur la limite... la limite de "personne ne va être au courant" c'est la limite de ce format-là que tu as choisi, et d'ailleurs c'est toi qui l'a choisi ce type fanzine ou est-ce que c'était...

Naz

Ouai plus ou moins, enfin c'était plus ou moins en accord, c'est un format qui est relativement économique, ça correspond à... d'ailleurs c'est peut-être un A5... j'en sais rien...

Benjamin

Normalement c'est un A5...

Naz

Soit c'est un A5 un peu massicoté soit c'est un A5. Parce que c'est une petite technique de l'édition, tu prends un A5, tu enlèves un centimètre et tout de suite ça ne ressemble pas à un A5 et ça fait un peu plus classieux qu'un A5... De toute façon l'idée de base était de faire un truc économique, pas cher. Après les gens... les limites c'est ça c'est qu'il y a l'esthétique qui va avec c'est l'esthétique Fanzine, c'est à dire "on le fait soit-même avec peu de moyens, A5, photocopié, en allant dans la ville d'à côté avec une repro un peu crahouète parce que les mecs ils ne savent pas faire leur boulot", il y a ce côté-là qui est sympa, tu vois c'est Emile à une vache qui l'ont fait, il y a côté "tout le monde peut le faire". Après la limite c'est que tout le monde peut le faire mais tout le monde n'a pas envie d'avoir ça dans les mains. Parce que les gens du coin, comme ça parle d'eux, et puis comme ils ont assez ouvert puisque ça fait des années qu'Emile a une vache y travaille aussi je pense qu'il n'y a pas de problèmes. Après le fait de faire du Fanzine c'est quand même pas mal de personnes qui pense que ce n'est pas de la Bande-Dessinée. Alors que si tu fais un album, des choses comme Davodeau, qui soit édité chez un éditeur tout de suite tes parents, des gens qui a priori ne lisent pas de BDs vont dire "ah c'est bien ça parle de machin", ou les gens qui lisent la BD "ah ben ouai c'est pas un petit fascicule" et là du coup la diffusion elle est beaucoup plus large.

Benjamin

Et tu penses qu'il y a vraiment cette barrière-là ? ...

Naz

Ah ouai je pense. Ben déjà si tu le fais... si tu arrives à le faire chez un éditeur, lui il va le diffuser, donc déjà whou la pub, tout ça, machin... Et après ouai je pense qu'il y a des gens pour qui... je

prends par exemple mes propres parents, tant que ça ne rentre pas dans leur monde, ça n'existe pas. Leur monde de la Bande-Dessinée c'est un truc cartonné couleur, tout les gens sont dans le côté main-stream, tant que ça ne rentre pas chez eux c'est un truc un peu bizarre. Après l'idée de départ ce n'était pas non plus d'en faire un succès de librairie, c'était juste que eux ils aient une trace, un souvenir et donc le but n'était pas ça, donc ça remplie de toute façon son but.

Benjamin

Ok. La question suivante c'est... à chaque fois mes gros titres je me suis mis des petites blagues, enfin des sortes.... "Où as-tu trouvé le temps de faire ?", et donc je te découle en dessous... la c'est plutôt la question de la temporalité, tu l'as un peu évoqué tout à l'heure, c'est "combien de temps cela t'a pris ?", donc concrètement là-bas, même en temps de travail... "Pourquoi le raconter à ce moment-là ?" tu y as plus ou moins répondu, le fait d'une résidence, une commande et tu intervies. "La temporalité globale de la trace", le temps de résidence, le temps pour toi de produire les dessins, la validation, enfin tu vois l'impression etc. Pour faire un petit point sur le processus et combien cela t'a pris. Aussi, justement tu l'as évoqué, je veux bien que tu reviennes dessus, sur les limites du temps, à plusieurs endroits le temps t'a manqué, tu disais qu'en plus tu te réserves la possibilité de faire une suite, l'artiste n'est pas revenu... enfin voilà si tu veux un peu sur tous ces temps-là...

Naz

Alors c'était pas 2013 effectivement, c'était 2012. Et alors le truc, c'était... j'étais en vacances quand on m'a contacté, c'était fin d'été, en gros ça c'est fait un peu précipitamment, c'était genre "est-ce que tu peux te libérer pour faire ça". Moi je suis... alors au niveau du temps on va dire que j'ai à la fois énormément de temps et à la fois pas beaucoup parce que je suis animateur en arts plastiques avec des enfants donc j'ai très peu d'heures mais ça me bloque quand même la semaine puisque je travaille en milieu scolaire ou péri-scolaire. Donc j'ai du temps et là ce qui tombait bien c'est que la résidence de l'artiste tombait déjà sur quinze jours de vacances et que j'ai pu négocier de ne pas aller au boulot, comme je n'ai pas beaucoup d'heures ils seraient quand même mauvaise foi de m'empêcher... donc moi j'ai pu faire... je suis resté un peu plus de trois semaines, trois semaines et demi je crois... sur place. Sans comptait qu'il y a eu des week-ends avant de préparation justement de rencontre. Il y a eu au moins deux... moi j'ai été les voir une fois l'été, j'ai pas été sur le lieu, malgré qu'ils m'avaient proposé, c'était très ouvert dès le départ le collectif mais je ne sais pas, je n'ai peut-être pas voulu, j'étais aussi en groupe. Après il y a eu un truc plus formel avec l'artiste au mois de septembre-octobre je crois, et puis il y a eu ces trois semaines où on est revenu, ces trois semaines quoi... Et après le rendu un mois après. Après moi je suis resté sur place le temps, sauf que je n'étais pas vraiment sur place c'est ça aussi le truc, j'étais logé, je ne sais pas si ça se sent dans le fascicule, mais j'étais logé dans un autre bled, j'étais en train de passer le permis donc je ne l'avais pas et la Creuse sans le permis c'est un peu hardcore, donc j'avais ce fameux scooter... Et donc le temps d'y aller déjà avec les éléments, la pluie tout ça... je n'étais pas tout le temps sur place donc ça c'était un peu gênant quoi de ce côté-là. Même si moi j'étais très bien là où j'étais, j'avais tout le confort moderne, ce que eux n'ont pas forcément. Donc c'était pas mal, l'artiste lui c'était un peu plus... il logeait dans une caravane au mois de novembre dans la Creuse, surtout à cet endroit-là... c'était un peu hardcore. Voilà donc la temporalité c'est ça, j'avais eu un tout petit peu de préparation, moi j'ai pu le faire aussi parce que je suis précaire mais c'est aussi ça, c'est ça qui contribue toujours à cet esthétique c'est que je peux le faire, je fais du Fanzine aussi parce que je suis précaire, enfin tout s'imbrique en fait. Et donc voilà... je pense trois semaines, je sais plus... trois semaines sur place environ. Et après j'avais un mois sachant que j'ai chopé, peut-être que c'est psycho-somatique, j'avais super méga la crève donc la fin était un peu... c'était un peu tendu sur la fin puisque j'étais malade, je continuais à dessiner pour rendre au dernier moment avec la personne qui est dans la Creuse à qui j'ai envoyé... donc la maquette ce n'est pas moi qui l'ai faite parce que j'étais trop à la bourre et trop malade, ça c'est fait un peu comme ça...

Benjamin

Mais tendu en terme de temps ou tendu en terme aussi...

Naz

Non de temps, de temps, ah non autrement c'était très sympathique, non l'expérience s'est très très bien passée... après c'est plus en terme de temps, après, tu vois quand je dis "moi, les commandes, j'en fais pas... si j'avais dû le faire ça aurait été sans doute deux à trois plus épais", ça m'aurait sans doute pris dix à vingt fois plus de temps puisque je suis aussi très fainéant et très lent, donc là je n'avais pas le choix il y avait une date, il fallait que ça soit remis le temps et voilà...

Benjamin

Et donc... la spécificité de la commande avec cette contrainte de temps comment ça a joué sur toi ? Au contraire ça t'a foutu un coup de pied au cul et tu t'es donné à fond ou ça t'a travaillé... est-ce que ça se ressent après aussi sur le final en fait ?

Naz

Oui ça se ressent sur le final parce que je pense que j'aurais fait plus de choses, j'aurais sans doute plus... parce que j'y ai rejeté un coup d'oeil il n'y a pas très longtemps mais pas... et je trouvais que c'était super décousu effectivement, je pense que si j'avais eu le temps, j'aurais eu le temps d'imbriquer les choses un peu plus quoi, pas qu'il y ait des dessins, tu vois parce qu'il y a des croquis, des petites anecdotes un peu BD, quand tu relis le machin, moi je... pour les acteurs et pour moi ben ouai c'est nickel parce qu'on a tous vécu le truc tu dis "ouai c'est comme un album photo, il y a que toi qui le comprend", tu dis "ouai ça marche" et après à la relecture je me dis "oula" effectivement si j'avais eu le temps, il y aurait eu peut-être plus de mise en place, tu vois un truc qui fait que l'on rentre plus facilement dans le... Mais en même temps c'est très bien comme ça puisque quand il a été fait... quand je l'ai eu fini, j'étais malade, tout ça, le speed, j'étais pas hyper content de moi mais voilà c'était fait en temps et en heure, c'est rendu. Et l'accueil là-bas c'était super, les gens étaient... que ça soit le collectif sur place ou les gens du coin, tout le monde à trouvé ça génial, tout le monde à super apprécié donc je me dis "bon bah..." et après à la réflexion j'ai même des amis en BD qui me disent "sisi très bien pour une résidence, en peu de temps effectivement". Après le problème des résidences, bon moi ce n'était pas une résidence, j'étais... enfin si j'étais une résidence, j'étais une résidence sur la résidence de quelqu'un. Le problème des résidences c'est que les gens en attendent un résultat alors qu'une résidence il peut rien en sortir. Les gens attendent quand même un résultat. Mais honnêtement voilà quoi c'est la contrainte de temps ou la contrainte d'argent et c'est que des contraintes et finalement quand tu ne te mets pas de contraintes tu dis "ouai je fais ce que je veux" mais tu peux ne jamais finir ton truc et c'est très bien comme ça. Après effectivement par rapport à la problématique sur le collectif je pense qu'effectivement si j'y retourne peut-être que ce sera plus sur le collectif maintenant que j'ai mes entrées entre guillemets...

Benjamin

Parce que tu as des envies sur ça ?

Naz

Ben pas forcément mais disons que c'est aussi plus... moi, c'est pareil, l'art contemporain ce n'est pas ma tasse de thé, même si j'ai fais des études d'art, voilà quoi ce n'est pas... ce qui m'a motivé pour le faire c'était plus le lieu la Creuse, et effectivement le contexte avec les gens de ce collectif. Si on m'avait dit "tiens tu vas faire un truc sur l'art contemporain à Paris", je ne suis pas sûr que... enfin déjà je vois pas comment on me le dirait parce que je n'ai pas les contacts, le réseau pour ça, puisque c'est là aussi que tout s'imbrique c'est que moi j'avais le contact pour ça quoi après...

Benjamin

J'ai une question à te poser sur le processus. Pour toi la réalisation du... alors tu dis fascicule, je ne sais pas comment on dit : brochure, BD... ?

Naz

Ouai Fanzine. Ou comix, on dit ça maintenant... Le comix, avec un X, en fait ça vient des américains qui font des comics, comic book, et comix pour alternatif. Donc en France c'est devenu comix ou mini-comix, pour se différencier du Fanzine qui serait le truc potache à 18 ans...

Benjamin

Ah ouai ?

Naz

Ouai, tu vois moi quand j'ai commencé le Fanzine, c'est ça on fait du sous-fluide glacial, et dès que quelqu'un faisait autre chose "waouh hop"...

Benjamin

Pour moi le Fanzine c'est la brochure que chacun peut faire et sortir son...

Naz

Ouai, Fanzine c'est le truc de fan à l'origine, c'est le magazine de fan, donc ça peut être luxueux, ça peut... mais effectivement normalement un fanzine c'est le truc Do It Yourself, tchicos, enfin tchicos ou pas mais que tout le monde peut faire.

Benjamin

Bon je vais utiliser Fanzine alors, comme ça je vais essayer de me tenir à un mot. Comment tu choisis ce dont tu veux parler justement là ? Donc là tu arrives en regard extérieur sur les relations entre un collectif et une personne extérieure elle aussi, comment tu as choisis ce dont tu veux parler donc à la fois dans ta manière de regarder comment les choses se passent et puis de ce que tu as choisis de faire paraître dans ce Fanzine-là et... comment j'ai marqué ça ?... ouai comment tu as fait ce choix de montrer telle ou chose pas telle chose quand justement tu fais tes "figure numéro 37" de tel endroit ou de telle chose ?

Naz

Tout ce qui est croquis, il y avait aussi l'idée de montrer quand même ce qu'était en train de faire l'artiste avec les gens sur place. Même si objectivement en fait il y a surtout la personne qui était référente - ils fonctionnent comme ça, ils ont souvent des problématiques, ils se font leur réunion tous les jeudis et autrement par sujet ou par thème une personne qui est référente - c'est surtout elle qui était tout le temps avec l'artiste, les autres ils avaient autre chose à faire, ils allaient au champ, enfin ils ont pleins d'activités, ils sont débordés donc ils n'avaient pas forcément le temps. Donc l'idée c'était quand même de montrer justement "comme on aurait pris des photos" de montrer des croquis de ce qui se faisait, justement tu peux voir ce que faisait l'artiste avec les gens "la pompe à eau" tout ça, le béliard, ces travaux-là et il y avait ce que faisait l'artiste aussi donc des croquis de ces essais pour qu'on puisse voir quand même, effectivement c'était le but qu'il y ait une trace. Et puis après justement au delà de ça, j'aurais pu montrer que ça et pas montrer du tout la vie... mais après c'est vrai que c'est plus... moi ça me parlait plus déjà, et puis il y avait plus d'éléments, et puis après je pense que si j'ai pu faire ce que j'ai fait avec ces gens-là c'est aussi parce qu'il y a une espèce de d'empathie ou d'identification. C'est des gens, je pense que je peux me moquer de ces gens-là parce que quelque part je me moque aussi de moi-même, justement au départ je parlais de la pudeur de

savoir ce que je pouvais montrer ou pas et là je me suis de toute façon quelque part c'est un peu ça j'ai l'impression de faire partie du même milieu donc on peut se moquer entre-nous et ce n'est pas un truc... je ne pense pas que ce soit méprisant, je ne pense pas que ce soit de ce côté là. C'est plutôt auto-parodique. Après par rapport au fait qu'ils ne voulaient pas de photos, pas de traces, machin, ben l'idée est très vite venue des cagoules à la sous commandant Marcos, donc ça ça leur parlait aussi dans leur imaginaire, ça les faisait marrer, et puis l'artiste qui est peint comme un artiste qui fait du pointillisme ou un surréaliste... pas un surréaliste un impressionniste...

Benjamin

Et toi caché sous ton casque de scooter, que tu n'enlèves jamais.

Naz

Ouai pareil comme ça tout le monde était anonyme, les petits personnages mickey.

Benjamin

Et justement ce choix de l'humour, ça te semble important ? C'était le contexte qui amenait l'humour où tu l'as déjà et tu l'utilises assez souvent ?

Naz

Apparemment je ne l'ai pas parce que... ce qui est marrant c'est que par rapport à mon propre boulot j'ai eu vachement plus de retours sur ça, c'est ça qui est marrant. Alors ce qui est marrant, devant la BD j'ai des gens qui m'ont dit "ah"... genre c'était quasiment "ah en plus c'est drôle ou enfin c'est drôle", je sais c'est marrant ça interroge sur la BD qui doit être drôle, si c'est pas drôle ça ne marche pas, je trouvais ça assez marrant, pourtant cette réflexion venait d'une personne qui fait des choses encore plus obscures que moi, plus underground, et je trouvais ça assez marrant comme lapsus en fait sur le fait que bon ben pour que ça parle aux gens faut que ça soit drôle. Donc à priori je ne dois pas trop faire de BD drôle. C'est vrai que moi je considère que je n'arrive pas mais à priori [...]. Et puis justement c'est ce que je te disais il y a ce côté autodérision. Je me sens à l'aise, je maîtrise le sujet et je peux y aller quoi...

Benjamin

C'est parce qu'il... il y aurait eu beaucoup plus de distance avec les valeurs, la finalité ou la vie du groupe, tu te serais peut-être moins permis ?

Naz

Si ça avait été avec l'artiste, effectivement me moquer de l'artiste ça aurait été plus dur parce que ce n'est pas... tu vois, c'est comme si je me moquais d'un milieu qui n'était pas le mien en disant "ah..." alors que là ça allait, les contradictions qu'ils peuvent avoir c'est les contradictions que je peux avoir aussi donc c'est plutôt je pense qu'il y a une bienveillance dans l'humour et donc voilà... c'est lié à ça effectivement.

Benjamin

Ok. Question suivante c'est une question de légitimité dans le fait de raconter cette histoire. Donc la première question tu y as répondu puisque c'est une commande et donc c'est comme que ça t'a été proposé, donc c'était toi... "Pourquoi toi et pas d'autres ?". Tu as un peu répondu à la suivante : "Comment cela a été accueilli ?" par les gens, mais à la fois Les Ganes, l'artiste et puis les gens du coin et Emile à une vache. Mais justement c'est là où je veux rebondir sur l'idée que tu te laisses la possibilité de faire une suite, c'est.... alors je t'explique comment ça vient dans ma tête, je construis en même temps mais... autant je vois la question de la légitimité avant tu en as parlé et puis il y a ce côté spécifique de la commande donc la légitimité à un moment elle est posée aussi par la

commande, par Emile a une vache mais la sur une suite par exemple, j'ai l'impression que la légitimité entre guillemets serait plus lâche, comme il n'y a plus de commande, ce serait ton propre choix à toi, et comment toi tu fais, tu décides d'y aller de décrire, enfin de dessiner... Je ne sais si tu vois ce que je veux dire...

Naz

Ouai ouai, ben après le truc c'est que je pense que la légitimité elle n'était pas gagnée dans le sens où effectivement il y avait l'artiste qui vient chez eux avec le dessinateur qui vient en plus chez eux et il y a eu une soirée débat sur justement l'art, qu'est ce que l'art ? Pourquoi les vendus, les privilégiés tout ça, alors que tout le monde devrait faire de l'art. Après je pense qu'au niveau de la discussion, je ne sais pas si on a réussi à les convaincre mais... c'est ce que je leur disais au niveau de... exprès pour les provoquer... il y en avait un notamment qui était là "ouai faut contrôler, faut contrôler, faut contrôler", il était tout enthousiaste mais il voulait contrôler, et puis je lui dis "ben ce que tu me proposes là c'est une vision assez soviétique de l'art", c'est à dire ça doit être contrôlé par le parti et je savais bien que ça allait les tiquer quoi, c'était fait exprès, mais il y a eu effectivement ce truc de la légitimité, mais après c'est vite désamorcé par la pratique puisque eux-même ne pouvaient pas le faire, ils n'avaient pas le temps, ils le reconnaissent, les tâches spécifiques c'est bien joli de vouloir donner à tout le monde la possibilité de faire tout mais il y a un moment, ne serait-ce qu'en terme de temps, en terme d'envie, puisque là le truc c'était pas une tâche qui est obligatoire, tu vois c'est un truc en surplus et que eux ils ont pas le temps et puis voilà. Moi je leur ai proposé, je leur ai dit "ouai on peut, on peut essayer" mais ça n'a pas été fait quoi. Par rapport à la légitimité de qui fait quoi par rapport à ça. Après il s'est toujours posé la question de ce que je pouvais dessiner, raconter ou pas. Sachant qu'au final je pense que j'aurais pu tout faire mais que justement avec ce côté pudeur de ma part et puis de la part aussi d'Emile a une vache, qui était la structure qui organisait, une espèce de fantasme sur le fait que c'est gens soient très fermés. Je pense aussi de la part d'eux il y avait un côté "allez on va le faire pour montrer aux gens qu'on n'est pas fermé". Il y aussi ce truc-là quoi. Et moi c'est ce que je disais aussi aux filles d'Emile a une vache "mais moi si tu me proposes dans mon appartement qu'il y ait un artiste qui vienne pour faire un truc dans mon appartement et qu'en plus il va y avoir un vernissage moi je veux pas quoi", je ne veux pas qu'il y ait un type qui vienne, qui fait ce qu'il veut chez moi, alors si j'avais une maison pareil, qui se pointe dans mon jardin et qu'il fasse une oeuvre. Je dis "mais la réaction elle est finalement assez logique quoi", il y pas de... par rapport à l'ouverture, par rapport à ce truc-là. Alors en plus sachant que eux sont partis des métropoles, des villes, pour se foutre dans un coin, donc c'est normal qu'ils voulaient contrôler quelque part un minimum... Après au delà de ça moi ce que je raconte... moi je pars du principe que je raconte voilà après je montrais de toute façon à Emile a une vache pour voir si ça leur allait, de toute façon après eux ils avaient aussi leur regard et je leur avais bien que s'il fallait changer des trucs ou les virer... ce qu'ils n'ont pas fait du tout, personne...

Benjamin

Tu aurais accepté qu'il y ait des choses de virer ? Ou que l'on te demande de retravailler tel endroit ? Par exemple l'histoire du bélier, est-ce que tu aurais accepté de l'enlever en fait ?

Naz

Ouai de l'enlever ouai, ben si ça posait problème ouai, après retravailler non, je suis un fainéant donc...

Benjamin

Oui plus sur le retravail que ça nécessite.

Naz

Voilà c'est genre "oui t'avais qu'à être là avant", mais comme effectivement la vitesse... Enfin... Moi de mon point de vue je n'étais pas là pour les faire chier non plus, je savais que j'étais là parce qu'ils ne voulaient pas de photos, machin... Donc je n'avais envie de les... déjà parce que je les trouvais très sympathique et je n'avais pas envie déjà de m'embrouiller avec eux à la base. Puis après même si je les avais trouvé très sympathique, je n'avais pas envie que ça les gêne au final, parce qu'ils font quand même l'effort d'accueillir des gens chez eux et voilà quoi.

Benjamin

Oui et donc l'idée d'accepter que des choses soient enlevées c'était plus vis-à-vis des Ganes que vis-à-vis d'Emile a une vache ? Ou identique ?

Naz

Euh Emile a une vache je pense qu'ils auraient tout pris...

Benjamin

Et s'il n'y avait pas eu ce contexte de commande, pareil si c'est de ton propre chef que tu suivais une expérience comme ça et qu'on te demande d'enlever des choses comment... tu accepterais aussi facilement ? Ou ça te poserait d'autres questions ?

Naz

Après tout dépend de... ouai c'est difficile parce que tout dépend du point de vue où tu te places, si tu es là en tant que... tu vois c'est par exemple on a un entretien, je me souviens d'une expérience que j'avais avec une personne qui avait fait une interview et puis elle nous refile après... enfin c'était fait c'était fait, mais elle nous file le texte de publication, puis je lui dis "ben moi je ne me reconnais pas du tout dans les propos que tu me prêtes", la personne était super embêtée mais je lui dis "ben non, il y a deux choses quoi soit je me suis mal exprimé, enfin soit je ne suis pas clair et là bah c'est ma faute, soit toi tu penses quelque chose de moi et l'exprimes mais voilà quoi". Après moi en tant que dessinateur, ça dépend effectivement quelle est la place que je me donne : si c'est avoir un point de vue, on ne va pas dire neutre mais détaché ben là je dois pouvoir normalement dire tout ce que je veux, si je suis dedans et que le but c'est de faire un truc et de ne pas vexer les gens... tout dépend de comment on se place. Après il y a les erreurs que tu fais qui sont des ratés qui ne sont pas intentionnels et puis il y a aussi des trucs que tu as mal compris... Donc je pense que ça dépend vachement de la place que tu as au départ. Moi là-dessus c'est vrai qu'il y avait un peu un flou sur... mais quelque part je les comprends aussi les Ganes si ils sont là... au départ tu es là "oula les types ils viennent chez nous et ils vont montrer tu vois genre : on a des chiottes sèches, une baignoire à l'extérieur, on n'est pas des babas cools...", et puis normal pareil, TF1 avec la caméra qui dit "ah et puis vos toilettes elles sont comment ?" puis tout le monde va être au courant, tu dis "bah au départ n'iet quoi, on restera dans le salon et puis tu n'auras pas le droit de bouger" et puis au final ils s'aperçoivent qu'il n'y a pas tant d'enjeux que ça va le faire et puis au final que tu peux faire tout ce que tu veux. Et c'est peu ce qui s'est passé. Sauf qu'au départ tu ne le sais pas parce que tout le monde... enfin c'est pas que tu te jauges mais tu ne sais pas trop où tu mets les pieds et puis ce n'était pas si long que ça quoi.

Benjamin

Et donc sur la possible suite, tu sens que la position que tu auras justement vis-à-vis de ce que tu auras raconté elle changera quand tu disais justement "je suis à l'écart et je dois pouvoir tout dire" ? Est-ce que tu penses qu'il y a une différence entre ce premier travail-là et celui-là qui n'est plus de la commande en fait ?

Naz

Oui, oui... Après le truc ça dépend de comment je le fais, si je fais que à base de "tout ce que je n'ai pas mis dedans" ou si je retourne là-bas pour revoir ce qui s'est passé entre-temps, parce que je sais même la structure collective a changé entre-temps, ce n'est plus les mêmes personnes, il y a eu des changements... donc ce ne sera pas aussi simple que ça, tu vois, je ne pas me dire non plus "ça y est je connais tout le monde, j'arrive", non je connais quelques personnes, qui sont peut-être des piliers, mais peut-être qu'avec les autres il va falloir aussi faire ce travail ou c'est pas sûr en fait donc c'est pas sûr qu'il y ait une suite du tout donc voilà. Parce que faut refaire... Donc ça dépend si c'est juste les inédits on va dire, tout ce qui n'a pas été fait, ça c'est facile, mais s'il faut s'y remettre... Mais sachant que le problème c'est que le but du départ ce n'était pas forcément de faire un truc sur eux alors j'aurais très bien pu faire un truc... enfin c'est aussi sur eux, mais j'aurais pu aller plus dans le... là-dessus, je pense que ça n'aurait pas dérangé. Puisque effectivement les gens sont prudents mais on aime bien avoir des souvenirs, on aime bien... C'est ce que je te disais quand ils m'ont dit... par exemple c'était le dessin de leur habitat collectif, enfin c'est pas un habitat mais le corps de ferme, on va dire la structure collective, parce qu'ils ont des petites maisons autrement, ils ont chacun leur maison et puis il y a ce truc, et il y a une personne qui me dit "ben si elle est pas dedans, ce serait dommage quoi", "ah ouai ? Ah d'accord... [Sourire]". Alors que ça ne rentre pas forcément dans le cadre du truc artistique, tu vois. Donc j'aurais pu montrer beaucoup plus...

Benjamin

Parce que symboliquement en plus, tu n'as pas montré l'intérieur... Je ne sais pas si c'est fait exprès ou pas, ou si ça fait partie des images qui ne sont pas apparues... Par exemple les seules fois où on peut les imaginer à l'intérieur c'est autour d'une table mais pareil c'est une case vide avec la table et les personnages, mais il n'y a pas... tu vois j'ai trouvé que symboliquement on voit juste une fois le bâtiment extérieur, d'ailleurs je ne savais pas qu'il y avait d'autres bâtiments et donc on ne les voit pas, mais en plus on ne voit pas l'intérieur, donc je trouvais ça aussi...

Naz

Ouai ben je pense qu'au départ c'était voulu, après au fur et à mesure que ça se fait tu te dis "ben non en fait j'aurais pu montrer plus" surtout que entre-eux tout se passe justement au niveau des repas. Parce qu'en fait ce bâtiment c'est une grande pièce... enfin il y a plusieurs pièces qui sont mêlées, celle qui est fini, plus ou moins très avancée, c'est cette pièce commune où ils font les repas, les réunions, quand ils ne les font pas dehors. Et du coup c'est que se passe tous les échanges, toute la chaleur, donc ça aurait été bien aussi.

Benjamin

La dernière question, je pense que tu y as répondu tout le long, je te la dis au cas où tu aies des nouvelles choses qui te reviennent, "Et après ?", donc par rapport à cette production, je redis où je fais le lien, tu m'as dit qu'ils pouvaient re-tirer à la demande etc, il y aura peut-être un retour de l'artiste sur le lieu. Et après pour toi tu disais la possibilité d'une suite. "Et si c'était à refaire ?" c'est une des questions qui était dedans mais j'ai l'impression que tu y as répondu. Est-ce que tu vois d'autres choses à dire sur "et si c'était à refaire ?" en dehors des grandes choses que tu m'as dit : du temps, de la commande ?

Naz

Non je pense qu'on a assez optimisé le truc quoi, parce que justement avec Hélène qui était la personne d'Emile a une vache qui faisait la maquette, pendant que moi je ne pouvais pas la faire, je pense que même... faut voir aussi que tout ce milieu militant culturel de la Creuse c'est des gens adorables et puis c'est particulier la Creuse, peut-être encore qu'ici ça ne choquerait pas mais c'est... je veux dire par rapport à la ville c'est autre chose, les portes sont ouvertes tu peux rentrer... j'ai des anecdotes que je ne vais pas raconter mais c'est genre : au départ je ne pouvais pas prendre de

douche, on me dit "ben tiens tu vas chez telle fille qui est juste en face, même si elle n'est pas là tu peux prendre une douche". C'est un autre rapport, les gens sont supers chaleureux tout se passe bien, donc je pense que ça s'est passé... non et puis je pense qu'il n'y a pas de regrets, c'est ce que je te disais au départ "ah ouai si j'avais eu plus de temps..." mais en y réfléchissant "ben non, si j'avais eu plus de temps il se serait 6 moi, 1 an ou 2 ans après quoi...", voir peut-être jamais, là c'était bien c'était cadré "paf, paf, tu le fais".

Benjamin

Ca me fait penser justement en terme de temporalité, je ne t'ai pas posé cette question-là mais sur des temps comme ça, est-ce que justement la commande à un avantage, parce qu'autrement ...

Naz

Moi j'aime pas, j'aime pas du tout.

Benjamin

D'avoir un temps comme ça imparti ?

Naz

Ouai, ben je sais que j'en ai chié, fallait faire le truc "tac, tac, tac", c'était à la dernière seconde, parce que j'aurais aimé qu'il y ait plus de trucs dedans, puis j'envoyais des... Déjà la BD quand tu fais en collectif, il y a toujours des deadlines que tu ne respectes pas, tu essaye de tirer... donc la personne qui fait la maquette ou la publication elle te tape sur les doigts et toi tu essayes de tirer au maximum en disant... là c'était un peu ça c'était genre "ah et puis tiens on pourrait rajouter ça et puis ça et puis ça", tu vois genre "ah ouai j'ai fini", t'as pas fini, tu bourres le mou en disant "ouai ouai j'ai fini" et puis "... tiens il y a ça en plus", "oh y ça en plus", elle est hyper contente parce qu'il y a un truc en plus mais tu as dépassé les délais, tu vois ce que je veux dire...

Benjamin

Et s'il n'y a pas de contraintes, tu dis aussi que ça peut aussi ne pas se faire et ça ça t'arrives sur des projets que tu commences quelque chose, que tu entames...

Naz

Ca arrive rarement parce que je prends le temps, mais ouai ça arrive ou je ne les commence pas du tout mais disons que là il y avait un engagement dès le départ donc de toute façon je savais que je n'avais pas le choix, il fallait que je le fasse... Ben disons que ça m'arrive de... pas de bâcler mais de ne pas être content ouai, de justement il y a la date donc... je le fais je ne suis pas content, après quand j'ai pas de délais non je finis mais ça met du temps.

Benjamin

Et quand ça met du temps, il n'y a pas un moment où l'envie sur le truc te passe et que tu perdes ton énergie et ta motivation à le faire ?

Naz

Si, si si, ça peut arriver aussi. Donc soit tu attends encore plus pour que ça revienne ou soit pas. Ouai c'est clair, ça c'est le défaut.

Benjamin

Et tu as eu d'autres projets comme ça qui sont ancrés sur une expérience ou qui sont similaires en fait ?

Naz

J'ai fais un truc... ça devait être en 2002. C'était... Il y a un bouquin qui était sorti, c'est en Casamance, il y avait des artistes, pleins de gens de Rennes, on était une quinzaine. C'est trois dessinateurs et on est allés en Casamance donc au Sénégal mais pareil c'était pas trop défini mais moi j'avais compris qu'on devait plus ou moins dessiner cette expérience alors que l'idée c'était peut-être de faire des échanges avec les gens sur place, je sais que les musiciens faisaient des échanges avec des musiciens africains. Sauf que c'est un peu, je pourrai te passer le bouquin tu verras, il y a un DVD, il y a de la musique, les artistes là-bas, la notion d'artiste elle est un peu... c'est pas la même. En plus avec des gens qui venaient de l'indé, des musiciens indépendants qui ne gagnent pas d'argent avec, tu arrives là-bas, eux ils disent "ah ouai moi je veux faire comme Youssoun N'dour", tu dis "ben ouai mais Youssoun N'dour il y en a un et la France elle en veut qu'un", elle n'en veut pas deux ou trois quoi. Là il y avait plus le problème de savoir... et puis effectivement ce que tu peux raconter parce que c'est une autre culture...

Benjamin

La temporalité justement de ce projet-là c'était quoi ? C'était long aussi ?

Naz

Ben c'était... on était un peu plus d'un mois là-bas et après pour faire le livre je sais pas, moi je n'ai pas souvenir d'avoir retravaillé après quoi, donc... mais tu vois c'est pareil ça c'est fait parce que je m'étais dit "allez pourquoi pas", parce que je ne suis pas hyper convaincu en plus : aller en Afrique... Je suis aussi allé en Bosnie à Gorazde, dans l'enclave qui avait été... et là c'est pareil je m'étais dit "ouai bon ça pue un peu mais bon allez mais tes principes de côté et tu y vas". Là c'était pour faire un journal sur place. C'était vachement bien pour les gens sur place parce qu'ils étaient hyper contents de voir des français, voir des étrangers, on était accueilli comme des... on sentait que ça leur faisait plaisir même si on ne pouvait pas parler. Mais ouai ouai... A priori je ne suis pas hyper convaincu par ce genre de truc mais après c'est comme tout, tu vois c'est ce que je disais aussi avec la pratique, ben moi j'ai une liberté entière sur ce que je fais après ça vous plaît ou si ça ne vous plaît pas on change mais je ne veux pas avoir un commissaire politique qui me demande tous les jours de refaire ce que j'ai déjà fait ça va me gaver quoi. Une fois que c'est dit, face à des gens tu te dis "tiens on pourrait ça, on pourrait faire ça ensemble". Et là tu te dis "ben ouai en fait", et tu te retrouves à pouvoir faire le truc de manière collective, je pense que c'est pas... tu vois par exemple moi cette expérience dans la Creuse, si les gens du collectif m'avaient dit "tiens moi je pensais à ça, ce serait intéressant que tu racontes ça, ou ceci machin", ça aurait pu être très bien. Voir faire des dessins avec quelqu'un qui ne sait pas dessiner ou pas, faire un dialogue comme ça, ça aurait pu être très réussi, ça c'est pas fait mais... mais quand tu y réfléchis "ouai pourquoi pas en fait". Là à priori, j'ai aussi cet à priori sur "ouai la commande, le machin, le truc, ou t'es là : wha va falloir se tartiner les compromis enfin dans le sens : ce coltiner les désirs des autres qui ne vont pas le faire et que toi tu vas devoir faire ce qu'ils ont envie de..." Et dans d'autres domaines je sais que j'ai déjà fait des trucs où tu es là : "pfff, ah ouai mais en fait", tu vois d'autres trucs où les mecs ils sont là avec des goûts et des genre "ah ouai c'est bien ton truc mais nous ce qu'on aime c'est l'identité bretonne quoi". Ben non pitié... ou alors "j'aime bien cette typo super moche", t'es là "whao", mais là c'est pas du tout le cas.

Benjamin

Ok pour les questions. Je réfléchis mais je crois que je t'ai tout posé en tout cas dans l'instant, si jamais j'en ai d'autres de toute façon je te les poserai mais plus tard.

Trace #3 : Collaps ; 27-02-14

Benjamin

En intro, je peux te réexpliquer un peu ma recherche et tou ça, peut-être, ça te va ?

Collaps

Ouai.

Benjamin

[Présentation première recherche et recherche-action dans DHEPS]

Benjamin

Tu veux commencer par quoi alors ? Par Z ou Semaines Agitées ?

Collaps

On va commencer par ça [Semaines agitées] comme ça chronologiquement...

Benjamin

Chronologiquement c'est plus ancien ?

Collaps

C'est plus ancien oui.

Benjamin

Ok. Je vais pas trop prendre de notes, c'est pas que je ne t'écoute pas c'est que comme je sais que dans tous les cas je me tape une retranscription intégrale derrière, je vais plutôt écouter en direct ce que tu dis et essayer de choper des trucs au vol. Alors j'ai pensé le guide d'entretien en six parties, la première : "Pourquoi raconter cette histoire ?" Et donc je te lis les deux, trois questions qu'il y a en dessous et après tu te lances, tu causes. Donc en dessous il y a : "Pourquoi fais-tu/faites-vous ça ?", ça part de quelles envies ?, notamment ça peut aussi être lié à ton parcours de vie, tu me dis, et après la deuxième question qui est un peu récurrente c'est "dès le départ, la maintenant, quelles limites tu vois (ou pas) à ce qui a été produit ?".

Collaps

Et bien, déjà, c'est un bouquin qui est venu un peu dans un fil d'évènement, ce n'est pas un projet pensé du départ avec des objectifs bien clairs et tout ça. C'est lié à Z. En fait ce qui s'est passé c'est que moi je fais partie d'une bande de gens sur Lyon qui font des choses ensemble depuis des années parfois dans des groupes formels, la plupart du temps non. Donc il y a aussi une bande d'amis et qui en l'occurrence au moment du mouvement des retraites on faisait pas grand chose avant mais on s'est retrouvés spontanément ensemble dans les rues, dans ce mouvement-là, voilà à vivre le truc ensemble, et puis dans ce contexte-là il y a eu un appel qui a été fait par les gens de Z à faire un journal qui s'appelait "Jusque ici", je ne sais pas si tu vois ce que c'est ?

Benjamin

Non mais je l'ai vu dedans, je voulais t'en parler, mais je ne l'ai jamais vu non.

Collaps

Ca j'y ai pas pensé mais c'est vrai que tu aurais pu... Ca pourrait être intéressant l'histoire de "Jusque ici" pour ta recherche. Mais... Bon bref... En tout cas... je vais essayer de t'en trouver un...

Unknown

[Se met à chercher dans les différentes pièces]

Benjamin

Il te reste un peu de thé dedans ? Je peux t'en reprendre ?

Collaps

Ouai bien sûr sers-toi. Bon voilà ça c'est "Jusque ici". Donc en fait ça ca c'était ici, donc moi je ne les connaissais pas à ce moment-là. Donc les gens qui faisaient "Z" à ce moment-là étaient en train de discuter "qu'est ce qu'on fait pour le prochain numéro ? Où est-ce qu'on va ? Et tout ça". Et puis il y a ce mouvement qui prend de l'ampleur et ils se disent "bon ben on arrête tout ce qu'on est en train de faire, on va lancer un appel pour faire ça, pour faire un bulletin de liaison". Bon vu qu'ils connaissent déjà un peu de gens, dans plusieurs villes et tout ça ils s'appuient surtout sur les gens qu'ils connaissent et puis ils envoient quand même un peu à... comme une bouteille à la mer un appel à participation et notamment sur une liste d'un réseau qui s'appelle "Sans titre", enfin qui s'appelait. Et auquel moi j'avais participé et Ferdinand, qui était à "Z" à l'époque, aussi. Et du coup j'étais encore sur la liste de ce machin qui n'avait déjà plus d'existence autre que la liste, mais... comme quoi ça peut servir des fois de garder des listes sur Internet... et donc il envoie son machin "Oui, ...(inaudible) de "Z" vous invite pour faire ça et ça nin nin nin...". Et donc moi je reçois ça, bon je connaissais Ferdinand, surtout de réputation, je l'avais croisé une ou deux fois, et voilà... et puis j'aimais bien ce que faisait "Z" et tout ça. Et du coup je décide d'essayer de répondre à ce truc et on monte en fait un... enfin du coup j'appelle à un atelier d'écriture dans les jours qui suivent dans un local à Lyon qui s'appelle la Lutine qui est un peu le lieu le plus accessible quoi pour les gens du milieu... (inaudible), donc voilà un lieu collectif. Donc on fait cet atelier d'écriture, quelques personnes viennent, dont Lucie qui finira par faire le livre avec moi. Et donc chacun écrit son texte, machin, on discute "Alors qu'est ce qui ressort de ce mouvement ? bla bla bla". Moi je n'avais jamais animé d'ateliers d'écriture, je ne savais pas trop faire mais bon on fait ça et on sort des textes et puis on se retrouve avec Lucie je crois et peut-être une autre personne à reprendre un peu les textes pour pouvoir les envoyer et on en fait on envoie une dizaine de textes mais on ne les a pas prévenu en fait. Donc on avait... mais on ne les connaissait pas personnellement, en fait eux ils avaient envoyé cet e-mail mais ils géraient surtout par des coups de fil, enfin avec des gens précis, comme... ils avaient fait un peu par commande finalement leurs articles. Et donc nous on envoie ça, je ne sais pas le... c'était marqué avant lundi soir et genre le lundi à 23h30 on envoie dix textes quoi. Et eux ils devaient boucler, je ne sais pas, le mardi midi... donc on envoie ça, ils nous répondent pas. Et puis finalement dans le machin qui sort il y a un demi-texte, un texte à moi qu'ils avaient coupé en deux et tous les autres ils ne les avaient pas mis. Et donc du coup sur le moment bon on était un peu dégouté et puis finalement on réalise que voilà c'est un peu nous qui étions naïfs quoi de penser qu'on répondait à ça comme à un concours de nouvelles organisé par Europe 1. Et c'était normal qu'eux ils gèrent ça plus de manière humaine et en confiance avec des gens et voilà ça leur a fait évidemment très plaisir de voir que leur truc avait été repris mais ça ne leur permettait pas de nous publier. Donc avec Lucie... Lucie je l'a connaissais déjà d'autres expériences militantes donc on voit avec les gens de Z pour participer au numéro 2. Donc on ne refait pas d'atelier d'écriture, on n'a pas vraiment eu de contact avec les autres gens qui étaient dans l'atelier d'écriture mais on écrit pour le coup ensemble et de manière négociée avec les autres gens un texte pour le numéro 2. Je ne sais pas si on en a... mais ça par contre ça doit être sur des pdf sur Internet, je pense...

Benjamin

Ca je peux le garder ou tu....

Collaps

Ben si je n'en retrouve pas non... mais... on verra ça tout à l'heure, j'essayerai d'appeler Marie... Bon je vais essayer d'aller un peu plus vite parce qu'on est pas rendu... Toujours est-il que voilà le mouvement se continue et puis en fait avec Lucie on se dit "putain on a quand ces textes qui on servi à rien c'est dommage". Bon il y a une partie qui sont plus ou moins bons mais bon on se dit "bon ben on aurait qu'à faire une petite brochure" mais c'est vrai que ça part plus finalement du fait qu'on a des textes que d'une intention stratégique où je ne sais pas quoi. Même si après on est... voilà je pense tous les deux convaincus ben un peu par le truc dont tu as parlé... de culture des précédents, de nécessité de transmettre les histoires... mais, je ne sais pas comment dire, c'est des motivations qui sont pas forcément très explicitées à ce moment-là, ou très réactivée. On n'a pas vraiment besoin de se dire par exemple "pourquoi?" en fait. Un peu comme une évidence, ça nous botte bien de faire ça. Garder une trace. Et puis donc on se lance... on commence à reprendre les textes, à réfléchir à ça. Et puis voilà on se prend un peu au jeu quoi de... je ne sais pas comment dire... de travailler des textes de réfléchir à ce qui s'est passé, ce qu'on a envie d'en transmettre. Et puis en fait Lucie elle discute de ce projet en cours avec d'autres personnes qui sont des amis à elle que moi je ne connaissais pas non plus à l'époque, qui sont les gens des éditions du "monde à l'envers", je ne sais pas si tu connais ?

Benjamin

De nom mais...

Collaps

C'est un truc à Grenoble qui est... je ne sais pas comment définir ça... c'est une petite maison d'édition qui fait beaucoup de choses en sérigraphie, c'est des gens qui sont aussi investis au 103, l'atelier de sérigraphie de Grenoble. Bon bref, en tout cas elle discute avec eux donc eux ils s'y connaissent un peu en livres, en tout ça, et puis ils lui disent "ben en fait là au point où tu en es c'est dommage de faire une brochure vaut mieux faire un livre, vous assumez que vous faites un truc important, vous réfléchissez un peu à ce qui manque et puis vous faites un livre, nous on vous aide..." au départ ils disaient bien "nous on vous publie". Et du coup elle revient et me dit ça et moi je dis "banco", donc voilà comment... c'est plus un engrenage comme ça en situation et puis qui correspond aussi au mode de vie que l'on a qui correspond exactement à ce que tu as décrit, sur le même genre de parcours, du coup ne pas être dans un truc de salariat fixe mais plutôt fonctionner par projets, motivations, ce qui fait aussi qu'on a le temps, en fait on est pris par le projet, on en laisse d'autres un peu de côté et on a le temps de se mettre un peu à fond sur ça sans avoir forcément pensé hyper à l'avance ou quoi. Voilà pour voir vraiment comment en situation c'est né. Après pour moi le sens que j'y voyais déjà à l'époque et que j'y vois maintenant c'est effectivement cette notion de transmission, de mémoire des luttes donc de savoir que c'est possible, que ce qui apparaît figé et très dur à bouger à un moment donné ben en fait peut bouger, peut se fissurer... Sur ce coup pas se renverser mais en tout cas se fissurer, être ébranlé et c'est important que cette croyance-là, c'est presque du domaine de la croyance, le fait de croire que c'est possible est étayé par le fait de constater que ça l'a été. Bon ça ne suffit pas puisque tu peux toujours te dire "oui mais les conditions ne sont pas les mêmes, na nana na..." mais voilà. Moi il y a quelque chose de l'ordre de la croyance qu'il faut entretenir en fait et du coup d'avoir des objets matériels qui viennent donner des preuves du fait que ça se soit passé ça participe de ça. Et puis ensuite il y a une ligne politique, qui n'est pas très forte mais qui est quand même ce qu'elle est, qui est d'une volonté de prendre en compte la... de considérer comme une richesse la diversité qui a fait ce mouvement. Moi c'est quelque chose que j'ai tenu dans la plupart de mes expériences militantes notamment beaucoup dans l'altermondialisme. J'ai toujours été un peu à la frontière de différents univers entre des organisations politiques, des mouvements plus autonomes etc. Donc là ça se rejoue, c'est un peu une scène qui se rejoue régulièrement où on va être face à plusieurs interlocuteurs qui sont différents.

Nous on va dire en fait "il faut que vous ayez une meilleure connaissance les uns des autres, une connaissance plus fine de vos désaccord s'il y en a et surtout de les considérer à leur juste mesure et de ne pas diaboliser les gens qui sont à côté de vous".

Collaps

Donc il y a vraiment cette volonté-là, chaque camp, chaque bout de camp au sein d'un grand camp... Chaque bout de camp connaisse mieux ceux d'à côté et de valoriser une culture de la discussion, un peu "argument, contre-argument" et qui va faire reculer les préjugés, ou un truc comme ça. Soit des préjugés, soit des jugements qui ne viennent pas de nulle part mais qui vont être trop fort ou conduire à des pratiques un peu sécessionniste. Donc c'est ça finalement, notre ligne c'est surtout ça en fait, c'est chacun doit un peu se respecter, se connaître. Donc faire un livre c'est une occasion de porter cette ligne-là et peut-être... c'est particulièrement possible après un mouvement puisque de fait plein de gens se sont exprimés, plein de gens ont fait des choses donc il y a matière à mieux se connaître. Parce qu'en fait, contrairement à quelqu'un dont la ligne va être "il faut faire la lutte des classes, il faut faire une grève générale, il faut faire une émeute, je ne sais pas quoi..." à la limite il peut le dire n'importe quand. Tandis que nous on est pas forcément très bien calé sur ça, on n'a pas forcément une idée très précise de ce qu'il faut faire ou quoi, bon ben en temps normal on ne va pas être amené à intervenir, enfin avec Lucie on ne va pas se retrouver pour écrire un tract, pour le diffuser au métro... Tandis que là dans cette situation-là où plein de choses se sont passées où on est frustrés que les gens se regardent mal les uns les autres, on va trouver notre place pour intervenir à cet endroit-là donc dans un truc avant tout destiné au milieu, qui s'assume comme tel. Au milieu et aux gens comme toi en fait, c'est à dire des gens qui dans le long terme vont s'intéresser. Lucie elle regarde ce qu'il existe sur 95 et elle constate qu'il y a très peu de choses finalement et notamment ce genre de production militante mais sérieuse, il y en a pas, on a trouvé le film des "hippopotames" [?] je ne sais pas quoi, quelques recherches universitaires, les interventions de Bourdieu et puis tchao. Et c'est dur finalement de retrouver la parole des gens qui... à moins de faire un travail vraiment d'historien, d'archiviste, il y a certainement des choses à retrouver mais il n'y a pas... voilà un livre qu'on retrouve assez facilement qui reprend... on se dit "voilà en gros il y a deux publics, les gens finalement qui viennent de participer au mouvement, qui vont avoir envie d'y réfléchir un peu, après coup de prendre un peu de distance, aussi d'en garder une trace." Donc qu'ont participé c'est au sens large c'est quand même plusieurs milliers, plusieurs dizaines de milliers de personnes, c'est pas un milieu dans le sens de notre bande d'amis ou de deux ou trois bandes d'amis, mais voilà ça reste un milieu assez restreint et puis l'idée d'une trace qui soit facilement accessible sur le long terme pour les personnes, donc que l'on sait être plus rares, qui vont peut-être être quelques dizaines de personnes qui vont chercher à raviver cette mémoire ou à faire d'autres choses et qui... bon on a envie que ce soit un peu facile pour eux. Et les limites elles sont en partie contenu dans ce que je dis, c'est à dire ce qui nous a été reproché par un certain nombre de gens c'est justement de ne pas faire cet effort d'avoir une ligne politique plus forte.

Collaps

C'est à dire de dire... notamment les gens du "monde à l'envers" ont refusé de nous éditer pour ça, en disant "c'est bien gentil de témoigner mais il faut... du moment qu'on prend une parole public en fait il faut se positionner plus fortement". Notamment eux leur délire c'est sur la critique du travail, ils disent "parler sur 200 pages... je ne sais pas combien de pages ça fait... parler sur 200 pages du mouvement des retraites sans dire un mot du fait qu'on ne veut pas travailler, ça ne va pas quoi, c'est comme soutenir implicitement le modèle du salariat" et donc ils disent "nous on ne veut pas... on trouve ça bien ce que vous allez faire, on a envie de vous aider mais on ne veut pas mettre le tampon "Monde allant vers" pour cette raison-là". Donc finalement ils nous ont énormément aidé en terme de travail éditorial, ils ont fait la correction puis ensuite concrètement ils ont fait le livre avec nous, il a été fait au 103, mais ils ne voulaient que ce soit marqué le "Monde à l'envers" pour cette

raison. Et il y a d'autres personnes qui nous ont dit ça, donc... voilà, c'est vrai que je pense que c'est une limite, je pense que c'est possible, on y viendra après mais c'est peut-être plus ce qu'arrive à faire Z, de concilier une force de témoignage, une ouverture, un rapport à ce qui se passe vraiment, pas faire de la propagande pure et simple, mais avec une vision politique un peu plus fine, c'est vrai qui est un peu absente de ce bouquin-là. Et puis après, en termes de diffusion, il y a... on n'a pas fait le boulot jusqu'au bout, donc il n'est pas aussi accessible qu'on voudrait, il n'est pas beaucoup en bibliothèque, il n'est pas forcément référencé partout où il devrait, sur des banques de données, des sites, des je sais pas quoi, donc voilà, il est accessible au sens où il y a un site internet où il est en intégralité, une maison d'édition qui est prête à l'envoyer, déjà c'est une maison d'édition qui ne fait pas de diffusion, donc pour connaître il faut déjà en vouloir, mais bon, en tout cas, quand même, quelqu'un qui sait que ça existe peut le demander en librairie. Une librairie, si elle fait bien son boulot, ce qui n'est pas le cas de toutes les librairies, normalement elle doit savoir faire, commander un livre hors diffuseur, mais bon. Par l'expérience de Z, je sais que c'est pas si simple. Parce que Z, on y viendra après, est distribué par une société qui fait de la diffusion, et malgré ça il y a des libraires qui arrivent à répondre aux gens "non je sais pas ce que c'est". Donc j'imagine que Semaines agitées, sûrement beaucoup de libraires diraient que ça n'existe pas, mais bon, si on se débrouille bien, on peut le trouver, sur le site internet pareil, par contre on n'a pas réussi, et là je parle vraiment pour les gens comme toi, on n'a pas réussi à faire le boulot suffisamment pour que les gens qui se disent "tiens, qu'est-ce qu'il y a sur ce mouvement", forcément ils le trouvent. Je sais même pas s'il est à la BNF, j'en suis pas sûr. Il doit pas être à Beaubourg, il doit être dans 2/3 bibliothèques universitaires, mais pas tant que ça, enfin bon, il y a un boulot qui n'a pas été fait. Donc ça c'est une limite, et voilà. Sinon le fait d'être sur le premier objectif, d'être une mémoire et une possibilité de prise de distance pour les gens en lutte, ça a plutôt bien marché, puisqu'il y a 500 exemplaires qui peuplent les bibliothèques des militants et militantes lyonnais, donc de ce côté-là, c'est plutôt chouette, on sait que d'une manière assez large, les gens ont ça dans leur bibliothèque et que s'ils parlent de ce mouvement, ils sont susceptibles de le ressortir à leurs amis par des longues soirées d'hiver ou de revenir le chercher, après évidemment on sait pas quel effet ça a eu, c'est toujours des micro-effets, mais ça ça a marché, c'est plus le côté "trace pour le long terme" qui est pas complètement réussi, à mon avis. Mais voilà.

Benjamin

Je vais me moucher, c'est l'intermède (pouet, pouet tout près du micro). OUala. Fffiou. Je défile quand même mes questions, mais il y en a qui vont être un peu redondantes, parce que tu as bien répondu un peu là, dans tes premiers propos, mais je défile et si tu as envie d'enrichir, tu enrichis. (bruit de bouilloire). La seconde partie, c'est pour qui raconter cette histoire ? Là je te dis pareil les sous-questions et puis tu y vas, là. Pourquoi ce choix de forme, que ce soit dans celui-là, d'un livre, d'une version en ligne ou de l'ajout d'un CD, tu vois, pour parler un peu des trois, pourquoi ça s'est fait comme ça et pourquoi vous l'avez choisi ou non. On l'a déjà un peu causé, l'atelier 103, tout ça. Voilà. Parler un peu de Megacombi, toutes ces choses-là. Pourquoi ce choix de diffusion, tu en as un peu parlé aussi et aussi en limites, donc voir si tu as des trucs à ajouter. Y'a-t-il d'autres choses derrière ce mode de diffusion, elle sert à rien celle-là, donc on reste sur les deux premières, et encore une fois pareil, tu l'as évoqué un peu dans les limites précédentes, mais si jamais tu vois d'autres limites au CD, au site, etc. Tu l'as déjà un peu évoqué, mais si tu veux repartir plus en détail, pourquoi vous avez rajouté de l'audio, pourquoi ça vous semblait important de le mettre en ligne, etc.

Collaps

Sur cette question des formes, il y a un côté qui tient à notre, à la position qu'on occupe à ce moment-là, au type de personnes qu'on est à ce moment-là, un peu fous, une volonté un peu de faire tout ce qui est possible, c'est-à-dire qu'on n'est pas dans un projet sur la durée qui a une

économie viable, une économie au sens je sais pas comment dire ça, au sens de mettre en adéquation les efforts qu'on fait avec ce qui nous tient à coeur, ce qui marche, ce qui marche pas, et du coup va au fil des années laisser de côté des choses bien que dans l'absolu ça serait bien de le faire mais enfin on les laisse de côté parce que c'est pas ce qu'on sait le mieux faire, ou c'est pas ce qui marche le mieux, ou ça nous coûte trop d'argent, ou trop d'énergie, etc. On n'est pas du tout dans ce modèle-là, faut vraiment voir des gens qui sont un peu exaltés par un projet qui prend, qui marche, on est contents de réussir à faire un truc ensemble, et donc toute idée est bonne à prendre, un peu. Donc là voilà, c'est pareil, c'est un peu une première réponse, qui se prétend un peu sociologique, d'essayer de retrouver un peu dans la dynamique des événements concrètement comment ça arrive. Donc il y a ça, et dans ce cadre-là, on connaît des gens qui font une émission de radio super bien et qui ont fait plusieurs émissions sur le mouvement, donc on se dit "he banco, quitte à faire un livre, autant diffuser leur truc", parce qu'on est dans ce côté un peu enthousiaste, un peu jeunes fous, on compte pas nos heures, on compte pas gagner de l'argent, donc à la limite, voilà, on sait pas exactement ce qu'on peut apporter mais on sait que ça va pas nous coûter grand'chose et ce que ça peut nous coûter, on est tout à fait prêts à le faire, ça nous amuse, tout ça. Site internet c'est un peu pareil, on a une volonté de tout faire, moi je connais quelqu'un qui fait des sites internet, je suis en mode à motiver tout ce que je peux autour de moi, donc on le motive et hop, il dit d'accord et il est bénévole et il le fait. Après, sur des raisons plus politiques ou de pourquoi on fait en dehors du déroulement des événements, on est attachés à une diversité des formes de transmission, et voilà, en fait il y a plusieurs moyens d'accéder à un raisonnement, à une expérience que, c'est un peu voilà le délire du Pavé, c'est des choses auxquelles on est sensibles, les savoirs chauds et les savoirs froids comme ils disent, à ce moment-là on n'a pas connaissance de ce vocabulaire mais on est dans une même pensée, de raccrocher ou même de tenir ensemble, avant même que ce soit décroché, une pensée politique, une pratique.

Collaps

Le sous-titre c'est "collective, émotive et stratégique", on a vraiment cette volonté de dire "les émotions ne sont pas détachées", ou bien elles peuvent se penser séparément, mais il faut aussi les raccrocher, c'est pas non plus de tout mélanger, mais tenir ensemble les émotions et les stratégies, les positionnements politiques, des analyses sociales, sociologiques, du vécu personnel, donc voilà, on est héritiers de ce courant-là quoi, de... penser la politique comme aussi quelque chose qui se vit. Moi j'ai été avant dans un groupe politique qui s'appelait le CLAG, collectif lyonnais après Gênes, qui fait partie de l'altermondialisme, de tous ces machins-là, et déjà à l'époque, avant même que j'y sois, ils écrivent un bouquin dans lequel ils revendiquent le polifestif ou je sais pas quoi. On s'inscrit dans une lignée quand même qui défend ça et qui va venir s'opposer plus ou moins explicitement, parce que la plupart des gens ne connaissent pas cette tradition, mais qui va venir s'opposer à un communisme rigoureux, ou rigoriste plutôt que rigoureux, qu'ils soient orthodoxes ou trotskistes, ils partagent cette vision-là en fait. Très sérieuse, on fait des revues moches, avec de la stratégie politique dedans, bien s'opposer à ça, donc ça fait pleinement sens. Donc quand je dis tout est bon à prendre, de fait ça se pose comme ça, pour nous, mais en fait on n'aurait pas fait n'importe quoi. S'il avait été question de faire un truc moche et hyper sérieux, on ne l'aurait pas fait. Donc voilà, c'est à la fois une opportunité, qui à la fois s'inscrit clairement dans une continuité politique et de revendiquer la diversité des formes, et de dire "les mêmes personnes peuvent à la fois porter une certaine exigence d'analyse, de rigueur de ce qu'on raconte, on n'écrit pas n'importe quoi, on n'écrit pas n'importe comment" et à la fois diffuser des choses drôles, des choses relativement accessibles, et donc l'émission elle vient incarner ça aussi, elle va reprendre les mêmes thèmes, je ne sais pas si tu as pu l'écouter, elle va reprendre les thèmes qui sont dans la version écrite, mais en radio. Par contre en termes de production, c'est pas lié. L'émission, ils la font en direct pendant le mouvement, moi il se trouve que depuis j'ai rejoint l'équipe de l'émission mais à ce moment-là j'y suis pas du tout, c'est juste que voilà, vu que c'est des gens qui partent d'une même sensibilité et qui parlent de

la même chose, nécessairement, ça se recoupe, mais il n'y a aucun lien organisationnel entre les deux. C'est vraiment une fois que l'émission est faite, on est en train de faire le livre et on dira "bon, ça vous dit qu'on diffuse votre émission" et évidemment eux ils disent "bah, si on n'a rien à faire, allez-y". Donc on a juste redécoupé un peu, mis en plages vu que ça allait être un CD, et puis voilà.

Collaps

Par contre, le site internet, moi je le considère aujourd'hui comme une erreur, et pour le coup, comme caractéristique de ce que je décrivais au début, d'une initiative qui n'ont pas de raisonnement économique, pas au sens monétaire du terme mais au sens de faire un peu attention à quelles énergies on se demande les uns les autres, et pourquoi, et pas uniquement miser sur le fait qu'on est contents d'être là pour faire n'importe quoi. Et ce site internet, je le vois comme un exemple de ça, et je pense que c'est cette tendance-là à ne pas avoir de raisonnement un peu économique, un peu à se demander pourquoi on fait les choses et à se dire que même s'il y a l'énergie, peut-être que c'est pas la peine de le faire. Moi je le vois comme une cause de défection dans le milieu. Je pense que si on ne fait pas qu'être de plus en plus nombreux, mais s'il y a aussi un certain nombre de gens qui se rangent, comme on dit, c'est aussi parce que beaucoup de gens font cette expérience-là, c'est-à-dire on leur demande quelque chose au nom de la bonne volonté, au nom d'un "tous ensemble et de toute façon c'est bien", et eux le font, ils y passent du temps, ils y mettent leur bonne volonté, et finalement ils se rendent compte que ça ne sert à rien ni à personne.

Benjamin

tu considères que c'est ce qui s'est passé pour le site ?

Collaps

Oui, c'est ce qui s'est passé sur le site, mais je pense que ça se passe à beaucoup d'endroits et que beaucoup de gens font cette expérience-là d'être motivés par d'autres, qui sont plus engagés qu'eux, qui leur disent "ah tu veux pas faire ça avec nous et tout", et après ces fameux autres qui sont pris dans plein de choses, ils s'éparpillent un peu, ils disparaissent, et eux qui étaient plus raccrochés à une sorte d'extrémité du milieu, se retrouvent un peu tout seuls en train de finir leur truc et tout le monde est déjà parti faire la fête ailleurs, et c'est un peu ce qui est arrivé à Joran, le pote à qui j'ai demandé de faire ce site, je sais pas exactement combien de temps il y a passé, en tout cas le temps qu'il finisse, l'effervescence était un peu retombée, on avait vendu le bouquin, on avait vendu nos... En fait il y a eu une première édition, qui a été vendue dans la rue, dans une grande effervescence, avec justement ce truc de rencontrer ce qui était notre premier public, plusieurs centaines de personnes autour de nous qui achètent le bouquin, on en discute, nana, tout ça était un peu retombé, donc en gros, il fait son site, on lui dit merci, super, on va le mettre en ligne, sauf qu'un site statique, aujourd'hui, si tu fais pas tout un travail, le même travail justement qu'on n'a pas fait pour le bouquin, on l'a pas fait non plus pour le site, d'aller chercher les blogs qui en parlent, d'aller poster, dire aux blogueurs "regardez, il y a ce livre, ce travail-là qu'un certain nombre de gens font sur la blogosphère comme on dit ou je sais pas quoi", si tu fais pas ce travail-là, les gens qui vont trouver le site, ils auraient trouvé le livre, quasiment. Tu vois, bon là, je t'ai envoyé le lien, tu l'as téléchargé, bon, ça t'aide un peu, bon, moi de temps en temps je suis amené à parler d'un article, c'est sûr c'est pratique, en deux clics sur google, j'ai mon texte intégral, c'est plus pratique que devoir rechercher sur mon disque dur virtuel ou sur une clé, mais c'est accessoire. Et ce site je pense qu'il a assez peu d'autres usages que celui-là, je pense que moi j'ai besoin de rechercher une citation je peux le faire en deux secondes, si j'en parle avec quelqu'un je peux lui envoyer le lien, il y a sûrement quelques personnes qui tombent dessus, mais franchement aujourd'hui, un site comme ça tout seul, bon. Moi c'est un peu un regret que j'ai, après j'en fais pas non plus une maladie. Tant mieux qu'on ait ce site, s'il peut... peut-être que un jour, un lycéen, pour une recherche, tombera dessus et ça changera sa vie, et puis tant mieux. Mais voilà.

Benjamin

Tu crois pas justement... enfin, j'entends très bien, c'est intéressant, même, j'avais pas fait ce point-là sur les motivations-défections, sur ces choses-là qui sont choisies sans forcément penser à faire le choix du site. Tu crois pas par contre que l'avantage et les limites que ça a, d'Internet et des moteurs de recherche, c'est un avantage par rapport à un livre qui est dans une des bibliothèques d'une ville de France, (bruits de tisane ou thé qu'on verse dans des tasses en fond) un peu plus facilement accessible sur des mots-clés comme "mouvement des retraites à Lyon" par exemple, et que effectivement, il est là, même si vous vous ne l'avez pas fait vivre, pas amené aux gens, les gens eux vont venir à lui, même si moi je ne suis pas, bon, là c'est toi qui me l'a envoyé mais j'aurais pu tomber dessus. Je...

Collaps

Je sais pas. Tant mieux si c'est vrai, mais alors si tu tape "Semaine agitée" c'est sûr que oui. Mais pour taper Semaine agitée, faut avoir eu l'idée quand même. Faudrait faire des, j'ai même pas fait tu vois, des tests Google pour voir ce qui sort si tu tapes "mouvement retraite Lyon"

Benjamin

Là par exemple, MégaCombi, j'ai fait le lien que dans le train, que vous avez mis le CD et que c'était l'audio, MégaCombi je l'écoute en fait, avant qu'on échange des mails tous les deux, j'écoutais déjà, en allant chercher un peu dans des archives, j'aurais pu tomber sur l'émission du mouvement des retraites et peut-être que là-bas il y a un lien, tu vois, où ils parlent de Semaine Agitée ou j'en sais rien, tu vois, je me dis que dans...

Collaps

Oui oui c'est sûr, c'est pas complètement vain. Mais...

Benjamin

après, je suis pas non plus n'importe qui, je m'intéresse à ce genre de traces et c'est aussi pour ça que je les trouve, je suis d'accord que c'est pas...

Collaps

Je suis d'accord que c'est pas vain, mais dans le fonctionnement actuel d'Internet, c'est absurde. C'est-à-dire de faire un joli site, de qualité, qui est statique et pas bien référencé, c'est exactement ce que personne ne fait sur Internet, c'est quand même mauvais signe. Sauf quand tu fais un truc que personne ne fait et que tu sais exactement pourquoi, si tu trouves que tout le monde, je sais pas moi, est patriarcal et que tu défends l'égalité, c'est très bien. Mais si tu fais un truc que personne ne fait juste parce que tu as eu la flemme, ou parce que tu t'es trompé, faut reconnaître que c'est juste mauvais signe, et faut reconnaître qu'on est quand même dans ce cas-là. Parce que voilà, de fait, les référencements sur Internet, il faut que tu aies ton lien sur plein de sites, après bon... (silence). Voilà, effectivement, c'est pas vain mais c'est je pense quand même d'un intérêt assez relatif. Parce que les gens, je pense qu'ils chercheraient "mouvement retraites Lyon", à la limite, s'ils pensent pas à chercher aussi sur un catalogue de bibliothèque, c'est dommage. Je serais presque triste de leur donner raison, de se dire "une recherche Google suffit", si on parle des 4 péquenots qui vont chercher ça parce que vraiment ça les intéresse... à la limite, s'il y a pas le site, ça leur montrera que ça ne suffit pas de faire ça. C'est bien de le faire, mais ça suffit pas, faut aussi se souvenir qu'il y a des bibliothèques etc. Que l'intérêt d'un site, pour moi, c'est plutôt d'aller un peu au devant des gens, vers des gens qui justement ne vont pas dans les bibliothèques, ou n'ont pas ces pratiques-là, etc. Si c'est pour te faciliter la tâche à toi, ça m'intéresse pas, autant que tu cherches le bouquin et que tu le trouves. bon voilà. Je l'ai pas dit aussi clairement au pote en question qui avait fait le site, mais je lui

ai un peu fait part de mon désarroi, de lui avoir fait faire des trucs comme ça, mais bon, après c'est pas très grave. Particulièrement par rapport au truc qui t'intéresse et qui moi m'intéresse aussi, pour moi, je trouve que c'est un truc qui est dur à identifier. Pourquoi les gens arrêtent, pourquoi, sachant que souvent ils ont pas une raison, la plupart des gens ne deviennent pas indifférents au monde en fait. Des gens qui ont été engagés un moment ne s'en foutent pas complètement, c'est juste que la vie les emmène ailleurs. Et je pense que cette expérience-là elle fait partie des choses qui facilitent ça, de se dire que finalement, ils sont bien gentils tous ces militants, mais en fait, quand tu vas dans une entreprise, tu te rends bien compte qu'on ne te fait pas faire ça. Sauf dans des entreprises mal gérées justement, qui ont aussi leurs problèmes, ça existe. enfin dans beaucoup d'endroits, tu es dans le travail salarié, tu te rends compte quand même qu'on te demande des choses qui sont utiles aux gens qui te les demandent. Certes, ils te paient pour le faire, mais aussi ils te renvoient le fait que tu es utile. Tandis que là, nous, non seulement on l'a pas payé, on lui a pas envoyé le fait que ç'avait été utile, on lui a dit merci et super, mais il a bien vu que ça avait servi à rien, et voilà. Je sais pas si j'ai répondu...

Benjamin

Si si, ouais ouais. Justement je pensais enchaîner, et c'est bien parce qu'à chaque fois tu devances un peu la question suivante. Donc c'est : où avez-vous trouvé le temps de faire ça ? Tu y a un peu répondu en évoquant ces choix de naviguer, de travailler parce qu'au moment où il faut travailler pour de l'argent, pas travailler tout le temps et pouvoir se donner des temps comme ça sur des projets, mais en recauser, notamment là, quand tu dis "faire appel à des gens", vous avez sûrement fait appel aussi à un illustrateur, comment... ça viendra plutôt après, la question des gens, là on est plutôt sur la question du temps. On va faire les uns après les autres. Là, combien de temps ça vous a pris, c'est peut-être aussi resituer sur une frise, ça a commencé quand, tu m'as parlé de mettre des dates sur les premiers articles que vous avez écrits pour la revue jusqu'ici, et jusqu'au jour où le livre sort, combien de temps ça prend d'aller dans l'atelier de sérigraphie, de sortir tous les exemplaires, etc. Si tu veux parler un peu de...

Collaps

En fait, par rapport au temps, je me souviens pas exactement de ce que je faisais... 2010... (silence) je sais pas. Je pense que j'étais dans des projets qui devaient patauger, en gros j'avais terminé mes études, j'étais à Lyon et je cherchais pas vraiment de travail, je cherchais ce que j'allais faire de ma vie, mon ??? dans ma vie (inaudible), voilà, effectivement, je sais plus comment tu l'as dit, un mode de vie en général qui va travailler des fois et essayer de se libérer beaucoup de temps pour faire des choses, mais précisément à ce moment-là, je me souviens même pas exactement, je pense que je faisais pas grand'chose. (silence) J'avais des projets de, sûrement de faire des livres ou de faire je sais pas quoi que j'arrivais pas à faire. Donc ça m'arrangeait bien d'avoir un projet qui fonctionne, d'avoir un truc qui marche au lieu d'un truc qui marche pas. Lucie, je sais pas, elle devait être un peu dans le même genre de situation. C'est vrai que c'est marquant parce que c'est un truc qui nous prend énormément de temps et je me souviens pas de ce que j'aurais fait si j'avais pas fait ça. J'aurais sûrement fait quelque chose mais... Donc ça c'est, oui ben c'est directement lié à ce que je faisais avant, c'est ça qui explique qu'on va être dans cette dynamique de faire tout ce qui est possible, c'est sûr que voilà, c'est justement assez différent jusqu'ici, les gens qui font Z. Si là j'étais amené à, s'il y avait un fort mouvement comme ça et tout ça, j'aurais certainement un rapport différent, si on décide d'arrêter Z pour faire autre chose, on a justement ce raisonnement économique, on est déjà en train de faire quelque chose d'un peu consistant et on dit qu'on va arrêter pour faire autre chose. Là c'est pas ça, c'est des gens qui font pas grand'chose de consistant et qui d'un coup trouvent un truc à faire et se lancent dedans. Et sinon, pour des données plus précises, ça commence, je sais pas moi, c'était quand ce mouvement, octobre... Ça commence en plein milieu parce que jusqu'ici ça sort en plein mouvement, en fait, donc 14-15 octobre, c'est là quoi, mi-

octobre, et ça va sortir le 1e mai suivant. Donc octobre, mai, huit mois - non, sept mois. Ça prend sept mois. Donc au début il y a l'écriture, et après il y a un long temps, je sais pas si on en parlera, de recueil. C'est pour ça que j'avais commencé par la bande de gens à laquelle j'appartiens, c'est qu'à partir du moment où on décide de faire une brochure un peu plus importante puis un livre, on décide de solliciter des gens. Donc on réfléchit un peu à qu'est-ce qui a compté dans ce mouvement, quelle parole on a envie de voir émerger, on va solliciter nos amis et pas que nos amis pour écrire. Et donc là, on va solliciter des textes, discuter avec les gens des textes qu'il serait bien d'écrire, recevoir les textes, les corriger, etc. Donc c'est ça qu'on fait pendant des mois. Et puis il y a une pote de Lucie qui s'appelle Lise Cata, c'est son pseudo, qui n'est pas du tout dans les trucs militants tout ça mais qui est une pote de Lucie, quoi, qui va s'occuper de la coordination graphique. Elle va chercher des photos sur les sites et aussi des illustrations, (inaudible) mais bon, et ensuite s'occuper de la mise en page, par rapport à Z maintenant ça paraît un fanzine mais c'était quand même pas si mal.

Benjamin

C'est quand même pas mal du tout même.

Collaps

Donc voilà, elle va faire ça avec nous, heureusement qu'elle va faire ça parce que moi je sais pas du tout faire ces trucs-là

Benjamin

Vous tombez bien à chaque fois, vous arrivez à trouver des gens qui ont les connaissances ou le savoir sur ce que vous avez besoin, et c'est des gens aussi qui trouvent le temps, parce que huit mois après le mouvement, d'arriver à sortir le livre, c'est je trouve un délai court, c'est un ressenti, j'ai rien sur quoi m'appuyer, sortir un travail comme ça, que je trouve de qualité, fabriqué, et pressé et mis en forme comme ça au bout de huit mois qu'avec des gens bénévoles, c'est vrai que c'est pas mal quoi.

Collaps

Oui, moi j'exagère quand même parce que je travaillais cet hiver-là, je travaillais, en fait tous les hivers, il y a que cette année que j'ai arrêté, j'ai toujours travaillé en cuisine de collectivité, donc en colo, et cet hiver-là, j'ai travaillé, je me souviens puisque j'ai fait les revues de presse au boulot, donc il y a quand même eu ça au milieu, mais ça nous a pas arrêté, moi je suis parti travailler un mois, un truc comme ça et en profiter pour lire un peu tout ce qui s'était écrit pendant le mouvement. Je sais pas si tu as vu cette histoire de revue de presse, là...

Benjamin

Non

Collaps

En fait, dans le bouquin, il y a trois types de textes : des sortes de témoignages ou mini-interventions, ce qu'on appelle les outils, qui essaient vraiment de décortiquer des outils qui ont été utiles au mouvement, et des revues de presse qui s'appellent je sais plus comment, bon bref, et ça c'est moi qui les ai fait, donc je me suis fait tous les, toutes les conneries que les gens ont écrits, je me suis bien amusé.

Collaps

Donc c'est vraiment, c'est plus des interventions, pour le coup, c'est vraiment cette idée que je te disais, moi j'ai toujours aimé lire, je lis beaucoup de médias mais aussi des interventions politiques, etc., tu constates que manifestement les gens ne se lisent pas,

Benjamin

Dans d'autres media, quoi

Collaps

Ils parlent de la même chose à peu près aux mêmes gens, tu sens à leur manière d'écrire que peu de gens ont finalement une conscience de..., ils ont conscience de la personne qui est juste à côté d'eux quoi, les gens de la CFDT ont une conscience aigüe de leur différence avec la CGT, les gens de telle, de la CNT, je sais plus comment ils s'appellent, la nouvelle CNT à Lyon, ont une conscience aigüe de la présence de l'autre CNT, à côté d'eux, etc. C'est une banalité que je dis mais c'est quand même assez vrai. Mais par contre, les gens de la CNT ont une connaissance très faible de ce que c'est la CGT ou la CFDT, sauf quelques individus, alors c'est pas tout le monde, pour qui justement, du moment que tu t'intéresses aux autres, ça devient presque un truc qui t'identifies, ah oui untel, il est anarchiste mais il est à la CGT. Il y a des individus qui sont repérés pour leur capacité à changer d'univers, mais c'est pas massif. Donc voilà, j'ai lu ça, tu vois, il y a un truc qui s'appelle La lutte à la croisée des chemins, qui est un bilan du mouvement fait par le collectif Lyon commun, qui sont des espèces d'anarchistes, un texte dans le Monde libertaire et un livre que des gens avaient fait qui s'appelait Tous dans la rue, une autre trace collective, qui est vraiment le côté organisation syndicale, etc., qu'on a citée aussi, la revue du NPA, le groupe Un autre futur de la CGA, un truc anarchiste, un texte de Sophie Béraud qui est une sociologue pro-syndicaliste, donc voilà, ça j'ai fait quand j'étais au boulot, et puis ensuite je reviens, on finit le livre et ensuite par contre les trucs d'impression, ça va très vite, c'est quelques jours, on termine le manuscrit peut-être le 27 avril, vraiment au dernier moment, on va à Grenoble, on fait la couverture, ça c'est pas ça en fait, l'objet qu'on a entre les mains ne correspond pas à ce que je raconte puisque c'est la réédition. Mais on fait la couverture en sérigraphie avec l'aide des gens du 103 qui sont assez compétents, on grave le CD, là-bas ils ont aussi une tour de gravure, donc tu peux faire les CD 10 par 10, on en fait 300, un truc comme ça et en gros en une journée c'est fait, eux ils ont un plan aussi chez un photocopieur qui peut faire le, comment ça s'appelle, le thermocollage, je crois qu'il est thermocollé le premier, et donc voilà on fait tout ça et hop, on ramène les exemplaires la veille du premier mai, on s'était fixés de sortir pour la manif du premier mai, donc ça, en terme de temps, c'est vraiment pas grand'chose. C'est plus effectivement des compétences, le fait d'être deux, on était déjà... 2010 donc... moi j'avais quand même déjà 27 ans, dans les réseaux depuis longtemps, c'est vrai qu'on a un certain nombre de ressources organisationnelles en fait même si on n'est pas dans une organisation, qu'on mobilise clairement pour faire ça hein. Des gens qui écrivent des textes, des photos, hm. Voilà.

Benjamin

En terme de temps, tu... moi là j'ai une petite contrainte, plutôt 12h30, parce que là je vois déjà 11h, on est sur la première partie, est-ce que toi 12h30 te va ?

Collaps

Ouais on peut aller jusque 12h30, je me doutais que ça serait long.

Benjamin

J'envoie juste un SMS pour dire à mon pote plutôt 12h30. (silence, clic clic clic) Voilà. J'enchaîne sur la question suivante, ça va aller plus vite parce qu'au fur et à mesure tu y réponds. Là, c'est peut-être me décrire au final combien de personnes, donc vous êtes deux principalement, combien de personnes ont gravité autour pour arriver à fournir ça. Voilà, je te relis les autres questions : quelle démarche, déroulé, mais tu y as déjà un peu répondu, comment choisir ce dont on veut parler, là pareil tu as un peu répondu, tout au départ, sur votre ligne à laquelle vous avez essayé de vous tenir, et après, comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose, je pense que voilà, vous avez

peut-être plus de matière que ce qu'il y a dedans, ou pas.

Collaps

Euh... Donc combien, au final on est vraiment trois, puisque la troisième personne arrive plus tard dans le projet, elle ne s'occupe que du graphique mais c'est quand même hyper important, donc voilà, si je devais désigner un noyau, il serait vraiment de trois, et ensuite je sais pas faudrait compter les gens qui ont vraiment écrit, ça c'est un entretien, ça c'est un entretien, des notes, grlmmllmm (il feuillette le livre et chuchote en même temps)... six, mouais, il y a une dizaine de personnes qui écrivent, et puis ensuite ça part vite dans un truc assez dur à compter parce que sur des micro-investissements, tu vas avoir quelqu'un du Monde à l'envers qui va faire une relecture, tu vas avoir les gens de RebeLyon, c'est un entretien qu'ils ont fait eux-mêmes, ils ont des méthodes pour répondre aux entretiens, ils font un Pad, là, je sais pas si ça existait déjà à l'époque, là tu vas avoir des gens de REbeLyon qui vont avoir déjà corrigé en interne leur truc, donc je pense qu'il y a bien je sais pas 50, 60 personnes qui finalement ont fait un truc, donc quelqu'un qui va donner une photo, rechercher une illus, je dirais ouais, c'est des chiffres qu'on va retrouver tout à l'heure sur Z, trois dans le noyau, une dizaine qui passe plusieurs heures et qui vont être amenés à écrire et peut-être 50/60 qui sont concernés d'une manière ou d'une autre, en gros. Et après, sur les thèmes, du moment qu'on décide de faire un bouquin, c'est une volonté d'exhaustivité. On va pas être exhaustif dans le sens où on va pas avoir tous les angles possibles pour l'aborder, évidemment, donc c'est vraiment un angle du témoignage, je sais pas comment dire, avec une dimension journalistique et sociologique, qui est pas 100 % subjectif. Nous on considère que ce qui est écrit dans les témoignages, ça peut pas être n'importe quoi, on a un oeil dessus mais ça reste du témoignage, et à partir de cet angle-là, on va chercher l'exhaustivité, on va dire "bon qu'est-ce qui manque", qu'il faut qu'on aille voir, on peut pas se contenter, si on a cette ampleur-là, si c'est un livre, on peut pas se contenter ce que ça a été, de ce de quoi on est partis, c'est-à-dire notre expérience du mouvement et des gens autour de nous, faut aussi qu'on aille voir ce qu'on n'a pas vu pendant le mouvement, et donc on se dit "qu'est-ce que c'est qu'on n'a pas vu", les communistes, on les connaît pas, manifestement ils étaient là, donc on les contacte, on fait un entretien avec la JC. Il y a les étudiants, nous on n'est plus étudiants à ce moment-là, donc on connaît mal cet univers, on se dit "les étudiants ils ont pas eu un rôle important mais justement, en creux ça fait quand même partie de ce qu'il faut raconter, parce que ce mouvement aurait pu aussi avoir une autre gueule s'il avait été aussi étudiant", donc on va voir un étudiant, un des rares étudiants qui continue un peu à traîner autour de nous qui sommes vieillissants. Donc on va le rencontrer, machin, je sais plus ce qu'il y a eu comme ça dans les trucs qui ont été rajoutés, il y a vraiment eu plusieurs textes comme ça qui se sont rajoutés, à partir de l'idée qu'il faut être exhaustif. C'est surtout ceux-là je crois. Pour le coup, les seules choses qu'on laisse de côté, c'est les fameux textes qui sont à l'origine du truc et dont pour une partie sont trop mauvais à notre goût, et sont écrits par des gens qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais revus, et bon, on a laissé dans des placards numériques sans vergogne. Mais sinon de ce qu'on a produit nous, on a tout publié. Et bon évidemment, les entretiens, c'est pas des retranscriptions, pas du tout, c'est des entretiens au sens journalistique du terme, on discute avec les personnes et ensuite on... enfin quoique, c'est quand même pas comme ce qu'on fait à Z, c'est quand même assez proche de la parole, mais c'est pas...

Benjamin

Vous retravaillez et après vous l'envoyez pour...

Collaps

On retravaille et après je sais même plus si on leur a renvoyé. Mais bon, à ce moment-là, moi j'ai jamais fait d'entretien vraiment journalistique, je viens de la socio donc je suis quand même encore très proche de la parole directe, mais on se permet quand même de corriger un peu, de trier un peu.

On est en fait, en y réfléchissant, quand même assez proches d'une retranscription. Je sais pas toi si tu as déjà fait des entretiens en vue de les publier, mais si ça t'arrive un jour, tu verras c'est traumatisant. Quand tu viens de la socio, moi au début, j'étais vraiment... déjà de pas mettre les répétitions de mots, les silences, et tout, je trouvais ça bizarre, parce que j'avais cette pratique de retranscrire comme une machine, retranscrire ce qu'il y a sur la bande, les phrases pas finies, et en fait quand tu commences à dire "en fait il faut que ça soit agréable à lire, les gens ils vont pas lire une retranscription de socio, faut réécrire et tout", c'est assez bizarre... Bref.

Benjamin

Oui, et puis moi il y a la hantise des articles de journaux dans les Ouest-Torchons et compagnie qui déforment carrément tes propos, il y a aussi une phobie à ce niveau-là, je pense que c'est plutôt ça qui me fait peur, je me doute qu'il y a l'entre-deux, mais c'est plutôt l'image que j'en ai, quand on retravaille une parole, j'ai l'impression qu'elle va être forcément déformée. Et que la personne qui l'a dite va être frustrée. Mais je me doute que c'est possible autrement. Mais comme j'ai jamais expérimenté moi concrètement, je vois pas trop. Et ça viendra peut-être. J'enchaîne l'avant-dernière question, heu... la question de légitimité. La première, c'est pourquoi ces personnes et pas d'autres ? Après, c'est comment ça a été accueilli ? Tu m'as fait part de quelques critiques qui ont été faites, notamment sur votre ligne politique qui était pas assez assumée, notamment avec les éditions du Monde à l'envers. Voilà, comment ça a été accueilli justement par les gens auprès de qui vous avez recueilli, que vous avez fréquenté, qui ont été les premiers destinataires de la première version, et après d'autres extérieurs, des gens un peu plus éloignés, comme moi par exemple. Et après il y a cette notion, je sais pas trop comment l'expliquer, c'est la première fois que je revois ma grille d'entretien, ma nouvelle grille là, qui est la question de légitimité dans le regard des autres. Est-ce qu'à un moment, vous vous êtes posé la question, toi et Lucie, de savoir si vous êtes légitime à porter cette parole-là, à prendre la place que vous avez pris quoi. Enfin, même si justement vous êtes pas mis en avant et pas sur la première de couv', c'est, on vous retrouve quand même à l'intérieur, même si c'est sous un pseudo etc., voilà.

Collaps

Euh... moi sur qui parle, encore une fois, c'est une logique un peu d'occasion, tout est bon à prendre. Ya pas beaucoup de problèmes à ce niveau-là, s'il y a un seul texte qui ne nous plaît vraiment pas, justement on le publie quand même, un peu dans cette logique-là, la personne à qui on l'a demandé refuse de le travailler, dit "faites ce que vous voulez", ce qui est une manière de dire "faites rien", elle dit "faites ce que vous voulez, je le retravaillerai pas, mais vous pouvez le publier, le modifier, faites ce que vous voulez", donc on décide de le publier tel quel en se disant tant pis, et dans mon souvenir, il n'y a aucun texte refusé ou quelqu'un qui aurait voulu participer qui ne participe pas. Donc c'est vraiment, ça naît par une logique affinitaire, et de réseau peu dense, et ça se conclut par cette logique exhaustive de recherche d'interlocuteurs, de se dire untel untel, ils ont fait partie du mouvement, il faut aller les chercher, voilà. Après comment c'est reçu, il y a eu ces critiques, il y a eu d'autres critiques qui viennent de gens euh... qu'on appelle maintenant les gens de "Vaux" (?? orthographe) qui sont maintenant des militants, qu'on dirait, taillé à la hache, comme je disais tout à l'heure appelistes, tu vois un peu ce courant, je dis à la hache parce que eux mêmes ne se reconnaissent pas forcément là-dedans, ne sont pas forcément copains avec ceux de Tarnac, tout ça est très compliqué, toujours est-il que c'est des gens qui font de la politique intensément et discrètement, je sais pas comment dire, c'est pas vraiment clandestin mais c'est... bon, et qui ont participé au livre de différentes manières, moi je les aime pas trop, mais de fait, ils faisaient partie de ceux dont on voulait parler donc il était pas question de les mettre en dehors. Donc ils ont participé au livre et eux nous ont dit très clairement, déjà on a eu des conflits pendant la rédaction autour de la question des étiquettes politiques, c'est-à-dire que nous on disait "pour faire comprendre cette diversité dont on parle, on est obligés de nommer les choses, donc on peu donner

à voir votre pensée mais on peut pas appliquer votre manière de faire qui est de faire comme si tout le monde était pareil dans un grand bain de la révolte, que... Donc on a des conflits par mail autour de ça où ils nous ont demandé de changer, je sais plus ce qu'on avait fait, et bon, il y a des choses qui sont restées qu'ils n'ont pas apprécié comme le fait que je ne sais où dans un chapeau c'est écrit "donner à voir cette diversité, des insurrectionnalistes jusqu'aux syndicalistes", je sais pas quoi, et que eux, ils ont dit, mais quoi, insurrectionnalistes, on imagine que c'est nous, mais nous on n'est pas des insurrectionnalistes, on n'est pas différents des syndicalistes, enfin bon, toute cette histoire d'étiquetage leur paraissait tout à fait mauvaise. Nous, on était convaincus que c'était bon et qu'on avait peut-être des mauvaises manières de les désigner, mais vu qu'ils n'en fournissaient pas eux-mêmes, qu'ils refusaient de se désigner, il fallait bien quelqu'un le fasse et que donc nous, on allait essayer de le faire. Après, en plus moi à ce moment-là je connaissais pas aussi bien que maintenant. Je connais toujours pas très bien, mais en tout cas je connaissais encore moins bien disons. Je connaissais encore moins bien les différences entre eux, donc je comprenais pas, en plus, pourquoi ils voulaient pas qu'on les appelle comme ça, des choses que j'ai compris après, que vraiment eux ils étaient (??? inaudible). Donc il y a eu ça, où du coup eux clairement nous déniez une légitimité à parler d'eux, mais on le fait quand même. Et en même temps ils acceptent de participer, et bon, c'est compliqué. Ça c'est le truc le plus polémique, qui reste assez circonscrit, c'est quelques mails, assez virulents, mais ça nous ébranle pas plus que ça. Voilà, après il y a un grand enthousiasme de ces quelques centaines de personnes qui achètent le livre, et donc c'est hyper valorisant, clairement pour nous à ce moment-là, on a de l'expérience, on n'est pas non plus complètement paumés mais on n'a pas non plus un prestige, ni universitaire, ni d'auteur, ni de je ne sais quoi, donc clairement c'est hyper valorisant de se retrouver là à avoir fait cet objet que tout le monde reconnaît comme assez beau, utile, mais bon ça ne va pas forcément être des remarques très constructives, très élaborées. Mais il y a un enthousiasme, qui fait beaucoup de bien, qui valide aussi la démarche et qui va participer à m'amener moi jusqu'à Z. Clairement, il y a un truc de confiance en soi, de l'avoir fait, de... d'avoir tenu ce truc du 1er mai, c'est super agréable. Et puis après, il y a pas beaucoup de retours plus lointains. Il y a les gens des Mutins de Pangée qui tombent dessus et rédigent une critique sur leur site et nous en achetons un certain nombre pour les diffuser un peu sur leurs tables, tout ça, donc ça c'est assez chouette. Et après, en gros, ça s'arrête là. Après moi j'ai eu une fois un gars que je connaissais de l'EHESS, que je revois dans une manif et qui me dit "ah, mais toi t'étais pas de Lyon, à l'origine, je sais pas quoi, tu sais, je suis passé à Lyon, j'ai découvert un super bouquin, sur le mouvement et tout", donc ça c'était chouette. Mais ça n'est arrivé qu'une fois. Donc voilà. Voilà. C'est ça. Et sinon ?

Benjamin

La question après c'était la question de la légitimité. Est-ce que ça vous a traversé cette question-là, à ce moment-là, pourquoi vous deux principalement, j'ai l'impression que vous êtes le noyau dur, ou trois si tu rajoutes celle qui a mis en forme. Justement, quand tu parles, à la fin, au premier mai, ce cheminement-là t'a mis en confiance, notamment pour poursuivre jusqu'à Z etc. Mais est-ce que pendant tout le travail, il y a un... est-ce que vous-mêmes, ou ça vous est renvoyé par d'autres la question de la légitimité à faire ce travail-là ? Pourquoi vous et pas d'autres ? Je me mouche (pouet pouet). Pardon.

Collaps

Bah pourquoi nous et pas d'autres, non ça ne se pose pas, parce qu'en fait on ne prend rien à personne. Enfin... je sais pas à quel point c'est vrai, d'ailleurs, sociologiquement, mais on se pense, si tu veux, comme un entrepreneur qui crée son entreprise, avant moi y'a rien, après moi y'a quelque chose. Donc si quelqu'un d'autre avait voulu le faire, qu'il le fasse. C'est vrai qu'on mobilise des choses, mais c'est quand même vraiment accessoire, je pense que c'est un peu plus vrai que pour beaucoup d'entrepreneurs qui se racontent ça et qui s'appuient sur un système social et tout ça. Nous

on s'appuie sur un réseau, mais je pense qu'on n'empêche quand même pas grand'monde de faire la même chose ou autre chose, donc c'est vrai qu'on se pose pas trop cette question. Euh... non, en fait on se pose pas trop cette question.

Benjamin

Là avec le recul en plus, ça fait quatre ans, un peu moins, trois ans pour la sortie, en fait, c'est une question qui me travaille et je pense qu'elle va être là tout au long de ma recherche, je vais pas réussir à mettre le doigt forcément dessus mais il y a cette notion-là que vous posez une voix sur le mouvement des retraites à Lyon, la question de "est-ce que c'est parce que vous l'avez posée qu'il n'y en a pas eu d'autre de cette envergure-là, je parle sûrement qu'il y en a eu d'autres plus petites, et d'ailleurs vous en faites le... (sonnerie de téléphone fixe... Allô ?) une collecte.

Collaps

... (au téléphone) oui, bonjour. Oui. ... Ah ! ... Mais... est-ce que vous en avez l'usage ou est-ce que vous allez les ranger dans des fonds de tiroir ? ... Très bien. Ben dans ce cas-là vous pouvez les garder, ils sont offerts par la rédaction. Je vous remercie d'avoir appelé. Mais... on a une gestion associative qui nous amène parfois à faire ce genre d'erreur. ... Non non, je pense qu'on ne l'a pas fait exprès mais si ça vous est utile, très bien, gardez-les. Merci d'avoir appelé. Au revoir. ...

Collaps

C'est bon ça. Hum... Oui, tu disais, pardon. On a fait le livre, nanana, on ne sait pas pourquoi, en fait.

Benjamin

La question de l'avant et de l'après en fait. Moi je sais pas si, je m'interroge toujours sur le fait que lorsque quelqu'un ou quelques-uns choisissent de poser une parole qui a une écoute quand même un peu plus large que simplement se la raconter comme on le fait là, qu'est-ce que ça implique dans le regard justement qu'on peut avoir a posteriori ou de l'extérieur sur cet événement-là, sur le fait que, euh, enfin moi si je dois avoir une vision du mouvement des retraites à Lyon, j'aurai principalement cet écrit-là en tête, et quelques rencontres que je pourrai faire comme je fais là avec toi. Je dis pas que c'est, en fait, y'a pas de notion de bien ou de mal, mais sur ce que ça joue, est-ce que ça vous a traversé en fait, cette question là, ou pas, je te la balance surtout comme ça pour essayer de trouver moi ce que j'ai à décortiquer là-dedans.

Collaps

Hm, c'est intéressant. Ben, si tu veux, pour une part oui, c'est explicitement ce qu'on veut faire, ça revient au début de l'entretien, à se dire "on a envie que ce mouvement, que la mémoire de sa diversité reste", et notamment, moi il y a un truc qui me travaille beaucoup qui est dans l'actualité ces jours-ci, ce truc des différentes formes de conflictualité, de l'émeute, etc. dont voilà, ce mouvement des retraites à Lyon a été un exemple, dont je pense que moi, en tout cas, ça me tenait à coeur qu'il soit restitué dans sa complexité et qu'il amène éventuellement des gens à avoir des prises de position moins caricaturales ou moins déconnectées de ce qui se passe vraiment dans ces moments-là, ou de ce qui s'est vraiment passé. Donc oui, le fait d'occuper la place par rapport à d'autres récits qui seraient moins bon, qui seraient plus situés, oui, c'est une volonté, ça c'est sûr. Et après à quel point ça marche, j'en sais rien. (silence) En gros, on se situe plutôt dans un truc qui va venir, prendre la place face au fait que chacun défend son bout de gras, un peu, que chacun veut raconter son histoire, l'histoire de son groupe, sa vision des choses, et que là on a cette volonté-là d'être un peu plus surplombants et d'avoir un peu plus une vision qui raconte... enfin surplombants, c'est pas un bon terme, mais... multisitués quoi, plus que surplombants.

Benjamin

Macro ?

Collaps

C'est pas vraiment macro, parce qu'il n'y a pas d'analyse, de grosse analyse du mouvement, de travail proprement sociologique qui viendrait dégager des tendances lourdes ou je sais pas quoi

Benjamin

c'est plutôt multiples ?

Collaps

C'est plutôt multisitués, multimicro que macro en fait. Et voilà. Et après, c'est vrai que après, de fait, la légitimité, c'est vrai que... c'est peut-être justement, par rapport à ta question, c'est peut-être justement le fait qu'on ne se soit pas posé la question qui montre qu'on était légitimes. La question de la légitimité, finalement, ceux qui se la posent, est-ce que ce n'est pas parce qu'on leur renvoie qu'ils ne le sont pas ? Donc ça revenait à se dépatouiller avec ce terme. Nous ça nous est pas trop arrivés. En fait, quand je pense... enfin je sais pas, là-dessus peut-être que je dis n'importe quoi, je me demande s'il n'y a pas un truc un peu "quand tu es légitime, tu n'as pas forcément besoin de le dire ou de te l'entendre dire". C'est un peu là, quoi. C'est peut-être une question qui se pose d'abord aux gens qui ne sont pas légitimes. Enfin, du coup...

Benjamin

Oui, enfin... je sais pas. Mais c'est... c'est pour moi, pour continuer de creuser aussi dans ma tête.

Collaps

Mais si tu regardes, je pense, je me trompe peut-être, mais je pense quand même que les usages de ce mot sont avant tout négatifs. Ah non, quoiqu'il y a la désobéissance civile qui va dire "on est légitimes" et dans ce cas-là, c'est vraiment un usage précis, qui va être contre la légalité. C'est de dire qu'on va avoir besoin de dire qu'on est légitimes parce qu'on est illégaux. On a besoin de se définir. Bon je sais pas, ça reste à réfléchir. C'est vraiment que le mot c'est pas...

Benjamin

En tout cas d'aller creuser vers les usages du mot, ça me... J'y avais pas forcément pensé jusque là. Ok. Je pense que la dernière partie n'a pas vraiment lieu d'être, on l'a vraiment creusée tout le long. Et elle est pas la plus pertinente de ma grille, donc... je te propose, je sais pas si tu veux faire une pause clope ou un truc comme ça, d'enchaîner...

Collaps

Je vais pisser en fait.

Benjamin

Je vais couper, comme ça ça permet de séparer les entretiens.

Trace #4 : Collaps ; 27/02/15

Benjamin

On va fouiller dedans et je reviens vers toi si j'ai des questions. pour que tu m'aiguilles... Avant de commencer, je te demandais si quand vous faites des numéros comme ça à Z, vous mettez une deadline, une date de sortie ou alors vous êtes plus lâches ? Sur votre prochain numéro, vous êtes nets ou ... ?

Collaps

En fait, pour Z, c'est beaucoup plus compliqué parce que contrairement aux bouquins, c'est une expérience dans la durée, et du coup pour beaucoup de choses ça évolue. Donc je sais pas trop comment on peut faire, je pense qu'il faut quand même considérer que ce que je dis est valable pour le présent, déjà parce que j'étais pas là au début, et parce qu'on ne va pas avoir le temps de faire toute l'histoire, donc c'est assez compliqué par rapport à l'image que les gens peuvent en avoir, qui elle s'est construite sur plusieurs années, de fait, dans les conditions de production, il y a des choses qui évoluent. Donc c'est un peu délicat. Mais pour répondre sur ça, cette année, effectivement on a une deadline assez précise notamment liée aux diffuseurs. Du coup le numéro qui sort le 15 mai en librairie est déjà en train d'être vendu aux libraires. Il y a des gens qui sont payés...

Benjamin

par une boîte de diffusion ?

Collaps

voilà, des salariés qui vendent tout un tas de trucs dont Z. Après on peut foirer, on va pas se faire couper la tête non plus, mais c'est gênant.

Benjamin

Pareil, avant de commencer, juste pour dire... j'ai fait mon mauvais élève donc je ne me suis procuré qu'en début de semaine un numéro de Z pour bien le bûcher avant d'arriver.

Collaps

Comment tu as eu l'idée de nous contacter ? Parce que c'est par Z qu'on s'est connus, tu as contacté la boîte, c'est ça ?

Benjamin

ouais, c'est ça. tu veux dire par rapport à ce sujet ? Quel est le lien entre mon sujet de recherche et Z ?

Collaps

Oui, et de manière générale, est-ce que tu connaissais ou ?

Benjamin

Z, ben forcément c'est le type de revue que tu croises dans différents lieux quand tu fréquentes ce genre de milieu. Donc forcément il m'est tombé sous le nez, je t'ai pas dit dans mon parcours, mais ma principale activité a été de tenir un bar-resto en coopérative avec des copains, de Rennes, qu'on a vendu il y a un an avant de tomber dans des problèmes de thunes avec un proprio qui comptait s'en mettre plein les fouilles sans prendre en compte qui on était

Collaps

d'accord

Benjamin

et moi mon envie c'est de repartir dans les deux ans qui arrivent sur un même projet mais plutôt en milieu rural, là où je me suis installé. Et donc forcément, ces endroits-là, on fait des choix de revues et ça fait partie, il y avait le Sabot Rennais, d'autres trucs. Et justement, dans ces questions-là, mon idée, ma recherche, les gens que je vais aller rencontrer est sur mon expérience principale qu'on est en train de faire qui est la tentative d'écriture du vécu de 4 années de bar-resto en coopérative avec toutes les questions qu'on s'est posé. Je suis plutôt dans les 2/3 à porter le truc, à coordonner, les 5/6 motivés pour écrire, et en tout en 4 ans on a été 19 salariés. Et nos motivations des uns et des autres, les endroits où ils veulent bien me donner leur participation, et voilà.

Collaps

Tu fais ça avec quelle maison d'édition ?

Benjamin

L'idée ça serait de partir en auto-édition, parce qu'on avait gardé de la thune, des sous qui nous restaient, je sais pas si tu connais un peu le fonctionnement des coopératives... l'idée c'est que s'il nous reste des sous, c'est plutôt rare quand une entreprise cesse son activité, on doit les reverser à des coopératives. Soit on les file à l'Union nationale des Scop et eux dispatchent au groupe chèque-déjeuner ou à la petite coop du coin, soit on les file nous-mêmes et on choisit à qui. Et donc on a donné des sous à trois coopératives de copains dans le coin. Qui nous ont notamment beaucoup aidés jusqu'à la fin de notre projet. Donc on n'a plus de thune, et l'idée dans mes passions-passe-temps à côté, c'est que me je lance un peu dans l'auto-édition, faire de l'imprimerie maison, dépanner les potes sur les tracts et flys, la dernière acquisition c'est un massicot, la prochaine sera sûrement une plieuse...

Collaps

Ah mais faut absolument que tu rencontres les gens du 103 !

Benjamin

Oui, c'est ce que je me suis noté dans un coin

Collaps

Eux tu vas les kiffer, ils font ça quoi, moi c'est l'expérience la plus aboutie que je connaisse sans basculer sur un modèle professionnel, qu'on peut encore appeler de l'auto-édition, même s'ils ont une maison d'édition qui s'appelle le Monde à l'envers : là-bas il y a plein de gens qui passent, ils ont un petit carton, pas vraiment d'authentiques Infokiosque mais avec les dernières productions, c'est magnifique, t'as des sérigraphies, des livrets, le milieu grenoblois élargi qui est assez productif, faut vraiment... si t'es dans ces trucs-là faut vraiment que tu les rencontres, ils sont chouettes en plus !

Benjamin

J'y suis passé, l'intérêt aussi de la formation c'est qu'elle est itinérante, je profite des moments où on passe dans des villes pour aller choper, mais pour ça il faut que j'ai eu connaissance avant, et Grenoble j'y étais en septembre dernier mais je pense que je serai amené à y retourner avec des potes

Collaps

ils ont fait une interview avec je ne sais qui qui existe en brochure sur l'expérience, cette

expérience-là, je sais pas si ça existe sur internet...

Benjamin

De toute façon j'irai chercher

Collaps

pour ce qui est du Monde à l'envers, ils ont un site, mais au-delà de ça ils ont une pléthore de petits projets, CD, brochures, super beaux, super... et après à Lyon il y a aussi un truc intéressant qui s'appelle le Grand salon de la micro-édition, tu connais ?

Benjamin

Non en fait j'ai fait Vendetta, celui de Marseille l'année dernière, salon de la microédition et du multiple, je sais pas si t'as entendu parler ?

Collaps

Nan, ces milieux-là c'est vraiment à la frontière avec le milieu anar-autonome et tout ça, le Grand salon moi j'avais moins aimé, c'est plus artistouille quoi, c'est pas du tout relié, pas du tout, ils nous avaient invité, même Z... c'est pas du tout... enfin c'est pas méchant, mais c'est plus artiste quoi, des gens qui font des trucs plus beaux, assez chers, mais bon c'est quand même intéressant en terme de technique et tout, sur la micro-édition.

Benjamin

Je pensais t'en laisser un exemplaire après, je t'ai pas envoyé par mail l'écrit de mon premier travail...

Collaps

Si je pense, mais j'ai pas regardé

Benjamin

nan mais... merdeueuh... (a fait tomber un truc) - en fait j'en ai sorti, des brochures que je fais moi-même, je t'en laisserai un, je voulais te le laisser plutôt à la fin, enfin voilà

Collaps

ah c'est chouette

Benjamin

J'en ai fait une première sortie, vingt premières brochures, premières version, là j'en ai sorti une nouvelle, toute fraîche, avec la mise en forme, enfin j'expérimente un peu.

Collaps

D'accord. C'est chouette.

Benjamin

Donc, Le bar-resto s'appelait la vie enchantée, l'idée c'est que si jamais on arrive à aboutir à un écrit correct, on partirait sûrement sur un truc comme ça, un week-end à plein à la maison et on produit

Collaps

Ca tu veux le diffuser que en papier ou ?

Benjamin

Il y a un site où je les mets en pdf, justement, tu me parlais de site statique et tout ça tout à l'heure...

Collaps

tu l'as mis sur Infokiosque ? Tu pourrais, ça serait intéressant.

Benjamin

J'y ai pensé, j'en ai parlé l'autre jour à un copain, et pourquoi j'ai pas posé sur Infokiosque ? Et deux choses me sont venues : je pensais pas que ça rentrerait forcément dedans, et il y a une autre question de légitimité, tu vois ? Est-ce que un truc, dans les trucs que je suis et que j'aime beaucoup, il y a Infokiosque, mais je sais pas...

Collaps

En fait je sais pas, s'ils refusent des choses ou comment ils fonctionnent, mais pour moi ça a tout à fait sa place. Parce que tu vois, on parlait de l'accessibilité aux peut-être dix personnes intéressées par ça, et moi je pense que j'en fais partie et je n'avais aucune connaissance de tout ça, alors que je me suis renseigné sur ça, j'ai lu la brochure pour des ... totalitaires, le truc de Vercauteren, c'est des trucs qui m'intéressent beaucoup, je sais pas mais il y a encore du boulot de référencement à faire... c'est chouette...

Benjamin

Ben petit à petit j'essaie de filer des coups de main et dés qu'il y a des gens dans mon coin pour essayer de produire une trace, de voir avec eux les questions qu'ils se posent pour voir comment faire

Collaps

Et tu connais j'imagine Tonio, du Pavé ?

Benjamin

On est voisins.

Collaps

il est intéressé aussi par ça.

Benjamin

C'est avec lui notamment que je bosse en ce moment sur les vacances.

Collaps

ah d'accord

Benjamin

donc voilà. allez, qu'on s'y mette : maintenant que tu connais les questions, ça va aller un peu plus vite, quoiqu'il y ait des choses forcément à raconter. Donc je vais réadapter un peu les questions, parce que ça se prêtait bien à ton travail précédent mais celui-là c'est un peu différent, pourquoi raconter cette histoire, c'est pas exactement ça, mais pourquoi faire ça ? Ça part de quelles envies ? Sans présenter tout l'historique, parce que c'est un peu long, mais quelle était l'envie, la motivation de départ sur lesquelles les gens sont partis ?

Collaps

En gros, c'est donc des gens qui sortent d'un IUT de journalisme, l'IUT de Lannion, 3/4 personnes je crois, qui font cet IUT ensemble et qui font la lutte sur le CPE ensemble. Ce qui est aussi, d'ailleurs

pour le (... inaudible : la notion de sinuosité ??) qu'on a fait nos premiers trucs ensemble, avec Lucie, qu'on a construit une confiance, tout ça, dans le CPE. (petit silence) D'ailleurs en terme de traces, on a fait un film qui s'appelle La faim justifie les moyens, qui est sur Internet.

Benjamin

Sur le CPE ?

Collaps

Sur une expérience de cantine autogérée pendant le CPE. La Faim FAIM. Je pense que ça se trouve encore sur Internet, j'espère (petit silence, peut-être il regarde sur son ordi ou son tél ?). Donc ces gens font le CPE ensemble, ils sont contents, ils s'aiment bien, tout ça, ils finissent leur formation et chacun part de son côté, et Marie fait un stage à Libé, elle travaille pour l'Etudiant, elle fait des trucs de jeune journaliste quoi, et ils ne sont pas du tout contents de ce qu'on leur propose, de ce qu'on leur fait faire chacun de leur côté, donc ils disent "et si on arrêta et qu'on essayait de faire ce qu'on aime, ce qu'on aimerait faire ?". Et dans cette réflexion-là, ils sont en lien avec des gens qui ne viennent pas du journalisme mais qui sont dans le milieu plus militant, moi je dis autonome... mais j'ai une définition assez large de l'autonome, ça ne se recoupe pas avec la définition assez largement partagé du toto, ce que j'appelle autonome c'est tous les gens qui font de la politique finalement en dehors des grandes organisations. Même s'ils ont pas forcément l'esthétique toto ou la tendance émeutière qu'on peut y accoler. Et donc ces gens, ils ont fait un fanzine qui s'appelle Bachibouzouk, je sais pas en quelle année c'était, mais... genre à la même époque quoi (bruits de fond de portes de placard, de machins qu'on bouge, il vérifie sur le fanzine peut-être ?). Donc il y a ce groupe qui se monte, un peu hybride, militants, journalistes, machins et voilà, ils se lancent dans cette aventure-là de Z.

Benjamin

C'est en quelle année que ça se lance ?

Collaps

C'est il y a 5 ans, le numéro 1 sort au printemps 2009, ils ont dû démarrer j'imagine en 2008 les premières réunions et tout ça. (bruit, un verre sur la table ?) Et après (bruit de polystyrène), ce que j'ai toujours voulu faire, du journalisme militant, le fait de pas me plier à une recherche d'emploi, de plus essayer de faire ce qui me parle, ce qui se passe autour de moi, en espérant un jour que tout ça se mette en cohérence avec l'idée de métier. Donc c'est pas encore complètement abouti mais ça correspondait exactement à ce que j'avais finalement qui guidait un peu mes choix de vie depuis longtemps. Voilà.

Benjamin

OK. On enchaîne, j'ai des questions qui viennent mais elles pourront être posées après. Là la suite, c'est : pour qui raconter l'histoire ? notamment d'un côté pourquoi ce choix de forme ? pourquoi ce choix de diffusion ? est-ce qu'il y a d'autres choses en dehors de ces modes de diffusion-là, du mode principal ?

Collaps

Ouais. Donc... (petit silence) ça sort pas putain... (il fait autre chose en même temps...). Voilà, faut taper la Faim justifie les moyens dans Vimeo, et là tu vas le trouver. Et là est-ce que ça marche ? ... Ah merde.

Benjamin

Peut-être t'as pas le bon codec ?

Collaps

Ben on dirait. Mais je pense que sur un autre ordinateur, ça va bien marcher.

Benjamin

De toute façon il y a la partie download si jamais ça veut pas marcher...

Collaps

hm. Chais pas, je connais pas ce format sd....

Benjamin

Bon, ça marche en téléchargement, la vidéo est encore utilisable dans tous les cas

Collaps

Ouais, OK. Et...

Benjamin

Je te redis ? A la fois la forme, le format, la diffusion, peut-être avec les différents modes de diffusion qu'il y a eu, peut-être avant c'était hors boîtes de diffusion.

Collaps

Oui, donc, ça sera vrai pour toutes tes questions, je te disais que je suis pas en mesure de te donner les réponses de type sociologique, comment ça s'est enchaîné, comment concrètement les gens sont venus à ça puisque j'étais pas là. Ca va plus être moi le sens que j'y vois aujourd'hui, même s'il faut bien garder en tête le fait que pour beaucoup de choses, j'ai rejoint un truc existant, donc on ne définit pas tout, c'est un peu comme c'est et voilà, tu prends les choses comme ça. Aujourd'hui, Z depuis le début je crois a été diffusé par une boîte de diffusion, qui auparavant était une petite société disons alternative, qui s'appelait Courts-circuits, avec un catalogue exclusivement militant, qui est une société qui a fait faillite en fait, il y a un peu plus d'un an maintenant. Et d'où est née une nouvelle société remontée sur les ruines de l'ancienne, qui s'appelle HOB0 diffusion, comme un sans-abri, et nous on a été quasiment obligés de resigner avec Hobo parce qu'on avait un numéro en cours de diffusion avec Court-circuits. Donc on risquait d'être perdus dans la nature. On a resigné avec Hobo mais on n'était pas très contents, je te passe les détails, c'était assez compliqué, on a un peu chercher d'autres moyens de diffuser. Il se trouve que les boîtes de diffusion ne voulaient pas travailler avec nous parce qu'on était un interlocuteur trop petit, et qu'on a eu la proposition de Agone, la maison d'édition, d'incorporer Z dans son catalogue et formellement de considérer Z comme une production Agone, ce qui nous permettait d'être diffusés par les mêmes diffuseurs qu'Agone...

Benjamin

Les Belles Lettres ?

Collaps

Les Belles Lettres, exactement, sans leur demander leur avis puisque c'est une production Agone, donc c'est dans le catalogue et puis c'est tout. Donc après des discussions houleuses, on a décidé de faire ça. Donc maintenant...

Benjamin

Houleuses sur accord/désaccord de partir avec Agone, c'est ça ?

Collaps

Oui, ben... (silence) il y a plusieurs éléments qui rentraient en compte, à la fois de savoir à quel point ça serait mieux ou pas, puisqu'en fait Hobo diffusion est une structure plus petite, mais qui connaissait mieux la revue que les représentants qui maintenant la vendent, et après des questions de fonctionnement, humaines, puisqu'Agone était dans une période très particulière à ce moment-là, il y avait un conflit grave au sein de la structure, (téléphone qui sonne), bref, voilà, on a décidé de faire ça, ce qui fait que maintenant, pour les libraires, c'est une production Agone. Mais on continue concrètement à être auto-édités dans le sens où nous on transmet le produit fini aux Belles Lettres, on n'envoie pas notre manuscrit à Agone

Benjamin

Y'a rien qui passe par Agone quoi

Collaps

Non, c'est même pas marqué sur la couverture, c'est pas marqué Agone, c'est juste marqué "la revue Z est une publication de l'association les amis de Clark Kent hébergée par les éditions Agone", c'est ça qui est marqué, ya pas de logo ya rien, mais par contre si tu es libraire, tu tapes le code barre et ça sera marqué Agone comme n'importe quel livre d'Agone et par contre, les documents internes qu'on va transmettre aux Belles Lettres avec ce qu'on appelle l'argu, le sommaire du prochain numéro, etc, là ça sera marqué Agone en gros, donc voilà. Après il y a une autre diffusion qui se fait en direct, qui est assez importante numériquement, à peu près équivalente en fait

Benjamin

50/50 ?

Collaps

Ouais, là on en a imprimé 5000, on en a 1500 qui sont vendus en librairie, 1000 en vente directe et 500 qui partent en abonnements ou en gratuit, et 1000 qui sont encore ici sous les tables, dans les toilettes et 1000 aux stocks des Belles Lettres, à peu près. La diffusion en vente directe, ça passe beaucoup par la tournée, ça dépend beaucoup d'un numéro à l'autre, mais pour le numéro 7 et ce qu'on va essayer de faire pour le8; on a une trentaine de dates dans pas mal d'endroits différents, on va aller présenter le numéro et le vendre (sonnerie de tél portable, qui se fait éteindre). Et... (petit silence) et donc là, on essaie d'avoir différents types de lieux, ça va aller en gros (bruit de fond genre générique, il a dû trouver son film sur le web ou le télécharger)... ah ben si ça marche. Voilà, c'est lui. Bon bref. Ça va aller de (bruit de truc qui se ferme) du squat à la librairie de gauche en passant par tout un éventail de lieux, bar associatif, salle municipale, voilà. Avec quand c'est possible, est-ce qu'on a vraiment réussi à le faire ? En fait je sais pas si on a vraiment réussi à le faire, mais dans une grosse ville de faire une date très militante dans une librairie anar ou un squat et une autre date dans une librairie genre sciences humaines, et ensuite tu as un autre mode de diffusion, qui est un certain nombre de gens qui en achètent 10, 5, 20 et le diffuser autour d'eux. C'est pas très important numériquement mais ça existe quand même. Cet après-midi, une fille va passer qui a fait un film qui s'appelle Entre nos mains, sur les expériences alternatives en Grèce...

Benjamin

Je confonds avec un autre qui s'appelle presque pareil ?

Collaps

Il y en a un autre qui s'appelle pareil, de Mariana Otero, c'est ça. Là c'est un film beaucoup moins connu, je sais pas pourquoi ils ont choisi le même titre, je les soupçonne de pas être au courant, elle c'est un film sur les expériences alternatives en Grèce, elles sont en train de le présenter et elles

diffusent des Z en même temps. Et sur le plateau, par exemple, le plateau de Millevaches dont tu parlais, il y a eu le même type de diffusion avec des gens qui en ont acheté 20 et qui les ont diffusé sur le plateau comme ça, et voilà. Ça concerne, je sais pas je dirais peut-être 100 ou 200 exemplaires, c'est pas beaucoup, mais vendus par une dizaine ou une vingtaine de personnes. Voilà les modes de diffusion. Et puis les abonnements. On a entre 200 et 300 abonnés selon les années, qui les reçoivent par la poste.

Benjamin

Dans le mode de diffusion, je pense que c'est lié aussi à la forme, d'avoir choisi la diffusion en librairie et pas par kiosque, tu vois, le format aussi qui rentre justement en librairie mais qui est, voilà, ces choix là tu sais pourquoi ils ont été opérés comme ça ?

Collaps

Historiquement non, mais aujourd'hui, et c'était sûrement vrai avant, c'est trop cher les kiosques. C'est très compliqué et pas très adapté à un objet aussi gros, en kiosque il faut assumer d'en imprimer énormément qui ne sont pas vendus. Pour prendre l'expérience la plus proche de nous, si je ne me trompe pas sur les chiffres, je crois qu'Article 11 en vendent entre 3000 et 5000, ils en impriment 15000 tu vois. Donc faut te résigner à en avoir 10 000 qui vont moisir dans les kiosques, tu vois. Donc assumer, bon voilà déjà dans l'idée, moi ça me ferait un peu mal, et aussi financièrement parce qu'il faut payer l'impression de ces 10000 exemplaires qui vont terminer à la poubelle un jour ou l'autre. Et voilà. Et en termes de diffusion, en étant présent une fois par an, les kiosquiers ils vont pas trop t'aimer. Je pense que statutairement on aurait le droit, je suis même pas sûr, mais déjà avec un libraire c'est dur pour qu'il garde de manière un peu visible pendant longtemps, parce que même un libraire a une grosse rotation, mais les kiosquiers si tu veux, ils gardent une place à des choses qui se renouvellent un peu, pas te garder pendant un an, c'est pas trop adapté. Et pour l'instant, inch Allah ça continuera, on n'a pas vraiment l'impression de choisir entre librairie ou autre chose, on fait avec tout ce qui est possible. Il y a un certain nombre d'Infokiosque, de lieux qui ne sont pas des librairies qui nous contactent, on essaie toujours qu'ils puissent avoir Z, et de fait beaucoup l'ont. Et voilà, dans ces trucs de tournées, en passant dans une ville, on voit si des gens sont intéressés pour en laisser, pour en vendre, donc partout où il y a de l'écrit militant qui se diffuse, on essaie d'y être, avec des limites humaines et du réseau qu'on a et tout ça, il y a forcément des endroits où on n'est pas, mais on peut dire que le fait d'être en librairie ne nous empêche pas d'aller ailleurs. Donc là-dessus, il n'y a pas de choix, on fait les deux parce qu'on veut être le plus diffusé possible et on fait tout ce qu'on peut de ce point de vue-là.

Benjamin

La dernière question dans cette partie, c'était y'a-t-il d'autres choses en dehors du mode de diffusion et de la forme principale, peut-être notamment les tournées ? C'est la question de ce qu'il y a en plus du bouquin.

Collaps

La tournée, après il y a une volonté qui s'incarne pas énormément mais quand même un peu de faire un peu d'intervention politique. Il y a les soirées de présentation, où on va venir vendre le bouquin qui sont aussi des soirées où on peut venir sans forcément l'acheter, on peut parler politique autour de ce qu'on a à dire et tout ça, et aussi on va avoir plus exceptionnellement des événements qui partent de l'entrée militante et pas de l'entrée Z, par exemple cette année on a fait une soirée de soutien à la lutte contre les Mines d'Or, où là on a fait un repas grec, un peu de musique, dans un lieu parce qu'on est plusieurs de la revue à être investis dans un centre social à Ivry-sur-Seine, qui s'appelle le Dynamo, où plein d'autres gens qui s'investissent qui n'ont rien à voir avec Z mais on est quelques-uns à faire les deux, et donc là une soirée au Dynamo, repas grec, projection d'un film et

ce jour-là, on a édité spécialement une trentaine de brochures de l'article donc un gros reportage dans le Z 7 sur cette lutte, qu'on a tiré en brochure pour ce jour-là, il y avait le Z en vente mais c'était vraiment accessoire. Il y avait cette volonté de parler de la lutte contre les mines d'or, de permettre au milieu grec militant de se retrouver dans un autre endroit que les réunions de Syriza, et puis - Syriza c'est l'espèce de Front de gauche grec - et de ramener un peu de thune pour les Grecs, qu'on n'a toujours pas envoyé d'ailleurs mais on va le faire. Et ça c'est quelque chose qui doit exister de manière assez sporadique mais on continue, à Z, de faire des soirées comme ça. Après quand on était en Grèce, on a fait de la même manière une soirée dans un lieu militant là-bas sur la lutte contre Notre-Dame des Landes. Sur le numéro 4, pour des gens, moi j'y étais pas mais des gens étaient à NDDL, une soirée sur le capitalisme vert et tout ça, et on est allés porter cette parole-là en Grèce auprès des militants là-bas, raconter un peu comment ça se passe à Nantes et tout ça, et de la même manière au moment du numéro sur les luttes ouvrières, il y a eu des choses organisées à Amiens, pour amener une parole venue de notre milieu politique auprès des gens en lutte là-bas, et après des soirées faites ailleurs pour... il y a cette volonté-là qui est assez forte mais qui ne s'incarne pas énormément, il faut bien le dire. Parce qu'on est pris, justement par l'impératif que quand même ce qu'on fait, c'est un journal, et l'impératif d'avoir un journal fait en temps et en heure, qui réponde à un certain nombre d'exigences, et les interventions politiques c'est plus quand on a le temps.

Benjamin

Les impératifs présents, c'est un numéro par an, c'est ça ?

Collaps

Ouais ouais

Benjamin

C'était un peu plus avant.

Collaps

Les deux premières années il y en a eu deux. Ca a été monté avec l'objectif d'en faire trois par an, mais ça n'a jamais été... Mais... voilà , et enfin il y a un site internet, mais qui est à peu près vide, qui sert surtout pour les gens à vérifier que ça existe vraiment, aujourd'hui c'est le réflexe commun, on te parle d'un truc et tu vérifies sur Google que tu ne t'es pas trompé de nom ou quoi

Benjamin

Que ça existe toujours et voir si ça sort toujours en fait, ce sont les questions que les gens se posent

Collaps

Ouais, voilà

Benjamin

Quand j'ai dit que j'allais venir, je suis allé chercher chez un petit libraire, un bar qui s'appelle La Cour des miracles à Rennes, je lui ai demandé un numéro, il m'a sorti celui sur Fukushima, le seul qui lui restait, et il se demandait si un autre numéro allait sortir, je lui ai dit que je pense, oui, et que j'allais lui donner des nouvelles quand je reviendrais. Il y a un peu cette question, et Z, les deux-trois fois où je suis allé sur le site...

Collaps

Mais ça c'est les libraires qui font pas leur travail ! Parce que il suffit de taper sur Google, au moins savoir qu'il y a le numéro 7, il dit je sais pas mais tu demandes à un passant dans la rue, s'il cherche l'info il la trouvera en 2 minutes. Bref.

Benjamin

Mais si c'est des gens comme moi qui lui demandent, il va aller se renseigner aussi, effectivement il ne lui restait qu'un numéro, il n'avait plus celui de l'année dernière, mais je pense que dès qu'il n'a plus de numéro, si on ne lui demande pas, il ne va pas aller les chercher pour savoir si ça va revenir.

Collaps

Ouais ouais. Mais ça, voilà, c'est peut-être ce que va permettre le fait d'être aux Belles Lettres, cette espèce de garantie pour tous ceux qui passent par les Belles Lettres de savoir au moins une fois par an, que ça leur soit proposé. Autant les gens qui ne connaissent pas, on ne sait pas trop comment les représentants leur présentent, mais ceux qui connaissent ça leur permet de savoir que ça existe encore. Et le site internet sert à ça, et ça me fait penser qu'il faudrait qu'on mette sur la page d'accueil le fait que le numéro 8 va sortir bientôt, tout ça, ce qu'on n'a pas fait... donc internet n'est pas un mode de diffusion fort. Une dernière chose : on est censés être ouverts au fait que les gens prennent les textes pour en faire des brochures, et ça aussi ça ne se passe pas souvent mais ça peut arriver. Donc on a donné les dossiers du numéro 4 pour des gens de la ZAD qui sont censés en faire une brochure, mais on attend d'en voir la couleur. Il y a quelques textes qui existent, quelques brochures qui circulent. Celle qu'on a faite sur les mines d'or elle est particulièrement moche, donc on l'a faite pour cette soirée-là mais on n'en a pas encore retiré, mais bon, on pourra essayer. Donc voilà, mais c'est quand même assez petit comme mode de diffusion. En fait, internet, la revue a une assez forte identité anti-tech, et donc assez hostile à la diffusion par internet. Et maintenant c'est un peu plus flou, donc on est en attente de grandes discussions pour reclarifier tout ça, qui pense quoi, c'est compliqué puisque à ma connaissance, même les plus anti des anti utilisent internet, donc la question n'est pas de savoir "est-ce qu'on envisage de complètement s'en passer ou pas", et en même temps même les plus pro-technologie dans Z n'envisagent pas d'arrêter le papier et d'en faire un site internet par exemple. Donc les extrêmes ne sont pas envisagés, mais au milieu de tout ça, entre avoir un site tout pourri comme on a, sans contenu ou avoir des tonnes d'articles en ligne, un magnifique site, c'est pas clair. On va certainement en rediscuter quand on aura le temps pour voir ce qu'on en pense et ce qu'on en fait à partir de tout ça. Moi je fais partie de ceux qui trouvent que ce serait bien qu'on soit un peu plus présents sur internet, mais voilà. C'est assez compliqué quoi comme question. Ce qui est sûr c'est que ça va rester d'abord quelque chose sur papier. Très fortement.

Benjamin

Je vais inverser les deux questions parce que j'ai envie juste d'éclaircir ça pour enchaîner le reste : les personnes. Combien de personnes, toi comme tu as fait tout à l'heure, le noyau dur, un peu plus étendu, etc. Qui est-ce qui gravite autour et quelles implications ? Est-ce qu'il y a des gens payés, pour quoi faire, etc.

Collaps

Là depuis le 1e février, on est à nouveau deux salariés, je dis à nouveau parce qu'il y en a déjà eu deux à une époque en contrat aidé, et puis plus du tout de salarié pendant plusieurs années, et donc là il y a deux contrats aidés, moi et une autre personne qui s'appelle Mathilde, mais déjà on n'a pas fini les trucs administratifs, on espère qu'on sera en mesure de se payer au 1e mars mais on n'est pas sûrs, mais le deal c'est qu'on prend uniquement l'argent de l'aide de l'Etat. On rembourse ce que ça coûte à la structure.

Benjamin

Vous remboursez... toi ? les salariés ?

Collaps

ouais. Moi, si tout va bien, je vais toucher 800 euros, et en remettre 200 dans une caisse noire ou par je ne sais quel moyen

Benjamin

comme j'avais fait pour mon service civique quoi.

Collaps

Et pour payer les 5 % qui ne sont pas pris en charge et des charges, justement

Benjamin

Vous n'avez que 5 %, c'est bien.

Collaps

Et pour l'instant, le deal c'est que de fait, ça ne concerne que deux personnes qui sont très investies, mais le fait d'être salarié n'entraîne pas de rupture de statut avec les autres. On n'est pas chargés de responsabilité particulière, on est conscients qu'on ne l'aurait pas forcément fait avec des gens qui participent très peu, mais ça ne donne ni droit ni devoir supplémentaire. Par ailleurs, il y a une discussion en cours pour faire autrement bientôt, notamment si on a des subventions, suivant ce qu'on a demandé, si on les a, ça nous donnera concrètement les moyens de faire autrement, et à ce moment-là il y aura une discussion qui est déjà démarrée mais qui se concrétisera pour savoir si on a envie d'avoir ce qu'on appelle des "vrais" salariés, des gens qui ont un statut un peu différent des autres. Et voilà, c'est là aussi des questions très compliquées, avec des positions très différentes, c'est des questions qu'on se pose très fortement en interne. Donc là, avec l'idée éventuellement de se dire, concrètement on n'aurait que 200 euros de plus, mais symboliquement un pas serait franchi puisqu'on se dirait "est-ce qu'on a des tâches dédiées, tout ça". Tout ça pour l'instant n'existe pas. Voilà. Et donc sinon pour le nombre, on est... euh... attends, je me mouche (gros bruit d'éléphant). On est cinq (il baille en même temps tout fort) à faire tourner la baraque

Benjamin

dont les deux salariés ?

Collaps

ouais, à à peu près tout faire, écriture, relectures, relations avec l'éditeur, organisation des tournées, bon voilà, après en regardant finement, on pourrait voir que tout le monde ne fait pas tout, mais rien n'est réparti très formellement. Presque rien, quelques tâches sont réparties, mais grosso modo tout le monde fait un peu tout. Ensuite on est une dizaine à suivre le numéro, à partir en tournée, en itinérance, en gros 4/5 personnes qui participent de près sans pour autant tout prendre en charge et puis ensuite, j'ai jamais vraiment fait le calcul, mais j'ai coutume de dire que pour un numéro, ça concerne une quarantaine de personnes. Notamment les illustrations, il y a une grande majorité de gens qui ne font que une illustration, parmi les cinq, moi je ne le fais pas mais une partie s'occupe de contacter des illustrateurs, là des gens vont faire juste une illustration et c'est leur participation au numéro, ou des gens qui vont faire de la relecture, voilà. Sur l'argent, il y a en fait le maquettiste qui est dédommagé.

Benjamin

J'ai vu dans le numéro sur Fukushima, c'était Formes vives ?

Collaps

Là, voilà, un truc historique c'était les cinq premiers numéros étaient maquettés par Ferdinand, qui

était une personne qui était au coeur du projet, qui est parti ensuite, donc depuis qu'il est parti, il n'a pas été remplacé, donc son... omnipotence ?

Benjamin

omniprésence ?

Collaps

ouais, c'est moins péjoratif... sa polyvalence experte

Benjamin

omniscience (huhu) ?

Collaps

Donc depuis chaque numéro a eu un fonctionnement différent. Le 6 c'est effectivement Formes vives qui l'a fait, le 7 c'est une autre (sonnerie de portable) personne, et le 8 encore une autre. Mais pour le 7 et le 8, il y a eu demande explicite de l'équipe de reprendre la charte graphique de Ferdinand. Parce que le 6 est un peu différent, on n'a pas trop aimé, et là c'est des maquettistes qui reprennent la charte graphique et font un peu leur sauce. Ils touchent 1000 euros, c'est en-dessous du prix du marché pour faire ce qu'ils font... C'est peut-être la même personne qui essaie de vous joindre (en parlant de la sonnerie de téléphone) ?

Benjamin

Non, je crois pas, j'ai vérifié c'est pas...

Collaps

Mais voilà, ça existe quand même. Après nous, on se défraie pour l'itinérance ainsi que pour les frais de transport, pas intégralement malheureusement mais pour une bonne partie des frais de transports liés aux réunions. Parce qu'on n'est pas tous à Paris.

Benjamin

C'est ce que j'allais te demander : dans le groupe de 10, sur le numéro, vous n'êtes pas que des Parisiens (paris et région parisienne, hein) ?

Collaps

Non. Il y a une personne qui est à Lyon (sonnerie de téléphone de Ben encore), une à Marseille et une dans le Tarn, et l'année dernière il y avait une personne de Bordeaux mais qui ne participe plus cette année. Donc voilà, on dépense pas mal d'argent en billets de train, et là par exemple la semaine prochaine, on part tous travailler une semaine tous ensemble à la campagne, je pense que c'est Z qui va payer tous les frais d'essence, même sûrement la bouffe pendant la semaine, etc.

Benjamin

Euh... juste un petit aparté en fait. Celui que j'ai regardé le plus profondément c'était celui que m'a filé mon libraire, le 6, et quand je l'ai ouvert et que j'ai vu que c'était Formes vives, j'ai eu une sorte de déception qui est arrivée en moi, je les vois tellement, tu vois, je côtoie le Pavé de près, je lis Article 11 quand ça passe, je lis le blog de Formes vives pour ce que je peux y glaner, et quand j'ai vu que Revue Z c'était eux aussi, je savais pas justement si c'était tous les numéros ou si ça faisait un moment que c'était avec eux, et quand j'ai ouvert tout à l'heure celui sur Fukushima, non sur la Grèce justement...

Collaps

Tu étais rassuré !

Benjamin

un peu ouais, un peu plus.

Collaps

Pour nous, c'est pas vraiment le fait qu'ils soient partout qui nous... je pense pas qu'ils soient partout en fait.

Benjamin

Non, mais ils ont une identité propre qui est assez présente.

Collaps

Non, nous c'est plus qu'on n'aime pas en fait. Moi j'aime pas, en plus dans Z, c'est pas ce qu'ils ont fait de mieux parce qu'ils étaient très cadrés en fait, ils ont eu l'impression de pas du tout pouvoir faire ce qu'ils voulaient, parce que machin, nanana, parce que justement il y avait des exigences propres à Z, du coup eux ne sont pas contents parce qu'ils ne s'expriment pas aussi librement que dans Article 11, nous on n'est pas contents parce que on ne fait pas vraiment ce qu'on veut, personne n'était contents... Donc si on peut faire autrement...

Benjamin

Le suivant a été ça quoi.

Collaps

après dans l'idéal ça serait bien de repousser un peu plus du côté de l'autonomie du maquettiste parce que l'année dernière, il a pas pris beaucoup d'initiative donc ça donne une maquette qui est propre, qui correspond à l'héritage de Z quoi, mais dans laquelle il n'y a pas beaucoup d'innovation, le maquettiste ne s'est pas fait très plaisir, il était content de faire ça mais... vraiment pour arriver, l'idéal ce serait quelqu'un qui garde cet héritage mais puisse mettre un peu sa patte, qu'on sente que c'est des numéros qui ont été faits par une personne particulière et pas juste quelqu'un qui essaie de copier ce qui a été fait il y a trois ans. On verra le 8.

Benjamin

Surprise. J'enchaîne sur la question de la temporalité : combien de temps ça prend un numéro, en dehors des un an, le rythme que vous prenez, si vous prenez un an c'est que faire en plus court c'était sûrement compliqué, combien de temps ça prend, et puis aussi la notion de territoire, ça m'intéressait, pourquoi Z et pas une autre revue ou un autre journal, c'était aussi cette itinérance, d'aller vous poser quelque part pour faire un numéro plus thématique, et en plus, ce que tu m'as dit tout à l'heure m'intéresse, c'est pas simplement un travail de journaliste où vous allez vous poser sur un territoire et vous faites votre travail de journaliste, il y a aussi ce boulot où vous amenez les dires des autres expériences, vous allez en Grèce avec NDDL, etc. Donc la temporalité dans tout ça.

Collaps

Juste sur ce que tu viens de rappeler... j'insiste vraiment sur le fait que c'est ce qu'on ne fait pas beaucoup, parce que c'est vraiment quelque chose sur lequel c'est facile de fantasmer. D'autres gens à Z auraient fait tout un plat autour de ça, c'est très séduisant, c'est très sympa, on amène des paroles, blablabla... ce qu'on fait vraiment, c'est le numéro. Qui lui va voyager. C'est là que les paroles circulent avant tout. Nous comme militants on n'est pas super forts. Moi ça m'énerve toujours quand les autres se font lustrer avec ça, c'est quelque chose qu'on valorise beaucoup mais qu'on ne fait pas beaucoup.

Benjamin

pour le moment ?

Collaps

Oui, mais c'est assez structurel... bon, je sais pas, bref. C'est quand même bien, c'est super bien, on a fait la soirée grecque, moi j'étais à fond dans ce truc-là, je suis très fier mais ça reste une soirée, 80 personnes qui passent un soir, c'est pas vraiment comparable à une activité de groupe politique un peu sérieux. Mais la temporalité en gros, les discussions sur un numéro, là pour prendre le... on va prendre le numéro 7, pour avoir un tour complet auquel j'ai participé. En gros à partir de juin-juillet, les discussions informelles, ah le prochain numéro, ça te dit de participer, machin, on va peut-être faire ci, on va peut-être faire ça, au bar, et puis il se passe rien. Si l'équipe du numéro précédent a été forte, il peut y avoir une tournée en cours, mais en l'occurrence sur le 6 c'était pas le cas, il y a pas eu de tournée. Donc voilà, discussions comme ça. Et puis septembre-octobre, les gens qui se sentent responsables de Z vont convoquer une réunion, en invitant éventuellement les personnes qui se sentent intéressées. Donc moi je vais arriver à ma première réunion vraiment formelle, si tu veux moi j'ai participé au numéro 6 mais en relais, j'avais pour seule interlocutrice Marie qui m'envoyait des textes à relire mais je ne participais pas aux réunions. Et donc là, je sais plus exactement mais en gros, septembre, réunion, qu'est-ce qu'on va faire, où est-ce qu'on va, blablabla, et donc là un cycle de réunions, on tourne, on retourne toutes les hypothèses...

Benjamin

Quelle fréquence les réunions ?

Collaps

Ca dépend beaucoup, sur le numéro 7, il me semble que c'était assez resserré en fait, sur trois semaines il y a eu 4 réunions, en gros, jusqu'à se décider, hop on va faire ça, et là on décide, on part dans trois semaines, dans un mois on part un mois en Grèce. Donc tchac tchac. Pour le numéro 8 c'a été plus long, plus laborieux les discussions.

Benjamin

C'était sur un territoire aussi le numéro 8 ?

Collaps

Ouais, on était à Vénissieux, en banlieue lyonnaise. Et septembre-octobre on discute et on part de mi-novembre à mi-décembre, un mois en Grèce, deux personnes restent une semaine de plus, on rentre mi-décembre, et là démarre l'écriture et là en gros, on dit on a un mois d'écriture, un mois de relecture. En fait c'est plus mélangé que ça, mais à partir de fin janvier, on va avoir les premiers textes qui arrivent en V1... Tiens ben si tu veux tu peux lire ça, je vais aller pisser en même temps. Ca explique en fait... ya pas les dates, mais ça explique le processus, à partir de ce que j'appelle V1, c'est expliqué là. Je vais pisser.

Benjamin

En gros il faudrait que d'ici 20-25 minutes je bouge...

Collaps

Ben vois ce qui est le plus important pour toi.

Benjamin

Ca marche. (bruit de la porte des chiottes, bruits de miction, reniflements de Ben, chasse d'eau, re-

porte, re-niflement)

Collaps

Ca c'est un document interne pour clarifier un peu entre nous...

Benjamin

ouais.

Collaps

Donc voilà, il se passe tout ça et on arrive, donc là on est à peu près sur le même calendrier que l'année dernière, mi-décembre on commence à écrire, et février on écrit les articles en retard, on réécrit les articles à l'heure, et là on va envoyer les premières V3, donc textes publiables, au maquettiste d'ici quelques jours. Ensuite tout le mois de mars, le maquettiste met en page et nous on termine les textes, on envoie les derniers textes le 20 mars, à partir de là on a dix jours où on va faire la titraille, refaire les chapeaux, écrire l'édito, voir un peu tous les trucs qu'on n'a pas eu le temps de faire, les remerciements, l'ours, tout ce qui doit être dans le numéro mais qui ne sont pas vraiment des articles, les intros de dossiers les trucs comme ça. Et le 6 avril on a le BAT, fichier... je sais pas ce que c'est le format d'ailleurs, fichier que le maquettiste va transmettre à l'imprimeur. Et ensuite on a trois semaines d'impression parce que on a un imprimeur un peu particulier à qui on laisse beaucoup de temps, parce que c'est comme ça. Voilà. Et du coup l'impression en elle-même elle prend quelques jours, mais avec son organisation il lui faut plus de temps que ça pour gérer, notamment parce que lui tient toujours à pouvoir répondre à des sollicitations en urgence, pour des tracts ou pour des trucs, il s'organise un peu à sa manière donc voilà. Le 26-27 avril, c'est imprimé, et là on récupère, on donne aux Belles Lettres et nous on vend, l'année dernière on a fait ce truc de vendre au 1^{er} mai dans la rue, à partir du 1^{er} mai on peut diffuser nous-mêmes, à partir du 15 mai il arrive en librairies. Les libraires qui, pendant le temps de la fabrication ont décidé de l'acheter machin, le reçoivent entre le 15 et le 20 mai. Nous du 6 au 26 avril on pose des vacances, et après ça concerne beaucoup moins de gens. L'année dernière on était surtout deux, moi et une autre personne, et un peu d'autres mais surtout nous, à faire la tournée. Donc moi sur le 7 ça m'a pris quasiment toute l'année parce que tu démarres en septembre-octobre, et là il y a deux semaines creuses du 6 au 25 avril, et ensuite... quoiqu'il y en a qui sont allés à l'imprimerie, parce que l'imprimeur on l'aide aussi, pour aider à l'imprimerie. Et ensuite mai-juin on fait la tournée, et ensuite voilà, juillet-août il ne se passe rien, on a refait quelques dates un peu comme ça se présentait, mais bon. Voilà pour la temporalité.

Benjamin

Effectivement, ya pas trop d'une année.

Collaps

Disons que si vraiment on considérerait ça comme un pur temps plein, on pourrait en faire deux par an, ce qu'ils faisaient au début. Mais il faudrait quasiment une double équipe, je sais pas trop comment ils faisaient, je sais pas s'ils faisaient autant de tournées qu'on a fait cette année. Il faudrait quasiment, vu que ça prend six mois à la sortie, faudrait quasiment démarrer le nouveau... enfin il faudrait... si on faisait ça en même temps que la tournée, on commencerait vraiment à discuter sérieusement du prochain et à peine la tournée finie, on repartirait en itinérance. Ca serait possible. Mais ça serait...

Benjamin

Ca serait considérer que les gens ne font que ça de leur temps.

Collaps

Ouais, vraiment à 100 % parce qu'on est déjà quelques-uns à ne faire que presque que ça. (un baillement)

Benjamin

Comment ça se fait les personnes alors, qui se construisent autour ? Notamment une question m'est venue sur ce que tu m'as dit tout à l'heure sur le numéro 6, tu n'étais là qu'en relecteur avec comme interlocutrice Marie, c'était ton choix ou c'est plutôt le processus qui fait que tu commences d'abord par un rôle plus distant avant de rentrer dans l'asso ?

Collaps

Alors il n'y pas de procédure formalisée, il n'y a pas d'équivalent de ça, ça n'existe pas pour savoir comment participer à Z. Chacun est un peu singulier et voilà, et donc moi en l'occurrence, ça s'est fait petit à petit (baillement), c'est Marie qui a décidé un peu ce qu'elle me proposait, voilà, au fur et à mesure, et c'était pas, moi j'avais pas vraiment pensé que je pourrais avoir un rôle aussi important, j'étais bien content de faire ça, en fait à l'origine, moi comme lecteur, j'avais bien envie peut-être d'écrire ou quoi mais j'avais jamais osé proposer un truc, et ensuite quand il y a eu les discussions sur le 7, je suis venu plutôt avec l'idée de proposer un texte hors-dossier, j'avais réfléchi à des idées de texte hors-dossier à proposer, et en fait dans les réunions, il est apparu qu'il n'y avait presque plus d'équipe pour faire Z, il y avait besoin de monde, et les gens qui étaient là hésitaient à partir en itinérance ou pas, et moi ça me bottait bien, et j'ai dit moi je viens avec vous si vous le faites, donc ça s'est fait comme ça. Et après, il y a eu une sorte de reconnaissance un peu dans l'action, du coup ça marche plus ou moins bien selon les gens, et ça s'était bien passé avec moi, j'en suis arrivé à être vraiment au coeur du numéro et encore plus cette année. Mais il n'y a pas de... pour le coup, ça pourrait être le rôle d'un sociologue qui nous regarderait de voir vraiment comment chacun en est arrivé là où il en est et d'en tirer une sorte de règle sociale pour voir comment ça marche, moi je serais bien incapable, on n'a pas de règle commune de comment on est censé faire.

Benjamin

Toi tu t'es proposé en fait, c'est plutôt les gens qui se proposent et qui viennent aux réunions, c'est peut-être ça aussi qui fait les choses, c'est la disponibilité et la motivation... c'est comme ça que ça se joue, non ?

Collaps

Et la connaissance quand même aussi, parce que de fait, tout le monde arrive quand même par des connaissances de gens, et bon, il y a peu de gens qui se proposent mais ça arrive quand même de temps en temps qu'on reçoive des mails, des propositions, c'est vrai qu'on n'a pas de refus de principe de ça, on aimerait bien se voir comme un truc plus ouvert, mais en vrai, on sait pas trop quoi en faire, un mail de gens qu'on connaît pas... Vu justement, c'est lié, après c'est moi hein, c'est ma vision des choses, vu qu'on n'a pas de procédure formelle, c'est presque plus fermé que si on avait un mode d'emploi de comment rentrer ou pas, qui permettrait à des gens qu'on ne connaît pas de vraiment se.. tenter leur chance quoi.

Benjamin

Ceux que tu disais dans le Tarn ou quoi, c'est des gens qui étaient plus ou moins dans une bande plus ou moins proche, c'est pas des gens qui se sont proposés et qui essaient de faire à distance ?

Collaps

oui bah non non, il y a une personne à Marseille, elle est arrivée par quelqu'un d'autre, c'est toujours par capillarité, quelqu'un qui connaît quelqu'un... mais je pense pas que quelqu'un revendiquerait ça

à Z et dire "on veut que ça, c'est comme ça". C'est pas très pensé. Mais bon, je sais pas comment on pourrait faire autrement.

Benjamin

Et des limites, justement à ce fonctionnement-là ? (sonnerie de portable, quelqu'un se mouche).

Collaps

Bah ffff... Après, c'est des questions moi qui m'intéressent beaucoup mais qui nécessiteraient un peu plus de temps pour discuter, sur notamment la question de la compétence, du rapport au métier, je pense que Z est un endroit qui travaille tout ça assez fortement. Est-ce que, comment on se situe par rapport aux formes d'une entreprise classique, de l'entretien d'embauche, du bilan de compétences, de l'évaluation ? C'est des formes qui sont explicitement rejetées, dont on ne veut pas, sûrement même que les autres ne seraient pas contents que j'emploie ces comparaisons-là, et moi il se trouve que c'est des comparaisons qui sont utiles, de fait il se joue les mêmes choses, ce qu'on appelle comme ça dans certains milieux, il y a une bonne partie des mécanismes sociaux qui se passent aussi à Z et ailleurs, mais c'est vraiment ma vision des choses, beaucoup de gens te diraient que ça n'a rien à voir... Notamment là, cette année, je sais pas encore trop quoi en penser, mais il se trouve que moi j'ai proposé à deux personnes de rejoindre l'équipe et ça se passe assez mal pour les deux en fait, notamment sur des questions de compétence, en fait ce qu'elles font ça va pas, en fait.

Benjamin

Ca va pas par rapport à quelque chose de dit, de posé quelque part ou ?

Collaps

Oui oui, c'est des textes, c'est mélangé parce qu'en fait c'est des personnes qui sont venues avec l'idée d'une itinérance, qui ne s'est pas faite, donc déjà là, on pourrait presque le voir comme des questions de compétence, parce qu'on pourrait dire qu'elles n'ont pas réussi à nous convaincre. Moi j'étais convaincu, mais elles ont pas réussi à en convaincre d'autres. Mais on peut aussi choisir de le voir sur un plan plus abstrait, de se dire que c'était pas les choses à faire cette année, que c'est pas une question de personnes... bon, moi je suis assez convaincu que c'est aussi une question de personnes, peut-être qu'un autre aurait réussi à emmener l'équipe là où il avait envie et bon, donc cette itinérance ne s'est pas faite, donc elles ne sont pas venues avec nous, elles ont finalement proposé des textes hors-dossier, et en fait il y a un texte qui pose problème, qui en est à sa quatrième réécriture, qu'on va finir par publier mais dont tout le monde se souviendra comme un texte merdique qui pose problème. Et un autre texte qui est presque en train d'être abandonné du sommaire. Donc là, on a clairement une notion d'épreuve, je pense pas mal avec la sociologie de Lemieux, je sais pas si tu vois Lemieux, Boltanski...

Benjamin

Boltanski oui

Collaps

la notion d'épreuve, c'est l'idée que dans un univers social, il va y avoir des moments où se joue une évaluation, qu'elle soit nommée comme telle ou pas, tu as une situation donnée, un moment d'épreuve et la situation d'après, ce que Boltanski appelle les grandeurs ont été modifiées, la façon dont les uns les autres se perçoivent va être modifiée. Donc là, clairement, il y a un échec à une épreuve qui fait que ces deux personnes sont considérées comme moins susceptibles de devenir le coeur de l'aventure que ce qu'on aurait pu s'imaginer avant l'épreuve. Bon. Bref, tout ça pour dire que... mais voilà, j'ai du mal à décrire quand je passe directement sur un plan analytique, parce que c'est dur à décrire, parce qu'on n'a pas de mots, tout se fait un peu comme ça, on n'a pas de

vocabulaire commun pour raconter ça. Moi il se trouve que ça m'intéresse beaucoup donc j'essaie de construire un peu des trucs, mais pour savoir comment ça se passe, il y a que toi qui pourrait nous le dire, si tu nous rencontrais chacun, tu pourrais entrer dans le détail, bah alors ton texte, comment tu l'as écrit, qui est-ce qui te dit quoi, qu'est-ce qui se passe avec ton texte, et tu te rendrais compte que d'un texte à l'autre, c'est des cheminements assez différents. Et les textes n'ont pas les mêmes vécus et toi, à partir de ce recueil-là, tu pourrais peut-être nous dire "ben en fait les gars, c'est comme ça que vous fonctionnez". Mais nous c'est dur à raconter, en tout cas il y a ce degré-là, un peu, et encore ça ça vient de moi, les autres, les générations d'avant n'auraient pas été capables de te donner ça, c'était encore plus informel, voilà.

Benjamin

Et justement tout ça, est-ce que tu en vois des limites, est-ce que ça joue sur le fait qu'il n'y a qu'un numéro tous les ans, sur la motivation du noyau, tout ça, ce fonctionnement-là ou au contraire... ça joue dans un sens ou dans l'autre d'ailleurs...

Collaps

Je sais pas. Franchement c'est pas assez élaboré pour parler en termes de limite et de... (silence). Je sais pas. On fait comme on peut, quoi.

Benjamin

Ca crée pas des frustrations en fait, il y a pas des moments dans vos temps collectifs où vous vous dites "on a l'envie de faire plus d'un numéro par an et on n'arrive pas à dépasser ce cap-là", ou c'est pas des questions que vous vous posez, pas dans ces termes-là ?

Collaps

Non, là c'est plutôt qu'on a peur déjà de pas réussir à faire celui-là...

Benjamin

Justement, à ce moment-là, est-ce que vous vous dites, est-ce que c'est peut-être le dernier numéro de Z, est-ce qu'on arrête, est-ce que c'est ce genre de questions que vous vous posez, dans ces termes-là ?

Collaps

Oui, c'est des questions qu'on se pose, mais c'est pas très élaboré, je sais pas... par exemple, cette année on a l'impression de pas être assez nombreux, mais il n'y a pas de propositions de qu'est-ce que ça voudrait dire être plus nombreux, qui est vraiment discutée. C'est là, on n'est pas assez nombreux, on n'est pas assez nombreux. Tout ce qu'on sait, c'est que des gens très impliqués l'année dernière sont moins impliqués cette année.

Benjamin

Il y a des temps justement où vous ne vous voyez pas pour réfléchir au prochain numéro, au sommaire, au chemin de fer mais pour vous poser des questions sur qu'est-ce que c'est Z, qu'est-ce que c'était il y a cinq ans et qu'est-ce que c'est aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ces épreuves, ces évaluations que les nouveaux arrivants passent mais qu'on n'a pas forcément vues comme telles, des temps de pas de côté quoi... Si tu vois Vercauteren en plus, cette notion-là de talvère, est-ce que vous prenez ces temps-là ?

Collaps

Ben pas énormément. Ca va se faire un peu en informel, donc ouais, il y a des relations personnelles assez fortes au sein de l'équipe sans que ce soit un groupe d'amis homogène, il y a des gens qui sont

amis, il y a des gens qui sont en couple, dans le noyau, c'est des choses qui vont se réfléchir en informel, et après, moi j'avais amené justement, l'année dernière, dans une réunion on avait fait des petits jeux avec des post-its, machin, pour justement un peu brasser autour de ça, mais ça laissait un souvenir mitigé, il y a des gens qui ont bien aimé, d'autres qui sont réticents...

Benjamin

A la forme ou au fond ?

Collaps

Ben je sais pas, je sais pas.

Benjamin

Je décale un peu la grille de lecture là, c'est plutôt mon intérêt personnel et plutôt là c'est mon côté pratiques collectives qui revient sur la curiosité... mais...

Collaps

Je sais pas, en tout cas ce qui est chiant c'est que ça s'est pas institutionnalisé, déjà ça reste très collé à ma personne, si moi je propose un truc, on va le faire ou pas le faire, mais en tout cas ça a pas du tout basculé en un truc de reconnaître collectivement la nécessité de temps de discussion ou je sais pas quoi. Ensuite il y a une chose qu'on a fait l'année dernière régulièrement, c'est pendant l'itinérance de faire des points météo, ça c'est pareil, c'est moi qui l'ai impulsé, mais pour le coup ç'a été plus reconnu comme quelque chose qui nous était nécessaire. En gros l'année dernière pendant l'itinérance, on avait une réunion hebdomadaire d'une demi-journée ou une journée entière où on faisait le tour du sommaire, où on discutait de beaucoup de choses, qui démarrait par un point météo, donc chacun comment on se sent, blablabla. Et on l'a un peu fait à Vénissieux, un peu moins, on l'a fait quand même. Mais après, moi mon diagnostic sur ça, c'est qu'en fait on est... mais je me trompe peut-être... j'ai l'impression qu'en fait on a des différences qui, si on les explicitait trop, nous amèneraient à ne plus travailler ensemble. Donc une certaine fuite en avant, une opacité sur un certain nombre de choses est nécessaire pour que ça continue, et j'ai l'impression que mon propre goût pour l'introspection collective, clarifier les choses, beaucoup parler etc., si il était appliqué, pourrait amener la fin de l'aventure, et donc il vaut mieux fonctionner, avancer et régler les choses quand elles se posent, et s'en tenir là. S'il y a besoin... quand il y a besoin d'explicitier, on le fait, mais vraiment en vue de régler un point particulier, donc on va monter en généralité, à partir d'un point très précis, par exemple pour moi, en ce qui me concerne, du moment que la personne en face de moi a cédé, que j'ai réussi à la convaincre, à la faire arrêter de porter son truc, j'ai plus besoin, je vais pas continuer ma démonstration, expliquer pourquoi je vais défendre ça... Ca s'est posé sur l'itinérance, sur le numéro 8 : il y a des gens qui ont défendu l'idée de ne pas faire d'itinérance. Et donc là, pour justifier le fait de faire une itinérance, il y a eu des moments de montées en généralités sur notre rapport au journalisme, notre rapport aux luttes, et où là, moi, je vais faire appel à des choses plus... à des focales plus larges que la question de l'itinérance ou des questions pratiques. Mais du moment que finalement les gens sont d'accord pour faire une itinérance, je vais pas revenir dessus pour leur dire "ah tu sais, sur le rapport au journalisme, faut vraiment qu'on en rediscute ou quoi...". Je sais qu'on n'est pas forcément d'accord, je sais pas précisément qui en pense quoi, mais je sais que si on essayait de rédiger une brochure sur le journalisme, sur le rapport entre militantisme et journalisme, je sais pas quoi, non seulement on n'écrit pas la brochure, mais on ferait pas le Z suivant. Et (sonnerie de portable) moi c'est des trucs sur lesquels je réfléchis, sur lesquels Z me fait beaucoup évoluer, beaucoup apprendre, et voilà, face à quelqu'un comme toi d'extérieur, je pourrai être amené à en parler, mais je fais le choix de pas porter ça trop fort au sein de Z, parce que j'ai peur... parce que je suis pas très confiant dans la solidité quoi. Et...

Benjamin

C'est intéressant ce que tu racontes et je me retiens un peu d'essayer de construire ma pensée autour de ça et de te renvoyer des trucs, parce que en terme de temps ça va être frustrant plus qu'autre chose, mais ça me botte... Pour moi ça décale un peu par rapport au fond de ma recherche, mais en tout cas, par rapport à ce que je vis et les questions qu'on se pose avec d'autres potes sur ce qu'on vit, ça m'intéresse et ça me donne envie de creuser des trucs, et voilà, je te... si je creuse des trucs, ce qui est pas sûr du tout parce que ça dépend du temps disponible, je te renverrai des choses. Voilà. Ça me fait creuser des trucs en tête. Sur les questions, je pense que j'ai terminé parce qu'on a plutôt assez creusé avec la spécificité, je me rends compte, du fait d'avoir une revue et donc plusieurs productions. Alors que les autres sont plutôt sur une production, j'en ai quelques-uns, mais c'est la première fois que je fais un entretien avec plusieurs productions. Je pense que j'ai un peu fait le tour. Et de toute façon, s'il y a quoi que ce soit de plus, je te fais signe de toute façon. Je te fais signe si j'ai des questions, ou pendant la retranscription. Plutôt par mail, ça te va si jamais je te renvoie des trucs ? Plutôt à partir de mi-avril, en termes de dispo aussi ?

Collaps

Oui oui, ça dépend de quoi il s'agit, on peut dire que tu peux m'envoyer des mails et puis comme tu as déjà fait, de relancer si jamais tu ne vois pas de réponse, c'est ce qu'il faut faire.

Benjamin

OK.

Collaps

Et voilà. Et du coup... qu'est-ce que je voulais dire ? En fait, parmi... avant de te laisser partir, il y a des projets qui ont pas marché, je pense en fait à ce que j'essayais de faire au moment où finalement on a fait des livres, un bouquin sur justement ces questions-là qui n'a jamais vu le jour, et je pourrais le retrouver. Tu as une clé ou un truc ?

Benjamin

Non. C'est gros ?

Collaps

Non, c'est vrai que je peux te l'envoyer aussi.

Benjamin

Sinon on peut le mettre sur le dictaphone, ça peut être ça.

Trace #5 : Alice - 27/02/14

Unknown

[enregistrement démarré en cours de conversation]

Alice

Et puis quand tu es un peu leader, c'est aussi ça, c'est qu'à un moment on a tous des natures qu'on a pas à réprimer, mais que quand on aime bien être leader, comment on fait pour ne pas être frustré ? Quand on est créatif comment on fait pour faire entendre sa voix ? Et c'est à dire moi le moment dans la Communauté où ils racontent qu'ils pouvaient pendant trois heures et demi parler de la couleur d'une petite voiture, tu te souviens ?, et que finalement ils tranchaient "bon ben on va la faire marron, c'est le mélange de toutes les couleurs marron caca d'oie", et je trouvais ça drôle parce que moi je me souviens de créations collectives de théâtre où on allait passer des heures sur un détail et même temps c'est intéressant parce qu'on se mettait à creuser là où on aurait pas creusé donc on mettait des couches et des couches, tu vois, de travail. Et en même temps on avait envie que quelqu'un décide, on avait envie d'un chef.

Benjamin

L'asso dans laquelle je suis actuellement, j'ai rejoins deux copines qui ont monté le projet donc elles voulaient reprendre une asso qui existait déjà donc avec le nom, moi j'étais un peu frustré, je me dis si on pose tout à plat tous les trois autant qu'on se trouve un nom. On a passé trois mois à poser des noms et discuter, faire des grands réunions et tout ça, pour à la fin retourner au nom de départ.

Alice

C'est ça.

Benjamin

Et en même temps c'était bien parce qu'on a appris à se connaître et à voir les endroits où ça frittait, les endroits où on avait du commun et par exemple à La Vie Enchantée, toutes les décisions jusqu'au choix de, par exemple un des sujets récurrents c'est "est-ce qu'on a du Picon ou pas dans notre bar ?", comme on a que des bières locales c'était, pour certains comme moi, frustrant de mettre du Picon dans des bonnes bières et d'autres "oui mais en même temps on est un bar ouvert à tout le monde si j'ai envie de Picon on met du Picon". C'était le sujet récurrent qui allait de réunion en réunion et dès qu'il prenait trop de place par rapport au reste de la réunion, on disait "stop, on le met à la semaine suivante !", et c'est le truc qui restait. Et nous ce qu'on avait mis en place c'était les "pu-putschs", c'est des putschs qu'on accepte, ben un jour il y en a un qui a acheté une bouteille de Picon, qui est arrivé et qui la mis derrière le comptoir.

Alice

C'est ça on arrête de discuter.

Benjamin

C'est ça. Donc ça créé des frustrés comme moi parce que je reste contre mais on acceptait parce que ça faisait partie de notre démarche en fait, on accepte la démocratie et le temps que ça prend et en même temps on se dit qu'il faut aussi avancer. Donc c'est des choses que l'on accepte parce que ça ne remet pas totalement en question notre idée de départ et ça fait partie des frustrations aussi, moi j'ai lâché à cet endroit-là et puis à d'autres endroits c'est moi qui ai plus gagné que d'autres, c'est aussi ce jeu-là. L'importance d'un collectif c'est d'arriver à faire qu'un tout en prenant en compte les multitudes qu'il y a dedans et ne jamais oublier et négliger les multitudes. Si moi je deviens effacé,

c'est un peu ce qui me fait peur avec des grands partis par exemple, moi en politique je ne vais pas dans des grands partis et des grands syndicats parce qu'on devient effacés par rapport à l'importance qu'à le mouvement, le parti, les idées. Et c'est là où les petites échelles et puis les collectifs comme ceux dans lesquels je suis c'est qu'on a une grande idée par exemple l'éducation populaire, mais on fait en sorte que chacun dedans s'y retrouve.

Alice

Bien sûr, et puis je pense que c'est de ces frustrations que né un désir de pouvoir, parce que si on est épanoui à la place où on est qu'on n'a pas besoin de ni plus ni moins, on ne se pose pas ces questions de pouvoir.

Benjamin

Oui

Alice

On ne cherche pas à dominer les autres.

Benjamin

Donc je commence par ça va revenir, ces discussions-là, dans l'entretien. Donc il est en six parties, il y a des endroits qui ne vont peut-être pas coller avec la Communauté pour France Culture mais ce n'est pas grave je te le dis quand même et puis on botte en touche, il y a sûrement des endroits où tu vas déjà répondre au début etc mais voilà je trace et puis on saute... Une chose que je voulais te dire sur les parties, je sais plus... ça me reviendra... Si, ce matin c'était la première fois que je teste ce nouveau guide d'entretien j'en avais fait un avant que j'ai revu, j'ai essayé de l'améliorer donc pareil il est nouveau pour moi donc je teste. Tu es mon quatrième entretien et j'en ai à peu près une douzaine à faire donc tu vois c'est plutôt le début de mes entretiens. Donc la première partie c'est : "Pourquoi raconter cette histoire ?", donc là c'est vraiment aller creuser pourquoi tu as eu l'envie de faire ça ? Tu vois c'est d'aller chercher à la fois concrètement ce qui t'a amené à faire ça dans le temps et puis aussi peut-être aller creuser dans ton parcours de vie, dans tes affinités, qu'est ce qui t'a donné envie en fait ? Comme je te l'ai dit au téléphone, choisir l'an 01 ou la Communauté ce n'est pas comme choisir le Petit poucet ou je ne sais pas... Avant tout je t'écoute, je prendrai peu de notes parce que je retranscris.

Alice

Ben comme je te disais au téléphone, je ne me pose pas la question souvent de pourquoi je suis amené à choisir quelque chose... c'est après, plutôt dans le faire que justement plutôt de parler de pourquoi je fais, je suis assez confiante dans mon intuition et mon inconscient pour savoir que si j'ai envie de quelque chose, si je sais que je vais trouver un plaisir je peux faire confiance à ça. Donc je me pose quand même la question puisque tu me l'as demandé, donc il y avait d'abord cette rencontre, cette révélation avec l'An 01, d'abord par le film de Doillon et ensuite par la Bande-Dessinée de Gébé, et puis une frustration après avoir travaillé dessus avec une amie et de l'avoir proposé à France Culture, de ne pas réussir à obtenir les droits et donc une vraie déception. Contrairement à la Communauté, on avait vraiment envie de se l'approprier, de réinventer les choses, puisque c'était au moment des élections présidentielles, l'année dernière, et en plus comme il y a beaucoup de choses qui se passent à la radio dans l'An 01, on se disait "super, on va pouvoir aussi s'amuser à le réactualiser, à inventer des choses..." qu'est ce que nous on inventerait aujourd'hui dans cette révolution poétique et utopique ? Qu'est ce que nous, en 2013, on pourrait inventer ? Mais bon, on n'a pas eu les droits donc c'était frustrant... et quelques temps après on m'a prêté le roman graphique de Tanquerelle et Yann Benoit et donc j'y ai vu un, comment dire..., un petit clin d'oeil. Donc j'étais attiré par ça, un petit peu, pour combler ma déception, pour revenir sur

cette déception. Et je me suis dit, au départ j'avais un peu peur je trouve que dans les BDs souvent le sens... il y a l'image, le dessin, le sens complet est vraiment établi avec l'image, c'est à dire que le texte va dire quelque chose et l'image va apporter du sens de l'humour et c'est vrai que c'est le cas, dans pleins de moments, dans la Communauté, surtout quand il... voilà la liberté qu'il a de voyager d'être dans les espaces...

Benjamin

... en souris, en soucoupe volante...

Alice

... dans le temps, de se transformer en souris... voilà, toute cette liberté que permet le roman graphique. Mais je me suis dit comme il y avait quand même ces entretiens dans un certain présent et le retour aux années 70, il y avait quand même la base des entretiens qui étaient vraiment de la discussion et ce que j'ai aimé en fait c'est le côté à la fois politique et à la fois romanesque les deux entre-mêlés de l'histoire individuelle de Yann et collective. Et aussi parce que je trouvais que ce n'était pas une histoire que l'on entendait souvent sur les hippies, sur les post-soixanthuitars et que c'était une vraie aventure sur des années et ça racontait tout ce processus et qu'il n'y avait pas, pour moi, de conclusion... enfin... de réelle conclusion, il y avait juste un témoignage de vie et qui ne disait pas "c'est mal" ou "c'est bien" ou qui était ni pessimiste ni idéalisé et que c'était du personnel, donc pas de façon caricatural. Et ce que j'aimais aussi c'est qu'à la fin, pour moi, et c'était le plus difficile pour moi quand j'ai fais l'adaptation, parce que quand tu adaptes du coup il y a pleins de choses que tu simplifies, comme tu disais tout à l'heure "je caricature, je caricature" parce que quand on veut aller au plus court ben souvent on caricature un peu, et donc faire rentrer dans un espace des choses, et moi j'avais peur de dire que ça se termine de façon "ah ben vous voyez ils ont foiré, vous voyez ça sert à rien", alors que j'avais plus envie que ce ça donne envie d'essayer des choses ou que comme toute aventure il y a une fin à tout comme une histoire d'amour, ça veut pas dire qu'il ne faut pas tomber amoureux, même si on sait qu'une histoire d'amour peut mal terminer, pour moi c'est la même chose. Il fallait que j'arrive... je voulais réussir vraiment ce truc-là de retranscrire à la fois sa parole, parce que lui il dit qu'il ne le referait pas, mais de bien équilibrer la chose pour que l'on entende aussi les paroles des autres qui disaient que c'était la plus belle période de leur vie, qu'ils le referaient les yeux fermés...

Benjamin

Je n'ai pas écouté jusqu'à la fin, je ne sais pas justement la fin comment tu la conclus ?

Alice

A la fin du roman graphique il y a l'opinion par rapport à la Bande-Dessinée des adultes et des enfants de l'époque et donc il y a de tout, il y a des gens très émus, des gens... voilà c'est toujours aussi le souvenir, comment les gens ont transformé dans leur mémoire ce moment là soit pour faire le deuil, soit pour au contraire... enfin... la mémoire elle est différente pour chacun.

Benjamin

Donc justement à la fin tu as mélangé des extraits de ces ressentis-là ?

Alice

Voilà, exactement. Alors pareil, j'avais très très peu d'espace mais j'ai essayé qu'il y ait un peu de tout. De faire entendre différentes paroles, c'est ça qui est important je trouve. Puisque pour pas que ce soit de la propagande, faut qu'on entende des voix différentes qui crée...

Benjamin

Qui donne cet effet qu'on a lorsqu'on lit la BD effectivement que... pour moi ce n'est pas "il était une fois" quoi, c'est complexe, c'est plein de... pleins de gens mais c'est plein aussi de vécus, de ressentis... Et ce que j'aime, j'en parlé avec Yann et Hervé, moi j'ai eu tout de suite la double BD, je n'ai pas eu le Tome 1 et le Tome 2 séparés, et justement dans le complet d'avoir rajouté le courrier je trouve ça génial, parce que j'ai eu cette frustration tout le long de "oui c'est le regard de Yann", c'est un regard... et là d'avoir rajouté les regards des autres tout de suite on sent les rancoeurs, on sent les chouettes souvenirs... ça si ça ressort, faut que je finisse d'écouter, si tu as réussi à le faire ressortir c'est chouette.

Alice

Même chez les enfants.

Benjamin

Ben oui ça aussi c'est des retours qui... qui ont grandi en plus, ce n'est pas le même regard d'un oeil d'enfant et d'un oeil d'adulte... la maturité est plus importante. Et justement... je voulais enchaîner sur la suite parce que j'ai des questions à te poser mais elles viennent après donc que j'enchaîne. Sur la suivante... attends... non je te la poserai plus tard... Pourquoi ce choix de forme en fait ? De l'audio ? Pourquoi tu es allé vers la série audio, le théâtre, je sais pas... le cinéma...

Alice

Parce que... comme je travaille avec France Culture sur des fictions, des choses comme ça, et que j'avais proposé l'An 01... c'est marrant, c'est très intéressant la question de... c'est souvent très difficile de faire un choix, moi je sais que quand je tombe en amour sur un texte, souvent je me dis "tiens je vais le faire au théâtre" et puis j'abandonne et des années après je le fais à la radio, il revient... enfin je crois vraiment à ça, peut-être que si ça marche pas ça marchera peut-être plus tard, ça réapparaîtra ailleurs, autrement... et comme je travaille un peu avec eux, c'est vrai que c'est plus simple de leur proposer une adaptation. Là il aurait fallu, si j'avais choisi de le faire au théâtre, c'est un investissement qui est totalement autre, qui est beaucoup plus grand...

Benjamin

Un investissement de temps ? de sous ? de quoi ?

Alice

Ben déjà moi ce n'est pas ce que je... j'ai fais un peu de théâtre en sortant de l'école, comme je t'ai dit, des expériences de projets collectifs et aujourd'hui j'en fais pas, j'ai pas de troupe, parce je suis... pas désillusionnée. Ce qui est compliqué c'est que j'aime faire pleins de choses différentes et que pour faire du théâtre, de la mise en scène, c'est tellement énorme, autant au niveau artistique qu'au niveau d'arriver à trouver à sa place, de trouver à jouer, à pouvoir ne pas... des années on a travaillé gratuitement, financièrement aussi, trouver des théâtres qui sont quand même beaucoup du coup du théâtre privé donc ce sont des marchands de... tu privatises... enfin voilà... c'est tellement difficile que ça prendrait toute mon énergie et ça ne me permettrait pas de faire les autres choses que j'ai envie de faire donc c'est vrai que la radio pour ça c'est plus simple. Et puis moi j'aime bien quand les choses vont vite, c'est comme ça que je suis malheureusement et quand j'ai une envie artistique, une inspiration, j'ai envie de le faire tout de suite, et j'ai pas envie ni d'avoir à trop me justifier pourquoi je veux le faire puisque j'aime bien ne pas trop me poser la question et puis j'aime bien le faire rapidement et si je devais monter un projet théâtre, chercher des financements et tout ça, j'aurais peur qu'au moment où je pourrais enfin le faire de ne plus du tout en avoir envie et de passer à autre chose. Alors que c'est vrai avec la radio, eux ne vont pas très vite... enfin..., mais moi à partir du moment où je propose quelque chose je le fais et puis après j'en suis débarrassé et eux ils le réalisent quand ils le réalisent. Je me souviens de Yann et Tanquerelle, je ne sais plus... parce que ça

a mis un an quand même à être réalisé et je sais plus si... on s'attend pas en se disant "ça va jamais se faire", parce que c'est vrai que c'est des grosses machines qui sont embouteillées tout le temps...

Benjamin

Je vais revenir après justement sur la question du temps sur le processus. La question suivante tu y as un peu répondu... c'était "pourquoi ce choix de diffusion ?" et diffusion c'est France Culture mais c'est parce que tu travailles déjà avec eux en fait c'est ça qui fait que ?

Alice

Voilà, exactement.

Benjamin

Et ça fait longtemps que tu travailles avec eux ?

Alice

Ben ça fait quelques années, tout à commencé... en tant que comédienne il m'est arrivé, mais il y a quelques années, de faire des lectures, de prêter ma voix, et sinon je me suis mis à écrire des pièces de théâtre et à un moment voilà, on se dit qu'on écrit chez soi comment on peut matérialiser ça ? Et donc je l'avais envoyé à des théâtres et notamment aussi à France Culture comme je savais qu'ils faisaient des fictions. Cette fiction n'a pas été prise par le comité de lecture mais on m'a encouragé parce qu'elle était plus théâtrale en fait que radiophonique et donc j'ai travaillé sur une pièce en pensant plus au support et du coup on a créé avec Céline Geoffroy une relation presque comme un éditeur et un auteur, où je lui fais lire ce que j'écris, elle me fait des retours, parfois elle dit je le prends parfois elle le prend pas et je lui propose aussi des choses que j'aimerais adapter. Et celle qui a eu l'idée, je pense, qui a dit "pourquoi pas dix micro-fictions", donc dix fois sept minutes.

Benjamin

Parce qu'au départ quand tu es dans le processus, tu adaptes, tu proposes et après eux ils découpent en dix...

Alice

Non.

Benjamin

...ou c'est plutôt eux qui proposent le format et toi tu adaptes pour rentrer dedans ?

Alice

Voilà. Je sais plus si... Parce que sinon ils font des fictions de une heure à peu près, donc je ne sais plus qui a dit, si c'est elle ou si c'est moi, "ce serait mieux que ce soit un format d'une heure ou un format micro", mais finalement je crois qu'elle elle trouvait ça chouette. Et puis que ça s'intégrait bien dans le thème. Le thème des micro-fictions c'est "vie contemporaine"...

Benjamin

J'avais découvert cette émission-là en même temps. Est-ce que tu vois une limite à ce format-là justement ? Audio ? Quand tu travailles des adaptations, est-ce que tu vois une limite par rapport à du théâtre, par rapport à d'autres modes, je sais pas... ? Que ce soit pour ton travail ou que ce soit pour le message final, en terme de diffusion ?

Alice

Moi je trouve ça... c'est drôle parce que des fois quand je dis aux gens "ça m'arrive de faire des

fictions pour la radio", les gens disent "ah ça existe encore ?". Ca veut dire qu'il y a quelque chose d'un peu désué là-dedans. Et en même temps ça revient, les livres audios... Et moi je suis à la fois très attachée à ça parce que c'est un truc de mon enfance où les longs trajets de bagnoles on écoutait je sais pas moi... Pierre et le loup dit par Gérard Philippe, ou je ne sais pas quelle autre histoire... les contes de la rue Broca... Et il y avait cet imaginaire comme ça... sans la télévision où c'était juste les voix, mais c'est vrai que moi j'écoute beaucoup la radio mais pas tant de fictions que ça. Je trouve que c'est très très dur dans nos vies tellement frénétiques de trouver un instant pour réellement se poser et écouter et avoir comme ça un écran blanc qui projette...

Benjamin

Peut-être que cela re-née avec les podcasts ? Les écoutes différées. Moi je vois, c'est ce que je fais, je récupère généralement et je profite d'un trajet long et je vais le mettre dans l'iPod, dans l'autoradio...

Alice

Ouai, j'en parlais avec une amie qui me disait qu'elle tous les matins, comme elle n'arrivait pas à lire le matin, elle va très tôt elle est institutrice, qu'elle écoutait les Misérables, tous les matins, c'était vraiment un petit rendez-vous comme ça. Je trouve ça super après je trouve que ça s'éduque aussi ça, cette concentration-là...

Benjamin

On l'a perdu en fait, avec la vitesse, avec Internet et les médias. Rien que la lecture déjà je le vois notre génération, le rapport à la lecture, effectivement ça me fait remonter des souvenirs, je me souviens de l'école primaire où on avait un livre mais on avait aussi l'écoute audio, il y avait tout un univers qui allait avec, je ne sais plus dans quel sens, si on écoutait d'abord avant d'avoir le livre ou si on avait les images du livre qui après... donc effectivement... Après c'est des questions...

Alice

Mais après par exemple moi ce qui me plaisait aussi quand j'ai, et ça c'est un peu ce que je te disais par rapport au théâtre, c'est l'impression qui est vraie et pas vraie qu'on allait pouvoir créer rapidement, qu'on allait pouvoir mettre nos désirs, enfin nos rêves... réaliser nos rêves rapidement parce que c'est de la radio, parce qu'ils ont le matériel, ils ont les gens, ils ont les voix... et que ça ne demande pas le coût d'un tournage de film ou une entreprise théâtrale. Voilà l'impression qu'on pourrait créer des choses, des objets comme ça, facilement et c'est ça que je trouvais hyper jubilatoire en allant vers le monde de la radio.

Benjamin

Mais en fait ça prend quand même du temps ? C'est ce que tu disais ? Mais beaucoup moins...

Alice

Oui, oui, mais quand même. Après moi ma frustration c'est de ne pas... c'est de m'arrêter à l'adaptation, parce que forcément quand tu as lu, quand tu as adapté, quand tu entends les voix, tu entends le rythme, tu as envie de certaines et donc de laisser quelqu'un d'autre le faire c'est frustrant.

Benjamin

Et pourquoi alors justement tu ne fais que l'adaptation ?

Alice

Parce qu'il y a des réalisateurs à la radio attitrés...qui sont...

Benjamin

Et ça il n'y a pas de possibilité à France Culture de faire quasiment le tout : adaptation, réalisation...

Alice

A priori non. C'est un peu compliqué les... voilà ils ont leurs réalisateurs donc tu ne peux pas... mais parfois tu peux être producteur, quand tu viens de l'extérieur, et puis parfois tu as des réalisateurs... sur ma fiction je l'avais rencontré, on avait beaucoup parlé. Tu as des réalisateurs qui vont être plus ou moins... Il y en a qui vont avoir envie de faire leur truc sans toi et puis d'autres qui vont être intéressés, je pense plus intéressés pour que l'auteur collabore, je sais pas, suggère des acteurs... Voilà après ça c'est en fonction des gens.

Benjamin

Je découvre... parce que je ne connais pas du tout ce milieu-là.

Alice

Bien sûr.

Benjamin

C'est pour ça que je fais le curieux. Justement en question plus technique après c'est le temps que ça prend une adaptation. Alors c'est à la fois le temps, dès le moment où tu as vu le bouquin et que tu t'y mets, tu dis en plus que ça va vite je suis curieux de voir quelle temporalité, et puis aussi concrètement adapter une BD comme la Communauté combien de temps ça prend ?

Alice

Ca j'aurais du mal à te dire parce que j'en ai aucune idée. Parce que ça se fait en pleins d'étapes et comme je fais pleins d'autres choses je ne compte pas mes heures, je ne suis pas du tout dans ce fonctionnement, je devrais mais... je me dis pas "tiens je vais le faire là pendant les quatre jours je le fais", c'est plutôt pendant plusieurs semaines un jour je vais avoir du temps de libre et je vais travailler dessus, je vais mettre des post-its, je vais... je commence comme ça en fait... le lire et puis je mets des post-its sur les épisodes qui me plaisent le plus, les moments, voilà j'imagine, qui peuvent être le plus traduisible à la radio. J'avais envie que ce soit vivant, fallait qu'il y ait cette idée de témoignage mais je voulais vraiment alterner avec des moments de vie. Que ce ne soit pas juste de l'interview et c'était ça qui était délicat. Et puis il y a aussi une question de... j'ai rien transformé mais je pensais souvent aux auteurs, je me disais "a lala faut que je raconte ça, moi c'est ça qui m'intéresse mais...", voilà c'est toujours ramener... se dire "moi c'est ça qui me plaît, mais le livre il raconte ça est-ce que je peux zapper cet épisode-là moi qui ne me passionne pas", que ce soit à la fois personnel et en même temps d'avoir une conscience des auteurs, de ce qu'ils racontent. Tu vois par exemple moi il y avait des épisodes qui ne m'intéressaient moins que d'autres, normal.

Benjamin

Justement dans le milieu de l'adaptation, j'ai l'impression, notamment je vois des fois des films, je ne sais pas quoi... où il y a marqué "adaptation libre" et je me demande à chaque fois, je suis curieux de quand on adapte, donc là j'ai l'impression que tu prends soin justement d'essayer de voir ce qu'à voulu dire celui qui a produit la Communauté et en même temps je me dis ça peut-être aussi très libre au point de... Tu as une sorte de scrupule ou plutôt d'attention ? C'est plutôt ta façon de faire d'avoir une attention à ce qu'ils ont fait et de pas vraiment laisser libre cours à...

Alice

Je crois que ça dépend complètement... ça dépend de ce qu'on fait, j'avais un prof qui nous disait "il faut trahir merveilleusement" toujours. Je pense qu'il faut se sentir libre et en même temps les gens

ils existent, les personnes elles existent, il y a des gens qui ont vécu ça, en l'occurrence c'est aussi le fait que les gens l'ont vécu donc on n'a pas envie de salir, on n'a pas envie de tromper. Et puis simplement moi je me souviens aussi de la réaction de Yann Benoit et Tanquerelle quand j'ai demandé à adapté, j'avais très très peur... les ayants droits à chaque fois c'est "oh mon dieu et tout..." je me dis "oh lala" et eux ils étaient hyper heureux et moi j'étais heureuse et j'avais envie qu'ils soient heureux d'écouter, c'est aussi ça en fait, j'avais envie qu'ils soient... moi j'ai choisi un livre que j'aime et j'aime ce qu'ils racontent et les pensées qui sont dites elles m'intéressent, donc tu te dis "il n'y a pas un point de vue comme ça", ce n'est pas de la propagande donc... donc j'avais envie que eux ils soient aussi heureux de l'écouter, qu'ils ne se disent pas "oh ben elle a complètement trafiqué le truc".

Benjamin

Il y a une question qui me vient sur cette adaptations, est-ce que tu aurais pu si... je sais pas si... par exemple à La Vie Enchantée on écrit notre histoire à notre manière sur nos quatre années, est-ce qu'à partir d'un truc un peu plus brut justement, on ne met pas en scène parce que là ce que fait déjà Tanquerelle par rapport à la discussion qu'il a avec son beau père et puis toi ce que tu fais, lui il met en récit, donc il met en forme, il donne du corps aux personnages. Là nous ce qu'on écrit à La Vie Enchantée, si on écrit, il n'y aura pas de corps, il n'y aura pas de personnages en fait, il n'y aura pas d'intrigues, de mise en récit je ne sais pas comment le dire mieux que ça. Est-ce que toi tu arriverais, un texte brut, tu arriverais à le mettre en récit ?

Alice

Ah c'est marrant parce que je travaille sur un truc comme ça en ce moment. Ben c'est une question d'idée, c'est aussi, tu vois quand je les ai contacté, moi mon idée c'était d'essayer d'être le plus fidèle au texte alors que l'An 01 non. Après quand on est honnête, c'est une question d'honnêteté en fait, je leur ai dit ça donc je vais pas tout d'un coup me mettre à changer d'intention ou alors faut que je leur demande mais... Là je travaille sur un texte qui s'appelle "je suis complètement battue" et c'est une femme qui a travaillé dans des associations qui vient en aide aux victimes ou a des témoins de violences conjugales. Et elle a repris toutes les premières phrases, quand elle travaillait là-bas, elle notait toutes les premières phrases des gens, des femmes et des hommes, surtout des femmes, et elle en a fait un livre. Bon bref je te passe les détails mais je voulais essayer d'en faire quelque chose mais en soi c'est très dur, c'est que des phrases quoi, c'est un peu indigeste enfin si je voulais en faire quelque chose pour la radio. Et donc là je cherche, et au début je me dis "oh lala je vois pas du tout ce qu'on peut en faire" et puis à un moment comme j'écrivais une histoire, j'ai trouvé des liens en fait, des passerelles, et je me suis dit "ah tiens je pourrai mélanger les deux et mon héroïne elle répondrait à ces femmes au téléphone", je pourrais prendre cette matière et la mélanger à ma matière à moi et voilà. J'aime bien ce travail de puzzle en fait, des choses qui font échos les unes aux autres, mais pas de façon didactique, qui se répondent quoi.

Benjamin

En même temps ça gamberge... en fait la discussion de ce matin, on s'est rendu compte avec celui que je suis allé rencontrer, qu'en fait on s'était déjà contacté il y a un an pour autre chose, pas dans le même contexte donc on ne s'en est pas rendu compte, en fait il était parti au départ sur un écrit collectif sur la notion d'agir sans chef, tu vois, horizontalité, autogestion... En fait on bute facilement, et c'est ce que à force de t'en parler je te montre l'objet, je me lance dans l'auto-édition tu vois, j'ai mis en forme ma brochure, donc là pendant un an j'ai suivi dix collectifs sur leurs pratiques collectives...

Alice

Je vérifie juste l'heure...

Benjamin

... Oui, je ne t'ai pas demandé au départ, toi tu peux jusqu'à quelle heure ?

Alice

Il ne faut pas que je tarde trop trop... dans 20 minutes, ça va ?

Benjamin

20 minutes ok.

Alice

Je dis juste ça...

Benjamin

Tu fais bien, j'ai oublié de te demander, je commence d'habitude par ça. Donc en gros j'ai suivi dix collectifs et il y a cette envie de voir comment ils font différemment, tu vois justement quand tu parlais de collectif d'artistes et tout ça et à un moment s'est posé à moi la complexité d'analyser les autres, je me sentais mal à l'aise d'analyser les autres. Et lui il a eu buté sur la même chose, sur l'ouvrage collectif qu'il veut faire "agir sans chef", de... à chaque que l'on veut expliquer qu'est ce que c'est d'avoir une place de leader dans un groupe, il faut repeindre tout le contexte, et on s'est dit, lui et moi à des temps différents, mais on s'est dit ça ce matin que peut-être que l'idéal serait de partir sur une fiction. D'inventer un collectif et de créer ça sur la fiction et c'est là où ça trotte avec ce que tu fais en fait, je n'avais pas vu le lien comme ça et je me dis, après je me doute que c'est... je n'ai jamais créé de fiction mais je me doute que c'est un sacré boulot et que ça ne s'invente pas, ...

Alice

Quand on est dans la fiction, on s'autorise peut-être plus de choses, on se censure moins dans les possibles, et ce qui n'empêche pas après de se dire qu'en fait c'est possible, enfin... tu vois ? C'est marrant ça me fait penser à ce que disait cette réalisatrice justement qui faisait du documentaire et un jour quelqu'un lui a dit, à chaque fois pour les documentaires elle avait besoin d'autorisations, il y a toujours la peur d'un procès et tout ça, et elle disait "un jour j'ai découvert que je pouvais raconter ce que j'avais envie de raconter dans la fiction, et que j'avais toute la liberté, c'est à dire que je pouvais parler de mes sujets et que cette fois je n'avais plus à rendre de compte dans la fiction, et pourtant c'est très très réaliste ce qu'elle fait".

Benjamin

On s'est dit justement qu'on allait se revoir, se reparler de tout ça avec Mathieu que j'ai vu ce matin. Je continue justement. Donc c'est celui là que je te laisse [La brochure]...

Benjamin

... Après il est ce qu'il est, c'est à dire que tu verras il y a énormément de limites mais à un moment il y avait cette envie-là de si je parlais sur une nouvelle recherche de mettre un terme à ce truc-là, parce que c'est le genre d'ouvrage, c'est le premier texte que j'écris, j'ai tout le temps envie de remettre en forme, de re-travailler, donc à un moment d'accepter qu'il y ait une fin, d'en voir les limites et de pouvoir repartir sur autre chose. Donc voilà, si jamais tu as l'occasion de picorer dedans...

Alice

Ah ben merci.

Alice

Tu as déjà vu ce documentaire les LIP ?

Benjamin

Oui. On parlait de Marianne Otero ce matin, qui a fait entre nos mains, je ne sais pas si tu l'as vu. Et le dernier qu'elle a fait c'est... merde... elle a fait... Entre nos mains c'était en Normandie une petite entreprise de femmes qui travaillent sur la lingerie haut de gamme, l'entreprise est en train de couler et donc il y avait une démarche de reprendre en coopérative par les salariés.

Alice

D'accord, c'est un documentaire ?

Benjamin

Oui, mais elle a une façon de filmer... c'est... moi j'aime beaucoup. Enfin j'ai vu que celui-là mais il y a un nouveau qui vient de sortir plus sur les enfants autistes, elle met tellement de poésie dans ces documentaires que moi je... pour le coup c'est du réel elle a fait 800 heures de rush pour ce documentaire sur les enfants.

Alice

Ah ouai ? Elle a battu Abdel Khechich

Benjamin

Elle a passé 4 ans. Oui ben rien que déjà je vois que lorsque je sors de 20 heures d'entretiens au global et que je dois les retranscrire j'ai déjà du mal, alors 800 heures de rush. Mais elle dit qu'il faut ça en fait pour que les enfants comme les adultes oublient la caméra. Et c'est ça qu'elle cherche à atteindre. Enfin bref... je ne sais plus pourquoi je parlais d'elle... sur le documentaire...

Alice

Ben par rapport aux LIP... à la ressemblance...

Benjamin

Oui LIP, ça fait partie des premiers que j'ai... quand je me suis intéressé à ces questions-là. Et puis je suis très avare de, ce n'est pas avare... en tout cas je vais chercher tout ce qui date des années 70/80, il y a de la matière... Il y a de la matière souvent libre aussi, qui est liée au contexte, beaucoup moins sérieux, enfin ce n'est peut-être pas le mot, mais tous ces trucs-là : l'An 01...

Alice

C'est comme si nous on était juste après... que tout à raté et du coup on est là on fait "bon ben... ça sert à quoi..."

Benjamin

C'est ça, de désillusion aussi, dans ce premier travail j'ai fais aussi un travail de recherche de traces de l'époque et il y a une sorte de désespoir qui m'a emplit, de découvrir cette période-là vraiment de l'intérieur, de me rendre compte qu'en fait elle est terminée cette période et pourquoi ? Et en même temps il suffit d'ouvrir les yeux pour voir aussi qu'il se passe pleins de choses maintenant aussi, autrement. Je continue, comme ça au moins je finis ça et s'il reste du temps on causera du reste. Pour que tu partes de l'idée du bouquin de Tanquerelle et que ça arrive dans mes oreilles à la radio en gros ça passe par combien de personnes, tu pourrais me dire ça un peu même si tu n'es pas sur toute la chaîne peut-être ?

Alice

Moi je propose le projet à la conseillère littéraire de France Culture, elle accepte, je le fais, tu me demandais en combien de temps, je sais pas mais finalement il y a un moment où je m'y suis vraiment mis et je faisais que ça, j'étais en vacances et bon voilà. Et après la conseillère, il y a un réalisateur, qui choisit des acteurs, qui travaille avec une assistante, un technicien, voilà. Il s'est passé, il me semble à peu près, peut-être moins d'un an, peut-être j'exagère, je sais plus... j'ai un vrai problème avec les dates et les temps donc... Je pense que c'était plus d'un an. Le réalisateur m'a appelé, les épisodes étaient trop long, moi j'ai tendance à préférer que ce soit... en laisser trop, ça allait dépendre aussi... j'imaginais un rythme très rapide, comme je t'ai dit peut-être moins dans les entretiens mais quelque chose de vivant. Des fois j'ai l'impression que les fictions en radio c'est toujours le même rythme c'est un peu... Voilà ça pourrait être plus vivant par moment... là je l'imaginais en tout cas assez vivant, assez rapide et voilà. Donc ils m'ont appelé pour me dire "on va le faire là dans tant de jours, il faudrait raccourcir un peu". Mais en même temps c'est ça qui est bien aussi quand il y a des temps d'arrêt, parce que sur le moment je me suis dit "mais comment je vais faire", j'avais l'impression d'avoir fait au plus court et il fallait que j'en enlève, je me souviens, beaucoup genre presque dans certains épisodes un tiers. Et j'étais là "mais comment je vais faire, ça n'aura plus aucun sens, ça ne vaudra rien dire" et en fait de le relire alors que je ne l'avais pas lu depuis des mois et des mois et ben en fait ça m'a sauté aux yeux ce qui, quelque part, qu'on pouvait enlever et gagner de la force...

Benjamin

En fluidité peut-être aussi ?

Alice

Ouai, en fait je n'avais pas du tout eu de mal. Le gras se voyait... enfin je ne sais pas comment dire.

Benjamin

Peut-être parce qu'il y a le temps justement pour décanter ?

Alice

Ouai, ouai, c'est ça on a pris un coup, un regard...

Benjamin

Comment... ça va revenir un peu peut-être sur tes envies mais comment tu choisis tes morceaux ? Ça marche peut-être aussi à l'intuition ou à l'inconscient, comme tu disais tout à l'heure, mais comment tu choisis justement pour mettre du rythme, pour faire le juste dosage entre entretien et vécu ? Je ne sais pas, tu saurais m'en dire un peu plus ? Qu'est ce qui... tu te dis "ça ça ne passera pas à la radio parce que dans ce format-là" ou "ça ça passe" ?

Alice

Ca je l'imagine en fait, c'est à dire que j'ai la contrainte d'être obligée de raconter chaque étape puis il y a une contrainte comme ça de l'histoire, il y a des moments qui me plaisent beaucoup dans la... qui sont dessinés mais que je ne peux pas, il manque trop d'éléments pour que ce ne soit que les mots et il manque des éléments du dessin qui apportent à certains moments énormément. Si on n'a pas les dessins ça ne marche pas. Il y a pas mal de contraintes, ce qui ne me déplaît pas, pas mal de... du coup il y a un peu de la débrouille. Enfin c'est vraiment du bricolage, moi j'aime beaucoup ça, c'est du bricolage et quand ça marche c'est magique. Même voilà on part de façon arbitraire, c'est le format France Culture, mais c'est un peu arbitraire dix épisodes de sept minutes et arriver à ce que ça marche, que ça tienne à peu près sur deux jambes c'est... c'est plus du manuel que de l'intellectuel.

Benjamin

Explique-moi...

Alice

Ben c'est vraiment... il y a le matériel, "alors comment on fait", "tiens alors moi ce petit passage je l'aime bien", "j'aime bien quand ils disent ça, j'aime bien quand ils parlent de ça", "ça il faut que ce soit dit et en contre partie il faut que ça aussi ce soit dit". Alors comment je fais pour faire du montage pour jouer avec ces couleurs et c'est... voilà.

Benjamin

Est-ce que tu laisses la chronologie ou tu t'es permis de mettre des parties un peu avant d'autres parce que ça collait mieux ?

Alice

Non j'ai vraiment suivi la chronologie, je pense que j'avais peur que cela devienne trop compliqué, déjà que ce n'est pas évident, pour moi, de me perdre. Non, non j'avais vraiment choisi dix chapitres, dix étapes de l'histoire.

Benjamin

D'ailleurs quand tu adaptes, tu revois aussi un peu les textes ? Tu retravailles aussi les textes ? Je veux dire, à la fois tu t'occupes du montage, tu as revu aussi des phrases...

Alice

Un tout petit peu.

Benjamin

...parce ce que je me suis rendu compte qu'il y a des BDs que j'essayais des fois de lire à voix haute et qu'il y a des textes de BDs qui ne marchent pas forcément à l'oral.

Alice

Bien sûr. Ben ça c'est le côté, comme je suis comédienne, j'entends quand j'ai l'impression qu'un acteur va pouvoir parler, dire cette phrase de façon plus ou moins naturelle, ce n'est pas naturel le mot mais se la mettre en bouche, que ce soit pas trop littéraire. Mais en même temps c'est écrit de façon assez vivant. On sent que c'est de la parole, c'est une matière vivante, ce n'est pas uniquement...

Benjamin

Ce n'est pas du contenu de bulle en fait où là vraiment sans le personnage et sans l'atmosphère, ça ne passe pas. Ça m'est déjà arrivé.. Ok. Après il y a une dernière question, enfin une avant dernière question sur "comment ça a été accueilli ?", est ce qu'on t'a fait des retours dessus, que ce soit ton entourage, des gens plus extérieurs ?

Alice

Ben non, il y a eu un article super.

Benjamin

Dans Télérama j'en ai vu un, c'est celui-là ?

Alice

Ouai, donc j'étais en plein... je me souviens c'était au mois de novembre, j'étais en tournage, et donc je ne pouvais pas rencontrer, c'était un peu au pied levé, la journaliste, mais donc je lui ai envoyé quelques notes et non je trouvais ça super chouette d'avoir... qu'on ait deux pages pour une micro-fiction. J'étais super contente. Et super contente aussi des retours de Yann et Tanquerelle. Yann il m'a à chaque fois écrit une lettre, c'était hyper touchant, alors moi ça me rend un peu timide et en même temps c'est hyper touchant. Que les gens deviennent réels et qu'ils étaient aussi contents ça fait super plaisir.

Benjamin

Ils me l'ont redis plusieurs fois. Ca leur a vraiment fait plaisir. Yann a sa façon, totalement différente d'Hervé, d'exprimer les choses, ils sont vraiment sur deux niveaux différents.

Alice

C'est généreux d'exprimer le fait que ça leur fait plaisir il y en a d'autres qui prendraient une posture, tu vois, plus "c'est normal" et là c'est vrai que c'est chouette.

Benjamin

Et puis une dernière question... deux dernières questions, et là toi dans les prochains... dans tes prochains projets tu me parlais notamment du texte sur les violences conjugales, c'est un peu cette idée-là c'est du texte vécu, une expérience vécue, que tu adaptes aussi pour la radio ?

Alice

Alors là ce sera un mélange, je ne sais pas encore, je l'ai proposé. Parce qu'en fait la conseillère, je l'ai rencontrée, on cherchait des choses, moi j'avais des idées, elle en avait aussi, par exemple elle me proposait un roman graphique, et j'étais pas certaine. Encore une fois comme c'est des choses que je fais vraiment pour le plaisir, j'ai besoin que ça me parle de façon particulière. Ce n'est pas fun, n'importe quoi, j'ai vraiment envie de le faire je pense que c'est important. Elle m'a aussi montré ce texte-là et puis voilà l'idée est venue de mélanger ça avec de la fiction. Voilà de le porter par de la fiction. Peut-être pour que ça raconte ce problème des violences conjugales qui est vraiment un truc très grave, une femme qui meurt tous les deux jours et demi, et qui je trouve est très très caché, c'est à dire que l'on sait que, je crois que c'est, une femme sur dix a subi des violences, mais personne n'en connaît. Tu vois. C'est la vie secrète des couples et d'un côté c'est bien que ce soit secret et d'un autre, je sais pas, il y a cette impression de vie parallèle...

Benjamin

Et puis de tabou, tellement de pression sociale pour ces rapports-là... Et là ce serait comme tu disais tout à l'heure, passer par la fiction dans la notion de liberté dans...

Alice

Oui parce que j'avais peur, au début quand je lisais, c'est peur du, seul comme ça, peur du pathos, peur tu vois de la logorrhée de souffrance qui à un moment ne veut plus rien dire, ne signifie plus rien. Que quand tu lis "il m'a obligé à sortir de la voiture et à manger de l'herbe", et que ça s'accumule, ça s'accumule, ça devient juste un vomi d'horreur et ça redevient de... je sais pas comment... c'est pas concret et donc ça reste quelque chose d'inimaginable.

Benjamin

Ca remet de la distance en fait avec nous.

Alice

Exactement. Et donc moi je voulais trouver un moyen... Et là j'ai l'impression, je ne sais pas ce que

va en penser Céline - mais qu'avec de la fiction et le fait que ce soit appuyé d'un truc concret, du type c'est mon héroïne qui répond au téléphone qui dit "allo, na na" et qui reçoit ces phrases et qu'après on rentre dans sa vie, qui est assez anecdotique, qui est assez la vie de tout un chacun, du coup tout d'un coup ça prend une force quoi. Ça prend un poids. Voilà, l'équilibre de la banalité, du quotidien avec des choses, des paroles très violentes. On verra et puis sinon je pensais à un autre roman graphique mais, j'ai fais un épisode, mais je ne suis pas sûr que ça fonctionne.

Benjamin

C'est quoi ? Qu'est ce qui te fait douter c'est, quand tu l'as travaillé comme ça...

Alice

En faisant le premier épisode ça marche c'est... et puis là en le relisant, c'est tellement très compliqué. Quelque part il y a un fil dans la Communauté, voilà il y a ces entretiens qui créent quelque chose de... et après on peut partir... Là c'est pleins d'histoires imbriquées, d'histoires à tiroirs. Alors faudrait que je me focalise juste sur une mais tout d'un coup ça perd de...

Benjamin

Donc il y aurait peut-être aussi l'intérêt d'un fil rouge ? C'est ça quand tu dis quand tu passes sur ce format-là il faut arriver à avoir quelque chose, je ne sais pas si c'est le bon mot...

Alice

Je crois ouai, il faut qu'on arrive à trouver un fil... Bah parce que moi je n'ai pas envie... parce que justement comme on va être obligé de simplifier, il faut qu'il y ait quelque chose quand même qui soit simple dans la narration. L'auditeur va pouvoir se raccrocher à des choses qu'il a comprises, parce qu'il y a des tas de choses qu'il va devoir, qui va lui échapper. Et puis je sais pas moi, est-ce que les gens écoutent les épisodes les uns après les autres, est-ce qu'ils en ont loupé un... Je ne suis pas dans là... voilà... ces questions-là elles se posent, faut pas que ce soit simpliste mais faut que ce soit simple.

Benjamin

Dernière question, et si c'était à refaire la communauté en audio ? Est-ce que tu le refais pareil ou est-ce qu'il y a des choses que tu referais autrement ?

Alice

Euh... je ne sais pas...

Benjamin

Dans le fond, dans la forme peu importe, même s'il y a rien il y a rien.

Alice

Moi j'ai trouvé ça bien, les acteurs et tout ça, il y a des petites choses, des détails, que moi je n'aurais pas fait de cette manière-là je pense, dans les musiques, ou des moments que je n'aurais pas fait comme ça, mais bon voilà parce que ce n'est pas moi qui l'ait fait. Après j'ai l'impression qu'il y a des épisodes plus... mais moi je les aime tous mais après dans les retours que j'ai eu j'ai senti qu'il y avait des épisodes qui avaient beaucoup plus plûsque d'autres. Mais bon c'est normal en même temps, il faut...

Benjamin

C'est peut-être dur sur dix épisodes, d'avoir une constance... et puis comme toi j'ai l'impression tu as eu des passages qui t'ont vraiment marqué dans la BD forcément donc la série audio va faire pareil,

il y a des passage qui vont plus marquer que d'autres en fonction aussi de notre vécu.

Alice

Surtout que moi j'aime bien les deux... je pense que les gens souvent ils ont peut-être plus aimé les moments vivants dans les années 70 pour la radio, je ne parle pas pour la BD, mais pour la radio. Mais bon moi j'aime bien aussi quand c'est vraiment l'entretien...

Benjamin

C'est le mélange et j'ai l'impression que si jamais il n'y avait pas eu ce fil-là des entretiens, qu'il aurait manqué comme tu dis un fil en fait, si c'était pour avoir des bouts d'expériences, ça peut être riche pris comme ça à part, mais il n'y aurait pas eu de cohérence, j'ai l'impression...

Alice

Oui et puis moi j'aime bien que ce soit aussi concret quoi. Réel, ils sont là, on n'est pas... des fois dans les fictions, je décroche parce que je ne comprends rien, parce que c'est hyper abstrait, hyper poétique mais pas de la bonne manière pour moi et du coup je...

Benjamin

Je vois ce que tu veux dire. Hervé et Yann m'ont dit aussi qu'ils ont mis du temps à démarrer. Et que justement au départ ils n'arrivaient pas à trouver et que lorsqu'ils sont tombés d'accord sur l'idée d'entretien ça a tout de suite fait couler tout le reste en fait. Ils butaient parce qu'ils n'arrivaient pas à tomber dans le... en fait ils ne voulaient pas tomber dans le "plan-plan" du roman-reportage, pour tomber sur... non ils me disaient même type documentaire animalier, attention, comme s'il y avait une voix off qui décrivait "là c'est la famille suricate qui machin" et que ça ne fasse pas ça. Effectivement, moi ça a tendance, j'en ai déjà vu des... je n'ai plus de noms mais des BDs comme ça et... il manque un truc quoi. C'est comme à la télé mais j'ai envie de zapper.

Alice

Faut que l'imaginaire et la folie elle s'appuie sur quelque chose de concret je trouve...

Benjamin

Arriver à partir tout en restant, tout en gardant un pied dans le fil.

Alice

Oui ou en tout cas quand on a cette table fixe après on peut peindre les murs avec des fleurs, mais... Faudrait que j'y aille, il y a une dernière question ?

Benjamin

Non c'était bon en fait.

Alice

Ah c'était la dernière.

Benjamin

Oui, c'était la dernière, super. Comme je dis aux autres... [Enregistreur coupé]

Trace #6 : Fanny et Patrick ; 21/03/14

Patrick

ça a l'air dur, hein...

Benjamin

ben le cumul de la semaine, là...

Patrick

ouais, de replonger dans une nouvelle...

Fanny

et comme nous on te propose de travailler demain matin en plus...

Benjamin

de travailler ? moi je venais en spectateur, là, pas travailler...

Patrick

en tout cas tu viens dans l'état d'esprit que tu veux !

Benjamin

curieux en tout cas.

Patrick

allez, allons-y.

Benjamin

Alors, que je vous explique un peu. L'idée c'est que c'est une grille d'entretien pour aller voir, en tout je fais dix entretiens, comme là c'est le cas. Il y a bien vous deux qui allez parler, et pas une seule personne de vous deux, et l'idée c'est que je déroule un guide d'entretien identique pour chaque personne pour faire après une étude comparée. En gros.

Patrick

Je souris parce qu'elle est en train de faire la même chose. Après, tous les commentaires, tu n'imagines pas.

Benjamin

Et après, ça veut dire aussi que si des questions ne se posent pas pour vous, c'est pas grave, on botte en touche et on continue. Pareil, je me suis rendu compte à le faire qu'au fur et à mesure, vous allez répondre à des questions qui vont venir après, on verra s'il y a besoin de précisions. En gros, il y a six grandes parties, avec une question principale que je décline en sous-questions. Je vous propose de vous lire la question principale avec les sous-questions, et après je vous laisse répondre à ce gloubiboulga en entier comme vous voulez. Je précise que c'est enregistré, mais c'est simplement pour retranscrire et il n'y aura aucune diffusion, ça restera dans mon oreille.

Patrick

Domage...

Benjamin

Voilà, je parle pas trop fort pour les...

Patrick

Faut pas te tracasser, ils sont habitués, sinon ils mettent des écouteurs. On est habitués à ça ici.

Benjamin

D'accord. Ce que je vous propose, l'idée c'est que je vais rencontrer dix personnes qui de mon regard produisent des traces d'expériences collectives, et l'idée c'est de prendre une trace-type, la plus récente pour vous, dans celles que vous avez faites, et de dérouler à partir de ça. Si ça peut vous aider. Après si c'est...

Fanny

inaudible

Benjamin

Après moi j'ai en tête ce que j'ai vu sur Capacitation, les différents livrets de couleur, que j'ai feuilletés, ils sont tous ici ?

Patrick

Derrière toi. Il y en a dans le couloir déjà, et puis ça se continue là dessous, les jaunes et les verts...

Benjamin

J'avais même pas vu ! je regardais les affiches, j'étais trop haut en fait...

Patrick

On a des choses à tous les niveaux, hehe...

Fanny

mais pour toi c'est important qu'on se cible sur une ou bien ?

Benjamin

Je me suis rendu compte que c'est mieux, parce qu'à un moment je vais poser des questions très techniques, combien de personnes, quelle durée, pour une trace comme celle-là, donc c'est vrai que si ça fluctue d'une trace à l'autre, c'est moins simple, après il y a des questions qui sont beaucoup plus générales sur vous, en fait, comment vous fonctionnez.

Fanny

On peut parler des livres plus que de réalisations... ?

Patrick

Ah oui oui. Et on peut pas parler d'une chacun ? Je dis ça parce qu'on ne sera pas nécessairement centrés sur le même, toi sur le compte rendu des parcs... pour prendre deux choses différentes, un truc capacitation et un truc atelier ?

Fanny

Les deux sont hyper présents dans notre pratique,

Patrick

Donc quand on arrive à des questions plus spécifiques, on peut dédoubler les réponses.

Benjamin

Carrément. Et dans tous les cas, ce qui est bien c'est d'amener du concret pour que ce soit plus palpable et plus facile. Donc la première question, c'est "pourquoi raconter cette histoire ? Vous pouvez adapter à votre contexte, pourquoi ce travail-là. Et dans les sous-questions, c'est d'abord "pourquoi faites-vous ça ?", c'est large.

Fanny

Ta question générale, c'est... ?

Benjamin

pourquoi raconter cette histoire. Pourquoi faites-vous ça, à partir de quelle envie, quelles envies, comment c'est venu, quelque chose d'un peu historique, la genèse... et une question récurrente à chaque partie, ce serait quelles limites vous voyez à ce qui est produit ? C'est là où un exemple concret peut plus aider peut-être.

Patrick

Hm. Est-ce que tu es d'accord pour qu'on fasse référence au livret qu'on a fait ensemble pour capacitation ? De ferme de Charleroi.. et je sais pas, sur le compte rendu d'un atelier, soit toi tu pars sur les parcs... ?

Fanny

C'est quand même le même principe les compte rendus...

Patrick

mais l'un et l'autre sont très différents...

Fanny

Que je prenne celui des parcs ou les compte rendus de manière générale qu'on fait...

Patrick

Tu sais quoi, je vais en prendre un exemplaire, comme ça tu le vois et pour nous c'est plus facile aussi... tu peux déjà commencer !

Fanny

Tiens, les (...) ils sont là

Benjamin

je l'avais vu celui-là

Patrick

tu l'avais vu ça ? c'est peut-être bien que tu le gardes, c'est quand même un peu en lien avec ton sujet je crois... C'est pour après. Comme ça on part sur deux expériences... Je mets ça plus loin du micro. Bon, ceci qui n'est pas...

Fanny

Si, c'est une trace, une trace d'un processus semi-collectif.

Benjamin

J'ai fait exprès d'employer le mot traces parce que je veux que ce soit très général et que les gens y mettent ce que vous voulez, après moi j'ai mes présupposés, mes hypothèses, et voilà.

Patrick

D'accord. C'est un mot qu'on utilise, je ne sais pas s'il est sur les flèches pendues au dessus mais on parle de laisser une trace, c'est un terme qu'on utilise énormément, on s'y retrouve bien. Donc le pourquoi...

Fanny

Pourquoi on produit des traces d'expériences collectives... alors... il y a plusieurs raisons. Là je fais déjà la scission entre les deux ?

Patrick

ben oui, cette question-là elle est déjà vachement difficile...
téléphone portable...(on entend une sonnerie)

Fanny

Bon, alors le pourquoi, on est déjà tous très au clair dans l'équipe sur pourquoi on le fait et...Bon, c'est pas grave (elle parle de son téléphone qui sonne). Donc c'est une pratique qu'on a de manière transversale dans tous nos projets, c'est vraiment parti des étapes de notre pratique, il faut qu'on laisse une trace, on peut laisser des traces de manières différentes, soit en feuillets compte rendus après un atelier, soit en cahiers de recommandations, par une trace de tout un processus collectif, alors qu'un compte rendu c'est après un atelier, c'est étape par étape, et peut-être qu'à un moment on va faire une synthèse globale, soit le livret, ici Capacitation actuelles (??? vérifier), une expérience qui n'est pas menée par nous mais par d'autres, qui peut mettre en éveil, on a différentes manières de faire comme ça. Donc les compte rendus sont toujours disponibles. Pour le cahier de recommandations ici puisque je vais plutôt me centrer dessus, il y avait plusieurs objectifs : d'abord l'objectif de dire "les citoyens ont donné leur parole dans un processus collectif, donc il faut que cette parole soit reprise quelque part, qu'elle existe physiquement pour montrer qu'ils ont été entendus", pour reconnaître l'exercice de la parole et aussi l'exercice collectif, parce que souvent c'est des croisements de paroles et de regards, et qu'ils puissent aussi être reconnus par l'extérieur. C'est faire vraiment exister les produits du processus à long terme. Après c'est aussi permettre aux participants, essentiellement les citoyens et les acteurs des quartiers, associations, utilisateurs des quartiers, institutions... qui ont fait ce processus-là de garder une trace qui soit aussi une arme par rapport à ce qu'ils ont pensé et construit. Quelque chose auquel ils peuvent faire référence, le ramener dans un espace politique ou public pour dire "regardez, on avait fait ça, souvenez-vous, c'est écrit, vous nous avez fait discuter, vous n'avez pas pris en compte où ça en est aujourd'hui... C'est aussi que eux puissent s'outiller par rapport à ça... il y a un travail de reconnaissance personnelle que nous on rattache à l'éducation permanente et à la capacitation, de dire bah à un moment, des habitants se sont prononcés parfois sur des domaines qui sont très techniques, parfois sur des domaines sur lesquels ils ne sont pas directement ciblés comme les acteurs premiers à avoir à des choses à dire sur ces sujets-là, et donc c'est aussi un moment pour valoriser la parole citoyenne, essentiellement parce qu'on travaille beaucoup avec les citoyens, toujours acteurs de quartiers, valoriser cette parole-là à travers une vidéo, un compte rendu... une feuille de recommandations qui aura été produite au bout du processus, donc voilà, je pense qu'il y a reconnaître le processus et aussi valoriser les participants dans les choses et les paroles qu'ils ont dites, parce que quelqu'un qui va se relire, et c'est pour ça aussi que nous on travaille beaucoup avec des citations, des paroles d'habitants qui sont directement reprises, c'est très percutant parce qu'ils se sentent pris en compte et reconnus, mais aussi, après, valorisés dans le sens où ils se rendent compte de la valeur de leur parole. Et quand on se relit, on peut se dire "wow, c'est moi qui ai écrit ça, c'est moi qui ai dit ça", tout ce processus-là est une arme par rapport aux décisions qui ont été prises et par rapport à l'extérieur. Moi j'ai l'impression que c'est vraiment les... après, il y a des compléments,

mais qui ne sont pas premiers, du type "se rappeler du processus", pouvoir en interne garder une trace de ce qu'on a fait, montrer à d'autres des méthodologies qu'on a utilisées, des questions qu'on s'est posées, c'est aussi pouvoir servir d'outil d'inspiration à l'extérieur et au sein de notre équipe qui est dans une auto-alimentation et dans une réflexion permanente, comme les autres équipes...

Patrick

J'ai tout le temps envie de dire mille trucs qui sortent peut-être de celui-ci, mais je repense à un exemple, je crois qu'on en parle dans ceux que tu vas prendre avec toi : c'est effectivement dans un quartier, à côté d'Arras, on avait produit un A3 recto-verso, donc un quatre pages avec des habitants sur ce qui était important dans les logements qui allaient être faits. D'une part, rien que le faire, ça a été une étape importante, mais le pourquoi, c'était pas uniquement pour avoir une jolie trace de ce qu'on avait fait, c'était en gros pour que six mois, un an plus tard, quand les architectes allaient venir avec les projets, qu'on puisse dire "voilà, ils ont répondu à notre demande, ou pas". C'est là que ça devient une arme, ou un outil d'interlocution avec des pouvoirs publics, des intervenants dans un quartier. En fait je t'ai sorti ce classeur-ci parce que c'est vraiment dans différents quartiers, tous les compte rendus qu'on fait. Tu vois que ce premier type de compte rendu dont on a parlé, sont aussi dans les processus sur la durée. Et on en fait aussi dans des ateliers qui sont globalement une fois par mois. Tu vois, ce format-ci, on peut t'en fournir après si tu veux, c'est déjà un peu différent de ceci, qui est un cahier de recommandations, quelque chose qui est déjà un peu plus abouti. Ici on est vraiment dans "tous les mois on produit quelque chose, on raconte ce qui s'est dit", tout en lui donnant une forme qui est au-delà de "untel a dit ceci". On essaie de restructurer autour de grandes avancées collectives, on ira peut-être après dans la manière de faire.

Fanny

On n'a pas de perte d'information non plus dans des processus qui sont parfois très longs.

Patrick

On est vraiment ici presque sur trois produits, un qui est plus un suivi d'ateliers, dans lesquels se construisent des réflexions, ici une synthèse de réflexions autour d'un sujet spécifique qui se transforme en cahier de recommandations, et alors les livrets Capacitation citoyenne, le pourquoi, je pense que là c'est vraiment de dire "nous on a envie que les groupes soient entendus". C'est une des raisons d'être de Capacitations citoyennes, qui est de servir de porte-voix. De dire "on est face à des groupes qui se battent pour faire changer des choses", s'il n'y a pas à un moment donné un livret (nous on travaille plus sur le livret) ou une vidéo (nos collègues français Arpenteurs, je sais pas si tu as entendu parler, travaillent beaucoup la vidéo), la voix de ces groupes ne va jamais arriver au-delà de l'espace où elle naît. Donc il y a quand même vraiment cette question de porter la voix. qui est un peu différente par rapport à ceci, tu vois on va toujours un peu distinguer. Et alors par contre, on retrouve complètement ce que dit Fanny, le pourquoi, c'est aussi pour qui, c'est pour que les gens eux-mêmes soient conscients de leurs capacités. Ça c'est complètement en lien avec Capacitations citoyennes, c'est, on disait tout à l'heure, ça réapparaît ici, c'est encore plus fort ici je pense parce qu'on se focalise là-dessus, comment on fait pour que la trace devienne un support qui met en évidence les capacités des gens. Et ça c'est un parti pris qu'on a de manière générale dans tout ce qu'on fait, comment on met en avant les capacités des gens.

Fanny

et l'inspiration (peu audible)

Patrick

et c'est pour ça qu'on est déjà dans le "pour qui", en fait je sais pas si je continue comme ça... Tu vois, il y a d'abord pour le groupe, il y a "pour communiquer avec d'autres", et du coup échanger.

Moi je dis souvent "capacitation citoyenne c'est un peu trois choses : il y a un moment où on fait un livret, qui devient une trace, d'abord pour le groupe, pour qu'il soit conscient de ses capacités. Une deuxième étape où parce qu'on a fait ce livret, on est en capacité de transmettre à d'autres, parce que le livret aide à un moment donné à asseoir une réflexion sur ce qu'on est et ce qu'on fait, et du coup on arrive à transmettre à d'autres. Et du coup, c'est pas simplement un recueil d'informations mais ça devient un levier pour de l'action, parce qu'alors des groupes se connectent, commencent à faire des choses ensemble, des groupes qui n'ont rien à voir les uns avec les autres au départ, et ça je pense que c'est aussi les traces écrites ou vidéo, qui font que des groupes puissent se parler alors qu'au départ ils n'ont rien en commun. Mais le fait qu'ils soient passés les uns et les autres par ce processus de réflexion et d'écriture collective fait qu'à un moment donné, ils se disent "ah ben oui, ya ceux-là, sur un livret autour du logement, il y en a d'autres qui travaillent sur des lieux d'accueil, autour d'un restaurant justement, ben à la limite, la question n'est pas du tout la même. Mais le fait d'avoir une trace fait qu'ils peuvent découvrir ce qu'est l'autre et finalement ce qu'une expérience peut apporter à l'autre. Quelque chose comme ça je dirais. Ca te va comme réponse ?

Benjamin

Ca me va... tout me va ! Mais vous avez répondu, vous êtes deux, ça me va... Il y a juste la dernière question de cette première partie, mais qui n'est pas évidente : quelles limites ou non à ce que vous voyez qui peut être produit, est-ce que vous en voyez ? Après on reviendra dessus à travers les autres.

Patrick

Quelles sont les limites de la production ?

Benjamin

Justement, que je nuance les différentes limites que je vois... là on est sur les limites, plutôt à votre objectif, à votre travail ?

Fanny

Les limites, c'est... je repense par exemple à ce cahier de recommandations spécifiquement, il a été fait dans un contexte qui n'est pas évident, dans le sens où tout le processus a été mené avec les habitants, sur un principe de projet à venir, mais pour lequel il n'y a pas de date ni de budget arrêté, on sait plus ou moins qui va le faire mais c'est pas sûr. Donc la limite ici, c'est que tout ça et la trace peuvent ne servir à rien, dans le sens où en face de nous, on n'a pas la personne à qui le remettre officiellement aujourd'hui. Ça évidemment, c'est un parti pris qu'on a décidé de prendre, de dire on le fait, on retranscrit tout, on valorise, on le donne aux citoyens, c'est une arme pour l'équipe, mais ils n'ont pas d'adversaire, en fait, en face d'eux, ils ne savent pas comment l'utiliser. Ça peut être une des limites dans un de ces objectifs, mais comme il est multi-objectif, ça ne le déforce pas entièrement.

Patrick

Mais si tu poses une question, c'est qu'il y a des fois, on peut le dire un peu platement, on se demande pourquoi on fait tous ces compte rendus. Parce qu'il y a des moments où on se dit "finalement ça sert à qui?". Alors on te le dit de manière assez positive en te disant "on fait tout ça, c'est génial, ça fait une trace, ça devient une arme etc.", il y a des fois où on se dit - moi je me souviens qu'en faisant les compte rendus de certains ateliers, "ouof, c'est pas grave", c'était étonnant d'avoir ce moment où on se dit "c'est de l'écrit", peut-être que ça c'est une des limites en soi

Benjamin

(inaudible)

Patrick

je suis pas très inquiet par rapport à cette notion-là, j'avoue, je me rends compte que d'abord, le compte rendu ne fonctionne pas que sur l'écrit, on essaie aussi de faire des compte rendus qui transmettent autre chose, des photos, j'ai repris celui-ci par hasard, on voit comment on part d'un diagnostic dans la ville, on est en train de se balader dans la rue, on prend des notes sur un plan et on en discute en atelier, il y a un chemin qui se trace, parfois on n'arrive pas à faire des trucs très graphiques, ça dépend, mais la dimension écrite n'est pas toujours celle qui est la plus... Ca pose une des limites, mais ce qui me surprend quand même régulièrement, c'est que plusieurs fois dans les quartiers, on m'a dit "mais, vos compte rendus, c'est super parce que si on ne vient pas, on peut suivre". Et tout d'un coup, on se rend compte que ça a une utilité pour des gens qu'on ne voit jamais. Et ça devient du coup... pour moi c'est une des limites, parce qu'on ne sait pas bien à qui ça sert en direct. T'as pas un public-cible, tu te dis on est sûrs que... il y a quelque chose de très diffus derrière ça. Mais même sur des livrets comme ça, c'est sur Internet, on peut regarder le nombre de visites, des choses comme ça, mais à part ça on ne sait pas trop.

Fanny

inaudible

Patrick

Ca c'est certainement une des limites,

Fanny

en terme d'objectifs, en fait. Après il y a des collectifs avec lesquels on se rend compte que le processus de livret arrive très tôt dans leur vie de collectif, et parfois, là où nous on essaie aussi de pouvoir en inspirer d'autres, on en est au stade de l'hyper-révélation du groupe en lui-même et on se rend compte que c'est pas encore très très fort ce qu'il va lui transmettre. C'est très fort parce que eux sont venus très très loin, parfois on est avec des personnes, ici on était sur un livret avec des gens qui n'osaient même plus lever la tête et regarder les autres dans les yeux parce qu'ils étaient tellement sous le poids de la misère sociale et de la représentation que ça a... c'a été dur d'aller chercher la vision politique qu'ils avaient derrière leur processus au-delà de l'extraordinairement de ce que eux avaient fait dans leurs limites personnelles. Donc parfois, c'est, je dirais pas une limite mais une difficulté qu'on rencontre sur certains processus dans l'objectif de transmettre à d'autres.

Patrick

Dans ce que tu dis, il y a une chose, c'est quelquefois, dans ce qui nous a été reproché, je sais pas si c'est un reproche, c'est de dire mais finalement dans un livret comme celui-ci, je parle plus des livrets que des compte rendus, vous enjolivez. C'est-à-dire que vous donnez presque plus de force... comment ?

Fanny

... oui... t'as dit vous

Patrick

oui, c'est ce qu'on nous dit, donc VOUS, je recevais la... en nous disant, finalement, c'est pas un groupe. Le livret que vous écrivez, y'a pas de groupe derrière. Et je pense notamment à ce groupe-ci, où comme Fanny vient de le dire, le groupe était très naissant, et on se rend bien compte que une des limites, c'est qu'on a tendance à un peu tirer, je dirais pas enjoliver, moi je ne trouve pas qu'on enjolive, par contre on met en valeur des éléments qui donnent envie d'aller plus loin. On a tendance à pousser sur la partie plus dynamique et du coup le livret devient un moteur pour le groupe en

terme de constitution du groupe. Ca devient plus que simplement une trace, ça devient une étape presque constitutive de la vie du groupe,

Fanny

voire un déclic, parfois.

Patrick

Voire un déclic, dans d'autres cas c'est carrément plutôt une évaluation. Plutôt dans les groupes en déclin. Ca nous arrive aussi avec certains groupes. Ca nous arrive avec certains groupes, de faire un livret au moment où le groupe est en perte de vitesse totale. Et où il a besoin de se reposer des questions. Et rien qu'autour de cette question, tu vois on peut en parler des heures, parce qu'on est avec plein d'histoires, c'est pour ça que c'est compliqué de se focaliser sur un seul.

Fanny

Ce que tu disais tantôt par rapport à l'appropriation des compte rendus, finalement, le "pour qui", les cahiers de recommandations, les livrets, se pose aussi quand le groupe n'est pas vraiment un groupe et qu'il y a un turn-over ou un renouvellement des participants qui fait que les participants se retrouvent parfois un an après le livret, avec plus aucune personne qui avait participé à la rédaction, ou une ou deux, et pour se l'approprier, c'est un peu plus difficile aussi pour le groupe. Alors, quand il y a une structure derrière, c'est la structure qui fait le lien, mais ça reste... le groupe d'alphab ici, toutes les femmes se sont trouvé un logement, donc elles sont parties

Patrick

certaines restent, mais pas beaucoup

Fanny

mais maintenant (inaudible)

Patrick

maintenant plus. Tu vois, ça crée une des limites, c'est certainement des limites

Fanny

dans l'objectif

Benjamin

Je vous propose d'avancer parce que ça va naviguer. La partie suivante, c'est "pour qui raconter cette histoire", la grande question. Les sous-questions : pourquoi ce choix de forme ? On aborde un peu la question de l'écrit pour la question générale, et puis les formes livrets, compte rendus, etc. Pourquoi ce choix de diffusion ? Là avant de me dire pourquoi, c'est bien de me dire comment ça se passe la diffusion concrètement, combien d'exemplaires, pour quel endroit spécifiquement, internet, etc. Est-ce qu'il y a d'autres choses en dehors de ces formes-là, de ces modes de diffusion-là, des moments de restitution très spécifiques de présentation du livret, des choses comme ça ? Et la dernière question sera pour creuser si vous voyez des limites à ces formes-là et ces modes de diffusion. Et les limites par rapport à quoi, si on pose des limites sur la diffusion, c'est par rapport à quels enjeux il y aurait derrière ? Vous voulez que je répète ou ça va ?

Patrick

Non, ça me va, en plus moi j'arrive à lire à l'envers sur ta feuille en partie... je me concentre sur la deuxième, pas sur le reste. J'ai juste envie de dire un truc, sur le premier, sur la forme et sur le fait de l'écrit : je suis, ça fait longtemps que je dis que je suis "en train de", terminer un livret avec un

groupe en Bolivie, et se pose la question de l'écrit parce que là on est dans une communauté où il y a plein de personnes analphabètes. Et c'est très (...), je pense même dans le groupe avec lequel moi j'ai fait le livret, il y a des personnes analphabètes, mais bon, comme moi aussi j'utilise l'enregistreur, c'est par la parole et après moi je retranscris. Et moi je pose cette question-là de la forme écrite, surtout que un livret Capacitation, c'est pas ceci, c'est quand même plus du texte, avec quelques images. Leur réponse a été unanime, en disant que d'une part c'était très important d'avoir un texte, pour transmettre à d'autres, et d'autre part ils ont dit "pour nos enfants, c'est essentiel de transmettre l'histoire". Moi c'est la première fois qu'on me le dit de cette façon-là. Alors en plus c'est une communauté un peu spécifique, avec toute une histoire, beaucoup centrée sur la question de la famille, dans un contexte qui dure, donc cette question de dire "on veut laisser un écrit, parce que ce qui est écrit, ça va être transmis à nos enfants". Et en plus après, quand même pas mal de gens qui disent l'importance de lire, qui disent que c'est très bien que ça soit écrit parce que ça obligera les gens à lire. Là je me replonge plus dans l'exemple bolivien, mais que je trouve intéressant par rapport à la question sur la forme.

Fanny

ouais, c'est vrai

Patrick

C'est... c'est la première fois que je l'entendais comme ça,

Fanny

Et pour qui, là tu as dans un souci d'évolution générationnel...

ouais, ça on ne l'a jamais entendu ici.

Patrick

Comme quoi

Fanny

ben le lien à l'écrit n'est pas le même non plus

Patrick

non. Ceci dit, le lien à l'écrit ici est compliqué aussi, on est quand même bombardés d'images, moi c'est quand même parfois une des limites que je trouve, hein, on l'a déjà évoquée plusieurs fois ici : sur Arpenteurs, à Bordeaux pour le moment, dans leur contexte, aucun livret n'a été produit, il n'y a eu que des vidéos. Il y a eu la cabane à gratter, maintenant les Pagneuses, moi je trouve que c'est une limite. Moi je trouve que la vidéo elle est super, elle transmet des tas de choses, mais il n'y a rien à faire, l'écrit permet autre chose. Et donc moi j'ai un peu du mal parfois à ne rester que sur un seul... parfois en faisant l'écrit j'avais envie d'avoir une caméra, pour compléter l'écrit, d'autres fois où c'est l'inverse. Alors je crois qu'il y a une sensibilité personnelle, dans le format, moi je me sens plus à l'aise dans l'écrit que dans la vidéo même si on travaille quand même aussi sur la vidéo...

Fanny

oui et tu mobilises plus facilement un écrit comme ici par exemple la forme du livret Capacitation citoyenne, on l'a déjà beaucoup discuté, le fait d'avoir un petit livret, de format... C'est un A6 je pense...

Patrick

un A5.

Fanny

non. Un A6 final, quoi

Patrick

T'as raison, c'est un A6...

Fanny

C'était aussi cette idée de mobilité, de pouvoir dire on le met dans une poche, on le met dans un sac, on l'emmène dans une rencontre, on en pose quelques-uns sur le coin d'une table, on repart avec, et vraiment ça faisait partie de la réflexion de cette forme de livre. Avec aussi le... Ah, j'ai perdu le fil de mon idée, mince. (trois secondes de blanc) Oui, le fait aussi d'être dans un rapport à l'écrit qui ne soit pas un rapport littéraire-scientifique effrayant, y'a pas 355 pages, y'a un mode de rédaction quand même plus fluide, plus rapide, un mode de sensibilité du fait d'utiliser aussi des citations, tout ça faisait partie d'une réflexion qui était intimement liée aux objectifs qui étaient menés. Le but c'est que ça circule, que ça soit le plus facile possible, à l'inverse d'un compte rendu qui lui est très facile de transport, d'impression, de reproduction, parce que c'est jamais plus qu'un A3 recto-verso donc deux A4, les cahiers de recommandations, par contre, c'est quelque chose qui reste au sein d'un quartier ou au sein d'une commune, on a plutôt envie de marquer les coups sur un processus ou une étape importante,

Fanny

donc on rend très visuel, on a un travail de photo, qui ne sont pas des petites photos, un travail de mise en page assez coloré et volontairement moi je l'ai fait grand parce que sinon il était plutôt sur une forme A5, c'était vraiment dans le but de dire non, à un moment ça doit être visible, on doit se rendre compte que c'est une étape importante et on a fait un format plus grand, plus imagé, là aussi en lien avec l'objectif qu'on poursuivait, de la production mais aussi du fait de faire la production.

Benjamin

Et je reviens quand tu disais "ç'a été beaucoup réfléchi" le format du livret, vous vous êtes pris la tête, pourquoi... ?

Fanny

Moi j'étais pas là, mais je sais qu'à chaque fois que j'ai proposé de le modifier, on m'a dit non, parce que c'est pour ça, non parce que c'est pour ça, ah ben oui, voilà... parce que les livrets sont arrivés avant moi à Periferia

Patrick

on en fait depuis 2000

Fanny

d'accord

Patrick

elle était encore au berceau

Benjamin

je pense que j'étais pas loin non plus, hehe

Patrick

C'est ça, vous étiez tous les deux au berceau, tandis que moi, le vieux... Juste une petite chose : ici,

de manière un peu exceptionnelle, on a une note de bas de page. Tu vois, tu parles de la forme, c'est quelque chose qu'on évite. De temps en temps on le fait, parce que quelquefois entre le contexte belge et français, il y a des choses qui ont besoin d'être expliquées, mais même dans les compte rendus ici, on fait assez peu de renvois, tu vois, qui donnent tout de suite cette impression de livre plus académique, et en plus c'est chiant quand tu lis, tu te dis ah merde je vais aller voir en dessous et puis tu repars... et où est-ce que j'étais encore... rien que ça, bon, c'est des bêtises, mais c'est tout des choses qui font qu'on raconte une histoire, en gros, même si c'est une histoire avec de la réflexion, on raconte une histoire. Après, dans tes questions... alors ça, simplement, nous il y a une question où on est vraiment hyper pratiques : ça, c'est un A3, on a facilement une imprimante A3, tu le plies, c'est pas une feuille volante, c'est un petit truc qui fait que ça a un peu plus de gueule, l'A3 fait qu'à certains moments, on a un plan carrément sur notre truc, ça permet une taille appréhendable, tu peux le tenir en main, c'est pas le journal ancien format insupportable, et tu as quand même

Fanny

tu le reproduis super facilement, si tu veux l'imprimer...

Patrick

ah oui c'est ça que tu demandais, où il a été diffusé, notamment donc avant peut-être d'en arriver au où, ça on est de l'ordre pour les livrets entre 500 et 1000 exemplaires imprimés, c'est en téléchargement gratuit sur le site, donc ça veut dire aussi que pour les gens, ils savent que quand quelque chose a été écrit ici, c'est disponible pour le monde entier. Ce qui veut dire qu'il y a des fois...

Benjamin

francophone

Patrick

en tout cas francophone. Ce qui veut dire qu'il y a des fois où le groupe décide de retirer un paragraphe, parce que ça peut le mettre en danger vis-à-vis de ses financeurs, s'il a un financeur, des pouvoirs publics, d'opposants quels qu'ils soient, donc ça tu vois...

Benjamin

Ca joue aussi sur le travail final quoi

Patrick

ah ben oui, le fait de le mettre en ligne change quand même beaucoup les choses. Ceci est aussi en ligne, mais c'est différent parce que c'est beaucoup plus localisé. Enfin c'est pas toujours en ligne, on essaie maintenant d'avoir des systèmes de blogs sur le site de periferia, ou sur une maison de la participation selon l'endroit où on se trouve, où tout est accumulé. Mais c'est pfff, parfois dur, et nous on est dans un contexte compliqué ici, parce qu'à Bxl on doit tout produire dans deux langues, français-néerlandais, c'est insupportable. Enfin soit. C'est vrai que c'est très lourd. En compte rendus ça prend un temps fou quoi. Et du coup, ceci en terme de nombre d'exemplaires imprimés, c'est très peu. Un compte rendu on va l'amener à la séance suivante, si tu veux, si on fait une séance tous les mois, en général il faut bien quinze jours pour faire le compte rendu parce qu'on n'a pas que ça à faire, et le temps de le faire, souvent on l'envoie avec l'invitation pour la rencontre suivante et on en a quelques exemplaires imprimés pour le jour de la rencontre. mais nous, on n'en a pas des tonnes ici, on n'a pas des piles de compte rendus.

Fanny

Moi j'en fais une vingtaine, je l'amène à l'atelier, ou à l'AG ou à la (...) et les gens partent avec,

Patrick

ou les gens l'impriment parce qu'ils le reçoivent avant par mail, ça ça a complètement évolué par rapport au début où on travaillait là-dessus

Fanny

Après je me demande aussi s'il n'y a pas une spécificité par rapport aux photos. J'ai l'impression que sur les compte rendus, on est très attentifs à ce qu'il y ait des éléments visuels, et notamment des photos qui montrent le processus, pas spécifiquement montrer qu'il y avait plein de gens, mais montrer concrètement, en dehors des lignes qui expliquent "on a fait ceci, on a fait cela", ils ont un aperçu du processus en tant que tel, je pense spécifiquement le processus à la roue, où sur plusieurs photos on voit des gens qui mesurent l'écart qu'il y a entre des coussins berlinois ou entre des potelets ou des choses comme ça, concrètement c'est pas amener les gens dans une réflexion théorique sur les données techniques urbanistiques, mais ils ont testé eux-mêmes.. ça moi je fais toujours attention dans les traces, à ce qu'il y en ait dans les livrets, dans les cahiers de recommandations il y a toujours des photos. Ou des dessins, ou des schémas, n'importe quoi, mais qui remontrent un peu comment...

Patrick

qui matérialisent le processus ?

Fanny

oui, un petit moment flash sur des temps forts. Mais les autres moments dans la diffusion..

Benjamin

ouais, justement on en parlait un peu pour celui-là, des compte rendus qui sont plutôt amenés lors des réunions suivantes, mais par exemple pour le livret, quand un livret est produit, qu'est-ce qui se passe après dans le cheminement ?

Patrick

On s'en fout... ah non, pardon (rire) ! En fait c'est pour remplir les étagères, comme ça...

Fanny

on va varier les couleurs comme ça c'est plus sympa (rire aussi)

Benjamin

ouais, c'est joli

Patrick

Ca dépend en fait des fois. On n'a pas une recette ou une technique unique... des groupes ont dit "on va faire une conférence de presse", et donc on a fait une conférence de presse, avec plus ou moins de monde, ça dépend des fois. Des fois on en fait un petit événement, on a fait un livret avec une maison médical à Charleroi, pendant que le livret était en train de se faire, on a évoqué le fait qu'un livret se faisait sur la maison médicale lors d'une rencontre, c'est un dispositif qui n'existe pas en France, c'est pas les maisons de santé telles qu'elles existent, c'est un dispositif assez spécifique et passionnant (je suis pas du tout objectif...), mais du coup, le sujet a intéressé tellement qu'on a fait une rencontre d'une journée avec le réseau Capacitation citoyenne qui est venu à Charleroi à la maison médicale. C'est vraiment devenu du coup le sujet, selon les cas, c'est soit une diffusion très locale, soit une diffusion qui prend une ampleur au sein du réseau, mais de toute façon, tous les

livrets sont envoyés à tous les collectifs du réseau, c'est de l'ordre de 300... ils sont imprimés, et il y en a 200 à 300 qui partent tout de suite par la Poste à tous les collectifs parce qu'on sait que l'avoir en imprimé ou l'imprimer chez soi dans un format, tu vois, comme c'est pas un A4, si tu l'imprimes sur ton imprimante c'est pas aussi joli... beh en gros, on est parti pour la diffusion sous ce format-là.

Fanny

Après, il y a le groupe en tant que tel qui en reçoit un paquet d'exemplaires qu'ils utilisent librement, qu'ils vont diffuser à gauche à droite ou garder sûrement un pour eux, faire du lien avec... il y a un stock de 100 qui leur est donné, et ils peuvent en recommander aussi s'ils veulent en avoir encore plus. Et nous, on en a toujours aussi, pour nous-mêmes, et on les utilise quand on va à une rencontre, quand on est appelés sur des colloques pour donner d'autres regards que les dossiers thématiques,

Patrick

et pour distribuer à d'autres collectifs !

Fanny

et distribuer à d'autres collectifs, ce matin on a rencontré le conseil de la jeunesse, on leur a donné trois livrets de processus qui ont été menés avec des jeunes... ça passe dans des diffusions plus individuelles, ou plus collectives... après, il y a... les livrets, on peut pas les mettre à la foire du livre, non.

Patrick

Je sais pas si on les a mis ou pas finalement...

Fanny

parfois on va dans des événements plus forts et on les met aussi à disposition, on essaie de varier un maximum les créneaux de distribution.

Patrick

c'est quand même de voir aussi qu'il y a un... tu disais tout à l'heure que le groupe en reçoit 100 : au début, le groupe n'en recevait que cinquante et on n'en faisait que 500, on est passé à 1000 exemplaires et 100 pour le groupe. Il y a des groupes à qui on finance une impression supplémentaire, parce que nous on n'a pas spécialement beaucoup de sous... et il y a des fois, c'est peut-être des cas extrêmes, mais où ils en ont imprimé 1000 de plus ! Donc je pense à la maison médicale, qui en avait imprimé énormément : eux s'en servent dans leur réseau, ça devient presque une carte de visite de leur groupe, c'est parfois étonnant, tu retrouves ces livrets un peu partout. Mais nous, le choix était de mettre tout sur Internet parce qu'on se rend compte que ça devient un support fabuleux pour que des livrets comme ceci puissent exister dans une réflexion plus globale sur le logement, sur la mobilisation des femmes, après tu peux le faire vivre... on a par exemple lu une revue d'une association très connue ici, Vie féminine, qui a fait autour de certains livrets un article et une diffusion, une espèce de pub pour un livret, mais ça dépend des livrets, vraiment c'est au cas par cas.

Fanny

Et les compte rendus et les cahiers de recommandations, en terme de diffusion, ils sont aussi utilisés pour les envoyer spécifiquement aux futurs bureaux d'architecture, aux futurs services communaux, pour leur montrer une manière de faire, un engagement qui a été pris, celui-ci on sait qu'à terme, il faut qu'à un moment il y ait un temps de présentation, de remise symbolique dans les mains du bureau d'études qui doit être organisé. Est-ce qu'on sera là, nous ou est-ce qu'on ne sera pas là, je ne

sais pas, mais c'est vraiment le vécu. Et après, les compte rendus, c'est pas de l'ordre de la diffusion mais plutôt de l'utilisation, je sais pas si ça vient après ou si ?

Benjamin

Ca va venir après,

Fanny

d'accord, alors je reviendrai dessus

Patrick

je me demandais encore, il y a les limites et puis s'il y a d'autres espaces où on diffuse, c'est ça ? ou bien on l'a déjà dit ça ?

Benjamin

Non, vous en avez plus ou moins parlé, que c'était vraiment au cas par cas et qu'il peut y avoir des rencontres spécifiques autour, la diffusion dans votre réseau, 300 qui partent...

Patrick

les limites ?

Fanny

après tu as des capsules vidéo qui sont faites à partir de certains livrets, qui reprennent des phrases du livret, des petites interviews...

Patrick

on l'a finie celle-là ou quoi ? elle est sur le site ?

Fanny

non...

Patrick

hm, d'accord

Fanny

tu vois il y a encore des lacunes... les limites tu disais, donc...

Patrick

tu vois, c'est intéressant la capsule vidéo sur cet exemple-ci : le groupe des femmes a dit que ce serait intéressant, elles ont décidé de faire une soirée où on présenterait le livret à des gens de Charleroi, une rencontre locale...

Fanny

Hm, c'était Capa, il y avait quand même des Français..

Patrick

oui, parce que finalement nous on l'a couplée à un autre... mais donc, ils avaient envie de faire une soirée, et nous on est venus avec une caméra à la soirée de présentation et on a fait une capsule à partir de ce que les femmes ont raconté du livret, et cette capsule permet d'accompagner le livret en disant "ben voilà, si vous n'avez pas envie de lire tout le livret, regardez au moins deux minutes...", on le dit pas comme ça...

Fanny

c'est de l'ordre d'idées, de citations flashes qui sont dans le livret, qui donnent un peu envie d'aller lire plus loin...

Patrick

Une des limites, c'est marrant parce qu'il y a plusieurs fois où on a réfléchi avec le réseau, avec tous les groupes, on a eu, même si un peu moins ces derniers temps, plusieurs fois des rencontres, des plénières où tous les groupes sont invités, on est parfois avec 80-100 personnes, des groupes nombreux, et on disait en gros "ça vaut encore la peine de faire des livrets ?", il y avait un moment où nous on était plutôt à se dire on en fait trop, et les groupes disaient "c'est pas grave si les gens ne lisent pas le livret, on ne le fait pas nécessairement pour qu'il soit lu", le fait de faire le livret est tellement important pour le groupe qui le fait que ça, ça vaut la peine. C'est un peu poussé à l'extrême, mais une des limites, c'est que à la différence d'autres livres, le livret ici n'est pas nécessairement fait pour être hyper diffusé. Ceci dit, c'est tout un débat maintenant qu'on a en disant "mais on est fous, on fait des livrets et on ne les diffuse pas..."

Fanny

ils sont géniaux...

Patrick

il y a plein de trucs super qui se passent dedans et c'est pas du tout assez diffusé ! c'est une auto-critique, on doit travailler beaucoup plus la question de la diffusion... maintenant, une des choses que particulièrement Arpenteurs a fait, que nous on fait de manière différente, c'est que pour diffuser certaines choses, des comte rendus ou des livrets, c'est qu'au niveau de Capacitation citoyenne, il y a des dossiers thématiques, c'est une manière de mettre le focus sur une question et d'aller rechercher dans la collection, on est quand même presque à une centaine de livrets au total, celui qui dit des choses intéressantes sur cette question-ci, celui-là aussi, etc.

Fanny

Avec deux choses qu'on met plutôt en perspective de réflexion pour le moment, de l'ordre du prémisses de ce qui peut arriver, c'est qu'on se dit qu'en 2015, on devrait pour les quinze ans du réseau, alors ça c'est vraiment l'excuse, juste pour trouver la date... organiser un temps de visibilité de toutes ces choses qui ont été réalisées avec les différents collectifs et leur donner un moment spécifique, de valorisation et de visibilité, avec en plus une réflexion, mais là c'est encore plus vague et encore plus nouveau, on n'est pas rentré dedans de manière concrète, vu la spécificité des textes que l'on produit et de la démarche qu'il y a derrière, est-ce qu'on ne devrait pas nous-mêmes devenir une maison d'édition ? mais là... c'est vraiment, vraiment des idées vagues.

Patrick

Tu vois, du coup une maison d'édition à disposition des citoyens. Parce que sinon les maisons d'édition, elles sont souvent à disposition de ceux qui écrivent, des assocés, mais comment est-ce qu'on en fait une maison d'édition pour les gens ? voilà.

Benjamin

On enchaîne la question suivante alors, justement...

Patrick

Tu vas désespérer parce qu'on parle trop !

Benjamin

ah non non, pas du tout, oh lalala, au contraire...

Fanny

C'est plus la retranscription qui va être désespérante

Benjamin

mais c'est des phases... euh, la question suivante, c'est : où trouvez-vous le temps de faire ça ?

Patrick

haha, on passe...

Fanny

d'autres questions ?

Benjamin

voilà, généralement ça parle aux gens, la question du temps. Combien de temps cela vous prend, quelle est la temporalité globale de ces traces, celles qu'on prend là en exemple ? Là c'est un peu me retracer pour les différentes étapes, collecte des citations, les temps de rencontres, etc. jusqu'à la mise en forme, la réflexion, qu'est-ce qu'on met dans le livret, qu'est-ce qu'on enlève... jusqu'à la diffusion

Patrick

combien de temps ça prend quoi

Benjamin

voilà, et combien vous êtes de l'équipe à bosser dessus, un endroit pour me parler un peu plus de... mais c'est après, c'est la question suivante. Là on reste sur la temporalité.

Patrick

Alors trouver le temps... c'est assez compliqué, c'est un vrai problème, nous on est six dans l'équipe et on est débordés, on est sur plein de processus en même temps. Le temps est vraiment un souci, surtout que, en général, quand on est pris dans des projets, on est... la question de l'écriture n'est jamais prioritaire. On est d'abord à résoudre des questions, il faut organiser un atelier, il faut négocier ça avec le politique pour être sûrs qu'on y arrive...

une autre Fanny de l'équipe

(bruits de fond, déplacement de papier et d'une personne, bruissements de vêtements) salut tout le monde !

Patrick

salut Fanny ! A quelle heure demain matin ?

une autre Fanny de l'équipe

Neuf heures, c'est ça ?

Patrick

neuf heures sur place ? c'est très bien

Fanny

les questions de temps, tu vois.. (rire)

Benjamin

oui, j'ai loupé... ah ça y est, ce que je voulais noter.

Patrick

Donc du coup, c'est pas nécessairement...

Benjamin

(à quelqu'un d'autre qui part) bonne soirée !

Patrick

quand je dis que c'est pas la priorité, c'est ce qu'on laisse en dernier lieu parce qu'on a besoin d'une espèce de tranquillité pour pouvoir arriver à le faire. Tu vois en plus dans quel espace on fonctionne (on entend derrière des bruits de discussion de porte qui se ferme, de mouvements), pas évident...

Patrick

on est en.. hein. Moi j'ai le grand avantage, je me rends compte que maintenant, en habitant ailleurs, cette distance me permet peut-être plus facilement... (bruit de papier qui se déchire ???) ah elle craque !

Benjamin

ayest (a dû réparer le truc qui venait de craquer ?)

Patrick

cette distance me permet plus facilement parfois d'écrire. Mais ça reste quand même des moments... après je pense qu'il y a aussi des questions de personnes dans l'équipe, on voit bien, il y en a qui écrivent plus que d'autres, ceux qui se lâchent plus facilement... pour certains, l'excuse du temps peut parfois être plus une excuse à un certain moment. Mais donc où trouver le temps, c'est nous qui avons à un certain moment décidé de le prendre. Et en gros, on se lance dans des processus, alors là je parle plus des ateliers, on inclut ça dans le devis, puisqu'on est financés quand même pour faire ce genre de choses. On est financés si tu veux pour faire les ateliers, par contre on annonce qu'il y aura des traces et on met un coût à la production des traces. Dans la pratique, je pense qu'il est toujours ou souvent sous-évalué.

Fanny

Oui, complètement. Et souvent parce qu'il n'est pas pensé par la personne qui fait appel au processus participatif. Et du coup, comme il est pas pensé, nous on le rajoute à une mission, ça nous paraît une étape essentielle, mais les budgets étaient pensés sans ça, c'est un engrenage... mais c'est une étape, encore ce matin on a proposé à un processus de dire "bon ben après on produit un compte rendu de l'atelier qui pourra..." : "ah ben oui, ça c'est une bonne idée. Bon. On n'avait pas imaginé qu'il fallait le faire..." c'est une étape qu'on oublie tout le temps, c'est une étape qui prend beaucoup de temps aussi parce qu'on n'est pas dans du PV : machin dit ça, truc a dit ça, machin répond, truc etc. On doit trouver à chaque fois le bon ton, les citations qu'on garde en citations, une forme d'écriture qui soit très fluide avec des phrases assez courtes, on n'est pas dans du simple PV de réunion, et ça ça demande d'être dans un état d'esprit bien connecté à l'objectif qu'on poursuit et du coup un peu plus calme que quand tu fais du tac-tac-tac et que t'as pas besoin de réfléchir à ce que tu écris, entre guillemets. Donc il y a aussi le travail graphique, qui s'est développé de plus en plus, qui nous permet de mettre une série d'informations beaucoup plus en évidence, mais aussi d'aller dans des compléments de contenus, de type cartes, liant, etc.

Patrick

Ca prend du temps aussi !

Fanny

Ca prend un temps fou, avec une identité spécifique pour chaque quartier en plus...

Patrick

on fait des bandeaux, tu vois, ça c'est un quartier, ici c'est un autre, on essaie de faire des lignes graphiques un peu spécifiques... et en même temps on n'est pas des pros de la communication, il y a juste Arnaud qui au départ a une formation de graphiste, on n'est pas des dessinateurs (mot glissé par Fanny), oui, dessinateur, moi je dis toujours graphiste... donc le temps est vraiment quelque chose de compliqué, mais on s'arrange pour le prendre. Maintenant, sur le temps que ça prend, ça et ça, ça n'a rien à voir. Là on est plus sur une journée de travail, pour faire un compte rendu, une journée plus la mise en page. Ca dépend comment on fonctionne pendant la séance : soit il y a quelqu'un qui a pris des notes, soit on est à deux de l'équipe et un prend des notes, parfois même directement sur l'ordi. Moi j'ai fonctionné comme ça, avec Loïc on fonctionnait beaucoup comme ça : lui notait tout, et en plus, les gens voyaient ce qu'il notait, volontairement, comme ça ils pouvaient intervenir en disant "non non, c'est pas ce que j'ai dit". Et du coup, le compte rendu faisait partie du processus, même pour les gens. Soit on n'est pas à deux et on utilise beaucoup le paper-board pour noter les grandes idées, et après c'est vrai que c'est pas toujours facile, mais en général on... toi tu en as fait dernièrement encore des compte rendus, voilà il faut recomposer, alors on essaie de le faire assez vite pour ne pas perdre le fil. Mais en gros, dans la plupart des ateliers, on va à deux, beaucoup. Toi, KanAmdï c'est un des rares où tu vas toute seule

Fanny

skeud aussi je suis toute seule...

Patrick

Skeud parfois, ouais... on essaie en tout cas dans deux tiers des ateliers qu'on fait, je te dis parfois ça prend une journée, avec la mise en page en plus, avec parfois les histoires de production, traduction dans les deux langues, ça prend un peu plus de temps. Mais on est sur quelque chose qui est jouable sur des ateliers mensuels, sur un entredeux. Le livret ça n'a rien à voir, on est plutôt sur des démarches de l'ordre de six mois jusqu'à un an, ouais, mais moins de six mois, entre la première prise de contact et la production du livret, c'est difficile. En sachant que là on est sur, selon les groupes, trois, trois c'est presque pas possible, quatre rencontres avec le groupe, ça peut aller jusqu'à six-sept selon les fois. Ce livret-ci nous a pris beaucoup de temps, parce que ça dépend aussi si le groupe est disposé à se voir rien que pour répondre aux questions du livret. Ce qui n'est pas... ici, on était avec des femmes sans logement...

Fanny

dans une urgence sociale très forte

Patrick

elles étaient dans une urgence qui faisait que nous, on allait à leurs réunions mensuelles, mais en gros, c'était pas possible qu'ils consacrent toute la réunion à nos questions, il y avait des situations auxquelles ils devaient répondre. Et là on a dû se... on a dû partir sur un truc qui nous a pris beaucoup de temps, où nous on a assisté à leurs réunions simplement comme observateurs, ça dépend tout à fait...

Fanny

Ca dépend du nombre d'heures aussi que le groupe est disposé à faire par réunion, ici on a suivi un processus où on a eu des séances de trois heures, en quatre fois c'était fait, on a terminé le livret. On est sur un processus similaire avec des séances de deux heures, on voit bien que ça avance à un autre rythme, c'est vraiment dépendant du groupe et de son organisation, du temps qu'il arrive à y mettre. Et nous aussi, quand on est sur un livret qu'on fait à Dureboui, évidemment on essaie de maximiser un peu dans le travail

Patrick

Dureboui c'est un peu plus loin

Fanny

ah oui, pardon

Benjamin

j'avais déduit

Fanny

c'est à presque deux heures d'ici, on fait des séances de travail de trois heures quoi. Après, le temps de production graphique est aussi très différent pour un livret comme ça... ici on a un canevas qui existe, mais il y a des citations qui sont dans une forme, il y a beaucoup de tubotage ??? à faire, il faut maîtriser l'outil graphique d'une manière très différente entre un compte rendu de deux pages et des cahiers plus conséquents, ça ça viendra évidemment à chaque fois gonfler un peu le temps. Mais un ordre de temps de travail, moi je dirais que tu as une séance de trois heures, moi j'ai compté que j'ai deux jours de rédaction en tout

Patrick

entre chaque séance ?

Fanny

ouais, avec ma rédaction, la relecture de Sandrine, on envoie au groupe, on est à deux jours et demi, on s'est vus quatre fois, donc on est... ça nous fait...

Patrick

deux jours et demi tu ne comptes pas l'autre demi-journée de Sandrine, puisqu'on y va à deux

Fanny

Ah oui donc ça fait trois jours

Patrick

tu vois, rien que la réunion, si on est très factuels et qu'on compte, chose qu'on essaie de faire à certains moments pour voir si on tient la route...

Fanny

Ca doit faire vingt à vingt-cinq journées de travail je dirais en tout pour un livret

Patrick

c'est beaucoup. En gros, c'est pas rien.

Fanny

Après, quelque chose aussi qui est très drôle, Patrick me disait que c'était important pour des compte rendus ou des processus, des traces qui sont inscrites dans un processus d'aller vite, moi les situations auxquelles j'ai été confrontée plusieurs fois, c'est que justement on était sur des compte rendus de processus intercitoyens, donc il y avait que des citoyens, on n'avait pas en face de nous les gens qui avaient les clés en main pour mettre en place les choses... et on n'avait pas la possibilité de mettre des ateliers qui étaient réguliers en place. Ce qui est arrivé, c'est qu'à chaque fois qu'on avait fait l'atelier, chacun rentrait chez soi et il n'y avait pas de suites. Et donc les compte rendus ont parfois attendu un an avant de sortir. Ce cahier de recommandations-ci, il était pas prévu non plus, à la base on devait faire le processus avec les architectes, donc y avait pas besoin, et c'est au bout d'un an qu'on s'est rendu compte, non, au bout de six mois, qu'il y avait vraiment un risque que ça se perde et qu'on a décidé de faire un cahier de recommandations, mais moi j'avais aucune pression derrière, même pas une pression citoyenne, puisqu'on peut pas dire qu'on avait discuté ensemble de la perspective de ce cahier, donc là moi j'ai mis en plus six mois à le faire donc c'est sorti un an après le processus. Donc ça c'est des situations catastrophiques, ça a le mérite d'exister à long terme, mais dans les faits (ou l'effet ??) pour nous, tu perds beaucoup de force et beaucoup d'objectifs par rapport à ça. Mais ça c'est vraiment aussi des contraintes de temps. Et à l'inverse, parfois tu dois les faire en mode accéléré, quand on fait un processus par rapport à des avant-projets, le lendemain la décision doit être prise par rapport au collège, c'est quasiment dans la nuit qu'on doit faire le compte rendu ou dans la matinée, ça c'est aussi un peu dépendant des urgences ou des objectifs. Donc voilà.

Benjamin

Et justement, la limite au niveau temporalité, des limites d'équipe, des fois de dire non à des projets, qu'est-ce que vous en tirez vous ?

Fanny

quelles limites on identifie ?

Benjamin

qu'est-ce que ça crée la question du temps pour vous au quotidien, en dehors d'être dépassés, ou de ne plus avoir de vie sociale, je veux dire à la fois aussi dans le relationnel avec les groupes... ?

Fanny

intrinsèquement, comme pour nous ça fait partie du processus, ça fait partie des choses que généralement les participants attendent, si tu ne le fais pas, si tu tardes à le faire, évidemment tu culpabilises, tu te mets la pression et tu as l'impression de louper une étape de ton processus. C'est super inconfortable, pour nous et dans les faits, il y a une attente qui est là par certains de l'avoir, donc on s'expose aussi à des critiques. Et tu as toujours aussi, le cas que je te disais, des compte rendus que je ne suivais pas et qui sont arrivés un an après, en terme de crédibilité de ton processus, c'est moyen-moyen. Spécifiquement là dans la participation, c'est pas top.

Patrick

Je dirais les compte rendus qui sont arrivés très tard dans ce cas-là, c'est un peu exceptionnel

Fanny

ah oui oui, complètement

Patrick

et c'est d'autant plus exceptionnel que là on n'a pas un processus continu. C'est lié aussi à la spécificité de ce projet-là qui est vraiment très compliqué. En gros dans les processus qui fonctionnent bien, tu es obligé de produire ton compte rendu avant la fois suivante. Donc en gros tu

y passes la nuit s'il le faut, mais t'as pas le choix

Benjamin

c'est ça

Patrick

en gros la pression est terrible, et il y a des jours où nous, une des limites c'est qu'autant dans ton agenda, tu prévois le temps de l'atelier, de la séance de travail, mais il faudrait que tu prévoies la journée de l'élaboration du compte rendu dans les jours qui suivent. sinon tu passes à côté de...

Benjamin

Ce que vous ne faites pas, alors ?

Patrick

en fait on a beaucoup de mal à le faire.

Benjamin

Je me doute que c'est pas parce que vous oubliez de le mettre, mais alors c'est une question de ?

Patrick

de surcharge de trucs, et en plus...

Fanny

des urgences à traiter

Patrick

des urgences, le fait qu'on est passionnée par ce qu'on sort des trucs tu vois, on était juste avant que tu n'arrives, complètement fous, on était en train de délirer avec un autre gars qui était là d'une autre association, on était là et on a dit mais... tu vois, donc demain matin on va être dans un truc, c'est encore un autre type de production écrite, mais ça reste un type de trace écrite, c'est une intelligence collective, moi je peux pas attendre trois semaines avant de l'écrire. Et pourtant, je sais pas si tu as vu le texte pour demain matin, si tu l'as reçu, mais ce truc-là, il y a eu une première réunion en septembre, je pense que le compte rendu je l'ai fait style début novembre... ce qui n'est pas normal. Mais de nouveau, c'est parce que, vraiment... ta question "comment vous trouvez le temps ?", ben on le trouve difficilement. Mais par contre on le trouve, toujours.

Fanny

Les livrets, c'est là où on est le plus obligés, c'est une obligation imparable, sauf dans les cas exceptionnels..

Patrick

mais canal midi pour ça est une exception

Fanny

oui mais même à Skeud on ne fait pas beaucoup de traces non plus

Patrick

on est dans un processus sans... un petit peu différent, c'est pas des ateliers, tu fais un règlement, si...

Fanny

ça a pas la même rythmique, régularité...

Patrick

il y a quand même des projets qui n'amènent pas des compte rendus comme ça à chaque fois, mais la plupart le font, l'y obligent.

Fanny

et là on doit aussi produire en tenant compte du temps du lecteur, parce que le groupe doit le relire, voir des corrections, l'amender avant la fois suivante, moi j'essaie toujours de faire des réunions espacées d'un mois, Arnaud je sais qu'il préfère six semaines, mais on sait toujours que minimum une semaine avant le groupe doit avoir le texte, l'idéal c'est dix jours...

Patrick

on sait aussi que ça ne sert à rien de l'envoyer très longtemps à l'avance parce que sinon les gens vont de toute façon le lire, l'oublier... bon.

Fanny

Donc voilà. Et la temporalité globale des traces, c'est ça ?...

Benjamin

oui mais on est un peu revenus dessus, là, vous avez détaillé, 25 jours de travail pour le livret... non, pour moi vous avez plus ou moins répondu, l'envoyer pour relecture, sur les 4 réunions de 3 heures, etc. c'est ces temps-là qui nécessitent, qui vous permettent de construire...

Patrick

maintenant il y a des fois où des livrets, je pense particulièrement aux livrets, j'ai été confronté ces dernières soirées, où les textes du livret doivent arriver à un moment donné parce que le groupe a une échéance importante. Je pense au groupe de Bolivie : il y a un forum mondial urbain à Medeine en Colombie dans quinze jours, cette communauté en Bolivie étant dans une situation vraiment compliquée, soit, du coup ils avaient absolument besoin du texte, du coup je me dis merde, comment est-ce que je fais, en plus c'est en espagnol, il me manque des trucs, c'est un tantinet plus compliqué, alors j'ai fait une version résumée, j'ai pris des extraits du texte pour en faire des choses qui soient diffusables. Le groupe peut nous mettre sous pression parce qu'il a besoin du texte. C'est super, parce que ça veut dire que le texte devient vraiment un outil pour le groupe.

Fanny

Là aussi, un cahier de recommandations, si ton bureau d'études va être désigné, si ton cahier des charges va sortir et que ça l'alimente directement, ouais...

Patrick

donc la pression du temps, elle est pas que pour nous, elle peut venir aussi d'exigences de l'extérieur.

Fanny

de la part d'un financement, aussi...

Patrick

parfois du financeur, mouais... on n'a pas souvent, du financeur...

Fanny

non, tu vois, la version néerlandophone du livret de Skeud, le financement s'arrêtait, on a un peu accéléré la manoeuvre...

Patrick

oui, bon, on n'a pas envie de donner trop de place aux exigences des financeurs. (rire)

Benjamin

justement, j'ai une autre question, ça vient dans la suivante : comment réussissez-vous à faire ça, là on est plus sur les moyens, pour résumer ? Techniquement, combien de personnes, si vous voulez m'en dire un peu plus sur vous si, en terme de salariat, en terme d'historique de boîte, pardon, de structure...

Patrick

on a compris !

Benjamin

ouais, c'est un mot que j'utilise rarement, c'est pour ça que ça m'a étonné dans ma bouche

Patrick

qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Benjamin

trop chamboulé dans la semaine... euh, quelles démarches dérouler : c'est reprendre un peu la question de la temporalité, mais pas tant que ça, ça va rejoindre la question d'en dessous et celle que je vais vous poser : comment ça se déroule concrètement, de ce que vous collectez en brut jusqu'à arriver jusqu'ici, par quel biais ça passe, comment vous choisissez ce dont vous voulez parler ou ne pas parler ? on parlait tout à l'heure d'internet, ce que ça crée pour certains groupes qui voulaient enlever. comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose, le choix de cacher ou le choix de montrer ? et une fois que vous m'avez parlé de tout ça, les limites à cette manière de faire ? voilà.

Fanny

C'est très axé limites, hein...

Patrick

c'est parce qu'il termine toujours par là. Il a dit c'est une question récurrente...

Benjamin

en fait, je me suis rendu compte qu'à le dire comme ça, les limites sortent tout le temps parce que c'est la dernière chose à dire...

Patrick

du coup on reste sur nos limites

Benjamin

alors qu'il y a tout le reste avant !

Fanny

c'est très bien... comment on réussit, ressources, organisation de l'équipe, comment ça se déroule concrètement...

Patrick

Je vais te laisser parler. Je dis simplement sur l'histoire de l'association, Periferia est quand même née autour de Capacitation citoyennes, c'est quand même le premier projet sur lequel on était, c'est quand même une démarche d'écriture, les premières sources de financement ç'a été ça. En gros, on a des sous pour le faire, on a eu des projets au départ en France, on a commencé Capacitations citoyennes dans le contexte français, et puis on a eu des sous européens, qui nous ont permis de faire ça pendant sept ans, ou six ans et demi, et puis on n'a plus de sous, depuis deux ans et demi, et on se sert d'un financement éducation permanente, ça te dit quelque chose ?

Benjamin

oui, on en a parlé cette semaine...

Patrick

qui est quelque chose de très spécifique à la Belgique, qui n'existe pas du tout en France de la même façon, qui est passionnant... c'est vrai que c'est un truc passionnant... qui nous donne une certaine liberté même si on est parfois critiqués par l'éducation permanente sur ce qu'on fait, ça c'est certainement une des limites, on pourra y revenir. Mais ça veut dire qu'en termes de financement, on est arrivés malgré tout, là je parle essentiellement de capacitation citoyennes, à maintenir le cap, en gros, maintenant on fait moins de livrets qu'avant depuis qu'on n'a plus de sources de financements, on s'est calmé par rapport à avant, avant des fois on en faisait cinq, six, au rythme de ce que disait Fanny en terme de temps, ça nous prenait la tête. Et l'équipe est depuis, simplement pour que tu saches, depuis deux ans on est - non, même pas deux ans, Sandrine est arrivée il y a un an et demi -

Fanny

mais vous êtes passés de quatre à plus sur une année, en gros il y a trois ans...

Patrick

on est partis de zéro, on est une jeune association de quinze ans !

Fanny

c'est ces trois dernières années que ça a gonflé

Patrick

et voilà, et maintenant on se maintient à six personnes depuis deux ans et demi, maintenant, un an et demi avec Sandrine.

Patrick

Tous salariés, en gros, tous temps plein, toi tu es à 80 % à certains moments, et bon, en gros on peut dire qu'on est six temps plein.

Benjamin

Ce que j'ai mal cerné, c'est que depuis deux ans et demi, vous n'aviez plus de financements, vous êtes passés sur les financements notamment éducation permanente et c'est là que vous avez grossi, en masse salariale ? sur ces temps-là ?

Fanny

on a grossi il y a trois ans. L'éducation permanente est venue comme un financement spécifique pour des choses qu'on faisait déjà, et nous aider à développer d'autres choses, notamment l'obligation de produire des réalisations,

Patrick

c'est toutes celles que tu vois là plus celles avec les photos

Fanny

mais l'équipe avait déjà commencé à grossir un peu avant, parce qu'on se rend compte qu'en termes de participation, il y avait de plus en plus de choses possibles, à faire, de plus en plus d'engouement par rapport à ça et donc de sollicitations, et comme notre ratio de fonctionnement, c'est faire en sorte que le poids de l'association en terme budgétaire et de fonctionnement soit mis en lien avec le poids des rentrées et des appels d'offres auxquels on fait face, voilà, on a augmenté avec l'augmentation des projets et des perspectives et on a choisi de se limiter aussi de un dans un souci d'équipe de coordination partagée, de pas être à dix-quinze, de deux de rester dans un ratio viable pour nous, de pas... si tu prends plus de personnes et que tu prends plus de projets pour pouvoir financer les personnes, finalement c'est le serpent qui se mord la queue... l'éducation permanente est arrivée à cette période-là, je suis pas sûre, c'était pas pensé l'un en fonction de l'autre. On n'a jamais pensé les engagements par rapport à ça...

Patrick

l'équipe a gonflé à ce moment-là parce que c'est un moment où on s'est mis plus sur des projets de quartier, ça a correspondu à ça, on s'est impliqués sur plus de quartiers, beaucoup en région bruxelloise, et du coup c'est vrai que ça a fait... et en région nord-pas-de-calais aussi, du côté d'Arras, ça a fait plus de territoires sur lesquels on était sollicités. Donc l'augmentation du nombre de personnes n'est pas liée à la fin du financement européen ou à l'arrivée de l'éducation permanente... c'est des choses qui se sont, il faudrait l'expliquer plus en détail...

Fanny

mais la pratique de réalisations s'est intensifiée avec l'éducation permanente, et par contre, de Capacitation citoyenne, comment on est arrivés à se mettre l'objectif de produire via les ateliers de travail urbain et de commencer les compte rendus ? historiquement ?

Patrick

Non non, ça depuis qu'on fait des ateliers, on fait des compte rendus.

Fanny

On a été d'abord sur Capacitation citoyenne, puis il y a eu des projets...

Patrick

en fait les premiers ateliers qui ont commencé dans les quartiers, c'était à Valenciennes, c'était en contexte français, c'était les tout premiers ateliers qu'on faits, c'est là qu'on a commencé à développer ce format-là, l'habitude du compte rendu mensuel...

Fanny

au début c'était dans la sensibilité de l'équipe ?

Patrick

comment ?

Fanny

c'était directement dans les sensibilités de l'équipe.

Patrick

Oui, de toute façon ça a toujours été. Moi je l'ai toujours... je dis JE parce que j'ai été assez exigeant là-dessus, sur le fait de dire que les traces c'est... maintenant c'est devenu une habitude, c'est vrai qu'au début, le nombre de trucs qui se font où il n'y a pas de traces après, c'est incroyable quand on réfléchit, ou des traces insupportables, sans être... D'ailleurs nous, on sait bien que sur certains processus, on a été retenus, choisis à cause des traces.

Benjamin

A cause du fait que vous proposiez des traces, ou à cause de votre passé qui parle en votre faveur ?

Patrick

il y a ça, mais tu sais on est une jeune association, par rapport à d'autres on est quand même des gamins.

Benjamin

Quinze ans c'est jeune, ouais ?

Patrick

ça reste jeune. Enfin on dit quinze ans, mais en gros on a commencé à avoir des sources de financement... les premiers salariés c'est 2003, on a passé cinq ans à exister comme association sans vraiment être salariés. Donc... je veux dire, on dit quinze ans mais il y a quand même eu une période un peu... et puis tu vois, on est passé maintenant à une équipe un peu plus importante, ça a commencé en 2007, donc avant ça on était deux, parfois trois, on est passé à un autre registre depuis 2007-2008. Si tu prends les quinze ans, tu as cinq ans où tu n'as pas de salarié, cinq ans où on est un petit peu et où la base était le financement européen pour Capacitation, et puis les cinq dernières années, peut-être un peu plus que cinq, où on a complètement diversifié. Mais en même temps, comme disait Fanny, on n'a pas envie de grossir parce que sinon ça devient insupportable.

Fanny

Mais on n'a personne de l'équipe qui a fait romane, ou littérature, ou qui a spécifiquement rentré sur une compétence...

Patrick

ou journaliste...

Fanny

Si, Nathalie a été journaliste.

Patrick

mais dans l'équipe d'aujourd'hui...

Fanny

oui. Personne qui est dans cette compétence première d'écriture, quoi. D'ailleurs on est plusieurs à avoir dû vraiment la développer.

Benjamin

Sur le comment vous avez réussi à faire ça : là on a un peu parlé de combien de personnes, on parlait de démarches, déroulés notamment, comment vous choisissez ce dont vous allez parler, ce que vous voulez montrer, sur la production

Patrick

là c'est vraiment sur l'écriture,

Benjamin

et puis de vous faire l'intermédiaire entre les groupes et l'écrit des groupes... justement, qu'est-ce que ça amène ?

Fanny

en terme de déroulé... donc, dans les ateliers qui produisent des cahiers de recommandations ou les compte rendus, on est sur un atelier, une soirée souvent, une journée, une après-midi où on a toujours des temps d'échange avec tous les acteurs et une note progressive sur paper-board, et donc on se sert essentiellement de ce support-là, à la fois de ce qui a été présenté, et au fur et à mesure de ce qui s'échange, se dit, on note tout, des questions, des interrogations, des conflits, des visions différentes, des choses sur lesquelles on revient après. On part de tout ça, concrètement on revient au bureau et dans les jours qui suivent, dans la vision idéale, un des deux animateurs de l'atelier commence une rédaction, parfois déjà avec des éléments de mise en page, parfois pas, ça ça dépend de chacun, et l'envoie après à la relecture, soit à d'autres membres de l'équipe, soit de la personne avec qui il a animé l'atelier, et une fois que ça semble OK, on l'envoie éventuellement à l'administration communale pour validation si c'est pris dans les processus, mais si pas, on l'imprime et on le diffuse. Maintenant, on le diffuse un peu plus aussi via une newsletter, on annonce la sortie du compte rendu à tous les groupes et tous les collectifs, donc ça c'est pas toujours fait, parfois ils étaient imprimés et arrivaient à l'atelier d'après. Ca c'est plutôt pour compte rendu.

Patrick

peut-être juste par rapport à la question, comment on choisit de mettre et ce qu'on ne met pas,

Fanny

ça je rentre pas dedans

Patrick

euh... là on se rend compte qu'on a un rôle central, c'est pas facile, parfois on est critiqués là-dessus, assez peu finalement... ce qu'on essaie de faire, c'est que les compte rendus, si on se base d'abord sur ceux-là, c'est assez différent avec les livrets, ce compte rendu n'est pas relu par les gens avant de sortir. Là on se rend bien compte qu'on a un rôle qui peut être délicat, parce qu'à un certain moment on se rend compte qu'on peut orienter les choses, ou en tout cas mettre en valeur certains plutôt que d'autres. Par contre, à la séance suivante, les gens peuvent s'exprimer sur le compte rendu et dire qu'il y a des endroits où vraiment on commençait chaque fois de manière très rituelle en disant "vous avez bien reçu le compte rendu ?", ça permettrait de voir aussi s'il avait bien été distribué dans les boîtes aux lettres, parce que dans certains cas c'est distribué dans les boîtes aux lettres, et "est-ce que vous avez des commentaires", voilà, il y a tout ça. Moi je dirais, la manière dont moi je fais les compte rendus, c'est que moi en général j'essaie d'amener une structure au compte rendu qui fait que je ne suis pas spécialement la structure chronologique de l'atelier, donc moi c'est vrai que, à la différence peut-être d'autres, j'ai tout de suite une vision, je me dis on va mettre ça sur la première page, ça sur la page centrale, ça sur la dernière page, ceci dit je pense que ça s'est assez bien développé dans l'équipe, il y a une pratique qui se développe d'un peu se projeter en se disant ce qui est intéressant à mettre. Et puis on travaille quand même beaucoup sur les titres, et donc la structuration elle se fait aussi pour que, si tu ne lis que les titres, tu aies déjà un aperçu du contenu de l'atelier. Ca veut dire aussi que du coup, quand il y a des sujets d'engueulade, tu le mets dans les titres, et tu... à demain ! (une personne quitte le bureau)

Benjamin

au revoir, bonne soirée

Patrick

mais à demain aussi, vous allez vous voir demain matin. Benjamin vient demain aussi. (la personne répond et sort).; et du coup, moi je travaille énormément sur la question des titres et intertitres, parce que ça permet vraiment un autre niveau de lecture, par contre, en terme de choix, s'il y a du conflit, en général on va le faire apparaître. On n'est pas du tout des apaiseurs dans le conflit.

Fanny

En fait on le fait toujours apparaître.

Patrick

C'est vraiment le genre de trucs qu'on n'évacue jamais

Fanny

parfois on étale plus, parfois moins, même si c'est une toute petite remarque dissidente, il y a une grosse voix majoritaire qui s'est exprimée et une toute petite question qui s'est exprimée, on essaie quand même toujours de le mettre, le compte rendu ne vise pas à transmettre un consensus, pas toujours l'aboutissement mais aussi ce qui s'est passé dans le processus de l'atelier. Et c'est ça qui rend le compte rendu très sincère et qui finalement rencontre ou pas l'appropriation des participants par rapport à ça. Donc ça c'est clair que c'est...

Patrick

mais on se rend bien compte que... en même temps je crois pas qu'on tait des choses, et comme il y a quand même une relecture possible ou en tout cas des commentaires, s'il y a des choses qui ne vont pas, en tout cas les gens diront. Et ça, nous on fait attention qu'il y ait cette possibilité-là. Dans le cas des livrets, c'est complètement différent parce que les gens relisent. D'une part c'est complètement différent aussi parce qu'on a un guide d'une dizaine de questions, si ça t'intéresse il y a un livret qui s'appelle livret méthodo, sur Capacitation citoyenne, où il y a les questions. C'est des questions toutes simples, mais ça veut dire qu'on a une espèce de trame commune à tous les livrets, qui se décline de façon différente selon les contextes, ce qui est intéressant de voir, c'est que souvent, donc un peu à la différence de ceci, c'est qu'on retravaille vraiment avec les paroles des gens. Moi quand je suis à une séance pour un livret, je passe mon temps à écrire ce que les gens disent, alors que si j'anime une séance d'atelier, je vais essayer de structurer les avancées du groupe. Parce qu'on est souvent autour de questions sur lesquelles on doit avancer. Là on n'est pas autour de questions par rapport auxquelles on doit avancer, on est sur une réflexion, on est sur des produits très différents. Et du coup...

Fanny

une attitude très différente

Patrick

une attitude complètement différente, parce que du coup on écoute beaucoup plus et on pose des questions. Là, on guide quand même un peu, on pousse pour aller dans une direction, non pas sur le choix à faire, mais il faut une réponse, qu'elle soit grise verte ou noire, mais donc, voilà, là ça veut dire qu'on se met dans une position très différente, et puis on sait que le groupe va relire. Donc, ça c'est très, très différent. Ce qui est intéressant c'est que le groupe nous a souvent fait des remarques en disant "là vous avez dit quelque chose, c'est marrant que vous ayez souligné ça", enfin c'est souvent TU, "c'est marrant que tu aies souligné ça parce qu'on l'aurait jamais dit comme ça, mais du coup tu as utilisé un mot, c'est bien...". ou des fois on se fait trucider en disant "t'as rien compris,

cette partie-là", moi je me suis fait maltraité...

Fanny

ou on doit supprimer des paragraphes entiers

Patrick

ça veut dire qu'en terme d'attitude, pour nous, c'est parfois assez ingrat parce que des fois, il faut être d'accord de remettre en question ton texte, ce qui n'est pas nécessairement évident pour des gens qui écrivent. Comme nous on n'est pas des écrivains professionnels, ça va. Mais sinon c'est vrai, des fois il faut qu'on recommence tout un truc et pfffff...

Fanny

ici dans le processus qu'on termine, à la dernière séance de rédaction, il y a une page qu'ils nous ont fait supprimer, "on l'a dit, c'est vrai, c'est important pour le groupe mais si on le met on va se faire tracter par l'extérieur, donc on supprime tout", et progressivement on avait retiré une phrase, retravaillé une autre, et on s'est dit non, c'est vidé de son contenu, ça ne sert à rien, donc on a tout viré. Bon, t'arrives à la dernière séances, ta fin, ta chute, mais on recommence... mais c'est génial, parce que ça veut dire que c'est nous qui rédigeons, mais on est juste une plume, on est vraiment pas, on n'est pas les auteurs du livret, y'a rien à faire, on n'est pas dans une démarche d'auteurs, alors que le compte rendu...

Patrick

on est dans une démarche de rédacteurs mais pas d'auteurs

Fanny

oui, dans le compte rendu, on est plus... c'est vraiment, pour les gens c'est un document de Periferia généralement.

Patrick

oui, et d'ailleurs on le met clairement sur les documents, on met "ce compte rendu élaboré par Periferia n'est pas un relevé de décisions mais un résumé des questions présentées et débattues collectivement", sinon ça peut apparaître comme "c'est la décision", en plus comme on est souvent avec des organismes publics... voilà.

Fanny

A l'inverse, quand une décision est prise, ça apparaît noir sur blanc dans le compte rendu

Patrick

Ca je peux te dire que j'adore ! Je mets DECISION DE L'ATELIER, je m'en suis servi largement...

Fanny

et puis aussi dans les compte rendus, on utilise les citations, qui viennent comme une illustration, mais qui viennent un peu comme les intertitres, tu lis les citations qui apparaissent de manière très grande, souvent en couleur d'ailleurs et les intertitres et tu captes le ton des échanges généralement. Donc la citation vise à mettre en valeur une vraie idée, amenée par des citoyens, à mettre en valeur aussi le fait qu'on était dans un processus où il y avait des apports très divergents, donc ça c'est quelque chose qu'on utilise assez bien dans tous les supports... et comment on le choisit, ben... c'est vraiment pour que ça reflète le processus, que ça reflète des idées très différentes, ça montre jusqu'où on a été dans la réflexion, de se dire à un moment, c'est madame trucmuche qui vit avec son petit chien, qui sort jamais, qui dit "mais moi je pense que la priorité politique ça devrait être

ça"... d'accord, super. C'est des choses comme ça qui sont très valorisantes aussi, pour nous c'est toujours très marquant . Il y a d'office une part de notre sensibilité, qui est en grande partie nourrie par Capacitation citoyenne, qui transparait, ça c'est sûr, sûr et certain.

Patrick

Et petit détail pratique, un compte rendu on ne le fait jamais tout seul, on est toujours à deux de l'équipe au moins à le relire, en principe on essaie d'aller au moins à deux aux séances, et même si on est tout seul, il y a quelqu'un de l'équipe qui le relit. Ca n'arrive à peu près jamais qu'un compte rendu sorte sans qu'il ait été relu par quelqu'un d'autre. et les livrets capacitation, la plupart du temps, quand un livret sort, il est relu par les collègues d'Arpenteurs en France, parce que parfois il y a des choses, ils n'ont pas du tout participé aux discussions, mais au moins comme ça ils peuvent dire tiens c'est bizarre, vous êtes sur un ton vachement négatif, il y a déjà des livrets qu'on a vachement adaptés par rapport à leurs commentaires, disant "tiens, ça donne une image super sombre alors qu'il y a des choses vachement positives" ou au contraire "vous commencez par un cadre très institutionnel alors qu'on n'en a rien à foutre", on essaie d'avoir aussi ce retour-là

Fanny

très infantilisant... ce que tu nous as dit la dernière fois... (petit rire)

Patrick

Ah oui c'est ça, parce que moi par exemple, comme je suis un peu le vieux dans l'équipe, je relis souvent, pour le moment il y a deux livrets qui sont en train de se faire, comme je connais pas les groupes, je relis, tu vois, on fonctionne aussi beaucoup comme ça et...

Fanny

on se nourrit toujours, toujours de regards extérieurs, ça c'est clair

Patrick

oui on se force, c'est une règle qui est devenue une règle permanente...

Fanny

du coup dans nos limites ?

Benjamin

dans vos limites, je suis curieux aussi des retours critiques qui vous ont été faits sur cette place importante que vous avez dans la production. Je ne sais pas ce que...

Patrick

critiques qui nous sont faites sur quoi ?

Benjamin

ben je sais pas justement, c'est vous qui en parliez juste avant, des retours qui vous ont été faits sur la place que vous prenez dans le... je sais plus comment vous l'avez tourné, j'ai pas noté en cours de route...

Fanny

en tant que rédacteurs-auteurs, en tant que... ?

Benjamin

j'avais l'impression tout à l'heure que c'était sur le fait que vous repreniez la parole des groupes et

sur le fait que vous, l'intermédiaire écrivait, notamment ça vous était renvoyé sur les compte rendus, la pratique de compte rendus...

Fanny

oui, t'as dit ça tantôt

Patrick

j'ai dit ça moi ?

Fanny

oui oui oui.

Benjamin

S'il n'y en a pas autrement...

Fanny

c'est vrai qu'on peut nous reprocher une part de choix dans les informations qu'on met en avant, et ça clairement... mais on essaie de le faire toujours en respectant la réalité de comment ça s'est passé, en essayant de montrer aussi les positions des différents participants et acteurs...

Patrick

ce qu'on essaie de faire, mais c'est vrai qu'on a déjà été critiqués là-dessus, ma pratique, c'est plutôt de se dire que s'il y a un débat qui amène à un espèce d'accord collectif, évidemment qu'on parle de l'accord collectif. Mais dès qu'il y a des positions individuelles assez opposées, même s'il y a une décision collective, s'il y a une remarque, on la met en évidence. Et ça c'est un truc sur lequel on a été parfois critiqués, "mais pourquoi vous donnez de l'importance à une personne qui dit ça" ? Aux Sablons je me suis fait tuer avec ça. Mais peu importe, c'est aussi un parti pris de notre part, et on le dit, on n'est pas neutre, nous on essaie de donner la parole à ceux qui ont le plus de difficultés pour la prendre. Ça veut dire que parfois des gens qui diront quelque chose de manière parfois assez maladroite, on va essayer de le relayer et de ne pas le taire, c'est quand même un parti pris fort de notre part de dire qu'on est à l'écoute de ce que la personne, qui peut être la plus chiant...e...

Fanny

ouais ouais ouais

Patrick

la plus destructrice, on va quand même essayer de lui donner de la place.

Fanny

Et à l'inverse, il nous arrive aussi, dans le compte rendu des restaurants de quartier dernièrement par exemple, de remettre des éléments en évidence dans le compte rendu qui dérangeant. Enormément. Par exemple on est sur un processus qui date d'il y a très longtemps, une vague idée qui est née d'un collectif d'habitants, qui est reprise par une association, puis finalement qui est devenue un projet de la commune. Dans le compte rendu, on reprend que l'idée initiale est bien venue d'habitants, ça dérange énormément l'association qui s'est approprié ça et ça dérange la commune, qui en fait son projet-phare, disant "mais il faut bien remettre les choses dans leur contexte". Mais c'est dur de s'opposer à ça, même quand tu es relecteur, tu peux pas dire "j'aimerais mieux que vous taisiez un peu l'historique de...". Là je pense que nous, on a un rôle qui peut être dérangeant parfois mais qu'on assume complètement, de dire aussi "l'atelier s'est déroulé essentiellement avec des hommes", on remet une petite note à la fin pour dire qu'il serait quand même tout à fait

Fanny

intéressant de poursuivre les réflexions avec un groupe plus mixte et notamment de capter le point d'attention des enfants, des jeunes, des femmes... voilà. C'est clair que c'est pas un compte rendu... c'est jamais neutre. Et un cahier de recommandations non plus. Et les livrets non plus.

Patrick

on ne cherche pas à être neutre. Enfin on assume la position qu'on n'est pas neutres. Même s'il y a des gens qui disent "on fait appel à vous pour avoir un animateur neutre", bon, on les entend, mais ils pensent ce qu'ils veulent. Mais c'est pas vrai.

Fanny

si on voulait que ce soit neutre, on ferait un PV traditionnel, "machin a dit ça", etc. Là on est partis sur une autre forme.

Benjamin

J'ai retrouvé ce que j'ai relevé, j'ai fait un amalgame aussi, c'était par rapport tout à l'heure à la question des financements éducation permanente. Apparemment, vous aviez été critiqués à cet endroit-là...

Patrick

Ah oui oui, je sais ce que je voulais dire...

Fanny

nos réalisations ne conviennent pas toujours à l'éducation permanente.

Patrick

c'est-à-dire que, ça c'est pour rentrer dans des spécificités du financement, mais qui posent une vraie question par rapport au statut des livrets Capacitation particulièrement, en gros l'éducation permanente, t'as compris un peu ce que c'est, c'est un financement qui tourne autour de tout ce qui est lié à l'éducation populaire comme on dirait en France, avec différents types de financements, des financements destinés à des associations qui font de la sensibilisation et de la formation, qui n'est pas notre cas. Nous on est financés sur une ligne bien spécifique, comme une seconde ligne : on produit des documents qui peuvent être utilisés par les associations qui font de la sensibilisation avec des publics. Donc en gros nous on produit pour que les autres associations forment (je déteste ce mot-là), sensibilisent. Ca c'est la théorie. Donc ça veut dire que nous, quand on produit des choses, on doit être sûrs que ça peut être utilisé par d'autres, sans nous. Et que ça peut inspirer d'autres personnes sans que nous on doive aller dire comment ça fonctionne, c'est de l'ordre de l'outil pédagogique.

Fanny

Nous on nous demande de faire des outils, et nous on parle de réalisations.

Patrick

Et nous on déteste la notion d'outils, enfin on n'aime pas beaucoup, parce que ça fait trop recette avec tout ce qu'on peut imaginer, si tu vas faire une formation cuisine... et m'enfin bon, dans la cuisine c'est important aussi de s'approprier les recettes quand même. C'est tout un débat qu'on avait ce matin aussi. Et donc pour l'éducation permanente, raconter l'histoire d'un collectif qui se pose des questions sur ce qu'il fait n'est pas un outil pédagogique. Alors que nous, on est persuadés que lire ce que des gens racontent sur leur expérience est parfois, toujours beaucoup plus fort que de prendre

un manuel qui dit "première étape, vous réunissez les gens en mettant les chaises en rond pour être sûr que tout le monde se voie", des conneries comme ça, "deuxième étape, vous posez telle question", tu vois ces trucs-là que d'autres associations financées par l'éducation permanente font, l'éducation permanente les adore - je caricature complètement quand je dis ça ! c'est pas tout à fait vrai... mais c'est vrai qu'on est critiqués par contre sur le statut de l'outil pédagogique

Fanny

la reconnaissance pédagogique de l'outil...

Benjamin

mais ils continuent quand même de vous financer ?

Patrick

on espère. C'est-à-dire qu'avec eux, on a une histoire très très compliquée, on va pas entrer dans les détails, on avait une période test de deux ans avant d'être reconnus. C'est un système de financement très particulier : avant d'être financé, tu dois montrer que tu fais de l'éducation permanente, des étapes précédentes, donc nous on a montré des dossiers pour montrer qu'on faisait de l'éducation permanente, mais on a eu déjà beaucoup de discussions avec eux, ça a pris plusieurs années parce qu'ils disaient "non vous faites pas ça, vous faites ceci, il faut que vous rechangiez votre dossier", puis après tu rentres dans une phase test. Ça veut dire que tu es à peu près pas financée, mais tu dois quand même produire. Et là nous c'était un peu la débâcle, déjà on n'avait pas de sous, pas de sous ça veut dire pas le temps, il fallait produire dix réalisations par an, dix outils pédagogique par an. Dix, c'est énorme en fait. Te pencher sur un, déjà un livret pour nous, ça représente un mois de boulot. En gros il nous fallait un temps plein alors qu'on était absolument pas financés pour ça. Donc on a eu pas mal de difficultés, et après, on est financés sur un programme de cinq ans, on a bien cru que le passage des deux ans de test aux cinq ans, qu'on allait être éjectés parce que les inspecteurs considéraient que "Periferia, ils sont dans un objectif d'éducation permanente mais ils ne font pas d'éducation permanente au sens de ce qu'ils devraient faire". Donc ils voulaient nous éjecter. Et puis on a été récupérés par d'autres, mais nous on ne s'y attendait pas du tout en plus. Donc on maintient des contacts assez réguliers avec l'éducation permanente, pour leur montrer ce qu'on fait, et les choses sont en train d'évoluer, je pense que c'est intéressant parce que l'administration en tant que telle commence à percevoir que ce qu'on fait a une certaine valeur. Je dis pas pour nous vanter, nous mettre en avant, mais plutôt pour dire que c'est plutôt une forme de reconnaissance que l'outil pédagogique est en train d'évoluer aussi. Que ce format-là, avec la parole des gens, etc. a son sens.

Benjamin

C'est une belle transition sur l'avant-dernière question...

Patrick

y'en a encore deux !

Benjamin

ouais. Mais la dernière c'est une question bonux. Donc ça va être vite fait...

Patrick

on va prendre un joker !

Benjamin

L'avant-dernière question, c'est : quelle légitimité à raconter ces histoires ?

Patrick

Bon, ben je te laisse répondre, parce que justement elle fait tout un document sur la légitimité !

Fanny

J'en ai marre qu'on me parle de légitimité

Patrick

"madame légitimité"

Fanny

Donc la légitimité de produire ces documents...

Patrick

mais tu as des sous-questions peut-être ?

Benjamin

oui. Pourquoi ces personnes et pas d'autres ? Donc là c'est dans plutôt votre contexte, je trouve que la question est un peu décalée, elle se pose moins...

Patrick

pour choisir un groupe et pas un autre ?

Benjamin

non. Pourquoi vous six et pas d'autres. C'est là que quand je vais voir d'autres structures, il s'est posé que dans un groupe de dix, deux personnes qui y sont allées et pas les dix à produire une trace de leur expérience collective, je demande pourquoi ces deux personnes et pas les huit autres. Mais là vous, vous êtes six permanents...

Fanny

et donc pourquoi la volonté d'équipe ?

Benjamin

on pourrait l'adapter comme ça à votre spécificité. Je me pose pas la question "pourquoi ces six personnes-là" puisque vous êtes une équipe. Après c'est la question "comment cela a été accueilli", par les personnes concernées et par d'autres, extérieures. Donc là c'est quelques retours en terme de légitimité, mais on vient de l'évoquer, c'est pour ça que je parle de transition. S'il y a des choses à redire. Et une question que j'ai du mal à tourner parce qu'elle n'est pas tout à fait claire dans ma tête, mais peut-être que ça rejoint aussi ta question à toi, c'est quelle légitimité donner à votre travail, vous-même et aussi dans le regard des autres. Est-ce que vous vous posez ces questions-là de en quoi nous, nous Periferia, nous équipe, nous en tant qu'individus, vous vous êtes posé la question de est-ce que vous êtes légitime à un moment à accompagner un groupe, à produire pour eux, à travers eux, avec eux ces traces-là ?

Fanny

Et donc tu as deux questions sur la légitimité qui se posent à des niveaux différents ?

Benjamin

voilà. D'abord la légitimité à travers les retours sur la reconnaissance, le début de reconnaissance

par l'éducation permanente en est une, je pense qu'on n'a pas besoin de le reprendre, sauf si vous avez un truc à dire en plus. L'autre question, c'est est-ce que vous avez des questions qui vous viennent en tant qu'équipe ou en tant qu'individus sur votre place là-dedans ?

Patrick

Je te laisse commencer...

Fanny

Hmmhmm, (petit rire étouffé). C'est par rapport au fait qu'on est bien cinq sur les six à faire de la production dans le sens où Fanny, elle est essentiellement sur la dimension gestion, administration, finances. Elle suit très peu

Patrick

elle fait de la relecture parfois

Fanny

elle fait de la relecture, c'est vrai.

Patrick

Mais elle est pas...

Fanny

elle est pas rédactrice.

Patrick

Voilà. Dans les six, on est cinq à être au contact plus direct avec les groupes même si elle ne reste pas que derrière son ordinateur, en relecture ou dans des rencontres des choses comme ça.

Fanny

Donc ça c'est une toute petite nuance. Mais du coup, la volonté d'équipe de produire, c'est justement par rapport aux objectifs qu'on s'est fixés et à la dimension capacitation qui nous anime. C'est qu'à un moment, par rapport à ces objectifs-là, c'était important de produire pour alimenter les groupes pour lesquels on travaille, pour inspirer les autres groupes, inspirer des acteurs à gauche à droite sur des pratiques, des réflexions, sur une vision d'un modèle de société qui soit plus participative donc plus inclusive, qui mette en avant d'autres choses en terme de capacité intéressantes que de la méthodologie recette de cuisine. Donc ça faisait partie intrinsèque de nos objectifs et ça fait partie de nos sensibilités aussi d'aller révéler ce qu'il y a d'endormi ou de pas toujours visible au sein des groupes. Donc pour nous, les étapes de production de ce genre de supports-si, c'est vraiment, ça fait partie du processus et de notre projet. Les réalisations Education permanente sont plus venues d'une injonction extérieure mais étaient complètement liées à un besoin qu'on a senti à gauche à droite, on était de plus en plus sollicités pour faire des appuis méthodologiques, on se retrouvait face à des demandes de pouvoir nourrir et pouvoir un peu renforcer plusieurs collectifs sur des modes de faire, sur des expériences, et donc voilà, c'est une injonction qui est venue à un moment où on s'est rendu compte que c'était primordial aussi pour nous d'entrer là-dedans, dans un renforcement plus direct des acteurs autour de nous sans qu'ils soient obligés de passer par le processus animé par Periferia et voilà. Pour transmettre un modèle, de société, alimenter un modèle de société sans nous rendre des acteurs incontournables pour l'atteindre. Donc ça pour la volonté d'équipe, ça fait partie du processus, à partir du moment où on anime le processus, ben tout le monde le fait. C'est logique. On le fait pas tous avec la même sensibilité ni les mêmes ressources, mais on essaie quand même de garder une trame commune. Comment c'est accueilli de manière générale ce genre de support ?

C'est super bien accueilli par l'extérieur comme on le disait tantôt, ils sont toujours en admiration devant les compte rendus, les livrets circulent à gauche à droite, y'a rarement une personne qui ressort du bureau sans en prendre un, sauf les gens qui viennent très souvent, ils les ont tous. C'est un vrai travail, ça demande une certaine sensibilité, subtilité pour le faire, et c'est un vrai investissement aussi financier. Donc je pense que c'est de le faire, ça pose vraiment le processus, ça le valorise complètement et c'est super bien accueilli par l'extérieur.

Patrick

Une chose là-dessus à ajouter, et de nouveau on va se focaliser plutôt sur Capacitation, parce que dans les autres compte rendus, c'est pas la même chose parce que ça fait partie du processus, le compte rendu est au service du processus tandis que la démarche du livret Capacitation, en fait on a souvent un premier contact avec le groupe pour expliquer. Et c'est le groupe qui décide s'il y va ou pas. Donc il y a un choix du groupe, alors on est dans des situations très variables : soit c'est nous qui allons, presque à la recherche du groupe. Quand je dis à la recherche, il y a des fois où on a été carrément en position de recherche, parce que ce qu'on essaie de refaire, c'est aussi que sur l'ensemble du réseau, on a pas de thématique privilégiée, donc on essaie d'avoir de la diversité. Tu vois, moi un jour je me suis retrouvé à une rencontre à Charleroi sur la santé, où on m'avait demandé de parler de participation, donc moi je débarque à une des trucs, j'ai aucun lien avec la santé, beh il y a une nana qui est venue me trouver à la fin de la rencontre en me disant "waouh, c'était super ce que tu as présenté, c'était vraiment intéressant", moi je suis parti, OK, ça a fait un tour dans ma tête, et je me suis dit OK, quand même on en a reparlé en équipe, je sais plus si tu étais déjà là, le thème de la santé, on n'a absolument rien dessus dans le réseau, et je me dis est-ce que ça serait pas un sujet à creuser. Et je me suis rappelé de cette nana, et puis je suis arrivé à la recontacter, pour te dire : quelle légitimité ? j'en sais rien. Sauf que la légitimité qu'on a, c'est d'essayer de promouvoir la diversité des expériences pour que des expériences très diverses se rencontrent. Je sais pas si on est légitime pour la cause, mais en tout cas je crois que nous on le considère comme une légitimité à produire des rencontres entre des expériences très diverses. Ça je crois que c'est quelque chose d'assez fondamental dans notre manière, c'est le fait d'inciter aux croisements, et surtout dans Capacitation à des croisements improbables. Et on a bien vu, sur ce thème de la santé, qu'est-ce qu'on en a parlé de ce livret ! Au point qu'il y a une rencontre spécifique donc je veux dire, c'est... En plus aujourd'hui, cette personne, toujours la même, est en train de devenir super active sur le territoire de Charleroi pour mettre des choses en place avec d'autres collectifs. Tu vois, par rapport à ta question sur la légitimité, moi je me souviens de la première fois où j'ai été leur en parler, j'ai d'abord rencontré l'équipe de la maison médicale, donc c'est-à-dire les professionnels, des médecins etc. On est bien accueillis, oui, plutôt, mais les gens ne savent pas trop ce que c'est parce qu'en gros, il y a des gens qui disent "mais pourquoi vous venez vous intéresser à nous ?".

Donc en gros, il y a parfois même une méfiance au départ. Moi j'étais face à des groupes qui m'ont dit mais... Une méfiance qui se transforme très vite en autre chose, pourquoi ? Parce qu'on leur envoie très vite un écrit. Et là ils se disent "ah oui, il vient pas nous piquer des infos, c'est pas le chercheur qui va utiliser, c'est pour nous qu'il le fait... et en plus on se reconnaît dans le texte"

Fanny

et on a tous les droits par rapport au texte, de modification, correction...

Patrick

ils ont un droit de veto sur le texte, quoi. Là, du coup, nous on est légitimes parce qu'on donne le pouvoir au groupe, en gros.

Fanny

Je pense que la légitimité aussi de ce qu'on fait, enfin... on part nous du principe que la parole citoyenne est légitime, qu'elle soit sur un thème qui est reconnu d'expertise, scientifique, technique, tout ce qu'on veut, il y a une parole légitime sur tous ces sujets-là, et je pense que notre démarche, elle est celle-là : on aborde le thème de la santé à travers les patients, à travers les SDF qui viennent de temps en temps à la maison médicale pour avoir un soin ou une aide quelconque mais qui ne sont pas dans un processus de guérison, de suivi, voilà. C'est aussi reconnaître qu'il y a de la parole citoyenne et légitime, quel que soit le sujet qu'on aborde. Alors que le contenu de cette parole soit toujours légitime, voilà, là il y a des limites, des garde-fous, des choses qu'on ne tolère pas non plus, quand on entre dans des logiques excluantes, racistes, discriminantes, voilà, ce genre de choses, mais il y a en tout cas un a priori que tout le monde a quelque chose à dire sur tout et qu'il n'y a pas de censure à faire. Et je pense que c'est aussi la légitimité qu'on tire de tous ces projets-ci, en gros on parle de beaucoup plus de choses que ce qu'on sait, on est amené à travailler sur des processus pour lesquels on ne touche pas une bille, on ne sait rien du tout mais on y va quand même, parce qu'il y a cette non-expertise-là qui pour nous, nous semble intéressante. Donc je pense que dans le processus et dans le principe de base, il y a déjà une part de légitimité qu'on en tire. Et nos écrits ne sont jamais des études, des rapports, exhaustifs, ça reste toujours de l'ordre d'un produit construit, d'un projet plus spécifique, d'une vision de société, mais on n'est vraiment jamais... On ne produit pas un état des lieux de l'évolution de la molécule H1N1 dans le sang des malgaches qui vivent justement du côté des bois... on n'est pas là-dedans. On est sur des domaines, on aborde des domaines avec une certaine porte d'entrée qui pour moi explique la légitimité qu'on a et explicite, dans ce qu'on fait, et explique aussi l'accueil que reçoivent généralement les productions une fois qu'elles sont faites. Ça, de manière générale, parce qu'aussi c'est un type d'écrit très spécifique, un type de parole qui n'est pas souvent reprise dans les livres et du coup ça reprend tout un sens pour les personnes, parce que c'est un récit qui, même s'il passe à travers notre filtre, reste quand même très sincère et très ancré dans la base. On n'entre pas dans de l'analyse à partir des paroles des gens, on en tire parfois des fils rouges mais on est rarement dans une étude...

Patrick

C'est-à-dire que s'il y a une analyse, elle se fait avec les gens.

Fanny

C'est ça.

Patrick

Donc on ne se met pas dans une position de chercheur qui part des paroles des gens pour en tirer les fils

Fanny

C'est ça. On reste dans une parole souvent un peu brute, et qui dénote, qui est différente des trois-quarts des écrits qui existent.

Patrick

Mais je rajouterais, tout à fait dans le sens que tu as dit, on se permet, on se considère légitimes, même sur des questions qu'on ne maîtrise pas. Ce qui va complètement à l'encontre de la légitimité habituelle entendue, on entend "quelle légitimité vous avez pour parler de ça alors que vous n'êtes pas un spécialiste de la question ?", justement. Nous, on défend le droit à pouvoir s'exprimer. C'est pas nous qui nous exprimons en plus, c'est le droit de n'importe qui à pouvoir à la limite aborder n'importe quel sujet, tous les sujets sont abordables par tout le monde, y'a rien qui est d'un domaine privé. Et parfois, notre naïveté sur certains sujets, souvent d'ailleurs, oblige à expliquer les choses, ce qui permet à d'autres qui ne sont pas non plus des spécialistes d'entrer dedans. Donc en fait on est

parfois des facilitateurs pour décoder des systèmes, en reprenant de nouveau l'exemple de la santé (gros bruit derrière, entre l'aspirateur et l'imprimante qui se met en route...), le principe des maisons médicales, l'expliquer à des Français qui n'ont pas du tout le même système de sécurité sociale, c'est pas nécessairement évident. Il a fallu, même moi je ne connaissais pas bien, il a fallu que je le comprenne et que j'arrive à le traduire aussi pour les Français. Tu vois, c'est des choses comme ça. Je pense que la légitimité, elle se construit dans la relation avec les groupes. Et c'est le groupe qui nous considère comme légitimes parce qu'il se rend compte qu'on dit des choses qui leur correspondent bien, et si on ne le dit pas bien, ils vont nous jeter. En gros c'est ça. Il y a eu, est-ce qu'il y a eu beaucoup d'expériences de livrets qui se sont arrêtés ? Il y en a eu, mais pas beaucoup...

un membre de l'équipe

Pas sur ces questions-là, plutôt sur des questions de dynamique de groupes, tout ça... parce que ça se passait, parce qu'ils...

Patrick

non, parce qu'on faisait mal notre boulot, ça je crois pas que ce soit arrivé. Mais des expériences, en France, il y a eu deux expériences dans le Nord-Pas-de-Calais où ils ont commencé un truc et ça s'est arrêté.

Fanny

Ah oui ? je savais pas .

un membre de l'équipe

je pense (inaudible) (quatre vingt credanse ???)

Patrick

oui, c'est pas très significatif. Ca te va comme on répond ?

Benjamin

Ca me va pour la matière qu'il y a à en tirer. Le seul endroit où je pourrai juger de votre réponse, c'est ça ! donc ça me va.

Fanny

Et la légitimité que les autres nous accordent...

Benjamin

il y a matière.

Patrick

Je te demande ça, parce qu'autour de la question de la légitimité qui était aussi compliquée, même pour toi, est-ce que on en a dit assez ?

Benjamin

Ca me va bien en tout cas. Là, à chaud, j'ai toujours du mal à voir s'il manque des choses, mais là je vois plein de fils à tirer, sur ce que vous venez de dire et ce que ça me renvoie.

Fanny

Je pense que la légitimité que nous on défend, elle oriente très fort la légitimité qu'on nous donne, c'est aussi ça.

Benjamin

Et puis c'est un jeu d'échelle aussi, la place que vous avez, il y a la légitimité que vous vous donnez à vous, la légitimité des autres, que vous donnent les autres, que vous permettez aux autres... C'est vraiment ça que j'essaie de décortiquer en écoutant mais qui n'est pas facile...

Fanny

Et ça transparait aussi, dans les compte rendus tu as toujours une remise en contexte de l'atelier (on entend Patrick discuter avec un autre en arrière-plan), dans les livrets, tu as la première page sur Capacitation citoyenne c'est quoi, comment ça se passe, quelles étapes... ici on reprend la méthodologie utilisée, tout est aussi resitué dans un cadre pour être compris vraiment dans le sens et la visée qui est là, et pas être pris comme la manière de faire du droit au logement à Charleroi. A chaque fois, il y a un cadre qui permet de savoir comment l'appréhender (retour de Patrick autour de la table, elle change de voix et baisse à nouveau le ton).

Patrick

une des critiques que moi j'ai reçu récemment, c'est plutôt par rapport au livre Capacitation, c'est des gens qui ne connaissent pas du tout Capacitation, un bouquin qu'on a écrit autour de Capacitation

Fanny

qu'on a écrit, que plein de gens ont écrit

Patrick

qui a été pluri-écrit, à plusieurs mains, et où les gens disaient "mais il n'y a aucun, c'est quoi ce truc, ya aucune base théorique". Ca, apparemment, je ne sais pas, c'est peut-être un peu plus fort dans le contexte français, même s'il ne faut pas que je commence avec ce genre de commentaire, mais c'est quand même très vrai (rire de Fanny, commentaire du voisin de bureau inaudible), mais c'est quand même, tu vois, on n'a pas une philosophie qui est écrite par untel et on n'a pas une référence à tel auteur en disant nous on travaille comme ça. Et du coup, une des limites, c'est que pour certains, ça déstabilise. Et je le dis parce que j'ai un exemple bien précis en France, mais je sens bien que parfois, tant que les gens n'ont pas testé, vu, vécu, compris le truc, ils ont parfois un peu du mal à se dire "mais c'est qui ces gens qui débarquent et qui viennent...". Voilà. C'est moins vrai avec les groupes...

Patrick

Si, moi je l'ai ressenti aussi un peu en Bolivie, mais pas avec les gens du groupe, avec des gens extérieurs, tu vois des gens qui disent "mais c'est quoi ce truc-là ?". Et d'ailleurs c'est parfois aussi les critiques qu'on a par rapport à la démarche capacitation, où les gens vont presque nous prendre pour une secte, en disant "c'est les gens qui sont dedans qui apprécient Capacitation, mais les gens à l'extérieur ne le comprennent pas".

Fanny

moi je l'ai jamais ressenti

Fanny

Parce que même quand tu lis un livret tu vois, sur les cinq premières pages...

Patrick

Oui, et les gens vont lire le livret et le comprendre

Benjamin

oui, mais s'il y a des a priori avant, c'est... des regards extérieurs

Patrick

mais autour de la question de la légitimité, je me rends bien compte qu'il y a des gens qui la questionnent parfois, tant qu'ils ne sont pas dedans. C'est pas le groupe qui nous remet en question, c'est beaucoup plus des dé-trac-teurs (dit chuchoté sur un ton de complot complice) ex-té-rieurs...

Fanny

Parce que quand on amène des livrets comme ça dans des espaces de colloques, de rencontres, de congrès même ou n'importe où on n'a pas le temps d'expliquer ce que c'est, c'est sur une table, généralement ça part ! Les gens les emportent par curiosité aussi...

Benjamin

parce que vite les couleurs dans une bibliothèque ça fait bien...

Fanny

Je sais pas mais en tout cas ça part c'est qu'il doit y avoir un...

Patrick

on a eu des retours plutôt positifs. Mais les endroits où on va sont déjà des endroits où les gens sont un peu sensibilisés

Fanny

mais regarde le colloque au Parlement... enfin tu vois,

Patrick

c'est vrai que c'est...

Patrick

c'est le genre de trucs où des gens sensibilisés, tu n'en as pas du tout, mais c'est quand même parti. Enfin bref.

Benjamin

Et là vous allez au Salon du livre ce week-end, cette semaine ? Vous parliez pas de ça ?

Benjamin

vous m'aviez dit qu'il y en avait un cette semaine, à Bruxelles ?

Patrick

C'était il y a quelque temps en Belgique...

Fanny

un salon du livre ? on a eu un sommet européen, la visite de Barack Obama ?

Benjamin

non, je suis con ! je confonds... c'est ça qui... parce que les hôtels, c'était dur à trouver, c'est pour ça...

Fanny

le sommet européen, 230 délégations qui sont à Bruxelles pendant quelques jours.

Benjamin

On s'est retrouvés Gare du Nord

Patrick

A Bruxelles, c'est pas évident, hein

Benjamin

Je confonds avec... un autre...

Patrick

mais il y a eu la foire du livre il y a quelques semaines. Mais c'est vrai qu'on est aussi à la foire du livre...

Benjamin

Là c'est un endroit où vous n'êtes pas dans un endroit forcément sensibilisé à ce travail-là, et c'est là peut-être que vous avez des retours d'a priori ou de... C'est possible, je me dis ?

Patrick

Dans ce cas-ci, on a été contactés par une maison d'édition qui veut éditer les trucs qu'on fait. Donc tu vois, c'est un peu l'inverse. Donc... Bon, un joker ?

Benjamin

J'ai l'honneur de vous annoncer que le joker a été rempli tout au long, parce que j'ai regardé les questions, je pense que vous avez répondu

Benjamin

euh... et que donc, c'est un joker rempli et un entretien rempli avec succès. Pour moi, on a terminé sur cette phase-là.

Patrick

ah merde ! (en rigolant)

Fanny

On peut pas savoir c'est quoi le joker ?

Benjamin

Si si, c'était une question ouverte "et après ?", pour cette production, pour ces productions-là, quelle est la suite, mais j'ai l'impression que dans la diffusion vous m'en avez parlé. Pour vous, mais là, c'est... deux livrets par an, ces projets-là, les idées de maison d'édition, des choses comme ça, c'est ce que j'en picore, des réponses à ce que vous avez produit, c'est une question très redondante avec "quels retours, quel accueil ?".

Fanny

ouais

Benjamin

"et si c'était à refaire", comme vous le faites vous assez fréquemment, la question se pose un peu

moins que pour des gens qui ont fait une seule trace...

Fanny

en tout cas, je pense que ce qui est clair, c'est que je pense que l'évolution dans laquelle on est (bruit de robinet derrière ?), c'est qu'on le revendique de plus en plus et on négocie moins ces étapes-là dans les processus où on rentre. Ça fait partie du processus, c'est une étape importante, en parallèle les gens en face de nous se rendent de plus en plus compte de l'importance de ça, donc on est plutôt dans un espèce de renforcement. On a aussi mis des pieds dans la vidéo, en se disant "tiens jusqu'où on va dans la vidéo ?", on utilise ça parce qu'à des moments, on préfère clairement utiliser une vidéo qui soit un peu... plus... plus slogan, plus effet flash. Et après, si on continue, ben on continue dans l'écrit. Donc on s'ouvre à ça aussi. Maintenant il y a aussi beaucoup l'interaction avec le site internet qui s'est beaucoup développé ces dernières années, où à la fois on met en valeur autrement ce qu'on produit, les bases de données bientôt aussi... des bases qui regroupent les différents documents qui existent...

Patrick

c'est vrai que tu vois, tout à l'heure tu as parlé d'éducation permanente en disant finalement, on a une injonction à produire, c'est vrai que ça se traduit à un moment donné par ça, mais comme tu le disais aussi, nous on est complètement conscients que l'éducation permanente nous a aidé à aller plus loin

Fanny

bien sûr

Patrick

parce que c'est vrai qu'on avait des demandes pour diffuser, mais aussi le fait d'écrire, alors là on n'est pas sur ce genre de production-là, pas non plus sur des compte rendus, ça c'est parce que ça a une vie déjà en soi, mais tu vois par exemple, ce genre de réalisations, c'est le genre de document où on est forcé à mettre les choses sur papier et donc ça nous oblige à aller plus loin dans la réflexion, et donc on n'est plus uniquement dans le faire, mais on est obligé de réfléchir au sens. Et ça on est beaucoup critiqués pour ça, tu vois, l'éducation permanente, pour des tas de choses, en gros c'est quand même une relation qui se passe pas si mal, qui s'est beaucoup améliorée, en tout cas qui nous a vraiment fait évoluer nous. En tout cas je me dis que dans le rapport d'activités qu'on va leur envoyer dans un an, sur notre premier contrat-programme comme on appelle ça, on a une matière incroyable à leur dire, parce que c'est vrai... bon, ils nous croiront ou pas, mais entre 2011 et aujourd'hui, on a fait des sauts de géants. Et on en est contents, c'est pour ça que c'est une injonction, je dirais plutôt une opportunité, c'est devenu une opportunité pour moi, qui s'est transformée en force.

Fanny

ouais, Ça me fait penser à un tout petit point qu'on a oublié, c'est que les livrets, ils sont utilisés par le groupe comme une arme aussi, et on a vu, je sais pas si ça se faisait beaucoup avant, mais moi j'ai vu beaucoup ces derniers temps, que le groupe profitait de la sortie du livre pour aller le remettre à un ministre, sur une table de ministre en disant "regardez, regardez ce qu'on vit au quotidien, regardez notre lutte, regardez ce genre de projet c'est possible, il faut le développer", à des conseillers d'administration de CPAS aussi, à des élus communaux, qui s'en servent aussi pour porter beaucoup plus de changement. Mais ça c'est une dimension qu'on n'a pas encore mis beaucoup en avant, .. (inaudible) politique oui, mais pas sur les livrets. Mais en fait oui. Ils ont cette vocation là aussi. Mais donc on continue d'écrire

Patrick

on ne se lasse pas. Mais ça prend du temps.

Fanny

Faudrait qu'on trouve un financement européen d'écrivains publics citoyens !

Benjamin

Je coupe l'enregistrement...

Patrick

oui, je crois que tu peux.

Trace #7 : Maria-teresa ; 01/04/14

Benjamin

c'est ça... t'es bien là ?

Maria Teresa

excuse-moi, je vais pas être trop...

Benjamin

ben on peut se mettre ailleurs ?

Maria Teresa

non non, je suis bien. Je prends ça, ma petite cchh (inaudible) c'est ça, ...

Benjamin

ah ouais. (bruits d'installation). Alors, je t'ai déjà un peu expliqué, c'est les mêmes questions pour tout le monde, donc des fois il y a des questions qui vont peut-être être un peu à côté de la plaque par rapport à la Casa Grande mais c'est pas grave. L'idée, c'est qu'on le fasse comme si j'y connaissais rien, que tu me parles comme si je ne devais rien en connaître, pour essayer d'en oublier le moins possible, et voilà. Après, l'entretien se construit en six parties, je te lis la question qui est en gras, après je te lis les sous-questions et je te laisse développer comme tu veux, je te relance s'il y a des choses qui manquent mais je te laisse parler principalement.

Maria Teresa

Tu m'arrêtes si je dis des conneries !

Benjamin

aussi, ça je vais pas hésiter !

Maria Teresa

c'est une blague.

Benjamin

on est le premier ?

Maria Teresa

et c'est pas un poisson.

Benjamin

Hop, OK.

Maria Teresa

T'as vu, 01/04/14

Benjamin

ah oui, j'avais pas vu. Je vais pas prendre beaucoup de notes parce que comme je suis obligé de tout retranscrire, mais les trucs-clés... donc la première question : pourquoi raconter cette histoire ? Et je te lis les deux sous-questions en dessous : pourquoi avez-vous fait ça ? pour quelles envies au

départ ?

Maria Teresa

du projet, pas...

Benjamin

de ceux qui l'ont porté au départ... pas du projet, mais de la trace

Maria Teresa

du DVD alors

Benjamin

de quelles envies, que ce soit les tiennes personnellement parce que tu en as fait partie, ou des envies de départ, et de pas hésiter aussi à remonter dans ton parcours de vie s'il y a des choses qui te semblent importantes. Et une question qui sera un peu récurrente à chaque partie, c'est dans ce truc qui a été fait, est-ce qu'il y a des limites à ce qui a été produit ? et donc en parler un petit peu. Mais c'est une question un peu récurrente, donc on l'abordera sur plusieurs points.

Maria Teresa

D'accord. Donc repose-moi la première...

Benjamin

pourquoi raconter cette histoire, pourquoi faites-vous ça, quelles envies ?

Maria Teresa

Bah du coup, pourquoi, il y a une raison très simple, c'était prévu dans le projet de sortir un DVD, ça se fait de plus en plus dans les projets européens, c'est un moyen aussi de démontrer qu'on a travaillé à nos financeurs... mais ceci dit, c'était pas imaginé comme on l'a fait après, parce que déjà on n'avait pas mis de budget là-dessus, on pensait faire ça en souplesse et très vite, et finalement quand l'expérience s'est terminée et qu'on a essayé de voir comment on aurait pu la raconter, on avait envie de tout bien raconter, de le faire bien et de le faire beau. Du coup très très vite, ça a dépassé le budget, qui était vraiment rien, ça impliquait que du travail en bénévolat de plein plein de personnes, et puis pourquoi on a eu envie de le raconter... à part la contrainte administrative de rendre le DVD à l'Europe, on pensait que c'était vraiment une belle histoire et qu'il fallait déjà se la raconter nous, qui avons participé, et puis mutualiser ce qui s'était produit, le mettre à disposition des autres, que ça continue à circuler, à vivre, à être dépassé, et voilà, que ça soit un outil pour des gens impliqués dans le même domaine, avec les mêmes méthodes ou autres, enfin voilà. Pour des gens engagés en fait, c'est le plus important, l'envie de raconter cette histoire et de rien laisser dire/d'air ?? (peu audible) que c'était ça, parce que finalement, déjà le projet en soi-même a pris de l'ampleur sur des parties qui n'étaient pas prévues du tout, comme la partie sur les histoires de vie, c'était une chose qui avait été lancée comme ça et qui a pris de l'ampleur, et c'était un des piliers de la formation, donc du coup... on n'a rien lâché de tout ce qu'on avait fait, on a vraiment récolté tout ce qui était possible de récolter, de mettre, les photos, les débats qu'on avait pu enregistrer, les mots, les activités, les commentaires, les sources bibliographiques, tout ce qu'on avait pu échanger, et même au-delà, tout a été remis dedans du coup.

Benjamin

On va le re-détailler après mais... OK. Des limites, plutôt sur ce qui a été rendu, sur le travail rendu ?

Maria Teresa

Bah en fait, la sensation c'est que tout ce qu'on a fait, et c'est un boulot, on va dire presque deux ans, tout ce qu'on a fait n'est que le début de la trace, c'était juste de récolter tout, c'est pas de la systématisation comme on peut l'entendre, parce que la systématisation, après tu as tout le matériel et tu te poses une question, et à travers le matériel, tu réinterroges... Là on est dessus, dans ce qu'on voudrait continuer de cette histoire et on sait pas comment... la limite, c'est que c'est juste une récolte, c'est du matériel brut, il y a tout dedans, je sais pas comment le dire. On n'a pas pris la chose pour un but, pour interroger, non, on a essayé de tout tout récolter, quand je dis tout, à la limite, on a gardé les mots et quand il fallait changer les mots pour reconstruire un débat, on se posait la question de quel mot on utilisait, c'était vraiment dans l'esprit de tout représenter, toutes les histoires qui se sont passées, les outils qu'on a utilisés, les questions qu'on a interrogées, les mots qu'on a utilisés pour exprimer et raconter, donc la limite, c'est qu'on s'est arrêtés là... Maintenant, je me dis, on a tout ce qu'il faut pour travailler la suite ! Et voilà. On va faire une pause quand même. Ca c'est la grosse limite, tout est dedans, c'est la richesse mais c'est la limite, parce qu'on n'a fait que récolter fidèlement. C'est déjà pas mal, hein... Et du coup on se demande... enfin, on voit bien du côté français, l'association qui a porté ça, surtout Anime et Tisse, on voit bien qu'on l'utilise déjà le DVD, Solène elle l'a utilisé pour ses entretiens du mémoire, pour re-contextualiser les jeunes, moi je l'ai utilisé pour des ateliers que j'ai eus, je suis allée repêcher des ateliers qu'on avait faits, nous de notre côté on va l'utiliser, on va le présenter, on va partager ce qu'on a fait avec des autres, je dis la limite, c'est aussi la limite, on pourra pas, la richesse de tout ça, les autres est-ce qu'ils auront l'envie, le temps, la disponibilité de s'immerger et de le réutiliser, mais bon... De toute façon il sera là ! Moi je voudrais ça surtout. Et puis à la limite, c'était aussi de pas avoir du tout imaginé le boulot qu'on aurait dû faire, parce que c'était un boulot de... je sais pas si le terme existe en français, de certocino (vérif orthographe), certcins, les (...inaudibles) qui réécrivaient les choses, c'est du temps, c'est de la patience, c'était un boulot énorme ! C'était vraiment voilà. Ca aussi c'était la limite.

Benjamin

Pas arriver à quantifier.

Maria Teresa

Non, pas du tout du tout. Pas idée de ce qui nous attendait.

Benjamin

Ca on va le recreuser je pense après. Hum... la question suivante, c'est pour qui raconter cette histoire ? C'est dedans, les sous-questions : pourquoi ce choix de forme, le DVD ? pourquoi ce choix de diffusion ? La diffusion, c'est via internet, les gens qui vont passer par là, les assos, qui va le réutiliser et pour quoi ? La quantité de DVD et pour qui, etc. C'est refaire un peu le point. Et en causer. Voilà, si en dehors du DVD et du site il y a d'autres choses, que tu me redises. Et après, la dernière question, c'est quelle limite à ces formes-là.

Maria Teresa

Redis-moi la question...

Benjamin

Déjà, pour qui raconter cette histoire ?

Maria Teresa

Déjà, c'est pour nous qu'on l'a écrite, cette histoire. Donc se la raconter déjà, parce qu'on est dans des... du côté occidental on va dire, mais aussi du côté latino-américain, nous on va appeler ça auto-formation, éducation populaire, donc raconter, laisser la trace, raconter ce qu'on a vécu, c'est un

moyen, une méthode, un outil pour apprendre de nous-mêmes, c'est un outil d'auto-formation pour nous. Au moment où on se pose la question de "qu'est-ce qui s'est passé ?", qu'on se raconte ce qui s'est passé, du coup on va faire le point aussi de ce qu'on a pu apprendre pendant le processus. Déjà, là, pour nous qu'on l'a écrite cette histoire d'un an, ce processus, pour nous qui avons participé au projet, au processus, pour les associations engagées là-dedans, parce que chacun d'entre nous a vécu quelque chose d'énorme qui n'était pas forcément facile de raconter à la structure qui nous a envoyé, sauf pour les structures qui étaient plus présentes, comme la Française qui était dans l'organisation, ou je pense à Laura du Portugal, mais je pense à tout le côté latino-américain et même les associations qui ont été impliquées en France, ben ce qu'ils ont vécu les militants, c'est pas forcément, c'était pas facile de rapporter, de ramener tout ça dans l'association. Donc déjà, raconter la complexité de ce qui s'est passé, en DVD complexe comme on l'a fait, c'était aussi mettre les structures, partager cette richesse avec les structures qui étaient quand même engagées dans la démarche. Déjà c'est pour les gens qui ont travaillé dedans et leurs structures. Et puis pour nous, c'était, on en avait parlé pendant la formation : à quoi ça sert la systématisation... enfin on n'est pas dans la systématisation, on est dans la récolte, on est bien d'accord, mais à l'époque, on se demandait à quoi bon systématiser, et on se disait "parce que ce qu'on a vécu nous, les outils qu'on a utilisés, les énergies qu'on a développées, ça peut servir à d'autres qui sont dans le même questionnement ou pour trouver des réponses à d'autres qui sont dans le questionnement, c'est un outil de... l'idée, c'est continuer de rendre vivant ce qui s'est terminé, de l'adresser à tous ceux qui voudront partager ça. Si je pense à la réalité française, nous on avait pensé diffuser le DVD, de le présenter à des éducateurs, des animateurs, des enseignants, tous ceux qui peuvent être touchés, il y en a des tonnes, l'éducation aux droits humains, où les processus de transformation sociale et personnelle, aussi, parce qu'il y avait les deux. Présenter à nos collègues, les gens avec qui on travaille, les partenaires, pour construire un langage commun, pour dire voilà, quand on parle de ça, on a tendance à ça, derrière ça, il y a ça, ça et ça... et que donc s'autoformer avec les partenaires, parce que c'est quand on a le même langage qu'on peut mieux travailler ensemble, on voyait ça beaucoup dans cette perspective sur le milieu rennais on va dire, en Bretagne.

Maria Teresa

Et puis ça c'est par rapport au DVD, et de le mettre en ligne, c'est pour que quelqu'un qui va taper "éducation populaire-droits humains", il va tomber sur cette formation, il va trouver des outils, des méthodes, des idées, des débats, des questions sans réponse, des... voilà, l'histoire peut continuer, parce que de toute façon les associations sont dedans, il y aura les adresses, on pourra continuer à en parler, et puis il y a aussi une histoire... La Casa grande, on a construit une maison avec une famille dedans, c'était aussi garder le lien avec toutes les réalités qu'on a pu rencontrer de l'autre côté du monde, aussi. Et il y a des choses qui sont nées depuis, comme le projet d'échange avec les jeunes Roms, entre la France et le Portugal, c'était des partenaires de la Casa Grande, et voilà, pourquoi pas repartir de ce qu'on a fait pour continuer à bosser ensemble ? Il y avait cette envie quand tout le monde est parti, et peut-être qu'avec le DVD qu'on va envoyer, on pourra... Et il y avait aussi une question de légitimation je crois, du côté de tous les gens qui ont participé au processus, quand on parle éducation aux droits humains et surtout quand on parle éducation populaire, on imagine des animateurs à l'arrache qui font ça par passion, qui n'ont pas de méthode, et on voulait aussi faire voir combien il y a de réflexion derrière, d'outils, combien de livres, de compétences, on peut mettre à disposition en tant qu'éducateur populaire ou en tant que militant, parce qu'on est tous des militants, et c'était pas de la passion pour la passion, des choses parce qu'on ne sait pas comment passer notre temps, mais à côté de la passion, de l'engagement, de la militance, il y a des outils, des méthodes, des compétences, et que voilà, c'est riche quand même. Donc aussi une question, il y en a pas mal qui travaillent à côté, dedans, avec l'académie, et du côté français comme du côté latino-américain, on aime bien se dire qu'on n'a pas besoin d'être validés par, mais quand même, on est toujours là à vouloir démontrer que nous aussi on a de la rigueur, que nous aussi on est dans une

démarche de recherche-action, que voilà, le fait de faire des choses, de réfléchir aux choses qu'on fait, de les raconter, de les continuer, de les reprendre, de les corriger, de les dépasser, c'est une méthode que voilà, nous aussi on a des choses à pouvoir dire, raconter, même transmettre ! on a des choses à dire, voilà. Une question de légitimation, voilà. Donc pourquoi pas, j'imagine, avec Solène, pourquoi pas faire voir ça à l'IUT ? Ou à l'université, où on fait des cours, des choses, des interventions, c'est chouette, c'est bien ce que vous faites, mais voilà, on a quand même du boulot au niveau de l'écriture, de la recherche et des traces.

Benjamin

Et pourquoi alors le format DVD et site internet, pourquoi pas un livre ou je sais pas ?

Maria Teresa

oui oui, j'ai dit un DVD parce que c'était prévu dans le projet...

Benjamin

Le dvd est demandé ?

Maria Teresa

c'est nous qui l'avons proposé parce que c'était vite fait... Mais du coup quand on y était dedans, avec Arnaud qui nous a accompagné dans la... comment dire, la réalisation matérielle du DVD, il s'est étonné, il a jamais travaillé un DVD avec 500 pages, il a dit ça c'est un livre, c'est pas un DVD. Mais ç'aurait été juste impossible, déjà on savait pas ce qu'on allait mettre dedans, et puis j'imagine que c'est avec le DVD qu'on a pu quand même contenir les coûts, avec un livre ç'aurait été... mais pourquoi pas en fait ? Maintenant que c'est... comment dire ? C'est un outil, on peut le mettre en ligne, il permet d'avoir des textes, des images, des vidéos aussi, c'est pas mal non plus, mais par rapport à tout ce qu'on a voulu mettre dedans, c'était peut-être un livre qu'on devait écrire, mais pourquoi pas, l'après, ça pourrait être un livre, une publication... on s'est pas interrogé en fait, c'était pas prévu comme ça, c'était juste...

Benjamin

tu disais "on a choisi un DVD parce que c'était vite fait", vous pensiez que c'était vite fait ?

Maria Teresa

ben oui oui. Parce qu'on ne savait pas ce qu'on allait mettre dedans. Parce que désormais, sur beaucoup de projets européens, tu fais la formation et à la fin, les gens repartent avec un DVD. Nous on assemble toutes les choses qu'on a pu créer dans le.. mais qu'on a pas seulement remis les choses qu'on avait écrites, déjà c'était un matériel énorme, on a quand même dû raconter un mois tous les jours, et voir six mois, pas tous les jours mais tous les mois, il y avait vraiment beaucoup beaucoup de matériel, déjà à ranger, et puis on s'est rendu compte aussi qu'il y avait plein de choses à côté qui s'étaient passées, et ça aussi, ça avait le droit d'être dedans, vraiment c'était pas un DVD qui pouvait sortir à la fin de la formation, comme ça arrive de plus en plus souvent sur des formations, quelqu'un collecte et hop, chacun repart avec son DVD. Mais c'était pas du tout ça. Du coup on a voulu le faire bien aussi, beau, parce qu'on se disait, il y a de la richesse dedans, il faut que ce soit.... on a passé beaucoup de temps sur comment le présenter, comment c'était... voilà, c'est pas vite fait du tout, c'était tout réfléchir, est-ce que ça pouvait donner envie, c'était... c'était du boulot.

Benjamin

Et alors quelles limites par rapport à cette forme ?

Maria Teresa

à la fin on n'en pouvait plus. Par exemple, très simplement toute la partie, quand c'était le fichier d'activités, on avait mis une forme de fichier, une page, deux pages comme ça, et après, moi je pense toute la partie documentaire sur les thématiques, c'est pas lisible... C'est juste... déjà on n'a pas tout traduit, on l'a dans deux langues, déjà le français et l'espagnol, déjà tout le temps ç'a été le double, parce que en plus là aussi c'était du bénévolat, surtout que la médiation entre le français et l'espagnol, c'était souvent une italienne qui le faisait, c'était souvent du n'importe quoi, lecture-relecture, et voilà, et puis une certaine envie de perfectionnisme aussi qu'on avait tous, on a retravaillé les choses, on aurait pu continuer à les retravailler jusqu'à l'infini, mais du coup toute la partie thématique de documentation, ça va être plus simple d'aller voir la ligne où on peut aller chercher la documentation que se lire des pages et des pages de documents... là je vois ça. Je vois ça, la limite sur la partie plus documentaire et bibliographie on va dire, qu'un moment, on était presque dans le délire -parce que toutes les associations et tous les militants avaient ramené des sources, des livres aussi, et on était tous partis dans des choses, dans le délire de tout mettre dedans, parce qu'on ne voulait rien mettre de côté, mais c'était impossible. On s'est redimensionnés là-dessus, mais quand même, on a voulu produire des documents sur les thèmes qui nous tenaient à coeur, l'éducation aux droits humains, les droits humains, l'histoire des droits humains, la participation des jeunes, l'éducation populaire, même quand la formation est finie, on a demandé à ceux qui avaient participé de réécrire l'histoire de l'éducation populaire dans les quatre pays, on a quand même produit aussi, on a ramené de la documentation qui était déjà faite mais on en a produit aussi. Même on voulait aller plus loin, mais à un moment on s'est dit "on peut pas tout mettre dans un DVD". Et on a trouvé quelqu'un qui était, on va dire pas forcément militant, mais il a bien marié la cause comme on dit en Italie, quelqu'un d'autre nous aurait envoyé nous promener, parce que 500 pages de DVD, c'était... pour rien, enfin, parce que derrière il y avait pas un soutien financier qui allait avec, donc la limite c'est ça. C'est la limite, sur la partie documentaire. Mais c'est aussi.. sur les autres parties, je pense que c'est un bon moyen de diffusion aussi. Parce qu'il y a la version en ligne, en fait, celle-là on va plus la toucher non plus, c'est quelque chose qu'on peut aller rechercher, voir de chez nous.

Benjamin

parce que l'intérêt du... comme le projet était multi-continent, c'est aussi la facilité d'internet à ce niveau-là peut-être ?

Maria Teresa

Ah ça oui, le fait de le mettre en ligne, c'était parce que déjà on va pas imprimer énormément de DVD, bon après, à voir aussi... si c'était peut-être pas utile d'imprimer en quantité énorme non plus, mais du coup le fait que ça soit en ligne, c'est un accès immédiat pour tous les gens qui ont travaillé dedans, qui peuvent facilement par internet faire voir, présenter, utiliser... voilà, c'est un moyen de diffusion plus souple, en fait. Plus efficace. J'espère. On va voir.

Benjamin

Surprise !

Maria Teresa

à voir, à suivre...

Benjamin

Troisième question, je pense qu'elle va pas du tout te parler : où avez-vous trouvé le temps de faire ça ? Et les sous-questions : combien de temps cela vous a pris ? Quelle est la temporalité globale de la trace, la collecte, la réflexion, la décision, l'action, la production, tout ça, si tu veux rappeler un

peu les échelles de temps, quand tu dis que ça a pris deux ans. Et après, pareil, la dernière question, c'est quelles limites à la temporalité ? au temps que ça a pris, mais aussi toi tout court...

Maria Teresa

Ca a pris un temps de fou... quand tu demandes combien de temps ça vous a pris, c'est toutes les personnes ensemble, c'est moi ? Parce qu'il y a des, on va dire moi j'étais la référente là-dessus, moi ça m'a pris un temps fou mais j'ai pris mon temps sur les nuits et sur d'autres choses parce que c'était quelque chose qui me passionnait, j'avais juste envie de raconter cette histoire, quand je m'engage sur une chose... déjà je m'étais engagée avec l'asso, et puis c'était tellement riche, tellement... j'ai appris aussi, en termes d'apprentissage, j'ai pas gagné d'argent mais j'ai gagné en termes de compétences, déjà je vais dire que j'ai contribué à la publication d'un DVD, c'était quand même... j'en gagnais quand même, mais sur la question du temps, le temps c'était juste pas mesuré du tout. Parce que ce qu'on ne savait pas du tout, dans quoi on s'embarquait tous. Ca a pris du temps... ça a commencé avant que le processus commence, quand on a fait une première réunion pour se dire bon voilà, il y a l'idée de collecter tout ce qui se passe, et de le mettre dans un DVD, puis de là on s'est dit "mais voilà, il y a des compétences pour travailler les histoires de vie, on peut faire ça aussi à côté", ouais, hop hop. Du coup la chose a commencé à prendre de la... et c'est pas anodin non plus qu'on a décidé de travailler sur les histoires de vie, notre histoire commune pendant ce... moi je vois ça comme ça aussi, on s'est raconté tous nos histoires de vie, déjà là aussi il y a eu du temps supplémentaire, parce que ça s'était fait en tant qu'outil intro... enfin comme outil entre nous, on a eu des ateliers, mais la récolte des histoires de vie, c'était fait en vue du DVD qui devait sortir, ça c'était pas mutualisé, je veux dire les histoires. On a mutualisé les cartes de vie, les passages, mais les histoires, on les a collectées à deux, on est deux à les avoir connues, et c'est pas encore mis dans le pot commun de l'histoire. Les histoires de vie, c'est quelque chose qu'on a fait, qu'on a développé énormément, pour la trace. Et c'est pas anodin, parce que c'est une histoire d'histoires du coup. On a voulu raconter l'histoire comment qu'on a eue, et du coup le pack de nos histoires personnelles dans notre histoire de petit collectif, ça a pris de la place aussi. Déjà ça c'était pas pensé du tout, et ça nous a pris du temps pour reprendre les histoires, évidemment pour les transcrire et les rendre lisibles, et demander si ça allait, et voilà. Ca c'était encore pendant les périodes de formation. Donc on va dire que la formation a débuté, on va pas parler de tout l'administratif, on s'est tous rencontrés début mai 2012, on va dire à partir d'avril 2012, avant c'était "comment se voir, comment prend la chose", et à partir de là, il y a eu toute la fin de 2012, je vais dire jusque sûrement mi-juin 2013, moi j'ai fait que ça, c'était ma priorité. J'étais dans une période de chômage j'ai mis mon temps, voilà, et même quand j'ai recommencé à travailler, tout le temps que je travaillais pas ailleurs, j'ai travaillé sur le DVD. Et puis c'était, enfin c'est du temps personnel, vraiment le temps pris à moi, à la famille, la nuit.. c'était ça. Et puis ouais, pas toute seule, moi c'est ce qui a mis le plus de temps, mais après il y avait tout le reste, toute une équipe qui est énorme, des traducteurs, des qui récoltaient les histoires, des qui les a transcrit, des qui a, tous les fichiers d'activités qu'on a pu faire, la responsabilité de chaque participant,

Maria Teresa

enfin c'était un travail collectif, chacun y a mis du sien selon ses possibilités, donc c'était, en terme de temps j'ai aucune idée mais c'était énorme, le temps passé là-dessus, quand je dis deux ans, c'est bien deux ans où il y a eu des temps forts, mais en temps fort de un an, on a pu y travailler tous les jours plusieurs heures par jour, des autres périodes de temps... enfin là, depuis un moment, de la fin 2013, moi personnellement, j'ai ralenti mais il faut, ça se termine plus cette histoire, c'est... wouah, il faut que ça se pose. Voilà.

Benjamin

Et justement votre limite à cette temporalité, est-ce que deux ans c'est... pour ce que tu viens de dire

juste à la fin, faut que ça se pose, est-ce que deux ans c'est bien parce qu'il faut prendre le temps ? est-ce que deux ans c'est trop parce qu'on perd à la mémoire...

Maria Teresa

Non, c'est pas une question de perte de mémoire, au contraire, parce qu'on a pris le temps de tout remémorer, donc ça a pris du temps, après c'est que si on avait sorti le DVD l'année passée, on aurait été encore tous dans l'élan, parce qu'on a... en un an, je vois, je suis sur Facebook, il y a des photos qui sont réapparues, on a célébré le fait qu'il y a un an on était ensemble, ce qui s'est pas... c'est pas encore le cas, parce que c'est en mai qu'on a commencé, il y avait encore des mails qui s'échangeaient, il y avait encore du... de la vie collective qu'on essayait de mener, même à distance énorme qu'on avait. Du coup ç'aurait été génial de sortir ça l'année passée, mais vu que c'était sur du temps bénévole, et que vraiment on avait sous-estimé tout, les moyens, le temps de disponibilité, les personnes et tout, ben le temps c'était correct, et moi je pense, je vais pas dire que c'était... c'est trop là parce qu'on n'a pas pu présenter aux autres une chose qui est prête depuis six mois, désormais ça fait six mois que c'est fini, on a le, pour plein de choses qui coïncent, on n'a pas le produit dans les mains, donc on peut pas le passer aux autres, ça c'est frustrant et c'est vexant et c'est... là, ça a pris trop de temps, pour sortir le produit. Après, le temps de production, moi je pense qu'on ne pouvait pas faire mieux, et de faire en moins de temps, je sais pas si on aurait gardé toute la richesse qu'il y a quand même dedans. Après voilà, c'est sur le terme de ce qu'on aurait pu mettre en place dans la suite, dans l'énergie qu'il y avait, mais je désespère pas non plus, je suis curieuse de voir ce que ça va donner, le moment où toutes les personnes qui ont participé au processus vont voir ça, j'ai très hâte de voir ce que ça va donner en fait, je pense qu'il y aura des suites aussi, mais voilà. Il y a un an, je suis sûre qu'il y aurait eu des choses, mais là on va voir, on va voir, on va voir.

Benjamin

On enchaîne sur la suivante parce qu'elle est liée : c'est comment avez-vous réussi à faire ça ? C'est-à-dire, peut-être détailler un peu plus combien de personnes ont travaillé tout au long, quel déroulé, quelle démarche, deux questions c'est : comment choisir ce dont on veut parler ? A la négative comment choisir ce dont on ne veut pas parler ? comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose et de ne pas montrer telle ou telle chose ? voilà, et peut-être parler aussi de la partie parcours de vie, DVD internet, voilà pour les questions, et pareil, quelles limites, à tous ces gens, quelles limites...

Maria Teresa

Donc combien de personnes, c'est la question... on va dire on était au tout début à deux, qui avons pris la responsabilité de récolter ce qui se passait, mais tout de suite ç'a été déjà collectif parce que déjà pendant la formation, nous on prenait les notes, on enregistrait, mais on demandait aussi aux formateurs de produire des traces écrites, qu'ils n'ont pas produites tout de suite non plus, ce qui a coïncé pas mal le déroulement aussi de notre processus, parce que on demandait aux formateurs, une fois finie la journée, de nous passer ce qu'ils avaient fait mais c'était pas évident. Je pense qu'ils étaient très participants, on a contraint tout le monde à participer à la démarche, on a pensé tout de suite à faire un journal de bord, c'était quand même la trace, l'histoire racontée par les gens qui étaient dans le processus, avec les photos, le choix de ce qui avait été important pendant la journée, et que on a carrément repris entièrement. Il y a une section de journal de bord où tout le journal de bord est dedans, avec le point de vue des gens pendant qu'ils étaient dedans. On a l'engagement des... là, en terme de personnes, ce sont les 30 participants voire plus, parce que les Français étaient... je dis n'importe quoi, on va dire une trentaine, entre 20 et 30 participants, ça changeait pas du côté des Français, il y avait des entrées et des sorties, il y avait cette démarche de faire participer, d'engager les gens sur cette démarche, et puis je disais les formateurs, qui avaient la responsabilité de nous fournir, là ça a marché, ça a pas marché, ça dépendait aussi de l'état de fatigue, de l'envie

d'écrire, voilà, mais ça on a dû récupérer en route, même des mois après. Après, il y a eu le travail de traduction, il y avait là aussi... combien de personnes ? on va se dire trois, voire quatre, je me mets dedans, on va dire 4/5 personnes sur les traductions. Parce qu'on avait du matériel soit en espagnol, soit en français et tout a été traduit, en espagnol et en français. Ceux qui ont relu aussi, il y a eu des participants du côté du Pérou, de la France, qui ont tout relu et encore il y a eu des fautes, quand même. ceux qui ont choisi le matériel photographique, la personne qui a fait le DVD, on a voulu valoriser aussi les prises d'images qui avaient été faites par un jeune qui voulait faire je sais pas quoi qu'il a pas fait, du coup il y avait des images qu'il avait tournées, qui n'étaient pas vraiment exploitables, donc on a demandé à une autre personnes, Cyril, de voir ce qu'on pouvait faire avec ça, donc on a sorti quand même deux vidéos sur l'éducation populaire et le débat sur l'éducation populaire qu'on a eu. Voilà une autre personne... et puis encore plein d'assos. Il y a eu encore Intercultura qui nous a aidé sur la production du DVD, il y a eu fffff... je sais plus moi. Il y a une page de remerciements qui ne termine plus parce que ç'a été vraiment un travail d'équipe, ç'a été porté surtout par 2/3 personnes, plus deux mais après, c'était vraiment un boulot de dingues de plein de personnes.

Maria Teresa

sur le choix de qu'est-ce qu'on met, qu'est-ce qu'on ne met pas, nous on fait le choix de tout mettre. Ce qui a quand même, je vais dire, on a vraiment tout tout tout mis. Il va y avoir deux versions différentes, la version DVD qui va circuler, contrôler la circulation, ça va être fait par les asso qui ont participé, et la version intégrale, c'est par rapport aux histoires de vie que ça a pu poser des problèmes, on s'est posé la question. Parce que du coup, on imaginait que le DVD était un outil de diffusion, mais aussi de travail pour les gens qui étaient impliqués dans le projet, et que le net c'était ouvert à tout public. On s'était posé la question, du tout début, de la première journée, première partie de formation en France, qu'est-ce qu'on va mettre dessus ? Tous on était d'accord pour tout mettre, mais finalement, le pli qu'ils ont pris les histoires de vie, beaucoup de choses ont été racontées, voire des choses très très personnelles, soit du côté français mais même du côté péruvien, il y en a qui avaient des parcours de vie quand même très très militants, très très engagés, donc voilà, on a redemandé à la fin, même si la demande avait déjà été posée et que tout le monde avait dit oui, on a redemandé sur ta proposition d'ailleurs, on avait commencé à y réfléchir aussi, qu'est-ce qu'on va faire de ces histoires ? Il y a le nom de la personne, il y a sa photo, est-ce qu'on met ça sur le net ? Est-ce que c'est clair pour ça, c'est pas un problème ? Du coup on a retravaillé une version en ligne où pas toutes les histoires sont dessus, et pour les histoires qui sont dessus, il y a pas de nom de famille, pas de photo, voilà. On les a rendues un peu plus anonymes. Mais du coup ça nous tenait à coeur aussi de laisser des histoires, parce que la richesse de cette formation, c'est venu aussi de ce que les gens ont ramené en terme de compétences, de vécu, d'expériences, d'outils développés, de sens qu'ils avaient mis et qu'ils avaient construit pendant toute une vie, donc priver la partie net de la partie histoire de vie, c'était vraiment trop dommage. Donc on a choisi de prendre, dans ma tête on était dans la réunion au Pérou, on a commencé à travailler sur les matériaux audio, par exemple, des débats, et il y avait un débat sur l'éducation populaire où on s'est dit qu'est-ce qu'on fait ? C'est peut-être l'unique fois où on n'a pas collecté tout... non, pas l'unique, ça s'est passé aussi sur les histoires de vie. Mais sur les histoires de vie, il y a eu la relation entre ceux qui récoltaient et ceux qui étaient propriétaires de sa vie, donc on a pu faire un travail à deux et tout le monde était content. Sur la transcription des débats, on pouvait pas tout écrire, on pouvait pas réinterpeller tout le monde, et puis il y avait plein de choses, de sens, donc là on s'est dit bon, c'était moi qui m'occupait de ça, du coup j'ai posé, j'ai demandé, c'était surtout aux formateurs, à l'équipe de coordination ce qu'ils en pensaient, ce qu'on ressortait de ce débat, sachant que on avait formalisé les méthodes, qu'est-ce qui s'était passé et comment on avait alimenté le débat, mais pour nous, ce qui s'était produit dans le débat,

Maria Teresa

c'est notre production à nous, on aurait pu partir de là pour écrire un livre ou sortir une question de départ pour une recherche. Autant on avait mis dans les thématiques que des sources de biblio des autres, là c'était notre production à nous et on voulait la valoriser aussi et que ça soit dedans. Du coup on a trouvé la forme de vidéo, qui était quand même très réduite par rapport à la possibilité d'exploiter vraiment soit l'audio, soit les images, et qu'on a fait quand même, on a mis quand même une transcription, on a choisi, on a essayé de voir s'il y avait des thématiques, parce que après, c'est un débat qui était fait d'abord dans les petits groupes, c'était vraiment vraiment riche. C'est là où on a dit "qu'est-ce qu'on met, comment on fait ?", mais là aussi, c'était un travail d'équipe, du coup on avait plusieurs regards à se croiser, on a sauvegardé ce qu'on avait envie, le plus possible, ce qui faisait sens, parce qu'il y avait d'autres choses qui avaient... Mais c'était riche, cette histoire de débat sur l'éducation populaire, et finalement on a fait le choix de tout garder, on a vraiment rien laissé de côté, chaque mot, c'était le plus possible repris et valorisé, tout tout tout. C'est pour ça que je dis qu'il y a plein plein de matériel, c'est maintenant qu'il faudrait commencer à l'interroger... C'est là où on pourrait partir sur la systématisation de cette expérience, moi je suis partante du coup, j'attends les réactions de l'autre côté du monde, ça serait intéressant quand même de croiser les regards, qu'on fasse ça des quatre coins, les deux latino-américains, les deux européens, mais pourquoi pas en fait ? Je sais pas, parce que après peut-être la structure, on a le DVD, comment on l'a pensé : il y a la section des histoires de vie, qui a été expliquée, ça a fait partie du processus de formation, on parlait du principe qu'on s'autoformait, qu'on échangeait sur les pratiques, sur tout, donc on partage aussi les histoires, parce que chaque personne, son histoire c'était un morceau, même un bon morceau d'histoire de l'éduc pop de son pays, d'histoire de défense des droits humains, ça faisait carrément partie du processus, donc il y a toute cette partie comme ça. Et là aussi on a choisi de donner les outils, on a parlé de ce qu'on a fait, produit en atelier, comment on a récolté la parole, et puis il y a le résultat, les cartes et les histoires. Il y a cette section, la section énorme de la boîte à outils, toutes les activités qu'on a pu proposer dedans, les jeux, les débats, tout tout tout a été... même ce qui s'est passé pendant les quinze jours ou les six mois de formation après, les formations qu'on a mises en place ailleurs, tout a été mis dedans. Après on a fait la partie photos-vidéos-journal de bord, c'était surtout pour nous je pense, pour ceux qui ont participé, pour recréer le climat, la richesse de ce qu'on a pu échanger, même si le journal de bord est quand même un outil que les autres pourront exploiter, les autres je veux dire ceux qu'on connaît pas, et puis il y a eu la partie... il y en a quatre, le processus de formation, du coup on a expliqué dans une section tout le processus qui était bien complexe, le mois qu'on a passé ensemble en France et au Portugal, les six mois chacun dans son truc et la fin de la formation. Et puis la partie thématique, où on a essayé de mettre aussi, déjà de récolter ce qu'on avait pu produire nous, parce qu'on avait fait une session par exemple sur l'histoire de l'éduc pop dans chaque pays, et donc on a ré-interpellé une personne par pays pour formaliser ça mieux, parce que ç'a été fait un peu de toutes les manières, c'était pas forcément tout disponible pour le DVD, et du coup après, on a mis aussi une partie bibliographie-linkographie très riche aussi, avec plein d'outils et de documents sur l'éducation populaire, sur les droits humains, il y a aussi dans les liens tous les sites d'associations, il y en a pas mal qui ont des sites et qui ont développé plein d'outils sur la promotion des droits humains, et les méthodes actives, donc c'est riche. je trouve que c'est complet, il y a de quoi se... il y en a pour tous les goûts, toutes les approches en fait.

Benjamin

L'avant-dernière question... Quelle légitimité à raconter cette histoire ? Alors, pourquoi le choix des personnes qui ont contribué à cette trace ? pourquoi celles-là et pas d'autres ? comment cela a été accueilli, la trace mais alors là on va attendre... celle-là c'est en stand-by, et quelle légitimité à produire ces traces, à être... quelle légitimité à être l'intermédiaire, à récolter ces traces pour les autres ? voilà, dans le regard des gens, à la fois et pour soi-même, est-ce que c'est questionnant de

récolter toutes ces histoires de vie à la fois, même si c'est des histoires vécues...

Maria Teresa

La première c'était quoi ?

Benjamin

Pourquoi ces personnes et pas d'autres ?

Maria Teresa

Ben c'est venu comme ça. Après il y avait je pense... on parle de nous les deux d'abord, parce que c'est nous qui avons été interpellés sur ça, et je pense qu'on y a pris goût, et on est tous les deux dans une dynamique où on garde des traces, du coup c'est venu spontané de... c'était une proposition de l'association qui a porté tout le processus, donc Anime et Tisse, de laisser une trace, parce que c'est souvent le problème, on se l'est échangé aussi avec les autres, on expérimente beaucoup et tellement qu'à la fin, on est toujours dans l'expérimentation et on pose jamais les choses, parce que dès que la chose est posée, on va la changer. mais ce qui est bien aussi, ça veut dire que ça évolue, c'est adapté... Mais on s'est dit quand même, c'est bien de poser les choses et de les mettre à disposition des autres. Pourquoi ces personnes ? Je vais répondre pour moi, c'était évident, parce que moi je m'occupais beaucoup à ce moment d'histoires de vie, et pour moi tout ce qui est... parce que c'est formant, on était dans un processus de formation, c'était formant pour nous, ça va être formant pour les autres parce que ça va les interpeller sur des choses qui font déjà partie du passé mais qui voilà, vont pouvoir requestionner, revoir, donc pffff... pourquoi ces personnes-là ? parce qu'on était passionnées par ça aussi, on pensait que ça valait le coup. On aurait pu faire ça très administrativement, à la fin du mois et à la fin de décembre, on avait du matériel, on aurait pu se dire de toute façon, en Europe ils vont jamais le lire, jamais le voir, donc on a produit (?? pas sûre du mot) aussi des DVD, pas le dernier et tout, mais il y avait quand même déjà en germe tout ce qu'on aurait mieux développé. On aurait pu s'arrêter là, mais du coup on se disait, parce que c'était aussi une des questions qu'on a débattues sur l'éducation populaire, qu'on a besoin de faire voir que nous aussi... C'est pas qu'on a besoin de faire voir que, mais se dire que nous aussi on a des histoires à raconter, on a des méthodes qu'on utilise, qui sont bien, c'est d'abord pour échanger entre nous, pour faire des échanges de pratiques et de réflexions, parce qu'on a échangé vachement, pas que des outils, on a échangé des concepts, c'est pas pour rien qu'on avait l'Europe, le vieux continent et le nouveau, enfin où il y a plein de fermets, l'Amérique latine en ce moment, l'éducation populaire c'est encore... enfin il y a une autre approche quand même, des deux côtés c'était très militant et c'était... on avait besoin de poser ça pour nous, mais poser ça pour ce qui vient après nous, parce que mine de rien, à part les Français et peut-être les Portugais, moi je vais me mettre dans le groupe des grands, on était des grands aussi, des plus de quarante, voire il y en avait de cinquante, je pense que c'est un parcours, c'est marrant parce qu'on a des histoires différentes, on vient de contextes différents, on a tous fait la même chose, d'abord on s'est impliqués en bénévolat,

Maria Teresa

on a fait de cet engagement un métier, après de l'animation on est passés à la formation, et puis là on est tous... je vois ce qui se passe dans les autres structures, ils commencent à sortir des bouquins, je vois Laurence (Lorenzo ?) de l'IPEC (??? pas sûre du nom), et aussi comment, Windsor avec... ils écrivent, on est aussi dans la transmission, le partage de mettre à disposition ce qui vient après, tout ce qu'on a fait, ce qu'on a réfléchi pour se faire dépasser aussi, pour mettre des repères, du coup pourquoi on l'a fait ? parce que... pourquoi ces personnes, parce que pour moi c'était dans l'histoire de ce projet, ça a été une conséquence du projet. Je veux dire, si c'était pas moi, c'était quelqu'un d'autre, il aurait fait ça à sa sauce, mais je pense qu'on était tous dans la même mouvance, c'est pour ça que ça a été fait. Et par rapport à la légitimité, ben c'est nous qui la... y'a pas quelqu'un de dehors...

d'ailleurs c'était un peu, surtout en début de formation, je vais parler de moi personnellement, parce que finalement j'ai été là du début à la fin, même à la réunion au Pérou, d'abord on était à côté, enfin moi je sais pas toi, je savais pas où me placer, j'étais pas participante, j'étais pas dans l'équipe, j'étais là avec mon bloc pour prendre des notes, je savais pas si je participais aux activités, oui, non, j'étais toujours à moitié, on a commencé à participer à toutes les équipes de la nuit, quand les équipes de formateurs se voyaient, on était là, on faisait la fête, on a toujours... et puis à un moment, où moi je parle de moi, je me dis je fais partie de ce processus, à un moment je fais des ateliers aussi, je me suis mis en question, je me suis fait récolter mon histoire aussi, j'étais à plein de titres dedans, comme les autres, qui ont pris la place qu'ils ont voulu prendre, on échangeait tous dans la même mesure. Du coup, je pense que j'étais légitimée dans la même mesure que les autres à raconter ce qui s'était passé. Après, ma préoccupation, c'était que ça soit pas ma lecture à moi, et c'est là où j'ai passé beaucoup de temps, je vais dire, c'était de fédérer tout le temps l'avis des autres à ce que je proposais, ou si j'avais des problèmes, de chercher des solutions ailleurs à tous les participants. Alors pour moi, après, c'est pour ça que je suis curieuse... parce qu'on a des retours, et c'est par exemple certains, le dirigeant des associations qui étaient impliquées, qui n'ont pas participé au processus, donc c'est un regard extérieur, ils ont trouvé ça riche, énorme, ils étaient fiers, contents, ils s'imaginaient même pas qu'il y avait tout ce travail derrière et que c'était de la bonne qualité, soit dans la forme, soit dans les contenus, je pense à Prisme, ils ont vraiment, j'étais pas là mais... ce qu'on m'a dit, c'était "il faut absolument rediffuser, c'est un outil énorme". Donc le regard extérieur, quand on en a eu, même dans les AG d'Anime et Tisse tout ça, c'est que c'était beau et complet et riche, tu vois. Le résultat, le DVD, il a été présenté, moi j'en ai discuté avec l'équipe, l'équipe a été super contente, ils s'attendaient pas eux non plus à ce tas de boulot, quelques participants l'ont vu aussi parce que Solène l'a montré, et là aussi étaient surprises du boulot qu'on avait fait, je pense... là j'anticipe, je sais pas, je suis curieuse, d'un côté qu'il va y avoir la surprise. Ça a pris du temps, mais à la fin on comprend aussi pourquoi ça a pris du temps, mais moi j'espère que tout le monde va se reconnaître dedans, parce que tout le monde y a mis du sien, tous, tous, tous. Que ce soit l'écriture d'activités, le choix des photos, le journal de bord, pour moi c'était un travail collectif, c'est pour ça aussi qu'il y a eu du temps pour le faire (sonnerie de portable de Ben, pardon), j'aurais pu prendre des décisions toute seule, ça aurait été plus vite, mais c'était pas le but de l'histoire non plus, c'était de le faire ensemble, donc voilà. J'aurais pas vu d'autres faire ça à notre place du coup. C'était juste pas possible.

Benjamin

(petit silence) Dernière question, ça te va ? (oui). Et après, donc t'as déjà un peu répondu pour la production, pour cette trace, après c'est bientôt, c'est quand tu as dit ?

Maria Teresa

Ben là les DVD devaient arriver en fin de semaine passée, on les attend. Le site, là ça dépend parce que du coup, mine de rien, la personne qui a travaillé sur le site était pas du tout impliquée dans le processus, elle est bien flexible, elle a du boulot, je respecte ses..., ça prend du temps, c'est normal, c'est pas sa priorité non plus, et donc après, du côté français, on va le présenter, fin mai déjà il y aura une occasion et moi ce que je m'attends moi, déjà de voir la réaction, ce que les autres structures vont en faire, de l'autre côté... Avec le Portugal on sait plus, parce que avec Laura... on partage beaucoup plus, on est dans le même réseau Enoa, on sait ce qu'on a fait, on voit bien comment ça va se passer, moi personnellement je suis plus curieuse de voir quel type de retour on va avoir de l'autre côté de l'océan, parce qu'en plus il y en a qui travaillent déjà sur la systématisation et leurs regards, leurs réponses ou retours vont être précieux. Et moi, je m'attends moi, après ce DVD, c'est continuer à travailler, c'est-à-dire moi, ce que je vois, c'est que tout ce matériel, il faut que ça... pour moi c'est quelque chose à interpeller. J'ai des questions, des questions de recherche : la place de l'international dans l'éducation populaire, parce que pour nous, je dis pour

nous les Français, Français et Portugais, nous qui avons porté avec Enoa cette chose, on fait ça tout le temps, de l'international au service de notre travail local et j'ai l'impression que pour certains des partenaires de l'autre côté, c'était la découverte aussi, comment on pouvait enrichir... ils ont bien vu que quand on est allé au Portugal, c'était un moyen pour Laura et son association aussi de se valoriser, et que c'était une chouette de pratique. Nous on fait ça, ça c'est Enoa, c'est ce qu'on a développé dans ce réseau européen, et du coup moi ce que je m'attends aussi, c'est voir eux ce qu'ils vont en faire, et après comment on continue à travailler, parce que moi, le fait de changer sur ses pratiques et sur les concepts, il y a plein de choses qui se passent, on avait envie de mettre plus en valeur ce qu'on fait en Europe, on était un peu dans le fait qu'on avait des maîtres d'éducation pop du monde avec l'Amérique latine, parce qu'elle est toujours comme ça, et c'est vrai ! Du coup on s'est mis un peu plus dans l'ombre par rapport à tous les outils qu'on a dans l'éducation des droits et qui sont géniaux aussi, qu'on n'a pas forcément partagés parce qu'on s'est dit, on va prendre ce qu'ils ont... Et voilà, il y a encore des choses à partager, même s'interpeller, qu'est-ce qu'on fait de ça tous ensemble, c'est un pot commun, qu'est-ce qu'on en fait ? moi j'ai, je sais ce que je vais en faire avec mon asso, je sais ce qu'on peut en faire en Europe, mais la question que j'ai envie de poser dès que je vais envoyer le DVD ou le mettre en ligne, ce sera "lisez-le, le voilà, retours, critiques, tout ce que vous voulez, mais qu'est-ce qu'on en fait après ?", donc voir s'il y a encore l'élan, les énergies et les forces, le fait que ça se soit passé il y a deux ans, ça va donner envie de recommencer, parce qu'on était quand même tous épuisés de tous les côtés, j'ai envie de voir s'il y a des choses qui peuvent être reprises et retravaillées ensemble. Pas tous les partenaires, parce que ça va être trop compliqué, mais quelques-uns de tous les quatre pays quand même. Voilà comment on peut continuer.

Benjamin

Et une dernière question, comme ça, tu y as déjà plus ou moins répondu... si c'était à refaire, qu'est-ce que tu dirais ?

Maria Teresa

bah on aurait mieux organisé la récolte de tout ce qui s'est passé, beaucoup plus de vidéos, on aurait mis un budget sur cette histoire, on aurait cherché de l'argent ailleurs... d'ailleurs c'est la question qu'on se pose, que je me posais après : pour la valorisation, je pense qu'on doit continuer à travailler cette histoire, mais on sait maintenant que si une chose tellement énorme se passe, il faut penser que pour la raconter, il faut du temps, de l'argent, parce que les gens ont travaillé en bénévolat, ça pesait quand même sur les budgets de chacun, et si c'était à refaire, ouais c'était ça : mettre en place, on l'a fait, maintenant on voit mieux ce que c'est. Mettre en place des systèmes pour récolter tout ce qui se fait, je pense beaucoup aux vidéos, travailler sur une équipe, parce que une ou deux personnes, c'est pas de trop. Et le problème de la langue, c'est pas rien, rendre des phrases ou des choses... donc on a passé beaucoup beaucoup de temps sur la traduction en français, en anglais, en espagnol, il y avait des Portugais qui étaient dedans, une Italienne, c'était vraiment n'importe quoi. On avait vraiment pas les moyens de personnes, de disponibilité, mais pas que financière, on aurait pu organiser ça mieux. Plus de personnes, de l'argent dessus, parce qu'il y a quand même un engagement bénévole bien évidemment, mais là c'était vraiment trop trop trop demander, même si on l'a fait. Et puis partir déjà, on se disait, on va réduire le temps possible et tout ça, je pense que j'aurais réduit le temps et l'histoire on la raconte pour la questionner après, pour moi c'est là que ça commence aussi. Parce que là on aura tout raconté, tout le monde pourra relire, et après ? on en fait quoi ? Du coup, prévoir ça du début, ça serait chouette aussi. Mais je pense que là, pour la partie française, on est beaucoup là-dedans, c'est une question d'âge pour ma part, mais de plus en plus, on a envie d'interroger des pratiques, de les échanger, mais aussi de développer des choses à côté, de systématiser, on est tous dans une démarche de... ben la recherche-action, ça fait partie de l'éducation populaire, ça fait partie de l'autoformation, quoi qu'on en parle en espagnol, en français, en portugais ou en italien, on a tous

la même mouvance, on est des sujets qu'on propose des choses, on les teste, on les discute, on les réadapte, on les ré-interpelle, on est tous dans la même mouvance. Donc du coup, j'aurais organisé une équipe pour systématiser, pas que récolter, parce que là on n'a fait que de la récolte, du coup on a tout tout mis, on aurait pu faire ça en partant d'une question plutôt. Mais fallait le savoir avant, tout ça. Ca commence... tu vas poser tous tes matériaux en juin, beh voilà, nous on les a posés, maintenant il faudrait les reprendre...

Benjamin

maintenant il reste un an de dheps, on s'y remet, il reste un an pour produire la recherche-action.

Maria Teresa

Du coup je me dis, je repartirais bien dans l'aventure, mais du coup en cherchant l'argent, mais en le faisant des deux côtés de l'océan, parce que ça c'était trop riche, trop bien, de se dépayser, de se dé-relativiser, de voir à la fin qu'on a le même combat, qu'on a une richesse d'outils, de méthodes, que c'est juste énorme, c'est beau aussi. Voilà voilà. On a fini ?

Benjamin

ouais. Merci beaucoup ! en plus tu m'as donné des petits éclaircissements sur les voies à prendre avec mes questions, en plus de toute la matière qu'il faut que j'exploite, que je prenne du recul, que je retranscrive, tu m'as donné des trucs...

Maria Teresa

mais du coup tu vois ça ça fait partie de la fermeture de Casa grande... on en parle même donc c'est vraiment, j'attends que Arnaud me dise voilà, le carton est arrivé, je veux faire la fête moi. d'ailleurs il faut qu'on se fasse une bouffe...

Benjamin

Ben j'en suis, je suis de tous les événements qui se passent sur la Casa grande maintenant, y'a pas de souci

Maria Teresa

ouais, je pense (arrêt de l'enregistrement)

Trace #8 : Anna ; 17/04/14

Benjamin Roux

j'essaie de pas faire de cascades (en installant le micro)... donc le guide d'entretien s'articule autour de six questions, je t'explique comment je les déroule. Il y a une grande question avec des sous-questions à chaque fois, je te dis le tout et après tu prends le temps de répondre à ça comme tu veux, dans le sens que tu veux, et moi je te laisse faire et je te relance s'il y a besoin. Donc la première question, premier grand thème c'est : pourquoi raconter cette histoire. Et les sous-questions : pourquoi faites-vous ça ? à partir de quelles envies ? notamment ça peut être lié à la notion toujours un peu de parcours de vie, de parcours d'individus comme de votre collectif, ça s'inscrit dans une temporalité à ce niveau-là, et une question qui sera un peu récurrente à chaque thématique c'est quelles limites (au pluriel) ou pas à ce que vous avez produit ? quelles limites vous pouvez voir alors que vous êtes encore dedans.

Anna Hubert

OK ! Alors... pourquoi raconter cette histoire... parce que la compagnie Ocus existe depuis dix ans et s'est toujours articulée autour de projets collectifs, avec le fait qu'il n'y avait pas un décideur, un chef, mais que tout le monde était partie prenante de tout, et que du coup on s'est frottés les uns aux autres par rapport à ça. Ça s'est toujours fait presque sans aucune théorisation, on était dans le faire tout le temps, dans l'action. On a fait beaucoup de choses, de petits spectacles, de petites formes, de trucs qui ne se sont joués qu'une seule fois... on a développé tout plein de projets, et là il y avait l'envie un peu commune de passer une marche dans la création, d'aller plus loin, de faire un spectacle qu'on prendrait plus de temps à créer, qui serait plus visible, qui pourrait secrètement nous permettre d'atteindre des sphères de diffusion dont on rêve sans... sans se l'avouer, de tourner plus, d'avoir une reconnaissance aussi de nos pairs-théâtres-mon-cul. Et du coup, il y avait d'une part cette envie-là, et économiquement aussi de faire un truc viable, qui pourrait se vendre et tout ça, et d'un autre côté le besoin je crois de s'arrêter un peu sur le collectif, sur qu'est-ce que c'est. Et notre histoire est vraiment partie de cette phrase, cette fameuse phrase qui s'écrit sur la porte à la fin du spectacle : "d'où l'impossibilité de vivre ensemble mais d'essayer quand même". Cette phrase, elle est née d'une engueulade collective autour de la place des enfants dans le groupe, comment chacun... quel pouvoir, quelle légitimité on a sur un enfant ? C'était un peu le prétexte, mais il y avait vraiment une impossibilité à ce moment-là, c'était pas possible de se mettre d'accord sur des choses. Cette phrase est sortie, c'est moi qui... ça m'est venu comme ça, et je l'ai marquée sur la cheminée au gros crayon qui ne s'efface pas. Du coup on l'avait sous les yeux tout le temps, cette phrase. Après ça allait mieux, on a reparlé, on a trouvé des solutions. Les gens avec qui c'était vraiment impossible se sont barrés, on les a invités à partir, ça s'est pas très bien passé tout le temps, mais le groupe a retrouvé une énergie, une sérénité avec tout le temps cette phrase sous les yeux. D'où l'impossibilité de vivre ensemble mais d'essayer quand même. Donc c'est parti de là et après dans la création, on a eu envie de partir de nous, c'est un truc qu'on fait tout le temps, c'est un peu l'école du clown, de la rue, c'est d'exploiter ses capacités... Et dans la création des personnages, assez naturellement, on est allés sur des choses assez proches de chacun. Et nous, avec Yann-Sylvère, on s'est positionnés en meneurs de projets, c'est un truc qu'on avait défini dans notre fonctionnement, qu'il y avait à chaque fois des projets collectifs, avec des écritures collectives, mais qu'il y en a un qui emmène les autres. Du coup qui est aussi responsable de l'organisation du projet, de comment on répète, quelle fréquence, à quelle heure on se retrouve, tout ça, un point de vue très organisationnel, et aussi qui est garante du propos général, qui va trancher sur les dernières décisions, quand on n'arrive pas à se mettre d'accord, cette personne qui est référente, et du coup nous on avait décidé de le faire à deux. J'avais sollicité Yann-Sylvère parce que je pense j'avais pas les couilles de le faire toute seule, et ça m'a rassurée qu'on soit deux. Et on a un binôme qui

fonctionne depuis longtemps, et du coup on est partis à deux dans cette aventure. Et... je sais plus ce que je voulais dire. Et on a proposé à chacun de rester vraiment sur sa ligne de personnage. Et après, ç'a été l'alchimie de ce groupe-là et des énergies de chacun, et ce qu'on avait pressenti au tout début, des choses qui sont dans le spectacle aujourd'hui sont exactement là, exactement comme je les avais imaginées au départ. Et du coup il y a eu une sorte d'évidence dans cette création, de ligne qui se déroule avec l'enveloppe du bistro qu'on a choisi, qu nous ressemble aussi, qui fait partie

Anna Hubert

d'un quotidien, la convivialité, le partage avec les gens, qu'on a envie que ce soit un truc où les gens soient aussi installés dedans, qu'ils prennent plaisir à être là, qu'ils se sentent accueillis et tout ça. Et voilà.

Benjamin Roux

Même si on y reviendra sous d'autres formes, déjà sur une première limite, est-ce que tu vois des limites, dans ce que vous avez produit ? Quelles limites, mais qui sont les vôtres, y'a pas de critère extérieur...

Anna Hubert

Eh ben... euh... je crois qu'on est vraiment assez fiers de ce qui s'est passé, de ce qu'on a produit. En tout cas dans la forme, telle qu'on la joue là, qui est toute neuve, qui se teste avec le public, moi je vois pas de limite, de gros point noir qui viendrait me dire "attention warning", là on surfe sur quelque chose d'assez positif quoi. Après il y a les limites... c'est un peu chiant de parler de ça, les limites financières : ce projet, il est impossible à vendre, qu'on y arrive mais parce qu'il y a énormément de travail derrière et là c'est Lulu qui fait ce travail-là, et elle manifeste l'envie ou le besoin de partir pour des raisons personnelles... Elle ne nous lâche pas, mais elle a d'autres choses à faire. Et s'il n'y a plus ce travail acharné derrière de diffusion, de production, tout ça, ça c'est une limite claire, le Bistrodocus tout seul dans la nature, on lui donne pas un mois, il ne peut pas se diffuser tout seul. Après il y a peut-être un peu des limites physiques, ce que je te disais tout à l'heure, que c'était très lourd au niveau du montage. Là on a deux mois qui s'enchaînent de tournée, et il y a des espèces de petites peurs qui commencent à arriver : est-ce qu'on va tenir le coup, physiquement ? Est-ce que nos corps vont suivre ? Est-ce qu'on ne va pas s'épuiser et être dégoûtés de ce truc ? Après, il y a une exaltation qui fait que dans le planning de montage, on est quatre monteurs au départ, et puis on est rejoints par l'équipe cuisine le mercredi, et le jeudi par toute la troupe, et en fait, ça, ça fait que quand tout le monde arrive, il y a un truc où... ben oui, le décor on l'a monté, peut-être on en a un peu chié mais maintenant il est là, et tout le monde s'installe dedans, et du coup c'est... c'est le petit truc, moi j'ai envie de rester vigilante à ça et puis on verra. Et si on ne peut plus le faire on arrêtera. En tout cas c'est, allez, c'est hyper ambitieux comme projet, quand on monte le décor avec des gens, des bénévoles ou des services techniques, ils ont un mouvement de recul : woaaaaoohhh... il y a encore tout ça. Ils voient le semi-remorque... et nous, on ne s'est pas mis de limites dans la scénographie, dans tout ça, et je me demande si peut-être un jour, le fait de s'être mis zéro limite par rapport à l'ampleur du projet ça pourrait peut-être nous retomber sur la gueule, mais ça on en reparlera dans la suite. Et si, il y a une autre limite qu'on commence déjà à voir, c'est la disponibilité de chacun et l'emploi du temps, ce qu'on appelle chez nous la guerre des agendas, je pense que c'est ça dans tous les collectifs... Un projet qui réunit 17 personnes, qui sont pour la plupart intermittents, qui travaillent pour la plupart dans plusieurs structures, plusieurs projets, ça fait que c'est hyper chaud pour les disponibilités. Et ça, ça va aussi avec le rôle de Lulu, c'est elle qui gère ça, les plannings, tout ça, et ça peut être une limite de fait, on peut être amené à refuser des dates parce qu'il y en a un qui ne peut pas sur 17. Ça fait chier, ça peut créer des tensions dans le groupe... Et sur l'investissement de chacun, on est tous payés pareil, c'est vraiment une volonté, et du coup l'investissement de chacun, il est clairement... Il y en a qui arrivent, qui jouent,

qui repartent, l'équipe de montage on est payés pour le montage, mais après... dans l'investissement de chacun, pour l'instant ça s'équilibre bien. Et en fait il n'y a pas de surprise : on sait qui est investi comment et on sait pourquoi, par rapport à l'histoire dans le collectif et tout. Je pense à Germain par exemple, qui est vachement moins dispo, et qui nous l'annonce comme ça un peu au dernier moment, qui a pas du tout la conscience collective, qu'est-ce que ça veut dire pour un groupe de bloquer cet après-midi là, de faire venir quelqu'un de Bruxelles, quelqu'un de Toulouse pour répéter là, et au dernier moment qui nous dit "ben finalement moi je répèterais bien jeudi", et arrggghhh... ça a des conséquences de fou.

Benjamin Roux

On va y revenir sûrement un petit peu... Après l'idée c'est qu'au fur et à mesure que tu réponds aux questions qui suivent, on botte en touche quand on y vient. ET j'ai oublié de te le dire aussi comme consigne de départ mais tu le fais bien jusque-là, c'est te dire de faire en sorte de me raconter ça comme si je connaissais pas du tout, comme si j'avais pas vu le spectacle. Pour l'instant voilà... Donc la deuxième question, c'est "pour qui raconter cette histoire ?", et les sous-questions : pourquoi ce choix de forme ? pourquoi ce choix de diffusion ? est-ce qu'il y a d'autres choses en dehors de la diffusion et de la forme principale ? Est-ce que vous avez pensé déjà à d'autres choses, j'aurai un exemple mais sans trop t'influencer... demain, atelier avec les enfants parce que vous êtes sur place ou autre ? Des trucs qui dépassent le cadre de Bistrodocus et de son format chapiteau on va dire. Et après toujours la question récurrente, quelles limites ou non à cette forme, et à ce mode de diffusion. Voilà.

Anna Hubert

Alors pour qui... ben c'est pour les gens, et ça c'est un truc très important pour nous, c'est que dès le début ou dans les premières notes qu'on avait prises, les gens ont vachement de place. Dromezko, c'est un peu nos mentors, tu vois cette compagnie ?

Benjamin Roux

je connais de nom

Anna Hubert

qui ont ce truc de convivialité, et dans leur bouquin... d'ailleurs qui serait super à lire...

Benjamin Roux

ça s'appelle comment ?

Anna Hubert

Dromezko parcours de vie je crois, qui relate toute l'aventure du collectif, et eux ont développé ça comme un concept, de pas appeler les spectateurs des spectateurs, mais de les appeler des gens. Et ça change toute la manière dont on les considère. Et nous on avait vraiment envie d'être dans l'accueil et dans la générosité, le but c'était vraiment que les gens qui viennent passent un bon moment, qu'ils se sentent chez eux, et accueillis, et bien. Du coup on a eu envie de mettre le paquet sur la scéno, que ce soit beau, agréable, sur le choix de la disposition des gens, d'être attablés, par petits groupes, de se mélanger avec des gens qu'on connaît pas, ça nous disait bien. Ouais... au départ, on voulait vraiment que ce soit tout public, qu'il n'y ait pas de truc où on est obligé de marquer sur l'affiche "à partir de huit ans" ou quoi, et puis en fait, ça fait partie des surprises de la création, tu te rends compte que le propos, la forme, ben quand tu as quatre ans tu ne peux pas suivre. Mais il y avait vraiment cette volonté, que ce soit accessible à tout le monde, il y avait aussi le truc avec la langue des signes, on a fait gaffe aux fauteuils roulants dans la scéno, c'est pas très compliqué mais il fallait y penser. Que ce soit... ouais, visuel, qu'il y ait de la musique, qu'il y ait

beaucoup de formes d'expression pour que chacun puisse prendre... en fait on avait envie que les gens aiment notre spectacle ! Qu'ils se roulent dedans et qu'ils ne se posent pas de questions... On avait envie de faire quelque chose d'assez... je sais pas comment on pourrait dire, pas linéaire mais avec quelque chose qui se déroule, des ficelles assez claires, des personnages qui ont des courbes... on a fait tout un travail de courbes de spectacle, de personnage, qu'est-ce qui arrive à chacun à quel moment... on s'était dit comme consigne de départ, sans tout expliquer, mais que tout soit compréhensible et que jamais le spectateur puisse se dire "ah je comprends pas, peut-être je suis bête, peut-être j'ai pas assez de connaissances pour comprendre...". Du coup ça fait quelque chose de populaire, et puis le rire aussi, c'est un truc qui fait partie de notre identité artistique et qui pour nous est un peu le vecteur d'être sûrs que les gens soient bien, parce que ça fait du bien de rire. L'émotion aussi. Voilà. Donc vraiment, ce spectacle, il est pour les gens. Et après, comme il y a toujours un peu deux... ça c'est moins ma partie, je reconnais qu'elle est là, elle m'énerve un peu mais en même temps je reconnais qu'elle fait partie du collectif, c'est, moi je vois bien que le spectacle on l'a créé pour les gens avant tout, mais aussi pour accéder aux réseaux, se faire reconnaître avoir du crédit par rapport à... et du coup il y a une grande part du projet qui est tournée vers "aller séduire le programmeur, aller...", et c'est bien fait. Je trouve. Moi je m'en occupe pas du tout parce que ça... (éternuement), parce que j'aime pas en fait cette posture, mais comme on est un collectif et que chacun a des places, il y en a qui le font très bien, Lulu, Yann-Sylvère, Claire, ils sont dans une approche où voilà, ils captent quelles sont les... où il faut se placer, comment il faut en parler, et du coup j'ai l'impression que ça marche un peu. Et je dis que ça m'énerve, mais je suis quand même super contente de jouer et d'y aller, du coup il y a toute une stratégie qui est mise en place autour du spectacle pour en parler, pour le vendre, tout ça.

Anna Hubert

Et j'ai l'impression que ça interpelle, dans les réseaux. Toutes les premières séries de rendez-vous qu'ils ont faits, les gens étaient super sceptiques, ils n'y croyaient pas à ce projet, et maintenant que c'est fait, qu'ils viennent voir, qu'ils disent "putain, vous l'avez fait", il y a un truc chouette qui se passe, comme si on avait quelque chose à prouver et ben oui, on l'a fait. Et les limites, pour qui ?

Benjamin Roux

pour la forme et pour la diffusion plutôt ? Plutôt technique, ou ... ?

Anna Hubert

ben ce que je te dis tout à l'heure, c'est un projet à nombreux et c'est cher. On peut passer outre si on s'organise bien.

Benjamin Roux

OK. Si, il y avait la question de... est-ce qu'il y a d'autre chose, de cette forme principale ?

Anna Hubert

Oui, ah oui : on avait un projet avec la compagnie Ocus qui s'appelle le Chapiteau volant, donc qui est... ça fait un peu longtemps qu'on le fait, genre six-sept ans, et ça partait du principe qu'on n'avait pas envie de venir-jouer-repartir mais qu'on avait envie d'être dans l'échange avec le public, et du coup c'est des projets qu'on propose d'implantation de chapiteau sur une semaine ou plus, qui s'adaptent vraiment au territoire sur lequel on le fait, où on peut proposer plusieurs spectacles, des ateliers, monter des spectacles avec les gens, vraiment s'adapter à ce qui se passe, ouvrir le chapiteau pour qu'il y ait des groupes locaux qui viennent jouer, tout ça.

Benjamin Roux

et ça c'est accroché à Bistrodocus ?

Anna Hubert

Eh ben ça l'était pas, puisque Bistrodocus n'existait pas. Bistrodocus est né, on s'est dit "comment on peut le raccrocher à Bistrodocus", et on a vu qu'il y avait 4000 possibilités, il y avait déjà, par exemple, on a bossé avec une MJC qui nous a fait venir à Pacé, et ce que le directeur nous a dit "bon le spectacle, c'est très bien tout ça, mais moi le fait qu'il y ait besoin de bénévoles pour le montage, pour la cuisine, le fait que ce soit un projet qui mette une semaine à se monter, ça fait que moi je peux mobiliser plein de gens sur la MJC", et lui voyait ça comme intérêt principal. Et après, avec le chapiteau volant, on s'est dit que si on joue Bistrodocus, il y a par exemple Guz 2 qui peut faire un concert indépendamment, du coup on peut occuper une semaine et être présents sur plein d'actions... Il y a le truc autour de la langue des signes qui peut être vraiment chouette, de faire des initiations ou des découvertes, il y a Germain qui est escrimeur qui peut faire de l'initiation. On peut faire dans le chapiteau volant un truc qu'on faisait déjà, qui s'appelle Visite des coulisses, on en a une cet après-midi, des gamins qui viennent, on les accueille et l'idée c'est qu'ils aient préparé avec leurs instits un peu, on va visiter une troupe de théâtre itinérant, qu'est-ce que c'est, tout ça, c'est une sensibilisation à ce mode de vie-là, au spectacle et aux différents métiers qui découlent du spectacle. Et du coup, à travers des exemples concrets, sur la lumière PEC va faire une démo de manip, un gamin va monter à la console pour voir, qu'est-ce que c'est que la mise en scène, qu'est-ce que c'est que jouer, être marionnettiste, constructeur de décors... et avec le décor du Bistrodocus, c'est mortel, il y a plein de choses à faire. Et autour de la cuisine aussi c'est chouette, il y a besoin de gens pour éplucher, on l'a jamais fait encore, mais on en a un en juin qui vient de tomber au Grand Fougeretz, où du coup on va poser le chapiteau deux semaines, et inventer tous les moyens... on essaie de donner des rendez-vous, genre tous les soirs apéro à 18h, ça crée un rendez-vous quotidien, il se passe des choses au fur et à mesure, et sur le fil du temps où on est là, on déroule un truc avec les gens. Ça peut prendre vraiment plein de formes, c'est un peu dur d'en parler, il faudrait des exemples concrets mais on ne l'a encore jamais fait avec le chapiteau volant. Ça c'est super exaltant, moi c'est vraiment ce que je préfère, l'itinérance prend vraiment du sens, tu n'es pas vraiment la troupe qui vient, les comédiens qui jouent leur spectacle et qu'on voit passer, tu deviens un...

Benjamin Roux

de fait aussi avec la lourdeur, en tout cas l'importance de l'installation, ça crée de l'inertie (... pas bien audible pour ce mot) sur les territoires par rapport à effectivement, tu te produis dans une salle, tu as rangé ton décor de scène, tu t'en vas.

Anna Hubert

Ouais, là de fait on reste une semaine dans le bourg. Même si on n'a pas beaucoup le temps d'aller dans le village, le soir on est tellement morts, on peut même pas aller boire un coup au bistro... mais ça va venir !

Benjamin Roux

OK. On enchaîne sur la suivante : la grosse question, c'est où avez-vous trouvé le temps de faire ça ? Et les sous-questions : combien de temps cela vous a pris ou cela vous prend ? Donc là c'est... grosso modo me dire, c'était trois ans, ça fait cinq ans, tu vois, les grandes dates. Il y a une sous-question qui est : pourquoi le raconter maintenant, et pas il y a cinq ans ou dans cinq ans ? Et me redire un peu peut-être la temporalité globale de la trace, même si on l'a déjà un peu fait sur la trace, dès les prémisses de la réflexion, le temps que ça vous a demandé de réfléchir ça à plusieurs, de savoir qui est dedans, de réaliser, voilà, les différentes temporalités qui te viennent à l'esprit, et après les différentes limites ou non qui te viennent à l'esprit sur ces questions de temporalité.

Anna Hubert

Ben, où est-ce qu'on a trouvé le temps de faire ça ? Le temps, on se l'est donné, c'est devenu une priorité de la compagnie et on a bloqué, à partir du moment où le projet s'est vraiment lancé, une semaine de répète par mois, ce qui était énorme, pas payé parce qu'il n'y avait pas les sous, on a réussi un petit peu à un moment à faire de coprod ou quoi, mais c'est vraiment une nécessité collective de prendre du temps et on s'est dit "le temps, on le prend vraiment", c'est-à-dire qu'on a fait des semaines de répète à chercher pas directement pour le spectacle, mais chercher autour des personnages, chercher autour de la thématique du groupe, du travail de chœur, qu'est-ce que ça fait d'être ensemble, tout ça. Et du coup, je pense que des sessions d'une semaine de recherche, on en a eu huit, avec presque à chaque fois une sortie publique, où on confrontait nos recherches de la semaine avec des habitants, et du coup ça c'était chouette par rapport au projet à St Germain, sur le territoire, où les gens ont vraiment vu le spectacle se construire au fur et à mesure. Voilà... Après, nous on dit, quand on nous demande combien de temps on a mis, on dit trois ans, entre... je me rappelle hyper bien du déclencheur, j'étais en stage de marionnettes à Toulouse, j'avais pris du large par rapport à la compagnie, j'avais vraiment besoin de faire un truc à moi toute seule de mon côté, et c'est avec la lecture de ce bouquin de Dromezko qui a fait le déclic, et ça c'était il y a trois ans et demi aujourd'hui. Et donc voilà, germe du projet dans ma tête, partage avec Yann-Sylvère, après c'est allé très vite. On a écrit direct une première trame, où en fait quand on la relit aujourd'hui, c'est un espèce de brouillon maladroit, mais tout y est, tout ce qu'il y a aujourd'hui y est. Après, choix de l'équipe, ça s'est fait... c'était le noyau dur de la compagnie, avec les deux personnes avec qui c'était impossible, il y a eu deux gros clashes, et en fait ces gros clashes ont construit le projet. Le projet est né, le propos de l'impossibilité, c'est grâce à ces deux personnes qu'il est là, et moi c'est ce que je préfère dans ce projet : si tout marche bien, il n'y a pas de propos. Et... je sais pas, sur la temporalité... le décor ça a mis un an à se construire, entre le glanage d'objets à Emmaüs, la soudure, la recherche de mobilier, tout ça, un an à fond, vraiment c'était super exaltant toute cette période. Ca se construisait petit à petit...

Benjamin Roux

avec l'appel par mail, aussi, aux gens...

Anna Hubert

ouais, ça, la rencontre avec Emmaüs aussi c'était super, c'est Mélanie qui s'est occupée de ça, du coup on a nos entrées à Emmaüs, où ils nous mettaient de côté toutes les fourchettes, c'est des chouettes petits liens qui se font. Les braderies aussi, où tout d'un coup ça devenait légitime qu'on se lâche à acheter plein de conneries sur les braderies...

Benjamin Roux

C'est ça en fait, vous avez fait le spectacle pour ça !

Anna Hubert

ben ouais !

Benjamin Roux

pour avoir une légitimité à acheter plein de trucs sur les braderies !

Anna Hubert

Et les limites à cette temporalité de se donner le temps de créer, c'est une inégalité de la disponibilité de chacun, et du coup des gens qui sont vraiment partie prenante de la création, et d'autres qui sont plus exécutants, qui jouent le rôle qu'on leur dit de jouer, qui sont moins dans une recherche de personnages. C'est une limite qui ne pose pas de problème à partir du moment où elle est claire, qui a pu en poser à des moments.

Benjamin Roux
pour Bistrodocus ?

Anna Hubert

ouais, pour Bistrodocus. Des moments de fatigue générale, où pourquoi est-ce que lui il a le droit d'arriver pour la partie plaisir et repartir alors que nous, il faut qu'on range le chapiteau, qu'on finisse de taper le texte, ça ça a fait l'objet de bonnes discussions et c'était assez chouette. Ca s'est plus ou moins réglé. (je sais pas où a lieu l'entretien mais on entend depuis la 10e minute des mômes/ados qui braillent derrière, c'est assez chiant). Je pense vraiment "où avez-vous trouvé le temps de faire ça ?", j'ai envie de répondre que le temps on l'a volé, on se l'est donné, on l'a pris de force, mais en tout cas, c'est devenu une priorité collective.

Benjamin Roux

Question suivante... comment avez-vous réussi à faire ça ? C'est un petit rappel, plus on arrive sur la fin, plus tu as répondu... Combien de personnes, quelle démarche/déroulé, tu l'as dit aussi, avec des référents, des gens qui ont plus des rôles à jouer, bon, je te lis tout. Quelque chose dont on n'a pas parlé pour l'instant : comment choisir ce dont on veut parler ? Et donc comment choisir ce dont on ne veut pas parler, de fait ? Et comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose, de ce que vous avez vécu. Et là ce qui m'intéresse aussi, je me décale un peu, je connais peu votre univers, à part en spectateur, univers du spectacle, du cercle, tout ça. Comment le média, l'intermédiaire qui est ce que vous avez choisi, le spectacle, pour parler de ça, comment il permet justement à des endroits de dissimuler, d'enjoliver, tu vois, par rapport à une simple trace écrite ou à une vidéo par exemple ? qu'est-ce qui pour toi fait la différence à ce niveau-là ? Et pareil, quelles limites ou non à votre manière de faire, qu'on a déjà un peu évoqué je crois.

Anna Hubert

Euh...

Benjamin Roux

Tu veux que je te relise ?

Anna Hubert

ouais je veux bien.

Benjamin Roux

La grosse question, c'est comment vous avez réussi à faire ça. Les grosses questions sont provoc exprès, souvent je me trouvais assez impressionné par les traces produites, donc c'était ma manière de construire l'entretien. Et après, combien de personnes, quelle démarche/déroulé ? et après deux autres questions : comment choisir ce dont on veut parler, ce dont on ne veut pas parler, et comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose, notamment comment on se sert de cet outil, de ce média spectacle ?

Anna Hubert

Du coup dans la création, on s'est dit il faut qu'on fabrique de la matière, faut qu'on ait plein de choses, et du coup, là c'était toute la phase de création, de recherche, les semaines qu'on se donnait pour chercher, où nous on arrivait avec des grandes thématiques, des propositions d'impro, on travaille beaucoup en impro pour construire les scènes, les personnages et tout ça, et du coup on a produit, mais je pense qu'on a 120 heures de spectacle avec toutes les impros qu'on a faites, et des choses super, c'est ça aussi qui était vachement bien, dans cette création, toute la recherche, il y

avait vraiment de la qualité, parce que chacun avait envie de mettre le meilleur de lui-même dans ce truc-là, on était contents de se retrouver sur ces semaines-là, de travailler ensemble, et du coup il y avait vraiment un... c'était super riche, tout ce qui était produit était vachement riche. Et nous, ç'a été, c'est ça que je te disais sur notre rôle à Yann-Sylvère et moi : c'était pas tant.. c'était l'organisation et le tri, et du coup, dans toute cette matière, il a fallu piocher, trier, choisir, et ça c'était vachement dur. Pour moi, c'était super douloureux, et ça nous mettait en plus dans une position presque de censeurs, entre guillemets, de dire "tu vois, ton impro elle était vachement bien, mais en fait on va pas pouvoir la garder, parce que dans la trame du spectacle, tout ça...". Et il y a eu des réactions de groupe aussi, par rapport à des choix qu'on a faits, on appelle ça le "j'aurais pas fait comme ça", c'est... mais où chacun était vachement bienveillant et jouait le jeu de "bon ben OK, c'est vous les meneurs alors d'accord, on se plie à cette décision", mais ce moment-là, c'était mon moment que j'aimais le moins, quand il fallait trier et faire des croix sur des choses. Du coup on a énormément de matière, on pourra réutiliser, je sais pas, en tout cas on a fait aussi des étapes de création qui étaient un peu des deals avec des coproducteurs, où on a monté carrément des soirées-spectacles qui n'étaient pas le spectacle fini mais le travail en cours. Et on avait monté une première soirée Cabaret où les ébauches de personnages étaient là, il y avait déjà cette idée de repas, au Val d'Ille, pour les dix ans du festival du Val d'Ille, et on avait monté aussi une balade-spectacle, avec des duos, et c'est déjà des spectacles à part entière. On avait mis des personnages par deux, et c'est quoi la rencontre de ces deux personnages ? Et ça c'est des choses qui existent dans nos têtes, qui sont vraiment présentes pour l'histoire des personnages, c'est de la matière qu'on a éprouvée, qu'on a fait en spectacle, qui a eu son heure de gloire entre guillemets auprès du public, et qu'on a décidé de pas garder pour aller plus loin. Et ce que je te disais après, du fait du cadre qu'on est posé, du bistro, des tenanciers de bistro, de la tribu, de cette phrase un peu toujours maîtresse, il y a quand même vachement de choses qui étaient évidentes. Volontairement, on s'est posé un cadre très très clair pour éviter de s'éparpiller dans plein de choses. Un lieu concret, plein de fois on l'utilise, le mot "concret". Il y a beaucoup de... dans la démarche de création, elle cherche un peu à s'extraire du concret, souvent, et nous on a cherché à ramener...

Benjamin Roux

je te coupe mais t'aurais pas un mouchoir (dit Ben qui éternue et renifle depuis la moitié de l'entretien) ?

Anna Hubert

nan

Benjamin Roux

merde. Je vais renifler un grand coup alors.

Anna Hubert

mouche-toi dans l'herbe ?

Benjamin Roux

ssnnuurfffllll... nan, j'y arrive pas. Je vais me moucher dans l'herbe.

Anna Hubert

Tu veux qu'on leur demande s'ils ont un mouchoir ?

Benjamin Roux

ouuaaiis... (pas convaincu)... je vais voir. (on entend Anna qui demande un mouchoir à des gens à côté, qui n'en ont pas, ce sont les djeuns qui braillent derrière, il y en a une qui dit "sinon yzont des

feuilles", "c'est pas pratique pour se moucher les feuilles"...) Pardon, en plus je t'ai coupée. Bon, ça va le faire.

Anna Hubert

ouais ?

Benjamin Roux

tu sais où était ton fil ou... je t'ai coupée en plein milieu...

Anna Hubert

Hmmm, c'était sur le concret. Et du coup, ce qu'il y a de moins... A force d'avoir des choses très concrètes, on s'est dit "ben voilà, il faut pas non plus qu'on tombe dans le piège d'être un bistro-resto, c'est pas ça notre propos, on est là pour faire du spectacle, et une fois qu'on avait ce fil très concret, les rôles, les fonctions de chacun très bien définies, après on a cherché à rajouter de la subtilité, de l'émotion, tout ça. Et c'est un peu là qu'est arrivé le singe, qui lui justement sort complètement... qui est vraiment à côté, qui a une fonction plus... je sais pas comment dire. Je sais pas, je trouve pas le mot, qui justement cherche à prendre du recul sur ce qui se passe, à l'extérioriser, à amener la réflexion. C'est sur ce personnage-là, sur cette action-là qu'on a le plus de retours du public de "hheinnn ? c'est quoi ?", et du coup c'était le savant dosage, enfin subtil dosage entre se permettre quand même d'être plus dans la réflexion, dans l'onirique et le philosophique, entre guillemets, tout en restant concrets. Je sais pas si c'est très clair...

Benjamin Roux

si si, carrément. J'ai envie de te dire des trucs, mais je te dirai après, sur à quoi m'a fait penser le singe... tu me feras penser ?

Anna Hubert

ouais

Benjamin Roux

j'enchaîne... sur la suivante, donc c'est l'avant-dernière : quelle légitimité à raconter cette histoire. Pourquoi cette ou ces personnes et pas d'autres ? Comment cela... je me les remets en tête parce que j'essaie de te les formuler pour que ça te concerne... comment cela a été accueilli, par les gens directement concernés et par d'autres extérieurs ? Le Bistrodocus dans son ensemble, pas seulement la forme, après je connais pas précisément qui ont été tous les gens à passer par Ocus, est-ce qu'il y en a qui sont passés par Ocus et qui ne sont pas dans Bistrodocus, donc comment par exemple ces gens-là ont vécu ce retour-là sur ce qu'ils ont connu ? Mais je trouve que cette question de légitimité vous concerne moins parce que vous êtes quand même une oeuvre assez collective, ou alors on pourrait... je construis en même temps, quelle légitimité dans le regard des autres, de toi et Yann-Sylvère par exemple, à proposer la trame d'un retour qui est censé être un retour collectif ?

Anna Hubert

La légitimité, j'ai l'impression qu'elle est de fait. Ça faisait sept, huit, neuf, dix ans qu'on était dans une aventure collective, dans la création avec ce travail d'impro, avec un qui se détache pour être leader du projet, tout ça. En fait Yann-Sylvère et moi on est les fondateurs de la compagnie, c'est vraiment ce duo-là qui a impulsé le truc, quand on était au lycée, avec quelque chose de très naïf, de non construit et non réfléchi, très instinctif... et du coup, pour tout le monde, il y avait une attente aussi, l'aventure collective d'avant c'était le spectacle "on try to fly", qui avait été mené par Laurence, qui joue Abela, et qui elle a rejoint la compagnie assez tardivement. En fait elle est arrivée avec le projet de résidence et avec ce projet "try to fly", c'est sa légitimité à elle et son

Benjamin Roux

Anna Hubert

Benjamin Roux

Anna Hubert

259

plus classique et plus forte. Et aussi parce que c'est un copain et que... et que le 2e sous-titre du spectacle c'est "d'où l'avantage d'être nombreux", en fait quand on a commencé les répêts, on trouvait qu'on n'était pas assez sur le plateau. (silence un peu long). Et vraiment ce truc de la place de chacun, dans le spectacle comme dans la vie de groupe, le collectif, pour nous, c'est le secret, les réunions un peu de crise qu'on fait... de crise, enfin les moments où on se réunit pour décider ce qu'on va faire, comment le projet va évoluer, la question de base c'est toujours celle-là, la place de chacun dans le groupe : qui fait quoi ? qui va où ? qui se sent comment ?

Benjamin Roux

Tu me dévoiles votre secret... mince, ça veut dire que je vais pouvoir faire plein de trucs aussi maintenant. C'est trop chouette, je suis content d'être arrivé sur cette question de légitimité parce qu'on arrive à ça, et j'ai senti, dans la manière de décrire les trucs, de voir les places de chacun qui se construisent au fur et à mesure de vos évolutions, quand tu as dit la phrase j'avais en tête l'image.

Anna Hubert

ouais ouais. C'est marrant parce que ça fait vraiment partie... y'avait plusieurs mots comme ça au début, convivialité, les gens, un truc chouette aussi "peindre un univers qui est le nôtre", un peu comme un manifeste, revendiquer aussi un mode de vie et un mode de relation entre les personnages, et ouais, ce truc de la place de chacun...

Benjamin Roux

Dernière question bonux : c'est faire un petit point sur le "et après". Les 4 questions, c'est : et après cette production, et après pour vous/toi ? Je sais pas, toi et après, ou est-ce que la question et après, peut-être qu'elle se pose autrement ? Et cette question, c'est dur à poser, je l'ai jamais posée à quelqu'un qui est dans l'actuel, qui est encore dans la trace, c'est "et si c'était à refaire" ? Je te la dis quand même et voilà.

Anna Hubert

hihi. Ben et après, c'est un peu coup de poker, on espère que ça va tourner, que ça va continuer à recevoir l'accueil du public et des pros, que ça va faire qu'ils vont l'acheter, qu'ils vont se mouiller, parce que c'est pas rien, en fait, de programmer ce spectacle, et du coup ouais, que aussi peut-être secrètement, il y a l'envie que ça bouleverse un peu les manières de faire de programmation où il faut être une grosse compagnie reconnue pour avoir accès à des festivals, et nous je crois qu'on avait un peu quelque chose à prouver. Dans le milieu, le petit milieu, on est les petits jeunes utopistes un peu rêveurs et tout ça...

Benjamin Roux

encore ? dix ans après ?

Anna Hubert

bah ça commence à se tasser, mais encore, en tout cas on est les petits jeunes. Et du coup, ouais, que les gens se mouillent, y aillent, arrêtent d'attendre qu'un tel programme pour programmer et tout ça. Et ouais, que ça tourne ! Le rêve avec ce truc-là c'est l'itinérance aussi, c'est aspirer à être sur la route, avec si possible le chapiteau volant qui vient s'imbriquer là-dedans, et aussi de jouer plusieurs fois de suite, de pas tout monter le bordel pour une seule date... Et ça, c'est... ça va dépendre du boulot de Lulu en fait, et de la personne qui reprendra ça après. Je pense qu'il y aura des modifs qui vont arriver à force de le jouer, de trouver des subtilités, de s'engager plus dans le propos, de comprendre ce qu'on joue, ce qu'on raconte, de trouver comment vraiment toucher les gens, de plus en plus... que ce ça devienne de plus en plus subtil, aussi. Et c'est ça qui est chouette, la différence avec une trace écrite, c'est que celle-ci est mouvante, c'est vivant, tout est modifiable... là on a déjà

fait des modifs sur le singe, peut-être il y en aura encore à faire, il y aura à améliorer des choses, dans cette recherche de décor vivant, de mécanisme, il y a déjà des nouvelles idées qui arrivent pour qu'il se passe des nouvelles choses, dans le rapport au public, d'arriver à sentir où est-ce que les gens se placent, où est-ce qu'on peut leur laisser un peu plus de place, où est-ce qu'au contraire il faut faire évoluer le menu.. il y a plein de perspectives d'évolution. Il va y avoir aussi des remplacements de comédiens, genre Germain il est indisponible à certaines dates, et du coup on va faire une reprise de rôle donc ça nécessite aussi de réinterroger ce rôle-là... voilà. C'est quoi les autres questions ?

Benjamin Roux

... si c'était à refaire ?

Anna Hubert

Si c'était à refaire... ben on referait pareil je pense.

Benjamin Roux

J'ai pensé à une question, qui je pense aurait été bien pour tous les autres aussi, mais c'est avec toi qu'elle arrive : c'est pour essayer de reprendre un truc que j'ai noté au départ. Qu'est-ce que ça a créé sur vous, sur votre collectif, qu'est-ce que ça a fait de faire le Bistrodocus ? Comme une sorte de serpent qui se mord la queue, tu vois. Vous, et donc maintenant qu'est-ce que ça vous renvoie ?

Anna Hubert

Ca nous a soudé encore plus.. Et ça nous dégage un sentiment de fierté. On est un peu tout.. on sait pas trop comment faire, mais il y a ce moment où on salue tous, on est tous sur scène, les gens applaudissent à fond, on sent qu'il s'est passé quelque chose, ça fait un truc de.. putain, on l'a fait ! un peu de... avoir le sentiment d'être invincibles, ou hyper forts... du coup c'est hyper exaltant, et c'est plein d'émotions, et dans le partage du coup il y a un truc vraiment hyper fort qui se vit entre nous. Et ça a aussi vachement confirmé la place de chacun, ça a aidé chacun à affirmer et légitimer sa place. Et du coup, par rapport à la suite, à ce que ça a provoqué, à ce que ça va changer et tout ça, ça nous a fait vachement grandir à tous les points de vue, artistiquement, logistiquement, même administrativement, il y a vraiment une marche qui a été montée à tous les niveaux, et du coup la suite, enfin moi en tout cas, ce que j'attends maintenant, c'est un peu le prochain projet et c'est de me faire emmener, enfin voilà, justement passer le relais de ce rôle de référent (mot glissé par Benjamin), y'a Claire qui est pressentie, mais c'est pas tout de suite ça.. mais c'est marrant, parce que ça nous permet aussi... ce projet, il nous force à nous projeter sur.. on s'est dit, on a tous signé avec notre sang qu'on s'engageait pour cinq ans, à le tourner au moins cinq ans, parce que trois ans de création, c'est hyper long, tout ça. Et voilà. Je dis y'a Claire qui est pressentie, y'a aussi d'autres gens, moi j'aimerais bien en fait que ce soit elle.

Benjamin Roux

Bon, si ça te va c'est le mot de la fin ! de l'enregistrement au moins. Une heure, pile !

Trace #9 : Christian ; 02/05/14

Benjamin Roux

Il y aura sûrement des questions qui seront à cotés de la plaque à la trace, mais voilà en tout cas on passera, on enchaîne. Je ne vais pas prendre beaucoup de notes, pas parce que je n'écoute pas mais parce que comme je retranscris intégralement dans tous les cas je vais tout ré-écouter, ré-écrire donc je vais tout avoir en tête. Et donc voilà j'ai construit mon guide d'entretien en six parties, chacune avec une sorte de grande question, et puis après des sous-questions. Donc la proposition c'est que je lise chacune des grandes parties avec leurs sous questions et qu'après je vous laisse dérouler comme vous voulez les réponses, et je vous relance si ça me semble pertinent de creuser quelque chose. Donc, la voilà, la première, là l'idée c'est qu'on parle bien de l'écrit sur le papier mâché, de votre implication là dedans, et l'idée c'est de faire comme si on n'avait pas du tout parlé, notamment ce qu'on a dit hier, il ne faut pas hésiter à le redire puisque moi ce qui m'intéresse c'est le cadre de l'entretien, c'est comme si je ne connaissais rien quoi, on va dire ça comme ça.

Christian

Même si c'est pas vrai.

Benjamin Roux

Voilà. Et donc la première partie c'est : pourquoi raconter cette histoire ? Et donc les sous questions, pourquoi avez-vous fait ça ? A partir de quelles envies ? Ou quelle envie au départ ? Voilà et sûrement du lien avec votre histoire au départ, votre parcours de vie et votre expérience, et une question qui est un peu récurrente à chacune des parties c'est quelles limites ou non a ce qui a été produit ? Voilà pour la première question.

Christian

D'accord, heu. Pourquoi j'ai fais ce truc ? Humm... Alors

Benjamin Roux

Qu'est ce qui vous a fait croire ?

Christian

Heu, ba comme on est dans le réseau REPAS avec la Navette, et puis plus surtout avant avec la Péniche, heu, comment dire, il y avait un petit peu, ça avait été demandé mais comme ça quoi, de la part d'Ardelaine, de la part d'Ambiance bois qui avait leurs livres sur leur structure qui étaient en train de faire celui sur le Vielodon tout ça, ça a été dit plusieurs fois vous devriez, comme on a souvent parlé de cette histoire avec eux, dans le réseau REPAS, on a, voilà ça nous a souvent été dit sous forme de demi-plaisanterie ou pas, enfin on ne sait jamais comment les gens s'expriment, heu le fait qu'on devrait écrire l'histoire de ce truc. Et donc moi au fond, c'est quand j'ai été à la retraite c'est une idée qui m'est venue de dire je vais le faire, puisqu'on me l' a demandé je vais le faire. Heu, une manière d'occuper ma retraite (rire) alors j'ai commencé par dire à, que c'était une fausse raison en quelque sorte, peut être tout simplement parce que je me dis qu'en fait c'était moi qui en avait envie voilà, c'est tout ... Mais, oui moi peut être que j'avais envie de faire le point là dessus quoi, d'avoir une trace écrite là dessus, mais c'est quand même aussi, aussi ça c'est un peu bizarre parce que c'est quand même une histoire qui est finie depuis 85 donc ça va faire bientôt 30 ans quoi (rire) ... Je sais pas peut-être parce que c'était un bon souvenir aussi tout simplement hein ... Alors aussi peut être parce que je suis toujours très très irrité, mais ça depuis longtemps ... Je sais pas depuis 20 ans ou ... que chaque fois que l'on parle d'autogestion bon soit on nous parle de l'Amérique latine, soit de, de la Catalogne des années 30, soit, enfin bref toujours très loin dans l'espace et dans le temps, soit dans

l'espace, soit dans le temps et que pour moi pour moi ça a toujours été ici et maintenant qui compte et le reste ça peut tout servir mais enfin c'est, pour moi c'est exotique quoi voilà... Et donc ... Mon soucis est beaucoup de dire que ça a toujours existé et que c'est à ça qu'il faut s'intéresser, au fait que c'est toujours présent l'autogestion, ou ce que... on lui donne le nom qu'on veut. Il se trouvait aussi que j'avais fait le re-travail, le gros re-travail de reconstruction du livre sur "Boimondau", tu vois ce que c'est "Boimondau" ? C'est...

Benjamin Roux

Oui.

Christian

Bon voilà. On avait eu un très très, un énorme manuscrit sur "Boimondau" aux éditions REPAS, c'est moi qui me suis chargé.... Et comme je ne connaissais pas "Boimondau" avant de me charger de ce travail, enfin je connaissais Barbut, enfin peut importe, heu... ça m'a fait ressortir à nouveau qu'il y a toujours eu des gens qui ont créés, là c'est carrément pendant les années de guerre hein, dans les années 40 donc voilà, ils créent une heu, en quelque sorte pour assurer la continuité, parce que dans le, il y a eu un bouquin dans les années 2000 fait par un historien, enfin « par des », dirigé par un historien sur l'autogestion dans les années 70, et il n'y avait rien, dans ce livre, il n'y avait rien sur ceux qui ont mis en pratique, il n'y avait que le PS et l'autogestion, la CFDT et l'autogestion, etc, donc voilà comme j'avais participé à un truc dans les années 70 de hum voilà de réel, voilà c'était pour montrer aussi qu'il y avait une continuité de cette idée, de on supporte pas le monde tel qu'il est enfin et on fait tout de suite, on fait tout de suite pour soi, on met en oeuvre. Voilà ça doit être à peut près pour tout ça que j'ai, que je me suis dit je vais écrire cette histoire du Papier mâché.

Benjamin Roux

Et même si c'est une question qui va revenir, qui va être un peu récurrente, déjà une première idée de, est-ce qu'il y a des limites à ce qui a été produit, est-ce quelles sont...

Christian

Il faut que je fasse un propre critique de mon texte (rire).

Benjamin Roux

Du texte, de tout ce qui est aussi, de la diffusion, du format... L'écriture, je sais pas pleins de trucs.

Christian

Ah oui, alors là c'est un autre truc.

Benjamin Roux

Parce qu'on va y revenir après, de toute façon sur la diffusion, le format, l'écriture, mais heu comme ça, ce qui vous vient, si ça vient pas...

Christian

Bah heu.... Alors il y a un truc sur comment ça c'est passé qui... qui est de toute façon un échec, mais bon je sais pas si... si c'était possible autrement, c'est que évidemment spontanément je me suis dit il faut faire ce truc ça va être d'aller demander aux gens qui, qui avaient participé, qu'est-ce que, de quoi ils se souvenaient, d'essayer de le monter comme ça, alors j'ai essayé de faire comme ça mais ce n'est pas du tout ce qui c'est passé, c'est à dire que pratiquement tout bêtement j'ai commencé par les gens avec qui j'étais encore en contact donc depuis bientôt 30 ans, il y en a encore un paquet avec qui j'étais encore, enfin une dizaine à peu près, que je vois encore régulièrement, et

donc voilà j'en ai parlé et j'ai commencé à leurs demander leur contribution etc, et c'est complètement tombé à plat... heu... et il y en a certains qui disaient "vas-y vas-y fait le au mieux" mais je n'ai obtenu aucun, comment dire aucun vrai souvenir, aucun, enfin voilà je n'ai pas pu procéder comme je pensais le faire au départ et du coup je n'ai pas été plus loin, parce que ça fait quand même une dizaine de personnes, ça fait beaucoup (rire) alors peut être on peut peut-être me reprocher que je ne suis pas allé chercher tout les gens avant de renoncer, mais enfin, mouais, après coup je pense que ça n'aurait pas été... ça aurait été pour rien parce que après coup, alors je peux, en fait il faudrait y revenir (rire) il faudrait je suppose en parler après, après coup j'ai revu tout le monde pratiquement parce que j'ai envoyé le texte, une fois que je l'ai eu écrit, j'ai envoyé le texte à tout le monde.

Benjamin Roux

Les cinquante personnes dont vous me parliez ?

Christian

Ouais à peu près ouais, on a fait, et du coup eux ils ont eu envie de faire une réunion, une espèce de retrouvaille, moi je n'étais... moi ça ne m'intéressait pas du tout mais bon j'ai été quand même ceci dit mais, et heu... Alors avant que la réunion ne se fasse il y a eu beaucoup d'échanges d'e-mails, moi j'ai beaucoup insisté pour que les gens complètent le texte, me disent, voilà j'ai eu absolument aucune, aucun complément, enfin deux trois compléments un peu intéressants un peu voilà mais, enfin sinon je n'ai eu aucun complément, donc je pense que si j'avais pris la peine de faire le tour de tout le monde de tout ça aurait été pareil donc c'est uniquement le résultat de mes souvenirs plus quand même un peu les souvenirs des personnes avec qui je suis, que tu viens de voir, Alain et Olivier, mais pas tellement d'ailleurs, et puis d'une autre personne que voilà j'ai dans mes contacts depuis trente ans plus même, et qui elle je sais pas pourquoi s'est prise au jeu et ça l'a beaucoup intéressé, elle l'a lu entièrement, critiqué, alimenté en souvenirs, etc. etc. Il n'y a qu'elle qui a vraiment, parce que mes deux copains là... Je ne veux pas être méchant mais voilà... Je ne sais pas pourquoi mais voilà c'est comme ça... ça a été très pénible à vivre pour moi en fait... Affectivement ça a été très pénible de voir cet... ce...

Benjamin Roux

Cette non participation, ce non engagement...

Christian

Ouais... En même temps... Mais ça m'a été très pénible essentiellement pour la dizaine de personne avec qui je suis toujours, qui étaient, enfin voilà, avec qui je suis toujours en relation, parce que après tous les autres, c'est pour ça que je ne voulais pas de cette réunion après coup, enfin je ne voulais pas, ça ne m'intéressait pas particulièrement cette réunion de tout le monde trente ans après parce que je pense quand même que si on est plus en contact ce n'est pas pour rien quoi... Voilà et ce avec qui je suis toujours en contact ce n'est pas pour rien non plus.... mais bon voilà, je sais pas si...

Benjamin Roux

Si si, de toute façon on va cheminer, on va continuer sur les questions suivantes. La question suivante c'est pour qui raconter ces histoires ? Avec pour sous-questions pourquoi ce choix de forme? donc le choix de la trace écrite, l'écriture. Pourquoi ce choix de diffusion, donc justement une des sous-questions qui est spécifique là pourquoi pas de bouquin édité actuel, par exemple aux éditions REPAS, voilà c'est une question qui m'est venue, et est-ce qu'il y a autre chose en dehors du mode de diffusion et de la forme principale? C'est à dire, est-ce qu'il y a eu d'autres choses en dehors du texte à l'heure actuelle qui est consultable en ligne et de cette écriture-là, est-ce qu'il y a eu, je sais pas en dehors, peut être la rencontre qui s'est faite et peut-être qu'elle n'est pas

directement liée au bouquin ou pas voilà... S'il y a d'autres choses comme ça autour. Et donc la dernière question c'est quelles limites ou non à ce choix de forme et à ce mode de diffusion ?

Christian

Alors... C'est... ça rejoint à nouveau "Boimondau"... Effectivement "Boimondau" on avait un monstre en main, heu... Et le choix des éditions REPAS ça a été de dire on en fait un livre normal de cent pages ou de cette ordre de grandeur, tout le reste pouvant être, grâce au progrès, aux nouvelles technologies, tout le reste pourra être sur Internet, accessible sur Internet, c'est effectivement ce qui s'est passé, il y a pleins pleins de documents, enfin de trucs sur "Boimondau" qui sont en ligne et donc qu'on peut aller consulter... Alors pour ce qui concerne le papier mâché, alors c'est un peu différent de toute façon il n'y a rien à consulter. Je le dis dès le début, il n'y a plus rien du papier mâché, il n'y a plus de lieu, il y a quelques photos qui sont reproduites, alors si on faisait un gros travail on pourrait retrouver un peu plus de photos parce qu'il y en eu beaucoup de photos de prises à l'occasion de fêtes diverses. Enfin il n'y a pas d'intérêts quoi. Et sinon il reste, parce que l'on a toujours été très sérieux de ce point de vue là, il reste les livres de paies, que la loi n'oblige pas à garder éternellement mais que nous nous avons gardé éternellement pour que si un salarié devait reconstituer sa carrière pour ouvrir ses droits à la retraite trente ans après, etc. etc. on avait toujours, donc on a le livre de paie et puis, au fil du temps on a tout jeté des archives, on en avait gardé un peu plus, voilà, et puis il reste trois ans de compte-rendus d'assemblées générales mais pas des trucs officiels hein des nôtres prises dans des cahiers, alors voyez et puis voilà c'est à peu près, donc quelques extraits sont mis dans le livre et ça suffit bien largement puisque de tout façon c'est des notes prises à la volé dans une assemblée dans une réunion trente ans après ça n'a plus aucun sens, ça nous permet tout juste de voir une atmosphère, des sujets abordés des choses comme ça mais heu voilà ça nous permet pas d'aller beaucoup plus loin donc il n'y a plus d'archives voilà et comment dire... personne n'a... personne n'a bien voulu apporter son témoignage donc voilà, il y a ce que j'ai écrit (rire). Il y a quelques échanges d'e-mails qu'éventuellement on pourrait, mais ça n'a pas de sens les échanges d'e-mails que j'ai eu après avec les gens mais qui portaient plus sur le fait et si on faisait une grande fête pour se revoir bon ça n'a aussi qu'un intérêt que très très limité quand même et il a quelques mail explicitent sur : « mais c'est ton livre et je ne vois pas ce que je pourrais y faire, parce que c'est un bon texte, je m'y reconnais pleinement mais peut être qu'ici ou là je pourrais dire quelque chose mais non voilà, donc... ». C'est... c'est un échec complet sur un travail de mémoire parce que aussi avant qu'après, parce que moi c'est ce que je m'étais dit aussi bon avec les dix personnes qui m'étaient très proches, je m'étais dit « bah, je vais faire un texte et puis comme ça, ça servira de base et puis après les gens pourront... parce que c'est vrai que là je leur demande de... sans rien dans le bac comme ça, bon alors le papier mâché voilà qu'est ce que tu pourras en dire bon voilà... » et en fait le vide c'est bloquant mais le plein c'est bloquant aussi (rire).

Christian

Donc voilà et du coup il y a ce texte là, alors c'est vrai qu'évidemment comme je disais puisque ça avait été un peu une demande de gens du réseau REPAS, j'en ai parlé avec les éditions REPAS... c'est sur la question « pourquoi c'est pas un livre papier ? ». Alors pourquoi... je vais tout mettre sur mon analyse à moi... comme ça... alors il se trouve que j'ai travaillé dans l'édition que j'ai été libraire, au papier mâché beaucoup, même si on tournait sur les postes et tout ça j'étais quand même identifié un peu comme le libraire et puis après le papier mâché j'ai été travailler dans l'édition et... et donc j'ai été directeur littéraire aux éditions Syros et je n'ai aucun fétichisme du livre... je trouve que l'on publie beaucoup trop... parce qu'après tout, tout existe c'est très bien. Mais justement je trouve que c'est une très belle invention Internet qui permet de stocker des données de les rendre accessible à tous sans déplacer des montagnes, parce que quand même faire un livre c'est déplacer des montagnes, non mais voilà c'est tout un... tout ça pour qu'à peine cent, deux cents personnes lisent le texte, ça n'a vraiment pas besoin de faire l'objet de tout un circuit complexe. Voilà et donc

je me suis appliqué ça aussi pour ce texte-là donc je pensais qu'à priori deux, trois cents peut être quatre cents... comme il y a du y avoir deux cent personnes impliqués d'assez près du papier mâché à l'époque tu doubles le chiffre ou tu triples... bon voilà peu importe et ça n'était pas quelque chose comment dire ce n'était pas critique de la raison pure dont éventuellement des million de gens peuvent avoir besoin, voilà c'était juste un petit témoignage.

Benjamin Roux

C'est ce que j'ai noté. Et en même temps ce petit témoignage c'est bien la raison d'être des éditions REPAS à ce niveau-là, je n'ai pas l'impression qu'il y ai de hiérarchie dans la place...

Christian

Oui mais...

Benjamin Roux

...dans la pertinence de chacun des écrits.

Christian

Oui mais eux ils sont éditeurs mais ils ne sont pas éditeurs de profession et même d'ailleurs moi j'ai eu, j'ai eu des discussions à la naissance des éditions REPAS parce que... Je vais dire des choses abominables que je ne devrais pas penser mais que je pense quand même c'est qu'être éditeur c'est un métier c'est faire un travail de sélection et effectivement un travail de sélection tel que je l'entend c'est à dire que non un livre qui est destiné à deux ou trois cent personnes aujourd'hui n'a pas lieu d'être ce n'est pas la peine. Voilà c'est beaucoup trop coûteux, alors qu'il y a d'autres moyens de communiquer ce contenu à ces personnes.

Benjamin Roux

Vous ne pensez pas que c'est, enfin qu'il y a quand même un coté, sous le couvert d'une accessibilité, d'une liberté Internet qui est quand même élitiste sur pleins de... justement sur la capacité d'accès à ces informations là ? Par exemple moi le papier mâché je n'ai fait que survoler les documents parce qu'il me faut une version papier dans les mains pour pouvoir lire, je n'arrive pas à lire par document internet... enfin par écran interposé.

Christian

Bien que tu sois jeune tu es archaïque. (rire)

Benjamin Roux

Alors je sais pas si c'est être archaïque en tout cas effectivement il y a un, moi je suis assez fétichiste du livre, ça c'est sur à ce niveau-là, même le plaisir de, de posséder un ouvrage parce qu'il est important pour moi etc, mais bien sûr j'aurais pu faire l'étape d'imprimer le document pour le lire entre les mains. Mais c'est une étape que je n'ai pas faite, par contre un ami qui l'a dans sa bibliothèque et qui me tend le bouquin, si le bouquin avait existé, aurait, en tout cas aurait été beaucoup plus motivant pour moi à ce niveau là et je me...

Christian

Par exemple. Et tu ne crois pas que cette démarche que tu décris elle est extraordinairement élitiste, cent fois plus que ce que je dis moi, c'est à dire il faut aimer le livre, avoir un ami qui aime le livre... et qui aurait acheté ce livre-là, il n'est pas très malin hein ton copain qui achètera ce livre là parce que, enfin il y a, dans une vie où tu es un grand lecteur tu vas lire admettons dix mille livres et tu es vraiment un très très grand lecteur hein, mais il y a beaucoup plus de dix mille titres à lire avant de lire celui là...

Benjamin Roux

C'est comme dire que trouver l'art beau ou l'art moche c'est très subjectif, ça c'est la hiérarchie des bouquins important à lire, elle est la vôtre comme elle est la mienne, mais non j'entends en tout cas, je suis d'accord sur le...

Christian

Après, après, ce n'est pas tellement sur la question de l'art c'est plutôt la question du centre d'intérêt effectivement, il n'y a pas plus de dix mille livres à lire si tu t'intéresses ne serait-ce qu'à un thème aussi général que l'autogestion, il n'y aura peut être pas dix mille titres...

Benjamin Roux

(rire) c'est ça... Par contre sur ce que vous avez dit avant sur ce que j'ai ressenti comme une frustration ou même un énervement contre plutôt des ouvrages sur l'autogestion très généraux ou soit très longtemps... Justement moi je pensais qu'à travers le papier mâché ce serait aussi leur donner une place importante pour que les gens qui s'intéressent par exemple à, je n'en sais rien au mot autogestion puisse trouver dans une bibliothèque le livre très théorique sur l'autogestion, le PS, le poing et la rose, d'un côté et puis le papier mâché à côté. Il y a de la caricature bien sûr mais il y a cette idée-là c'est qu'à un moment effectivement en terme de lisibilité sur des pratiques on va dire « autre », on va dire autogérées, horizontales, collectives, etc, qui expérimentent... moi par exemple ma frustration lors de mon premier travail c'est de ne pas avoir trouvé ces écrits-là écrit de la main de ceux qui ont vécu les choses et de tomber sur des Desroches sur des Sainsaulieu sur des machins qui...

Christian

Je peux rien te dire j'ai édité du Desroches alors... (rire)

Benjamin Roux

Il est très présent dans le DHEPS et dans tout ce qu'on fait, la recherche-action... mais ce n'est pas tant une critique contre eux que...

Christian

Enfin je ne sais pas... écoute, je ne sais pas comment expliquer enfin de toute façon il y a aussi des raisons aussi bêtement matériel c'est que il faut de l'argent pour et que éventuellement les éditions REPAS étaient d'accord pour le publier mais il fallait apporter de l'argent... Alors éventuellement j'aurais pu me décarcasser pour trouver en gros trois ou quatre mille euros... enfin non d'abord parce que ça m'aurait emmerder d'aller chercher du pognon voilà et puis parce que oui non voilà... là aussi c'est mon désaccord avec les éditions REPAS où tu édites un livre ou tu ne l'édites pas mais si tu édites un livre parce qu'il y a de l'argent derrière, alors je l'ai pratiqué ça en tant que directeur littéraire chez Syros mais les choses étaient claires c'était des grosses institutions genre la MIR, la Mission Inter-ministérielle sur la Recherche, et voilà qui voulait publier un texte et qui était prête à mettre dix mille euros là dedans pour qu'il y ait la chose voilà en gros tu n'es pas un éditeur tu es un imprimeur quoi ou un intermédiaire d'imprimeur... voilà... Et puis si tu es un peu plus que ça parce que un éditeur ça fait aussi de la correction, de la... enfin un certain nombre de choses, de la mise en page etc, bon mais.... après si tu es un éditeur si un manuscrit t'intéresse et bah tu, c'est toi qui prend le risque tu ne demande pas à l'auteur de prendre le risque ou sinon tu ne sais jamais que faire du compte d'auteur donc voilà... Et puis je ne sais pas quoi répondre d'autre que ça que je ne suis vraiment pas un fétichiste du livre et que si les gens ont envie de, de savoir ce truc et bien ils vont le chercher sur internet et ça suffit bien.... euh voilà et parce que je pense réellement que le papier va finir par disparaître dans les cinquante prochaines années et que voilà.... tu vois je ne vais pas non

plus graver ce que j'ai écrit sur du marbre parce qu'autrefois du temps des romains et que le livre bon c'est jamais que ce qui a été dit. Il ne faut jamais l'oublier qu'il a été tenu le même discours que l'on tient aujourd'hui pour défendre paraît-il le livre papier qu'au moment de l'invention de l'imprimerie c'était vulgaire d'imprimer des livres enfin...

Benjamin Roux

D'accord. Est-ce que justement il y a des limites à cette diffusion seulement sur internet ? Est-ce que vous en voyez moins, et sur ce choix de diffusion, c'est sûrement à mettre en lien avec les attentes que vous aviez à ce niveau-là.

Christian

Je pense qu'en mettant en ligne sur internet, il y a eu plus de gens qui l'ont regardé que s'il avait été en livre - enfin, c'est peut-être pas les mêmes. Il est probable que les 100 ou 200 personnes qui ont été relativement impliquées l'auraient acheté. Mais je pense pas que ç'aurait été plus loin.

Benjamin

Ya pas l'effet éditions Repas ? Quand on achète un bouquin des éditions Repas, on a envie de poursuivre...

Christian

On n'achète pas tout aux éditions Repas, hein, faut pas croire !

Benjamin

Nan, mais le fait d'avoir eu un bouquin peut inciter à aller en chercher un autre, la visibilité des éditions Repas fait quand même...

Christian

Moins que ce qu'on croit. Je connais énormément de gens qui ont lu « Scions travaillait autrement », le bouquin d'Ambiance bois, et qui n'ont rien lu d'autre aux éditions Repas. Parce que ce qui les intéresse c'était Ambiance bois, et puis ils ont bien raison ! Enfin, je veux pas dire que c'est la seule chose intéressante aux éditions Repas, mais le bouquin sur Ardelaine il est très intéressant aussi. Mais voilà, les exemplaires vendus sur le lycée autogéré de Paris, c'est 90 % des gens qui ne liront que celui-là parce qu'ils ont eu leur enfant dedans. Voilà. Et le reste... ils le lisent pas. Alors après, le problème, c'est que j'aurais presque envie de dire qu'il y a beaucoup plus de gens qui l'ont lu parce qu'il était en ligne, parce que du coup évidemment, si tu en fais un livre, il est évidemment hors de question que tu le mettes en ligne gratuitement.

Benjamin

Ah ça... bah...

Christian

Eh oui. Celui-là il est en ligne gratuitement, bon...

Benjamin

Pour moi c'est sûrement pas du tout l'un ou l'autre... moi au contraire, si je dois un jour sortir un bouquin, il sera les deux. Mis en ligne, et en vente. Mais je peux entendre que ça peut être l'un ou l'autre, mais sur le... enfin je m'intéresse énormément en ce moment sur ce qui se fait autour de ça, et l'un n'empêche pas l'autre en tout cas.

Christian

Naaann... mais alors là pour le coup c'est vraiment du fétichisme qui pour moi est aberrant.

Benjamin

De ... ??

Christian

D'acheter un livre. Mais moi je suis vraiment très, très anti-livres. Enfin, très anti-livres... j'ai une bibliothèque comme... heu...

Benjamin

Vous en brûlez tous les mois alors, si vous avez une bibliothèque ?

Christian

Hein ? Ah oui, oui, j'ai brûlé des livres d'ailleurs. Quand on a eu fini le papier, je le lis dans le livre sur le papier mâché, on a brûlé des livres. Ça provoque toujours des réactions horribles. On savait plus quoi en faire, hein. Enfin bon peu importe, je n'ai aucun respect pour les livres papier, voilà. Mais bon. Ah oui, beh si sur internet quand même. Le problème, c'est que le machin, là, le logiciel, il compte pas...

Benjamin

Le nombre de téléchargements.

Christian

Les téléchargements. Donc il compte les visites sur la page, où il y a eu présentation, je sais plus, ça doit faire 5 ou 6000 signes en 4-5 feuillets, même pas, et là il y a eu beaucoup plus de visites qu'il n'y aura jamais eu d'achats du livre. Mais après... effectivement... comme il ne compte pas les téléchargements, je peux pas savoir. On en est à 2800 et quelques visites de la page.

Benjamin

Mais combien de téléchargements, et combien de lectures ?

Christian

Oh ben ceux qui vont sur la page, ils la regardent quand même. Après, le téléchargement du pdf...

Benjamin

Par exemple moi j'ai téléchargé le pdf, et même moi je l'ai pas lu entièrement. Mais c'est une blague. J'ai pas du tout envie de quantifier, bon, l'intérêt est pas là-dedans. Enfin pas que.

Christian

Non mais voilà, je pense que les 200 susceptibles d'être intéressés l'ont lu aussi bien comme ça... Après, j'ai eu quelques remarques comme ça sur le fait qu'on préférerait le lire sur papier.

Benjamin

Il y a une question après où on vient sur les retours qui ont été faits. La troisième partie est elle sur la question de temporalité. Et là c'est bien à vous que je pose la question : où avez-vous trouvé le temps de faire ça ? Combien de temps ça vous a pris ? La question de pourquoi l'avoir raconté maintenant, au moment où vous l'avez écrite ? Vous avez parlé un peu de retraite, mais je sais pas si c'est que ça...

Christian

Ben oui, faut avoir le temps !

Benjamin

Et troisième question, c'est me redire peut-être un peu la temporalité globale de la trace, au moment où vous avez commencé à avoir l'idée, combien de temps ça vous a pris pour l'écrire, le moment où vous avez eu un ou deux retours, etc. Et si, toujours comme pour les autres questions, s'il y a une limite ou non à cette temporalité ?

Christian

Oui, incontestablement je pense que il fallait que je sois à la retraite, c'est-à-dire que j'ai du temps, ou que je crois que j'ai du temps, je sais pas comment expliquer ça. Comme on dit "je lirai La recherche du temps perdu quand je me casserai une jambe", parce que j'aurai du temps, je serai immobilisé. Il y a un petit peu ça qui s'est passé. On en parlait depuis, je dirais au moins une dizaine d'années, une fois par an, hein, c'était pas une obsession du tout... Si tu veux faire d'autres pâtes tu es obligé de faire du bruit, c'est ça ? (il s'adresse à quelqu'un d'autre dans la pièce)

Christian

Oui, donc il a fallu que je sois à la retraite. Donc comment je l'ai écrit ? Parce qu'effectivement on s'imagine que ça va être monstrueux, alors que pourtant, moi, enfin nous, on devrait savoir que c'est pas monstrueux puisque c'est notre métier. On devrait savoir qu'un feuillet, ça fait 1500 signes, ça prend en moyenne trois heures, hein, au pire. Une heure au mieux. Voilà, et donc pour faire 150 000 signes, mettons qu'on a pour projet de faire 300 000 signes, ça va faire 200 feuillets... ah ben remarque, si, ça fait quand même 600 heures au pire. 600 heures, tu les as pas comme ça. Non, mais en gros, j'envisageais plutôt la moitié, en volume. Parce que bon, certains trucs, c'est pas des choses énormes à raconter, donc c'était pas imaginable sans avoir un très grand temps devant soi quand même, parce que effectivement, même avoir 300 heures de travail devant soi, voilà. Euh... Et puis en fait, donc, j'ai fini par me décider à le faire, parce que même si à la Navette j'ai eu une prise de retraite progressive et tout ça, en retraité ou futur retraité, ou à moitié retraité très rationnel, je me suis dit "il faut, comme te le recommande la télévision, dans les courriers que tu reçois des caisses de retraite, il faut que tu organises ta retraite". Et donc je m'étais dit ça au programme, ça au moins ça va meubler un certain temps. Et puis quand je l'ai démarré, d'abord j'ai fait mes petits entretiens avec les gens que je côtoie, mais ça... Et puis à un moment donné j'ai démarré, et en fait je l'ai écrit en un mois, pour l'essentiel. C'est-à-dire que ça a été très vite, ça a été du un feuillet à l'heure, et donc au lieu de me prendre 300 heures ça m'en a pris 100. J'exagère un peu, peut-être 150, mais bon, un boulot à plein temps. Et c'était un peu comme ça, c'est étrange hein, c'est très vite devenu comme ça, les premiers jours. Je me suis dit « tiens, je vais écrire 4 feuillets par jour, ou 5 feuillets, ou 6, et voilà ». Et comme si c'était un boulot qu'on fait quotidiennement à la Navette. Et ça s'est fait, hein, ça a été très facile. Mes souvenirs viennent facile, et l'organisation du truc vient assez facilement. Après il y a eu quelques moments de réorganisation, c'est-à-dire tu écris et puis tu te dis "ben quand même, j'écris 30 ou 35 ans après, selon les cas, même sur le tout début, pratiquement 40 ans après", peut-être qu'il faut contextualiser parce que tout le monde n'aura pas 60 ou 70 ans. Donc quand même, voilà. Et puis après tu te dis... d'abord tu te dis "j'en fais une note, une petite note", et puis ta note elle fait trois pages, donc pas possible, donc voilà. Des trucs de réorganisation comme ça qui se font. Et oui, je pense que tout compris, j'ai dû mettre deux mois, parce qu'après il y a eu la lecture approfondie que m'a fait cette copine, et un entretien avec elle et une relecture très approfondie, qui a rajouté du boulot.

L'autre personne dans la pièce

De toute façon je suis obligé de faire du bruit, alors...

L'autre personne dans la pièce (fait des pâtes et ouvre des tiroirs)

Christian

Après moi j'ai fait des découvertes en écrivant, quand même. c'est-à-dire qu'au départ, j'aurais jamais pensé que le féminisme prendrait une telle place. J'avais bien souvenir qu'on avait plein de copines féministes très actives et tout ça, mais au fur et à mesure de l'écriture, je me suis aperçu que ça prenait quand même énormément de place. Il se trouve que cette copine - mais c'est... c'est pas elle qui a influencé, hein ! elle a lu après coup, elle a complété des informations et tout ça, justement sur les questions féministes - sauf qu'elle c'était une militante féministe, elle est toujours d'ailleurs. Mais oui, les questions de genre étaient très très présentes, et à la limite, avant, j'aurais jamais pensé que ça prendrait une telle place. Des trucs comme ça, quoi. Qu'est-ce que je pourrais dire ? Je ne sais plus quelle était la question.

Benjamin

Le temps, la question de la temporalité. Après il y a la phase aussi sûrement d'envoi aux gens, et peut-être re-situer dans le temps, en quelle année vous avez écrit ça ?

Christian

Alors... merde (on entend un truc qui clique qui ne doit pas marcher ?)... une bonne question... tatatata... ça doit être à cheval sur 2011 et 2012, la réunion c'était l'été dernier, ouais ça doit être début 2012 je pense. Et donc...

Benjamin

Après la relecture par votre amie dans la foulée ?

Christian

Je sais pas combien de temps ça a pris. Et le fait d'en tenir compte ! Parce qu'on a eu une discussion un matin, je me souviens, une discussion de toute une matinée, ça paraît rien, mais trois heures, si c'est intense, il se dit énormément de choses importantes qu'après tu mets en forme et tout, c'est beaucoup. Donc je pense que le fait qu'elle soit intervenue a bien dû me prendre une semaine à plein temps au bas mot, mais j'ai jamais non plus travaillé une semaine à plein temps. Sauf si, un petit peu, au moment de la première écriture, où c'était un peu ça, je travaillais pas à plein temps, mais trois heures le matin, trois heures l'après-midi, des choses comme ça. Après, j'ai fait lire à la dizaine, j'ai envoyé par mail, à la dizaine de personnes avec qui j'étais resté en contact, j'ai eu aucune réaction...

Benjamin

Aucune aucune ?

Christian

Non, sauf celle dont j'ai parlé déjà, voilà. Même mes petits camarades, ils ont pas beaucoup réagi. Mes petits camarades au sens des deux personnes avec qui je vis, hein.

Benjamin

C'est-à-dire pas beaucoup, mais est-ce qu'ils l'ont lu ?

Christian

Ben j'espère (un "ouiiii" au fond de la pièce d'un des camarades). Oui, ils l'ont lu...

Benjamin

Mais même dans la dizaine, pas que...

Christian

Mais comment dire ? Il est vrai, je le dis dans l'intro, je suis le seul qui était là au tout début, avant même qu'on ouvre, au tout début début début, quand l'idée naît, et qui était là à la fin, qui a fait la clôture de la toute fin, y compris les déclarations aux impôts etc. Je suis le seul à avoir tout. Et puis en plus, je pense, enfin j'ai relativement une bonne mémoire, donc...

Benjamin

Ce qui n'est pas le cas des autres personnes ?

Christian

Hein ?

Benjamin

Ce qui est peut être pas le cas de la dizaine d'autres personnes ?

Christian

Absolument. Absolument. D'abord ils étaient pas tous là du début à la fin, loin de là, la moitié était pas là du début à la fin, du tout, ont été là trois ans, ou des trucs comme ça, voilà, et bref, voilà. Il y a eu très peu de réactions. Après j'ai mis en page, puisqu'on sait faire de la mise en page ici, voilà, et j'ai envoyé à tout le monde. Je sais plus, il doit y avoir 35 personnes, dont j'avais réussi à avoir les coordonnées, ils ont eux-mêmes réexpédié, ça a dû être envoyé à une cinquantaine de personnes, quelque chose comme ça. Donc j'ai eu des réactions très positives, les gens étaient très touchés, évidemment, c'était toute leur jeunesse qui leur revenait à la figure, et comme je pense qu'il y en a très peu, sauf deux d'ailleurs, qui soient carrément passés dans l'autre côté... il y en a probablement deux qui sont assez proches du Front national, ce qui paraît...

Benjamin

C'est possible.

Christian

Voilà. Mais il y en a même très peu qui soient passés à droite, voilà. Enfin ils sont presque tous au PS ceci dit. Moi je pense tous, même. Mouais. A peu de choses près. Mais donc ils ont tous été très touchés, mais ça a pas été plus loin que ça. Quelques-uns ont fait des promesses de relire, d'annoter, etc., c'est jamais venu, jamais. Je les ai relancés, mais tu relances les gens deux fois, trois fois et à un moment donné, tu te dis "je vais pas les faire chier", et donc ça n'est jamais venu de personne, sauf... d'une personne et demi je vais dire. Une personne avec qui on s'était relativement mal entendu à l'époque, qui est partie assez vite, au bout d'un an, par désaccord de fond, mais qui, c'est assez rigolo, 35 ans après pour ce qui est de l'ouverture, en fait il a été intéressé. Et il a fait des commentaires et des rappels de souvenirs tout à fait pertinents, que donc j'ai pu intégrer. Ça ça m'a bien plu, quand même. Parce que c'est quelqu'un d'antipathique, mais voilà. Et puis une autre, une nénette aussi qui a fait quelques commentaires que j'ai pu intégrer, mais à la limite plus par rebond, d'ailleurs c'est marrant. Ils avaient des souvenirs communs, ce qui paraît marrant, ça m'a étonné, du tout début, des toutes premières réunions, avant même qu'on n'ouvre. Voilà. Il y a un trou quand même, j'ai dû écrire... premier semestre 72... heu, 72... huuhu... 2012 ! mais comme c'est sur les années 70... 2012, j'ai dû écrire le truc, il a dû y avoir un creux dû au flou avec les éditions Repas et tout ça, qui m'a un peu découragé, il a fallu que je m'adapte, que je change mon fusil d'épaule, que je me dise que définitivement, être en ligne ça suffit bien, donc il y a eu six mois comme ça de vide,

et puis ça a repris, je crois, j'ai envoyé à tout le monde et j'ai mis en ligne simultanément, j'ai pas envoyé à tout le monde, j'ai mis en ligne, et puis j'ai fait un mail à tout le monde pour leur dire "il y a ça, allez voir", et il y a eu deux-trois mois d'échanges de mails, "ho comme c'est émouvant", "et si on se revoyait", et tatata, et effectivement, on s'est revu en juin 2013, à la fin du premier semestre 2013, on a fait une soirée chez la personne qui probablement où s'est déroulé la première réunion du Papier mâché, sur les collines de Nice. Et donc la personne qui habitait là y habite toujours, entretemps elle est devenue propriétaire des lieux, alors qu'elle était je dirais pas en squat mais, voilà. Et voilà, elle est chef du service de pédiatrie de l'hôpital de Nice.

L'autre personne dans la pièce

Voilà voilà

Christian

Quoi ?

L'autre personne dans la pièce

Voilà voilà

Christian

Et à cette réunion, il n'a rien été... ç'a été une réunion des copains d'avant, voilà. Sympathique mais ça n'a pas grand intérêt. Et il n'y aura pas de suite. C'est tout à fait certain. En fait il y a eu une suite, rigolote comme tout, moi je trouve que quand même ils auraient pu m'envoyer une caisse de champagne mais bon. Ils l'ont pas fait, ils l'ont pas fait, hein. C'est qu'un vague désir qui s'était manifesté à l'époque entre deux personnes, mais bon, chacun avait sa vie et tout ça, s'est concrétisé 35 ans après, et voilà. Ils sont ensemble, et tout, ils sont heureux. C'est beau !

L'autre personne dans la pièce

C'est beau.

Christian

Et c'est quand même mon texte qui leur a permis, sinon ils ne se seraient jamais revus. Enfin on peut jamais savoir, mais bon.

Benjamin

OK pour la temporalité. C'est bon ?

Christian

Oui oui, moi je suis par principe, c'est toi qui sais !

Benjamin

Moi je... j'écoute, je prends. La question suivante, je pense qu'on y a pas mal répondu, mais je la pose en entier, il y a quand même une partie dedans. C'est comment avez-vous réussi à faire ça ? C'est là que c'est un peu plus général : combien de personnes, quelle démarche-déroulé, on vient un peu d'en parler. Comment choisir ce dont on veut parler, et de fait comment choisir ce dont on ne veut pas parler ? Et comment s'est fait le choix de parler ou montrer telle ou telle chose et pas telle ou telle autre, et quelle limite à ce qui a été raconté, que ce ne soit que votre écriture, pas celle des autres, est-ce que vous y voyez des limites, ou des facilités ?

Christian

Reprends mon... pas au début, enfin si, au début...

Benjamin

Comment avez-vous réussi à faire ça, comment choisir ce dont on veut parler ou pas ?

Christian

(un silence) Moi je m'étais dit bien avant, puisque on me posait toujours la question, je suis quelqu'un qui écrit dans sa tête, un peu. Et donc je m'étais dit bien avant, je commencerai par dire, voilà, au début il y avait... c'est comme ça que ça commence ! Au début il y avait deux personnes qui voulaient faire une librairie, et deux personnes qui voulaient faire un restaurant. Et je me disais, si j'écris, j'écirai comme ça, et après je verrai bien. Je savais bien qu'il se rajouterait des trucs, que ça serait plus compliqué que ça. Mais c'était un peu comme ça que j'imaginai d'écrire, il était une fois et voilà. Alors après, je me disais, je vais tout dire ce dont je me souviens parce que quand même, je ne me souviens pas de tant de choses que ça, c'est pas si facile. Et puis je me suis dit aussi il faut organiser, sinon bon... il faut un peu synthétiser quoi. (silence) parce que même si je me souviens précisément de telle scène ou je sais pas quoi où on épluche les poireaux, en réalité je savais très bien qu'on épluchait les poireaux tous les jours et que, enfin, c'était une routine quoi. Même si le souvenir que j'ai est un souvenir précis, c'était une routine. Construire un peu comme ça. Alors j'ai le sentiment que le processus de souvenir favorisait tout ce qui était un bon souvenir, peut-être que c'est un peu inévitable, donc j'ai essayé de chercher quand même dans les mauvais. (silence) Je me suis aussi beaucoup posé la question, et ça ça a à voir... il y a eu des premiers brouillons, il y a des noms. Et puis très rapidement, j'ai supprimé tous les noms, ce qui oblige à des périphrases, c'est pas toujours facile. Parce qu'au fond, j'ai pas voulu personnaliser les choses, et puis mettre les noms, et c'était du coup se contraindre à les mettre tous. Parce que je sais bien que les gens auraient recherché leurs noms. (silence) Et peut-être aussi que c'est ça qui a limité, mais je pense pas, les anecdotes trop personnelles. C'est-à-dire effectivement, j'ai censuré - certains me l'ont reproché après coup - tout ce qui était on va dire "sexuel". Parce que relationnel, j'ai pas tout censuré ce qui était relationnel mais tout ce qui était vie amoureuse, j'ai tout censuré. Il y a certains qui peuvent éventuellement reconnaître des choses, mais il faut qu'ils aient été directement impliqué dans la chose, sinon j'ai tout censuré, tout ce qui était vie amoureuse. Non, j'ai censuré nommément. Je parle du fait que ça ait joué un rôle très important, mais je ne raconte aucune anecdote précise où on puisse reconnaître les protagonistes. C'est les seules choses... parce que tout le reste, les protagonistes peuvent, et même je les encourage, peuvent reconnaître untel ou untel dans le récit, mais pas sur les histoires amoureuses que je traite de manière très abstraite et très... Bon alors pourquoi ? Mouais, parce que les gens sont toujours vivants et que ça pourrait raviver de très mauvais souvenirs pour certains. Alors que le fait qu'il y ait eu une engueulade... quoique... le fait qu'il y ait eu une engueulade sur le fait qu'il fallait laver la salade, bon... Mais qu'il ait couché avec untel et que je vis depuis avec, c'est un peu plus compliqué. Or comme on était tous... enfin beaucoup étaient entre 25 et 35 ans, la vie amoureuse était très très chaotique dans ces années 70 qui étaient particulièrement chaotiques. Hahaha.

Benjamin

Je peux qu'imaginer.

Christian

Qu'est-ce qu'il y aurait d'autre à... J'oublie, il faudra que je ...

Benjamin

A chaque fois c'est un gros tas, mais comment ça s'est construit, le fait de montrer tel ou tel exemple qui pouvait caractériser l'expérience, justement le coup des salades à nettoyer et pas tel autre truc ?

Christian

... Je pense que c'est plutôt les souvenirs qui ont créé, qui... comment dire ? Ou je me disais "pourquoi je me souviens de ça ?", ou je savais très bien pourquoi je me souvenais de ça. Je prends un exemple, justement des salades. Je me souviens très très bien de l'engueulade, j'étais pas dans l'engueulade moi, mais justement, n'y étant pas déjà à l'époque, je voyais bien qu'il se jouait autre chose. Et très souvent, c'est ça. Tu as des engueulades et c'est autre chose qui se joue. C'est un problème de leadership, de ce que tu veux, mais c'est pas le fait de laver trois ou quatre fois la salade, y mettre une goutte de Javel dedans ou je ne sais quoi. Mais donc c'est quand même toujours le souvenir lui-même qui m'a amené à globaliser et voilà, à construire autour un truc auquel j'aurais pas forcément pensé à parler a priori. Ouais, c'est... (silence). Mais... je... il y avait beaucoup de choses que, je disais tout à l'heure je suis quelqu'un qui écrit dans sa tête, il y avait beaucoup de choses que j'avais déjà écrite dans ma tête je pense, parce qu'on... c'est une histoire assez déterminante pour moi ce Papier Mâché, sur, du moins sur comment je vois l'organisation de la société ou des choses comme ça. Il y a que j'ai vécu six mois dans une communauté, ça ça devait être en, je sais plus, 71, 72, je sais plus exactement, et ces 6 mois-là sont pour toute ma vie très très déterminants. Voilà, et peut-être que effectivement, j'avais pensé, je pourrais écrire, mais là c'est carrément quarante ans après et même un peu plus, je suis encore plein, plein, plein de souvenirs qu'au fond j'ai écrit dans ma tête, ces trucs dont tu ne sais plus si c'est un vrai souvenir ou un souvenir reconstruit, voilà, sur ma vie en communauté pendant six mois il y a quarante ans, je crois que je pourrais presque tout raconter. Et le Papier mâché, c'est un peu pareil, c'est très fondateur, ouais. C'est très fondateur. (silence)

Benjamin

Ensuite, sur la dernière question, parce que je pense que c'est lié, j'allais poser une question mais elle est liée à la dernière, allons-y. La dernière c'est : quelle légitimité à raconter cette histoire ? Et donc là, en sous-question, pourquoi cette ou ces personnes et pas d'autres, pourquoi vous et pas d'autres, on y a un peu répondu, mais si vous avez des choses à rajouter... La seconde on y a encore répondu, mais comment cela a été accueilli par les gens concernés et par d'autres extérieurs, s'il y a besoin d'enrichir, et la dernière question, c'est quelle légitimité, j'ai toujours un peu de mal à expliquer parce qu'elle n'est pas tout à fait claire pour moi, en tout cas elle me travaille donc je la pose, quelle légitimité dans le regard des autres : est-ce qu'à un moment, vous vous êtes demandé "est-ce que je suis légitime moi à porter, à produire une trace sur une expérience qui est collective et qui serait simplement mon regard ?", sur cette expérience. Peut-être avec la nuance que quand vous avez pensé à écrire cette base, vous pensiez qu'elle allait être plus retravaillée et enrichie par le regard des autres qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Christian

Hmmmm... (bruits de feuilles de papier qu'on tourne). J'ai jamais douté de ma légitimité pour ce livre, puisque comme je l'ai déjà dit, j'y étais dès le début, je suis un des deux qui voulaient faire une librairie et c'est moi qui ai fait les dernières déclarations au greffe du tribunal de commerce, donc voilà. Après je me suis un peu posé la question, effectivement, spontanément, comme ça, par aussi un peu conformisme idéologique, spontanément il fallait le faire ensemble, puisqu'on avait fait cette histoire ensemble, il fallait faire le compte rendu en quelque sorte ensemble. Mais d'abord, ça n'a pas pu se faire. Donc après, il a fallu que je me pose la question de ma légitimité à le faire tout seul. Ça m'est venu facilement, je me suis dit "ça intéresse pas les autres, ça m'intéresse moi donc je fais", et puis voilà, c'est moi qui parle, c'est pas... j'allais dire, c'est pas comme le lycée autogéré, mais si, parce que le bouquin sur le lycée autogéré, c'est aussi une succession de textes signés, donc c'est bien chacun qui parle. Là, voilà, c'est moi qui... Michel, pour le livre sur Ambiance bois, effectivement, il y a eu beaucoup, c'est lui qui a tenu la plume, c'est signé par lui, mais c'est quand même... c'est un écrivain Michel. Mais il a fait plein d'allers retours avec les gens, Ambiance bois

c'est une histoire en cours quand il écrit, donc ça lui est facile de faire des allers retours, c'est quand même pas pareil. Non, je me suis dit c'est moi, j'ai bien le droit de raconter ma vie. Evidemment je raconte pas ma vie, je raconte celle du Papier mâché. En plus comme j'ai gommé les personnes, je me gomme moi aussi, mais il est clair que c'est ce que moi j'ai... Et non, ça me pose aucun problème.

Benjamin

J'ai pas assez lu pour me rendre compte, mais c'est gommé au point de ne pas savoir laquelle des quatre personnes vous êtes dans tout l'écrit ?

Christian

Non, parce que les quatre fondateurs, en quelque sorte, au moins au début, on les reconnaît, parce que j'utilise des paraphrases, mais oui, on reconnaît pour plein de choses, pour la mise en place de la librairie, c'est "celui qui avait pour projet de faire une librairie", mais voilà, tout le monde identifie bien. Et pareil pour la mise en place du resto, en plus, ceux qui voulaient faire un resto avaient déjà travaillé dans des restos, et donc voilà, mais après, non, on ne reconnaît plus rien, plus personne. Si, un peu le libraire, quand même, parce que c'est probablement là qu'il y a eu le plus de spécialisation, enfin... par la négative. Personne ne voulait faire le libraire. Comment te dire... c'est marrant, mais... parce que c'est plus dur physiquement de travailler au resto, de faire la plonge, de faire du service, c'est fatigant quand même. Mais c'est moins... voilà... Moi aussi j'adorais faire du resto, parce que c'est très neutre quand même, c'est pas... quand tu fais la plonge, ce que tu fais, ça engage pas l'avenir de l'humanité.

Benjamin

Alors que vendre des livres oui ?

Christian

Alors que pour la majorité des gens, vendre des livres, oui ! (il s'éloigne un peu du dictaphone, bruit de portes de placard). Alors qu'en réalité, être libraire, (bruits de robinet) on passe les trois quarts de son temps à ouvrir des cartons, à faire des fiches des livres, et voilà, et à les renvoyer, parce que les nouveautés tu peux les renvoyer, c'est quand même beaucoup beaucoup de la paperasse et de la manutention. Non, je maintiens toujours que c'est le plus beau boulot que j'ai fait, ce que j'ai préféré faire, être libraire. Beaucoup plus que travailler dans une maison d'édition. C'est très pauvre, une maison d'édition. Enfin pauvre, j'exagère. C'était une petite maison d'édition, mais... quand tu es libraire, tu ouvres les cartons et tu sors les livres. Et donc même si évidemment tu ne les lis pas, parce que c'est insensé ce qu'on reçoit quand on est libraire. Tu les manipules, tu regardes le 4e de couverture, et tu es en fait au courant culturellement, au courant comme personne, comme aucun métier ne te permet de l'être. Les gens s'imaginent qu'on lit quand on est libraire, mais on ne lit pas plus qu'aucun métier, parce que tu lis que en dehors du boulot, dans le boulot tu lis jamais quand tu es libraire, tu travailles. Néanmoins tu es au courant de toute la vie intellectuelle. Et c'est le seul endroit où tu es vraiment au courant de tout. Editeur, tu es au courant de ce que tu reçois comme manuscrit, bon les trois quarts en plus, tu te demandes pourquoi tu les reçois, mais ça c'est le tri vertical et vite fait, c'est pas... Mais oui, c'est beaucoup moins riche que libraire. Je sais plus ce que je disais.

Benjamin

C'était sur...

Christian

Ah, la légitimité.

Benjamin

Oui, voilà. Et la dernière question, c'était est-ce qu'on vous reconnaissait, comme le seul nom qui au final, c'est bien celui qui est sur la couverture, et justement c'est est-ce qu'on vous reconnaissait.

Christian

Effectivement, en plus, probablement, je crois pas du tout que je valorise plus la librairie parce que j'ai été plus libraire qu'au resto, même si vraiment les tâches tournaient. Non, je crois pas... Si, je privilégie peut-être un peu les homos, peut-être. Il y en avait beaucoup hein ! Ouais, non, je crois pas. Ça m'a pas été dit. Il y a une personne qui m'a reproché effectivement de... Enfin reproché, non plus, j'exagère beaucoup en disant ça... qui a regretté que le livre n'ait pas été collectif. Et tout de suite... c'est une personne que je connais très très bien, hein, avec qui je suis toujours en relation. Je lui ai tout de suite renvoyé dans les gencives qu'elle n'avait qu'à un peu s'y intéresser, hehe. Mais sinon, non, je ne crois pas qu'il y ait... Non, enfin bon, oui je pense, probablement, en même temps j'en saurais jamais rien. Mais personne ne m'a dit "ça reflète pas". Et on m'a même plutôt dit que ça reflétait et ce qu'avait été très étroitement le truc, et l'atmosphère générale de l'époque. Je resitue effectivement comme je disais, parce qu'il n'y a pas que les plus de 60 ans qui vont le lire, donc je resitue un peu l'atmosphère de ces années-là et personne ne m'a dit "non, moi j'ai pas vécu cette période-là comme ça". Donc voilà.

Benjamin

On arrive à la question bonus, toute dernière : si c'était à refaire ? Pas le Papier mâché...

Christian

Ah le Papier mâché ?

Benjamin

Non, justement pas le Papier mâché.

Christian

Ah l'écriture ! Oh les deux, de toute façon, les deux ! Je les referais ça c'est clair. Ben oui. Pourquoi je pourrais regretter ? Ah oui, je pourrais regretter que j'ai pas fait différemment... Et... pffff...

Benjamin

On n'est pas revenu dessus, mais j'avais noté ça avant que vous le disiez, même l'entre-deux de "le néant est difficile pour motiver les gens à écrire collectivement, mais une base peut être aussi bloquante pour certains à s'impliquer collectivement, donc...

Christian

Ah, j'aurais pu faire une base intermédiaire..

Benjamin

Je sais pas, c'est une question justement...

Christian

Non, je sais pas, je me suis pas posé la question. Je crois qu'on fait ce qu'on peut.

Benjamin

Ca c'est sûr !

Christian

(silence) Ouais, non. Non, parce qu'en plus, c'est vraiment compliqué. Peut-être c'est aussi la manière que j'ai eu d'écrire ça, qui est pas non plus forcément ma manière d'écrire, c'est-à-dire qu'effectivement j'ai écrit sans plan, sans rien, je me suis dit "je vais y aller et on verra bien". Et oui, le truc c'est... je me disais si, je me disais bien qu'il y aurait un chapitre sur le resto, un chapitre sur la librairie, un chapitre sur le féminisme, enfin... Mais ça s'est quand même essentiellement construit... Et puis un chapitre sur la fin, sur comment on a fermé, et pourquoi, et tout ça. Et je vois pas quel texte intermédiaire j'aurais pu faire.

Benjamin

Moi je fais forcément le lien avec ce qu'on est en train d'essayer de faire à la Vie enchantée, là on a tenté de construire ensemble une trame, une construction, et après de se répartir les parties puisqu'on se donnait des titres. Donc je me dis est-ce que ça ça peut être... mais la question que je viens de me mettre en marge, là, c'est "entre rien produire collectivement et produire quelque chose seul", c'est un peu ma question actuelle à ce qu'on est en train de vivre, ça fait au moins un an qu'on essaie d'écrire quelque chose à plusieurs, et ça traîne, on n'y arrive pas.

Christian

Ca traîne, c'est à dire ? C'est... personne n'écrit, ou c'est d'arriver à en faire un tout ?

Benjamin

Il y a des deux. Dans la dynamique que j'ai proposée, en fait au départ la dynamique part de moi, et de mon intérêt pour ça, rejoint par un copain qui y voit aussi de l'intérêt, et donc on a fermé le 31 octobre 2012, et en avril 2013, on organise un week-end en bord de mer chez un d'entre nous, on arrive à réunir 15 personnes sur 19, ce qui est déjà énorme. Donc on passe un bon we avec des petites parties, on s'est réparti sur des grands domaines, l'argent, la spécialisation des tâches, les questions de pouvoir, plein de trucs, l'alcool, etc. Et on fait plein d'ateliers, tous enregistrés avec des enregistreurs comme ça pour récupérer, et à la fin on termine le week-end en se disant "qu'est-ce qu'on fait de tout ça ?". Abouti un truc où on est 5/6 à être motivés pour essayer de faire quelque chose ensemble, plutôt une trace écrite. Et donc là, avec le copain, on prend un peu les choses en main, à motiver les troupes. On essaie d'abord de se dire "chacun prend des enregistrements, les retranscrit et on se revoit". Donc ça a pas marché.

Christian

Ah tiens donc.

Benjamin

Et on se dit "on se revoit", et là on fait des écoutes collectives, on est trois-quatre à réécouter des choses, on se prend des notes, on en sort un compte-rendu ensemble. On est arrivés de ça à quelque chose, et de là on a construit une trame, et là on se dit "chacun prend une partie" et on se revoit tous les mois, et on s'envoie nos écrits. Et là on n'y arrive pas. Il y a, allez, 4 ou 5 écrits de faits, de 3/4 pages chacun sur telle ou telle partie.

Christian

Mais attends, après, pourquoi aussi... parce que ça a fait partie beaucoup de ma sollicitation des gens, après coup : je leur disais "mais c'est pas grave, on peut, vous pouvez faire, mettre trois mots sur Internet, ou me lâcher, on discute une heure, vous me dites des trucs, vous inquiétez pas, je ne vous demande pas d'être des écrivains, moi c'est mon métier, je fais ça, voilà, je suis rédacteur, je fais ça facile." Ca n'a pas marché mais peu importe... pourquoi vous seriez forcément attaché à ce que chacun écrive jusqu'au bout ? Ca peut être purement technique, c'est pas... la copine qui a

beaucoup contribué, elle a beaucoup contribué comme ça quoi, moi j'ai mis en forme ce qu'elle disait parce que voilà, c'est mon métier, donc je mets facilement un sujet, un verbe, un complément derrière.

Benjamin

Je vais répondre pour moi, mais on est plusieurs à partager ça, c'est un peu ce qui était ressorti du week-end, il y a une envie que le texte ne soit pas nominatif, que le texte soit "l'équipe de la Vie enchantée", un truc comme ça. Et la question de la légitimité, elle est pour moi, à chaque fois, cette question, quand je la pose à quelqu'un, je me la pose à moi. A un moment, j'ai du mal à me sentir légitime de poser quelque chose avec mon nom et mon prénom sur une expérience qui a été de bout en bout collective, où il n'y a pas eu quelqu'un qui a pris plus de place que d'autres.

Christian

Mais ça empêche pas ! Ton nom, il est pas obligé d'apparaître ! J'ai réécrit intégralement le truc sur Boimondau, mon nom n'apparaît jamais. Et puis je m'en fiche, moi j'en ai rien à foutre, je me suis vraiment considéré comme un instrument, je suis une machine de ce point de vue là. Non mais c'est vrai... Donc pourquoi pas laisser faire à ceux qui savent, parmi vous hein, parmi vous ?

Benjamin

C'est... bon là, je pense qu'on est sortis de l'entretien, c'est plus une discussion... je laisse enregistrer parce que je voudrais réécouter, ça me fera du bien. C'est une question que je me suis longtemps posé sur les éditions Repas, de côtoyer de l'extérieur, d'avoir lu certains des bouquins, de voir à chaque fois un nom m'a toujours marqué, et longtemps j'étais, dans ma découverte de toutes ces questions-là via la Vie enchantée, qui est mon expérience marquante, je peux déjà le dire alors que je pense que j'ai pas encore trente ans derrière moi de passage, mais elle a été marquante sur un virage pris sur une prise de conscience politique, sociale et plein de... et moi, donc, dans tous ces chamboulements-là je passe souvent par des extrêmes. Quand j'entends parler d'autogestion, c'est "tout est autogestion", et puis après je mets un peu d'eau dans mon vin, je comprends que l'important c'est de se poser des questions et de voir ce qu'on en fait, et voilà. Et sur cette écriture collective, quand j'ai commencé ma recherche, j'ai posé mes présupposés, et mon idéal d'écriture collective, enfin d'écriture d'expérience collective, c'est "écrire à plusieurs mains ce qu'on a vécu à plusieurs", en gros. Et là de voir les éditions Repas...

Christian

Ca dépend comment, je pense effectivement par exemple que si on travaillait autrement, alors j'imagine, j'ai jamais posé la question, j'imagine comment ça a pu se passer. C'est effectivement un livre collectif, je pense que c'est vraiment les six ou sept fondateurs qui l'ont mûri ensemble, ce livre. Et après c'est Michel qui a fait, ce que j'explique, techniquement, parce que il sait, ça lui coûte rien, c'est même plutôt un plaisir pour lui d'écrire, c'est facile, ce qui est quand même rare, il n'y a pas beaucoup de gens ! C'est lui qui a tenu la plume. Et lui, peut-être qu'effectivement, il ne devrait pas le signer.

Benjamin

C'est ma question : la signature...

Christian

Alors pour moi, s'il y en a une qui se justifie, c'est bien la mienne, parce que justement ce n'est que mon témoignage. Ce n'est que moi et ça serait malvenu de dire que c'est pas vrai, c'est pas le récit d'un groupe, c'est vraiment mon récit de ce collectif, de la vie de ce collectif. Après, qu'il corresponde plus ou moins à la réalité... enfin il n'y a pas de réalité, aux souvenirs des autres, il

semble que oui mais ça pourrait ne pas être. Donc effectivement... Ardelaine, fff... C'est un peu un cas intermédiaire, je pense. Je pense que le livre est plus écrit par Béatrice Barras toute seule, enfin et son mec, parce qu'ils ont créé l'histoire ensemble, que pour Michel avec Ambiance bois. Mais oui, alors pour Michel, je pense que c'est tout simplement les autres qui lui ont dit "c'est toi qui l'a écrit, c'est toi qui le signes", et voilà, comment dire, il y a aussi une sorte de reconnaissance du collectif à son égard, à son rôle. Ceci dit, ils auraient pu mettre les deux. Surtout qu'il est sorti en plus assez rapidement, Ambiance bois avait une dizaine d'années, donc il n'y avait pas du tout encore de problèmes, ils étaient encore tous sur la même longueur d'ondes, ce qui n'est plus tout à fait pareil plus tard. Mais je pense... il y a des gens qui pensent que le livre "Scions travaillait autrement" n'est pas le reflet d'Ambiance bois. Et c'est vrai, il n'est pas le reflet d'Ambiance bois aujourd'hui.

Benjamin

Moi, la première fois où ces questions me sont venues, j'ai rencontré dans le cadre du Dheps Béatrice Poncin d'Oxalis, avec son livre au Croquant sur Trajectoires indicibles...

Christian

Je n'en ai toujours pas rendu compte sur Autogestion.coop, parce que ce livre m'embarrasse ! mais bon.

Benjamin

Moi je ne l'ai pas lu, je n'ai eu que sa rencontre...

Christian

Parce que lui vraiment, il est vraiment écrit à la première personne de manière épouvantable ! Epou-van-table ! Comme je sais que par ailleurs, Béatrice Poncin est très appréciée, et qu'apparemment elle fait un travail de médiation apparemment fantastique...Mais moi... D'abord le titre, faut pas exagérer. Si c'est une trajectoire indicible, ton livre il sert à rien ! Ou c'est indicible, ou... Et puis oui, cette écriture à la première personne, enfin c'est fou quoi. Je peux comprendre, en même temps, si c'est ça qu'elle avait envie de raconter, c'est ça qu'elle avait envie de raconter, après tout on s'en fout. Mais tu te dis presque tout le temps "ouais, c'est ce qu'elle me dit elle, c'est son vécu à elle, et c'est pas... au fond, je sais pas ce qui s'est passé dans ce collectif." Alors elle te répondra "oui mais tu sauras jamais ce qui s'est passé dans ce collectif puisque tu n'en faisais pas partie". Voilà, donc moi je raconte mon vécu. Mais bon, c'est bien embarrassant. Et puis on s'en fout la plupart du temps, franchement. Enfin moi je l'ai vaguement connue, Béatrice Poncin, et puis c'était quelqu'un de plutôt sympa, quand la Péniche s'installait à Grenoble - la Péniche était à Paris mais il y a eu une antenne à Grenoble, hein, qui est maintenant la Péniche, la seule. On avait été la voir, on faisait déjà partie du réseau Repas, c'est vrai qu'elle était hyper sympa, elle ouvrait tout, et que parallèlement, Oxalis nous paraissait une histoire folle, parce que bon. Je fais ma vaisselle en bois, c'est invendable, mais ça fait rien, je fais ma vaisselle en bois. Et Béatrice, elle, elle bosse comme une forcenée, à faire des rapports qui la font chier, probablement, parce que bon, voilà, mais parce que c'est grassement payé quoi, c'est un drôle de truc. Ca c'est le premier Oxalis, celui de Trajectoire indicible, c'est pas l'Oxalis... Oui, qu'est-ce que ça te faisait, toi, la Trajectoire indicible ?

Benjamin

En fait, j'ai toujours... j'ai une crainte sur les collectifs dans lesquels j'ai participé, je participe, qu'à un moment, une histoire publique qui soit racontée ne soit qu'une seule histoire et devienne l'Histoire pour l'extérieur. Et là je transpose beaucoup, je suis beaucoup dans le ...

Christian

Ah ben attends, en même temps je lui reproche plein de choses, mais au moins c'est sans ambiguïté ! Au bout de cinquante pages tu sais bien que c'est pas du tout une histoire vraie d'Oxalis, c'est vraiment purement et uniquement son ressenti à elle et voilà. Et c'est la vie d'une personne.

Benjamin

C'était en fait... ça m'avait marqué en la rencontrant de voir pour la première fois une écriture sur... J'allais chercher des retours sur Oxalis, en tant que collectif, et c'était à travers le regard d'une écriture à la première personne et du regard d'une seule personne. Mais moi c'est toujours cette, justement, le livre, plus peut-être, non l'internet est pareil, je trouve qu'il y a une sorte d'indélébilité, une fois qu'on écrit quelque chose. Et là on pose quelque chose sur une histoire, et moi par exemple, sur l'expérience de, je sais pas, Cravirola, je l'ai à travers une seule personne, qui est un de mes collègues de promotion. Et là...

Christian

Et en plus, comme merdier, Cravirola... haha !

Benjamin

Ca ressemble au Pavé en ce moment, j'ai l'impression qu'il y a des... Et là, il y a... c'est de l'oral, c'est pas pareil, j'arrive à détacher une personne avec son ressenti. Mais si à un moment, Jérémie, mon collègue, ça lui prend l'envie d'écrire Cravirola, l'histoire...

Christian

Ah oui, c'est Jérémie en plus, oui d'accord ! Lui a vraiment été pris entre le marteau et l'enclume et se retrouve...

Benjamin

Un divorce très difficile, une question d'argent qu'il ne récupérera pas, entre autres, et des relations de dix ans avec des gens avec qui c'est fini...

Christian

Et de vingt ans avec.. merde, comment il s'appelle, l'Allemand, le fondateur...

Benjamin

Et si par exemple Jérémie avait envie d'écrire un bouquin, qui plaît à un éditeur, ça sort et ça devient une histoire publique qui petit à petit peut devenir l'histoire... Et donc là, bien sûr que si je creuse, je me rends compte qu'il y a par exemple, il y a un moment, la limite s'arrête à ce qu'on a écrit, et après ce que ça devient dans la main du lecteur et dans la tête des gens, on peut plus... si on cherche à maîtriser ça, on ne s'en sort plus déjà.

Christian

Ouais, moi ça me ... oui, je pense que c'est pas un problème. Si Jérémie écrivait l'histoire de Cravirola, effectivement, très rapidement, tu verrais que c'est les mémoires de Jérémie !

Benjamin

Oui.

Christian

Et sur Cravirola. Et pas, et simplement un des éléments de la vérité de Cravirola. Oui, pauvre Jérémie... Oh putain qu'est-ce qu'il s'est pris, lui.

Benjamin

Ouais. J'arrête l'enregistrement, on va finir la discussion en informel.

Trace #10 : Mathilde et Emilien 16/05/14

Benjamin

C'est parti... Je vais le mettre au max. Pareil si on peut s'arrêter de parler quand il y a une voiture, mais surtout ici, là-bas ça le fait en fait.

Emilien

Normalement il y en a pas trop.

Mathilde

J'aime bien parce qu'au moment où tu dis ça il se gare juste-là le mec.

Benjamin

Alors, hop... Je pourrais le faire de tête mais comme ça je fais ça bien... [Cherche sur l'ordinateur] voilà... Donc la première question c'est : "pourquoi raconter cette histoire ?", avec comme sous-questions "pourquoi faites-vous ça ?", "à partir de quelle(s) envie(s)", vous pouvez me raconter peut-être un peu la genèse, comment c'est venu. Et une question qui va être récurrente un peu à chaque sous-partie c'est, c'est une question assez générale sur ce que vous avez produit donc sur le livre, "quelle(s) limite(s) (ou non) vous voyez à ce qui a été produit ?". Ce qui peut être assez vaste mais comme elle revient après dans les sous-thématiques comme la "temporalité", voilà, déjà ce qui vous vient à l'esprit.

Mathilde

Je veux bien commencer. Je pense, pour nous, au point de départ de l'histoire du livre, il y avait... on est quelques temps après le mouvement des retraites et on avait quand même un peu le sentiment d'être dans un moment de creux, de ne plus savoir exactement bien comment s'y prendre... enfin... avec l'envie de continuer mais un truc beaucoup plus compliqué qu'après le post-CPE où j'ai l'impression qu'on sortait fort de nos expériences collectives, de ce qu'on avait envie de porter, comment... Et du coup, je crois qu'on avait envie de revenir sur des énoncés politiques qui avaient été les nôtres, des énoncés, des hypothèses, des choix qu'on avait fait et de prendre ce temps-là. Je crois que c'est vraiment... en tout cas pour moi, c'était un point de départ important, il y avait évidemment cette idée aussi que ce qu'on avait vécu c'était important de le transmettre mais pour moi il y avait ça qui était important... Et on savait aussi que du coup au sein de cette histoire-là qui était de revenir avec un ensemble de gens avec qui on avait partagé des choses, ce ne serait pas simple entre ce qui serait rendu public et ce qui ne le serait pas. Et du coup ce qui était prévu c'est... ce qu'on avait envie c'est qu'il y ait aussi une dimension, qui ne soit pas forcément à vocation d'être dans le livre, mais que ce mouvement il permette de revenir sur nos hypothèses et ça pour le coup c'est quelque chose qu'on est peu arrivé à faire en dehors des gens qui ont été partie prenante de l'ouvrage. C'est à dire on a peu réussi... je crois qu'on l'a fait une fois en gros, à faire des discussions, en dehors des gens qui ont écrit le livre, qui reviennent sur des hypothèses qui avaient été portées par des groupes et ça pas pour le livre mais dans ce processus-là. Voilà et ça c'est une des limites que je vois dans l'ensemble du processus. Il y a aussi parmi les limites que je vois, je crois qu'on avait envie d'aller voir des aventures qui n'étaient pas directement les nôtres et il y a d'une part le fait que c'est pas si facile que ça pour des gens de revenir sur leur expérience collective et d'autres part le fait que quand on ne se connaît ou qu'il n'y a pas une confiance déjà-là ben c'est encore plus compliqué quoi.

Emilien

Et aussi tout bêtement l'ampleur de la tâche, qui a fait que même si on... en tout cas ça dépendait un peu des gens mais même pour les gens qui y tenaient très fort à se dire "ah ça va être l'occasion ce bouquin de commencer à aller voir des gens pour les rencontrer avec un peu le prétexte qu'ils nous parlent de ce qui font", mais aussi pour une rencontre qui pourrait déboucher sur d'autres choses et tout ça. Ben ça n'a pas été forcément évident à tenir parce qu'on était déjà un peu submergés par l'écrit qu'on devait écrire nous, les contacts qu'on avait déjà pris, travailler les textes et tout ça. Je pense qu'il y a eu cette limite-là qui a limité la possibilité de faire vraiment un travail d'enquête un peu plus poussé ou un peu plus éloigné de ce qu'on vit. Après sur l'idée de la transmission, du coup, on t'a parlé plus de ce qui est interne, pas forcément interne mais en tout cas ce qu'on y trouvait nous directement, et là du coup plus sur l'aspect "s'adresser à d'autres", il y avait quand même un peu le fait de... avec une espèce d'épaisseur temporelle de nos expériences politiques et tout ça, du coup de ne plus être dans une situation où on a le même vécu commun avec tous les gens autour de nous avec qui on habite avec qui on s'organise et tout ça, parce qu'il y a des gens qui sont plus jeunes même éventuellement plus vieux mais qui n'ont pas vécu les choses de la même façon et tout ça; et du coup avec la durée de nos expériences, une espèce d'ouverture à d'autres vécus que les nôtres et du coup ça ça appelait un peu un partage de ces expériences-là; et après d'un point de vue plus, je sais pas quoi, théorique, peut-être politique, l'envie de ne pas laisser.. comme on a envie de ne pas laisser tous les pans de nos existences... qu'on a envie de se réapproprier tous les pans de nos existences, le truc de "qu'est ce qui fait histoire ?", "qu'est ce qui fait nos histoires ?" même "qu'est ce qui fait l'histoire de la période qu'on a traversé ?" il me semblait que c'était un champ à investir aussi par nous même.

Mathilde

Un dernier petit truc, c'est que je pense qu'on a, en tout cas moi dans ce que je vivais au moment où on a décidé de faire le livre, on avait une grande capacité collectivement à rebondir d'aventures en aventures mais jamais... ça à avoir avec ce que j'avais dit tout à l'heure... mais jamais de revenir sur des énoncés qui avaient été les nôtres et... voilà.

Benjamin

J'enchaîne sur la suivante parce que les trucs qui me viennent on y revient...

Emilien

Ouai c'est pareil sur le truc des limites je pense que ça peut se décliner de tellement de façons différentes que je pense qu'on pourra y revenir...

Benjamin

C'est ça. Et je ne prend pas beaucoup de notes, non pas parce que... si parce que je n'aime pas écrire aussi... mais parce que comme je retranscris tout, j'ai vite abandonné à part des mots-clés. Enfin voilà, pas parce que je ne suis pas intéressé parce que vous dites. La seconde question, "pour qui raconter cette histoire ?", alors "pourquoi ce choix de forme ?" en sous-question, "pourquoi ce choix de diffusion ?", un peu ce qu'on a évoqué mercredi soir à la fois le lyber et le livre, le prix etc, ce que vous avez envie de dire... Une autre question c'est "y-at'il d'autres choses en dehors du mode de diffusion et de la forme principale ?", en dehors du livre en lui-même, d'autres choses dont peut-être les rencontres que vous êtes en train de faire, ce que tu as dit un peu sur ce que vous avez tenté de faire des discussions avec d'autres. Et la question récurrente mais la "quelle(s) limite(s) (ou non) à cette forme et à ce mode de diffusion ?"

Mathilde

Pour qui... Ben pour qui, on a un petit peu dit tout à l'heure, pour ceux qui... qui avaient cette envie de lutter, de s'organiser collectivement et qui avaient pas vécu ce qu'on avait vécu et du coup on

avait envie de partager les expériences. Après, dès le départ, on avait aussi envie que ce qu'on écrit ne soit pas jargonneux et puisse quand même se diffuser à qui se sentirait concerné par ce livre. En gros, de manière très large, et c'était un peu ça, c'était qui se sentirait concerné par la question révolutionnaire.

Emilien

Ca c'était un aspect et puis il y avait aussi un peu le pari de se dire, vu qu'on l'aborde par pleins de côtés différents, c'était aussi une façon de toucher les gens qui avaient tripés sur "se réapproprier les savoirs-faire de construction" par exemple et ben vu qu'il y a une partie du livre qui parle de ça c'était l'occasion de les toucher et en espérant que, ben déjà, s'ils étaient intéressés par cette partie c'était déjà bien et que les liens qui se tissent au travers du bouquin puissent faire aussi des ouvertures comme ça et que du coup même... enfin ou ce que tu dis "concerné ou touché par la question révolutionnaire" c'est au sens où on l'entend, c'est à dire pas forcément, ça peut être ça mais pas forcément une exclusivement politique, militante ou je sais pas quoi mais... qui a avoir avec une des multiples façons de se rapporter à cette question qu'on essaye de tracer dans le livre. Et donc du coup, ça pouvait être aussi... enfin le geste qu'on fait avec le bouquin c'est de dire, enfin c'est d'essayer d'étendre cette question-là et de rendre plus opérant les ramifications qu'on y voit, du coup partir par un petit bout que ça puisse permettre d'ouvrir sur le reste.

Mathilde

Et à partir du moment où pour nous on décidait de faire ce geste-là, qui était quand même assez large, on s'est rapidement dit que si on pouvait, si il se trouve que le résultat pouvait coller avec éditeur, on le ferait éditer par une maison d'édition.

Emilien

Je veux bien continuer sur "à qui on s'adresse ?" aussi avant de partir sur les...

Mathilde

Ouai, ouai carrément.

Emilien

J'ai l'impression que c'était un truc qu'on ne s'était pas forcément dit comme ça au départ. On partait plus sur, effectivement, des gens qui pourraient se sentir concerné d'une façon ou d'une autre. Et je pense c'est juste, mais l'espèce d'effet que ça a, et je pense que bon moi j'ai pris conscience plutôt au moment de la sortie ben avec le truc de la presse, avec aussi le truc d'en parler avec mes parents de pouvoir le filer à mes parents, l'espèce de truc de... un peu... large, un peu médiatique quoi, enfin au sens visibilité dans l'espace public. Et du coup y compris médiatique de qu'est-ce qu'on est ? et avec un peu le truc de se dire on représente aussi quelque chose qui, je sais pas quoi, socialement, qui doit pouvoir être appréhendable de manière un peu plus juste que ce à quoi on a l'habitude d'être renvoyé à "les étudiants" ou "les anarchistes" ou je sais pas quoi, enfin je pense au moment où on va voir les ouvriers en grève, les trucs comme ça, où on discerne vaguement ce qu'on peut être et en même temps il y a... forcément c'est des étiquettes, c'est forcément réducteur. Et du coup, ce truc d'avoir envie de faire exister cette force-là, cette pratique-là aussi pour tout le monde, pas forcément que pour les gens qui ont envie de s'en sentir partie-prenante, mais pour les gens qui ont au moins envie de comprendre ce que c'est. En fait je pense que c'est un aspect important du truc . Il me semble qu'on formulait pas comme ça mais...

Mathilde

C'est quand même assez tôt aussi, ce qu'on s'est dit que ce livre-là, pour un certain nombre d'entre-nous en tout cas, on assumerait de le porter publiquement et dans tout ce qu'on a fait et même tout

ce qu'on fait ce n'est pas toujours les choix qu'on fait mais parce qu'on estime aussi que pour plein d'histoires, parce qu'on a pas envie d'être réduits... de réduire nos histoires collectives à des figures. Parce qu'on a pas envie que nos écrits ils soient restreints à je sais pas quoi, une figure d'auteur ou...

Emilien

Pour des questions policières aussi, des fichages, machin... qui sont bête à dire mais... qui existe...

Mathilde

Oui c'est vrai, et quand même malgré tout dans l'idée de ce bouquin-là au début, il y avait le fait qu'on aimerait vraiment pouvoir le porter, en discuter et que ça ça nécessitait pas qu'il y ait nos noms sur la couverture mais qu'on soit là, qu'on soit là dans les discussions. Et du coup je fais le lien directement, que j'essayais de faire tout à l'heure, avec la diffusion éditeur, ça allait presque de soit je dirais qu'en faisant un geste comme ça l'idée en tout cas c'était qu'il soit diffusé le plus possible. Et donc ça nécessitait de l'envoyer à des éditeurs, on l'a pas non plus envoyé à Gallimard mais surtout en fait dans l'idée de l'éditeur on avait l'envie du diffuseur qu'il soit diffusé le mieux possible et puis en se disant que si ça collait, parce qu'on savait que cet objet-là c'était quand même un truc un peu bizarre que ça allait être énorme, quel éditeur allait être touché par ça on ne savait pas du tout et du coup on s'était dit que si on ne trouvait pas d'éditeur, on l'éditerait nous-même. On l'éditerait nous-même et puis on essaierait de le diffuser du mieux qu'on pouvait nous-même.

Emilien

Le truc de l'édition c'était effectivement principalement pour être distribué après je pense qu'on était un peu curieux aussi d'avoir des retours de professionnels du livre sur ce qu'on avait construit et sur... enfin curieux et un peu angoissés parce que ça nous semblait un peu compliqué de tout reprendre... enfin... c'était un équilibre assez délicat à trouver ce qu'on avait réussi à produire et en même on ne voyait pas bien comment reprendre des trucs sur le fond ou même sur la forme mais en tout cas en profondeur.

Mathilde

Et en même on se répétait tout le temps que le jour où un éditeur s'il acceptait le bouquin, on en serait qu'à la moitié du travail et on aurait tout un travail de réécriture à faire à partir de ses remarques à lui. Ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Mais je pense que dans le fait d'essayer de tenir sur la durée on essayait de se projeter ça aussi peut-être qu'une édition nécessiterait un travail de réécriture ultra-important.

Benjamin

Vous envisagiez un an ou deux de plus quand vous vous êtes engagés ?

Mathilde

Ouai, après en vrai quand on l'a filé à des éditeurs on aurait plus été en capacité de tenir un an ou deux ans de plus. On était vraiment... on aurait pas pu...

Mathilde

Euh...

Benjamin

A quel niveau ?

Mathilde

Là on était allé au bout de ce qu'on pouvait faire avec ensemble comme ça enfin... pour arriver à

cette forme-là ça a été costaud. On est passé par...

Emilien

Saturation.

Emilien

Ce que tu disais c'est ce qu'on s'est dit au début sur les premiers mois qu'on allait passer, je sais pas, 6 mois ou quelques mois à récolter des matériaux et ensuite autant de temps, une fois qu'on avait tous les matériaux, à les retravailler, les mettre en forme et faire un objet qui se tient à partir de ça. Au final ça ne s'est pas fait comme ça, on a récolté des matériaux sur... quasiment il y a des textes qui sont arrivés jusqu'à la fin et le travail de mise en forme il s'est fait en parallèle. Mais du coup de manière moins, je sais pas quoi, englobante et totale que ce qu'on avait imaginé au début. Tu peux répéter tes questions sur la diffusion ?

Benjamin

"Pourquoi ce choix de mode de diffusion ?", "Pourquoi ce choix de forme ?", "Est-ce qu'il y a d'autres choses en dehors de la forme principale et la diffusion principale ?"

Mathilde

Du coup il y a la question du livre aussi pour un livre... Je crois qu'un peu tout ceux qui ont participé de cette aventure ils sont quand même forts attachés au livre parce que je pense qu'on est rentrés en politique aussi grâce à des livres pas que hein mais aussi grâce à des livres, que en général à chaque fois qu'on s'intéresse à des sujets et ben on va chercher des livres qui se rapportent à ce sujet-là, qu'on est friands d'histoires qui racontent des histoires révolutionnaires, des histoires collectives, enfin voilà... Et du coup enfin raconter tout ça ça se prêtait assez bien à la forme livre. Et en même temps on savait aussi, parce que certains d'entre-nous avaient déjà participé à l'élaboration d'ouvrages collectifs, dire que c'était une folie, bon on y est allé quand même en sachant que c'était une folie et en ne le sachant pas tout à fait pour certains mais on l'a fait.

Emilien

Et du coup un peu sur les autres formes, un truc qu'on peut dire quand même c'est qu'à la fois c'était un peu notre idée de départ de partir sur un bouquin et un peu notre motivation et à la fois quand même on se rendait bien compte que justement l'aspect un peu recueillir des matériaux bruts et les juxtaposer même en essayant de les relier et tout ça, ça ne colle pas tout à fait avec la forme fermée d'un objet comme un livre. Et aussi qu'on se disait de tout façon ça ne pourra jamais être exhaustif, il faut que ça puisse continuer à... il faut que ça puisse être ouvert et qu'ils se rendent en ayant le truc dans les mains que c'est jamais qu'un morceau de ce qu'on pourrait raconter. Et que le livre ne se prêtait pas forcément bien à ça et c'est des retours qu'on a eu par des copains qui n'étaient pas dans le collectif d'écriture mais avec qui on discutait qui nous disait : "faites un site Internet, faites autre chose, faites une série de publications, brochures, journaux ou machin, ce que vous faites ce n'est pas un bouquin", vu qu'on y tenait pas mal on s'est un peu accroché...

Mathilde

Mais ça a été l'objet de, justement, de trucs très compliqués au sein de l'écriture parce que comment faire de tout ça non pas un catalogue mais faire de tout ça un livre et ben ça faisait qu'on avait différentes possibilités qui s'ouvraient à nous là-dessus et du coup...

Emilien

Ouai et notamment au niveau de la cohérence de l'écrit, à la fois on voulait assumer des diversités de formes, de styles et tout ça et à la fois on se rendait bien compte qu'il allait bien falloir quand

même à un moment limiter que ça ne fasse pas trop patchwork et du coup une nécessité de réécriture et du coup la réécriture la seule façon qu'on voyait de le faire c'était par certains et donc un des trucs pas simple de voir quelque chose qu'on a essayé de construire comme quelque chose de fini être repris... au final on s'en est tiré avec du coup le principe du chœur qui est là pour le coup une voix collective qui a été pensé ensemble, pas rédigée directement ensemble mais retravaillée et tout ça. Du coup on a quelque chose qui est assez collectif à ce niveau-là et puis garder chacun des textes qui racontent une expérience particulière sous sa forme un peu propre.

Mathilde

Oui on peut quand même dire que le chœur c'est LA parole collective de l'ouvrage assumée par le collectif d'écriture du livre, ce n'est pas rien.

Emilien

Et du coup sur justement comment malgré la forme fermée du livre on a envie de garder quelque chose ouvert et ben on s'est toujours dit dès le début qu'une fois qu'il serait publié ce ne serait pas fini, que c'était l'occasion d'aller en parler... d'abord d'aller en parler à des gens ensuite de se servir de ça comme support pour continuer de discuter, un peu les idées qu'on a, pour l'instant on en est plus dans la phase où on le présente, c'est une façon de continuer mais qui reste assez fortement attaché à l'objet, ensuite ce qu'on s'est dit c'est que par exemple on pourrait avec, soit sur angles d'approches particuliers soit thématiques par exemple il y a des histoires sur des jardins squattés dedans et ben ça pourrait être l'occasion de repartir avec les copains qui ont raconté leur histoire de squat agricole d'aller voir d'autres endroits où ça se passe et qu'il y ait des échanges comme ça sur des trucs un peu thématiques, soit géographique de venir dans une ville et de raconter tous les bouts d'histoires qui concerne cette ville, soit plus général sur quand même différentes idées et prises de partie qu'on a mis dedans et ben discuter de leurs implications, donc voilà. Et ça c'est quelque chose qu'on n'a pas vraiment encore commencé à faire, qu'on fera une fois que les gens auront lu le bouquin. On s'est toujours dit dès le début qu'on avait envie de faire ça.

Mathilde

Il va y avoir d'autres questions sur la construction du livre ou pas ?

Benjamin

Ouai

Emilien

Et donc il y aussi le site Internet, c'est pareil qu'on a assez tôt dit qu'on ferait sans avoir forcément très bien conscience du travail que c'est, surtout qu'on voulait... enfin le site Internet ça a deux buts et d'arriver à travailler un peu la forme pour justement avoir quelque chose de moins linéaire qu'un livre, donc permettre de circuler par cartographie..., et pouvoir continuer à recueillir des histoires. Pour l'instant on est en train de finir la partie publication du texte et il faut qu'on se préoccupe de savoir sous quelle forme ça peut continuer, est-ce que nous... on a un peu de matériaux sous la main qu'on a pas mis dans le bouquin ou qu'on s'est dit après coup "ah ça ça serait bien d'aller voir telle personne pour qu'il me parle de telle histoire" et qu'on fera peut-être pour mettre sur le site et après l'idée c'est quand même plutôt qu'il y ait d'autres gens qui puissent s'en emparer et proposer des choses. Mais donc ça c'est pareil pour l'instant on n'a pas de recul là-dessus. Et sur le truc de diffuser le bouquin sur Internet, on s'était pareil dit assez vite qu'il fallait que ce soit possible, que les textes soient disponibles gratuitement, facilement... en se disant bon on verra bien ce que disent les éditeurs au moment où on leur parle de ça mais ce n'était pas forcément clair si c'était une condition sine qua none, mais en tout cas quand même un élément assez fort dans la discussion avec un éditeur et au final l'Eclat chez qui on est, c'est eux qui ont inventé le principe du Lyber, tout leurs

bouquins sont diffusés gratuitement sur Internet. Avec un peu le pari de leur côté que ça donne une ouverture et que ça donne d'autant plus envie d'avoir la version papier derrière. Mais je crois qu'ils en sont, je ne pense pas qu'ils aient fait d'études marketing pour savoir si ça avait fait vendre des bouquins ou pas mais ils y tiennent assez quand même à ce principe-là, ça fait dix ans je crois qu'ils ont lancé ce truc-là, douze ans...

Benjamin

Et aussi ils sont encore-là et ça leur donne quand même envie de continuer, donc il y a... sans avoir d'études c'est un signe pour eux...

Emilien

Oui, oui et en tout cas ils sont contents de cette forme-là. Donc c'était... on n'a pas eu... mais il y en a d'autres pour qui c'était moins, un éditeur qu'on avait contacté pour qui il me semble que c'était moins évident que ça puisse être comme ça.

Mathilde

Il y a l'histoire du prix.

[Partie de l'entretien supprimée – 215 mots]

Emilien

...avec l'éditeur c'est vraiment une chouette rencontre, ils ont fait un travail de fou pour... dessus...

Mathilde

Et puis ils sont tombés amoureux de cette histoire-là, enfin de cette aventure, de ce bouquin...

[Partie de l'entretien supprimée – 190 mots]

Benjamin

Oui, on verra, en tout cas. Moi en tout cas je l'aurai dans ma version, je l'aurai en tête et on pourra l'enlever.

Emilien

Et après du coup, la première présentation que l'on a faite à Paris, il y a des gens qui nous sont un peu rentrés dedans en disant qu'ils trouvaient ça un peu antinomique avec les histoires qu'on racontait de se trouver dans un circuit marchand parce que de fait c'est... enfin... factuellement c'est effectivement marchand, 25€ ce n'est pas négligeable pour tout un tas de gens, on en était bien conscient, on a quand même aussi dans la négociation avec les éditeurs c'est de tirer les prix vers le bas autant que ça a été possible. Et du coup on a bien conscience que ce qui nous était reproché c'était et au niveau du prix et aussi des circuits de diffusion de ne pas faire ça de manière autonome, par nous-même machin et du volume et un certain registre de langue employé même si il me semble qu'on n'a pas... on reste relativement lisibles, que ce soit quelque chose qui ne s'adresse pas à n'importe qui et que ce n'est pas n'importe qui qui lit des livres de 700 pages à 25€ et du coup c'est sûr que c'est une vraie remarque de toute façon on ne pense pas qu'il y ait de médium pour s'adresser à n'importe qui. Mettre une vidéo sur Internet ce n'est pas n'importe qui qui va la regarder... Donc oui c'est une des limites et on ne prétend pas... mais on pense que c'est important de faire par ailleurs d'autres choses...

Mathilde

c'est ça.

Emilien

...pour raconter la même histoire par d'autres biais.

Mathilde

C'est que des tas de choses que l'on fait dans la vie sont limités et que cette chose-là, l'écriture de ce livre, la diffusion de ce livre à ses limites mais on ne se contente pas de faire que ça dans la vie du coup... Et en plus je me dis, avec le recul, que finalement 700 pages avec pleins de manières de raconter différentes, des interviews, des récits, etc, c'est peut-être plus évident qu'un bouquin de 40 pages écrit de la même manière. Je me dis ça peut-être pour me rassurer mais...

Emilien

Quand on a commencé à avoir la version imprimée, moi, de ce que je me suis rendu compte c'est que même des potes qui ne lisent pas beaucoup... le fait que ce soit un peu leur histoire qu'il y a dedans, que effectivement ça peut se lire facilement par bribes et ça peut paraître impressionnant comme ça mais qu'en fait on arrive à rentrer dedans par pleins de côtés je pense que ça marche plutôt pas mal pour aussi vis-à-vis de gens qui ne lisent pas tellement de bouquins d'habitude.

Benjamin

C'est bon pour cette partie ?

Emilien

Ouai.

Benjamin

J'ai une question... je me la garde pour plus tard. Troisième point : "Où avez-vous trouvé le temps de faire ça ?", grande question et en sous-questions "combien de temps cela vous a pris ?", ou cela vous prend encore, le site Internet, les rencontres et tout ça, vous en avez pas trop parlé d'ailleurs dans les... les rencontres et les rencontres que vous avez essayé de faire pendant la rédaction, et justement une question... si vous voulez essayer de me re-raconter la temporalité globale de cette trace, donc les trois ans, les réunions, en fait comme si vous ne me l'aviez pas dit... me redire un peu. Et "quelles sont les limites (ou non) à ce choix de temporalité ?", vous parliez un peu tout à l'heure que trois ans ça commence à être le max, voilà tout ça...

Emilien

Je peux peut-être sur un truc de repères temporels... printemps 2011 il y a quelqu'un qui se dit "ah si on écrivait... enfin si on travaillait sur une histoire de notre vécu ces dix dernières années"...

Mathilde

Mais il n'y a pas quelqu'un, on se dit ça à plusieurs quand même...

Emilien

Ouai, il y a quelqu'un qui le dit et puis les gens qui rebondissent... enfin...

Mathilde

Ouai c'est vrai...

Emilien

Ce n'est pas né dans des esprits en même temps...

Mathilde

Ben non moi je crois qu'on s'est posé des questions sur "comment on continues ensemble ?" et qu'il y avait cette idée-là parmi d'autres.

Emilien

Oui, c'était parmi un groupe de gens qui avaient fait des trucs ensemble et qui avaient envie de continuer à faire des trucs ensemble...

Mathilde

Et qui... On ne va pas rentrer dans les détails d'un truc qu'on ne va pas dire...

Emilien

Et du coup bon l'idée germe tranquillement pendant et à l'automne on va un peu chercher des gens qu'il nous semble que ça peut intéresser de travailler à ça et donc on se retrouve, je sais pas, peut-être à ce moment-là à une vingtaine et puis le truc commence à se penser sérieusement à l'automne 2011 et la dernière touche au texte c'est...

Mathilde

Attends juste entre temps c'est bien dire : on écrit une invitation, à ce nombre de gens-là et avec cette invitation-là on continue à aller voir des gens et du coup il y a des gens qui se mettent dans le collectif d'écriture grâce à cette invitation-là...

Emilien

Plus ou moins je crois mais... enfin je crois que l'invitation elle a surtout servi à présenter pour les gens à qui on allait demander un témoignage parce que, au final, on l'a écrit assez tard. Oui parce qu'un truc qu'on peut dire, on se voit tous les deux quelque chose comme ça...

Mathilde

Deux ou maximum trois mois.

Emilien

... pendant trois, quatre jours à chaque fois. Le temps il est découpé un peu comme ça, évidemment on essaye de travailler un peu entre les séances. Et donc on commence à rédiger des choses, à aller voir des gens pour qu'ils rédigent des choses, à en discuter quand on se voit sur comment on va les agencer, comment on va y retravailler, la forme, le fond et tout ça. Donc ce travail-là il se fait pendant... du coup de l'automne 2011 à automne 2013. Et ensuite on finalise le texte, on l'envoie à un éditeur et du coup c'est quoi, c'est début décembre dernier que l'Eclat nous dit "nous on est partants", on va le sortir pour mai parce que du coup ils passent les bouquins à dates fixes avec les distributeurs qui font le tour des librairies pour vendre les... enfin pour présenter les livres et ensuite ils les placent... Et donc ensuite il y a eu cinq mois de travail d'édition, de mise en page, de travail iconographique qui s'est fait dans cette période-là. Donc ça c'est un peu les repères. Comment on a trouvé le temps de faire ça ? Ben... il n'y a pas grand monde qui bosse...

Mathilde

Il y en a, mais il n'y a pas grand monde.

Emilien

Ceux qui bossent ils ont un peu le temps de travailler là-dessus au travail. On ne s'est jamais dit qu'on allait faire que ça de nos vies, c'est aussi pour ça que ça a pris autant de temps. Il y a des gens qui ont beaucoup fait ça de leur vie pendant des périodes quand même. De toute façon on s'était dit

dès le début que même le bouquin il serait beaucoup intéressant s'il était alimenté parce qu'on était en train de lire. C'était aussi une façon de signer d'une certaine manière un livre que de raconter ce qu'on était en train de faire en l'écrivant. C'était même la meilleur façon de le signer, plus que mettre nos noms ou mettre une étiquette quelconque sur le collectif de rédaction.

Mathilde

Après quand tu te lances dans une histoire comme ça, tu sais que tu ne vas pas te lancer dans deux autres histoires comme ça aussi engageantes. Tu penses un peu quand même comme...

Emilien

Ca dépend qui...

Mathilde

Oui c'est vrai. Mais quand même, même je pense c'est quand même un frein... tu sais que ça va demande quand même un peu de concentration et de temps. Ca ne veut pas dire que tu ne fais certaines choses importantes mais tu... Après, il y a eu la question de "comment il était pour des gens de participer à l'élaboration de ce bouquin-là sans faire partie du collectif d'écriture", enfin d'être là tous les trois mois, deux mois, et on a réussi quand même avec certaines personnes, certains copains, à prendre le temps à des moments importants du livre pour aller les voir, pour qu'ils fassent des relectures, qu'ils nous fassent des retours. Par contre je pense que, à part pour des gens qui voulaient répondre autour du bouquin à des interviews et tout ça, malgré tout écrire pour des collectifs quand des gens ne faisaient pas partie du collectif d'écriture ça c'est avéré pas simple. C'est clair un peu ce que je dis ?

Benjamin

Oui. Et pourquoi vous savez ?

Mathilde

Et ben parce que je pense que, c'est même sûr en fait, comme on le dit ces histoires c'est nos vies souvent et du coup ne pas savoir, ne pas avoir la main mise sur "dans quoi elles vont s'inscrire" et ne pas participer à l'élaboration de "dans quoi elles vont s'inscrire" et ben je crois que c'était une limite. Du coup il y avait la proposition que les gens ils se mettent dans l'élaboration du livre aussi mais les gens ils font d'autres choses donc ils n'avaient pas tous envie de se lancer dans l'élaboration d'un bouquin...

Emilien

Oui et puis même nous quand même une fois qu'il y a eu un peu un noyau, une douzaine de personnes, qui s'est trouvé, on n'a pas fait grand chose non plus pour qu'il y ait quelque chose de plus fluide en terme de participation possible, de point de vue sur le bouquin, de regards.

Mathilde

Parce que déjà discuter à treize, quand on est treize, ça prend vachement de temps, vachement de temps pour avancer et tout ça. Et c'est sûr qu'on ne se l'est pas dit comme ça, on ne s'est pas dit "ah là on est suffisamment", mais que de fait tu as conscience que ça ne va pas pouvoir s'étendre à l'infini.

Emilien

Et du coup, ce qui fait que les contributions qu'on a eu ça a été ouai, soit des gens qui se sentaient pas de se lancer parce que justement pas la maîtrise de l'objet... enfin du projet dans sa totalité, soit des gens qui étaient prêts de toute façon à dire "on vous fait confiance allez-y vous faites un peu ce

que vous voulez" mais du coup qui ne se sont pas forcément tellement penchés sur... et il y a eu assez peu de cas où des gens de l'extérieur ont vraiment réussi à dire... voilà... et ça ne s'est pas fait sans difficulté en plus...

Mathilde

Quand ça a été le cas, ça n'a pas été simple.

Emilien

D'avoir des gens qui te disent "ah oui mais là votre truc c'est bien gentil mais il y a ça, il y a ça, il y a ça et que pour nous il faudrait changer pour qu'on se sente à l'aise avec le projet, machin...", surtout que vu qu'on avait pas trouvé les formes qui permettait que cette position-là un peu entre-deux elle puisse s'exprimer facilement, ça c'est fait plutôt sur le tard. On n'est plus tellement en train de répondre sur la temporalité là...

Benjamin

Et justement, pour revenir sur la temporalité, si vous pouvez me parler des trois, quatre jours à chaque fois où vous vous retrouviez comment ça s'organise, combien vous êtes, s'il y a quand même un noyau de gens ou si c'est ceux qui peuvent, qu'est ce que vous faites pendant ces trois, quatre jours, voilà.

Mathilde

A chaque fois il faut trouver un lieu, qui puisse accueillir le nombre de gens qu'on est et aussi prendre en compte le fait que vu qu'on vient d'endroits différents en France, que ça tourne au niveau des trajets. Quand on est allé dans le sud qu'on aille un peu à l'ouest puis à l'est, parce que ça prend, des fois ça prend une journée de route et une journée pour revenir. Donc il y avait ces dimensions-là à prendre en compte. Du coup, que des gens trouvaient des contacts, des gens qui nous prêtent des baraques dans lesquelles on puisse bosser. A certaines sessions prendre en compte le fait qu'il y a Internet ou pas, parce que des fois on en avait vraiment besoin, parce qu'on attendait qu'un texte nous soit renvoyé pour pouvoir le travailler, on savait que ça compliquait la tâche quand on avait pas Internet même si on l'a fait plein de fois de se retrouver dans des lieux où on avait pas Internet et du coup tu fais de la voiture pour aller dans un endroit où il y a Internet pour récupérer le texte, pour échanger tout ça... Il y a ça, il y a savoir que sur la route tu prends plein de bouffe parce qu'il va falloir que tu manges...

Emilien

Ouai, c'est quand même des temps pour le coup dont je pense on avait tous déjà à peu près l'habitude sur, pas forcément des projets d'écriture, mais parce qu'on aussi l'habitude de s'organiser avec des gens de différentes villes, de se retrouver à un endroit pour parler de tout et n'importe quoi... enfin pas n'importe quoi... du coup de vivre pendant trois, quatre jours ensemble, donc de penser la bouffe de penser...

Benjamin

Ce n'est pas à l'arrache ou vous perdez une journée parce que justement...

Mathilde

Ah non justement tu t'organises pour ne pas aller faire des courses en plein milieu de la session, des fois ça arrive parce que tu n'as pas le choix mais tu profites d'aller sur Internet pour compléter les courses parce finalement il n'y a pas assez mais tu essayes de faire en sorte que non parce qu'il n'y a pas trop de temps à perdre là-dessus. Tu penses à prendre des rallonges pour les ordinateurs, des multiprises dans la voiture, à prendre aussi une imprimante, du papier...

Emilien

Mais ça au final on avait déjà un peu l'habitude et à force c'était quelque chose d'assez rodé, on avait pas besoin de se dire avant "ben moi je ramène les pâtes et le fromage" et "moi je ramène machin", enfin on se le disait vaguement mais vraiment ce n'était pas tellement de formalisme en terme d'organisation et ça marchait assez bien parce qu'entre les gens qui ont des jardins chez eux, qui font la récup', qui chourent des trucs sur la route en arrivant... quand même ça participe aussi de l'intérêt de ces truc-là de quand même se démerder pour bien bouffer, bien vivre, bien boire. Et du coup avec un truc pareil qui sur le moment tourne assez bien, je trouve entre ceux qui font la bouffe, la vaisselle, on discute en coupant les légumes, on fait la pause au moment où il faut ranger...

Mathilde

On assume qu'à des moments ce qu'il faut c'est prioritairement bosser et que du coup on va bouffer des pâtes...

Emilien

C'est pas arrivé souvent...

Benjamin

Et après sur le fonctionnement pour l'écriture des textes et se les renvoyer et tout ça, vous avez tous un mail perso et vous vous envoyez, vous avez une boîte mail commune, vous avez un pad où vous mettez un texte que vous travaillez direct à plusieurs ? Vite fait sans forcément...

Emilien

Oui on a travaillé avec une boîte mail commune et en fait on n'a pas travaillé les textes par pad, c'est plus sur la fin qu'on a commencé à utiliser les pads mais plus pour s'organiser, chatter et tout ça. Et du coup le travail des textes, on essayait de se les envoyer avant de se voir...

Mathilde

On se disait souvent une semaine ou quelques jours avant de se voir pour avoir le temps de les relire et quand on se voyait pouvoir se faire des retours. Ca c'est vraiment de l'ordre de ce qu'on se disait, il y avait des gens qui arrivaient à s'y tenir, c'était des choses qu'on se redisait à chaque fois en fait. On repart en sachant qu'on va bosser sur ça, ça, ça et ça, on se les envoie une semaine avant de se revoir, on a le temps de se les relire et puis on fait ça pour la fois suivante. Il y avait des gens qui arrivaient à s'y tenir et d'autres pas et ça dépendait d'une fois sur l'autre... enfin voilà, c'était le principe d'organisation, réellement c'était plus compliqué.

Emilien

Du coup quand on y arrivait, un système de commentaire dans la marge du texte comme ça, donc au mieux les gens avaient lu le texte et avaient fait des commentaires, moyen ils l'avaient juste lu et on en discutait et sinon on le lisait sur le moment quand le texte n'était pas arrivé à temps. Et du coup on a plusieurs fois passé en revue tous les textes ou tous les textes d'une constellation pour discuter des remarques qu'on avait, de ce qui n'allait pas, de ce qu'il faudrait reprendre, ensuite on a fonctionné plus ou moins avec un système de référent ou plusieurs référents par constellation, par chapitre qui se chargeaient de superviser, d'avoir les bonnes versions à jour, de contacter les gens qui avaient écrits les trucs...

Mathilde

Qui étaient souvent le lien privilégié avec les gens qui participaient, les gens qui s'occupaient de certaines constellations c'étaient qu'ils étaient d'ailleurs allés rencontrer les personnes pour leur

demander des contributions.

Benjamin

Je regarde le temps... il est 18 heures... On est à peu près à 50 minutes d'entretien, on est à peu près à la moitié des questions...

Emilien

On est dans le bon timing...

Benjamin

A peu près. [rires]

Emilien

Tu avais dit 1h30, on a cinq minutes de retard !

Benjamin

Oui. J'exagère. C'est bon pour celle-là ?

Emilien

Euh ouai. Ah oui si sur les limites, on peut redire quand même que... quand même on ne pensait pas s'engager sur deux ans et demi, trois ans au départ...

Mathilde

On s'était donné quoi ? Une année ?

Emilien

Ouai... en tout cas au bout... du coup j'ai dit on a commencé vraiment à l'automne, à l'été d'après on s'est dit... je sais qu'en tout cas il y a quelques personnes qui se sont dits "bon ben voilà faudrait qu'on ait tous les textes, on arrête le recueil de matériaux et puis qu'on se mette à rédiger..." et en fait ça nous a pris encore une bonne année avant d'avoir tous les textes du coup on a été quand même plutôt pas hyper au point sur "penser le timing" au début... et tout au long en fait. A chaque fois qu'on se voyait on se disait "la prochaine fois on finalise" presque, au bout de six mois on s'est dit ça...

Mathilde

Non je dirais au bout d'un an...

Emilien

Après on a compris que ça n'allait plus arriver mais quand même il y a plus fois où on s'est dit "bon la prochaine c'est la dernière" et que ça n'a pas été le cas et quand même c'est un peu usant et un peu des moments de démotivation et en même temps quand quand même je pense... on n'a jamais vraiment pensé... enfin...

Benjamin

Ce n'est jamais venu la question d'arrêter ?

Emilien

Si je pense c'est venu mais plutôt individuellement, mais collectivement il y a toujours eu un truc quand il y en a qui avaient une baisse de régime d'autres qui remettaient le paquet pour que ça continue.

Benjamin

Ca vous pensez que c'est dû à quoi ? Au nombre ? A l'effet de masse qui permet de ne jamais arriver à un moral...

Mathilde

Il y a peut-être du nombre et puis il y a le fait que quand même le travail entamé il est allé vite trop loin pour qu'on puisse lâcher une pareille affaire je pense. Je sais pas... et puis il y a un truc où... je sais plus...

Emilien

Et puis aussi un truc quand même, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, de quand même avoir l'impression qu'autour de nous il y a beaucoup de projets qui se lancent et puis qui n'aboutissent pas et puis quand même le truc, presque de fierté, de se dire "ah non on ne va pas encore lâcher quelque chose" du coup, c'est des fois des trucs qui remotivent en se disant "ah c'est vraiment trop con, même si je ne vois plus tellement trop comment continuer, c'est vraiment pas possible d'abandonner du coup..." donc le fait d'être plusieurs c'est sûr, de pouvoir compter sur la motivation de l'autre au moment où on se démotive c'est sûr que ça a été essentiel et après quand même aussi je pense être tous dans cet état d'esprit de se dire "on arrive au bout", on s'avait dès le début que c'était ambitieux, on ne peut pas se permettre de se dire "ah en fait c'est trop compliqué, on n'a qu'à partir sur d'autres choses".

Benjamin

Une question avant de passer sur la partie suivante, vous voulez re-boire quelque chose ?

Emilien

Non merci.

Benjamin

Donc là on va commencer à arriver dans les parties où il y aura des... où vous avez déjà répondu en partie. "Comment avez-vous réussi à faire ça ?". Donc là c'est "combien de personnes ?", s'il y a des choses à rajouter vous rajoutez autrement on passe, "quelle démarche/déroulé ?", on vient de le creuser un peu, d'autres choses pareil, deux questions qui sont liées : "comment choisir ce dont on veut parler ?" donc en sous entendu et ce dont on ne veut pas parler et justement "comment s'est fait le choix de montrer telle ou telle chose ?" et donc là sur le déroulé que vous avez décrit juste avant, "quelle(s) limite(s) à cette manière de faire ?", se voir tous les deux mois, être à douze etc.

Mathilde

Ce qu'il y a de compliqué dans ta question c'est que ça mêle le contenu et comment on s'y est pris, mais il faut qu'on réponde au deux mais...

Benjamin

Le contenu ?

Emilien

Qu'est ce qu'on choisit de mettre ou pas...

Mathilde

"Qu'est ce qu'on choisit de mettre ou pas ?" du coup qui est vraiment une question qui était présente et puis après "comment on arrive à mettre ce qu'on veut mettre ?"

Benjamin
Ok.

Mathilde

Du coup pour la première qui est "qu'est ce qui fait qu'on décide de mettre certaines choses et de ne pas en mettre d'autres ?", je pense que, même si on savait par exemple que le livre il allait être porté par un certain nombre d'entre-nous, le fait que ce soit écrit par pleins de monde avec pleins de contributions divers et qu'on ne sait pas qui a écrit quoi, ça nous donnait une certaine liberté dans ce qu'on voulait raconter.

Emilien

Tu veux dire qu'on ne s'est pas censurés sur les sujets qui seraient délicats à aborder...

Mathilde

Oui

Emilien

... du genre des trucs qui parlent de sabotage,...

Mathilde

Ouai, cette forme-là elle nous permettait ça. Après il y a aussi une diversité de formes d'écritures qui par le récit, par exemple le récit imaginaire, permettent aussi d'aborder des sujets délicats, je dirais, je sais pas je suis trop floue ?

Emilien

Pour donner un exemple, il y a un texte sur la participation de forces politiques constituées dans des mouvements sociaux... enfin constitués pas des organisations mais en tout cas des gens qui pensent une participation stratégique à des mouvements sociaux et quand même on n'est pas hyper à l'aise avec ce truc-là d'assumer... enfin je sais pas si on n'est pas hyper à l'aise... ce n'est pas qu'on n'est pas hyper à l'aise avec le principe de se dire "on réfléchit à un petit groupe pour dire comment on intervient dans des situations" et par contre pour en rendre compte ce n'est pas forcément évident, donc du coup ce qui a été fait c'est un truc fictionnel et un peu ironique de "circulaire", de plagier une circulaire administrative avec des grands enseignements... voilà le truc un peu de décaler la forme pour se permettre de dire des choses qu'on ne savait pas bien comment dire.

Mathilde

Donc on a réfléchi quand même... il y avait des choses qui nous paraissaient importantes qu'elles y soient et elles n'auraient pas pu y être sans que l'on réfléchisse à "comment" en fait. Voilà ça on s'est un peu creusé la tête sur certains sujets à aborder. Après l'autre question c'était sur...

Emilien

Peut-être sur le choix des sujets, on partait à priori d'un truc de ne pas se restreindre et de savoir dès le départ qu'on ne parlerait pas de tout.

Mathilde

C'est complètement contradictoire ce que tu dis du coup de ne pas se restreindre et qu'on ne parlerait pas de tout...

Emilien

Non mais qu'on aurait trop de matière.

Mathilde

Mais ce qui s'est avéré être un peu faux, on n'a pas tant, on pensait en fait qu'on aurait un énorme matériel et qu'ensuite on irait chercher à l'intérieur de ça, qu'on sélectionnerait à fond quoi, qu'on couperait, qu'on n'aurait pas de mal à couper et tout ça... et en fait ce n'est pas si vrai, on n'a pas tant évacué, quand même un peu, mais pas autant qu'on ne l'aurait pensé. Et il y aussi un autre point qui est qu'on, quand même dès le départ c'est dans l'invitation je crois, on s'était dit qu'on ne ferait pas un catalogue exhaustif du coup qu'on irait chercher des... comment on a appelé ça ?

Emilien

Des effets de rareté.

Mathilde

... des effets de rareté, ça fait un peu rire quand on voit que ça fait 700 pages mais malgré tout on avait cette idée-là en tête que c'était plus "comment certaines expériences nous avaient semblé significatives" que par le nombre d'expériences qu'on allait mettre sur le papier. Et significatives dans le sens que nous on trouvait et qu'on assumait et qu'en plus on a exposé dans le chœur en autre, on l'a rendu visible.

Emilien

Du coup moi juste ce que je veux dire il y a rien que l'on s'est interdit de mettre à priori, il y a des choses sur lesquelles on a dû trouver des formes pour le mettre et par contre, malgré qu'on se soit dit "ah on parlera pas de tout", il y a eu quand même des moments où on s'est dit "ah il y a quand même telle question ou telle question...", je sais pas à un moment par exemple il n'y avait rien sur les histoires de luttes de sans-papiers et bon j'ai une des personnes qui me disait "ça ne va pas, ça fait un trop gros blanc dans le bouquin pour que..." et en même temps à ne pas trop savoir par quel bout le prendre, on avait tenté un peu des pistes auprès de gens qui avaient vécu un peu ça... et donc au final on a réussi à mettre un texte dedans...

Mathilde

Mais il y a certaines histoires, en fait on a réussi à mettre un texte dedans parce qu'il se trouve qu'une des personnes qui participait au livre avait été en prise directe avec ces histoires-là et a trouvé un regain d'énergie pour écrire quelque chose là-dessus, mais certaines histoires qu'on trouvait important qu'elles soient dans le livre et on n'a pas trouvé de gens qui veuillent revenir dessus et ben elle ne sont pas dedans et on assumé qu'elles ne soient pas dedans mais que l'on préférerait que ce soit elles qui, le jour où elles pourraient ou elles le souhaiteraient ou ce serait possible, le fassent plutôt que nous on le fasse en fait. Vraiment il y a certains sujets où c'est assumé...

Emilien

On a fini par l'assumer...

Mathilde

Oui oui, ça c'est posé comme question, on est revenu dessus, on en a discuté, et à un moment on a décidé que si c'était pas ces personnes-là qui le faisaient et ben ce ne serait pas nous qui le ferions à leur place.

Emilien

De toute façon il n'a jamais été question de le faire à la place... Mais par contre je pense qu'en tout

cas, moi par exemple, je pense que... à des moments dans le bouquin il y a eu une certaine frustration de, justement, de pas avoir le temps, l'énergie de pouvoir plus s'en servir comme un prétexte à enquête, aller voir sur des terrains qui sont vraiment assez éloignés, et même sur des trucs... par exemple un autre point sur lequel il y a rien ou pas grand chose c'est... et qui pourtant était hyper marquant pour nous dans notre histoire collective et tout ça, c'est le truc de révolte de banlieues. Je pense qu'il y a vraiment mille choses à écrire intéressante et en même temps c'est un terrain délicat parce qu'il y a aussi tellement de fantasmes et le bouquin ça aurait été le prétexte à faire ce travail-là et que...

Mathilde

Provoquer des rencontres.

Emilien

Mais bon c'est plus faute de temps, de disponibilité aussi, ça demande aussi une certaine à débarquer quelque part en disant "ben voilà j'ai ce projet-là", convaincre les gens que c'est intéressant de participer et tout ça.

Mathilde

Oui quand même souvent on s'est intéressé à des sujets sur lesquels, dans nos vies, dans ce que l'on fait, dans les lieux où on est ou dans les villes où on est, avec lesquels on est en prise directe...

Emilien

directe ou indirecte...

Mathilde

... ou indirecte, mais en tout cas, on en est pas complètement déconnecté et quand il y avait des questions avec lesquelles on était pas connectés, le livre il a peu était... enfin... quand on ne voyait pas de prises avec des choses qu'on disait on ne pouvait pas juste aller voir pour le livre je crois vraiment. Parce qu'on a envie que les rencontres que l'on fait elles puissent se poursuivre et tout ça. Donc en fait le livre en lui-même il n'a pas été tant objet que ça à la rencontre. Ce qui a permis des rencontres c'est qu'on s'intéressait à tel sujet, que l'on bossait dessus dans le livre et que du coup on allait voir les gens mais qu'on s'avait qu'après on continuerait possiblement à faire des choses ou à les voir dans la vie par rapport à ces trucs que l'on faisait et que du coup on pouvait aussi le demander de contribuer au livre.

Emilien

Sur la question du point un peu connexe de quelle discussion ça a permis au moment de la rédaction, je pense que ça c'est quand même pas mal restreint à des gens... des amis quoi qui ne participaient pas mais avec qui on discutait de la portée de ce livre et du travail que l'on faisait. Il y a quelques personnes qu'on était allé juste interviewer comme ça et qui sont quand même, qui ont quand même suivi, essayait de filer des coups de main, pour filer des contacts avec des éditeurs, des trucs comme ça. Tu n'es pas d'accord ?

Mathilde

Mais je ne vois pas en fait, quelles personnes on est allé juste interviewer comme ça ?

Emilien

Et ben je sais pas tu vois les gens de Z par exemple, qui ont tu vois suivi... Voilà quoi mais du coup il n'y a pas eu énormément... enfin... je pense c'est vraiment faute de disponibilité de notre part, de rencontre ou de discussion vraiment plus large que le collectif, ou un truc à chaque fois individu

avec des gens qu'on allait voir, individuel ou collectif, mais avec les gens qu'on allait voir sur une histoire en particulier où là évidemment on échangeait sur tout un tas de choses mais qui sont du coup retranscrites dans le livre.

Mathilde

Je pense qu'il y a un moment où, à un certain stade, il y a un truc de concentration, qu'on a assumé, à ne pas avoir envie non plus de se disperser de trop quoi, c'est à dire par exemple sur les relectures à un moment donné, qu'on a fait du livre, on les accompagnait d'une lettre ou alors de présentation pour dire "bon ben voilà là on en est là du travail et ce qu'on attend comme type de retours c'est ça, ça, ça et ça" parce qu'on savait que le consensus qu'on était arrivés à trouver à la quinzaine, il ne pourrait pas se refaire éclater, il ne pourrait pas se refaire bouleverser. Evidemment on le savait aussi, on l'a dit aux gens à qui on l'a fait relire, "si c'est trop de la merde ou si ça va pas, si vous trouvez qu'on fait vraiment fausse route il faudra le dire", mais ça allait de soi. Mais voilà, du coup, il y a eu un stade où on s'est mis un peu en mode "machine de guerre" je dirais, du coup même dans les relectures on demandait aux gens de nous aider en disant "ça on trouve ça va pas qu'est ce que vous en pensez ?", "que pensez-vous de là...", on avait des questions quoi. Et du coup aussi les gens autour de nous je pense qu'ils ont senti ce truc-là, c'est à dire... moi je crois qu'on était pas en capacité non plus d'être ultra ouverts pour avoir pleins de discussions sur le processus du livre, on l'a fait au début, on a fait des discussions collectives au début pour qu'il y ait des gens qui nous rejoignent et tout ça et après à un certain stade...

Benjamin

Vous le faites à la fin maintenant...

Mathilde

Ah oui mais là l'objet il est là.

Emilien

C'était quoi là... il y a d'autres trucs auquel on n'a pas répondu dedans ?

Benjamin

Les limites à la démarche globale, d'être à quinze, de se rencontrer tous les deux mois, d'être partout en France...

Emilien

Je dirais là-dessus qu'il y certainement pleins de limites qu'on a entre autre un peu évoqué mais je ne vois pas tellement comment on aurait pu faire autrement ce bouquin, du coup... je ne sais pas s'il y a des trucs qu'on aurait pu organiser vraiment mieux.

Mathilde

Ben en tout cas ça doit être parmi, je pense à un moment donné, les discussions qu'on doit avoir aussi entre-nous, qu'on s'est dit que l'on aurait. Parce que ça n'a pas été non plus sans laisser des... je ne sais pas quel mot employé... des séquelles... en tout cas des trucs durs et je pense qu'on a besoin de revenir là-dessus collectivement, ne serait-ce que... je ne sais pas si on arriverait de là à trouver de nouvelles idées mais en tout cas de pas rester seuls, avec une certaine appréhension des choses, sans l'avoir mis en partage. Qu'on arrive à se raconter communément tout ça, parce que je pense qu'on peut se... il y a divers explications se donner aux difficultés qu'on a rencontré et arriver à faire un point dessus en commun ce sera déjà quelque chose je pense.

Benjamin

Ok. On approche de la fin, là c'est l'avant dernière question, la dernière question c'est la question Bonus, donc c'est facile... Donc l'avant-dernière "quelle légitimité à raconter cette histoire ?", avec en sous questions "pourquoi ces personnes et pas d'autres ?"

Emilien

Ces personnes qui ont écrit ou...

Benjamin

Oui qui ont fait partie du noyau de quinze et les contributions etc. "Comment ça a été accueilli ? Par les gens directement concernés ?" notamment ceux qui ont contribué mais qui n'ont pas forcément vu tout le cheminement du livre qui est sorti, "par d'autres gens extérieurs ?", par des lecteurs de Libé par exemple, par les rencontres que vous faites en librairies ou par les potes, les collectifs que vous avez rencontrés. Et la dernière... je vous laisse répondre à celles-là et je reviendrai après.

Mathilde

Sur la légitimité, je pense que le fait qu'on disait qu'on voulait raconter notre histoire ça nous donne une certaine légitimité. Après on est aussi allé chercher des histoires qui n'étaient pas les nôtres...

Emilien

Mais ce n'est pas nous qui racontons.

Mathilde

...mais c'est pas nous qui racontons, voilà. Après on peut dire il y a la présence du Choeur, qui vient chapeauter l'histoire mais en général, s'il y a une contradiction, mais je pense qu'il y en a rarement, avec ce qui est dit dans le texte, ou s'il y a des... et ben c'est énoncé en tant que tel.

Emilien

Je pense, à mon avis, on commence seulement à avoir des retours, mais on nous reprochera plutôt de justement pas avoir assez dit ce qu'on pense ou pris partie sur les trucs abordés que d'avoir fait dire à des gens ce qu'ils ne voulaient pas dire, je pense.

Mathilde

Au niveau du chœur ?

Emilien

Oui. Et du coup sur "comment c'est accueilli ?", c'est sûr que c'est une vraie question ce truc de la légitimité à raconter le truc, on partait quand même effectivement du coup d'une démarche où on est assez clairs là-dessus de, comme tu disais, on raconte notre histoire du coup dans les retours j'ai l'impression que c'est ça un peu qui fait qu'il y a des gens qui s'intéressent à ça, tu vois qu'on a eu un truc dans Libé, qui fait que ça titille la curiosité. Finalement c'est assez rare que ce ne soit pas des spécialistes ou des gens extérieurs qui viennent raconter... Du coup je pense que ce truc-là il est plutôt reconnu qu'on est légitimes à écrire et c'est ça qui fait que ça intéresse. Après vu que c'est une vraie question, il y a aussi eut des retours là-dessus, à la même discussion que j'évoquais tout à l'heure, la même personne en l'occurrence disait... enfin c'était bizarre, on sentait un peu truc du genre "ah mais c'est notre histoire commune que vous racontez là-dedans et on n'a pas été consulté pour"...

Mathilde

De qui tu parles ? Ah oui la personne qui avait critiqué le fait qu'on fasse un bouquin à 25€.

Emilien

Oui. Du coup "c'est notre histoire commune et on n'a pas été consulté pour la raconter" et il nous semble que c'est un peu une fausse question parce qu'on ne part pas forcément d'un à priori qu'il y a quelque chose de commun, qu'il y a un grand mouvement autonome ou je sais pas quoi duquel tout le monde pourrait se réclamer de la même façon et que du coup il y a des gens qui pourraient parler au nom de ce truc-là, on a essayé de ne pas faire ça. Du coup on a raconté les histoires qu'on avait à raconter d'un point de vue qu'on avait à défendre, maintenant si des gens se reconnaissent dedans ben c'est qu'ils reconnaissent dedans et si des gens ne se reconnaissent pas dedans et ben c'est qu'il y a d'autres bouts d'histoires à raconter différents, contradictoires, machin... mais du coup on ne partait pas d'un truc de... et si on avait dû partir de là évidemment qu'on aurait jamais écrit ce bouquin, parce que déjà à douze on a trouvé des points fragiles d'accords sur des trucs, à l'ensemble des gens qui sont censés être concernés par ce livre c'était évidemment inimaginable. Du coup la question de la légitimité... enfin posée comme ça il me semble que c'est plutôt une mauvaise question, il n'y a une autre façon dont ça a été posé "ah c'est des gens qui se retrouvent à l'aise à l'écrit, c'est un peu toujours les mêmes qui écrivent les trucs et tout ça et c'est problématique", il y a du vrai, c'est sûr qu'il y a...

Mathilde

Là-dessus ce que je voudrais dire c'est qu'il y a des gens qui se sont retrouvés à écrire alors qu'ils n'avaient pas l'habitude d'écrire dans ce processus-là mais ce n'était pas rien, vraiment, d'une part et après moi je crois profondément que c'est jamais en partant des manques qu'on arrive à faire des choses. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas s'interroger dessus mais on n'estime que c'est parce qu'on va faire ce geste-là que ça va en entraîner d'autres en tout cas on ne croit pas que notre geste au contraire il va créer des désagréments, du tout... enfin le mieux que ça puisse faire c'est que des gens aient envie de continuer ou que des gens aient envie de se différencier et du coup fassent d'autres choses mais du coup ça peut que être bénéfique.

Emilien

Sur... une autre façon de répondre à cette question-là c'est de dire aussi pour nous il nous semble que c'est encore plus problématique de se dire "ah il y a des gens qui ne s'expriment pas. En tout cas qui ne s'expriment pas par le biais que l'on a choisi, et du coup on va s'exprimer à leur place", c'est un peu ça "on va s'exprimer pour eux", c'est un peu ça le problème. Le point de départ qu'on a choisi de dire "ce qu'on raconte c'est notre histoire, ou en tout cas une histoire qu'on arrive à faire notre" et en plus on la raconte avec des mots de gens qui ont vécu des choses et qui les expriment tel que... il me semble qu'on ne peut pas faire plus légitime. Après c'est sûr que la question se pose des histoires qui ne sont pas racontées...

Mathilde

Qui sont encore plus invisibles...

Emilien

... oui que les nôtres, on parle d'histoires de vaincus qui sont encore plus vaincus que les nôtres mais c'est sûr que c'est une question mais à laquelle on n'a pas prétendu répondre et qui en plus est aussi délicate, parce qu'aller parler au nom des vaincus ou en tout cas au nom des invisibles, au nom des sans voix au prétexte que nous on en a une... il y a quelque chose de compliqué là-dedans.

Benjamin

Je suppose que la question de signer sous le collectif et pas vos noms est actée dès le départ ?

Emilien

Ben ça c'est... oui en fait on ne s'est jamais posé la question... on s'est posé la question de "quel nom de collectif on signait ?" en janvier quand l'éditeur a dit "Harmonia Mundi pour le distribuer ils ont besoin de ça, il faut que vous nous filiez un truc dans la semaine", parce que dans toutes les histoires que l'on a traversé cette question ne s'est jamais posé de mettre en avant... en tout cas de mettre en avant des figures individuelles ça ne s'est jamais posé pour nous c'était évident qu'on partait sur quelque chose de relativement anonyme et de collectif. Du coup sur l'entité qui signait, vu qu'elle est définie par le travail du livre, on n'a pas senti le besoin de la définir autrement que comme ça.

Benjamin

Et, parce que vous en avez pas parlé dans la question de la légitimité, ça vous semble lié le fait justement... enfin, ça permet aussi de... je ne sais pas comment dire... le fait de signe sous un nom de collectif et pas à vos noms propres jouent aussi la question de la légitimité peut-être ? A moins donner l'impression de s'accaparer la couverture ou un truc comme ça ?

Mathilde

Ca ne se pose pas comme ça parce qu'on... le résultat de signer "collectif mauvaise troupe", de signer "collectif", il est résultat de "comment on fonctionne" et même nos textes... la plupart de nos textes, ce qui fait qu'il y a si peu de textes qui sont signés d'un nom individuel, enfin il y a une interview et un texte signé d'un nom individuel, c'est que la manière même dont on travaille en général l'écrit c'est de se refaire passer... d'accepter que participer d'une aventure collective ça veut dire que des textes y puissent être retravaillés par d'autres. Ca ne veut pas dire qu'il n'y a pas des écritures plus singulières, ça ne veut pas dire que certains textes ils n'ont pas été écrit par certaines personnes à certains moments mais quand même on part de ce principe que pour beaucoup d'écrits, et par exemple en particulier l'histoire du Choeur, c'est...

Emilien

une expression collective

Mathilde

... c'est une expression collective, du coup on n'a pas d'attachement individuel là-dessus. Donc en fait ce n'est pas une histoire de légitimité c'est une histoire que réellement ça correspond à "comment on fonctionne".

Emilien

Ce n'est pas toujours évident parce que forcément... des fois des petites fiertés ou des trucs pas évident à accepter sur le fait que... mais quand même grosso modo sur le principe on ne part pas de là quoi. Et après quand même pour préciser dans le bouquin il y a effectivement deux textes qui sont signés des noms prénoms officiels après il y a plusieurs textes qui sont signés avec des pseudos et ça ça correspond à une construction du livre où à la base on était un peu partis là-dessus, sur un truc un peu fictionnalisé de personnages qui reviendraient et qui feraient un peu plus ou moins l'équivalent du chœur avant qu'on ait l'idée du chœur, et là pour le coup c'est des personnages vraiment fictifs, c'est à dire que c'est des textes parfois collectifs, c'est des fois le même personnage qui signe alors que c'est deux personnes différentes qui ont écrit le texte, c'est une même personne qui peut avoir différents pseudos. Donc c'est vraiment un effet de construction et qui est peut-être pas hyper lisible, en tout cas on a eu des gens qui nous ont demandé "ah tiens c'est marrant il y a quand même des gens qui signent individuellement des textes, du coup c'est quoi la différence en fait ?". Ce n'était pas forcément voulu... enfin, il nous semblait quand même qu'au niveau de "comment ça se lit", la fluidité de lecture, ça pouvait aidé d'incarner à un moment des personnages, mais ce n'était pas pour dire "ah il y a des moments ou des paroles qui seraient individuels et

d'autres qui seraient collectifs".

Benjamin

La question bonus et après je vous libère. La grande question c'est "Et après ?", ça me permet de revenir sur la question du site Internet notamment, est-ce qu'en dehors d'avoir mis en place un site Internet pour mettre le texte en lecture, pour pouvoir dire que c'est possible maintenant d'enrichir ça, est-ce que vous vous êtes donnés les moyens, en terme de dispos, d'envie de se revoir, de continuer, de faire ce truc-là ?

Mathilde

C'est pas pour rien qu'on a commencé par les librairies, parce qu'en fait au niveau de la durée un libraire il peut prendre un bouquin trois mois en boutique et au bout de trois mois tu as les retours. On est partis sur les librairies aussi parce que c'était l'occasion d'aller rencontrer des gens qu'on ne croiserait pas autrement, voilà ça nous faisait envie, mais on n'a prévu depuis un moment déjà qu'on avait envie que les gens aient le temps de le lire et que suite à cette lecture-là on puisse là à la rentrée, donc c'est à dire en septembre 2014 et puis après, faire des discussions collectives autour du livre. Et ça on sait qu'on va faire ça, que pleins de gens du collectif ont envie de se rendre disponibles, à ça, à ces rencontres-là, à ces moments parce que pour nous c'est une des raisons pour lesquelles on a fait ce bouquin-là : rencontrer des gens par ce biais-là, revenir sur des choses qu'on a écrit dans le livre, les confronter, avancer collectivement sur les questions de "vivre et lutter", la question des "générations politiques"...

Emilien

J'ajouterais ce que je disais tout à l'heure aussi le truc de la visibilité de ce qu'on peut porter. Je pense que c'est pas mal en présentant dans les librairies, pas tant qu'on a eu de questions là-dessus mais, me dire "ah tiens je parle à des gens qui ça se trouve on pas la moindre idée de ce que c'est de vivre dans un squat ou un truc comme ça et qu'à moment du coup, ce n'est pas représenter mais, pouvoir transmettre ces expériences-là rien que ça c'est déjà..."

Mathilde

Un copain qui me disait c'est vrai que les gens ce par quoi ils découvrent les histoires-là c'est les séries, la série de Canal plus...

Emilien

Engrenages.

Mathilde

Engrenages ou je sais pas quoi Plus belle la vie... il disait c'est quand même tellement bien...

Emilien

Il y a eu des épisodes sur les squats de sans-papiers...

Benjamin

Ah oui ?

Mathilde

Voilà... et du coup il disait c'est quand même tellement bien qu'il y ait une parole, en plus qui n'est pas une parole représentante mais une parole incarnée, des paroles incarnées qui viennent porter publiquement... il disait, bon ben voilà, c'est super important...

Emilien

Ca me fait penser, je reviens sur le truc de la légitimité de tout à l'heure en fait, je vais parler aussi de l'expérience avec le journal Libé et justement du truc de signature collective et tout ça, si à un moment, justement sur cette histoire qui pourrait avoir avec de la représentation dans le champ médiatique, on s'est senti d'aller parler à une journaliste et de jouer ce jeu-là c'est que justement on savait qu'on parlait ni en notre nom propre et du coup on a fait ce qu'il fallait pour qu'il n'y ait pas un truc personnifié, tel parcours, telle marque de fringue, tel tic de langage ou je ne sais pas quoi, et non plus que ce ne soit pas : "on parle au nom de la jeunesse révoltée, ou au nom du mouvement autonome", on parle depuis le travail qu'on a fait, collectif et tout ça. Et du coup sur cette question de "qu'est-ce qu'on peut porter dans cet espace-là de visibilité médiatique, social, machin ?", c'est le travail qu'on a fait, du coup c'est depuis-là qu'on... voilà je voulais juste rajouter ça... Oui et le site Internet... On a un peu tergiversé, pour savoir si ce site ça... donc c'est pour prolonger le travail qu'on a fait dans le livre, après d'un côté on sait qu'on va pas forcément continuer à travailler autant qu'on l'a fait ces trois dernières années sur aller chercher des témoignages, les mettre en forme... je pense que vu qu'on a fait ce travail il y a des fois des idées qui nous viennent en se disant "ah ce serait chouette" et je pense qu'on le fera à des moments mais sans s'obliger à le faire et sur l'autre volet de se dire "ah est-ce que ça pourrait être une continuité de l'expression du collectif Mauvaise troupe sur d'autres sujets... on n'est pas très clairs là-dessus, je pense que ça va dépendre un peu des opportunités si d'un coup on se rend compte qu'il y a pleins de gens qui vont voir ce site régulièrement, qui lisent des trucs, qui découvrent des trucs dessus, peut-être qu'on s'en servira... peut-être qu'on mettra une partie éditoriale dessus pour porter une parole plus sur des choses qui sont en train de se passer, je sais pas quoi... ça reste quand même assez délicat parce que pour le coup c'est autre chose que ce qu'on a fait jusqu'ici, jusqu'ici on fait un travail de transmission et du coup voilà on peut s'appuyer sur cette position-là d'être en train de transmettre une expérience et c'est autre chose de s'exprimer sur d'autres sujets.

Mathilde

Et en fait il faudrait que le livre il soit dépassé lui-même, peut-être... enfin je réfléchis, je dis ça je n'y ai pas réfléchi mais que suffisamment de gens aient envie de... je sais pas... de toute façon ce sera autre chose que ce qui nous a réuni-là pour faire ce livre-là. Donc il faudrait que des gens aient envie d'y passer du temps, fassent des trucs... je sais pas... je sais pas... En tout cas, juste, le mieux qu'on puisse espérer c'est quand même, et de toute façon c'est déjà le cas, c'est que ce livre ne soit plus que notre livre...

Emilien

Et en même temps on a envie, en tant que collectif qui l'a fait, de continuer à faire des choses. Je sais pas peut-être... dans la question "Et après ?", un des prolongements, je pense, qu'on envisage de trouver avec ce bouquin, c'est un peu quelque chose que tu disais mais quelque chose sur lequel on ne s'est pas tellement avancé dans le livre de, je sais pas, d'avancer des grandes hypothèses critiques ou théoriques, stratégiques de "qu'est ce qu'on fait de la lutte des classes ?", "c'est quoi les leviers révolutionnaires ?", enfin, on n'a pas du tout abordé le travail par cet angle-là et par conte il nous semble que ce qu'on raconte dedans ça peut donner de la matière pour penser ces choses-là et que c'est peut-être une des continuités qu'on pourrait trouver dans les discussions, de prendre prétexte du livre pour parler de ça.

Benjamin

J'arrêtes de vous embêter avec mes questions. [rires]

Mathilde

Ah je vais aller pisser... [rires]

Benjamin

Je voyais que tu avais envie c'est pour ça... [rires] Je ne vous embêterai pas avec la dernière question cachée qui était "Et si c'était à refaire ?", je pense que vous êtes à peine dans le truc, ça vient de se terminer... c'est même pas terminé vous êtes en plein dedans que...

Emilien

Ben...

Benjamin

A part oui si tu as...

Emilien

Non mais c'est une question que je me pose, il y a quand même des moments où on s'est dit "ah c'est quand même un peu trop grand pour nous cette affaire-là et peut-être on aurait dû partir sur autre chose" et en même temps comme je le disais tout à l'heure, je pense qu'il n'y avait pas tellement de moyens de le faire autrement et que là je suis vraiment très content que ce truc-là soit là à pouvoir en faire quelque chose du coup maintenant je dirais si c'était à refaire je le referai. Peut-être qu'il y a six mois avant de trouver un éditeur, je me serais dit "peut-être on aurait pu faire autre chose d'aussi intéressant". Du coup c'est pas vraiment une réponse à la question...

Benjamin

Et puis cette question elle marche à l'instant T où tu le penses et puis je te re-demande dans six mois...

Emilien

Oui c'est ça...

Benjamin

Donc... Ok. Merci bien. Je coupe pour ça déjà...

Table des matières

Introduction.....	5
L'acteur-chercheur.....	5
Avant-propos.....	5
(Par)courir sa vie.....	6
Place au corps.....	6
Place à l'intellect.....	7
De la tentative d'allier le corps et l'intellect.....	8
Parcourir sa vie, tisser des liens.....	8
Terrain de pratiques.....	10
Terrain de recherche.....	12
Contexte de départ.....	12
Du vocabulaire.....	12
Collectif(s).....	12
Expériences collectives.....	14
Commun de recherche : expériences collectives alternatives.....	14
Questionnements de recherche.....	15
Critères de choix des matériaux.....	16
Personnes, ouvrages et théories.....	17
Partie 1 : Faire trace.....	19
La méthode.....	19
Culture des précédents et entretien exploratoire.....	19
Construction du guide d'entretien.....	21
Les matériaux de recherche : les dix traces.....	23
Les entretiens.....	29
Le commun.....	29
Les particularités.....	30
L'analyse.....	32
Travail introductif.....	32
Au commencement : la trace.....	32
La trace comme rétention tertiaire.....	33
Typologies des histoires de vies collectives.....	34
Choix de recherche et oralité.....	37
Choix de recherche : des traces « publiques ».....	37
Partie 2 : Faire récit.....	38
Déplacement de la trace au récit.....	38
Évolution de l'acteur-chercheur.....	38
Évolution de la recherche-action.....	39
De la trace au récit : qui d'autre se déplace ?.....	45
Seul.....	46
À plusieurs.....	46
Légitimité(s) : écriture personnelle d'une expérience collective.....	48
Des métiers et pratiques de producteurs de récits.....	50
(Se) raconter une histoire : pour donner du sens à la sienne.....	54
Un besoin collectif : (Re)questionner le commun.....	54

Un besoin collectif : Créer du commun.....	56
Besoin de l'individu au collectif : faire le bilan de fin.....	58
S'adresser à l'autre : penser la transmission.....	62
Support mémoire et mémoire partagée.....	62
Les formes « classiques ».....	63
Les multiformes.....	64
Diffusion artisanale.....	64
Diffusion artisanale et mise à disposition numérique.....	65
Diffusion classique et autres moyens de diffusion.....	65
Partie 3 : Faire-faire.....	70
Raconter une histoire : implique un faire-faire.....	70
Les intentions d'un récit adressé à l'autre.....	70
Raconter à l'autre, pour faire-économie.....	70
Raconter à l'autre pour faire-agir.....	71
Rendre visible.....	71
Rendre possible.....	72
Raconter c'est faire.....	74
La puissance du mythe.....	74
Imaginer c'est déjà choisir de faire.....	74
Mythocratie et mythopoïèse.....	75
Reconfiguration et scénarisation : Raconter pour (se) changer.....	76
Mythocratie et storytelling : l'enjeu des luttes actuelles et à venir.....	77
Défier les récits des puissants.....	78
La lutte des récits : l'exemple récent du mouvement contre la Loi Travail.....	80
Au-delà des outils du récit : une attention au geste du conteur.....	82
Storytelling ou le revers de la médaille.....	82
Dialectique du mythe.....	83
Face cachée / face visible : prisonnier du mythe.....	83
Ne pas négliger le rôle du destinataire.....	84
Conclusion.....	86
Je viens de vous raconter une histoire.....	86
Ne pas passer à côté du « devenir-révolutionnaire ».....	86
Fin de l'épisode 1.....	87
Bibliographie.....	88
Supports théoriques.....	88
Ouvrages.....	88
Articles.....	89
Travaux.....	90
Vidéos.....	90
Supports matériaux.....	90
Annexes.....	92
Trace #1 : Tanquerelle et Yann ; 14/12/13.....	92
Trace #2 : Naz ; 09/01/14.....	125
Trace #3 : Collaps ; 27-02-14.....	142
Trace #4 : Collaps ; 27/02/15.....	158
Trace #5 : Alice - 27/02/14.....	178

Trace #6 : Fanny et Patrick ; 21/03/14.....	193
Trace #7 : Maria-teresa ; 01/04/14.....	236
Trace #8 : Anna ; 17/04/14.....	250
Trace #9 : Christian ; 02/05/14.....	262
Trace #10 : Mathilde et Emilien 16/05/14.....	283